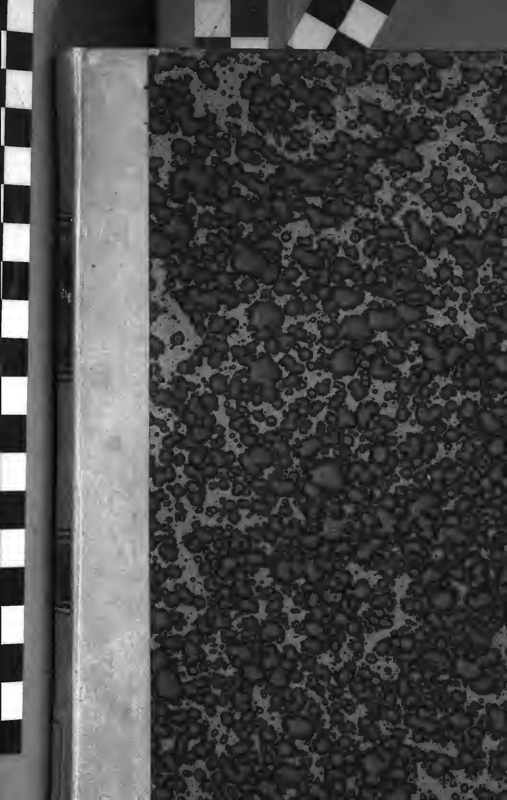

DE LAMARTINE
HISTOIRE
DE
LA TURQUIE
4

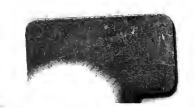

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE · FIRENZE
Gam. 712
1
LA TURQUIE
HISTOIRE DE
DE LAMARTINE


DE LAMART
HISTOIRE
DE
LA TURQUI
1
Cass.
712
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •











HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

PAR

A. DE LAMARTINE

TOME PREMIER

1

PARIS, 1855.

LEIPZIG, CHEZ WOLFGANG GERHARD.

HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

PAR

A. DE LAMARTINE

I

PARIS, 1855.

LEIPZIG, CHEZ WOLFGANG GERHARD.

PRÉFACE

I

On n'écrivit jamais l'histoire d'un peuple dans des circonstancces plus suprêmes pour le peuple lui-même. Quand l'iniquité et le malheur frappent une nation, c'est le moment d'être ému et juste pour elle. La postérité est comme la justice, elle aime à défendre les faibles et à venger les opprimés. Les peuples trouvent quelquefois leur châtiment, quelquefois aussi leur vengeance, leur justification et leur gloire dans l'histoire.

Réveillés en sursaut de leur long sommeil par le péril de leur race et de leur nom, attaqués en pleine paix par l'envahissement de leurs mers et de leur territoire, insultés dans leurs foyers, outragés dans leur indépendance, incendiés dans leurs ports, submergés de toutes parts par des armées de ces Moscovites, qui prennent le nombre pour droit et le fer pour titre, les Turcs, debout sur ce qui leur reste de frontières, les armes du désespoir à la main, combattent sans regarder devant eux ni derrière eux pour savoir si la Turquie ressuscitera dans son sang ou pour mourir avant le dernier jour de leur patrie.

Si l'Europe n'est pas émue, au moins doit-elle être attentive. C'est l'heure de dire ce que furent jadis, ce que sont aujourd'hui et ce que peuvent être bientôt ces Ottomans défigurés à ses yeux depuis l'époque des croisades par des antipathies de religion. Ces antipathies tombent de siècle en siècle devant les intérêts de civilisation de races et de pondération du globe. Les peuples, désormais, ne vont plus chercher dans le ciel les motifs de se haïr et de s'entre-tuer sur la terre. Ils ne se demandent plus les uns aux autres s'ils sont bouddhistes, hébreux, musulmans, chrétiens, catholiques, schismatiques, romains de rite ou grecs de superstition; mais ils se demandent s'ils sont vivants, justes, tolérants, braves, probes, patriotes, capables d'occuper sur le globe la place que les siècles leur ont assignée dans la distribu-

tion providentielle des territoires. Ils se demandent s'ils sont capables de défendre cette zone de terre ou de mer qu'ils occupent contre l'usurpation menaçante et universelle d'une autre race; ils se demandent s'ils sont capables de constituer encore une digue contre le débordement d'une race conquérante, qu'il faut contenir dans son lit, ou à laquelle il faut lâchement livrer, comme à un cataclysme surnaturel, les territoires, les mers, les nationalités, les capitales, les religions, les civilisations, les libertés et les commerces du globe.

A cette question la Turquie répond par son héroïsme, l'Europe par le soulèvement unanime de sa conscience.

Non, l'Europe n'en est pas réduite à se résigner à l'omnipotence de la Russie comme on se résigne à un fléau de la destinée. Le Nord, en débordant, s'est trompé d'heure. La Turquie n'est pas morte, et l'Occident, prévoyant et ferme, défendra en Orient ces distributions des territoires et ces indépendances des races, qui, si on les abandonnait chez un seul peuple, seraient bientôt anéanties chez nous-mêmes.

L'Occident n'a pas toujours été si prévoyant et si sage. Il fut un temps où deux poëtes, Chateaubriand en France et Byron en Angleterre, prêchèrent contre les Ottomans, au nom des dieux de la Fable, une de ces croisades d'opinion qu'on avait prêchées autrefois à l'Europe au nom du Dieu de l'Évangile. Les publicistes créent les opinions, les poëtes créent l'enthousiasme. L'enthousiasme poétique émancipa, malgré les hommes d'État, la Grèce. L'imagination s'en réjouit. La politique en conçut des pressentiments vérifiés par le temps. Nous-même, jeune alors et inexpérimenté des choses orientales, ne connaissant encore ni les lieux ni les hommes, nous fûmes injuste envers les Ottomans, par admiration pour le courage des Grecs. Nous nous trompâmes avec le monde. Il fallait peut-être protéger et fédéraliser la Grèce sans la détacher entièrement du centre ottoman et sans démembrer l'empire qui couvre l'Orient et l'Occident contre l'invasion moscovite. L'incendie inique et atroce de Navarin fut le feu de joie de la Russie. Il prédisait celui de Sinope.

Le sultan Mahmoud, qui régnait alors, et qui s'efforçait de régénérer, par la tolérance et par la civilisation européenne, son empire, versa des larmes en apprenant ce contre-sens et ce suicide des puissances. „Voyez, dit-il à un diplomate qui s'excusait de la participation de son pays à ce meurtre à froid de Navarin, voyez! l'Europe, que je défends seul contre le débordement de ces Moscovites, se joint aux Moscovites pour m'anéantir! L'Europe veut donc être inondée et subjuguée après moi?

— C'est vrai, répondit le diplomate au sultan; mais ne désespérez pas de l'Europe. Il viendra un temps où elle reconnaîtra tardivement vos efforts, où elle viendra brûler dans vos mers les vaisseaux russes avec lesquels on a brûlé à Navarin vos vaisseaux.

— *Dieu est Dieu*, dit Mahmoud en cachant son front dans ses mains et en pensant sans doute à son fils, *que sa volonté s'accomplisse!*"

Elle va s'accomplir.

II

Il ne s'agit plus aujourd'hui des Ottomans ou des chrétiens, il s'agit de l'indépendance et de l'inviolabilité de tous les peuples. Le tocsin du péril de l'Europe a sonné à Pétersbourg. Tous les peuples qui veulent conserver un foyer libre doivent courir au feu. Les puissances, selon nous, ont été trop lentes à entendre cet appel. Elles l'entendent enfin; il est temps de parler.

On peut, dans les questions de régime intérieur de son pays, avoir des antipathies ou des préférences, des réprobations ou des approbations qui sont les droits de la conscience individuelle. On peut se taire avec tristesse et quelquefois avec patriotisme, pendant les éclipses de la liberté, sur les problèmes de gouvernement. Ces choses contristent l'esprit sans altérer le fond même de la nationalité; les gouvernements ne sont pas les sociétés, ils n'en sont que la forme et le mécanisme. Le mécanisme brisé, le costume dépouillé, on retrouve un peuple, un territoire, des frontières, des mers, des armées, des colonies, des flottes, tout ce qui constitue en un mot la patrie.

Mais, si ces formes et ce mécanisme variables des gouvernements sont choses qui passent avec les années, les circonstances, les engouements ou les découragements des peuples, il y a au fond de ces peuples des choses permanentes, vitales, qui forment l'essence même de leur existence nationale et qui ne se retrouvent pas quand on les a une fois perdues. Ce sont les intérêts extérieurs de la nation, sa place dans le monde, son importance relative sur le globe, son poids spécifique dans l'équilibre des puissances, ses frontières, ses mers, ses alliances, sa géographie enfin. Sur des intérêts de cette gravité, il faut dire ce que l'on pense partout et toujours avec l'indépendance du patriotisme; car ces choses ne sont pas du jour, elles sont de l'éternité du pays; elles dépassent, par leur grandeur et par leur durée, les temps et les vicissitudes des gouvernements; elles

précèdent les dynasties ou les républiques; elles survivent aux dictatures et aux empires. Celui qui voit ces intérêts permanents en souffrance ou en péril, et qui se tait, ne trahit pas seulement la vérité, il trahit son pays.

C'est ce qui nous fait écrire.

III

Sans entrer ici dans l'analyse des considérations innombrables qui ont fait, depuis François Ier, de l'alliance de la France avec la Turquie un proverbe de la politique traditionnelle de la France, nous ne dirons de l'empire ottoman qu'une seule chose: l'empire ottoman occupe géographiquement, militairement, maritimement et politiquement, en Europe et en Asie, une place sur le globe de plus de cent mille lieues carrées, et cette place, si l'empire ottoman disparaît, ne peut être occupée que par la Russie. Si l'Europe, en effet, permet ce grand meurtre d'un peuple par un czar, l'Europe n'a pas apparemment la prétention de laisser vides ces cent mille lieues carrées des climats les plus favorisés du ciel, des territoires les plus fertiles, du littoral le plus riche en rades et en ports, des archipels les plus commerciaux, des détroits les plus infranchissables à qui n'en a pas la clef, des mers les plus navigables, et de la capitale la plus prédestinée par la géographie pour redevenir ce qu'elle fut, la métropole de l'univers!

La Russie à la place de la Turquie!...

Voilà donc l'option aujourd'hui pour la France, pour l'Angleterre, pour l'Europe.

Cela dit, il n'y a pas besoin de dire un mot de plus sur le maintien ou sur l'effacement de l'empire ottoman de la carte politique du globe. Qu'on y réfléchisse une minute seulement! L'option est écrite sur la terre et sur la mer en caractères de vie et de mort pour l'Europe et pour la France. Il faut que l'empire ottoman reste à sa place ou que la France perde la sienne. Ainsi dit la France, ainsi dit l'Angleterre, ainsi disent l'Asie, l'Afrique, l'Espagne, l'Italie; ainsi dira l'Autriche elle-même, victime bientôt, si elle restait immobile, d'une ambition qui la caresse pour l'étouffer à son tour.

IV

Avant et depuis les traités de 1815, l'empire ottoman, consolidé par cet intérêt unanime des puissances, était entré comme

partie intégrante dans le système du monde pacifié. Cet empire subissait à l'intérieur les phases de tous les empires qui décroissent après avoir démesurément grandi. Mais, à l'inverse des empires qui se détériorent dans leur décadence, l'empire ottoman se civilisait, s'*européanisait*, se rajeunissait par le contact avec l'Europe, en se réduisant d'étendue. Le père du jeune sultan actuel, l'intrépide Mahmoud, risquait trois fois sa couronne et sa vie pour régénérer sa nation. Après avoir, par le coup d'État le plus héroïque et le plus légal de toute l'histoire moderne, exterminé les janissaires dans le flagrant délit de leur sédition, le sultan Mahmoud poursuivait à l'intérieur ses grandes pensées de tolérance, d'assimilation de l'Orient à l'Occident. Les préjugés et le fanatisme étaient ensevelis avec les cadavres des janissaires. L'empire ottoman allait avoir son Pierre le Grand, après avoir eu ses Strélitz.

L'Europe fit alors la faute du démembrement de la Grèce et de l'incendie de la flotte turque au profit des Russes. 1840, date d'une politique erronée en France, politique que nous combattîmes de tous nos efforts à la tribune, fit la faute, plus impardonnable encore, de prendre fait et cause pour un pacha d'Égypte révolté contre le sultan. Le ministère français menaça l'Europe entière de la guerre, pour démembrer encore l'empire déjà si affaibli et pour lui retrancher l'Égypte, l'Arabie, la Syrie jusqu'au Taurus et les îles. Mieux valait écrire franchement le *hors la loi* de la Turquie et se distribuer les provinces de cet empire. Une confédération européenne aurait du moins gardé la place et solidarisé le monde occidental contre le monopole de la Russie. La victoire d'Ibrahim-Pacha à Nézib, encouragée par la faveur inconsidérée du gouvernement français de 1840, tua Mahmoud et menaça de livrer l'empire ottoman à un aventurier qui l'aurait revendu à la Russie. Un cri d'effroi sortit de toutes les pensées en France. Le ministère, abandonné par l'opinion, fut obligé de rappeler nos flottes, de reconnaître honorablement sa faute et de se retirer. On signa à Londres le raffermissement de l'empire ottoman par le traité du 15 juillet. Un geste de l'Europe et quelques milliers d'Autrichiens débarqués en Syrie suffirent pour changer en déroute l'invasion de cette armée égyptienne d'Ibrahim-Pacha, réputée invincible, et refoulée sur les bords du Nil.

V

Le sultan Mahmoud était mort sous le coup de ses disgrâces et de la fausse politique française de 1840; son fils Abdul-

Medjid reçut l'empire au berceau sous de meilleurs auspices. Les réformes étaient accomplies, et les haines qu'excite toujours un réformateur étaient mortes avec Mahmoud.

Nul jeune souverain ne parut jamais plus prédestiné par la naissance, par le caractère, par l'extérieur même, à réparer pacifiquement un empire. Voici le portrait vrai que nous traçâmes d'Abdul-Medjid, quelques années plus tard, en sortant d'un long entretien avec lui. Des milliers de témoins attesteraient à l'Europe que ce portrait n'emprunte rien ni à la faveur ni à l'illusion.

Abdul-Medjid nous avait fait assigner notre audience à la campagne, dans un petit pavillon de retraite où il se complaît à se recueillir, loin du bruit et de la pompe de ses palais de Stamboul.

Nous copions, dans nos notes de voyageur, la description du site et de l'homme.

VI

„Après avoir franchi les collines désertes qui séparent Constantinople de *Flammour*, nous descendîmes de cheval au fond d'un étroit vallon, au bord d'un ruisseau, dans un carrefour boisé, formé par trois ou quatre sentiers tracés sur le sable humide sous des arbustes. On nous conduisit à gauche, par le sentier le plus ténébreux, vers une clairière au fond de laquelle nous apercevions une maisonnette carrée à toit plat, percée d'une seule fenêtre, maison à peu près semblable au presbytère d'un pauvre curé de campagne dans nos villages du midi de la France. Un escalier de trois marches montait du bord du chemin au palier extérieur de la maison. De beaux arbres fruitiers, plantés dans le jardin en face de cette chaumière, y jetaient leur ombre. Cinq ou six vieux tilleuls, qui ont donné leur nom à cette vallée, penchaient leurs branches sur le toit. Devant l'escalier, un imperceptible jet d'eau, qui ne s'élevait pas plus haut que les tiges du jasmin domestique, tintait mélancoliquement en retombant dans un petit bassin cerclé de pierres et servait à arroser les légumes. Un jardin potager d'un quart d'arpent verdoyait audessous du bassin. On y descendait par cinq ou six marches. Un jardinier turc et sa famille habitaient, à vingt pas du kiosque du sultan, une cabane rustique. Le jardinier et ses enfants allaient et venaient, la bêche et l'arrosoir à la main, dans ces allées, comme s'ils avaient été dans leur propre enclos, à mille lieues des yeux de leur *padischa*. Ils ne firent aucune attention à nous. C'était cependant là le kiosque favori du sultan, le palais

de loisir ou d'étude de ce maître d'une partie de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, depuis Babylone jusqu'au Danube et jusqu'à Tunis, et depuis Thèbes jusqu'à Belgrade. Nous étions à sa porte, et nous pouvions nous croire au seuil d'un pauvre solitaire vivant retiré sur un arpent du verger paternel, en face de sa vallée, au bord de sa forêt.

VII

„Abdul-Medjid n'y était pas encore arrivé. Le paysan gardien du verger nous ouvrit une barrière de bois. Il nous fit passer, pour nous conduire au jardin, devant la porte du kiosque. La porte était ouverte pour laisser entrer le vent, la fraicheur et le murmure de l'eau du bassin. Nous jetâmes, en passant, un regard furtif dans l'intérieur. Ce n'était qu'une salle vide entre quatre murs peints à l'huile d'une teinte grise, un pavé en mosaïque de cailloux du ruisseau, un divan recouvert d'une toile de coton blanche autour de la salle, une large fenêtre à moitié masquée par l'énorme tronc d'un des tilleuls, un petit bassin murmurant sous les gouttes d'un jet d'eau au milieu du pavé de mosaïque. Point de meubles, point d'ornements; le pavillon était orné de son isolement, meublé de son murmure d'eau et de son ombre. Les musulmans nés dans les montagnes et dans les vallées de l'Asie, fils de pasteurs, ont emporté jusque dans leurs palais la mémoire, les images et la passion de la nature champêtre; ils l'aiment trop pour la farder. Une femme, un cheval, une arme, une source, un arbre, voilà les cinq paradis d'un fils d'Othman. . . . .
. . . .

„En entrant dans le kiosque, je cherchai des yeux le sultan. Il était debout, presque effacé dans l'ombre entre la fenêtre et le mur, à l'angle le moins éclairé de la salle. Le sultan Abdul-Medjid est un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, d'une apparence un peu plus mûre que son âge. Sa taille est élevée, élégante, fine. Il porte sa tête avec cette souplesse gracieuse et noble à la fois que la longueur du cou donne au buste grec d'Alexandre jeune. Ses traits sont réguliers, son front haut, ses yeux bleus, ses sourcils arqués, comme dans les races caucasiennes, son nez droit, ses lèvres modelées et entr'ouvertes; son menton, cette base du caractère dans le visage humain, est ferme et bien attaché; l'ensemble produit une impression plus attrayante qu'imposante; on sent un homme qui aspire à être aimé plus qu'à être craint: il y a de la timidité de modestie dans le coup d'œil, de la mélancolie sur la bouche, de la lassitude

précoce dans la pose; on voit que ce jeune homme a pensé et souffert avant le temps. Mais ce qui domine, c'est une sensibilité grave et méditative. On se dit: Cet homme porte quelque chose de lourd et de saint dans sa pensée comme un peuple, et il sent le poids et la sainteté de son fardeau. Point de jeunesse, point de légèreté dans l'expression. C'est la statue d'un jeune pontife plus que d'un jeune souverain. Ce visage inspire un certain attendrissement de cœur. On pense malgré soi: Voilà un homme dévoué au pouvoir suprême qui est jeune, beau, tout-puissant, qui sera grand sans doute, jamais libre, jamais insouciant, jamais heureux. On le plaint et on l'aime, car dans sa grandeur il sent visiblement sa responsabilité. Il est permis à tout homme dans son empire d'être heureux, excepté à lui. Le trône l'a pris au berceau.

„Son costume était simple, uni, presque un deuil: une tunique de drap sombre tombant jusqu'aux genoux, le cou nu, un pantalon en toile à larges plis sur des bottines noires, un sabre sans ornement à la poignée. Son visage seul l'aurait révélé à la foule. Je me sentis ému, attiré, attendri par cette mélancolie dans la majesté. . . . .

. . . .

„Pendant que je lui parlais, il tourna plusieurs fois le pommeau de son sabre, sur lequel il s'appuyait, dans ses mains. Il rougit et regarda la terre comme s'il avait eu la pudeur de sa vertu.

„Nous le suivîmes à l'examen qu'il allait faire lui-même de sa jeunesse militaire. . . . .

. . . .

„— Quelle destinée, peut-être unique dans l'histoire, disais-je en sortant à mes compagnons, que celle de ce jeune homme que nous venons de voir à l'œuvre de la régénération d'un peuple! Que de prières pour lui dans toutes les langues s'élèvent à la fin des journées qu'il consacre ainsi à ses devoirs!

„Combien n'invoque-t-on pas le maître des rois et des peuples, pour qu'il lui soit donné de réunir l'Europe et l'Orient, le monde musulman et le monde chrétien, dans la tolérance et dans l'unité, comme il les unit évidemment dans son cœur! Ce n'est pas tout d'être bon et grand, nous disions-nous, il faut être roi; ce n'est pas tout d'être souverain, il faut être jeune, et ce n'est pas tout d'être bon, grand, souverain et jeune, il faut être compris, aimé, secondé par son siècle. Abdul-Medjid est tout cela. Que le ciel bénisse en lui les quarante millions d'hommes, les continents, les mers, les îles, les montagnes, les fleuves qui dépendent de lui.“

Qu'on nous pardonne cette citation; mais au moment où nous allons peindre les premiers sultans qui fondèrent cet empire, il fallait peindre le dernier de ces fils d'Othman, transformé en philosophe dans Abdul-Medjid.

VIII

Voilà le prince, innocent, studieux, pacifique, que l'Asie et l'Europe admiraient à l'œuvre de la civilisation et de la félicité de ses peuples sans acception de race ou de culte, et qui formait autour de lui, par son exemple, des hommes dignes de lui, quand la Russie, par un sentiment que nous laisserons juger à la conscience, lui envoya un proconsul, plus qu'un ambassadeur, pour l'ourtrager dans son palais, une armée pour appuyer ses outrages, et une flotte pour incendier ses vaisseaux et ses ports.

Or quel était le crime d'Abdul-Medjid? Le voici: En civilisant son peuple, il le fortifiait, il le faisait entrer d'année en année plus avant dans l'alliance et dans les mœurs de l'Occident. Il s'apprêtait à réaliser tous les jours davantage ce sublime progrès exprimé en son nom par les ministres de sa pensée et de son cœur:

„*Rendre les conditions politiques, civiles et religieuses si égales entre les musulmans et les chrétiens de toute communion dans l'empire, qu'il n'y eût plus sous les lois du sultan qu'un seul et même peuple sous des races et des religions diverses. En un mot, nationaliser tous ces fragments de nations qui couvrent le sol de la Turquie par tant d'impartialité, de douceur, d'égalité, de tolérance, que chacune de ces populations trouve son honneur, sa conscience et sa sécurité intéressés à concourir au maintien de l'empire dans une espèce de confédération monarchique sous les auspices du sultan.*" (Paroles d'Abdul-Medjid.)

Le cœur de l'Europe répondait à ces paroles, les faits commençaient partout à y répondre. Visitez Smyrne, Constantinople, la Syrie, le Liban; entrez dans les monastères, dans les hospices, dans les temples, dans les maisons d'éducation des deux sexes dirigés par des hommes et par des femmes de tous les ordres monastiques qui se consacrent au soulagement des infirmités humaines ou à l'enseignement religieux, depuis les sœurs de charité jusqu'aux lazaristes, et demandez à ces innombrables établissements pieux s'il y a jamais manque de faveur et de protection envers eux dans l'empire. Ils vous répondront tous en bénissant l'impartialité bienveillante des Ottomans et le nom du

sultan. Il n'existe pas de ville en France où les consciences et leurs œuvres soient plus inviolables et plus favorisées que dans ces capitales, dans ces villes, dans ces campagnes, au sud et au nord du Liban. Ce n'est pas là qu'il faut chercher des martyrs. Toutes les libertés se tiennent. L'Européen sait trop quelle liberté de conscience la Russie apporte à la pointe de ses baïonnettes à l'Orient et à l'Occident.

IX

Le monde entier s'intéressait à l'accomplissement pacifique des desseins d'Abdul-Medjid dans ses États.

Il voyait de plus, dans le raffermissement de l'empire ottoman, dans la discipline et dans l'aguerrissement de son armée, une avant-garde et une digue contre le débordement universel de la Russie. Nous-même, chargé un jour, dans une tempête, de veiller aux intérêts extérieurs de la France, nous donnions à son ambassadeur à Constantinople cette instruction sommaire, mais catégorique, au milieu de la conflagration de l'Europe:

„Ne provoquez point la guerre entre la Turquie et la Russie; détournez le gouvernement ottoman de toute agression contre les Russes; mais, si la Russie ose profiter de l'ébranlement général de l'Europe pour attaquer ou menacer l'empire ottoman, dites au sultan que la France est l'alliée obligée de la Turquie et que le sultan peut disposer pour sa défense, non-seulement des flottes, mais des armées de la France comme de ses propres armées. En cas de guerre intentée par la Russie à l'empire ottoman, l'alliance certaine, parce qu'elle est naturelle, est la triple alliance de la France, de l'Angleterre et de l'empire ottoman.“

La Russie entendit ces paroles: elle resta immobile; la Turquie n'abusa point de la déclaration de la France, elle ne provoqua point la Russie. La guerre semblait attendre à Saint-Pétersbourg on ne sait quelle opportunité sourde qui lui donnât pour le grand meurtre qu'elle méditait le prétexte du fanatisme. La France commit la faute de réveiller hors de propos la question dite des lieux saints. Puérilité de diplomatie que les négociateurs désœuvrés s'amusent à remuer de temps en temps, quand ils ne savent que faire, à l'instigation de quelques moines italiens ou espagnols, en guerre perpétuelle de préséance avec quelques moines byzantins.

Nous ne raconterons pas ces querelles de *lutrin* pour des places dans le parvis ou dans le portique, pour des vanités de

sacristie, pour des heures et pour des *clefs*. C'est trop infime. Une goutte de sang du monde vaut mieux que ces orgueils de moines et ces jalousies de pèlerins. La vérité, c'est que les Turcs maintiennent seuls la police, l'impartialité, le respect et la paix autour de ces sanctuaires; la vérité, c'est que les combats acharnés des Grecs et des Latins ont failli plusieurs fois incendier, saccager et anéantir les lieux saints qu'on se disputait. Nous ne parlons ici que de ce dont nous avons été le témoin.

En voyant remuer cette question des lieux saints qu'il faut toujours assoupir, nous prévîmes ce qui allait arriver.

Il était indubitable que la Russie, voyant la France agiter cette question à Constantinople, se croirait obligée, pour conserver et accroître sa popularité orthodoxe-grecque en Orient, de tenter elle-même quelque bruyante manifestation de protectorat religieux qui fît dire aux Grecs de l'Asie: „Et nous aussi nous avons un patron dans Moscou!“ De là le choc entre l'ambassadeur du czar et le gouvernement du sultan.

X

Cependant, il faut le reconnaître à la décharge du gouvernement français, aussitôt qu'il s'aperçut que sa prétention, plus monacale que politique, au monopole des lieux saints était un mauvais exemple donné à la Russie, et que la guerre pouvait sortir de ce sépulcre d'un Dieu de paix sous la main des sectes, le gouvernement français se hâta d'étouffer ce prétexte de discorde. Il retira sagement ses exigences exagérées, il modéra ses notes, il les interpréta, il donna pleine satisfaction à la Russie, il rentra dans le droit commun des nations et dans l'égalité des protections assurées par le divan aux établissements et aux pèlerinages des lieux saints. Nous ne pouvons qu'approuver en cela le gouvernement de la France d'avoir ainsi enlevé toute occasion légitime à la guerre. Une prépotence diplomatique et une tracasserie monastique ne valent pas la paix du monde.

XI

Mais ce n'était pas le jeu de la Russie. Ne trouvant plus dans la question des lieux saints une étincelle sur laquelle elle pût souffler pour allumer l'incendie de l'Orient, la Russie résolut de demander au sultan une énormité si impossible à obtenir, que le refus fût certain, et que ce refus, traduit par elle en injure, lui fournît le prétexte de l'invasion de la Turquie.

Et quelle fut cette énormité? Tout simplement l'abdication de l'indépendance et de la souveraineté du sultan, le partage du règne, et dans ce partage la part du lion; en un mot, elle demanda qu'Abdul-Medjid reconnût le czar (comme autrefois les Césars avilis le faisaient à Constantinople) pour collègue à l'empire! Elle demanda que les douze millions de sujets grecs vivant sous les lois et sur le sol du sultan fussent placés sous la protection étrangère des empereurs de Russie, en sorte que ces douze millions d'hommes eussent deux maîtres sur le sol ottoman, un maître nominal à Constantinople et un grand tribun armé et couronné à Pétersbourg, tribun auquel ils appelleraient en toute occasion des ordres ou du gouvernement de leur souverain nominal! Cette promiscuité de gouvernement demandée ainsi par la Russie, et limitée, en apparence, aux intérêts religieux de ces douze millions de Grecs, était d'autant plus exorbitante, que, le code civil et le code religieux étant, en Turquie, un seul code, toute question civil devient à l'instant question religieuse, au gré des appelants à la protection russo-grecque. C'était un pape russe couronné, à la tête de sept cent mille hommes, promulguant ses bulles souveraines par-dessus la tête du divan.

L'empire, à cette condition, n'était plus l'empire; c'était la pire des servitudes; car le sultan, devenu vassal du czar, n'aurait pas eu même le bénéfice de sa dégradation. Placé à Constantinople entre un collègue impérieux qui lui imposerait ses bulles de Pétersbourg et de sujets émancipés de tous ses décrets dans ses propres États, le sultan aurait été la dérision des souverains! Mieux valait abdiquer mille fois et regagner, avec ses sujets ottomans, les vallées d'Iconium ou les landes de la Tartarie. Mais non, il y avait quelque chose de mieux à faire: c'était d'en appeler à la justice, à l'indignation de l'Europe; de courir aux armes, de vaincre ou de mourir en défendant l'honneur de sa race, son nom, son peuple, ses droits, l'indépendance et la dignité de tous les trônes dans le sien.

C'est ce qu'il a fait, c'est ce qu'il fait depuis dix mois à l'étonnement et à l'admiration du monde. La Russie a réveillé, sous l'excès de l'insulte et de l'iniquité, la nation ottomane. L'indignation a refait un peuple de patriotes et de guerriers d'un peuple qu'on croyait assoupi dans le fatalisme. Ce peuple est fataliste, oui; mais fataliste à la manière des héros, il fait son destin!

Tout le monde a les yeux fixés sur cette guerre, où une nation sans troupes réglées, sans finances, sans administration,

sans flottes, sans habitude de la guerre moderne, presque sans armes et volontairement sans solde, lutte avec désespoir et, jusqu'à présent, avec miracles sur ses Thermopyles du Danube, contre les armées intarissables et irrésistibles des Perses du septentrion. Un empire ainsi défendu ne périt pas. La Russie a cru ensevelir un peuple, elle l'a ressuscité. Et, par un prodige qu'il était réservé à ce temps de contempler, prodige expliqué par la mansuétude tolérante des Turcs et par le prosélytisme persécuteur des czars, la chrétienté catholique elle-même fait des vœux pour les Ottomans, le libéralisme lui-même demande à combattre pour un sultan. Car les Turcs prennent en ce moment l'Europe à revers, selon le mot de Napoléon à Sainte-Hélène; ils combattent en réalité pour le christianisme, et ils défendent sur le Danube la liberté de l'univers.

XII

La France et l'Angleterre, trop longtemps retenues par d'astucieuses négociations, entendent enfin ce cri de détresse. Ces puissances voguent au secours des opprimés contre les oppresseurs. Il est tard, mais il sera temps, si les secours ne sont pas inégaux à la gravité du danger de l'Europe. Des intrigues grecques dans les cours allemandes ont servi les Russes et entravé l'Angleterre jusque dans le secret de ses conseils. La main du peuple anglais a déchiré ces toiles d'araignée. On ne négociera plus que les armes à la main.

Nous ne blâmons ni l'Angleterre ni la France d'avoir poussé jusqu'à la temporisation la plus regrettable leurs efforts pour conserver la paix du monde. Nous abhorrons la guerre d'iniquité, la guerre d'ambition, la guerre de système, la guerre de caprice, même la guerre de précipitation. Mais ici cette guerre n'est pas, devant Dieu ni devant les hommes, la guerre. Cette guerre n'est pas autre chose que la défense de la paix! Il y a des temps où les plus saints principes, attaqués par la violence, ont besoin de s'armer eux-mêmes et de présenter des baïonnettes pour dernière raison de l'humanité et de la paix.

Le principe sacré pour lequel la France, l'Angleterre, la Turquie, courent aujourd'hui aux armes est celui-ci:

„Sera-t-il permis à la Russie de faire arbitrairement et impunément la guerre à tout le monde dans un siècle qui veut la paix?“

Que celui qui veut qu'on accorde à la Russie ce droit de guerre arbitraire et universel à tout le monde dise oui! Quant

à nous, nous disons non! Nous disons non, avec toute la partie morale civilisée et indépendante de l'Europe, et ce non, nous louons l'Angleterre, la France et la Turquie de le soutenir les armes à la main.

Nous plaignons l'Autriche et la Prusse si, tout en disant le non dans leur conscience, elles n'osent pas le dire à haute voix devant leurs amis et devant leurs ennemis. Un mot de ces puissances arrêterait le sang qui va couler. Leur silence et leur immobilité seront des fautes graves devant la Providence, qui juge les neutralités iniques comme des agressions par réticence! Ces deux puissances sont-elles donc plus amies du czar que de leurs peuples? Le sang des milliers d'hommes qui périssent et qui vont périr leur appartient-il pour en faire une complaisance à la Russie? L'amitié véritable consistait à dire à l'agresseur: „Vous faites une iniquité; nous sommes vos amis, oui; mais vos complices, non!“ Or laisser accomplir l'iniquité qu'on peut prévenir, n'est-ce pas aussi une complicité? et, pour être immobile, cette complicité est-elle plus innocente? Entre une cause juste et une cause injuste, l'impartialité n'est jamais vraie; car il y a une conscience dans le genre humain. Qu'est-ce donc que cette prétendue neutralité des deux grandes puissances germaniques? Si c'est déférence pour la Russie, cette déférence est excessive; si c'est indifférence entre les deux causes, cette indifférence est impossible; si c'est intimidation devant le czar, cette intimidation serait déjà la conquête de l'Allemagne, car il n'y a pas de pire vaincu que celui qui n'ose pas combattre.

Non, ni l'Autriche ni la Prusse ne peuvent être indifférentes à la prépondérance de la Russie, limitrophe de leurs États, prépondérance bientôt sans contre-poids en Allemagne par la possession morale ou militaire de la Turquie. Le mot sera-t-il donc *résignation?* La résignation de l'Allemagne? ... ce serait la honte et la fin des Allemands. L'Allemagne serait donc plus fataliste que la Turquie?

XIII

La Russie, qui s'étend depuis la Pologne jusqu'à la Perse et jusqu'à la Chine, pèse déjà infiniment trop sur le globe. Si on ajoute à ce poids le poids de cent mille lieues carrées de l'empire ottoman en Asie et en Europe, c'en est fait de toute balance de forces dans le monde: le plateau russe emporte pour jamais l'univers géographique et politique des peuples. Il faut écrire sur tout un hémisphère et sur la moitié d'un autre le fameux *finis*

Poloniæ, appliqué non plus à la Sarmatie, mais à l'Europe tout entière.

Laissons parler à ce sujet un homme qui fut, malheureusement pour la France et pour lui-même, l'allié imprévoyant de la Russie contre les Turcs.

On sait que Napoléon aimait beaucoup la conversation et peu la réplique. Il disait tout, même la vérité, dans ces monologues historiques jetés avec intention à l'écho et que ses familiers appelaient des *causeries*. Le comte de Rambuteau, alors chambellan, depuis préfet de Paris, où il a laissé la trace du premier édile de la France, assistait un soir aux Tuileries à un de ces épanchements de paroles. On retenait ces entretiens, non-seulement à cause de l'importance du parleur, mais aussi à cause du prodigieux courant d'idées et d'images qui entraînait l'esprit dans ces improvisations du grand causeur. C'était dans les premiers jours de janvier 1813, époque où la fortune avait déjà soufflé sur bien des illusions; le maréchal Davoust, le comte de Lobau, écoutaient avec un respectueux intérêt, ainsi que M. de Rambuteau, les funèbres anecdotes de la retraite de Russie: Napoléon s'interrompit tout à coup lui-même dans le récit de ses revers, comme si le fantôme de l'avenir avait pour la première fois surgi devant ses yeux: „Hélas! dit-il, combien les plans les mieux calculés peuvent être déjoués par les circonstances les plus imprévues! Placé en 1812 à la tête de l'Europe, disposant de toutes les forces de l'Occident, j'avais cru que le moment était venu d'envahir enfin la Russie; je voulais élever contre elle une barrière qu'elle ne pût jamais franchir; j'espérais, du moins, retarder de cent ans cette puissance, et, par le fait, je l'ai avancée d'un siècle! Si jamais elle s'empare de Constantinople, appuyée sur la Baltique et le Bosphore, elle asservira l'Europe et l'Asie sous le même joug! Ah! si j'avais connu plus tôt l'importance du contre-poids turc à Constantinople!"

XIV

Qu'on se représente, en effet, un czar qui recrute déjà ses armées parmi soixante-cinq millions d'hommes, hommes dont le seul métier est, comme dans les steppes d'Attila, de bien mourir à l'ordre du maître; qu'on ajoute encore, par la pensée, à cette puissance de recrutement formidable, les quarante millions de sujets ottomans, turcs, grecs, abases, arméniens, circassiens, kurdes, arabes, druses, maronites, et qu'on y surajoute les vingt-cinq millions de Persans qui tremblent déjà devant les

avant-postes de la Russie! Cent trente millions d'hommes dans une seule main despotique, pour en opprimer cent vingt millions d'autres!

Que devient la mer Noire, ce lac de l'Europe et de l'Asie? Elle devient le grand *dock* de la Russie, où ses flottes militaires se construiront et s'exerceront en silence, derrière une chaîne tendue de l'Asie à l'Europe, jusqu'au jour où ces voiles innombrables déboucheront par les Dardanelles dans la Méditerranée, disant au vent comme les barbares: „Souffle où tu voudras, partout où tu nous porteras, la terre est à nous!"

Que devient le Danube, qui, après avoir coulé libre pendant six cents lieues à travers l'Allemagne, sera enchaîné à son embouchure et trouvera le blocus moscovite à sa jonction avec les mers où il allait chercher le soleil et les richesses de l'Orient?

Que deviendrait l'Adriatique, où l'Autriche commençait à s'exercer à la navigation et au commerce, par Trieste et par Venise, et que la Dalmatie, l'Épire, l'Albanie, désormais russes, fermeront comme une seconde mer Noire au pavillon autrichien?

Que devient Constantinople, cette capitale hanséatique, assise sur deux continents, au bord de trois mers et de deux détroits, portes communes dont les clefs doivent être dans une main neutre, amie ou libre? Constantinople devient une Moscou du Bosphore, dont le Kremlin, bâti à la place des jardins du sérail, fera passer, comme des esclaves, les vaisseaux de l'Europe sous son canon.

Que devient la Méditerranée? Ou un lac russe, ou un champ de bataille d'un siècle entre les flottes russes et les flottes anglaises tenant le commerce de l'Europe entre deux feux.

Que devient la France maritime sur cette mer où elle ne possède ni Malte, ni Gibraltar, ni Corfou? La France maritime devient la vassale subalterne de la puissance navale prépondérante sur ces mers, l'Angleterre; ou bien elle devient le but des insultes de la Russie jusque dans ses ports. Quand la Russie est aux Dardanelles, la frontière russe est à Marseille et à Toulon.

Que devient l'Allemagne? Dominée déjà depuis trente ans par la diplomatie ou par l'intervention russe, qu'elle pouvait contenir encore tant que le czar sentait derrière lui le contre-poids de la Turquie, l'Allemagne devient russe. La confédération du Rhin, rêvée par Bonaparte, devient une vérité après l'anéantissement de Constantinople par le czar; l'Allemagne, grande et petite, devient une confédération du Danube contre la France.

A ce prix, la Prusse conserve un lambeau de Pologne et les provinces rhénanes; à ce prix l'Autriche conserve l'Italie, et, si

l'Italie palpite à la voix de la France, un nouveau Souvarow descend de l'Illyrie dans ses plaines avec deux cent mille Russes au secours de deux cent mille Allemands. La France continentale ne peut plus faire un mouvement dans ses frontières sans rencontrer l'Allemagne avant-garde de la Russie, ou sans se heurter à la Russie réserve de l'Allemagne. Les traités de 1815 sont rétrécis contre nous de tout ce qui restait d'indompté en Orient, d'indépendant en Allemagne, de vivant en Italie. Ce n'est plus la coalition accidentelle et passagère de 1815, c'est la coalition à perpétuité dont une seule puissance, la Russie, rédigera les clauses et donnera le mot d'ordre tous les soirs à toute l'Europe.

L'Angleterre seule restera insaisissable et libre, parce qu'on n'enchaîne pas les flots et les vents. Elle subira le *blocus continental* de Bonaparte, augmenté du blocus de l'Orient par la Russie; elle attendra avec anxiété l'époque où une expédition russe, semblable à celle qui s'accumule aujourd'hui sur le Danube, viendra, comme celle d'Alexandre, donner un nouveau maître aux deux cent millions d'hommes qui travaillent aujourd hui dans l'Inde sous ses lois.

XV

Voilà, quant aux territoires et aux mers, les conséquences de l'abandon de la Turquie aux Russes. Quant à la civilisation du monde, ces conséquences sont écrites en deux mots: despotisme et superstition; un czar et un pontife dans un seul homme; la foi des peuples conquise avec leur liberté; la servitude de l'esprit rivée sur la terre avec la servitude des races; un refoulement immense du génie des peuples modernes en arrière; des théologiens pour philosophes, et des Kalmouks pour théologiens.

Nous ne voulons pas appeler les Russes des barbares. Ils sont aussi policés, aussi civilisés qu'aucune des nations de l'Occident; leur nature gréco-slave les prédispose avec une merveilleuse souplesse d'intelligence et de mœurs aux habitudes, aux élégances, aux grâces même de la civilisation. C'est une nation qui sort toute vieille du fond de ses déserts et de ses steppes. C'est une improvisation de la terre, une aurore boréale du ciel du Nord. On dirait que ce grand peuple est le seul qui n'a pas eu besoin du temps.

Seulement la civilisation russe est différente de la nôtre. Ces deux civilisations émanent de deux principes opposés conformes à nos origines diverses. La civilisation russe est l'obéissance,

la nôtre est le raisonnement. Ils veulent un maître, nous voulons des lois. Ils ennoblissent la servitude et la divinisent dans le chef qui l'impose, nous adorons la liberté en la subordonnant à la patrie. Leur religion est le prosternement de l'esprit sans réplique; la nôtre est un travail de la raison se dressant de siècle en siècle sur plus d'idées et sur plus de science pour découvrir de plus haut Dieu dans la liberté. La civilisation russe est muette comme l'esclavage; la nôtre parle, écrit, raisonne sans cesse comme le dialogue perpétuel de tous avec tous. Il faut des ukases aux Russes, il nous faut à nous des tribunes. Ils sont les peuples du silence, nous sommes les enfants du bruit. Ils regardent vers le passé, nous regardons vers l'avenir. Nos deux principes, les deux grands principes qui luttent dans le monde et qui se partagent le globe, se détruisent en se rencontrant. La domination universelle de la Russie donnerait la victoire au principe d'obéissance passive sur le principe de l'ordre raisonné. C'en serait fait de cette civilisation de la parole qui a enfanté l'Orient, la Grèce, Rome, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique, la France, et les grandes royautés et les grandes républiques, et les grandes choses et les grands hommes, et les grands monuments et les grandes tribunes, et les grandes philosophies et les grandes littératures, et les grandes religions raisonnées; l'art, la science, la dignité, la nation, tout périrait avec le principe de l'Europe occidentale, la liberté.

On dit: „Mais vous abdiquez vous-mêmes souvent cette liberté; regardez en ce moment l'état des nations de l'Occident.“ Nous répondons: „Des éclipses n'éteignent pas le jour, elles en interceptent seulement pour un temps le rayonnement. L'éclipse passe et la lumière reste. L'état des nations de l'Europe aujourd'hui n'est pas un principe, c'est une circonstance, c'est un accident, c'est une lassitude, c'est une halte entre deux temps.“

Il y a, quoi qu'il en paraisse, deux civilisations bien distinctes sur le globe: une civilisation assise, comme celle de l'Orient; une civilisation debout, comme celle de l'Occident. Elles se ressemblent en apparence en ce moment.

C'est vrai; mais l'Occident se relèvera et reprendra sa route. Si on laisse la Russie garrotter l'Occident pendant qu'il se repose, l'Occident ne se relèvera plus, ou il se relèvera enchaîné; il brisera ses chaînes, nous le savons, mais il les brisera dans une de ces convulsions révolutionnaires qui ne font pas de la guerre, comme aujourd'hui, une campagne militaire, mais un tremblement de terre où périssent les vainqueurs avec les vaincus.

Marchons donc avec confiance au secours de nous-mêmes

sur le Danube. La Turquie est l'avant-garde de la liberté de l'Europe. Félicitons-nous d'avoir rencontré dans un peuple que l'on croyait mort un peuple vivant, et écrivons son histoire, ou comme l'augure de sa régénération, ou comme l'épitaphe de notre tombeau.

POST-SCRIPTUM A LA PRÉFACE

Plus une histoire est neuve de mœurs, grandiose d'événements, lointaine de sites, merveilleuse de caractères, plus elle a besoin de justifier la parfaite exactitude de ses récits. Les témoignages et les documents sur lesquels nous avons écrit sont aussi nombreux qu'irrécusables, indépendamment de ceux que nos divers séjours en Turquie, nos voyages dans les provinces, notre étude des lieux célèbres, des villes, des monuments, des champs de bataille, et nos rapports personnels avec les hommes éminents de l'empire, nous ont exceptionnellement fournis. Les sources antiques ou récentes où nous avons puisé, et où lecteur peut puiser au besoin lui-même, sont celles-ci:

1° Les admirables travaux d'érudition, de critique et de traduction sur l'*Histoire des Arabes*, par M. Caussin de Perceval, véritable dictionnaire raisonné de l'histoire, des dogmes, des langues, des mœurs, de la poésie de l'Arabie, de la Perse, de la Syrie, clef d'un monde historique, religieux et littéraire peu connu.

2° L'*Histoire de l'Empire ottoman*, en dix-huit volumes, par M. de Hammer, vaste et savante composition où tous les annalistes de l'empire, arabes, persans, turcs, byzantins, allemands, compulsés avec une infatigable patience, sont analysés, cités, confrontés par un écrivain impartial, capable d'interroger chacun de ces historiens dans sa langue et de les reproduire en les jugeant. Les connaissances géographiques locales les plus minutieuses, l'habitude des mœurs, la longue résidence au sein des capitales et des cours de l'empire ottoman, ont fait de M. de Hammer, malgré quelques contradictions et quelques confusions historiques, la lumière la plus pénétrante et l'autorité la plus justement accréditée en pareille matière. Né à Gratz en Styrie en 1774, sur les frontières mêmes de cet empire qu'il était pré-

destiné à décrire, élevé à Vienne à l'Académie des sciences orientales, collaborateur précoce du Dictionnaire arabe, secrétaire intime du ministre d'État chargé du département des affaires d'Orient en 1796, envoyé en 1789 à Constantinople et en Égypte, interprète de Sidney Smith et d'Yousuf-Pacha, pendant les longues guerres entre la Porte et la France, employé dans la légation autrichienne à Constantinople en 1802, consul d'Autriche en Moldavie en 1806, conseiller d'ambassade et interprète de sa cour en 1817, retiré dans ses terres en Styrie en 1847, et président de l'Académie impériale de Vienne, sa longue vie, prolongée jusqu'à nos jours par la passion de l'érudition et de l'art, n'est qu'une étude continue des documents de l'histoire des Ottomans. Chacune de ses années est marquée par un monument de ces études.

Recherches, en deux volumes, *sur la constitution de l'empire ottoman.*

Histoire de l'empire ottoman, en dix-huit volumes.

Histoire de la poésie ottomane, en quatre volumes.

Poésies turques, en un volume.

Histoire de la horde d'or, en un volume.

Histoire des Ilkans, en deux volumes.

Histoire de la poésie persane, en un volume.

Le *Devoir de Hafiz, le poëte persan*, traduit, en un volume.

Traduction des *Poésies sacrées de la Kaaba*, en un volume.

Histoire de la littérature arabe, non encore complète, dont ont paru cinq volumes.

Enfin un grand recueil scientifique allemand de plusieurs mains, mais où la main de M. de Hammer dirige ses collaborateurs, intitulé *Mines de l'Orient*.

Tels sont les principaux titres du laborieux vieillard à l'autorité et à la reconnaissance sur tous les esprits curieux d'histoire, de mœurs et de littérature orientales.

Nous voudrions lui payer nous-même en tribut et en affection littéraire les heures studieuses que nous lui devons, et les matériaux sans prix que nous lui avons empruntés.

3° La *Chronique* de Saad-Eldin, grand juge de l'armée, dont nous avons raconté le triste sort.

4° La *Chronique* du grand vizir Lufti.

5° L'*Histoire* à fresques *du prince Démétrius Cantimir.*

6° L'*Histoire* parallèle *de la décadence de l'Empire romain et grec*, par l'homme éminent qui a su le premier trouver l'intérêt dans l'érudition, Gibbon, aujourd'hui méconnu, demain immortel.

7° L'*Histoire de l'ordre de Malte*, par l'abbé de Vertot.

8° L'*Histoire* trop superficielle et trop rapide *de l'Empire ottoman*, par M. de Salabéry, mais qui résume légèrement et gracieusement, à l'imitation de Voltaire, non ce que les curieux veulent approfondir, mais ce que le vulgaire lui-même ne veut pas paraître ignorer.

9° L'histoire de la Pologne, sous le titre d'*Histoire de Sobieski*, par M. de Salvandy, pages d'érudition, où le labeur des recherches disparaît sous la facilité vigoureuse du style.

10° L'ouvrage inappréciable de *Mouradja d'Ohsson*, cet écrivain à deux patries, interprète et envoyé de Suède à Constantinople sur la législation ottomane et sur les mœurs de l'empire ottoman. Cet ouvrage, en huit volumes, est la Turquie en relief dans sa religion, dans sa législation, dans son administration, dans ses mœurs. Il donne seul l'intelligence de son histoire.

11° L'*Histoire de Timour*, par Petis de Lacroix.

12° L'*Histoire de Scanderbeg*, par un jésuite prolixe qui s'est fait le Plutarque minutieux de ce héros de l'Épire moderne.

13° L'*Histoire de Venise*, le plus solide monument de la renommée littéraire de M. Daru.

14° La *Vie du prince Eugène de Savoie.*

15° *Histoire de Russie.*

16° Les voyageurs Chardin, Tavernier, Savary, Tournefort, Chateaubriand, nous-même, pour la description des déserts de Mésopotamie et de Palestine.

17° L'*Histoire de Perse*, par l'ambassadeur anglais Malcolm.

18° L'*Histoire de Catherine II, impératrice de Russie.*

19° *Mémoires* du baron de Tott.

20° L'*Histoire de Mahomet*, par Aboulféda.

21° *Voyage militaire dans l'Empire ottoman*, par Beaujour.

22° *Histoire des Croisades*, par MM. Michaud et Poujoulat, un des monuments historiques où l'érudition, le talent et le goût ont le mieux enchâssé les débris du moyen âge.

23° *Histoire des Arabes*, par l'abbé de Marigny.

24° *Voyage en Tartarie et au Thibet*, par le père Huc, missionnaire lazariste, trésor de mœurs, d'explorations, de science et de bonne foi.

25° Tous les historiens ottomans imprimés et connus, et quelques manuscrits ignorés, inédits, dont il nous a été permis de prendre connaissance par nos interprètes dans une des bibliothèques du sérail en 1833.

26° Les *Histoires* de la révolution grecque.

27° Les *Histoires arabes* des scheiks de Syrie, et nos relations personnelles avec l'émir des Maronites et des Druses au château de l'émir Beschir, *le chef de la Montagne*.

28° Les *Chroniques nationales* du treizième au seizième siècle, traduites et commentées de nos jours par M. Buchon.

29° Les *Chroniques grecques* de la conquête de Constantinople, traduites par le même écrivain.

30° Les *Révolutions de Constantinople*, par Juchereau de Saint-Denys.

31° Enfin toutes les notions sur les lieux, les mœurs, la religion, l'histoire, que de longs séjours en Orient et les entretiens avec les personnages principaux de toutes les races et de toutes les conditions dans l'empire, depuis les Bédouins des déserts de Palmyre, jusqu'aux Bulgares ou Serbiens du Danube, peuvent prêter à un observateur étranger et impartial.

32° L'étude sur les lieux et dans les livres des choses de l'Orient, qui a charmé, sans intention d'écrire alors cette histoire, plus de dix ans de notre vie, et qui, en nous familiarisant avec ces contrées, nous a inspiré à notre insu non pas la faculté mais la passion de les reproduire.

Voilà nos titres de créance auprès des lecteurs; en les vérifiant sur les documents originaux, ils ne les trouveront pas suffisants, mais ils les trouveront rigoureusement vrais et authentiques. Dans de si merveilleux récits, ce n'est pas l'historien qui est poétique, c'est le sujet.

HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

LIVRE PREMIER

I

Avant de raconter l'histoire de cet empire qui remplaça un moment l'empire romain dans cet Orient, berceau des peuples et théâtre des plus merveilleuses transfigurations des races humaines, il est nécessaire de raconter la naissance et le progrès de l'islamisme ou de la religion de Mahomet.

La religion, surtout dans l'Orient, terre théocratique par excellence, est le *mobile* des peuples. Leur nationalité est dans leur dogme, leur destinée est dans leur foi; l'esprit de migration et de conquête qui les soulève dans leurs steppes natales et qui les dissémine un livre dans une main, un sabre dans l'autre à travers le monde, est surtout l'esprit de prosélytisme. Un prophète, un révélateur, marche avec eux derrière le conquérant. Ce caractère des peuples de l'Orient n'est pas moins imprimé sur la race turque que sur la race d'Abraham, de Moïse, de Jésus-Christ. Venus plus tard à la vie au milieu de nations idolâtres dont les superstitions avaient dégoûté toutes les crédulités humaines, les Tartares-Turcs, déjà innombrables, semblaient attendre dans les tentes où ils campaient derrière l'Oxus que la voix d'un prophète les appelât à détruire l'idolâtrie et à renouveler le culte de Dieu au sein de la barbarie. Sans ce prophète, ils paîtraient peut-être encore leurs troupeaux dans les landes de la grande Tartarie; sans ce prophète ils n'auraient eu ni mobile, ni occasion pour déborder de leur bassin primitif;

sans ce prophète, ils n'auraient trouvé ni la Perse déjà conquise par les Arabes mohamétans ouverte à leurs pas, ni l'Arabie accueillant en eux des auxiliaires contre les Romains, ni l'Égypte, ni l'Asie Mineure prêtes à adopter un culte qui les émancipait de la domination de Constantinople; sans ce prophète, enfin, ils n'auraient eu ni cette impulsion irrésistible qui donne la confiance de la victoire, ni ce fanatisme qui fait trouver cette victoire même dans la mort prix d'une immortelle félicité.

Les Arabes du désert étaient trop peu nombreux et trop barbares pour brandir sur un vaste continent la torche d'une nouvelle civilisation; les peuples de la Perse, de l'Égypte, de l'Asie Mineure, étaient trop vieux pour promener une nouvelle religion sous les fers de leurs chevaux. Toute religion naissante suppose ou appelle, en général, une nouvelle race sur la scène du monde. Le christianisme, quoique né en Orient, ne conquit l'Occident qu'après que les barbares, convertis, lui eurent donné, avant et après Charlemagne, autant de soldats que de croyants. L'islamisme ne se répandit dans l'Asie Mineure, au delà des sources du Tigre et de l'Euphrate, au nord de la mer Noire, à Constantinople et dans l'Europe orientale, jusqu'au Borysthène des Russes et jusqu'au Danube, qu'après que les Turcs, évoqués par lui du fond de leurs solitudes, lui eurent prêté la jeunesse de leur enthousiasme et l'héroïsme de leurs bras. Les Turcs doivent leur empire tout entier au prophète arabe, et le prophète doit l'affermissement de sa religion aux Turcs.

L'islamisme et la Turquie sont un même fait. On ne comprendrait pas la conquête du monde oriental par les mahométans si on ne remontait pas dans Mahomet à l'origine et au premier ressort de cette puissance qui a remué et qui remue encore les trois continents.

Racontons donc avant tout Mahomet.

II

La première considération qui s'offre à l'esprit pour l'étonner, quand on déplie devant soi une carte du globe pour y faire, s'il est permis de parler ainsi, la géographie des religions, c'est que le petit espace de terre entre le fond de la Méditerranée et les rivages de la mer Rouge, espace presque tout entier occupé par le mont Liban, les collines de la Judée, les montagnes d'Arabie et le désert, ait été le site, le berceau, la scène des trois plus grandes religions adoptées par l'espèce humaine (en exceptant l'Inde et la Chine): la religion juive, la religion chrétienne et la

religion de Mahomet. On dirait, en attachant ses regards sur une mappemonde, que cette petite zone de rochers et de sables entre deux mers limpides et sous des étoiles sereines réfléchit à elle seule plus de divinité que le reste du globe.

Pourquoi cela? En écartant toute action directe de Dieu dans la révélation des dogmes et des cultes qui sont le plus conformes à son essence, et en nous bornant, comme nous devons le faire ici, aux simples notions historiques, c'est que ces peuples ont évidemment reçu de la nature en partage, pour faculté dominante, la faculté qui fait voir l'invisible, l'imagination. La raison conclut la divinité; à elle seule l'imagination la voit, l'entend, lui parle, la fait parler, la décrit, la dévoile, l'adore, et, communiquant par l'énergie de sa perception son enthousiasme aux autres, crée entre la terre et le ciel ces mondes invisibles qui occupent dans l'esprit des hommes plus de place que le monde réel. C'est l'imagination qui spiritualise le genre humain, c'est le spiritualisme qui l'élève à la découverte de Dieu, c'est la découverte de Dieu qui moralise et qui divinise l'homme. Gardons-nous donc de mépriser les peuples à grande imagination. Ils seront toujours les maîtres, comme ils sont les aînés de la race humaine. Ils nous ont découvert les cieux.

Et si l'on me demande pourquoi cette faculté de l'imagination (la seconde des facultés de l'intelligence, puisque la raison est la première) a été donnée aux Arabes en plus grande proportion qu'à nous, comme un droit d'aînesse dans l'héritage du Patriarche éternel à ses fils, nous répondrons que nous n'en savons rien; que Dieu est libre et absolu dispensateur de ses dons divers entre ses enfants; que les uns ont reçu la raison froide qui analyse, qui pose des principes, qui tire des conclusions, qui sape les erreurs; les autres, le don législatif qui fonde et qui régit les sociétés; ceux-ci, le don de la parole qui enchante et qui persuade les hommes; ceux-là, le don du courage qui conquiert la terre et qui repousse la servitude; tous, une part spéciale et dominante dans ces facultés diverses dont l'harmonie compose l'équilibre et la grandeur de l'humanité.

Quant aux causes purement matérielles qui ont donné à la race patriarcale une imagination plus active, plus féconde et plus religieuse qu'aux races de l'Occident, nous en indiquerons trois seulement: le climat, le loisir et la contemplation.

Le ciel particulièrement tiède et serein qui couvre ce coin du globe y préserve l'espèce humaine de cette multiplicité de besoins contre lesquels nous luttons par un travail incessant. Ce travail distrait notre intelligence des choses invisibles; il fait de

notre vie une alternation sans fin de fatigues et de sommeil. Le corps usurpe ainsi sur l'esprit. Nous souffrons ou nous jouissons, nous n'avons pas le temps de méditer. Ces peuples, au contraire, n'ont presque point de besoins matériels que la nature ne satisfasse d'avance autour d'eux. Les troupeaux promènent d'eux-mêmes sur leurs pas leur nourriture; la source roule leur breuvage; le dattier sans culture mûrit leur pain; le chameau les transporte; un pan de laine, jeté sur trois piquets de bois, les abrite: ils consomment les jours dans la solitude et dans les longs silences, cette végétation sourde des idées.

Cette vie patriarcale leur donne ce qui manque aux populations agricoles, guerrières ou industrielles de l'Occident, le loisir. L'imagination est fille du loisir. Le loisir est contemplatif; la contemplation n'aboutit jamais qu'à l'infini: l'infini, c'est Dieu. Il est donc naturel que cette race, qui jouit du climat de la pensée plus qu'aucune autre, soit douée d'une imagination plus puissante pour scruter les lois métaphysiques du monde supérieur, comme la limpidité de son firmament et la transparence profonde de ses nuits dans le désert lui ont fait scruter, la première, les lois célestes de l'astronomie. La méditation intérieure n'est-elle pas, en effet, l'astronomie de l'âme?

Bien loin d'affecter sur cette race mystique et pieuse la supériorité que les hommes de ce temps attribuent aux peuples exclusivement calculateurs et sceptiques de l'Occident, nous croyons que Dieu a donné en cela aux peuples pasteurs de l'Arabie la meilleure part, selon l'expression de l'Évangile. Nous croyons que le plus noble emploi des facultés de tout être créé est de découvrir, pour l'adorer et le servir, son Créateur; que Dieu est le seul but de la création; que la race véritablement dominante dans les différentes familles de l'humanité est celle qui contient en elle le plus de ce sentiment de présence et d'adoration de Dieu; que, parmi ces races, les plus grands hommes, aux yeux de l'appréciateur suprême de toute grandeur, ne sont ni les plus grands possesseurs d'espace sur la terre, ni les plus grands tueurs d'hommes, ni les plus grands fondateurs d'empires, mais que les plus grands hommes sont les plus saints. Ce n'est pas, en effet, par l'apparence extérieure et fugitive des choses qu'il faut juger de leur valeur intrinsèque, c'est par ces choses elles-mêmes. Les Arabes ont sur cela une parabole qui incarne, comme ils le font toujours, le Verbe dans un récit.

Le roi Nemrod, disent-ils, fit comparaître devant lui, un jour, ses trois fils. Il fit apporter devant eux, par ses esclaves, trois urnes scellées. L'une de ces urnes était d'or, l'autre d'ambre,

la dernière d'argile. Le roi dit à l'aîné de ses fils de choisir parmi ces urnes celle qui lui paraîtrait contenir le trésor du plus grand prix. L'aîné choisit le vase d'or, sur lequel était écrit *Empire;* il l'ouvrit et le trouva plein de sang. Le second prit le vase d'ambre, sur lequel était écrit *Gloire;* il l'ouvrit et le trouva plein de la cendre des hommes qui avaient fait du bruit dans le monde. Le troisième prit le seul vase qui restait, celui d'argile; il l'ouvrit, et il le trouva vide; mais, au fond, le potier avait écrit un des noms de Dieu. „Lequel de ces vases pèse le plus?“ demanda le roi à sa cour. Les ambitieux répondirent que c'était le vase d'or; les poëtes et les conquérants, que c'était le vase d'ambre; les sages, que c'était le vase vide, parce qu'une seule lettre du nom de Dieu pesait plus que le globe de la terre.

Nous sommes de l'avis des sages; nous croyons que les plus grandes choses ne sont grandes qu'à la proportion de divinité qu'elles contiennent, et que quand le rétributeur suprême jugera les poussières de nos actes, de nos vanités et de nos gloires, il ne glorifiera que son nom.

III

L'Arabie confinait d'un côté, avec les Romains, maîtres alors de la Syrie, avec les Persans, dont elle était séparée par l'Euphrate vers Babylone, avec l'Abyssinie, contre laquelle elle était couverte par la mer Rouge, enfin avec les Indes orientales, dans un éloignement presque infranchissable comblé par l'océan Indien et le golfe Persique. Ses limites dans le désert étaient aussi vagues que l'horizon et aussi mobiles que le sable, s'étendant quelquefois jusqu'à l'Égypte d'un côté, par le désert de Pharan, de l'autre jusqu'à *Damas, Palmyre, Baalbeck,* par les solitudes de la Mésopotamie.

Les principales divisions de ce vaste territoire étaient le *Hedjaz,* partie aride et montagneuse qui s'étend parallèlement à la mer Rouge, en s'inclinant vers l'*Yémen.* La Mecque et Médine en étaient les capitales.

L'*Yémen,* extrémité méridionale la plus rapprochée des Indes, baignée sur ses bords par l'Océan d'un côté, par la mer Rouge de l'autre. Saba, dont la reine vint apporter ses parfums à Salamon, en était une des villes principales.

Le *Nedjed,* noyau central, plateau élevé qui domine, en s'inclinant mollement sur deux faces, d'un côté la Syrie, de l'autre la mer.

Enfin le désert proprement dit, autre océan de steppes et de

sables entrecoupé d'oasis, confinant ici avec la Perse, là avec la Palestine, aussi impossible à délimiter que les vagues, où les tribus et les caravanes avancent et reculent comme des navires sur des flots.

IV

Les généalogies de chacune des races, tribus ou familles, qui composent la grande race commune arabe, sont aussi nombreuses que ces tribus et aussi merveilleuses que leur imagination. Des poëtes, des historiens innombrables, les ont enregistrées pour la prééminence de leur race dans leurs chants ou dans leurs annales. Chacune de ces littératures et de ces éruditions locales contient des origines et des récits égaux, en intérêt, en naïveté, en héroïsme, à ceux d'Homère ou de la Bible, traduits, commentés, éclaircis, datés, avec une érudition aussi consommée que poétique, par un grand nombre d'érudits des nations modernes, et surtout par M. de Sacy et par M. Caussin de Perceval; ceux qui veulent puiser à longs traits dans ces sources obscures, que leur patience a su rendre limpides, n'ont qu'à consulter ces rares écrivains souverainement attachants.

V

Abraham, quelle que soit son origine à lui-même, fut le père commun des Arabes. Les uns, fils avoués de ce roi du désert par sa femme *Sara*, furent les Hébreux; les autres, enfants chéris, mais désavoués de son esclave *Agar*, furent les Ismaélites, tous également Arabes, mais condamnés par la Providence, ou plutôt par leur caractère, cette providence des races, à des fortunes différentes. La Bible est l'histoire des premiers; l'Évangile en sortit par Jésus-Christ. Les annales que nous compulsons sont l'histoire des seconds.

Les Arabes d'Ismaël, ceux dont nous parlons ici, appellent dans leurs livres Abraham, leur père, *El Khalil-Allah*, c'est-à-dire l'ami de Dieu.

Son père *Azer*, disent-ils, était un des grands vassaux de *Nimbrod*, sorte de Jupiter fabuleux de l'Olympe babylonien. Nimbrod, intimidé par une prophétie qui annonçait la naissance d'un enfant supérieur aux autres hommes et à lui-même, défendit tout commerce entre les sexes dans ses États. Abraham naquit d'une transgression de l'amour conjugal à cet ordre. Son père et sa mère, pour éviter la colère de Nimbrod, cachèrent sa

naissance. Ils le cachèrent, pour le nourrir, dans une caverne hors de la ville. Cette aventure et plusieurs autres du même genre dans les historiens arabes rappellent les précautions jalouses d'Hérode en Judée, et le massacre des enfants pour tromper les prophéties sur le prochain avénement du Christ.

Abraham, nourri par les anges, grandit en force et en raison dans sa caverne. La première fois qu'il en sortit, c'était la nuit. Le ciel de la Chaldée, rempli d'êtres lumineux qui flottaient dans l'éther, lui révéla Dieu. Seulement rien ne lui avait encore appris à le distinguer de ses œuvres. Une étoile plus resplendissante que les autres éblouit d'abord ses yeux: „Voilà mon Dieu!“ se dit-il à lui-même. Bientôt elle s'inclina et disparut sous l'horizon. „Non, dit-il, ce n'est point là le Dieu que j'adorerai!“ Ainsi de plusieurs autres constellations. La lune se leva ensuite: „Voilà mon Dieu!“ s'écria-t-il. Et elle se coucha. „Non, ce n'est pas mon Dieu!“ Enfin le soleil apparut dans sa pompe à l'Orient à l'extrémité du désert: „Celui-ci est véritablement mon Dieu, dit-il, il est plus grand et plus éblouissant que tous les autres!“ Le soleil accomplit sa carrière et descendit sous l'horizon, laissant la nuit sur le monde. „Ce n'est pas encore là le Dieu que je cherche pour l'adorer!“ dit tristement l'enfant prédestiné à l'adoration de la divinité invisible, immuable et éternelle. Il rentra dans sa caverne pour chercher son Dieu dans son âme!

VI

Sorti enfin de sa retraite et présenté à Nimbrod comme un jeune homme né longtemps avant l'interdiction des mariages dans Babylone, Abraham commença à révéler aux Babyloniens le Dieu immatériel, à les convier au culte en esprit et en vérité, et à renverser les idoles dans les temples. Qu'on remarque cette circonstance qui fut l'occasion et le germe de la prédication de Mahomet, dont l'unique pensée, dit-il lui-même, fut de restaurer la religion d'Abraham.

VII

Les prêtres de Babylone conduisirent l'impie aux idoles, devant le roi Nimbrod, pour le faire châtier. „Quel est donc ton Dieu? dit le roi au jeune prophète. — Mon Dieu, dit Abraham, est celui qui donne la vie et la mort. — Celui qui donne la vie et la mort, repartit Nimbrod, c'est moi!“ Pour le prouver il fit amener en sa présence, des prisons de Babylone, deux criminels

condamnés à mort et qui attendaient leur exécution. Il trancha la tête à l'un, il fit grâce à l'autre, et crut son interlocuteur confondu. Mais Abraham, d'abord embarrassé de nier ce sophisme en action, reprit ses sens, et portant au roi un défi de toute-puissance dans le ciel même: „Eh bien, dit-il, mon Dieu est celui qui fait lever le soleil à l'Orient; fais-le lever à l'Occident!" Nimbrod répondit comme répondent les tyrans sans réponse, par le feu. Il fit jeter le jeune prophète dans un bûcher; *mais le feu devint froid*, dit l'histoire. Abraham s'enfonça dans le désert de Mésopotamie avec sa famille, ses esclaves et ses troupeaux.

Là commencent les Hébreux, Arabes de la Bible et de Jérusalem, fils d'Isaac. Voyons ceux du désert et de la Mecque, fils d'Ismaël.

Ce fut sur l'emplacement futur de cette ville, site alors sans habitants et sans source, qu'Abraham, pour complaire à la jalousie de sa femme Sara, abandonna son esclave Agar et l'enfant qu'il avait eu d'elle, Ismaël.

A peine l'infortunée Agar eut-elle épuisé les provisions de dattes et d'eau qu'Abraham lui avait laissées pour elle et pour son fils, qu'elle éprouva les tourments de la soif, et qu'elle parcourut, désespérée, les vallées et les ravines desséchées de *Safa*, leur demandant en vain une goutte d'eau ou un suintement de rocher pour les lèvres de son enfant. Pendant cette absence de sa mère, Ismaël pleura d'impatience et de soif, et, frappant dans sa colère le sable de son talon, il en jaillit une source fraîche et pure. Agar accourut aux vagissements de son fils. Elle aperçut l'eau, et, craignant qu'elle ne s'évaporât au soleil et ne se perdît dans le sable, elle pétrit la terre humide dans ses mains, et en forma un bassin pour la retenir. Cette eau miraculeuse, selon les Arabes, qui coule encore aujourd'hui, est la source du fameux puits de *Zemzem* de la Mecque, qui bénit ceux qui la boivent.

VIII

Des pasteurs arabes d'une tribu errante paissaient leurs chameaux sur les flancs du mont *Arafat*, dans le voisinage. Ils virent des aigles s'abattre sur le site où le prodige venait de s'opérer. Ils soupçonnèrent que les oiseaux avaient flairé l'humidité de quelques flaques d'eau, ils y coururent. Ils trouvèrent la source, la jeune mère et l'enfant. „Qui es-tu et quel est cet enfant? dirent-ils à Agar; d'où vient cette eau? Nous n'en avons jamais vu ici depuis tant d'années que nous parcourons nos so-

litudes.“ Agar leur raconta son délaissement; ils s'attendrirent sur elle. L'enfant pour lequel la terre s'était ouverte comme une mamelle leur parut une créature prédestinée aux bénédictions célestes. Ils annoncèrent ce prodige à leur tribu, qui vint s'établir en ce lieu. Ismaël grandit au milieu de ce peuple; il épousa une de leurs filles, nommée Amara.

Abraham le visita deux fois avec la permission de Sara. Sara, toujours jalouse, avait exigé pour condition qu'Abraham ne descendrait pas de son cheval dans la demeure du fils d'Agar.

La première fois qu'Abraham visita la Mecque, il s'arrêta à la porte d'Ismaël et l'appela par son nom. Amara, femme d'Ismaël, vint sur la porte. „Où est Ismaël? dit le patriarche sans descendre. — Il est à la chasse, répondit Amara. — N'as-tu rien à me donner à manger? car je ne puis descendre de cheval. — Je n'ai rien, dit Amara, ce pays est un désert. — Eh bien, reprit Abraham, dis à ton mari que tu as vu un étranger, dépeins-lui ma figure et dis-lui que je lui recommande de changer le seuil de sa porte!“

Amara, au retour d'Ismaël, s'acquitta du message. Son mari, offensé de ce qu'elle avait refusé l'hospitalité à son père, la répudia et épousa une fille d'une autre tribu, nommée Sayda.

Abraham revint quelque temps après visiter son fils. Il était absent. Une femme jeune, svelte, gracieuse, s'avança sur le seuil de la porte pour répondre à l'étranger. „As-tu quelque nourriture à me donner? dit Abraham à sa belle-fille, sans se faire connaître et sans poser le pied à terre. — „Oui“ dit-elle à l'instant. Et, rentrant dans sa demeure, elle en ressortit bientôt après en présentant au voyageur du chevreau cuit, du lait et des dattes. Abraham goûta de ces aliments, puis les bénit en disant: „Que Dieu multiplie dans cette contrée ces trois espèces de nourriture!“

Après le repas, Sayda dit au vieillard: „Descends de cheval, afin que je lave ta tête et ta barbe! — Je ne le puis, répondit le patriarche, j'ai fait serment de ne pas quitter la selle de ma monture.“ Et, posant seulement un de ses pieds sur une grosse pierre qui était à côté de la porte de la maison, tandis que son autre jambe était toujours étendue sur la selle de son cheval, il abaissa ainsi sa tête au niveau des mains de la jeune femme, qui lava la poussière dont ses yeux et sa barbe étaient souillés.

„Quand ton mari reviendra, dit le patriarche en repartant, dépeins-lui ma figure, et dis-lui de ma part que le seuil de sa porte est également brillant et solide, et qu'il se garde bien de le changer.“

Ismaël, en entendant ce récit et ces paroles, dit à Sayda: „Celui que tu as vu est mon père, et il m'ordonne ainsi de te garder à jamais.“ Tous les enfants dont les générations multiplièrent la race d'Ismaël furent conçus par Sayda.

Dans une troisième visite à son fils, Abraham construisit avec lui, à la Mecque, un temple ou maison de Dieu appelée la *Kaaba*. Ce temple, qui est encore aujourd'hui le temple de la Mecque, était un petit et informe édifice sans fenêtre, sans porte et sans toit, construit en quartiers de roche mal équarris. Abraham bâtissait, et son fils Ismaël taillait les pierres. Ils incrustèrent dans un des pans de la muraille la fameuse *pierre noire* qu'un ange était censé leur avoir lui-même apportée du ciel pour sanctifier la maison de Dieu. Ils instituèrent les pèlerinages, les rites et les processions autour de cet édifice, qui firent plus tard de la Mecque la capitale religieuse de l'Arabie, et que Mahomet fut obligé de conserver en en changeant l'esprit après sa réforme.

Quoi qu'il en soit de ces traditions mythologiques, la Mecque devint, à cause de la possession de la Kaaba, le but des pèlerinages et le centre des superstitions de tous les Arabes qui n'adorèrent pas Jéhovah. Une idolâtrie confuse, comme les rêves d'un peuple, enfant charnel et ignorant, remplaça parmi eux le culte pur d'Abraham et peupla la Kaaba d'idoles. Cette théogonie inconnue résista aux Persans, aux Parthes, aux Phéniciens, aux Juifs, aux Romains, et continua, jusqu'à Mahomet, à pervertir la morale et à dépraver l'intelligence des Arabes. Les habitudes presque nomades de leur vie et la nature de leur nationalité, qui n'avait d'autres liens d'unité que l'origine, le site, la langue et les mœurs, rendaient toute modification dans leurs croyances et dans leur civilisation presque impossible. Ils ressemblaient au sable de leur désert, glissant dans les mains qui veulent le contenir.

Jetons un coup d'œil rapide sur leur histoire et sur leur civilisation pour bien comprendre les difficultés de la mission que se donna leur prophète.

IX

Les Arabes n'étaient point un peuple, c'était une collection de peuplades, de tribus, de familles, de hordes plus ou moins nombreuses, les unes sédentaires, le plus grand nombre constamment nomades, couvrant de quelques bourgades et d'une nuée de tentes et de troupeaux cette côte de la mer Rouge comprise entre l'Égypte et l'océan Indien. L'énumération de ces tri-

bus et de ces hordes indépendantes les unes des autres, quelquefois alliées, quelquefois ennemies, sans autorité supérieure qui leur imposât la loi et la paix, ou qui leur garantît l'indépendance, serait inutile et fastidieuse ici. Ce serait l'histoire de chaque groupe de tentes du désert. Des tribus principales, plus nombreuses, plus riches en sol ou en troupeaux, plus renommées pour la guerre, groupaient, protégeaient, dominaient de temps en temps quelques tribus inférieures et formaient de grandes dissensions qui ravageaient l'Arabie. Ces supériorités accidentelles n'avaient rien de stable ni de légal; acquises dans un combat, elles se perdaient dans un autre. La constitution de l'Arabie était la guerre civile permanente entre tous les membres de cette république fédérale de tribus. Aucun sacerdoce, aucune dictature, aucune autorité monarchique, nationale, aucun conseil fixe et souverain, n'imposait ses lois à cet arbitraire anarchique des différents membres de la confédération. République sans représentation et sans centre commun, composée d'une foule de petites monarchies héréditaires des chefs de tribus dont la généalogie faisait le titre du gouvernement. L'État n'existait pas. La famille, multipliée par la tribu, existait seule.

Là, le pouvoir qui manquait au centre se retrouvait fortement constitué par les mœurs dans la famille. Mais, quoique absolu dans le chef de tribu, ce pouvoir participait dans l'application de la douceur et du libre consentement habituel au pouvoir domestique, dans le gouvernement paternel. Les frères, les fils, les parents du chef, les vieillards, les sages, les riches, les guerriers renommés par leurs exploits, les poëtes illustrés par leurs chants, tenaient un conseil perpétuel devant la tente, ou dans la maison du roi de la tribu, où tout se délibérait et se décidait en plein peuple. Il n'y avait ni livre, ni charte, ni lois écrites. Mais les traditions sacrées et les mœurs inviolables exerçaient un empire d'autant plus absolu qu'il était écrit dans la mémoire, dans le consentement et dans le respect de tous. Toute violation en était sacrilége. Chaque tribu avait pour nom le nom de son premier ancêtre.

X

Leur religion était aussi libre que leur politique. Les uns adoraient les anges ou esprits célestes, intermédiaires qu'ils supposaient être des femmes, et qu'ils appelaient les filles de Dieu; les autres, la lune et les étoiles; ceux-là croyaient que l'homme commençait à sa naissance et finissait à son dernier

soupir; ceux-ci pensaient que la vie humaine n'était qu'une des périodes infinies de l'existence renouvelée ailleurs sous d'autres formes. Quand l'Arabe était mort, ils attachaient sa plus belle chamelle à un piquet à côté de sa tombe, et la laissaient expirer de faim sur le corps de son maître, pour qu'il retrouvât sa monture habituelle dans le monde où la mort l'avait introduit. Une espèce de chouette du désert qui voltige autour des sépulcres en poussant des cris plaintifs était censée l'âme du mort demandant à boire aux survivants. Ils représentaient en pierre et en bois les images des êtres supérieurs et rendaient un culte à ces divinités sourdes.

Leur religion primitive était mêlée des superstitions juives, romaines, grecques, persanes, selon ceux de ces peuples avec lesquels ils avaient le plus de rapprochements. L'usage de la circoncision, empruntée des Hébreux, existait chez toutes les tribus. On consultait l'oracle en écrivant un mot sur le bois de trois flèches sans pointe et en tirant à tâtons, d'un sac où elles avaient été mêlés, l'une de ces flèches. Le mot qu'elle portait inscrit sur sa hampe était réputé l'arrêt du destin. Ils pratiquaient l'esclavage. Chacun pouvait avoir autant d'épouses que ses facultés lui permettaient d'en entretenir. L'héritier recevait les veuves, comme les troupeaux, dans le patrimoine du défunt. L'inceste entre le beau-fils et la belle-mère était donc licite en certains cas. Chaque chef de tente avait le droit absolu de vie et de mort sur sa famille et sur ses esclaves. Un usage barbare autorisait le père et la mère pauvres à enterrer vivantes leurs filles au moment de leur naissance, afin de prévenir ou le sort funeste que la société réservait aux femmes, ou les outrages et les déshonneurs qu'une fille attirerait peut-être un jour sur leur nom. Leur unique occupation était le soin des troupeaux et la guerre.

La guerre était pour ainsi dire individuelle parmi eux. Une violence amenait un meurtre, le meurtre voulait être racheté ou par une compensation en têtes de chameaux qui satisfît l'offensé, ou par un autre meurtre. Le sang pour le sang était toute la justice. La vengeance était ainsi un devoir sacré. Une femme enlevée, un esclave, un coursier, un chameau dérobé, une satisfaction du sang refusée par une tribu à une autre, entraînaient des guerres de dix et de cinquante ans entre les Arabes.

Cette législation, féroce sous tant d'aspects, ne manquait cependant ni d'humanité ni de vertu, ni de sagesse, ni même de raffinement sous d'autres rapports. Les Arabes poussaient jusqu'à la superstition le respect de l'hospitalité. Leur ennemi le

plus irréconciliable trouvait asile, sûreté et même protection, dès qu'il parvenait à toucher la corde de leurs tentes ou le bas de la robe de leurs femmes. Ils étaient braves, généreux, héroïques. Toutes les vertus et même toutes les délicatesses de la chevalerie que l'Europe n'a connues que plus tard étaient immémorialement passées dans leurs mœurs. Sensibles à l'éloquence, à la poésie, à la musique, ils honoraient comme des demi-dieux les hommes doués de ces dons, qui leur semblaient surnaturels. Bien que leur littérature ne fût éternisée dans aucun livre, elle l'était dans leur mémoire. Les tribus avaient entre elles des espèces de jeux olympiques dans lesquels elles luttaient de supériorité entre leurs orateurs et leurs poëtes. Le poëme qui emportait le prix de l'aveu du plus grand nombre des auditeurs était écrit alors et suspendu à perpétuité aux murs de la Kaaba à la Mecque. Les pèlerins qui arrivaient en foule tous les ans en admiraient le génie et transportaient, à leur retour, l'œuvre, la renommée, le génie du poëte, dans toute l'Arabie. Ces poésies ainsi couronnées et adoptées par la nation s'appelaient des *Moàllacà*. Elles avaient des règles de composition conformes au génie du peuple guerrier, amoureux, pasteur, règles dont il était défendu de s'écarter. Elles devaient commencer par une sorte d'élégie lyrique sur la douleur d'un amant affligé qui revoit, en passant dans le désert, les ruines de l'habitation ou de la tente où il fut heureux jadis avec sa maîtresse; image apparemment la plus pathétique au cœur de l'Arabe. Elle devait contenir ensuite la description des perfections de la chamelle et du coursier, ces deux compagnons de voyage, de guerre et de paix du nomade. Elle devait se terminer par un splendide paysage comme une décoration à la fin d'un drame. Ce peuple, qui vivait en perpétuelle société avec la terre, voulait la voir reproduite sans cesse à son imagination dans les vers de ses poëtes. L'histoire des poëtes, ces prophètes profanes des Arabes, se trouve sans cesse mêlée à l'histoire de la tribu et de ses héros, héros et poëtes, en général, eux-mêmes.

Imroulcays, un des plus aventureux, des plus héroïques et des plus grandioses de ces bardes, touchait presque à l'époque de la naissance de Mahomet. La Grèce, Rome et les littérateurs modernes n'ont rien de plus parfait que les vers de ce barbare nomade errant, combattant, aimant et chantant à la fois ses amours, ses exploits et ses malheurs. Voici quelques strophes de sa *Moàllacà*, de son poëme suspendu, au temps de Mahomet, dans le temple de la Mecque.

„Arrêtons-nous ici, ô mes compagnons! au souvenir de ma

bien-aimée, et aux traces de cette demeure chérie, autrefois assise entre ces deux collines sablonneuses, à l'endroit où le vent du nord et le vent du midi qui s'y rencontrent et qui y élèvent leurs tourbillons de poussière n'ont pu cependant en effacer encore les derniers vestiges!

„Mes compagnons, attendris par ma douleur, arrêtent leurs coursiers. Rappelle ton courage, me disent-ils avec compassion.

„Ah! le seul remède à mes peines est de verser ici mes larmes! ou plutôt à quoi me serviraient mes larmes mêmes, puisqu'elles ne peuvent repeupler cette solitude et ranimer ces débris?

„C'est ici que j'ai perdu les deux jeunes filles que j'aimais jadis. Lorsqu'elles approchaient, l'air embaumé m'annonçait leur présence, comme le vent du matin apporte à mon haleine le parfum de l'œillet. Séparé d'elles, mes pleurs ont coulé sur mon sein et mouillé le ceinturon de mon sabre.

„Mais quoi! n'ai-je pas passé des jours heureux auprès d'elles? surtout ce jour où j'égorgeai ma propre chamelle pour offrir un repas aux jeunes filles! quelle idée enfantine elles eurent alors dans leurs jeux, de se partager entre elles la charge et les ornements de ma chamelle!...

„Un jour, sur la colline de sable, celle que j'aimais me repoussa avec dureté et s'engagea par un serment irrévocable à ne plus m'écouter.

„O Fathmé! ne m'anéantis pas sous tant de rigueur; si quelque chose t'a déplu en moi, délie doucement mon cœur du tien et rends-lui la liberté!"

Vient ensuite une description de la beauté de son amante, que le Cantique des cantiques dans Salomon ne surpasse ni en grâce ni en élévation; puis il peint la force de sa passion:

„Souvent, pour éprouver ma constance, une nuit plus orageuse que les flots soulevés de la mer m'a enveloppé de ses ténèbres et de ses terreurs. Je lui ai dit: O nuit si lente dans ta marche, fais enfin place à l'aurore! Quelle nuit lente! les étoiles immobiles semblaient attachées à des rochers par d'invisibles clous!..."

Le poëte amène de là avec une naturelle transition le portrait obligé du cheval de guerre:

„Dès le point du jour, dit-il, lorsque l'oiseau est encore dans son nid, je pars sur un cheval d'une taille élevée, dont la vitesse répond à l'impatience de mes pensées qui le devancent! Il a la force d'un bloc de rocher, que son poids précipite, en s'augmentant, de la crête d'une montagne! L'or semble se jouer en lames

sur son poil fin. La selle peut à peine se fixer sur son dos semblable à la pierre polie par une onde qui la lave sans cesse en courant avec vitesse au soleil... Il est maigre, son feu le consume; quand il court de toute son impétuosité, il fait entendre dans sa course un bruit semblable à celui de l'eau qui bouillonne dans une chaudière!... Il a le flanc court de la gazelle, le jarret sec et nerveux de l'autruche; son corps est large; sa queue épaisse remplit tout l'intervalle entre ses jambes. Le sang des animaux féroces ou des guerriers ennemis qu'il m'aide à atteindre sèche sur son encolure, ressemble à la teinture rose du *henné* qui déguise la blancheur de la barbe du vieillard.

„Il passe la nuit, sellé et bridé, toujours près de moi, sans tourner ses naseaux vers les pâturages.“

Après cette description du cheval, que nous abrégeons, et dont les traits rappellent le cheval de Job, le poëte arabe raconte un des phénomènes naturels les plus agréables à des pasteurs, une pluie d'orage dans le désert:

„L'orage, dit-il dans ses trois dernières strophes, en déchargeant ses nuées sur les pentes de Châbir, y a fait renaître enfin la verdure et éclore les fleurs; tel le marchand ambulant de l'Yémen, lorsqu'il s'arrête auprès des tentes, ouvre ses ballots enveloppés d'une toile sombre et déploie sur le sable mille étoffes aux couleurs variées.

„Les oiseaux de la vallée gazouillent de joie comme s'ils s'étaient enivrés, dès l'aurore, des gouttes d'un vin gai et délicieux.

„Les lions des hauts lieux que les courants des ravines ont surpris, emportés et noyés dans la nuit, gisent étendus au loin ainsi que les faibles et viles plantes déracinées et éparses sur le sol!“

Telle était la littérature de ce peuple, égale en force et en relief à celle de la Grèce et de Rome, supérieure en naïveté et en naturel, balbutiement tour à tour sauvage et gracieux d'une humanité primitive.

XI

Ces hommes inspirés, tour à tour pasteurs, poëtes, héros, avaient des vies aussi poétiques que leurs poëmes. Nous n'en citerons qu'un exemple pour achever ce tableau de mœurs dans la vie de l'un d'eux, le jeune Mourakkich, qui mourut au commencement de la mission de Mahomet.

Mourakkich était fils d'un chef de tribu nommé Amr. Il aimait

une de ses cousines de la même tribu, nommée Esma, fille d'Auf. Il la demanda pour épouse à son oncle. Auf lui répondit: „Tu es trop jeune, trop obscur et trop pauvre encore; mais je te promets ma fille quand tu te seras fait un nom et une fortune.“ Mourakkich partit pour mériter sa cousine. Il parcourut les tribus, s'illustra par le courage et par le génie; et, s'étant attaché à un roi arabe, puissant feudataire de la Perse, il acquit à sa cour des troupeaux, des tentes, des étoffes, des joyaux, dignes d'être offerts à son oncle pour prix de la main d'Esma.

Mais, pendant son absence, la famine ayant désolé la tribu d'Auf, celui-ci, oubliant ses promesses à son neveu, avait donné sa fille en mariage à un riche Arabe de l'Yémen, au prix de cent chameaux chargés de grains. Le mari d'Esma l'avait emmenée à Nadjran, sa patrie.

Au retour de Mourakkich dans sa tribu, on lui dit, pour épargner sa douleur, que sa cousine était morte. Le désespoir le consuma lui-même jusqu'à la langueur. Le hasard lui fit cependant découvrir la supercherie d'Auf, le mariage et le lieu de la résidence d'Esma. Quoique mourant, il partit pour revoir au moins son amante. Ses forces ne lui permettaient plus de se tenir en selle; il voyageait couché sur son coursier et soutenu par deux esclaves. La fatigue aggrava son mal non loin de Nadjran; ses deux esclaves, le voyant évanoui et le croyant mort, le déposèrent à l'ombre dans une caverne des montagnes.

Mourakkich, abandonné ainsi et revenu à lui, fut découvert dans la caverne par un berger qui gardait les troupeaux du mari d'Esma. „Approches-tu quelquefois librement de la femme de ton maître, lui dit Mourakkich, et pourrais-tu lui transmettre un message secret? — Non, répondit le berger, mais je vois chaque soir une de ses esclaves qui vient traire le lait de mes chèvres pour le porter à sa maîtresse. — Eh bien, dit Mourakkich, je réclame de toi un service dont tu seras largement récompensé. Prends cet anneau et jette-le dans le lait que l'esclave porte à Esma.“

Le soir, à l'heure où l'esclave apportait la coupe dans laquelle buvait sa maîtresse, le berger, en y versant le lait, y laissa glisser l'anneau. Esma, en buvant, ayant senti l'anneau qui tintait contre ses dents, le prit dans sa main, le considéra à la lueur du feu, et le reconnut à certains signes qu'elle y avait gravés en le donnant autrefois à son cousin. Elle demanda des éclaircissements à son esclave, aussi étonnée qu'elle-même. Alors elle appela son mari et lui dit: „Envoie chercher le berger de tes chèvres, et apprends de lui d'où vient cette bague.“

Le berger répondit à son maître: „J'ai reçu cet anneau d'un homme que j'ai rencontré dans la caverne de Djébban. Il m'a prié de jeter la bague dans le lait destiné à Esma. J'ai fait ce qu'il m'a ordonné. Du reste, j'ignore son nom et sa tribu, et quand je l'ai laissé dans la caverne, son dernier soupir était près de ses lèvres.

— Mais, dit le mari à sa femme, à qui donc appartient cet anneau? — C'est l'anneau de Mourakkich, répondit Esma; il est mourant, hâtons-nous d'aller le recueillir.“

Le mari fit aussitôt préparer son cheval et en fit seller un second pour sa femme, afin que la vue de celle qu'il avait aimée pût rendre la force et la joie au malade. Ils partirent accompagnés d'esclaves chargés de provisions et d'une litière suspendue aux flancs d'un chameau. Avant la nuit ils arrivèrent à la caverne. Mourakkich expirant fut recueilli et transporté par eux à Nadjran. Ils le traitèrent en frère. Leur tendresse et leur compassion ne purent guérir la blessure que l'oubli des promesses de son oncle et la déception de son retour lui avaient faite dans le cœur. Mais il goûta, du moins, la consolation suprême de mourir dans la maison et sous les yeux d'Esma.

XII

Telles étaient les mœurs des Arabes à l'époque de Mahomet. Quoique occupant un territoire assez vaste, ils n'étaient pas très-nombreux. Le désert, l'éloignement des sources, les rochers, le sable, la vie pastorale qui dévore le sol, l'existence nomade qui ne fertilise rien où elle passe, l'absence de culture, qui n'était pratiquée que dans les environs des villes, petites et rares, enfin la polygamie qui tarit l'homme dans sa source, l'esclavage qui décime la famille, la guerre qui fauche les générations, ne permettaient pas à ces peuplades de se multiplier comme des peuples cultivateurs policés et sédentaires. On ne porte guère approximativement qu'à deux ou trois millions d'hommes le nombre de cette nation qui allait conquérir à sa foi un tiers du globe. Le christianisme qui se répandait de proche en proche, et qui était devenu la religion de l'empire romain, touchait au sixième siècle de son existence. L'Arabie nomade, de même que l'Arabie syrienne, était pleine de fausses prophéties, contre-coup des prophéties hébraïques. Des pressentiments vagues parlaient aux tribus errantes d'un Messie dont la naissance devait transformer l'Arabie. On annonçait même qu'il naîtrait des Coraïtes ou Coréischites, maîtres de la Mecque et gardiens du temple d'Abraham, la *Kaaba*.

XIII

La tribu des Arabes Coraïtes, sédentaire et nomade à la fois, nombreuse et puissante, commandait à la Mecque et à quelques petites places voisines. Elle se gouvernait, comme la généralité des autres tribus, par une espèce d'aristocratie républicaine, où l'hérédité, la généalogie, l'habitude, la richesse, donnaient et partageaient l'empire entre certaines familles. Ces familles principales avaient de plus à la Mecque, pour signe de leur autorité, une sorte de pontificat national qui s'exerçait à l'époque du pèlerinage dans le temple de la Kaaba, au puits Zemzem et sur les autres sites réputés sacrés et visités par les pèlerins. Ce sacerdoce était pour eux et pour les habitants de la Mecque, une source de richesse et un titre à la vénération des autres tribus.

L'année 500 de Jésus-Christ, Abdelmotaleb, aïeul de Mahomet, exerçait la plus élevée de ces fonctions, celle de distributeur des vivres et d'hôte des pèlerins de la Mecque. Noble, guerrier, riche et puissant, rien ne manquait à sa félicité et à la perpétuité de son ascendant dans la Mecque, que des enfants, cette bénédiction des patriarches. Il fit vœu que si le ciel lui accordait jamais dix enfants mâles pour soutenir sa dignité et ses droits traditionnels sur les puits sacrés dans la Mecque, il sacrifierait de sa main, comme Abraham, un de ses fils devant la Kaaba, à l'idole de la maison sacrée. Douze fils et six filles lui naquirent après ce vœu. Il sentit avec douleur qu'il était temps de tenir sa promesse. Il rassembla ses dix fils les plus âgés, et leur avoua le serment qu'il avait fait. Les fils se résignèrent à la volonté de l'idole et au choix de leur père. Mais le père trouva trop cruel de choisir lui-même une victime entre des fils si obéissants. On consulta le ciel par l'oracle des flèches qui portaient chacune le nom d'un des fils. La mort échut à Abdallah, le bien-aimé de son père. Les Coraïtes, qui chérissaient également le jeune Abdallah, s'opposèrent au sacrifice. On consulta une sibylle ou pythonisse, et l'obligation d'immoler Abdallah fut convertie dans l'obligation de sacrifier cent chameaux à l'idole.

Abdelmotaleb, après avoir échangé ainsi le sang de son enfant contre le sang de cent chameaux égorgés par lui-même devant le temple de la Mecque, rentra dans sa maison, tenant par la main son fils Abdallah, le plus beau et le plus aimé du peuple, parmi tous ceux de sa race. Le peuple, en voyant Abdallah ainsi miraculeusement préservé et rendu à son père, ne douta pas qu'il ne fût prédestiné par le ciel à quelque grande

chose future. Le bruit se répandit que le prophète des Arabes sortirait de lui. Une jeune femme noble et belle, de la famille de Harrith, fut frappée du rayonnement presque divin qui illuminait en ce moment le visage du jeune homme. Elle s'approcha d'Abdallah pendant qu'il donnait la main à son père, et, se penchant à son oreille, elle lui dit: „Je te donnerai autant de chameaux qu'on vient d'en immoler pour toi, si tu consens à me choisir, cette nuit, pour épouse!“ Elle aspirait à être la mèrs du grand homme ou du demi-dieu que l'Arabie attendait. Maie Abdallah lui répondit: „Je dois, en ce moment, suivre mon père.“

Abdelmotaleb conduisit directement son fils chez Wahb, un des chefs les plus considérés de la Mecque. Il lui demanda sa fille Aminà, pour épouse d'Abdallah. L'union consacrée par les fêtes de ce jour d'heureux augure fut accomplie dans la même nuit.

Le lendemain, Abdallah, étant sorti de la maison de Wahb, rencontra, sur la place du temple, la femme qui avait désiré, la veille, être son épouse. Mais elle parut le voir avec indifférence. Abdallah l'aborda et lui dit: „Désires-tu encore aujourd'hui ce que tu demandais hier? — Non, dit la jeune Coraïte, je ne veux plus rien de toi; la lumière qui brillait hier sur ton visage a disparu.“

Mahomet avait été conçu dans le sein d'Aminà. La splendeur avait passé du visage de son époux sur le sien.

XIV

Abdallah, envoyé peu de mois après son mariage par son père à Yathreb, ville éloignée, pour y chercher une provision de dattes, mourut dans ce voyage à l'âge de vingt-cinq ans, et fut enseveli dans le pays de Nadjir, sous les palmiers d'un de ses oncles.

Sa veuve Aminà portait Mahomet dans ses flancs. Elle rêva qu'un fleuve de lumière sortait de son sein, et se répandait comme une aurore sur la face de la terre. Elle l'enfanta le 1er septembre de l'année 570 après le Christ. La coutume des Arabes sédentaires puissants, vivant dans les villes, était ce qu'elle est encore aujourd'hui. Ils faisaient élever leurs fils dans les familles des Arabes nomades vivant sous la tente. L'objet de cette espèce d'adoption était double: premièrement, l'enfant contractait ainsi dans la vie rurale et pastorale un corps plus sain et des habitudes plus mâles. Secondement, l'affection qui naissait entre l'enfant et la famille nomade dans laquelle il avait sucé

le lait et commencé la vie donnait à la famille puissante à laquelle il devait le sang une clientèle indissoluble dans la famille rurale qui l'avait vu grandir.

Son grand-père Abdelmotaleb donna, le lendemain de la naissance de son petit-fils, aux principaux habitants de la Mecque un festin pour lequel on immola plusieurs chameaux. „Quel sera le nom de l'enfant en l'honneur duquel tu nous convies? demandèrent à la fin du repas les Arabes. — Mohammed!“ répondit l'aïeul. Ce nom inusité à la Mecque étonna les convives. „Ce nom, dit le vieillard, signifie le *glorifié*. Je le donne, parce que j'espère que l'enfant qui vient de naître pour perpétuer ma race sera glorifié par Dieu dans le ciel, et par les hommes sur notre terre!“

Les nourrices du désert, qui venaient ordinairement se disputer les nouveau-nés aux portes des familles puissantes, ne se présentèrent pas à la porte d'Aminà, parce qu'elle était veuve, et que les veuves, généralement pauvres, ne récompensaient pas aussi largement que les pères les nourrices de leurs enfants. Enfin Halimà, une de ces femmes du désert qui vendaient leur sein, n'ayant pas pu trouver d'autre nourrisson dans la ville, revint chez Aminà à la fin du jour et emporta l'enfant. La crédulité des Arabes remarqua que, du jour où cet enfant fut entré dans la tente d'Halimà, les prospérités et les fécondités de la vie nomade y entrèrent avec lui. Sa nourrice refusait de le rendre à sa mère, dans la crainte de perdre avec lui la bénédiction de sa tente. Peu d'années après qu'il eut été sevré, quelques symptômes de l'exaltation mentale qui caractérisa plus tard l'enfant confirmèrent cette superstition domestique qui s'attachait à son berceau, et qui devait s'attacher avec tant d'éclat à sa tombe. Le fils de la nourrice, gardant un jour les troupeaux avec son frère de lait, à quelque distance de la tente, accourut seul et en pleurs vers sa mère. „Qu'y a-t-il? demanda Halimà. — Mon petit frère de la Mecque, répondit l'enfant, est couché à terre et ne peut se relever; il a vu deux hommes vêtus de blanc, qui l'ont terrassé et qui lui ont ouvert les côtes.“ Halimà et son mari coururent à l'endroit où était resté Mahomet. Ils le trouvèrent relevé, mais pâle et tremblant. Il leur raconta que deux esprits célestes l'avaient endormi, et, prenant son cœur dans sa poitrine, l'avaient lavé de toutes les souillures de la terre. Ces ablutions corporelles, symboles de la pureté de l'âme, dont le prophète fit plus tard des prescriptions, furent sans doute un souvenir de ce premier songe de l'enfant. La nourrice y vit le présage de quelques obsessions maladives de son nourrisson, et,

ne voulant pas qu'il déshonorât ses soins en mourant sous sa tente, le ramena promptement à sa mère. „Tu crains qu'il ne soit possédé du mauvais esprit, dit Aminà à la nourrice, qui lui avouait ses inquiétudes, rassure-toi, le mauvais esprit n'a aucun pouvoir sur lui, une destinée immense attend cet enfant.“ Il resta six ans à la Mecque. Sa mère Aminà mourut au même lieu où était mort son père, en allant comme lui visiter ses parents à Yathreb. Elle laissa pour tout héritage à l'orphelin vingt chameaux et une seule esclave âgée nommée Oùmm. Les soins de l'esclave Oùmm, envers laquelle Mahomet conserva les sentiments d'un fils, même après sa grandeur, remplacèrent ceux de sa mère Aminà. Son grand-père Abdelmotaleb, qui vivait encore, le recueillit dans sa maison. Ce vieillard avait l'habitude, comme les Arabes de haute naissance de la Mecque, de passer une partie du jour assis sur un tapis à l'ombre des murs de la Kaaba. Les petits enfants qui lui étaient nés dans sa vieillesse jouaient autour de lui avec l'enfant d'Aminà. Celui-ci, objet de la prédilection de son grand-père, occupait toujours la place la plus rapprochée du vieillard sur le tapis. Quand les spectateurs s'en étonnaient et voulaient, par respect, écarter l'enfant: „Laissez, disait Abdelmotaleb, il a le pressentiment de sa grandeur future!“

Abdelmotaleb mourut à quatre-vingts ans. Mahomet en avait neuf. Un des fils, Aboutaleb, oncle de Mahomet, recueillit l'enfant et l'éleva comme son propre fils. Aboutaleb avait hérité d'une partie des charges et de l'autorité de son père à la Mecque. C'était un homme d'un cœur sûr et d'une haute raison. Il siégeait au premier rang dans les conseils de la ville, et entretenait ses richesses par le commerce avec les villes de Syrie. Les voyages qu'il faisait de temps en temps, lui-même, à la tête de ses propres caravanes chargées des produits de l'Inde et de l'Arabie, pour les échanger contre les armes et les étoffes de l'Occident, devinrent la première occasion de la mission religieuse de son neveu. Un jour qu'il allait partir pour Damas et pour Alep, avec une suite nombreuse de ses serviteurs et de ses chameaux, Mahomet, qui n'avait alors que treize ans, mais dont la force et la raison devançaient l'âge, se jeta en larmes aux pieds de son oncle, et le conjura de l'emmener avec lui. Aboutaleb, vaincu par ses prières et par la tendresse qu'il portait à ce fils adoptif, consentit aux désirs de l'enfant. La caravane traversa heureusement le désert et les frontières de la Mésopotamie. Elle campa un jour sous les murs d'un monastère chrétien dont le supérieur était un moine arabe nommé Bahirà, converti à la foi du Christ par les Arabes, et appelé Djerdjis (Georges) par les chrétiens. La Syrie

était alors peuplée de ces monastères, sortes d'*oasis* au milieu de l'idolâtrie, et de *citadelles* au milieu des barbares.

XV

Le moine Djerdjis, contemplant du haut des terrasses de son monastère le campement de la caravane dans la vallée sous ses murs, remarqua la beauté d'un enfant assis à terre et que de légers nuages flottants, comme des parasols dans un ciel de feu, semblaient ombrager d'eux-mêmes contre l'ardeur du soleil. Soit attrait naturel pour cette belle enfance, soit désir de s'entretenir de la patrie avec des compatriotes, le moine envoya offrir, en son nom, l'hospitalité aux chefs de la caravane. Ils montèrent au couvent, mais ils n'osèrent pas, à cause de son âge, amener Mahomet avec eux. Quand ils furent assis devant le repas qu'on leur avait servi, le moine Djerdjis s'aperçut de l'absence de l'enfant, et demanda qu'on le fît monter. Comme Ahoutaleb s'excusait sur sa jeunesse: „Oui, oui, s'écria un des Arabes de sa suite en se levant pour aller chercher l'orphelin, le petit-fils d'Abdelmotaleb est digne, quel que soit son âge, de participer à l'honneur que tu nous fais!“

Le moine Djerdjis l'accueillit avec tendresse. Sa foi chrétienne n'avait pas entièrement effacé en lui les crédulités nationales de sa race. Il aperçut un *signe* au-dessous du cou, entre les deux épaules de Mahomet, signe que les Arabes considèrent comme l'augure des grandes destinées. Il adressa un grand nombre de questions à l'enfant, et s'étonna de la justesse et de la force des réponses. La caravane fit une longue halte sous les murs de ce couvent hospitalier. Le moine profita sans doute de ces longs entretiens avec le fils d'une race illustre pour semer dans cette tendre et fertile intelligence les germes d'une foi plus intellectuelle et plus pure que les grossières superstitions de la Mecque. Il se fia au temps et à l'intelligence précoce de l'enfant pour les mûrir. Quand Aboutaleb se remit en route, Djerdjis lui dit d'un ton à la fois prophétique et paternel: „Va! ramène après ton voyage ton neveu dans sa patrie; veille avec sollicitude sur lui, et surtout préserve-le des Juifs! S'ils venaient à découvrir en lui certains indices que j'ai moi-même découverts, ils ne manqueraient pas de former quelques complots contre sa vie; apprends seulement que l'avenir réserve de grandes choses au fils de ton frère!“

Tous les historiens arabes s'accordent dans le récit de cette première entrevue et d'autres entrevues renouvelées plus tard,

entre le jeune Arabe et le moine chrétien du couvent de Syrie. C'est le point de départ des pensées comme de la mission future du prophète de l'Arabie. Le Coran fut évidemment dans son esprit la végétation de cette semence de l'Évangile jetée en passant par le vent du désert dans son âme.

XVI

Aboutaleb conçut de cet entretien avec le moine un secret respect pour son neveu. Il le ramena à la Mecque. Le jeune homme ne s'y fit pas moins admirer par la maturité précoce de son esprit, par la probité de son âme, par le recueillement de sa vie, que par la grâce et la majesté de son visage. Il recherchait l'entretien des vieillards et des sages; il fuyait les légèretés, les débauches, les ivresses des jeunes Coraïtes. Il méditait, seul sur les collines et dans les vallées pierreuses des environs de la Mecque, ces pensées qu'on ne recueille que dans la solitude, et qui font trouver amer ce que la foule appelle doux. Il est vraisemblable que ces pensées alors sans confidents du neveu d'Aboutaleb tendaient toutes à une réforme de la religion brutale et idolâtre de ses compatriotes. La révolution qu'il devait opérer n'était pas, comme on l'a cru, sans pressentiment et même sans prédisposition parmi les Arabes. Les superstitions honteuses du vieux culte commençaient à soulever l'esprit des Coraïtes réfléchis. Les habitudes subsistaient, les convictions chancelaient dans les âmes. Autrement, quel qu'eût été le génie de Mahomet, il eût échoué contre une religion. Un homme destiné à réussir n'est jamais que le résumé vivant d'une inspiration commune dans l'esprit de son temps. Il le devance un peu, et c'est pourquoi on le persécute; mais il l'exprime, et c'est pourquoi on le suit. Voilà aussi pourquoi la gloire d'un homme est si justement la gloire de son temps. On aperçoit les traces de cette aspiration à une religion plus rationnelle et plus épurée dans les histoires locales des Coraïtes dès les premières années de leur futur réformateur. Les sacriléges d'esprit contre leurs dieux usés devenaient communs.

XVII

Un jour, quatre des principaux sages de la Mecque, Waraca, Othman, Obaydallah et Zayd, voyant avec mépris le peuple célébrer les fêtes d'une de ses idoles, se retirèrent un peu à l'écart et se dirent entre eux: „Les Coraïtes marchent dans une mauvaise route, ils se sont éloignés de la pure religion d'Abraham;

qu'est-ce que cette prétendue divinité à laquelle ils sacrifient, et autour de laquelle ils font ces processions solennelles? un bloc de pierre inerte, sourd et muet, incapable de leur faire ni bien ni mal. Tout ceci n'est que mensonge; cherchons la pure religion d'Abraham notre père, et, pour la retrouver, abandonnons, s'il le faut, notre patrie et parcourons les pays étrangers!"

Waraca, déjà avancé en âge, passait pour la lumière de la Mecque. Il était l'oracle des Coraïtes, le plus savant et le plus lettré des Arabes, il avait eu des rapports avec les Juifs, il avait lu leurs livres sacrés, il avait emprunté d'eux l'idée et le pressentiment d'un Messie révélateur, prédestiné à régénérer l'esprit de l'homme; il connaissait également l'Évangile, il parlait avec respect du christianisme, et plus tard il mourut lui-même chrétien.

Othman, son cousin, était de son cénacle de philosophes. Il se sentait attiré vers le Dieu d'esprit et de vérité que le Christ avait prêché non loin de l'Arabie. Il alla s'instruire à Byzance et il y reçut le baptême.

Obaydallah, travaillé des mêmes doutes, agonie des religions qui meurent en nous, devait flotter longtemps dans ses incertitudes, adopter quelques jours la réforme de Mahomet, puis la renier pour se donner enfin au christianisme.

Quant à Zayd, plus impatient de vérité que ses trois amis, il rompit avec éclat tout pacte avec la religion de son pays, il blasphéma héroïquement les dieux des Coraïtes, il voulut partir pour visiter les pays lointains et pour y consulter les sages. Sa famille le fit retenir par force à la Mecque, surveillé par sa femme Saphyà. Il gémissait de la contrainte qu'il subissait. On l'entendait quelquefois, le dos appuyé contre le mur du temple, dire avec amertume au Dieu inconnu qui agitait sa conscience: „Seigneur! si je savais de quelle manière tu veux être servi et adoré, j'obéirais à ta volonté: mais je l'ignore!..." Il se prosternait ensuite la face contre terre et mouillait la place de ses larmes. Il proclamait néanmoins l'unité du Créateur. On le confina dans une tente sur une colline inhabitée des environs de la ville. Il s'échappa, s'enfuit vers le Tigre, parvint en Syrie, vit le moine qui avait prophétisé la destinée d'un Messie prochain des Arabes dans le neveu d'Aboutaleb, repartit pour la Mecque afin d'embrasser sa cause, et périt en route, tué par les Arabes idolâtres.

XVIII

Dans le même temps vivait à la Mecque, dans une échoppe de la colline Marwà, quartier des artisans en métaux, un orfèvre

nommé Djaber, Grec d'origine et chrétien de religion; Mahomet fréquentait la boutique de cet artisan. Il avait avec lui de fréquents et longs entretiens, dont l'objet mystérieux ne pouvait être que les dogmes et la morale du christianisme, culte vers lequel le jeune philosophe penchait, comme ses quatre amis. Bien que l'entretien fût pénible entre l'artisan grec, qui ne savait qu'imparfaitement l'arabe, et le Coraïte, qui ne savait pas le grec, Mahomet ne se rebutait pas de cet obstacle, et passait des heures et des jours dans la société de ce chrétien.

Cette fréquentation, remarquée plus tard quand il promulgua sa doctrine, le fit accuser de n'avoir rien conçu de lui-même, et d'avoir fait écrire les préceptes du Coran par la main de l'orfévre de Marwà. Il répond indirectement à cette supposition plus ou moins probable par ce verset de son livre:

„Ils disent qu'un homme étranger endoctrine Mohammed, sans réfléchir que cet étranger ne parle qu'un langage barbare, et que le Coran est écrit dans la langue arabe la plus correcte et la plus pure.“

Mais, pendant que le jeune homme puisait dans les sources étrangères la philosophie religieuse des nations voisines, mages en Perse, Hébreux en Judée, déjà chrétiens en Syrie et en Abyssinie, il se livrait avec les poëtes et les hommes lettrés de son pays aux études nécessaires pour donner un jour à ses pensées la propriété, la force et la pureté du verbe national. Il savait que la vérité, pour devenir vulgaire, doit se réfléchir dans un miroir qui la reproduise à la fois claire, éclatante et pénétrante comme le rayon dans l'eau. La langue arabe, d'autant plus pure dans le désert qu'elle y était moins altérée par le contact des idiomes étrangers, offrait en ce moment au révélateur un admirable instrument d'intelligence et de propagation. Le Coran en est encore le type le plus accompli. Elle n'a rien acquis, rien perdu depuis; elle semble s'être pétrifiée ou métallisée sous la plume de roseau de l'auteur du Coran.

XIX

Il ne paraît pas avoir cultivé en ce temps-là son âme avec moins de sollicitude que son intelligence. Sa beauté, sa modestie, sa séquestration des plaisirs profanes de la jeunesse coraïte, son assiduité à la prière dans le temple, son respect pour les vieillards, son attention à recueillir les paroles des sages, son affection filiale pour son père adoptif Aboutaleb, sa déférence pour les fils de cet oncle, dont il était l'hôte sans affecter d'en être

l'égal, son goût pour la solitude, ses rêveries, nuages sous lesquels il semblait voiler la hauteur et l'éclat de son esprit, enfin une éloquence sobre qui ne parlait que quand on l'interrogeait, mais qui coulait de l'âme plus que des lèvres, et qui avait le don de persuader les autres parce qu'elle était déjà persuasion en lui, toutes ces qualités de naissance, de corps, d'esprit, de caractère, estimées partout, même chez les barbares, attiraient l'estime, le cœur, les yeux de la Mecque sur l'orphelin d'Aminà. Elles attirèrent surtout le cœur d'une femme opulente et considérée de la Mecque nommée Kadidjé ou Khadidjah.

XX

Kadidjé, fille de Khouwalid, chef d'une des plus nobles maisons parmi les Coraïtes, était veuve. Son père et son premier mari lui avaient laissé des richesses qu'elle faisait valoir à leur exemple dans le commerce avec la Syrie. Ses caravanes traversaient le désert. Elle cherchait un intendant capable et fidèle pour lui confier la direction de ses affaires et la conduite de ses caravanes. Elle voulait s'assurer de son zèle en l'intéressant au succès de ses trafics par une part dans les bénéfices. Elle entendait louer partout le neveu d'Aboutaleb; elle lui proposa ce poste de confiance dans sa maison. Peut-être la naissance illustre, la jeunesse et les grâces extérieures du fils d'Aminà, autant que ses vertus, firent-elles concevoir dès lors à Kadidjé le vague espoir de s'attacher un jour ce jeune homme par des liens plus étroits. Vertueuse, belle et jeune encore elle-même, elle pouvait, après avoir éprouvé le caractère de Mahomet, songer à en faire un second époux.

XXI

Quoi qu'il en soit, Mahomet, brûlant de visiter les pays inconnus d'où les doctrines hébraïques et chrétiennes transpiraient avec tant d'attraits pour son âme jusque dans le désert, accepta avec reconnaissance l'offre de Kadidjé. Elle le plaça au commencement sous la surveillance et sous les conseils d'un de ses serviteurs plus rempli d'années et d'expérience, nommé Mayçara. Ils partirent ensemble, ils conduisirent heureusement les caravanes de Kadidjé à Damas, à Alep, à Antioche, à Jérusalem, à Béryte, à Palmyre, à Baalbeck et dans toutes les villes opulentes de la Syrie arabe ou romaine. Ils y vendirent à hauts prix les tissus et les perles de l'Inde dont Kadidjé avait chargé ses cha-

meaux. Ils les chargèrent au retour des objets les plus recherchés par les Arabes qui venaient à l'époque du pèlerinage approvisionner leurs tentes à la Mecque. Cet échange produisit de nouveaux trésors à Kadidjé. Mayçara, son domestique affidé, qu'elle interrogea sur la conduite de Mahomet, lui parla de son jeune compagnon comme d'un être béni de Dieu, que les anges protégeaient en route de leurs ailes contre les ardeurs du soleil. Il raconta à sa maîtresse que Mahomet s'était arrêté au pied d'un monastère chrétien dont le supérieur, ami déjà du jeune homme, avait été, comme lui, témoin de cette protection divine qui lui donnait l'ombre à volonté. Ce moine, ajoutait Mayçara, présageait de grandes destinées à ce jeune homme. Il serait, disait le moine, l'apôtre de l'Arabie.

Ces paroles du moine chrétien au serviteur de Kadidjé attestent assez que Djerdjis et Mahomet s'étaient entretenus de nouveau des choses saintes, et que le moine, charmé des dispositions de son prosélyte, avait cru voir et avait annoncé en lui à ses compatriotes le propagateur du christianisme dans le désert.

Quant à Mahomet lui-même, il était plus occupé des vérités religieuses qu'il avait recueillies dans ses voyages que de la part des trésors qu'il rapportait à sa maîtresse. Kadidjé, cependant, ne trouvait plus cette part suffisante à sa reconnaissance. Les mérites, les services, les vertus précoces de son jeune serviteur avaient changé son estime pour Mahomet en inclination et en admiration. Les prophéties du moine chrétien ajoutaient à son amour ce prestige qui est le pressentiment de la gloire. Devenir l'épouse de celui en qui le ciel annonçait on ne sait quoi de divin paraissait à la jeune veuve une association à la divinité d'un être surnaturel. L'amour aidait au prodige et le prodige à l'amour.

XXII

Elle n'osa, selon l'usage arabe, lui parler elle-même de ses sentiments. Elle lui fit parler par un vieillard de sa maison. Voici les paroles qu'elle lui fit porter:

„Mon cousin! la parenté qui existe entre nos deux familles, la précoce considération qui t'environne, ta sagesse et ta fidélité dans la conduite de mes caravanes, me font désirer de t'appartenir!“

Mahomet, flatté d'une si haute félicité, n'osa néanmoins rien répondre sans l'aveu de son oncle Aboutaleb et de ses cousins. Aboutaleb vit dans cette union la gloire de sa maison et la fortune de son neveu. Il alla demander au père de Kadidjé la main

de sa fille. Il se chargea de payer lui-même le prix du douaire de la veuve. Il rassembla dans un festin les chefs des quarante maisons les plus puissantes de la Mecque et leur annonça que le festin avait lieu à l'occasion du mariage de son fils adoptif Mohammed avec la riche fille de son cousin. „Mohammed, le fils de mon frère, leur dit-il en se levant de son tapis, est dépourvu des biens de la fortune, de ces biens qui sont une ombre passagère, un dépôt qu'il faut rendre tôt ou tard à la terre; mais vous connaissez tous ses vertus et la noblesse de sa naissance, vous savez que nul ne peut être comparé en sagesse à lui.“

Le jeune homme dont on parlait ainsi sans objection, dans le conseil de ses compatriotes, était-il, comme on l'a écrit sans cesse par ignorance, le fils obscur d'un chamelier? Tous les Arabes, à ce titre, les plus petits comme les plus grands, étaient chameliers, car tous avaient le chameau pour signe de richesse et de puissance relative. C'est comme si l'on appelait le fils d'une maison noble de Normandie ou de la Grande-Bretagne fils de bouvier, parce que la fortune de ses pères consiste en troupeaux et en pâturages.

Mahomet et Kadidjé, unis de cœur, mais toujours séparés de biens, selon l'usage des secondes noces dans le désert, vécurent dans une fidélité exemplaire. Mahomet continua à avoir pour sa femme, plus âgée que lui, le respect et les déférences d'un fils avec la tendresse d'un époux. On trouve dans l'historien arabe Aboulfeda un témoignage naïf et touchant des scrupules du mari pour l'autorité de sa femme. Sa nourrice Halimà, ayant entendu parler de son mariage et de ses richesses, vint lui faire le tableau de sa propre misère, et solliciter sa bienfaisance pour celle qui lui avait donné sa mamelle. Mahomet, attendri, n'osa pas secourir sa propre nourrice avec l'or de sa femme. Il sollicita humblement lui-même Kadidjé pour en obtenir l'assistance demandée, et ce ne fut qu'avec la permission de Kadidjé qu'il donna à la pauvre Halimà un troupeau de quarante brebis.

Kadidjé ne tarda pas à enfanter un fils, premier né, nommé par elle Cacim, puis deux autres fils nommés Tayeb et Tayr, quatre filles ensuite, nommées Rocayà, Zaynab, Θùmmcolthoùm et Fâtima. Les fils moururent au berceau. Les filles vécurent jusqu'à la prédication de leur père, elles furent élevées dans sa foi. Othmàn, le khalife, en épousa deux successivement; la troisième, Zaynab, fut mariée à Aboul-As; Fâtima, la plus jeune, épousa Ali, le plus jeune aussi des fils d'Aboutaleb et des cousins de Mahomet. C'est de Fâtima que descendent tous les musulmans à turban vert, qui s'appellent aujourd'hui schérifs, et

qui prétendent avoir dans leurs veines une goutte du sang du prophète des croyants.

Pendant les dix années qui suivirent son mariage, aucune lueur éclatante ne signala la vie de Mahomet. Il vécut dans l'obscurité, dans la méditation et dans le silence. Il avait trente-cinq ans quand les habitants de la Mecque délibérèrent de reconstruire enfin la Kaaba ou le temple, qui s'écroulait de vétusté et dont les pèlerins déploraient la décadence. La piété les poussait, le respect les retenait. Un navire romain ayant fait naufrage précisément dans ces temps-là sur les écueils de la mer Rouge non loin de la Mecque, jeta sur la côte du bois, du fer et un charpentier échappé au naufrage. On vit un augure dans ce secours céleste de matériaux et d'un artisan pour les mettre en œuvre. Mais au moment de lever la main sur les murs croulants pour les réparer, nul n'osa porter le premier coup. Enfin Walid, plus pieux ou plus hardi que ses compatriotes, prit une pioche et s'écria en la levant pour abattre un pan de mur: „Ne t'irrite point contre nous, ô Dieu d'Abraham; ce que nous faisons, nous ne le faisons que par piété!“ Le mur croula et Walid ne fut point frappé de mort. Cependant les Coraïtes voulurent laisser passer la nuit avant de continuer, pour bien s'assurer qu'aucune vengeance divine ne punirait le sacrilége matériel de Walid. Il sortit le matin de sa maison sain et sauf. Les Coraïtes, à son aspect, se rassurèrent et achevèrent la démolition. Mais, quand il fallut replacer la pierre noire d'Abraham dans un pan de la nouvelle muraille, les principales familles de la Mecque se disputèrent l'honneur de la replacer. On prit les armes pour juger la contestation par la guerre. Au moment de combattre, des sages s'interposent, et Mahomet, regardé comme le plus juste de tous, est choisi pour arbitre. Il étend à terre son manteau, il fait poser la pierre sacrée sur l'étoffe, il place les quatre coins du manteau entre les mains des quatre chefs des factions dont la rivalité allait ensanglanter le temple, et il fait élever simultanément par eux la pierre, dont le poids est ainsi partagé, jusqu'à la hauteur qu'elle doit occuper dans le mur. Les Arabes admirèrent cette politique, cette équité et cette sagesse en parabole. Sa renommée s'en accrut; le roi de Perse, Cosroès à qui l'on raconta le subterfuge des Mecquois, demanda: „De quel aliment se nourrissent-ils donc? — De pain de froment, lui répondit-on. — A la bonne heure, reprit le roi, car le lait et les dattes ne pourraient donner cet esprit-là!“

XXIII

Ce fut à cette époque que Mahomet, par une reconnaissance qui lui valut plus tard le premier et le plus cher de ses disciples, soulagea son oncle Aboutaleb du fardeau d'une trop nombreuse famille disproportionnée à sa fortune. Mahomet rassembla les parents d'Aboutaleb et leur dit: „Notre oncle est devenu pauvre, prenons chacun un de ses quatre fils.“ Il prit chez lui le plus jeune, nommé Ali, et l'adopta pour remplacer les trois enfants mâles que la mort lui avait ravis. Il demanda en même temps à Kadidjè un enfant esclave nommé Sayd ou Zéyd, dont on avait fait présent à sa femme, et qui promettait du courage et de l'intelligence.

Mahomet l'adopta avec la permission de Kadidjé. L'enfant s'attacha tendrement à Mahomet. Son père, à qui on l'avait dérobé en Syrie, vint à la Mecque pour le racheter. Mahomet ne refusa pas de rendre. Il fit venir Sayd et dit à l'enfant: „Suis celui des deux que tu voudras!“ Sayd, préférant son père adoptif à son propre père, suivit Mahomet, préférant la paternité du bienfait à la paternité de la nature.

XXIV

Cependant Mahomet touchait à sa quarante et unième année. Rien en lui jusque-là n'indiquait à ses compatriotes l'homme investi d'une mission. Mais on remarquait en lui ce que les Hébreux avaient remarqué dans leur législateur Moïse, l'entretien muet avec son propre esprit dans la solitude. Il semblait fuir la foule et le bruit pour écouter mieux les voix de son propre cœur. Il se retirait pendant les chaleurs de l'été avec sa femme et sa famille dans une fraîche caverne du mont Hira, près de la Mecque. Il s'en échappait souvent la nuit, et s'égarait sur les collines et dans les vallons voisins de la grotte, pour contempler, prier et suivre des pensées qui conduisaient ses pas au hasard.

Ses absences se prolongeaient de jour en jour davantage. Une obsession maladive semblait peser sur lui. Le temps fuyait, il n'avait pas commencé son œuvre; il éprouvait ces reproches intérieurs des hommes qui se croient une mission pénible à accomplir, et que leur conscience gourmande de leurs hésitations et de leurs ajournements. Il croyait entendre, par la force d'une conviction qui égarait ses sens, des voix d'êtres invisibles répandus sur la montagne, sortant du rocher, et disant quand il passait: „Salut, envoyé de Dieu!“ Il racontait à Kadidjé ces voix

extatiques. Kadidjé, convaincue de la vertu et de la supériorité de son mari, prenait, comme lui, ces voix de l'extase pour des voix réelles. Sa foi, égale à sa tendresse pour son mari, écartait le doute. Elle trouvait le fils d'Aminà assez vertueux et assez supérieur aux autres hommes pour mériter ces célestes communications. Elle le confirmait par sa pieuse crédulité dans ses illusions. L'opinion de la divinité de sa mission commençait par le cœur de sa femme.

Cependant Kadidjé paraît avoir redouté quelquefois que ces visions de l'enthousiasme ne fussent dans son mari les atteintes d'une maladie ou les vertiges d'un mauvais esprit. On voit les traces de cette inquiétude dans la suite d'une des plus longues visions qui décidèrent la prédication publique de Mahomet.

XXV

Une nuit qu'elle reposait dans la grotte du mont Hira, elle se réveille, et s'étonne de ne pas trouver son mari à côté d'elle. Alarmée de sa longue absence pendant les ténèbres, elle envoya ses serviteurs, ses enfants et ses esclaves le chercher dans les gorges de la montagne. Ils allèrent en parcourant les moindres ravines et en l'appelant à grands cris sans le rencontrer jusqu'à la Mecque. Pendant leur absence, Mahomet était enfin revenu à l'aube du jour. Kadidjé l'interrogea avec larmes.

„Je dormais d'un sommeil profond, lui dit son mari, lorsqu'un ange m'est apparu en songe. Il portait une large pièce d'étoffe de soie couverte de caractères d'écriture: „Lis, me dit-il. — Que lirai-je?“ lui dis-je dans mon ignorance. Alors l'ange m'enveloppa avec colère dans cette pièce d'écriture enroulée autour de moi jusqu'à m'étouffer, et me répéta d'un ton plus impérieux: „Lis! — Que lirai-je? lui dis-je de nouveau. — Lis, au nom de „Dieu, poursuivit l'ange; c'est lui qui a révélé aux hommes l'é„criture et qui apprend aux ignorants ce qu'ils ne savent pas.“ Je répétai ces paroles après l'ange. Il s'éloigna; je sortis, je marchai longtemps pour calmer mes esprits, loin sur la montagne. Là, j'entendis au-dessus de ma tête une voix qui me dit: „O Mahomet, tu es l'envoyé de Dieu, et je suis son ange Namous „(ou Gabriel), confident de Dieu.“ Je levai les yeux, je vis l'ange, et je restai longtemps éperdu à la place où je l'avais vu disparaître.“

Il est impossible de ne pas voir dans ce songe et dans la vision imaginaire qui en fut la suite l'obsession maladive d'une idée fixe de Mahomet, ne sachant encore à cette époque ni lire

ni écrire, et convaincu cependant, par son génie intérieur, qu'un LIVRE était l'instrument nécessaire de la transformation religieuse de ses idolâtres compatriotes.

„Courage, et réjouis-toi, lui dit sa femme consolée; par celui qui tient dans ses mains l'âme de Kadidjé, j'espère que tu seras le prophète de notre nation.“

XXVI

Cependant, de peur d'être elle-même le jouet de l'imagination de son mari et de la sienne, dès que le jour fut levé, elle se rendit seule à la Mecque, et alla consulter le plus âgé et le plus renommé des sages de la nation, l'illustre Waraca, dont nous avons déjà parlé. Elle lui raconta tout ce que son mari avait cru voir et entendre. „Dieu saint! s'écria le vieillard, déjà détaché, comme on l'a vu, des idolâtries populaires, qui lisait la Bible et qui entrevoyait le christianisme à l'horizon de l'Arabie, Dieu saint! si tout cela est vrai, c'est Namous (Gabriel), celui qui portait jadis à Moïse les messages; c'est lui qui est apparu à ton mari, et Mohammed sera l'apôtre des Arabes!“ Waraca, qui touchait à ses derniers jours, et dont les yeux avaient perdu la lumière des cieux, fut abordé le lendemain par Mahomet lui-même dans le parvis du temple. „Mon fils, lui dit le vieillard, tu seras le messager de Dieu pour apporter un jour plus pur à nos enfants; mais attends-toi, à ce titre, à être persécuté par tes compatriotes.“

XXVII

Ce ne fut qu'à partir de ce jour que Mahomet, renversé sur la montagne par de fréquents éblouissements, crut définitivement en lui-même, et accepta avec résolution les peines et les périls de la mission surnaturelle dont il se crut chargé. Ses entretiens en songe, en extase ou en évanouissement avec ce confident du ciel, Gabriel ou Namous, se multiplièrent ou extatiquement ou artificiellement au gré des besoins de son esprit et du plan qu'il avait conçu, pour convertir au Dieu unique sa tribu comme ceux de Numa et d'Égérie dans la vallée de Rome. Les premières révélations qu'il rapporta aux siens de ces extases furent l'unité de Dieu, la conformité méritoire faite de la volonté de l'homme à la volonté sainte du Créateur, la prière cinq fois par jour, précédée d'ablutions corporelles, symbole de la purification de l'âme, et la foi en lui-même comme prophète inspiré de Dieu et organe de ses mystères.

La foi tendre et complète de Kadidjé au caractère prophétique de son mari doubla la sienne, écarta ses doutes, consola ses peines, raffermit les ébranlements de son courage. Il eut, à l'inverse des grands hommes, son cénacle domestique dans sa maison. L'Islamisme commença comme une famille. On le pratiqua longtemps dans la demeure de Mahomet, avant qu'il fût répandu et pratiqué dans aucune autre réunion de Coraïtes. Ses premiers fidèles furent lui-même, sa femme, son neveu, ses filles, ses serviteurs. Il parut longtemps se contenter de cette conversion intime de lui et des siens à la foi pure d'Abraham, espérant que Dieu se contenterait de ce culte restreint, et ne lui demanderait pas une propagation plus onéreuse de sa vérité.

Le jeune Ali, son cousin, élevé par lui comme son fils, et âgé seulement de douze ans, fut, après Kadidjé, le premier et le plus résolu de ses croyants. L'enfant, accoutumé à croire Mahomet sur parole, n'hésita pas à voir, dans ce second père, l'oracle de son esprit, comme il était celui de son cœur. Avec un courage supérieur à ses années, il crut marcher à Dieu lui-même en marchant sur les traces de son cousin. Lorsque Mahomet allait faire ses prières sur les collines des environs de la ville, Ali rebelle aux suggestions, aux incrédulités de ses plus proches parents et même d'Aboutaleb, son père, accompagnait de loin Mahomet dans un recueillement qui bravait la raillerie des autres enfants de son âge. On le voyait, disent les chroniques, agenouillé ou couché la face contre terre derrière Mahomet, imiter tous les gestes, toutes les attitudes, toutes les élévations de cœur et toutes les paroles de son cousin. Un jour, son père Aboutaleb, les ayant suivis et surpris dans ces prières: „Que faites-vous là et quelle religion nouvelle pratiquez-vous donc? leur dit-il. — La religion du vrai Dieu, du Dieu unique, répondit Mahomet, celle de notre père Abraham.

„Dieu m'a suscité pour la faire connaître aux hommes et les inviter à l'adopter. O mon oncle! nul n'est plus digne que toi d'entendre cet appel, d'embrasser la vraie croyance, et de m'aider à la répandre!

„— Fils de mon frère, répliqua Aboutaleb, je ne puis abjurer la religion de mes pères; mais, si on t'attaque pour la tienne, je te défendrai!“ Puis, se tournant vers son fils Ali, qu'il avait livré à Mahomet pour l'élever à la place des siens: „Ton cousin Mohammed ne saurait rien t'enseigner de mal, lui dit-il, sois donc toujours docile à ses inspirations!“

Après Kadidjé et Ali, le troisième fidèle qui embrassa de confiance l'*islamisme*, ou la *religion de l'entier abandon à la*

volonté de Dieu, fut Sayd, l'esclave de Kadidjé, que Mahomet avait affranchi, et qu'il avait adopté pour fils. Un Arabe noble et d'une beauté célèbre parmi les tribus, nommé pour cette distinction du visage El-Atik, fut le quatrième. Il changea de nom en changeant de Dieu et s'appela Aboubekre, ou le *père de la Vierge*, parce qu'il était père d'Aïché, ou Ayescha, jeune fille d'une merveilleuse beauté, qui fut depuis l'épouse de prédilection du prophète.

XXVIII

La profession de foi ouverte d'Aboubekre aux doctrines de Mahomet préserva l'islamisme naissant de ce vernis de démence et de ridicule, premier sarcasme que le préjugé populaire ne manque jamais de jeter sur ce qui choque ses habitudes. Aboubekre était un de ces hommes dont l'adhésion entraîne du côté où ils penchent, sinon la conviction, du moins le respect de la multitude. En avouant Mahomet pour son maître, il le couvrait contre le dédain; il entraîna bientôt avec lui les principaux Coraïtes parmi la jeunesse élégante et guerrière de la Mecque: Othman, de l'illustre maison des Ommïades, Abderrahman fils d'Auf, Sad fils d'Abou-Waccas, Zobeïr neveu de Kadidjé, Talha fils d'Obaydallah.

Ces disciples confessèrent hardiment l'unité de Dieu, la liberté de l'homme dans ses actions, le mérite de la vertu, le châtiment des vices, le devoir de la conformité des volontés résignées de l'homme à la volonté suprême et parfaite de Dieu, l'immortalité des âmes, la récompense ou le châtiment après la mort selon la vie, l'aumône, la prière obligatoire, double sacrifice, l'un du corps, l'autre de l'esprit, offerts au père comme en échange des sacrifices de sang, les rites promulgués par Mahomet pour attester et nourrir cette foi, sorte de discipline de son culte à laquelle se reconnaîtraient les vrais croyants, enfin le caractère surnaturel du nouveau philosophe, dont les paroles, les écrits, les actes, impliquaient l'obéissance, puisqu'ils les croyaient émanés de secrètes communications de son esprit avec des confidents de la Divinité. Telle fut alors pour les Arabes toute la religion de l'islamisme.

XXIX

Mahomet, à qui ses extases sincères, affectées ou maladives, n'enlevaient rien de la lucidité politique, habile à ne pas devancer

les heures, laissa couver encore trois ans sa doctrine dans ce demi-mystère d'un cénacle de ses premiers disciples, demi-jour qui excita la curiosité sans faire éclater le scandale. Il attendait que sa secte eût assez de force pour résister au cri public et à la persécution qu'elle ne manquerait pas de soulever quand elle se poserait face à face avec le culte idolâtre et avec les soutiens intéressés des antiques superstitions. Attaquer les idoles de la Kaaba, c'était attaquer la Mecque, centre des pèlerinages de toute l'Arabie; c'était attaquer les Coraïtes, ses compatriotes, qui étaient le peuple élu entre toutes les tribus pour posséder, ouvrir ou fermer le temple commun; c'était attaquer le commerce, le monopole et la fortune publique, alimentés exclusivement par le concours annuel de toute l'Arabie à ce temple; c'était surtout attaquer dans leurs priviléges les grandes familles de la Mecque, qui se partageaient entre elles les sacerdoces, les pontificats, les hospitalités honorifiques ou lucratives des pèlerinages.

Le soulèvement contre une telle expropriation de préjugés, de superstitions, d'honneurs, de bénéfices, d'intérêts, devait donc être général. Il fallait se prémunir lentement contre cette indignation de toutes les classes en détachant d'abord un à un de chacune de ces familles quelques-uns des soutiens naturels de cette coalition du mensonge; engager dans la secte qui devait faire prévaloir la foi. Tel fut évidemment le motif de cette temporisation de trois ans par Mahomet. Peut-être aussi employa-t-il ces trois années de prudence, de méditation et de conférences avec ses premiers élus, à préparer en secret le code de doctrines et de législation qu'il devait substituer aux fables de l'idolâtrie et aux immoralités des mœurs civiles de son peuple; peut-être le courage lui manqua-t-il au dernier moment pour faire écrouler sur sa tête tout ce vieil édifice d'idolâtrie, de traditions et de vices organisés qui devaient l'écraser lui et les siens; peut-être enfin espéra-t-il que le Dieu dont il se croyait inspiré se contenterait qu'il fût philosophe, sans exiger qu'il fût martyr?

La vie de Mahomet indique visiblement ces motifs divers dans ses élans et dans ses hésitations tour à tour. Nous en retrouverons bientôt une autre preuve dans le récit.

XXX

Il eut l'innocente politique de désintéresser d'abord le peuple et les grandes familles de Coraïtes des priviléges, des bénéfices et de la dignité qui s'attachaient à la possession du temple et au concours des pèlerins. Peu importait à la cause de l'unité de

Dieu que l'on respectât dans le culte nouveau la tradition qui attribuait la fondation de la Kaaba à Abraham, que l'on conservât de la vénération pour ce souvenir et que l'habitude des pèlerinages fût conservée en Arabie, pourvu que les fausses divinités en fussent bannies. Mahomet, qui croyait fermement lui-même à la tradition d'Abraham et à la religion pure de ce patriarche, maintint la vénération de la Kaaba, le pèlerinage, les cérémonies, le concours des caravanes de la Mecque pendant le mois sacré. Il lui suffisait de changer l'idole en Dieu. Il savait, comme tous les réformateurs, qu'il ne faut pas déraciner inutilement, mais greffer, autant qu'on le peut innocemment, la séve nouvelle sur le vieil arbre. Les racines de l'erreur portent ainsi plus vite et plus sûrement des fruits de vérité.

Après ces précautions commandées par la sagesse humaine à toutes les révolutions de dogmes, de sociétés ou d'empires, il se sentit enfin pressé par ses voix intimes de laisser éclater sa mission. Elle n'était déjà plus un secret, elle était seulement une confidence presque générale dans la Mecque. Le zèle de ses disciples en formait une rumeur sourde mais croissante, que le mystère ne pouvait plus contenir. Il réunit ses parents, au nombre de quarante, à un festin dans la cour de sa maison, selon la coutume des grands conseils qui précédaient les grandes résolutions parmi les Arabes. C'étaient tous les fils et descendants de son oncle et de son père adoptif Aboutaleb. Le festin, sobre comme la vie du désert, ne se composait que d'un quartier de mouton et de riz. Mahomet y suppléa par la nourriture de l'âme; il entretint ses convives avec tant d'inspiration et de persuasion, qu'ils se sentirent rassasiés par ses paroles. Ces esprits simples, étonnés de se sentir satisfaits devant la médiocrité d'un tel festin, attribuèrent même à la magie des esprits infernaux ce charme et ce rassasiement qui n'était en eux que la magie de la parole. Ils se retirèrent inquiets en s'interrogeant les uns les autres et en se promettant de ne pas revenir s'exposer à ces enchantements suspects.

Mahomet les invita cependant pour le lendemain en plus grand nombre. Ils revinrent malgré leur répugnance. Mahomet s'efforça de ramener à lui toute cette partie de sa famille qui ne professait pas encore sa croyance.

„Que craignez-vous? leur dit-il à la fin du repas. Jamais aucun Arabe offrit-il à sa nation des avantages comparables à ce que je vous apporte? Je vous offre le bonheur de cette courte vie et la félicité éternelle dans la vie future. Dieu m'a ordonné d'appeler les hommes à lui. Voyons, qui de vous veut me se-

conder dans cette œuvre? qui de vous veut devenir mon second, mon frère, mon remplaçant sur la terre?“ L'étonnement, l'effroi, le respect humain, l'incrédulité, les retinrent tous. Aucun ne se leva; tous gardèrent un silence embarrassé; Mahomet allait se trouver seul; mais le plus jeune des convives, Ali, presque encore enfant, venant au secours de son second père, se leva avec la naïve générosité de son âge et s'écria: „Moi, prophète de Dieu! ce sera moi à défaut des autres!“

Mahomet, touché jusqu'aux larmes, et voyant dans cet élan de l'adolescent, le dernier de tous les convives, une désignation du doigt de Dieu qui marque où les hommes ne regardaient pas, serra l'enfant contre son cœur: „Eh bien, dit-il, en ne rougissant pas plus de ce disciple que le disciple n'avait rougi de lui, voici Ali, mon fils, mon frère, mon second, mon autre moi-même, *obéissez lui!*“ Cette élection d'un enfant par l'INSPIRÉ scandalisa, jusqu'à la risée, les assistants. Un homme qui ne trouvait pour l'avouer que le plus jeune et le plus timide de la famille leur parut abandonné des sens vulgaires. Ils se levèrent en raillant, et ils dirent en s'en allant à Aboutaleb, le père du pauvre *Ali:* „Ce sera donc à toi désormais d'obéir à la sagesse et à la volonté du dernier de tes fils!“ Aboutaleb lui-même, tout en aimant Mahomet et en le protégeant contre les insultes, ne pouvait s'empêcher de le plaindre comme un parent plein de vertu et de génie, mais que sa vertu et son génie même transportaient au delà du sens réel des choses humaines.

Ces premières prédications de Mahomet passèrent dans la Mecque pour les visions d'un homme de bien dont l'âme, exaltée par la méditation, était partagée par une grande sagesse et par un peu de démence. Tant qu'il se contenta de professer dans les places publiques, dans les assemblées et dans le temple, le dogme majestueux de l'unité et de la perfection de Dieu, et les devoirs de la prière, morale suprême dans les rapports d'adoration de la créature au Créateur, le peuple l'écouta sans fanatisme, mais sans répugnance. C'étaient là des idées assez généralement admises et tellement hautes, qu'elles passaient par-dessus les têtes sans briser les idoles en crédit. Mais, aussitôt que, tirant les conséquences religieuses de ce dogme spiritualiste, il en vint à proscrire les idoles qui souillaient le temple et qui usurpaient la place, la foi et le respect du Dieu unique, un cri général d'indignation s'éleva contre le blasphémateur. La piété des adorateurs des idoles se changea en colère et en imprécation contre lui. Le peuple demanda aux grands protection et vengeance pour les dieux du pays.

Les grands s'assemblèrent; ils n'osèrent sévir contre Mahomet, protégé par sa parenté avec la puissante famille d'Aboutaleb. Ils envoyèrent une nombreuse députation, choisie parmi les plus sages et les plus conciliants d'entre eux, pour demander à Aboutaleb lui-même, ou de réprimer l'audace blasphématoire de son neveu, ou de permettre qu'ils la réprimassent eux-mêmes en gardant une patriotique neutralité. „Le fils de ton frère, lui dirent-ils textuellement, Mohammed, outrage notre religion; il accuse nos sages de folie, nos ancêtres d'impiété ou d'erreur; empêche-le de nous provoquer ou reste neutre entre nous et lui; et, puisque toi-même, tu n'as pas adopté ses chimères, laisse-nous punir son audace à attaquer un culte qui est aussi le tien.“

Aboutaleb, soit par dédain pour la religion populaire, soit par inclination secrète pour la doctrine professée par Mahomet, soit par susceptibilité d'orgueil de famille, soit enfin par cette tendresse reconnaissante qu'il paraît avoir toujours nourrie dans le fond de son cœur pour un neveu qui avait été son fils adoptif, et qui, à son tour, servait de père à son fils Ali, éluda ce discours des grands de la Mecque. Il refusa de promettre une neutralité qui, chez les Arabes, aurait paru un lâche abandon des droits du sang. Mahomet, fort de cet appui, continua ses prédications dans les lieux publics.

XXXI

L'indignation s'accrut; les grands s'assemblèrent de nouveau à la voix du peuple. Ils sommèrent encore avec respect, mais avec plus de force, Aboutaleb de retirer sa protection à son neveu: „Nous respectons ton âge, ta noblesse, ton rang, lui dirent les orateurs; mais ce respect a des bornes; nous t'avons prié de fermer la bouche au fils de ton frère, tu ne l'as pas fait; nous ne pouvons souffrir impunément les blasphèmes qu'il profère publiquement contre nos dieux; contrains-le donc à se taire, ou nous lèverons la main contre lui et contre toi-même; nous nous combattrons jusqu'à l'extermination de l'un ou de l'autre parti!“

Aboutaleb, redoutant les malheurs qui allaient affliger le peuple par la guerre religieuse que l'obstination de son neveu allait provoquer, pria les députés d'attendre, et envoya appeler Mahomet: „Évite donc, lui dit-il devant eux, d'un ton de reproche et de douleur paternel, d'attirer sur toi et sur les tiens les calamités qui nous menacent. — O mon oncle! répondit avec une triste fermeté Mahomet, je voudrais pouvoir t'obéir sans crime; mais, quand on ferait descendre le soleil à ma droite et la lune

à ma gauche pour me forcer au silence, et que d'un autre côté on me présenterait la mort face à face pour m'intimider, je ne renoncerais pas à l'œuvre qu'il m'est ordonné de tenter.“ En disant ces mots il pleura de regret de ne pouvoir complaire à son oncle et d'être inévitablement rejeté par lui. Il fit quelques pas pour sortir de l'assemblée, mais Aboutaleb, attendri par sa physionomie et édifié par sa conviction: „Reviens, lui dit-il, fils de mon frère!“ Mahomet se rapprocha. „Eh bien, lui dit son oncle, prophétise ce que tu voudras, jamais, je le jure ici devant toi comme devant tes accusateurs, je ne te livrerai à tes ennemis.“

Enfin les grands, espérant désintéresser le vieillard Aboutaleb en lui donnant un autre fils d'adoption en échange de Mahomet, lui amenèrent le plus accompli des adolescents de la Mecque, Omara, fils de Walid, et lui dirent: „Prends-le pour ton fils, et livre-nous Mahomet.“ Aboutaleb repoussa avec indignation ce commerce de son cœur. „Non, non, jamais, leur dit-il, je ne vous laisserai tuer le fils de mon frère.“

Les proches et les clients d'Aboutaleb, convoqués par lui, s'assemblèrent à leur tour; et, quoique étrangers pour la plupart à la nouvelle religion, ils jurèrent par la religion du sang qu'ils ne permettraient pas au parti dominant de frapper Mahomet, qui était leur parent et leur protégé naturel. Ce refus d'Aboutaleb et cette protection déclarée de sa puissante maison réduisirent pour un temps les ennemis de Mahomet à l'inaction et à la ruse.

XXXII

C'était l'époque où le pèlerinage attirait à la Mecque des Arabes de toutes les parties du désert. Ils convinrent de s'aposter sur les routes pour prémunir les pèlerins contre les nouveautés qu'un prétendu prophète, neveu d'Aboutaleb, semait comme un schisme dans la Kaaba. „Convenons aussi, délibérèrent-ils avant de sortir de la ville, de ce que nous dirons séparément aux pèlerins, afin que nos paroles concertées ne se démentent pas les unes les autres.

„Dirons-nous que c'est un devin? Non, car il n'a ni l'accent convulsif et incohérent, ni le langage plein de consonnances affectées de nos devins.

„Dirons-nous que c'est un insensé? Mais toute sa personne respire la dignité et la réflexion.

„Dirons-nous que c'est un poëte? Mais il ne s'exprime pas en vers.

„Dirons-nous enfin que c'est un magicien? Mais il n'opère

point de miracles; il ne pratique aucun des mystères de la magie; sa seule magie est dans l'habileté et la persuasion de ses lèvres.

„Disons donc que c'est un ennemi public qui sème par ses artifices la désunion dans les familles, qui envenime les cœurs, qui fait que le frère se sépare du frère, le fils du père, la femme du mari.“

XXXIII

Ils firent ce qu'ils avaient dit; mais, ainsi qu'il arrive toujours des doctrines nouvelles quand elles contiennent quelques vérités destinées à éclore dans l'esprit humain malgré les hommes, les précautions intéressées qu'on prend contre elles tournent à leur succès et à leur gloire. Le cri qu'on élève pour les confondre sert à les propager; la publicité de scandale à laquelle on les livre leur donne la lumière et le retentissement sans lesquels elles auraient été étouffées dans les âmes. C'est ce qui arriva de Mahomet. Tous les pèlerins à qui les Coraïtes, ses ennemis, avaient appris son nom et ses blasphèmes, voulurent voir et entendre l'homme de scandale qui faisait un si grand bruit dans la Mecque. Ils emportèrent tous son nom pour le semer sur leur route dans les parties de l'Arabie où il ne serait jamais parvenu sans la vaine prudence de ses ennemis, et un certain nombre emporta aussi ses doctrines.

XXXIV

Cependant Aboutaleb et ses parents, indignés des calomnies que les adversaires de Mahomet avaient répandues contre lui et contre leur famille, s'aigrirent davantage, par des motifs tout humains, contre les autres familles de la Mecque. Ils publièrent un défi en vers arabes contre ceux qui les insultaient dans la personne de leur parent, et ils jurèrent de mourir pour empêcher qu'un cheveu tombât de sa tête. Ces dissensions chargées de sang se répandirent jusqu'à Yathreb (Médine), ville rivale de la Mecque. Un grand poëte d'Yathreb, nommé Aboucays, écrivit une épître en vers aux Coraïtes pour les engager à déposer leurs haines:

„Gardez-vous de la discorde, leur disait-il, éloignez-vous de cette citerne dont l'eau est amère et empoisonnée.

„Un homme supérieur parmi vous professe certaines croyances religieuses; que vous importe? c'est au seul maître des cieux à lire dans les consciences!

„Les yeux de l'Arabie sont fixés en ce moment sur vous; on se guide dans le désert en regardant les sommets!"

XXXV

Ce défi des Aboutaleb et cette adjuration du poëte illustre d'Yathreb à la concorde et à la tolérance assoupirent les hostilités armées contre Mahomet. Les Coraïtes se vengèrent sur ses obscurs néophytes de la rage qu'ils n'osaient assouvir sur le prophète. Mais la dérision, le dédain, la raillerie, l'assaillirent impunément toutes les fois qu'il sortait pour prier, et même dans sa demeure. Ses voisins, qui dominaient du haut de leurs toits en terrasse la cour intérieure de sa maison, lui jetaient des immondices sur la tête, quand il s'y recueillait pour faire ses ablutions ou ses prières. Les femmes, toujours plus acharnées à la haine et plus souples aux insinuations calomnieuses, se signalaient, parce qu'elles étaient plus sûres aussi de l'impunité, par leurs ignobles persécutions contre le blasphémateur de leurs idoles. L'une d'entre elles, dont l'histoire a gardé le nom, véritable mégère de la Mecque, était Oumm-Djemil, femme d'Abou-Lahab, le plus proche voisin de Mahomet. Cette femme allait tous les jours cueillir dans la campagne les plantes épineuses dont le dard ensanglante la bouche du chameau; elle en semait toutes les nuits le seuil de la porte de Kadidjé, afin que la terre elle-même déchirât les pieds nus de Mahomet quand il sortait de sa maison. Des hordes apostées de femmes et d'enfants se relayaient pour le poursuivre de leurs malédictions et de leurs huées dans les rues et jusque dans l'enceinte du temple. Les grands, plus contenus dans leur haine, se contentaient de s'écarter de lui comme d'un lépreux quand il traversait le parvis extérieur de la Kaaba, lieu ordinaire de leur réunion. Un jour qu'il avait entendu gronder leurs murmures plus haut qu'à l'ordinaire, pendant qu'il faisait sept fois le tour du temple, selon les rites, il s'approcha d'eux après avoir prié, et, leur présentant humblement sa tête: „Je vous apporte, leur dit-il avec résignation, une victime à immoler." Quelques-uns d'eux furent touchés de cette résignation, désarmés de leurs haines. „Retire-toi, père de Cacim, lui dit généreusement un d'entre eux; nous savons t'estimer et te respecter."

D'autres, moins tolérants, le lendemain, s'élancèrent sur lui à sa sortie du temple avec des visages implacables et des mains levées. „C'est donc toi, misérable, lui dirent-ils, qui accuses nos pères d'erreur et nos divinités d'impuissance? — Oui, c'est moi qui dis cela!" répondit intrépidement Mahomet.

A ces mots ils le saisirent au cou, comme pour étouffer le blasphème dans la gorge du blasphémateur. Il allait périr sous leurs mains, quand Aboubekre, son disciple, se jeta courageusement entre lui et ses bourreaux et l'arracha déchiré et sanglant à la mort.

Mais les Arabes savaient par combien de meurtres un meurtre se rachetait sur les meurtriers. C'est cette loi du sang pour le sang qui paraît seule avoir préservé si longtemps Mahomet d'une mort sans cesse suspendue sur sa tête. Mais cette loi ne le protégeait pas contre les autres sévices. Ils faisaient de l'existence du prophète dans sa patrie un long martyre, que n'adoucissait aucune consolation de ses compatriotes.

Il raconte lui-même que son cœur défaillait en lui sous la pression d'une animadversion si universelle. Un soir qu'il avait passé toute la journée dans la ville, occupé à prêcher à des sourds les convictions dont il était plein et qu'il croyait de son devoir de répandre à tout prix, même sur le rocher, il rentra dans sa maison sans avoir rencontré, dit-il, un seul être, homme ou femme, libre ou esclave, qui ne l'eût traité d'imposteur ou qui eût consenti seulement à prêter l'oreille à ses prédications.

Cette incrédulité générale de ses doctrines le fit presque douter de lui-même. Il paraît avoir éprouvé ce jour-là cette agonie intérieure des idées prêtes à mourir en nous, faute de trouver dans les autres cet écho, même solitaire, qui leur confirme au moins leur identité, comme le retentissement du cachot confirme au prisonnier le bruit de ses pas dans le vide.

Il rentra silencieux, consterné, découragé, s'enveloppa la tête de son manteau, se coucha sur sa natte et s'endormit. L'inspiration, plus obstinée que la surdité du peuple, le visita pendant son sommeil. Il entendit une voix qui lui criait dans le cœur: *„O toi qui t'enveloppes d'un manteau pour dormir, lève-toi et prêche!“* Il se leva avec le jour et sortit pour prêcher comme s'il eût fait la veille une moisson d'âmes.

XXXVI

L'excès des outrages dont il fut assailli lui valut un retour momentané de respect. Insulté sur la colline de Safâ, où il était allé faire sa prière, une femme, témoin à distance de l'insulte, désigna l'insulteur à un de ses oncles, nommé Hamza. Hamza revenait de la chasse et tenait son arc à la main. Il se rendit tout armé à l'assemblée des grands ennemis de son neveu, et, y ayant rencontré celui qui avait lancé des pierres à son neveu

pendant son oraison, il lui reprocha sa lâcheté, et lui donna un léger coup de bois de son arc sur la tête.

L'indignation avait retourné l'âme d'Hamza, et lui fit professer, par défi, les doctrines qu'une si odieuse persécution rendit tout à coup intéressante à ses yeux. Comme les hommes généreux, il adopta la foi nouvelle, non parce qu'elle était vraie, mais parce qu'elle était faible. „Lâche! dit Hamza à l'insulteur de Mahomet, tu oses lapider Mahomet, parce qu'il annonce une religion que je professe moi-même! Attaque-toi donc à moi, si tu l'oses!" Le coupable, repentant, confessa sa faute. Ses amis voulant le défendre contre Hamza: „Non, dit-il, ne le touchez pas; j'ai eu le tort d'insulter violemment le fils de son frère." La conversion d'Hamza consola et fortifia Mahomet.

Les vieillards coraïtes, adoucis, entrèrent en négociation amicale avec lui, pour neutraliser l'effet de ses prédications sur la jeunesse. Ils le convièrent à une assemblée, dans le parvis de la Kaaba; et l'un d'eux lui dit, au nom de tous: „Fils d'Abdallah, qui fut mon ami, tu es un homme éminent par ta naissance et par les dons de Dieu. Bien que tu introduises le trouble dans ta patrie et la dissension dans les familles, que tu blasphèmes nos divinités, et que tu accuses d'erreur nos ancêtres et nos sages, nous voulons en agir envers toi avec les égards que méritent ton nom et tes vertus; écoute les propositions que nous avons à te faire, et réfléchis s'il ne te convient pas d'accepter l'une de ces mesures de paix. — Parle, dit Mahomet attentif, je t'écoute. — Fils de mon ami, reprit le négociateur, si l'objet de ta prédication est d'acquérir des richesses, nous nous cotiserons tous pour te faire une fortune supérieure à ce que posséda jamais le plus opulent des Coraïtes. Si tu tends à la domination, nous allons te nommer notre sayd, notre régulateur suprême, et nous ne prendrons pas une seule résolution contre ta volonté. Si l'esprit qui t'apparaît t'obsède et te subjugue malgré toi tellement que tu ne peux te soustraire à son influence, nous allons appeler à la Mecque les médecins les plus consommés de la Syrie, et nous leur prodiguerons l'or sans le compter, pour qu'ils te guérissent.

— Est-ce tout? demanda Mahomet.

— Oui, dit le vieillard.

— Eh bien, écoute à ton tour, dit Mahomet avec le ton de l'inspiration fatidique:

„Au nom de Dieu clément et miséricordieux,

„Voici ce qu'il a révélé:

„Il a révélé un *Coran* (une écriture), un livre dont les versets

distincts, réunis ensuite, forment un livre arabe pour les hommes qui en ont l'intelligence.

„Ce livre contient des promesses et des menaces; mais la plupart refusent de l'entendre.

„Nos cœurs, disent les Arabes, sont fermés, nos oreilles sourdes à tes paroles. Laisse-nous croire et prier selon la coutume de nos ancêtres, et crois et prie toi-même comme tu voudras.

„Mais le Dieu clément et miséricordieux me parle: Dis-leur: Je ne suis qu'un homme comme vous, mais un homme à qui il a été révélé que le Dieu, votre maître, est un Dieu *unique!* Malheur à ceux qui lui associent des idoles! Malheur à ceux qui repoussent le précepte de l'aumône et qui nient la vie future! Il a appelé le ciel et la terre, et ils ont répondu: Nous voilà pour obéir! La rétribution des ennemis de Dieu, c'est le feu! Des anges portent à l'adorateur du Dieu unique, au juste mourant, des promesses consolantes; ils lui annoncent le jardin de délices!"

Après cette profession de l'unité de Dieu et des rémunérations futures, selon les œuvres, Mahomet se prosterna comme devant les paroles divines que l'esprit aurait fait proférer à ses lèvres. „Tu as entendu, dit-il au vieillard chargé de négocier avec lui, prends maintenant toi-même le parti qui te conviendra!"

Le vieillard, nommé Otba, se retourna avec le visage ravi d'étonnement vers ses amis. „Qu'y a-t-il, lui demandèrent-ils? — Par nos dieux, leur dit-il, il vient de professer des paroles telles que je n'en entendis jamais! Ce n'est ni de la poésie, ni un langage cabalistique, mais c'est quelque chose qui tombe de haut sur l'esprit et qui remue le cœur en le pénétrant. Croyez-moi, laissons-le librement convaincre les Arabes de sa mission. Quelque fidèle d'une tribu étrangère vous en délivrera peut-être, si sa destinée est de périr; si Mahomet, au contraire, réussit dans son apostolat, sa puissance deviendra la vôtre et fera à jamais la gloire de notre tribu. — Il t'a ébloui toi-même, lui dirent-ils avec incrédulité. — Je vous dis franchement ce que je pense," répliqua Otba.

XXXVII

La négociation, rompue ce jour-là, fut reprise le lendemain entre Mahomet et les mêmes hommes politiques de la tribu. On enchérit encore sur les offres qu'on lui avait faites pour acheter au moins son silence.

„Écoutez! dit Mahomet, je ne suis pas ce que vous croyez: je ne suis ni un homme avide des biens terrestres, ni un ambi-

tieux altéré de pouvoir, ni un malade possédé d'un esprit convulsif, je suis un organe de Dieu, *Allah* (c'était déjà, en Arabie, le nom du Dieu de l'infini, le Dieu sans images), qui m'a inspiré un *Coran*, une écriture, un livre, et qui m'a ordonné de vous enseigner ses récompenses ou les peines qui suivent les actes bons ou mauvais des hommes. Je vous transmets les paroles que Dieu me fait entendre; je vous avertis; je vous préviens; si vous recevez ce que je vous apporte, ce sera votre félicité dans ce monde et dans la vie future; si vous rejetez mes enseignements, je prendrai patience, j'attendrai que Dieu prononce entre vous et moi!"

Ces paroles les émurent, et cette confiance les ébranla. „Eh bien, Mahomet, lui dirent-ils à demi convaincus, mais voulant, comme des hommes charnels, des témoignages charnels des vérités de l'esprit, donne-nous, si tu dis vrai, des preuves de ta mission: notre vallée de la Mecque est étroite et aride, élargis-la en écartant ces montagnes qui l'enserrent, fais-y couler un fleuve pareil aux eaux courantes de l'Irak ou de la Syrie, ou, tout au moins, fais sortir de ces sépulcres quelqu'un de nos ancêtres endormis dans la terre, par exemple notre aïeul Gossay, fils de Kilab, cet homme dont la parole avait l'autorité des lois, qu'il se lève, qu'il nous parle, qu'il nous dise de te reconnaître pour notre prophète, et nous te reconnaîtrons à sa voix!

— Dieu, leur répondit Mahomet, ne m'a pas délégué pour de telles œuvres; il m'a suscité simplement pour vous annoncer les vérités du salut!

— Au moins, dirent-ils, que ton Dieu nous fasse apparaître un de ses anges pour nous commander de croire en toi! ou qu'il te dispense de venir, comme le moindre d'entre nous, acheter au marché le riz et les dattes nécessaires à ta subsistance du jour et dont tu te nourris comme nous!

— Non, dit Mahomet, je me garderai bien de demander à mon Dieu de tels priviléges. Mon unique mission est de vous convertir à lui!

— Eh bien! que ton Dieu fasse donc écrouler sur nous son firmament, comme tu dis qu'il est en sa puissance de le faire, car nous ne croirons pas en toi! Tout ce que tu annonces ne vient pas même de toi; ces choses t'ont été apprises par un certain Erramàn, natif du Iemamà! Apprends que nous défendrons jusqu'à la mort notre religion; il faudra que les armes décident entre ton parti et le nôtre!"

Cet Erramàn, à qui les Arabes attribuaient les doctrines de Mahomet, était un des noms sous lesquels Dieu était désigné

dans le Coran; on supposait aussi que Mahomet recevait des leçons de cet orfévre chrétien de la Mecque qui passait pour l'inspirateur caché d'une religion semblable au christianisme, et qui ordonnait déjà de vénérer le Christ comme le plus divin des révélateurs, le Prophète des prophètes, le Verbe de Dieu.

XXXVIII

Il y avait tant de similitude, dans le commencement de la mission de Mahomet, entre la profession de foi du Coran et la profession de foi du chrétien, que les premiers sectateurs de Mahomet à la Mecque, s'étant réfugiés pour fuir la persécution en Abyssinie, les Abyssiniens, déjà convertis au christianisme, reçurent les mahométans comme des demi-chrétiens.

„Qu'est-ce que cette religion nouvelle pour laquelle vous fuyez votre patrie? demanda aux réfugiés coraïtes le roi d'Abyssinie, en présence de ses évêques. — Nous étions plongés dans les ténèbres, répondirent les Arabes. Un homme illustre et vertueux de notre race est venu; il nous a enseigné l'unité de Dieu, le mépris des idoles, l'horreur des superstitions de nos pères, il nous a commandés de fuir les vices, d'être sincères dans nos paroles, fidèles à nos promesses, bienfaisants à nos frères; il nous a interdit d'attenter à la pudeur des femmes, de dépouiller les veuves et les orphelins; il a prescrit la prière, l'abstinence, le jeûne, l'aumône. — C'est comme nous, dit le roi. Pourriez-vous nous répéter de mémoire quelques-unes des paroles mêmes de cet apôtre qui vous a enseigné sa religion? — „Oui," dit le Coraïte. Et il récita un chapitre du Coran où le miracle de la naissance de Jean, fils de Zacharie, est raconté dans le style même des Écritures. Le roi et les évêques, ravis d'étonnement et d'édification, mouillaient leurs barbes de larmes d'émotion. „Voilà, dirent-ils, des paroles qui semblent couler de la même source que celles de l'Évangile!" Ils demandèrent aux réfugiés coraïtes: „Que pensez-vous de Jésus?"

Djafar, fils d'Aboutaleb et cousin de Mahomet, répondit par ce passage du Coran: „Jésus est le serviteur de Dieu, l'envoyé du Très-Haut, son Esprit, son Verbe, qu'il a fait descendre dans le sein de la vierge Marie! — Miracle! s'écrièrent le roi et ses évêques; entre ce que tu viens de dire du Christ et ce qu'en dit notre religion, il n'y a pas l'épaisseur de ce brin d'herbe de différence! Allez, et vivez ici en paix."

Il semble, en effet, que l'islamisme n'était dans la première pensée de Mahomet qu'un commentaire arabe de l'Évangile, et

qu'il hésita longtemps s'il ne se bornerait pas à se déclarer apôtre du Christ, et à prêcher la religion du moine Djerdjis et de l'orfèvre de Marwa à sa nation. Mais Mahomet ne possédait pas son esprit, il en était possédé ; soit tension continue de son imagination vers les choses invisibles, soit hallucination extatique presque habituelle qui s'était manifestée en lui depuis son enfance, mais surtout depuis son évanouissement nocturne dans la caverne de Safà, soit épilepsie ou catalepsie intermittente, dont il paraît avoir été affecté comme César et d'autres grands hommes qui avaient faussé leurs organes à force de penser, il paraît évident que Mahomet était visité par des visions et surtout par des *songes*. Ces songes et ces visions se rapportaient naturellement aux préoccupations de l'enthousiaste éveillé, il les prenait pour des révélations d'Allah à son âme. Il les recueillait à son réveil, les revêtait du style figuré de sa nation, des imitations bibliques et évangéliques dont son esprit était éclairé par ses études et par ses fréquentations avec les juifs et avec les chrétiens dans ses voyages ; il les proférait ensuite à ses disciples comme des lois directes du ciel transmises aux hommes par l'écho fidèle de ses lèvres. On ne peut voir quelque trace d'artifice pieux que dans la rédaction évidemment soignée, littéraire, éloquente, poétique, de ces pages du Coran ou de ces prédications écrites sur les feuilles du palmier et distribuées aux Arabes comme l'expression même des esprits révélateurs qui les lui inspiraient.

Cette rédaction réfléchie de son code religieux, moral et civil, était évidemment une œuvre de sa volonté, de sa politique, de sa méditation. L'écrivain aidait au prophète. Mais ce travail même de l'écrivain au repos, après l'instant de la vision ou après le réveil du songe, ne prouve pas que le poëte fût sciemment un imposteur. Cela prouve seulement que pendant l'accès il avait cru voir, il avait cru entendre, il avait cru à la divinité des songes, et qu'il employait ensuite tout son génie de législateur et de prédicateur à présenter ses révélations aux hommes dans la forme et dans le style les plus propres à les relever dans leur esprit.

Les railleries, les persécutions, le mépris public et la mort qu'il encourait tous les jours de sa vie, pour ces visions et pour ces extases, dont quelquefois on le voit prêt à douter lui-même, attestent sa propre illusion dans l'illusion qu'il communiquait aux Arabes.

Les historiens ne sauraient trop se défier de ces incriminations d'imposture que l'esprit de secte et l'ignorance déversent de loin sur les hommes qui ont renouvelé la face de l'esprit

humain dans tous les siècles. L'hypocrisie n'est pas une force dans l'homme, c'est une faiblesse. Le masque éclate toujours par quelque côté. Les grands hypocrites sont de grands comédiens, mais ne sont pas de grands hommes. L'enthousiasme de bonne foi est le seul levier assez fort pour soulever la terre; mais, pour que ce levier ait toute sa puissance, il faut qu'il ait d'abord pour point d'appui la foi d'un esprit enthousiaste, intrépide et convaincu.

Tel nous apparaît, de plus en plus, le prophète des Arabes dans les vicissitudes de sa prédication religieuse: un extatique convaincu, un visionnaire de bonne foi, un enthousiaste politique, mais à qui son enthousiasme laissait toute la lucidité de son génie.

Reprenons sa vie.

XXXIX

Ses ennemis, pour arracher le peuple à la magie de sa parole, lui suscitèrent un rival qui groupait autour de lui des auditeurs charmés de son éloquence. Cet homme était un Arabe voyageur, poëte, philosophe, orateur d'une grande renommée dans l'Arabie. Il se nommait Nadher. Quand Mahomet avait fini de prêcher sur la place publique, Nadher souriait de dédain, et, s'adressant au cercle qui allait se dissoudre:

„Écoutez maintenant, criait-il à l'auditoire, des choses qui valent un peu mieux que celles dont Mahomet vient de vous obséder.“ Alors il édifiait et charmait ses auditeurs par les récits fabuleux ou héroïques des dieux et des héros de leurs ancêtres. Il illustrait les vieux mensonges, si chers à l'imagination puérile du peuple, de tous les prestiges et de toutes les saintetés de la tradition. „Eh bien! leur disait-il ensuite, après les avoir enivrés d'admiration et de piété pour les objets du culte de leurs pères, les histoires de Mahomet sont-elles plus belles que les miennes? Il vous débite d'anciennes fables renouvelées du livre des sages plus savants que lui, et qu'il a pris soin d'écrire comme j'ai fait moi-même, en m'enrichissant dans mes voyages de ce que j'ai appris des autres peuples et de ce que j'ai écrit pour vous le réciter.“

Nadher l'emportait auprès de la foule, dont il caressait les vieux souvenirs nationaux. Les novateurs préféraient Mahomet. On voulut faire parler contre lui les oracles, action puissante sur l'opinion en ce temps-là. Une députation des prêtres de la Mecque se rendit à Yathreb (Médine), ville rapprochée et sainte, habitée

par des rabbins juifs qui avaient une renommée de science occulte et infaillible.

Les députés racontèrent aux rabbins la dissension qui s'élevait dans leur peuple à cause d'un novateur, nommé Mahomet.

„Vous qui lisez dans les livres qui savent tout, que pensez-vous de cet homme?“ leur dirent-ils. Les rabbins répondirent: — „Posez-lui trois questions, et demandez-lui, entre autres, ce que c'est que l'âme.“ Mahomet, à ces questions, demanda trois jours pour se recueillir. Il y répondit ensuite au gré des rabbins; quant à la définition de l'âme, qui ne tombe pas sous les sens, et qui ne peut se définir par des mots empruntés tous à la matière: „L'âme, dit-il, est un mystère dont Dieu s'est réservé à lui seul la connaissance. L'homme ne sait que ce que Dieu lui daigne enseigner.“

XL

Ces réponses, si sages et si conformes à ce que les oracles avaient confié secrètement aux députés, accréditèrent la science du prophète. Les chefs coraïtes virent que le seul moyen d'étouffer sa voix était de la laisser se perdre dans le vide. Ils se retirèrent de lui, et ordonnèrent au peuple de se retirer quand il ouvrirait la bouche. Cette excommunication des grands, des prêtres et du peuple, isola le prophète dans sa patrie. Il n'eut d'autre moyen de continuer sa prédication que le chuchotement qu'on ne pouvait surprendre sur ses lèvres. Quand il se rendait au temple pour prier, il priait à demi-voix, afin que les jeunes gens qui étaient les plus rapprochés de lui sur le parvis entendissent et retinssent ses prières.

C'est ainsi qu'il leur enseignait comment il fallait adorer et servir le Dieu unique. Ce mystère ajouta le sel de la confidence dérobée à sa doctrine. Ses persécuteurs eux-mêmes ne résistèrent pas toujours à la curiosité.

Trois des plus acharnés contre le prophète se rencontrèrent une nuit, sans s'être concertés, sur une terrasse voisine de la maison de Mahomet, d'où l'on pouvait l'entendre murmurer ses prières dans la cour. Ils se reconnurent et se reprochèrent mutuellement leur infraction à l'excommunication du mépris qu'ils avaient portée contre le prédicateur. Ils se séparèrent se jurant de ne jamais retomber dans cette faiblesse.

Mais, la nuit suivante, chacun des trois, croyant tromper les autres, y revint en secret et s'accusa honteusement de parjure. Il en fut de même la troisième nuit. „Qu'as-tu ressenti en toi,

en écoutant furtivement ses prières et ses professions de foi? demandèrent-ils au plus sage d'entre eux. — J'ai compris et admiré certaines paroles, répondit l'ennemi du prophète, les autres ont passé au-dessus de mon esprit. — C'est une honte pour nous, dirent-ils en s'en allant, de permettre qu'il sorte de la famille d'Aboutaleb un révélateur dont la gloire enorgueillira cette famille et la placera au-dessus de nous tous."

Un des disciples, pressé par le zèle du martyre, jura d'enfreindre seul les défenses de professer l'islamisme. Il s'avança hardiment sur la place et récita les premiers versets du Coran:

„Dieu a créé l'homme.

„Le soleil et la lune suivent la ligne tracée par son doigt.

„Les plantes et les arbres l'adorent..."

On l'interrompit par des vociférations et par des huées; on se précipita sur lui, on lacéra ses habits, on le frappa sur la bouche. Il revint déchiré et sanglant au groupe des fidèles. „J'ai été frappé, dit-il, mais je les ai forcés d'entendre quelques lettres du livre inspiré."

La persécution suivit cette témérité du disciple. On étendait les néophytes du prophète sur le dos, le visage tourné vers le soleil brûlant du désert, avec un bloc de pierre sur la poitrine pour leur disputer la respiration. „Vous resterez ainsi, leur disait-on, jusqu'à ce que vous reniiez l'imposteur qui vous persuade un autre Dieu que les dieux de nos pères. — Il n'y a qu'un Dieu," répondaient les victimes. Beaucoup moururent dans cette torture sur la colline de Ramdhà.

Mahomet, que sa haute naissance et la terreur du ressentiment de sa famille protégeaient seul contre ces supplices, passait auprès des suppliciés, leur adressait des encouragements et des consolations: „Courage! leur criait-il, le paradis vous attend!"

XLI

Cependant le spectacle des sévices et des supplices subis sous ses yeux pour sa cause, par ses sectateurs, moins protégés que lui par la puissance de leur famille, consternait et humiliait le philosophe. Il les engagea lui-même à fuir la fureur de leurs concitoyens, et à chercher une terre où l'on pût adorer sans crime le Dieu d'Abraham. Une première émigration sortit de la Mecque. Les émigrés prirent la route, les uns vers Yathreb ou Médine, ville où l'on tolérait les Juifs; les autres vers l'Abyssinie, où le peuple était chrétien. Mahomet resta pour surveiller et

accroître la moisson des âmes qui mûrissait une à une sous la chaleur de ses prédications.

Ce fut l'époque de la conversion d'Omar, qui devait être un jour khalife et maître de la Syrie et de l'Égypte. Omar, fils d'une des plus puissantes maisons de la Mecque, avait une sœur mariée à Zayd, disciple secret de Mahomet. Le fougueux Omar se leva un jour de son tapis sur le parvis de la Kaaba, disant qu'il fallait en finir avec un homme qui infectait l'esprit et le cœur des familles, et qu'il allait tuer Mahomet. „Que vas-tu faire, lui dit un de ses parents, qui penchait en secret lui-même pour la foi nouvelle, et qui voulait préserver la vie du maître, si tu veux châtier les infidèles, commence donc par tes proches; ne sais-tu pas que ton beau-frère Zayd et ta sœur Fatimà pratiquent à l'ombre de leur maison la nouvelle foi?"

XLII

Omar, pressé de s'assurer de l'infidélité de Fatimà et de Zayd, court à leur demeure. Il les surprend dans la compagnie d'un néophyte qui leur lisait et leur interprétait le Coran. Au bruit de ses pas, le néophyte se dérobe comme un criminel, Fatimà cache sous le tapis les feuillets du livre; mais Omar, qui avait entendu du seuil le bourdonnement d'une lecture à demi-voix: „Que lisiez-vous là? leur demande-t-il. — Rien, répond Fatimà. — Vous mentez, réplique Omar, vous lisiez le livre proscrit." Et, se précipitant sur Zayd, il le terrasse aux pieds de sa sœur. — „Eh bien, oui, s'écrie Fatimà indignée et se jetant entre son mari et son frère, oui, nous sommes adorateurs du Dieu unique, nous croyons à Dieu et à son prophète, massacre-nous si tu veux!" L'intrépide Fatimà, involontairement blessée dans la lutte par Omar, arrose de son sang les mains de son frère. A la vue de ce sang, Omar se trouble et s'attendrit, il s'excuse: „Montre-moi seulement, dit-il à sa sœur, le livre que vous lisiez. — Je crains, lui dit-elle, que tu ne le déchires!" Omar fait serment de le respecter. Fatimà lui présente le feuillet qui définissait l'unité, la grandeur, la sainteté, la miséricorde d'Allah. „Que cela est beau, que cela est sublime!" s'écrie Omar en lisant les versets du texte. Le néophyte, caché dans la chambre voisine, reconnaissant à ces exclamations que Dieu a retourné le cœur du jeune homme, sort de sa retraite, se montre à Omar et lui dit: „Hier, j'entendais prier le maître; Seigneur, disait-il, permets que l'islamisme soit fortifié par la conversion d'Omar, qui vaudrait à lui seul une armée à ta cause! Le Seigneur

l'a exaucé, le ciel sans doute te réserve pour être un des héros de sa foi, cède à l'admiration involontaire que tu éprouves, et embrasse avec nous la vérité! — Je cède, dit Omar, indique-moi où est le prophète. Je cours confesser mon erreur et me donner à celui que j'étais venu combattre!"

En ce moment, Mahomet, enfermé avec quarante de ses sectateurs dans une maison isolée de la colline de Safà, leur commentait sa doctrine. Un d'eux, aposté en sentinelle, pour avertir le cénacle de l'approche des infidèles, regarde par une fente de la porte. „Voilà Omar, armé de son sabre nu, s'écrie-t-il, il frappe à la porte. — Ouvre-lui," répond Mahomet. Les disciples tremblent, Mahomet s'avance vers Omar, l'amène au milieu du cercle par le pan de son habit: „Que viens-tu faire? lui dit-il d'une voix de reproche; voudras-tu donc persévérer dans ton impiété, jusqu'à ce que la colère du ciel éclate sur toi? — Je viens, répond humblement le féroce Omar, confesser Dieu et son prophète!" La terreur des croyants se changea en joie et en bénédictions.

Omar, pressé de laisser transpirer sa conversion parmi les Coraïtes, sans l'avouer lui-même, se rend, en sortant du cénacle, chez un Coraïte fameux par son empressement à donner le premier des nouvelles, par la légèreté de sa langue et par son impuissance à garder un secret. „Écoute, lui dit-il, mais ne me trahis pas, je viens de faire ma profession de foi secrète à l'islamisme!" Le semeur de nouvelles court aussitôt au parvis de la Kaaba, cercle habituel des oisifs de la Mecque, en criant à haute voix qu'Omar vient d'apostasier les idoles, et qu'il est perverti comme les autres! „Tu mens, lui dit Omar survenant derrière le nouvelliste, je ne suis pas perverti, je suis converti, je suis musulman, je confesse qu'il n'y a pas d'autres dieux que le Dieu unique, et que Mahomet est le révélateur de Dieu!"

A cette impiété, les Coraïtes, scandalisés, se précipitent sur Omar. Il tire son sabre et se défend seul contre tous. Les vieillards s'interposent et rétablissent la paix. Jusqu'à ce jour, Mahomet seul osait venir faire ses prières dans le temple d'Abraham en face des idolâtres.

Il avait l'habitude de se placer pour ses adorations entre l'angle du temple et la pierre noire incrustée dans le mur. Le lendemain, Omar osa y venir prier avec lui. La terreur de son sabre intimida les idolâtres. Bientot les croyants y vinrent derrière lui. Deux religions se disputèrent ainsi le même sanctuaire, le schisme du Dieu unique affronta ouvertement les faux dieux.

XLIII

Bientôt les conservateurs des vieilles idolâtries, indignés, signèrent une *ligue* offensive et défensive contre les familles infectées de la nouvelle foi, et surtout contre la famille d'Aboutaleb, qui était celle du prophète, ligue semblable de nom et d'esprit à celle des Guise, en France, contre les hérétiques et qui fut scellée par le sang de la Saint-Barthélemy.

C'était la septième année depuis que Mahomet prêchait sa doctrine en Arabie. Les familles menacées ou proscrites pour sa foi se retirèrent avec Mahomet au milieu d'elles dans une vallée à quelque distance de la ville. Elles y campèrent trois ans sous leurs tentes avec leurs troupeaux. Aboutaleb, l'oncle vénéré de Mahomet, bien qu'il n'eût pas fait profession de l'islamisme, était à leur tête. L'esprit de famille se substituait déjà à l'esprit de secte. La dissension, d'abord religieuse, devenait civile. Les tribus nomades du désert et quelque-uns de leurs alliés secrets dans la ville leur apportaient des vivres.

Le fanatisme des sectateurs de Mahomet renouvelait cependant de temps en temps les contestations dans la Kaaba. Othman y écoutait un jour le poëte Lebid, qui y lisait des poésies sacrées en l'honneur des dieux de l'Arabie.

„Toute chose est néant, excepté la divinité": lisait Lebid.

„Cela est vrai!" interrompit à haute voix Othman.

Lebid poursuivit, et récita un autre vers qui disait: *Et toutes les félicités sont passagères!*

„Cela est faux! interrompit de nouveau Othman: *la félicité du ciel est éternelle.*"

Le poëte se troubla de l'apostrophe. „N'y prends pas garde, lui dit un des auditeurs, cet homme est un idiot qui, à l'exemple d'autres idiots, a quitté la religion de ses pères!" Othman s'emporta contre l'insulteur. Une lutte éclata dans le temple. Un coup de poing creva un œil d'Othman. Un Coraïte, plus humain que les autres, offrit à Othman de le prendre sous sa protection contre les outrages de ses agresseurs. „Je te remercie, lui répondit Othman, je ne veux de protecteur que dans le ciel, et puissé-je, pour la cause du Dieu unique, recevoir un coup semblable sur l'œil qui me reste!"

XLIV

Cependant ces dissensions affaiblissaient les Coraïtes devant les autres tribus. On négociait entre les deux partis pour la ren-

trée des exilés dans la ville. Un hasard favorisa la négociation. La feuille de palmier sur laquelle les ligueurs avaient écrit l'acte de la ligue était affichée depuis trois ans contre le mur de la Kaaba. Les vers en avaient rongé le texte et les signatures, en ne respectant que l'invocation du nom d'Allah qui était au sommet de la feuille. Ce miracle parut dégager les signataires de leur serment. Le vieux Aboutaleb, respecté de tous, vint traiter lui-même les conditions de son retour et du retour de sa famille dans la ville. Mahomet rentra avec les siens. Mais, peu de temps après, Aboutaleb, son oncle et son protecteur, mourut de vieillesse sans avoir ni condamné ni embrassé la foi de son neveu. Mahomet le pleura comme un fils.

Mais bientôt la mort de la compagne de sa foi, de son bonheur et de ses tribulations, lui coûta des larmes plus amères. Son épouse unique et chérie, Kadidjé, mourut dans sa foi et dans son amour pour le prophète. La tristesse et le découragement s'emparèrent, une seconde fois, de Mahomet. Son appui terrestre dans Aboutaleb, et son appui moral dans Kadidjé, lui manquaient à la fois. Il sortit seul de sa maison et s'en alla à Taïef, capitale d'une peuplade voisine, espérant y trouver des cœurs mieux préparés à ses doctrines. Les grands de la ville s'assemblèrent pour l'entendre. Mais à peine avait-il ouvert les lèvres pour leur expliquer sa religion, que les rires et les sarcasmes éclatèrent contre l'*inspiré* de la Mecque: „Dieu n'avait-il pas d'autre apôtre que toi à nous députer?“ lui dirent-ils avec mépris.

Un des auditeurs, plus lettré que ses compatriotes, le confondit par un dilemme qui rendit le prophète muet.

„Je ne veux pas discuter avec toi, lui dit cet homme à la langue adroite: si tu es un inspiré, comme tu l'affirmes, tu es trop saint et trop grand pour ce que j'ose te répondre; si tu n'es qu'un imposteur, tu es trop vil pour que je m'abaisse à te parler!“

Cette réponse parut victorieuse à la populace de Taïef. Elle chassa Mahomet à coups de pierres, hors de la ville. Les esclaves et les enfants le poursuivirent ainsi jusque dans la campagne. Il était obligé, quand la fatigue l'arrêtait, de s'accroupir et d'envelopper sa tête et ses jambes de son manteau pour amortir le coup des pierres qui pleuvaient sur lui. A la fin, une famille compatissante lui ouvrit un enclos pour s'abriter derrière des vignes, et lui permit de manger des raisins pour se désaltérer jusqu'à l'heure des ténèbres, où il reprit sa route vers la Mecque.

Il n'osa pas non plus y rentrer avant d'avoir imploré un protecteur pour sa vie. Il attendit longtemps la réponse refusée par



tous sur le mont Hira. On ne peut mesurer le poids de douleurs que coûte ainsi à celui qui la porte, pour ainsi dire malgré lui, toute idée vraie apportée aux hommes! Des gouttes de sueur, des gouttes de larmes et des gouttes de sang marquent la trace du missionnaire de l'unité de Dieu sur ce sable de l'Arabie comme sur toute la terre. Dieu ne veut évidemment pas que sa vérité soit un don gratuit, il veut que ce soit aussi une conquête, et c'est là la gloire de la vérité et le mérite de l'homme!

XLV

Il faiblit une troisième fois et fut tenté de remettre à Dieu le mandat qu'il croyait en avoir reçu, lui disant de faire lui-même son propre ouvrage, trop rude pour un simple mortel. Il se retira dans sa maison, il cessa de blasphémer les idoles accréditées de la foule, faisant pour ainsi dire un pacte de silence entre l'erreur et la vérité. Il parut avoir renoncé à convaincre ses compatriotes. Il s'attacha à convertir furtivement les Arabes Bédouins qui campaient sur les collines extérieures de la ville, et les pèlerins éloignés que le culte de la Kaaba amenait tous les ans à la Mecque. Quelquefois le vent qui enlève la semence du sillon où on la sème l'enlève des mains du laboureur pour la faire tomber et germer plus loin. Mais les Bédouins et les pèlerins étaient prévenus contre sa prédication par les membres mêmes de sa famille encore infidèles.

Un de ses oncles, Abou-Lahab, zélé pour le temple des idoles s'attachait à ses pas quand il sortait de la ville, comme un surveillant à ceux d'un insensé. Abou-Lahab criait aux étrangers abordés par Mahomet: „Ne l'écoutez pas! éloignez-vous de lui! c'est un imposteur qui voudrait vous faire apostasier les dieux de l'Arabie pour les rêves qu'il vous apporte!"

XLVI

Les étrangers, prévenus par l'incrédulité des Coraïtes, lui prêtaient peu l'oreille. Ils le confondaient par ce mot de bon sens vulgaire qui se présente naturellement aux esprits irréfléchis: „Tes compatriotes et tes proches sont mieux placés que nous pour te juger; si tu veux nous persuader, commence donc par les convaincre!"

Les habitants d'Yathreb, ville jalouse de la Mecque, l'écoutaient seuls avec quelque faveur. Cette ville, peuplée en grande partie de réfugiés juifs, imbus de l'antique croyance d'un Messie

qui devait affranchir leur race, fomentait la même pensée parmi les Arabes d'Yathreb. „C'est peut-être lui, disaient-ils entre eux; eh bien, qu'il vienne, qu'il se déclare, et qu'il nous délivre de la domination des ennemis de Jéhovah!"

Des députés d'Yathreb, Juifs ou Arabes, vinrent plusieurs fois lui proposer un asile et une libre prédication dans leur ville. Bien qu'il eût perdu sa parole et ses peines depuis dix ans qu'avait déjà duré sa prédication dans sa patrie, et qu'il entrât dans la cinquantième année de sa vie, il répugnait à quitter la Mecque, parce que c'était le centre le plus fréquenté et le plus retentissant de l'Arabie.

XLVII

Son veuvage, la sévérité relative de ses mœurs dans un pays où la promiscuité des femmes existait sous la forme d'un concubinage illimité; sa longue union avec une seule femme plus âgée que lui et respectée par lui à l'égale d'une tutrice de sa vie et d'une confidente de sa mission, lui avaient conservé jusqu'alors la sensibilité de cœur et la séve ardente de la jeunesse. Le même foyer d'imagination qui allumait en lui l'extase allumait l'amour. Cette double puissance, venant de la même source, confondait en lui la foi et la volupté. Ce penchant pour les voluptés sensuelles, auquel les mœurs débordées des Arabes, le climat, l'exemple, la tradition des patriarches dans le désert, la tolérance de Moïse même et sa propre nature ne lui donnèrent pas la pensée de résister, fut la faiblesse dominante de son caractère et devint le vice et la ruine de sa législation.

Les Arabes épousaient et répudiaient autant de femmes que le caprice, l'inconstance ou le dégoût les autorisaient à en flétrir. Mahomet crut faire assez pour la réhabilitation de cette moitié du genre humain en consacrant l'union des sexes par un lien religieux et presque indissoluble; mais il ne crut pas faire trop pour rendre sa loi compatible avec la licence des Arabes en les autorisant à épouser jusqu'à quatre femmes légitimes, quand leur fortune leur permettrait d'assurer convenablement leur vie et leur rang d'épouses.

La chaste et sévère unité du mariage chrétien, la plus antisensuelle, mais la plus morale et la plus civile des conséquences du christianisme qu'il avait sous les yeux en Syrie, fut écartée par Mahomet de sa législation comme trop incompatible avec les habitudes de son peuple, ou plutôt comme trop austère pour sa propre sensualité. Il oublia que, dans une législation religieuse,



tout ce qui veut paraître divin doit être de nécessité surhumain, et qu'il n'est pas permis à un législateur inspiré de faire à la faiblesse humaine la concession d'une vertu.

L'égalité réciproque de droits et de devoirs dans les rapports des deux sexes entre eux n'étant que la première de toutes les vertus, la justice, Mahomet violait la justice, maintenait l'inégalité des devoirs, continuait la dégradation de la moitié de l'espèce humaine, privait de femmes légitimes les deux tiers des hommes pauvres, favorisait le débordement des riches, privait d'époux, pour leur donner des maîtres, les deux tiers des femmes, et jetait la confusion dans les sentiments et dans les hérédités des familles, en proclamant, non le précepte, mais la tolérance de la polygamie chez les croyants. Cette licence démentait sa mission aux yeux de tout homme réfléchi, même à son époque. Ce qui dégradait la moitié de ses créatures ne pouvait être inspiré de Dieu.

Il est vrai que le législateur religieux de l'Arabie imposait à la sensualité de son peuple les deux plus pénibles privations des sens qu'on puisse imposer aux hommes pour prévenir en eux les tentations et les occasions de crimes ou de vices, la séquestration des femmes de la société des hommes, et l'abstinence du vin et de toute boisson fermentée. De ces deux préceptes du Coran, l'un préservait l'innocence en sevrant les yeux de la vue de la beauté, l'autre préservait la raison en sevrant les lèvres de l'ivresse, ce délire de l'âme.

Il est vrai encore qu'il leur prescrivait des prières assidues et renouvelées à tous les pas du soleil dans les cieux; des jeûnes dont le plus important était celui du mois de ramadhan, des proscriptions d'aliments charnels rigoureuses, des ablutions d'eau ou de sable incessantes, des silences, des recueillements, des abnégations de volonté ascétiques empruntées à la règle des monastères de l'Inde ou des couvents chrétiens; il est vrai, enfin, qu'il commençait hardiment l'émancipation et la dignité morale de la femme en lui reconnaissant l'égalité d'âme et de destinée immortelle avec les hommes, en les admettant parmi ses disciples, en interdisant de les immoler à leur naissance selon le meurtre usuel du désert, en enseignant aux Arabes de respecter en elles leurs mères, leurs filles, leurs épouses, les plus belles et les plus saintes créatures d'Allah. Mais il n'osa pas ou il ne voulut pas couper le vice à sa racine dans le précepte divin de l'unité conjugale. Il ne fit ainsi que rétrécir le désordre et murer la licence dans l'intérieur de la maison, au lieu de l'anéantir dans le cœur même des Arabes. Ce fut le scandale de son Coran, le

cri du genre humain contre l'autorité de son livre, la supériorité du christianisme sur sa législation, la condamnation future de sa doctrine sociale. Cette complaisance pour les sens lui coûta l'esprit de l'univers.

XLVIII

Le mariage avec plusieurs femmes parmi les tribus arabes était aussi, il faut le reconnaître, autre chose qu'une brutale sensualité. C'était un lien de parenté, un gage d'alliance politique entre les familles principales d'une même ville ou d'une même tribu pour s'assurer par cette consanguinité l'amitié, la fraternité, l'appui des tentes ou des maisons où l'on prenait une femme Les épouses étaient des otages que les familles se livraient réciproquement. Elles assuraient la paix, elles confirmaient la puissance des maisons où elles entraient. Dans un pays où il n'y avait aucune autorité centrale supérieure pour établir la fixité du pouvoir, ce pouvoir ou cette prédominance flottant sans cesse d'une maison à l'autre, et n'ayant d'autre titre que la possession, on ne pouvait le fonder ou le conserver que par l'adhésion dans les conseils du plus grand nombre de chefs de famille influents dans la ville ou dans la tribu. Ces mariages illimités étaient les moyens de s'acquérir ces adhésions et ces alliances. C'était ainsi qu'on élargissait la famille dominante ou qu'on cherchait à balancer son ascendant, en multipliant contre elle les relations de sang avec les maisons rivales. Une femme était un traité.

C'est ce qui paraît avoir décidé Mahomet, autant peut-être que la volupté, dans le choix des épouses qu'il se donna après la perte de Kadidjé. C'était le moment où, pour soutenir sa doctrine proscrite, il avait besoin de se soutenir lui-même dans la Mecque par des alliances avec les familles de ses ennemis indécis, ou de ses disciples les plus affiliés. Cette conjecture se trouve vérifiée par l'âge des deux femmes qu'il épousa à la fin de cette année de veuvage. La première, Sauda, fille des Aboucays, maison illustrée par les poëtes de ce nom, touchait à peine à l'âge nubile; la seconde, Aïché, fille d'Aboubekre, son disciple, si célèbre par sa beauté mâle et par son élégance martiale, n'était pas encore sortie de l'enfance.

Aïché n'avait que huit ans. Ce fut plus tard l'épouse favorite du prophète, déjà avancé en âge, mais toujours amoureux de son élève. Aïché, plutôt sa fille adoptive que sa femme, n'entra dans son cœur d'époux que plusieurs années après. Mahomet paraît l'avoir aimée par-dessus toutes les femmes, autant pour

l'élévation de son esprit et pour sa fidélité que pour ses charmes célébrés par toutes les traditions de l'Arabie.

XLIX

Ses sens, exaltés par l'extase des voluptés, le transportèrent à cette époque de sa vie, par un évanouissement ou par un songe de son imagination, comme celui de la caverne, dans le ciel, où il s'entretint avec les patriarches pères de sa foi.

Il rêva que sa jument, célèbre dans le désert par la rapidité de sa course, l'emportait sur la poussière des soleils, dans les jardins (paradis) du firmament. Il raconta en poëte ce qu'il avait vu en extatique. Son paradis, rêve d'un cœur sensuel, rassembla tout ce qui, dans le monde futur, répondait le mieux aux félicités d'un peuple guerrier, méditatif, pasteur et voluptueux dans le monde présent, une *oasis*, un jardin où l'ombre, les eaux, les fleurs, les fruits, les oiseaux chantants, berçaient l'éternelle oisiveté d'une existence sans travail, et des vierges ou épouses célestes d'une beauté divine prodiguaient aux élus l'ivresse renaissante de l'amour.

Cette extase, racontée naïvement à la suite de son voyage imaginaire dans le ciel, réjouit ses ennemis. Ils trouvèrent ou la simplicité trop puérile, ou l'artifice trop grossier. Le rire éclata dans la Mecque à cette prédication. Ses disciples mêmes s'en scandalisèrent. Ils supplièrent le prophète de n'en plus parler. „Non, dit-il, je trahirais celui qui m'a ouvert les cieux, si je renfermais dans un lâche silence les merveilles qu'il m'a permis de voir et d'entendre!“ Quelques-uns de ses néophytes sentirent les bornes de leur foi et se retirèrent de sa secte.

Ali persista malgré les railleries de ses amis. „Mahomet, dit-il, ne saurait mentir; puisqu'il le dit, je l'atteste!“ Cette fidélité à l'absurde lui mérita le surnom de croyant sur parole!

L

La fortune sembla vouloir compenser, pour Mahomet, la désertion de ses disciples que lui avait coûté son intempestive révélation. Douze vieillards, chefs des Arabes de la ville d'Yathreb, députés par leurs concitoyens auprès de lui, vinrent à la Mecque sous prétexte du pèlerinage. Ils demandent au prophète une conférence nocturne dans un ravin de la colline Acaba. Cette conférence fut terminée par une alliance tacite et par un serment que les douze envoyés prêtèrent à Mahomet, au nom de leurs

tribus. Il leur donna un de ses missionnaires, nommé Mosàd, pour leur enseigner ses dogmes, ses lois et ses rites.

Mosàd prêchait la religion de son maître aux enfants, dans un jardin de dattiers, enclos de murs hors de la ville. Sad, le caïd, ou premier magistrat d'Yathreb, ayant appris qu'un étranger catéchisait le peuple contre les dieux, accourut, la lance à la main, pour chasser de l'enclos le missionnaire; Mosàd lui demanda seulement de l'entendre. Sad y consentit, planta sa lance dans le sable, et s'assit pour écouter le novateur. La conviction retourna son cœur en lui à l'éblouissement des vérités qui coulaient de la bouche de Mosàd.

Il revint en ville, assembla le peuple et lui dit: „Que suis-je pour vous? — Tu es notre caïd, le chef de nos conseils, lui répondit le peuple, ce que tu dis, nous le faisons. — Eh bien, reprid Sad, je jure que je n'adresserai plus la parole à aucun d'entre vous, homme ou femme, jusqu'à ce que vous ayez embrassé la sublime religion de Mahomet et professé avec lui le Dieu unique!"

La moitié de la population d'Yathreb alla écouter les prédications du délégué du prophète. Sa doctrine de l'unité de Dieu se répandit comme le jour dans la nuit. A la fin de cette année, qui était la douzième de la prédication, soixante et quinze néophytes d'Yathreb, choisis parmi les grands du pays, furent amenés à la Mecque par Mosàd, pour prêter serment à Mahomet.

Ces soixante et quinze croyants étaient campés, avec la caravane des pèlerins, aux portes de la ville. Ils s'échappèrent, pendant la nuit, du camp, sans réveiller leurs compatriotes, et allèrent conférer avec Mahomet dans un lieu solitaire. Un traité fut juré, par lequel les grands d'Yathreb s'engagèrent à recevoir Mahomet et ses disciples dans leur ville, à lui obéir comme à l'organe de Dieu sur la terre, et à mourir, au besoin, pour sa défense. „Que nous promets-tu en retour? lui dirent-ils. — Le paradis, répondit le prophète. — Mais si nous parvenons à faire triompher ta cause, ajoutèrent-ils, ne nous quitteras-tu pas un jour pour revenir habiter la Mecque, ta patrie? — Jamais, répondit Mahomet, je jure de vivre et de mourir avec vous!"

En imitation sans doute du Christ, qui avait choisi douze apôtres pour semer sa parole, Mahomet choisit parmi eux douze missionnaires pour aller répandre au loin sa doctrine dans les tribus.

LI

Cependant ce traité nocturne entre les chefs d'Yathreb et Mahomet transpira après le pèlerinage dans la ville. Les sectateurs

du prophète, suspects de trahison contre leur patrie, furent forcés de s'éloigner furtivement, un à un, de la Mecque et de se réfugier à Yathreb. Mahomet, quoique exposé tous les jours à la mort, refusa de les suivre tant qu'il n'aurait pas, disait-il, reçu l'inspiration de Dieu sur l'heure de sa fuite. Aboubekre, père de la jeune Aïché, et Ali, qui touchait à sa vingtième année, restèrent seuls auprès de lui pour le défendre.

Les Coraïtes après avoir délibéré sur le parti qu'il fallait prendre pour se délivrer, ou de la présence ou du retour armé de ce dangereux compatriote, chargèrent quelques assassins d'assaillir sa maison et de le tuer la nuit suivante. Une indiscrétion ou un pressentiment avertit le prophète. Il charge son disciple chéri, le jeune Ali, d'aller restituer, le soir, tous les dépôts que les Coraïtes, même idolâtres, avaient confiés à sa maison, par conviction de sa probité. Ali exécute l'ordre de son père adoptif. „Maintenant, lui dit Mahomet, enveloppe-toi de mon manteau et couche-toi sur ma natte. Ne crains rien, nul ne te touchera!“ Ali prend sans hésiter, au risque de mourir pour lui, le manteau et la place du prophète. Pendant ce sommeil simulé, Mahomet, se glissant inaperçu hors de sa maison, dans les ténèbres, entre chez Aboubekre: „Dieu m'ordonne de fuir, lui dit-il. — Me permet-il de t'accompagner? lui demande Aboubekre. — Oui,“ répond Mahomet. Aboubekre fond en larmes de reconnaissance de cette faveur.

Deux chamelles de course et un guide, préparés d'avance pour l'heure où Mahomet consentirait enfin à s'éloigner, attendaient dans la campagne les fugitifs. Le maître et le disciple sortent à la faveur de la nuit. Ils atteignent une caverne du mont Thour, à trois heures de marche de la Mecque, du côté opposé de la route d'Yathreb, où l'on supposerait qu'ils cherchaient leur salut.

LII

Pendant ce temps, les assassins apostés pour tuer Mahomet à sa sortie, le matin, de sa maison, s'entretenaient à voix basse sur le seuil. Les uns prétendaient qu'il les avait trompés et qu'il n'était plus dans sa maison, d'autres, regardant par une fente de la porte et voyant un homme enveloppé du manteau vert de Mahomet endormi sur sa natte, ne doutaient pas de tenir leur victime à son réveil.

Cependant l'aurore se lève, Ali secoue son manteau et ouvre la porte. Les meurtriers consternés croient reconnaître dans

cette substitution une intervention divine. Le bruit de l'évasion de Mahomet se propage dans la ville. Ses ennemis se répandent sur toutes les routes pour l'atteindre. Quelques-uns de ses persécuteurs montent jusqu'à la caverne de Thour. Mais, en voyant un nid de colombes suspendu à l'entrée et une toile d'araignée intacte qui flottait sur l'ouverture de la grotte, ils sont convaincus qu'aucun homme n'y a pénétré de longtemps, et ils s'éloignent. Mahomet et Aboubekre avaient eu la prudence de respecter le nid et de soulever la toile au lieu de la déchirer.

Ils passent trois jours et trois nuits dans cet asile en attendant le guide et les chamelles. Esmà, fille d'Aboubekre et sœur d'Aïché, leur envoyait, la nuit, du lait et des dattes. Aïché et la femme plus âgée du prophète avaient été laissées par lui dans sa maison. Le seuil des Arabes était toujours inviolable pour les femmes.

La troisième nuit, Esmà elle-même amena le guide et les chamelles à la grotte. Mahomet monta sur la première; Aboubekre, après avoir embrassé sa fille Esmà, monta sur la seconde et fit monter son affranchi Amir derrière lui. Les fugitifs, pour désorienter les poursuites, descendent vers la mer au lieu de couper l'isthme par les montagnes, et suivent la plage qui contournait de loin le territoire d'Yatbreb. Reconnus par un guerrier coraïte nommé Soracà, en traversant une tribu maritime, ils pressent le pas de leurs chamelles. Soracà monte à cheval et les poursuit, la lance à la main, pour gagner le prix qu'on a mis à leurs têtes. Aboubekre se trouble et veut descendre pour combattre à pied. „Ne crains rien, dit son compagnon, Dieu nous protége!“

Au moment où Soracà va les atteindre, sa jument s'abat et roule avec son cavalier dans le sable. Soracà se relève, remonte sa jument et reprend sa course; la jument s'abat une seconde fois. Son maître remonte encore en selle, galope derrière les proscrits et leur crie: „Arrêtez, je jure que vous n'avez rien à redouter de moi! — Que veux-tu donc de nous, dit Aboubekre? — Je demande seulement, reprend le guerrier, que Mahomet me remette un mot de sa main, me reconnaissant pour un de ses disciples.“

Aboubekre, qui n'avait aucune feuille de palmier pour écrire ce témoignage de conversion instantanée de Soracà, ramasse sur le sable un morceau d'os poli et blanchi au soleil. Mahomet y écrivit la profession de foi du Coraïte. Soracà plaça l'os dans son carquois et regagna sa tribu, sans rien dire de sa course, de sa chute et de sa conversion. Cet os écrit par le prophète, et

représenté plus tard à Mahomet quand il rentra vainqueur à la Mecque, fut la sauvegarde du nouveau converti.

LIII

Les habitants de Còba, village voisin d'Yathreb, attendaient le prophète. Il s'assit sous un palmier à l'entrée du village pour essuyer la poussière du chemin. La foule respectueuse se tenait à distance, et se demandait lequel des deux était Mahomet. Nul n'osait les aborder dans cette ignorance, craignant de se tromper de personnage et d'offenser le prophète en prenant un de ses disciples pour lui. Mais, le soleil qui montait dans le ciel ayant déplacé l'ombre du palmier et laissé la tête de Mahomet sous les rayons, Aboubekre se leva, et, étendant son manteau sur les branches, il en fit une ombre plus large au front de Mahomet. Les curieux, à ce geste de déférence, distinguèrent le maître du disciple. Ils s'approchèrent et offrirent l'hospitalité à Mahomet.

C'est de ce jour de l'entrée du prophète sur le territoire de Médine, 15 ou 16 juin de l'année 622 de Jésus-Christ, que date l'*hégire* ou la *fuite,* ère des Arabes et des musulmans.

LIV

Ali, qui s'était échappé de la Mecque, après avoir sauvé la vie de son maître, rejoignit le prophète dans le village de Còba.

Le lendemain il fit une entrée triomphale à Yathreb. Tous les habitants se disputant l'honneur de le recevoir, il s'en rapporta à l'instinct de sa chamelle, à laquelle il attribua la vertu divinatoire de choisir elle-même le seuil qu'il devait préférer. La chamelle, accoutumée à venir charger des dattes au marché d'Yathreb, traversa toute la ville et ne s'agenouilla le poitrail en terre pour faire descendre son maître que sur un terrain vague hors des murs où les habitants avaient coutume d'étendre les dattes pour les sécher. La maison la plus rapprochée était celle de Abou-Aïoub, un des principaux chefs de tribu de la ville. Abou-Aïoub s'empressa de décharger l'animal et de porter dans sa maison le bagage et le tapis de Mahomet.

Le prophète ordonna de bâtir une mosquée à la place où il avait mis pied à terre, avec une maison pour lui et pour sa famille. Il y travailla de ses propres mains, assisté par les habitants d'Yathreb. „Quiconque travaille à cet édifice, leur dit-il, bâtit pour la vie éternelle.“

La ville, après l'entrée de Mahomet, changea son nom en

l'honneur de son hôte, et s'appela *Médine-el-Nabi*, la ville de l'inspiré. Mahomet, reconnu pour chef spirituel et pour souverain par les principales tribus de la ville, fit un traité d'alliance avec les autres, en leur garantissant la liberté complète de leur religion. Les uns étaient chrétiens, les autres juifs, la majorité idolâtre, tous devinrent également ses sujets ou ses alliés.

Les lois de police, de justice, d'égalité et de paix qu'il promulgua aussitôt qu'il eut pris possession de Médine sont un code impartial autant que politique de tolérance et d'équité. Le proscrit, qui se souvenait encore alors des persécutions qu'il venait de subir pour sa foi, la respectait justement et habilement encore dans les autres. Pour devenir fort, il se montrait juste.

Bientôt ses deux épouses, Sauda et Aïché, respectées à cause de leur sexe et de leur âge par les Coraïtes, le rejoignirent à Médine. Il les installa dans deux appartements séparés de sa maison attenant à la mosquée. A chaque nouvelle épouse qu'il prit ensuite, il ajouta de nouveaux appartements séparés de l'édifice. Les murs de ce palais étaient de briques cuites au soleil. Des troncs de palmier formant des arcades soutenaient les bords avancés du toit. Trois portes donnaient accès aux cours et aux jardins. Un bloc de pierre, placé dans la mosquée du côté qui regardait la Mecque et Jérusalem, indiquait aux croyants les deux temples anciens d'Abraham vers lesquels les prières devaient se diriger pour être agréables au Dieu unique.

LV

Aussitôt que Mahomet se fut assuré ces asiles, ces fidèles et ces alliés, l'esprit de prosélytisme sembla se changer en lui en esprit de conquête. Le guerrier remplaça le prophète. La vengeance lui fit prendre les armes contre ses persécuteurs. Il enrôla quelques centaines d'hommes intrépides et marcha avec eux vers la Mecque.

Cent hommes dans ces déserts étaient alors une armée, et la moindre rencontre prenait le nom de bataille. Il conclut, dans ses excursions armées dans le désert, des alliances nouvelles avec les tribus errantes et enrôla leurs plus vaillants guerriers dans ses troupes. Tous ses succès, pendant la première année, se bornèrent à la surprise et au pillage d'une caravane de la Mecque chargée de raisins secs et de cuirs. Celui de ses lieutenants qui avait remporté cette victoire pendant les jours saints fut blâmé par lui d'avoir versé le sang en *temps prohibé*. Ce-

pendant, dit-il en s'adoucissant et en partageant les dépouilles entre les croyants, l'idolâtrie est pire que le meurtre!"

Il établit, à cette occasion, l'usage qui subsiste encore aujourd'hui d'appeler les fidèles à la prière par un signal qui confondît les vœux du peuple, aux mêmes heures, dans une même aspiration. On lui proposa d'abord les sons de la trompette qui appelait les juifs dans leur temple, puis la *crécelle* qui convoquait les chrétiens avant l'invention de la cloche; il préféra, après de longues hésitations, la voix humaine, ce signal vivant, cet appel de l'âme à l'âme, qui donne aux sons l'accent de l'intelligence et de la piété. Il institua des *muezzin,* serviteurs de la mosquée, choisis à l'étendue et à la sonorité de leur voix, pour monter aux sommets des minarets et pour chanter d'en haut sur la ville ou sur la campagne l'heure de la prière.

Il donna, pour la première fois, cette fonction à un affranchi d'Aboubekre son compagnon de fuite, à cause de la mélodie de sa voix. Il lui dicta l'antienne inaltérable de cette convocation, répétée depuis par tant de milliers de bouches sur tous les minarets de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie:

„Dieu est grand! J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu! Mohammed est l'apôtre de Dieu! Venez à la prière! Venez au salut!

Dieu est grand! Dieu est unique! Venez à la prière!"

Il fixa, en même temps, le minimum d'aumône que chaque musulman serait tenu, devant Dieu, de donner aux pauvres pour racheter son droit de propriété et de privilége sur ses frères indigents. Cet impôt du ciel fut évalué par le législateur au dixième des choses possédées. Il corrigea ainsi, par une prescription de charité, cette âpreté du gain, vice égoïste des Arabes, et nivela sans cesse et volontairement les inégalités de fortune par le perpétuel écoulement des aumônes. Ce fut le *jubilé* des juifs, qui remettait les dettes tous les sept ans, appliqué sous une autre forme aux musulmans.

Cette loi, religieusement observée dans tout l'islamisme, servit constamment à y éteindre à la fois le scandale des richesses trop accumulées et le scandale des indigences trop criantes. Elle propagea aussi l'esprit de famille et les devoirs de fraternité dans tout le peuple.

LVI

Non satisfait de ses premiers succès par les armes, il chercha insidieusement à atteindre les Coraïtes, ses ennemis, par leur renommée. Il chargea les poëtes les plus populaires de Médine

de répandre des satires et des invectives contre ses anciens compatriotes dans l'Arabie, et de célébrer la religion nouvelle. Hassan, un de ces poëtes convertis, accepta cette œuvre; et, montrant sa langue au prophète, il lui dit: „Tu vois cette langue, elle est courte; mais il n'y a pas de cuir ni de bouclier que je ne puisse percer avec cette arme!“ Mahomet sourit et lui dit: „Mais comment feras-tu pour attaquer les Coraïtes, sans que le mépris que tu déverseras sur ma tribu retombe sur moi-même? — Sois tranquille, répliqua Hassan, je saurai te soustraire du milieu de tes ingrats compatriotes, comme on extrait un cheveu de la pâte qu'on pétrit pour faire le pain. — Eh bien! va donc trouver Aboubekre, lui dit le prophète, il te donnera toutes les anecdotes injurieuses sur les généalogies et sur les familles des Coraïtes; frappe de ta langue les ennemis de Dieu, et que les Anges t'inspirent!“

Mahomet, honteux de son inertie de deux années, sortit enfin de Médine au bruit d'une caravane de la Mecque, escortée par l'armée coraïte qui marchait vers la Syrie. Son armée ne comptait que trois cent quatorze combattants montés sur soixante-quatorze chameaux. Deux drapeaux, l'un noir et l'autre blanc, étaient portés devant lui par Ali et par un habitant de Médine.

Voilà l'armée qui allait changer la face du monde plus profondément que les armées d'un million d'hommes de Xercès ou de Napoléon. Le nombre des combattants n'est pas la mesure des événements, c'est la cause. Un million de soldats combattant pour l'ambition ou pour la gloire d'un conquérant succombent sans laisser d'autre trace que leurs ossements sur la terre. Trois cent quatorze hommes combattant pour l'idée désintéressée de l'unité de Dieu contre des peuples idolâtres conquièrent pour des siècles un tiers de l'univers à leur cause. La victoire, quoi qu'en ait dit un souverain matérialiste de ce temps, n'est pas aux gros bataillons; la victoire est à Dieu et à celui qui combat pour l'esprit de Dieu contre l'esprit corrompu des hommes.

La caravane et l'armée de la Mecque étaient commandées par un guerrier illustre, ennemi de Mahomet, nommé Abou-Sofyàn. Instruit par ses espions de l'approche de Mahomet, Abou-Sofyàn envoya un messager à la Mecque demander des renforts. Ce messager s'arrêta, monté sur son dromadaire, dans le vallon voisin des murs de la Kaaba. En signe de terreur, il coupa les oreilles de son chameau, dont le sang ruisselait sur sa tête; il tourna la selle de l'animal vers sa croupe, il déchira ses habits, et cria sept fois: „Coraïtes! à la caravane! à la cara-

vane! Mahomet l'enveloppe, tout va périr, hommes et marchandises; au secours! au secours de vos frères!"

Cette voix et ces signes de désespoir firent lever les Coraïtes en masse. Un des plus âgés ayant refusé de marcher à cause de sa corpulence: „Parfume-toi, lui dirent ses compatriotes, car tu n'es qu'une femme!" Il rougit du reproche et marcha.

L'armée comptait cent chevaux et mille guerriers. Mahomet, campé à Béder, à quatre journées de Médine, apprit le formidable renfort attendu par Abou-Sofyàn. Le nombre ne l'étonna pas, mais il pouvait étonner ses soldats. Il les rassembla: „Prophète, dit Aboubekre, mène-nous où Dieu t'ordonnera de nous mener, nous n'imiterons pas les enfants d'Israël, qui disaient à Moïse: „Va, toi et ton Dieu, combattez ensemble l'ennemi; quant „à nous, nous restons où nous sommes." Mais nous te dirons: „Va, toi et ton Dieu, nous combattrons avec vous!" — Quand tu nous mènerais au milieu des flots de la mer, lui dit le premier de ses disciples de Médine, Sad, nous y marcherions sur tes pas!" Leur fanatisme appuya le sien.

Ses espions, envoyés au loin pour lui donner des nouvelles de l'approche de l'ennemi, s'étant assis près d'un puits entouré d'un groupe de femmes, entendirent une de ces femmes qui disait à l'autre: „Je te payerai ce que je te dois quand j'aurai vendu quelque chose à la caravane. Elle passera par ici demain!"

Un moment après, Abou-Sofyàn, chef des Coraïtes, cherchant de son côté les indices du voisinage de l'armée de Mahomet, arrive auprès du même puits:

„Avez-vous vu quelque étranger? demanda-t-il aux femmes. — Oui, dirent-elles, nous avons vu deux voyageurs montés sur leurs chameaux, qui sont venus boire à cette source, et qui sont repartis."

Abou-Sofyàn pousse son cheval sur les traces des espions de Mahomet, et, reconnaissant des noyaux de dattes dans la fiente de leur chameaux: „Par la Kaaba! dit-il, ce sont des chameaux d'Yathreb." Il rejoint alors l'armée pour la guider sur cet indice.

LVII

Les deux armées furent le lendemain en présence. Mahomet disposa la sienne en général inspiré par les lieux. L'enthousiasme de ses soldats compensait l'infériorité du nombre. Pendant qu'il les rangeait en bataille, en les alignant avec une flèche

sans pointe, pour qu'aucune poitrine ne dépassât l'autre, il donna un léger coup de sa flèche sur la cuisse de Sewad, un de ses meilleurs combattants, qui n'était pas assez en ligne. „Tu m'as fait mal, prophète, lui dit Sewad, et, d'après tes propres lois que tu nous a apportées, au nom de Dieu, j'ai le droit de te frapper à mon tour! — Eh bien, venge-toi," répondit Mahomet; et, ouvrant son manteau, il présenta ses flancs nus au soldat pour satisfaire à ses propres prescriptions. Mais Sewad, au lieu de le frapper, entoura de ses deux bras ouverts le corps du prophète, et lui baisa la poitrine nue: „Nous sommes, lui dit-il, dans une heure suprême où la mort est devant nous; je vais peut-être périr; j'ai voulu, avant d'être séparé de toi pour toujours, que ma peau touchât la tienne!"

L'armée des Coraïtes descendait déjà des collines. Mahomet se plaça un peu à l'écart, sur une éminence, sous une cabane de roseaux que ses soldats lui avaient construite, et entourée de quelques chevaux de course propres à la charge ou à la fuite. Une citerne séparait les deux armées.

La bataille s'engagea entre quelques cavaliers des deux partis qui galopaient pour se disputer l'eau de la citerne. Bientôt, de défi en défi, elle devint générale. Mahomet du haut de sa colline, suivait de l'œil tous les mouvements. Il envoya l'ordre à ses soldats de rester immobiles au poste qu'il leur avait assigné, de décharger leurs traits sur les chevaux des Coraïtes, et de ne les charger eux-mêmes qu'après avoir épuisé leur première fougue. Puis, levant les bras au ciel et mesurant le peu d'espace occupé par ses combattants, comparé à la nuée d'ennemis qui couvrait le flanc des collines: „Seigneur du ciel, s'écriait-il, souviens-toi des promesses que tu as faites à ton serviteur! Si tu laisses périr cette poignée de fidèles, tu ne seras plus adoré en esprit et en vérité sur cette terre!" Son manteau glissa de ses épaules dans l'ardeur de son invocation. Aboubekre le remit sur son corps. „Assez! assez! prophète, lui dit-il, Dieu ne manquera pas à sa parole!"

Mahomet fut saisi d'une défaillance subite qui lui enlevait l'usage de ses sens. On attendit qu'il se réveillât de son évanouissement. Il en sortit avec une physionomie rayonnante d'espérance. „J'ai vu l'esprit de Dieu, dit-il, avec son cheval de guerre derrière lui. Il s'apprêtait à combattre avec nous! Quiconque aura combattu vaillamment aujourd'hui et mourra de blessures reçues par devant possédera le paradis."

Un de ses gardes, assis auprès de lui à l'ombre de la cabane et qui mangeait des dattes, ayant entendu ces paroles, s'écria:

„Quoi? il ne faut, pour posséder le paradis, qu'être tué par ces gens-là?“ Et, jetant loin de lui ses dattes, il tire son sabre, s'élance dans la mêlée, tue cinq Coraïtes et meurt satisfait lui-même en prenant au mot la parole de Mahomet.

Un autre s'approche de lui et lui demande quelle est l'action la plus capable de faire sourire Dieu de joie dans le ciel. „L'action d'un guerrier, lui répond Mahomet, qui se précipite au milieu des ennemis sans autre armure que sa foi.“ Le soldat jette son bouclier, dépouille sa cuirasse, se précipite et meurt.

Enfin Mahomet, épiant l'instant où la première fougue des cavaliers coraïtes s'amortit contre l'immobilité de ses soldats, ramasse une poignée de sable, et la lançant comme une malédiction visible du côté des Coraïtes: „Chargez, musulmans!“ s'écrie-t-il.

LVIII

A ce signal, les musulmans, longtemps contenus, fondent comme une tempête sur les rangs rompus des idolâtres. Liés les uns aux autres par l'enthousiasme et par la discipline, le poids de cette poignée d'hommes fait brèche partout où elle se porte dans la nuée disséminée et confuse des ennemis. Tout fuit ou tombe sous leurs coups. La plaine est jonchée de leurs cadavres ou de leurs cavaliers désarçonnés. On voit çà et là les vainqueurs ramenant les vaincus désarmés au pied de la colline du prophète. Un de ses officiers s'indigne de cette pitié qui laisse vivre des infidèles. Mahomet le gourmande et ordonne d'épargner les vaincus.

A chaque instant on lui amène des Coraïtes connus par les persécutions qu'ils lui ont fait subir. Il leur pardonne, mais il s'informe avec sollicitude du plus irréconciliable de ses ennemis, Aboudjal. „Cherchez-le sur le champ de bataille, dit-il à ses gardes, vous le reconnaîtrez à une cicatrice qu'il s'est faite au genou en luttant dans sa jeunesse avec moi pour la place d'honneur dans un festin. Il tomba sous moi, et il porte encore la trace de sa chute!“

Abdallah s'élance, parcourt l'espace, reconnaît Aboudjal à sa cicatrice. Il expirait de ses blessures sur le sable. Abdallah lui met le pied sur la gorge pour l'achever. „A qui la victoire? demande seulement le mourant. — A Dieu et à son prophète,“ répond le musulman en lui trachant la tête d'un coup de sabre. Mahomet reçoit cette tête du vieillard et la contemple avec une féroce satisfaction. „Tu jures que c'est bien la sienne? dit-il à

Abdallah. — Oui, je le jure." Alors Mahomet se prosterne et rend grâce au ciel de sa vengeance.

Mahomet n'avait perdu que quatorze de ses combattants. Les Coraïtes avaient laissé soixante-quatorze cadavres sur la place. Mahomet ordonna de les ensevelir dans la citerne creusée entre les deux camps. Leurs corps la comblèrent.

Un des jeunes croyants venus de la Mecque avec le prophète reconnut le corps de son père, Otba, parmi les morts; il frissonna d'horreur à ce spectacle des guerres religieuses. Mahomet vit ce frisson: „Le sort de ton père te touche, dit-il au fils, ta foi en serait-elle ébranlée? — Non, répondit le jeune homme, je sais que mon père a eu le sort des infidèles; mais mon père était un homme juste, sage, pieux, compatissant, j'espérais toujours que ses vertus l'attireraient à notre foi, je pleure de le voir ainsi mort dans l'idolâtrie où il était né!

— C'est bien, dit le prophète, cette piété filiale est agréable à Dieu, et t'honore devant les hommes!"

LIX

La sépulture terminée, il s'approcha de la citerne recouverte de sable, et, apostrophant ses ennemis morts par leurs noms, „Toi! dit-il, et toi! et toi! et toi! en les nommant tous, indignes concitoyens d'un prophète! vous m'avez accusé d'imposture, d'autres ont cru à ma mission! Vous m'avez chassé de ma patrie, d'autres m'ont donné un asile! Vous vous êtes armés contre moi, d'autres se sont armés pour ma cause! Dieu a-t-il menti par ma bouche dans les menaces que je vous avais faites en son nom? Dieu a-t-il menti dans les promesses qu'il m'a faites? Dites!"

Ses soldats étonnés se regardaient l'un l'autre. „Eh quoi! prophète, lui dirent-ils, tu adresses la parole à des morts? — Sachez-le, répondit-il, qu'ils m'entendent aussi bien que vous m'entendez!"

Parmi les prisonniers, Mahomet comptait son oncle Abbas, fils d'Abdelmotaleb, son père adoptif. La nuit qui suivit la victoire, Mahomet ne pouvait goûter le sommeil. „Qu'as-tu qui t'empêche de reposer? lui demanda-t-on. — C'est, répondit-il que j'entends mon oncle Abbas se plaindre dans ses entraves!" On courut délier Abbas, et le prophète s'endormit.

Son retour à Médine fut un triomphe. La victoire avait ratifié en lui le don de l'inspiration. Le peuple avait deux fois au lieu d'une. Mais la douleur du père empoisonna la joie du guerrier.

En entrant à Médine on lui apprit la mort de sa fille Rocaya, mariée à Othman. Il la pleura en homme et non en dieu. Ses larmes n'amollirent pas sa vengeance contre quelques-uns des prisonniers, ses ennemis personnels.

L'humanité qu'il avait montrée sur le champ de bataille après la victoire céda en lui à ce ressentiment du proscrit, le plus amer des ressentiments politiques; et au ressentiment de l'inspiré contre l'incrédulité de sa mission, le plus cruel des ressentiments religieux. Il fit trancher la tête à un des Coraïtes de qui il avait reçu à la Mecque les plus poignants outrages. „Qui recueillera mes pauvres enfants? lui dit le condamné sous le glaive. — Le feu de l'enfer, „lui répliqua Mahomet. Le surnom d'Enfants du feu en resta aux fils de cette tribu.

Jusque-là, Mahomet ne s'était reconnu à lui-même que le droit de prêcher le Dieu unique; dès lors il s'attribua le droit de frapper en son nom, et il vit, comme tous les sectaires, des ennemis de Dieu dans les siens. De prophète, il se fit, ce jour-là, exterminateur. Cependant ces crimes sans pitié furent rares dans sa vie. „La nature, disait-il, n'avait pas pétri son cœur de haine.“ La haine, en effet, pour lui, n'eût été ni divine, ni politique. Dans le conseil tenu à Médine sur le massacre ou sur le pardon des vaincus, il se déclara contre ses lieutenants pour l'indulgence. On verra bientôt cette magnanimité lui conquérir plus de partisans que la gloire.

LX

Il s'attribua, après les expéditions militaires, la possession exclusive et le partage des dépouilles, afin de solder ses combattants pontifes et guerriers à la fois. Ses décrets étaient reçus sans contestation par le peuple. Trois pouvoirs absolus réunis sur sa tête lui permirent d'être tout ensemble la conscience, la loi et la souveraineté des musulmans.

Le rachat des prisonniers par les Coraïtes enrichit son trésor du prix de leur rançon. Il la remit généreusement à quelques-uns.

Sa fille Zaynab, qu'il avait eue de Kadidjé, sa première épouse, était mariée à la Mecque avec un guerrier coraïte, idolâtre encore, nommé Aboul-As. Aboul-As était prisonnier à Médine. Sa femme Zaynab envoya pour la rançon de son mari un riche collier. Mahomet pleura en voyant ce bijou détaché du cou de sa fille. „Tiens, dit-il à Aboul-As, reprends ce collier, tu es libre, mais à condition que tu me rendras ma fille. Il ne convient pas

qu'une musulmane comme elle soit l'épouse d'un incrédule." Aboul-As, de retour à la Mecque, renvoya sa fille au prophète.

Quelque temps après, Aboul-As, pressé du désir de revoir l'épouse qu'on lui avait ravie, s'introduisit furtivement dans Médine au risque de sa vie s'il était découvert. Il vit secrètement, pendant la nuit, Zaynab, et il concerta avec elle un audacieux subterfuge pour échapper à la mort. Mêlé, sans être reconnu, à la foule qui venait faire la prière dans la mosquée, il éleva tout à coup la voix pour réclamer la protection d'une femme; Zaynab, se levant à cette voix, s'écria du haut de la galerie réservée aux femmes qu'elle prenait cet étranger sous sa protection. Aboul-As, ainsi couvert par la main d'une fille du prophète, devint inviolable. Il resta impunément à Médine, et son amour pour Zaynab le convertit bientôt à la foi de celle à laquelle il devait la vie.

Peu de jours après, Mahomet unit son disciple chéri, Ali, âgé de vingt ans, avec sa quatrième fille, Fatimà, âgée de quinze ans. Ali, aussi pauvre qu'il était amoureux, fut forcé de vendre sa cuirasse pour acheter les bijoux, les étoffes et les parfums, cadeaux de noces que payaient les Arabes pour acheter leurs fiancées.

LXI

Les poëtes et les lettres de l'Arabie étaient les derniers à abandonner les fables traditionnelles dont ils nourrissaient l'imagination du peuple. Ils entretenaient une vive opposition contre le prophète. Ils déploraient hautement la défaite des Coraïtes à Béder et la victoire de Mahomet sur les dieux du pays. L'un d'eux, en revenant de Syrie, eut l'audace d'aller vénérer la tombe des martyrs sur le champ de bataille. Il fit monter son dromadaire sur la citerne comblée, où gisaient les cadavres des vaincus; il lui coupa les oreilles en signe de deuil, et chanta du haut de cette tribune funèbre une élégie éloquente sur la défaite des dieux. Mahomet, irrité, le fit poursuivre d'asile en asile jusqu'à ce qu'il expirât de misère dans le désert.

Un autre poëte illustre, nommé Caab, remplissait Médine de satires populaires contre le prophète et ses adhérents. Ses vers, à la fois impies et licencieux, inspiraient l'incrédulité aux hommes et l'infidélité aux femmes. Mahomet, offensé et scandalisé de cette dépravation, s'écria un jour: „Qui me délivrera de cet homme?" Cinq de ses gardes prirent ce vœu pour un ordre, attendirent le poëte dans une rue de Médine et l'immolèrent à

l'indignation du prophète. La terreur imposa silence à l'opinion. Le sang de ses ennemis coula à son moindre signe.

Ses expéditions successives, conduites tantôt par Ali, tantôt par Othman, tantôt par Aboubekre, ramenèrent à Médine les riches dépouilles des caravanes et imposèrent au loin la soumission aux Arabes du désert.

Mahomet, toujours altéré d'amour, dépassa bientôt le nombre d'épouses prescrit par sa propre loi aux musulmans. Il se fit exception en tout, quand il ne se fit pas modèle. Ses nombreux mariages furent aussi des traités d'alliance entre lui et les tribus enchaînées à sa cause. Cette année, la fille d'Omar, Hafsa, perdit son mari Khonaïs. Omar offrit la veuve en secondes noces à Othman, fils d'Affan; celui-ci hésitait à l'accepter à cause de la fierté de son caractère. Omar s'en plaignit à Mahomet. „Je la prends, lui dit son maître; Othman épousera une femme supérieure à Hafsa, et Hafsa aura un mari supérieur à Othman!“ Il en épousa encore une autre, Zaynab, qui se signala entre toutes ses épouses par sa bienfaisance et par ses aumônes, elle reçut le surnom de mère des pauvres.

LXII

Cependant les Coraïtes de la Mecque avaient recouvré, dans un repos de deux ans, le sang dont la défaite de Bédir les avaient épuisés. Il levèrent une armée de trois mille combattants, accrue de nombreux renforts par des alliances avec les tribus errantes, ennemies de Mahomet. Les femmes mêmes de la Mecque s'enrôlèrent pour venger leurs pères, leurs maris, leurs frères, morts dans la première campagne. Ces femmes, à la tête desquelles marchait une belle et intrépide Coraïte, nommée Hind, agitaient dans leurs mains des tambours bordés de clochettes de chameaux, et chantaient tour à tour, pour animer les guerriers, des hymnes de guerre, des lamentations ou des cantates de triomphe. Hind, fille d'Otba, tué par Hamza, oncle de Mahomet, à la bataille de Béder, jurait d'avoir sang pour sang par la mort d'Hamza, meurtrier de son père. Un esclave noir, nommé Wahchi, qui suivait l'armée, avait juré à Hind que sa flèche boirait le sang d'Hamza. Toutes les fois que Hind rencontrait le noir dans la marche, elle lui rappelait son serment et lui promettait sa récompense.

Un moine à barbe blanche, d'abord apostat des idoles, puis revenu par inconstance de foi aux faux dieux de ses pères, marchait avec l'armée et la fanatisait de ses prédications. Hind arriva



en peu de jours jusque dans l'oasis de Médine, plantée de dattiers, et dévasta les campagnes. Mahomet voulait l'attendre derrière les remparts de Médine. L'ardeur de ses musulmans fit violence à sa résolution. Il consentit à les conduire au combat. Il refusa le secours des juifs à Médine, aussi indignés que les croyants de la violation de leur territoire.

LXIII

Les deux armées s'abordèrent à peu de distance de la ville. Celle des Coraïtes comptait quatre combattants contre un. Hind et ses compagnons l'animaient des sons de leurs tambours et des vers de leurs poëtes; l'histoire a conservé leur chant de guerre:

„Nous sommes les filles des étoiles du matin, nos pieds foulent des coussins moelleux!

„Nos cous sont entourés des perles, nos cheveux sont embaumés de parfums;

„Les braves qui font face à l'ennemi, nous les enlaçons dans nos bras; les lâches qui fuient, nous les répudions et nous leur refusons notre amour!"

Le moine, après avoir vainement harangué les soldats de Mahomet pour les séduire, ne reçut que des insultes et lança le premier trait. Le combat, quoique inégal, fut long et disputé. Plusieurs fois les cavaliers coraïtes traversèrent les Médinois pour enlever Mahomet. Un des cavaliers de Médine parvint, le sabre nu, jusqu'aux femmes de la Mecque. Il fit tournoyer son arme sanglante sur la tête de Hind et dédaigna de la frapper parce qu'elle était femme.

Deux jeunes frères Coraïtes, frappés à la fois par Hamza et par Ali, vont poser leurs têtes pour mourir sur les genoux de leur mère de la troupe de Hind. „Qui vous a frappés, mes enfants? leur dit la mère. — C'est Hamza et Ali, répondirent ses fils. — Eh bien, je jure, dit-elle, de ne plus boire de vin que dans leur crâne!"

Hamza poursuivait ses exploits, quand l'esclave noir, qui l'épiait de loin pour accomplir son serment à Hind, lui lance un trait mortel et l'étend sur la poussière. Il reconnaît, en expirant, le nègre vengeur de Hind; mais il expire sans pouvoir se venger à son tour. Le drapeau que portait Hamza est ramassé par une héroïne musulmane nommée Amra. Elle groupe autour d'elle les plus braves combattants de Mahomet.

Mais un cri s'élève: „Mahomet est mort!" Il sème le découragement dans les rangs. Mahomet, en effet, pressé par des

nuées de cavaliers coraïtes, combattait en héros monté sur un coursier de guerre. Une tranchée, recouverte de sable par les ennemis, l'engloutit tout à coup avec son cheval. Ses compagnons le retirent du fossé et le couvrent de leurs sabres. Mais une flèche l'atteint au visage; des pierres, lancées du haut de la colline, brisent son casque. Abou-Obeydah a la main percée d'un trait d'acier, en la tendant pour parer le coup porté au prophète: „Qui veut donner sa vie pour la mienne? s'écria Mahomet en tombant de nouveau sous le poids d'une foule d'ennemis. — C'est moi!“ répondent ensemble huit ou dix de ses disciples en mourant à ses pieds. Le dernier d'entre eux, Doudjanah, couvrant de son corps Mahomet, étendu à terre, recevait dans les épaules les flèches et les lances dirigées contre le prophète. Les anneaux de la chaîne du casque de Mahomet avaient pénétré profondément dans les chairs. Abou-Obeydah les arrache avec les dents, et se brise, sans jeter un cri, deux dents, en arrachant le fer de la blessure. Un autre suçait le sang de la plaie pour boire le poison s'il était mêlé avec le sang. „Celui qui mêle son sang avec le mien, lui dit le prophète en conservant toute sa présence d'esprit devant la mort, ne sera jamais atteint par le feu de l'enfer!“

Une femme de Médine, qui avait suivi les musulmans pour leur donner à boire dans la mêlée, saisit un sabre et combattit comme un héros pour couvrir son prophète. Le sabre d'un Coraïte lui fendit l'épaule. Un jeune compagnon de Mahomet, nommé Zyad, roula sur le sable, blessé à mort en le défendant. Mahomet étendit la jambe vers lui pour qu'il y reposât sa tête en mourant. Zyad expira ainsi sur les pieds du prophète pour qui il donnait sa vie.

LXIV

Ces dévouements avaient rallié autour du général assez de musulmans pour le préserver de tomber entre les mains de ses ennemis et pour refouler les Coraïtes. Mais le bruit de sa chute de cheval et de sa mort s'était répandu dans les restes de son armée et consternait ses fidèles.

Aboubekre, Ali, Omar, Othman, séparés de lui par la mêlée et groupés sur une éminence, s'entretenaient avec larmes de la perte de leur maître. Un jeune Médinois, fils de Nadhir, les aperçoit: „Que faites-vous là immobiles? leur crie-t-il. — Mahomet n'existe plus, répondent-ils. Pour qui combattre? — Eh bien, reprend le fils de Nadhir, s'il est mort, n'est-il pas honteux de survivre? Venez mourir comme lui!“

Ils se jettent de nouveau dans la mêlée pour unir leur sang à celui du prophète. Ils le trouvent vivant, lui font jour à travers la cavalerie ennemie et se replient dans l'étroit défilé du mont Ohud.

Mahomet, le sang de ses blessures étanché, remonte à cheval, se retourne à l'embouchure du défilé et tue d'un coup de lance dans la gorge le premier Coraïte qui tente de le franchir. Les musulmans, ranimés par sa présence et couverts par son bras, se rallient sur les deux flancs de la montagne. L'ennemi les y insulte sans oser les aborder. Ali va chercher dans le creux de son bouclier de l'eau découverte dans une coupe naturelle du rocher, pour laver le sang et la poussière qui souillent le visage de son second père.

Pendant cette trêve, Hind et les femmes des Coraïtes vainqueurs se répandent comme des furies sur le champ de bataille pour y assouvir la vengeance jurée aux mânes de leurs pères et de leurs maris. Soixante-dix cadavres de musulmans jonchaient la terre, elles les dépouillent et les mutilent. La féroce héroïne Hind cherchait le corps d'Hamza, le meurtrier de son père, tué à son tour par la flèche de l'esclave nègre Wahchi. Elle le découvre, se précipite sur le cadavre, lui ouvre les flancs d'un coup de sabre, lui arrache le cœur et le déchire entre ses dents. Puis, arrachant de son propre sein et de ses jambes les colliers et les bracelets dont ils étaient ornés, elle les donne à l'esclave noir et se fait à elle-même un collier et des bracelets avec les oreilles des morts.

LXV

Après ces représailles, Abou-Sofyàn, chef des Coraïtes, voyant l'inexpugnable position occupée par les musulmans, rallie ses soldats pour reprendre en triomphe le chemin de la Mecque. En défilant sous les flancs de la montagne, il insulte à haute voix les vaincus. „Victoire aux idoles! s'écrie-t-il en défiant Omar et Aboubekre! — Victoire au vrai Dieu qui confondra les idolâtres! répond l'armée de Mahomet. — Omar, reprend Abou-Sofyàn, je t'adjure de me dire si Mahomet est mort? — Il est vivant, répond Omar, et il entend tes paroles!“

LXVI

Mahomet, après la retraite des Coraïtes, redescendit dans la plaine pour pleurer et ensevelir les morts. En approchant du

cadavre de son oncle Hamza, mutilé par Hind, la fureur le saisit. „Si je ne craignais pas, dit-il, d'affliger Safyà, sa mère, je le laisserais là, en témoignage de l'impiété des idolâtres, jusqu'à ce que les entrailles des aigles fussent devenues son sépulcre; si Dieu m'accorde un jour la victoire sur les Coraïtes, j'en mutilerai trente pour venger Hamza!"

Il ne tarda pas à se repentir de ce mouvement tout humain de férocité et de vengeance. „Mais non, dit-il en se reprenant, s'il est permis aux musulmans de traiter leurs ennemis comme on les a traités eux-mêmes, il est plus méritoire de supporter sans représailles et avec magnanimité de tels outrages sans les imiter!" Il défendit de profaner les morts.

Il enveloppa de son manteau le corps d'Hamza, et fit lui-même ses funérailles. „O Hamza! s'écria-t-il sur sa tombe, je n'ai jamais perdu un ami tel que toi!" Les femmes de Médine, accourues pour pleurer leurs pères, leurs époux, leurs fils, voulaient emporter leurs corps pour les ensevelir à Médine: „Non, dit-il, enterrez les morts où ils sont tombés, et sans laver le sang de leurs blessures. Ils paraîtront avec ce sang au jour de la résurrection, et leurs blessures exhaleront l'odeur des aromates! Je porterai alors moi-même témoignage pour eux!"

Une de ces femmes rencontra l'armée vaincue qui rentrait à Médine: „Où est mon père? demanda-t-elle aux soldats. — Il est tué, lui répondit-on. — Et mon mari? — Tué aussi. — Et mon fils? — Tué avec eux, lui dirent-ils. — Mais Mahomet? — Le voici vivant, lui répondirent les guerriers. — Eh bien, dit-elle en apostrophant le prophète, puisque tu vis encore, tous nos malheurs ne sont rien!"

Un tel fanatisme promettait à Mahomet des représailles de sa défaite. Il parut sentir plus de tristesse que d'humiliation dans son revers. En passant devant une des maisons à Médine d'où l'on entendait sortir les lamentations des femmes déplorant la mort de leurs époux: „Et le brave Hamza, dit-il en versant lui-même des larmes, il n'est point de femme qui le pleure!"

XLVII

Après deux jours donnés aux regrets, il appela ses fidèles musulmans aux armes, pour ne pas laisser peser longtemps sur eux le découragement d'un revers. Ils marchèrent en plus grandes forces sur les traces de l'armée de la Mecque, comme s'ils eussent été les vainqueurs. Abou-Sofyàn n'osa pas se retourner pour le combattre. Le prestige de la victoire revint à Mahomet. Ses

expéditions parcoururent librement le désert, imposant sa foi et son alliance à de nombreuses tribus.

Nous négligerons cette lente mais continuelle conquête qui rangeait peu à peu la moitié des Arabes sous sa domination. C'est l'histoire de la conquête plus que celle de l'homme. Revenons à l'homme.

La défaite du mont Ohud ne lui avait rien enlevé de son ascendant prophétique à Médine. Il continuait à publier une à une les prescriptions du Coran. Sa renommée, répandue de bouche en bouche avec ses lois dans le désert, amenait à Médine les Scheiks de l'Arabie. Il conférait avec eux; il les éblouissait de son éloquence; il contractait paix et amitié avec leurs tribus; il n'imposait plus alors sa religion, il la conseillait, laissant chacun libre de se convertir ou de persévérer dans les traditions de ses pères. Il savait assez, comme philosophe et comme politique, qu'une fois le germe semé il lèverait dans ce sable, et que la religion de la victoire serait tôt ou tard celle du plus grand nombre.

Menacé d'un siége dans Médine par les alliés des Coraïtes, il fortifia sa capitale en l'entourant d'un fossé taillé dans le roc. Il assistait au travail des habitants de Médine pour les encourager et achever promptement ces circonvallations. Un jour qu'il avait pris la pioche lui-même, et qu'il frappait le rocher, trois étincelles en jaillirent. „Que veulent dire ces trois éclairs? lui demanda-t-on. — Le premier, répondit-il du ton d'un inspiré qui voit l'avenir, m'annonce la conquête de l'Arabie à ma loi; le second, la possession de la Syrie et de l'Occident; le troisième, la domination de l'Orient tout entier!"

Dix mille confédérés contre Médine parurent avec les Coraïtes sous les remparts. Le siége fut long et sans danger pour Médine. Ali s'y signala dans des combats chevaleresques, sous les murs, avec les champions de la Mecque. Safyà, mère d'Hamza, y vengea son mari. Renfermée dans le château fort du poëte Hassan, elle aperçut, du haut du toit, un guerrier ennemi rôdant sous les murs. „Va tuer cet ennemi, dit-elle à son hôte. — Que Dieu te pardonne, fille d'Aboutaleb, lui répondit le poëte; tu sais que je ne suis pas un homme de guerre!" Safyà se saisit de son sabre, descendit dans la plaine, combattit le guerrier, et vengea dans son sang celui de son fils Hamza.

Bientôt les artifices d'un vieillard bédouin, que Mahomet employa comme négociateur occulte auprès des chefs des tribus confédérées contre lui, rompirent la ligue. La mauvaise saison avançait: „Il n'y a plus moyen de camper ici, répandirent les

affidés du prophète, la pluie éteint nos feux, le vent déchire nos tentes, la poussière souille nos marmites, il faut partir!“ Ces murmures firent successivement lever le camp à toutes les tribus. Les Coraïtes, privés de leurs alliés, abandonnèrent le siége. „C'est la dernière fois qu'ils auront vu les murs de Médine! s'écria Mahomet en les regardant s'éloigner; ce sera à nous désormais d'aller leur porter la guerre!“

Il commença la campagne par la punition d'une tribu voisine de Médine qui avait trahi son serment envers lui. Il leur envoya d'abord un parlementaire nommé Loubabà, pour les endormir en les berçant d'un faux espoir de pardon. „Nous conseilles-tu de nous fier de notre vie et de celle de nos enfants à la parole du prophète? lui demandèrent les chefs et les femmes de la tribu. — Oui,“ répondit l'envoyé de Mahomet. Mais, touché en même temps du sort de cette tribu condamnée à périr, et voulant indiquer, par un signe muet, un parti contraire à celui que conseillait sa parole, il passa horizontalement sa main sur son cou avec le geste du sabre qui tranche des têtes.

La tribu comprit le geste et ne se fia pas aux paroles. Elle prit la fuite pendant la nuit: la vengeance du prophète fut trompée. Mais, à peine Loubabà avait-il ainsi sauvé la vie de cette tribu proscrite, qu'il se repentit de son humanité et résolut de se punir lui-même de son crime. Il rentra à Médine, et, s'attachant avec des cordes de poils de chameau à une des colonnes de la mosquée, dénonça à haute voix sa supercherie et jura de ne prendre aucun aliment jusqu'à ce que le prophète lui eût remis sa trahison. Mahomet, touché de son action, lui pardonna et le délia de sa colonne. Mais, le lendemain, un autre de ses lieutenants s'étant emparé d'une autre tribu qui avait trempé dans la confédération, il fit creuser une immense tranchée sur la place et la combla de sept cents cadavres immolés en représailles de la violation du serment. Il partagea entre les musulmans les armes, les dépouilles, les troupeaux de cette riche tribu.

Chaque fantassin avait une part, chaque cavalier trois. Le nerf de la guerre, dans ces contrées où l'espace est sans bornes, était la cavalerie. Mahomet voulait la multiplier dans son armée. Il attacha des récompenses et des honneurs à l'élève des chevaux de race, institua des courses, ordonna des généalogies de noblesse entre les coursiers. Il établit aussi des lices d'épreuve et de gloire pour la course des chamelles. Une des siennes, nommée Eladhbà, ayant été vaincue par celle d'un Arabe du désert, il rougit de honte comme un chamelier qui aurait eu sa gloire dans la renommée de son dromadaire.

La religion, la législation, la guerre et l'âge même ne le distrayaient pas de l'amour. Il avait fait épouser une de ses parentes, Zaynab, célèbre par ses charmes et par son esprit, au jeune Sayd, un de ses plus chers disciples. Un jour que Sayd était absent, Mahomet entra dans sa maison pour lui donner un ordre. Zaynab, à demi vêtue d'une mousseline transparente qui laissait voir la blancheur de sa peau et la grâce de sa taille, apparut dans toute sa séduction aux yeux éblouis de Mahomet. Il se retira saisi d'une invincible admiration en s'écriant: „Louange à Dieu, maître des cœurs!“ Zaynab ayant raconté avec terreur à son mari la visite et l'exclamation de son père adoptif, Sayd comprit qu'il fallait choisir entre la répudiation de sa femme ou la rivalité du prophète. Il alla demander à Mahomet la permission de répudier Zaynab. Mahomet l'épousa, malgré les préceptes du Coran, qui défendent aux pères adoptifs d'épouser les veuves ou les femmes répudiées de leurs fils.

Des fêtes splendides signalèrent ce mariage dans Médine. Mais Mahomet, instruit par sa propre faiblesse du danger de laisser éclater aux regards la beauté des femmes, interdit, à dater de ce jour, l'entrée de l'appartement de ses femmes aux étrangers. Il leur ordonna de tendre toujours un rideau entre elles et les hommes dans leurs chambres. „O croyants! écrivit-il dans le Coran, lorsque vous aurez quelque chose à demander aux épouses du prophète, ne leur parlez jamais qu'à travers un voile.“

Il signala, quelques jours après, son humanité envers ses ennemis de la Mecque. La ville, bloquée par une armée d'Arabes musulmans, périssait d'inanition. „Laisse parvenir les vivres à mes compatriotes,“ écrivit-il au général qui affamait les Coraïtes. La ville où il était né, pleine encore de ses parents et de ses disciples secrets, intéressait son cœur. Il ne voulait pas confondre les innocents et les coupables. Il partit lui-même à la tête de deux cents cavaliers pour surveiller l'exécution de ses ordres. Arrivé à l'endroit où il avait perdu sa mère, il y campa pour vénérer sa mémoire. Il pria et versa des larmes sur le tombeau de sa mère Aminà. Puis, tout à coup, se relevant avec effort comme si le fanatisme avait combattu en lui la nature: „Non, dit-il, il ne convient pas au prophète et aux croyants d'invoquer ainsi Dieu pour ceux qui ont adoré ses vaines images!“ Réflexion cruelle contre lui-même, qui attestait, cependant, la sincérité et la férocité de sa foi!

LXVIII

Comme il se relevait du tombeau de sa mère, une femme bédouine, montée sur un dromadaire, accourait à lui. „Les ennemis, lui dit-elle, se sont emparés de mon troupeau, que je faisais paître dans le désert. J'ai monté ce dromadaire, et j'ai fait vœu de l'immoler devant toi à Dieu si je parvenais à leur échapper par sa course. Je viens accomplir mon vœu. — Eh quoi! lui dit en souriant le prophète, ne serait-ce pas payer d'ingratitude le généreux animal à qui tu dois ton salut? Ton vœu est nul, car il est injuste; l'animal que tu m'as consacré n'est plus à toi, il est à moi; je te le confie; pars et va consoler ta famille.“

LXIX

Ses premières relations avec l'empereur d'Orient, Héraclius, qui régnait à Byzance, datent de cette époque. Il envoya des ambassadeurs à cet empereur pour conclure un traité de commerce avec le peuple de Syrie soumis à la domination romaine. Ses caravanes, en revenant de Syrie à Médine, ayant été attaquées, furent vengées par Sayd, son lieutenant, à la tête de cinq cents cavaliers musulmans. Sayd, blessé et rapporté par ses compagnons à Médine, y conduisit des tribus entières prisonnières de guerre pour y être vendues comme esclaves. Mahomet, du fond de son harem, entendit les lamentations des femmes et des enfants qu'on arrachait les uns aux autres pour les vendre en lots séparés, selon la convenance des acheteurs. Bien que sa législation n'eût pas aboli l'esclavage, subordination d'une caste à l'autre, aussi vieille que les mœurs guerrières et pastorales chez les patriarches, il tendait à le tempérer et à le transformer en une espèce de paternité et de tutelle légales qui font de l'esclave en Orient un client volontaire plus qu'une propriété de la famille. Il s'attendrit sur le sort de ces victimes de la guerre, et il défendit de séparer jamais les enfants des mères, et les femmes des époux, quand on vendrait des familles réduites en esclavage.

Une des esclaves conquises quelque temps après par Ali, fille d'un scheik opulent, renommée dans le désert par sa beauté et par ses talents, avait conclu avec Ali, son possesseur, une convention en vertu de laquelle elle se rachèterait de l'esclavage par une rançon de grand prix. Ne pouvant réunir à Médine la somme nécessaire à sa rançon, elle alla supplier Mahomet de lui prêter ce qui manquait au rachat de sa liberté. Mahomet, frappé

de ses charmes, lui proposa de l'affranchir de ses propres trésors, et de l'élever au rang de ses épouses; elle y consentit. Les Arabes de Médine, convaincus que tous les esclaves de sa race auraient désormais une puissante protection dans le cœur du prophète, se hâtèrent de donner la liberté à tous les prisonniers de sa tribu.

LXX

Cependant Aïché, la fille d'Aboubekre, parvenue à la fleur de son adolescence, et douée de tous les charmes du corps et de l'esprit les plus estimés des Arabes: l'élégance de la taille, la souplesse des attitudes, la majesté de la démarche, l'abandon de la chevelure noire, l'éclat humide des yeux *comme l'étoile dans le puits,* disaient leurs poëtes, était toujours son épouse préférée. Elle régnait dans sa maison à titre de fille autant que d'épouse. Elle régnait sur son cœur par l'étendue et par la justesse d'un génie naturel qui s'était façonné dès l'enfance par le génie et sur l'éloquence du prophète. Elle était son conseil autant que son amour; il trouvait en elle à la fois tout ce qu'un père pouvait rechercher dans sa fille, un mari dans sa femme, un inspiré dans son disciple. Les récits, les confidences, les *mémoires* d'Aïché elle-même, transmis par sa bouche après la mort de Mahomet à l'histoire, attestent en effet dans l'esprit et dans le cœur d'Aïché tout ce qui pouvait rendre une femme digne de captiver le plus grand des hommes de son temps. Aucune favorite des souverains modernes de l'Orient ou de l'Occident, si ce n'est la célèbre Roxane, ne paraît avoir justifié, par plus de charmes et par plus de séductions, son empire sur celui dont elle était l'esclave. Un nuage troubla cependant quelques jours cette félicité, et jeta le doute et la tristesse dans l'âme de Mahomet sur la fidélité de sa favorite. Voici le récit des circonstances les plus secrètes de cette aventure, par la bouche même d'Aïché.

LXXI

„Quand le prophète de Dieu, raconte Aïché, partait de Médine pour une expédition contre ses ennemis ou pour un voyage, il emmenait avec lui une de ses épouses. Elle le suivait accompagnée de quelques-unes de ses esclaves, enfermée dans une litière grillée et recouverte d'une voile suspendue aux flancs d'un chameau.“ (C'est encore ainsi que voyagent les femmes des Arabes ou des Ottomans dans le désert.) „Le sort, continue

Aïché, était tombé sur moi pendant la campagne du prophète contre l'infidèle Abdallah. Quand on partait le jour ou la nuit, je sortais de ma tente; je me dérobais, selon le précepte, aux regards des hommes. Je me couchais dans ma litière; deux esclaves la soulevaient et l'attachaient aux flancs du chameau. Une litière pareille, occupée par une femme de ma suite, faisait contre-poids du côté opposé. Je pesais peu à soulever, car j'étais mince et légère à cause de ma tendre jeunesse et de mon extrême sobriété, vertu alors commune à presque toutes les femmes de l'Arabie.

„Au retour de cette campagne, et comme l'armée touchait à sa dernière station avant Médine, on fit halte à la chute du jour et on dressa les tentes pour se reposer pendant une moitié de la nuit.

„Avant le jour, le prophète donna le signal de lever le camp. Pendant que l'armée défilait à sa suite, et qu'on pliait les bagages, je m'éloignai seule un moment dans la campagne. En revenant vers ma tente, je m'aperçus que j'avais perdu un collier d'onyx de Dhafar détaché et tombé de mon cou pendant mon excursion. Je retournai vite sur mes pas pour le chercher dans le sable. Je perdis du temps pendant cette recherche; enfin, ayant retrouvé mon collier, je revins en courant vers le camp. L'armée n'y était plus, ma tente était enlevée, mon chameau parti. Les esclaves chargés du soin d'attacher la litière l'avaient soulevée et attachée aux flancs de l'animal sans même s'apercevoir au poids que je n'étais pas dedans. Quand j'arrivai, je ne trouvai plus personne; interdite et épouvantée, je m'enveloppai dans mon voile, et je m'assis à terre, espérant qu'on s'apercevrait bientôt de mon absence et qu'on accourrait pour me chercher. Il n'en fut rien, on continua la marche sans soupçon de la litière vide.

„Pendant que je me consumais ainsi dans l'attente, le fils de Moàtal, Safwan, monté sur son chameau passa près de moi. Il me reconnut pour m'avoir vue bien souvent dans la maison du prophète, avant le temps où le Coran nous défendit de nous laisser regarder par les étrangers. Il fit une exclamation d'étonnement à Dieu, et s'écria: „Est-il possible? C'est la femme du „prophète!“

„Il descendit de son chameau, le fit agenouiller devant moi et me pria de monter à sa place. Je jure par le ciel qu'il ne dit pas un mot de plus. Il s'éloigna respectueusement à l'écart pendant que je montais sur son chameau, puis il prit la longe du licou de l'animal et marcha en silence devant lui. Nous ne pûmes



rejoindre l'armée qu'en plein jour, à la halte du matin. En nous voyant reparaître ainsi ensemble, on chuchota mille choses contre nous. Les calomnies se répandirent de bouche en bouche dans le camp et montèrent jusqu'aux oreilles du prophète.

„Après le retour à Médine, je tombai malade d'émotion et de fatigue. Je remarquai que le prophète ne me témoignait plus la même tendresse qu'il montrait ordinairement pour ma santé quand j'étais souffrante. S'il entrait dans ma chambre, il se bornait, sans m'adresser la parole, à dire à ma mère, qui veillait près de mon lit: „Comment va votre „fille?“ Je fus blessée de cette froideur inaccoutumée, et je lui dis un jour: „Apôtre de Dieu, je „désire, si vous le permettez, être soignée chez mes parents. — Je le veux bien,“ répondit-il. On me transporta dans la maison de ma mère.

„J'y restai trois semaines sans voir le prophète. Un jour que j'étais déjà rétablie, une de mes amies vint me visiter et s'écria tout à coup, en rompant la conversation: „Maudits soient les calomniateurs! — Que veux-tu dire?“ lui répondis-je. Alors elle me raconta les bruits qui couraient sur ma rencontre avec Safwan, attribuée à une intelligence coupable entre nous. Je rougis, je fondis en larmes, je me levai et me précipitai vers ma mère: „Que Dieu vous pardonne, lui dis-je. Quoi! on déchire ma réputation et vous me laissez tout ignorer! — Calme-toi, ma fille, „me répondit ma mère; il est bien rare qu'une femme jeune, „belle, adorée de son mari, et qui a des rivales dans son cœur, „échappe à la médisance!“

„La rumeur contre moi et contre Safwan était si grande dans Médine, que le prophète, affligé du scandale des conversations, monta en chaire dans la mosquée et nous justifia en s'indignant contre ceux qui calomniaient, dit-il, une personne de sa maison qui lui était si chère et un brave guerrier dont il n'avait jamais reçu que des services.

„Ces paroles, qui firent que les uns se justifièrent de la calomnie aux dépens des autres, ne firent qu'accroître le bruit. Le prophète, sur les conseils d'Ali, fit comparaître ma suivante pour l'interroger sur ma conduite. Malgré les coups qu'Ali lui donnait pour la contraindre à des aveux contre moi, elle jura que j'étais pure. Le prophète alors, tranquillisé, vint me visiter.

„Il me trouva pleurant avec mon père, ma mère et une femme de mes amies, qui ne pouvaient me consoler. Il s'assit à côté de moi et me dit: „Tu sais, Aïché, les bruits qui courent contre toi; „si tu as commis une faute, confesse-la-moi avec un cœur re„pentant, Dieu est indulgent et pardonne au repentir.“

„Les sanglots m'empêchèrent longtemps de répondre, j'espérais que mon père et ma mère allaient répondre pour moi; mais, voyant qu'ils gardaient le silence, je fis un violent effort sur moi-même et je dis: „Je n'ai rien fait dont je puisse me „repentir; si je m'accusais, je manquerais à ma conscience; „d'un autre côté, j'aurai beau nier la faute dont on m'accuse, on „ne me croira pas; je dirai comme…“ Ici je m'arrêtai un instant; le trouble où j'étais me fit perdre dans la mémoire le nom du patriarche Jacob que je cherchais en vain: „Je dirai, „comme le père de Joseph, repris-je: *Patience, et que Dieu seul „me justifie!*“

„En ce moment, le prophète, trop ému lui-même, tomba dans une de ces défaillances pendant lesquelles le ciel lui communiquait ses inspirations. Je lui mis un coussin sous la tête et j'attendis sans inquiétude son réveil, sûre que le ciel m'aurait absoute pendant sa révélation. Mais mon père et ma mère, moins certains que moi de mon innocence, dans quelle anxiété n'attendaient-ils pas la fin de l'évanouissement et le premier mot du prophète! Je crus qu'ils allaient mourir de terreur.

„A la fin le prophète reprit ses sens, il essuya son front couvert de sueur, quoique nous fussions en hiver, et me dit: „Réjouis-toi, Aïché, ton innocence m'a été révélée d'en haut! — „Dieu soit loué!“ m'écriai-je. Et le prophète, sortant à l'instant de la maison, alla publier le verset du Coran qui atteste mon innocence.“

Cette justification d'Aïché, inspirée à Mahomet par la conviction ou par l'indulgence, atteste sa passion pour sa favorite. Nous en verrons une autre preuve à sa mort. La rentrée d'Aïché dans la maison du prophète fit taire les bruits injurieux de son honneur. Le poëte satirique de Médine, Hassan, qui avait fait des vers à sa honte, en fit à sa gloire pour mériter le pardon du prophète:

„Elle est pudique et sage, écrivit Hassan, elle est svelte et souple, et sa taille n'est pas alourdie par l'excès de chair qui surcharge les femmes oisives du harem!“

LXXII

Mahomet, vainqueur par lui-même ou par ses lieutenants de toutes les tribus de l'Hedjàz, résolut de préparer l'avénement de son culte à la Mecque par une visite triomphale à la Kaaba. Les longues vues de sa politique religieuse éclatèrent tout entières dans ce plan. S'il n'eût voulu être que conquérant, il aurait



marché à la Mecque en vainqueur, et non en pontife. Il était assez puissant alors en armes, en trésors, en soldats, en alliés dans toute l'Arabie, pour reconquérir sa patrie ou pour l'effacer de la terre. Médine, sa patrie adoptive, avait de grands titres pour devenir sa capitale.

Les Coraïtes, anéantis ou dispersés, ne pouvaient plus lutter avec leur proscrit adopté par la moitié des Arabes. Mais Mahomet, qui pouvait les proscrire à son tour en les exterminant, préféra traiter avec eux. Il comprit avec justesse que l'exterminateur de la Mecque, ville sainte, et le destructeur de la Kaaba, temple universel des descendants d'Abraham, pourrait être le dominateur, mais ne serait jamais le prophète des Arabes.

Les idées que Mahomet méditait d'inaugurer en Arabie devaient, pour être adoptées par ses compatriotes, se rattacher aux traditions.

Il accepta le temple, il en chassa l'idole.

Telle fut la pensée de Mahomet dans son traité avec les Coraïtes, découragés de la lutte, et dans le pèlerinage militaire et religieux qu'il résolut de conduire lui-même à la Mecque.

Sa suite, composée d'idolâtres alliés autant que de musulmans fidèles, était une armée et un peuple. Deux mille mahométans à cheval et armés, douze mille Arabes de Médine et du désert, une file innombrable de chameaux caparaçonnés de rameaux et de fleurs, et chargés de riches présents pour le temple, arrivèrent en vue de la ville sainte. Quelques guerriers coraïtes, obstinés dans leur haine, étaient sortis de la ville, malgré la masse de leurs concitoyens, pour leur disputer les portes. Son chameau s'arrêta et s'agenouilla de lui-même à l'aspect des murs. Ses Arabes s'en étonnèrent: „Son chameau est donc rétif? dirent-ils entre eux. — Non, leur dit le prophète, l'animal n'est point rétif, mais il s'est senti repoussé par la main invisible, par la même main qui repoussa jadis l'éléphant du chef des Abyssins, prêt à fouler le sol de la Mecque; arrêtons-nous ici!“

Mahomet négocia de là sa libre entrée dans la ville sainte. Les négociateurs coraïtes furent saisis de stupeur en voyant les respects que les Arabes, convertis ou mêmes idolâtres, rendaient devant eux au compatriote qu'ils avaient proscrit comme insensé et blasphémateur.

On recueillait l'eau dans laquelle il avait lavé son visage et ses mains; on disputait au vent le cheveu tombé de sa tête; on emportait la poussière sur laquelle s'était imprimée la trace de ses pas. „Je suis allié à la cour d'Héraclius, empereur des

Romains, de Byzance, et à la cour du grand roi de Perse dans sa capitale, disait à son retour à la Mecque le négociateur Orwa; mais je ne vis jamais de souverain vénéré de ses esclaves autant que Mohammed l'est de ses sectateurs!"

Malgré les murmures de son armée, qui ne comprenait pas son indulgence, Mahomet signa un traité presque humiliant avec les Coraïtes. „Pourquoi, lui dirent Omar, Ali, Aboubekre, ravaler notre religion triomphante par ces timides concessions aux incrédules? — Je suis le serviteur de Dieu, répondit Mahomet à ces murmures, j'obéis à ses inspirations, il ne me trompera pas!"

LXXIII

Il conclut une trêve de dix ans avec les Coraïtes. Semblable à Henri IV à son entrée à Paris, il sembla traiter les vaincus en vainqueurs, et les vainqueurs en vaincus. Son triomphe pacifique de la Mecque ne fut qu'une imposante revue de ses forces, passée sous les murs du temple et sous les yeux de ses compatriotes éblouis. Les murmures croissants de son armée ne l'ébranlèrent point dans son dessein aussi politique qui magnanime. „Je ne suis pas le prophète de mes amis, leur dit-il, mais le prophète de l'Arabie et de tous les croyants futurs dans le monde."

Par respect pour les usages et pour les traditions, il n'entra pas cette fois dans la ville sainte. Il retourna à Médine sans avoir tiré l'épée, et profita de la paix avec les Coraïtes pour étendre sa foi par des envoyés dans tous les royaumes ou empires limitrophes de l'Arabie.

Le roi de Perse déchira avec mépris la lettre par laquelle Mahomet le conviait au culte du seul Dieu. „Est-ce ainsi, dit le monarque offensé du titre d'apôtre de Dieu pris par Mahomet, qu'un homme qui est mon esclave doit me parler?" En apprenant cette réponse, Mahomet s'écria:

„Eh bien, que son empire soit déchiré comme il a déchiré mon message." La malédiction ne devait pas tarder à s'accomplir par la main d'Ali!

Le roi d'Abyssinie traita ses envoyés avec plus de déférence. La ressemblance apparente de l'islamisme et du christianisme lui fit confondre les deux cultes et accepter l'alliance de Mahomet.

Le prince de la race copte, qui gouvernait alors l'Égypte indépendante et à demi chrétienne, accueillit ses ambassadeurs comme ceux d'une puissance naissante qui l'aiderait à combattre les Romains. Il lui jura amitié; il lui envoya en présent un cheval de race, une mule blanche, fameuse par son instinct,



nommée Doldol, et que le prophète monta jusqu'à sa mort, enfin deux jeunes filles nobles de la race des Coptes. L'une, nommée Sirin, fut donnée en mariage par Mahomet au poëte de Médine, le célèbre Hassàn. Il épousa l'autre, vierge d'une merveilleuse beauté, nommée Maria et surnommée la Copte. Il l'aima avec une passion qui balança souvent l'empire d'Aïché sur son cœur.

Bientôt après, à la reddition d'une place forte de l'Arabie syrienne emportée par ses troupes, il épousa une autre princesse syrienne prise dans l'assaut. Elle se nommait Safyà; ses guerriers se la disputaient pour ses charmes. Mahomet, appelé pour juge entre les prétendants, étendit son manteau sur la captive et la consacra ainsi pour ses propres voluptés. Son triomphe faillit lui coûter la vie. Une des captives, nommée Zaynab, lui donna un festin dans lequel on servit une brebis empoisonnée. Il repoussa la chair de ses lèvres après l'avoir goûtée. Un de ses disciples, qui en mangea avant lui, tomba mort à ses pieds. Le poison fut constaté dans l'animal. „Malheureuse! dit-il à Zaynab, quel motif t'a poussée à ce crime? — Tu es le destructeur de ma nation, répondit la Judith arabe, j'ai voulu la venger sur toi si tu n'étais qu'un conquérant ordinaire, ou embrasser ton culte si le ciel te révélait le danger!“ Zaynab obtint son pardon en faveur de cette épreuve qui avait justifié le don d'inspiration dans le prophète. Cependant le poison qu'il avait goûté circula depuis ce temps dans ses veines et multiplia les crises et les défaillances dont il fut de plus en plus visité.

LXXIV

L'extension et l'affermissement de sa puissance dans l'Arabie firent accueillir avec d'habiles égards ses ambassadeurs par Héraclius, empereur des Romains, à son passage en Syrie pour aller visiter Jérusalem. L'empereur plaça la lettre de Mahomet sur un coussin à brocart et combla de présents ses envoyés. A leur retour, Mahomet, suivi d'une population et d'une armée innombrables, alla accomplir à la Mecque le pèlerinage si longtemps suspendu.

A la tête de ce peuple, qui avait remplacé le sien, entouré de ses disciples, devenus ses généraux, monté sur sa chamelle Coswa, la plus renommée du désert, le sabre, symbole de ses victoires passées et futures, suspendu à sa ceinture, il rentra enfin dans sa patrie et dans le temple où il avait subi tant d'outrages. Il n'en vengea aucune. Il accomplit religieusement, au

nom du Dieu d'Abraham, tous les rites de l'ancien pèlerinage autour de la Kaaba et sur les collines sacrées de la Mecque.

Le peuple n'eut pas à changer une lettre de ses cérémonies, mais seulement une idée dans ses adorations. Il le laissa libre de se convertir ou de persévérer dans ses superstitions. Une nombre immense se convertit à l'aspect de la force irrésistible qui leur semblait justifier la mission du prophète; il prit, en signe de parenté, une nouvelle épouse parmi les Coraïtes. C'était la fille du chef Abou-Sofyan, nommé Habibé; il rentra à Médine au milieu des fêtes de ses noces.

LXXV

Sayd, son guerrier favori, en ressortit aussitôt à la tête de l'élite de ses troupes pour marcher contre la Syrie. Les princes arabes de cette partie de l'Asie Mineure, alliés des Romains, avaient rassemblé contre le dominateur de l'Arabie indépendante une armée de cent mille combattants. Sayd succomba sous cette nuée d'ennemis et perdit la vie dans la bataille. Le drapeau de Mahomet que Sayd portait tomba avec lui. Djafâr le releva, un coup de sabre lui abattit la main droite; il saisit le drapeau de la main gauche, un autre coup de sabre lui trancha cette main; il continua à tenir l'étendard levé entre ses bras sanglants et sa poitrine jusqu'à ce qu'un coup de lance le renversât dans les plis du drapeau. Trois autres guerriers le relevèrent successivement et moururent. A la fin, Khaled parvint à le tenir debout, à rallier ses troupes et à se replier sur Médine.

Mahomet, en apprenant le premier ce revers, montra plus de douleur de la perte de ses amis que de défiance de la fortune. Il alla visiter Esmà, femme de Djafâr, tué sous le drapeau, et se fit amener ses deux petits enfants; il les embrassa et pleura sur eux. „Apôtre de Dieu, lui dit Esmà inquiète, pourquoi pleures-tu? — Ils n'ont plus de père!“ répondit le prophète.

En sortant de la maison de la veuve, il rencontra sur la place de Médine la fille de Sayd, qui ignorait également la mort de son père. Il la serra en sanglotant dans ses bras. „Que veulent dire ces sanglots? lui demanda la jeune fille. — Ce sont, répondit Mahomet, les regrets d'un ami sur la perte d'un ami!“

Bien loin de reprocher leur revers à ses troupes vaincues, il marcha au-devant d'elles avec des honneurs, suivi de la population entière de Médine. Il portait devant lui sur sa chamelle les fils en deuil de ses généraux tués pour lui. L'armée rap-



portait leurs cadavres. Il leur fit de magnifiques funérailles. Des élégies héroïques furent récitées à leur gloire. „Ne pleurez pas sur Djafàr, dit en chaire le prophète, à la place des deux mains qu'il a perdues pour la foi, Dieu lui a donné deux ailes sur lesquelles il plane maintenant dans le paradis avec les esprits célestes!“ Il donna sa veuve Esmà pour épouse à Aboubekre.

Le ciel sembla justifier sa confiance en dispersant comme la poussière la nuée de Syriens, de Romains et d'Arabes vainqueurs de Sayd. La discorde ne tarda pas à rompre le faisceau. D'ailleurs, Mahomet, protégé par la nudité d'un désert sans vivres et sans eau, n'avait rien à craindre d'une expédition si nombreuse. Il pouvait attaquer partout sans être attaqué jamais dans sa capitale. L'espace et la solitude combattaient pour lui. Sa religion, portée à son gré par ses chameaux et par ses coursiers, était inaccessible dans son aire. La défaite, la victoire et le temps multipliaient de jour en jour ses sectateurs.

Le chef des Coraïtes, Abou-Sofyan, beau-père de Mahomet, étant venu à Médine sans sauf-conduit pour négocier avec lui, entra chez sa fille Habibé et s'assit sur son tapis. Habibé retira le tapis des pieds de son père. „Que fais-tu, ma fille? lui dit Abou-Sofyan, me trouves-tu donc indigne de m'y asseoir? — Ce tapis, répondit Habibé, est le lit du prophète de Dieu, et tu es souillé par l'adoration des idoles!“

LXXVI

Les nombreux sectateurs qu'il avait maintenant à la Mecque et que la crainte empêchait encore de se déclarer le sollicitaient de venir enfin les affranchir de leur servitude morale; d'un autre côté, le désir de relever la confiance de ses troupes, abattues par le dernier revers, lui commandaient une conquête trop longtemps suspendue. Il n'avait plus à redouter une résistance désespérée des Coraïtes. Il marcha à la tête de vingt mille guerriers vers la Mecque, résolu d'y planter enfin son drapeau. A son approche, tout chancela dans les cœurs. Un de ses oncles, fils d'Abdelmotaleb, nommé Abbas, accourut au-devant de lui avec tous les siens et se déclara son disciple. Abbas lui servit de parlementaire avec ses compatriotes. Abou-Sofyan, général le plus accrédité dans la Mecque, hésitait encore. Abbas, par l'ordre de Mahomet, le flatta et lui conféra le droit de protéger tous ceux des ennemis du prophète qui chercheraient asile dans sa maison. Abbas plaça ensuite Abou-Sofyan sur une éminence

d'où il pouvait voir défiler l'armée conquérante. Abou-Sofyan était écrasé du nombre des guerriers et de l'éclat de leurs armes. „Quels sont, dit-il à Abbas, ces hommes tellement bardés de fer qu'on ne voit que leurs yeux à travers la visière du casque? — C'est Mahomet et sa garde, répondit Abbas. — Ah! reprit Abou-Sofyan, en vérité la royauté du fils de ton frère est majestueuse! — La royauté! repartit Abbas, que dis-tu là? As-tu oublié que le fils de mon frère n'est pas un roi, mais un prophète? — C'est vrai," dit le guerrier coraïte en se reprenant; et il rentra dans la ville pour persuader à ses compatriotes qu'il était insensé de combattre contre cette force qu'il croyait surhumaine.

Mahomet divisa son armée en quatre corps et désigna des chefs pour les commander sous lui. Un de ses lieutenants s'étant écrié: „Gloire au prophète, c'est enfin aujourd'hui le jour du carnage!" Mahomet, qui ne voulait point de sang sur son triomphe, le destitua à l'instant et nomma un autre commandant. Il rentra dans la ville monté sur son chameau, ayant en croupe derrière lui l'enfant de son martyr Sayd, tué dans la dernière campagne. Aboubekre et Oçayd, ses lieutenants, étaient à cheval à côté de lui; sa garde, masquée de fer, le précédait et le suivait comme un nuage sombre. Il portait sur sa tête un turban noir, signe de terreur qu'il n'avait jamais ceint jusqu'à ce jour. Il se fit dresser sa tente sur une éminence d'où il dominait la ville entière.

Mahomet avait livré à la vengeance d'Ali dix-sept proscrits exceptés de tout pardon. Ali et ses soldats les poursuivaient pour les tuer. Deux d'entre eux cherchèrent asile contre la mort dans la maison d'une cousine du prophète, fille d'Aboutaleb, nommée Hâni. Elle refusa d'ouvrir sa porte aux bourreaux d'Ali, et courut vers la tente de Mahomet pour implorer leur grâce. En la voyant, Mahomet interrompit sa prière et fit quelques pas au-devant d'elle. „Sois la bienvenue, ma cousine, lui dit-il; que désires-tu de moi? — Je te demande, dit Hâni, la vie de deux hommes qui sont venus se placer sous la protection de mon foyer. — Tes protégés sont les miens, répondit-il; que nul ne les touche!"

Il monta ensuite à cheval et fit le tour du temple. Ayant vu une colombe de bois sculptée suspendue encore au toit, il la brisa contre la muraille. A ce signal, les trois cent soixante simulacres d'idoles qui formaient la corniche extérieure du temple furent précipités en poussière sur le parvis. „La vérité est venue, s'écria-t-il, que les ombres et les mensonges s'évanouissent! Coraïtes, il n'y a plus d'autre Dieu que Dieu! Il a

rempli aujourd'hui ses promesses à son serviteur, et fait triompher son nom unique des ennemis qui le défiguraient! Plus d'idolâtrie! plus d'inégalités sur la terre! plus de superbe différence fondée sur l'antiquité des généalogies et des ancêtres! Tous les hommes sont enfants d'Adam, et Adam est l'enfant de la poussière! Le but commun de la création est une société fraternelle! Le plus apprécié de Dieu est celui qui le craint et le sert le mieux sur la terre!"

Puis il promulgua, avec une amnistie générale, l'oubli de toutes ses injures personnelles.

Il s'assit ensuite devant la porte du temple, rendu par sa parole et par ses armes au Dieu unique, et sembla jouir, dans une profonde extase, de l'accomplissement de sa mission et de l'extension future de sa loi.

Aboubekre lui amena un vieillard aveugle âgé de près d'un siècle, et qui désirait, avant de mourir, toucher la robe du prophète, dont il attendait depuis longtemps l'avénement contre les superstitions de sa race.

„Pourquoi avoir fait sortir ce vénérable scheik de sa maison? dit Mahomet à Aboubekre; je serais allé moi-même le visiter dans sa demeure!" Il fit asseoir le vieillard sur son tapis, et, lui passant familièrement la main sur la poitrine, il lui proposa de prononcer la formule de la conversion au Dieu unique. Le vieillard la prononça avec des larmes de joie!

Il alla de là se placer sur une éminence de la colline de Sàfa, où il reçut le serment de toute la population fidèle. Cette conversion en masse de la patrie de Mahomet à l'islamisme alarma de nouveau les Médinois. „Il va établir sa capitale dans la ville de son berceau, disaient-ils tout bas entre eux. — Non, dit Mahomet, fidèle à la reconnaissance, je jure de vivre et de mourir avec vous!"

Des Arabes d'une des tribus de son armée ayant rencontré à la Mecque un guerrier d'une autre tribu qui, selon leur ancien rite, leur devait du sang, le tuèrent. Mahomet fit venir devant son tribunal les meurtriers: „Quand Dieu a créé la terre, leur dit-il sévèrement, il a accordé à la Mecque le privilége d'être un lieu d'asile et de paix où nul n'exercerait de vengeance ni sur un homme ni sur un arbre! Obéissez à Dieu, qui défend le meurtre!" Et il paya lui-même le prix du sang de la tribu offensée!

Peu après il donna l'exemple du sacrifice de la vengeance envers ceux qui l'avaient blessé dans le vif de son cœur. Un homme féroce, nommé Habbar, avait renversé, d'un coup du

bois de sa lance, sa fille Zaynab de son chameau, au moment où elle sortait de la Mecque pour aller rejoindre son père à Médine. Zaynab était alors enceinte; elle était morte peu de temps après, des suites de sa chute, dans les bras de son père. Habbar osa se présenter à Mahomet pour réclamer l'amnistie en faisant la profession de foi. „Va en paix, lui dit-il, tout est couvert par ton retour au vrai Dieu!"

Un autre infidèle, nommé Ikrima, était déjà embarqué sur la mer Rouge pour fuir la vengeance du vainqueur. Mahomet lui envoya son turban noir en signe de paix. Ikrima revint à la Mecque. Quand il fut prêt de paraître devant le prophète, Mahomet craignit que ses guerriers, emportés par la colère à son aspect, ne l'insultassent d'un geste. „Ikrima va se convertir, leur dit-il, que personne n'insulte ici le nom de son père; insulter les morts, c'est blesser les vivants." Le nègre Wahchi, meutrier d'Hamza, l'oncle chéri du prophète, les femmes qui avaient mutilé les cadavres des croyants sur le champ de bataille du mont Ohud, enfin Hind elle-même, la furie qui avait sucé le sang du cœur d'Hamza, furent épargnés. Hind, cachée sous un déguisement dans le groupe des femmes qui venaient faire la profession de foi devant Mahomet, espérait échapper à son regard. Il la reconnut et l'apostropha par son nom. „Oui, je suis Hind, lui dit-elle, pardonne-moi le passé." Elle rentra pardonnée dans sa maison et y brisa les vaines idoles qui n'avaient pu protéger sa patrie.

LXXVII

Après ces actes de souveraineté, Mahomet alla prier sur le tombeau de sa première épouse, la vertueuse Kadidjé. Il y resta longtemps abîmé dans un recueillement qu'on n'osa ni interroger ni interrompre. Nul ne peut mesurer le débordement intérieur de pensées, de souvenirs, de tristesses, de joies de Mahomet, longtemps martyr, enfin triomphant, qui voit son œuvre accomplie et qui vient pour ainsi dire le déposer sur le cercueil de celle qui fut, dans le temps de l'incrédulité générale, la première croyante, la première néophyte et la première confidente de son grand dessein. La mort de Kadidjé enlevait à Mahomet la plus douce jouissance de sa conquête, celle de faire triompher avec lui l'épouse qui avait partagé volontairement ses persécutions et ses mépris. Mais il la couronna comme Inès, après sa sépulture, par les versets du Coran à la louange de cette *femme de foi*.

LXXVIII

Avant de retourner à Médine, Mahomet dispersa la plus grande partie de son armée dans l'Arabie Pétrée, pour imposer par l'exemple de la Mecque et par l'appareil de la force la soumission à toutes les tribus. Ses lieutenants avaient ordre de se présenter moins en conquérants qu'en alliés; il leur était défendu de verser le sang. L'un d'eux, Khaled, transgressa cet ordre et massacra une tribu qui venait prononcer l'acte de foi au *Dieu unique!* En apprenant ce massacre, Mahomet indigné leva ses bras au ciel et s'écria: „Mon Dieu, je suis innocent du crime de Khaled!“

Dans sa marche vers Médine, il fut attaqué, cependant, à la sortie du défilé d'Arafat, par une coalition de guerriers des tribus infidèles, commandée par un vieillard aveugle, âgé de plus de cent ans. Son bras ne pouvait plus manier le sabre; mais sa vieille expérience en faisait toujours l'oracle du désert. Il passait les revues de ses rassemblements non à la vue, mais au bruit de leurs hordes, qu'il reconnaissait sans qu'on eût besoin de les lui nommer. „Nous sommes à telle place, disait-il, c'est un bon champ de bataille pour la cavalerie, le sol n'est ni rocailleux ni mouvant! — J'entends bêler les brebis de telle tribu, — j'entends braire les ânes de telle autre; — j'entends les pas des chameaux de celle-ci, — j'entends le sabot des coursiers de celle-là; — j'entends pleurer les enfants et chuchoter les femmes derrière les guerriers.“

Cette multitude, débouchant tout à coup des gorges des montagnes qui cachaient leurs escadrons, refoula et dispersa les musulmans jusque autour de Mahomet lui-même; il faillit périr dans son triomphe. Lançant sa mule blanche Doldol à toute course et s'arrêtant sur une éminence, il parvint avec peine à rallier ses soldats épouvantés. „A moi! criait-il d'une voix tonnante, à moi ceux qui ont prêté serment de mourir sous l'*acacia!*“ Ce souvenir sacré arrêta les faibles et raffermit les braves. Le combat tourna contre les infidèles. Mahomet, s'élevant sur ses étriers pour dominer de l'œil la mêlée, battit des mains de joie et s'écria: „Enfin voilà le feu rallumé dans la fournaise!“

Ali coupe les jarrets du chameau qui portait le scheik centenaire, le drapeau roule avec l'animal et le cavalier dans la poussière, la victoire est aux musulmans; à cette chute du drapeau, Mahomet s'exalte: „Couche-toi, Doldol,“ dit-il à sa mule intelligente. La mule s'agenouille, le prophète ramasse une poignée de poussière et la lance au loin en malédiction contre les infidèles.

LXXIX

Cependant le vieux chef des coalisés, remonté sur un autre chameau, et placé par ses fils dans une litière suspendue, fuyait dans une gorge des montagnes. Un jeune guerrier de Mahomet, Rabbya, atteint le chameau, et, croyant s'emparer d'une captive, il ouvre la litière et voit un vieillard: „Qui es-tu et que veux-tu? lui dit l'aveugle. — Je suis Rabbya, guerrier de Mahomet, et je veux te donner la mort!“ A ces mots, Rabbya frappe le prisonnier d'un coup de sabre mal assuré qui le blesse seulement à la gorge. „Enfant, dit le vieillard, ta mère t'a armé d'un sabre mal affilé; prends le mien qui est au fond de ma litière, frappe-moi ensuite entre la nuque et le crâne: c'est ainsi qu'autrefois j'ai abattu bien des têtes! Et, quand tu verras ta mère, dis-lui que tu as tué le vieux fils de Simna. Ta mère te dira ce que me doivent les femmes de ta tribu!“

Rabbya, après avoir entendu ces paroles, fouille la litière, prend le sabre et coupe la tête de son prisonnier. En le dépouillant de ses vêtements, il s'étonna de trouver tout son corps velu comme celui d'un animal des forêts, à l'exception de l'intérieur des jambes, que le frottement perpétuel du coursier de guerre avait poli comme du marbre. Il porta à sa mère la tête chenue. En la voyant, sa mère pleura: „Malheureux, dit-elle, tu as tranché la tête d'un homme à qui trois femmes de tes ancêtres ont dû autrefois l'honneur et la vie!“

LXXX

Mahomet poursuivit les restes de la confédération, refugiés et fortifiés dans la ville de Taïef. Chefs, guerriers, femmes, troupeaux, tout tomba dans ses mains. Une jeune femme, rudoyée par les vainqueurs, s'écria: „Respectez-moi, j'appartiens de près à votre prophète!“ On la conduisit devant Mahomet. „Prophète de Dieu, lui dit-elle, je suis Chaïmà, fille de Halîma, ta nourrice! — Quelle preuve me donnes-tu de ce que tu es? répondit Mahomet. — La trace d'une morsure que tu me fis à l'épaule, un jour que je te portais enfant sur mon dos.“ Elle se découvrit et montra la cicatrice des dents de son frère de lait. La mémoire de son enfance et des soins maternels reçus, quand rien ne présageait sa grandeur dans cette pauvre tente, attendrit Mahomet. Ses yeux se mouillèrent; il ôta son propre manteau et l'étendit à terre pour en faire un tapis à sa sœur de lait. „Si tu veux rester avec moi, lui dit-il, je te traiterai en fille de ma



mère; si tu préfères retourner dans ta tribu, je t'y assurerai un sort riche et paisible.“ La fille du désert préféra sa tente à Médine. Elle partit enrichie des dons de Mahomet.

LXXXI

Les vaincus lui envoyèrent, sous les murs de Taïef, des parlementaires pour redemander leurs captives et leurs biens: „Prophète de Dieu, lui dit un vieillard chargé de porter la parole pour sa patrie, tu as été élevé au milieu de nous! Ces femmes, que la victoire t'a livrées, sont les tantes, les sœurs, les cousines de ta nourrice, de ta seconde mère. Par le lait que tu as sucé, tu es devenu leur parent; rends-leur la liberté, ce sera une générosité digne de ta piété! Si nous parlions aux rois de Perse ou de Syrie, ils repousseraient nos supplications; mais toi, pourrais-tu nous contrister par un refus?“ Les captives furent rendues, à la prière de Mahomet à ses guerriers; ils ne gardèrent que les autres dépouilles. Vingt-quatre mille chameaux, quarante mille moutons, des milliers de coursiers et des trésors en bijoux et en or monnayé furent partagés entre les vainqueurs. Mahomet remit sa part aux Arabes qui consentirent à professer l'islamisme. „J'achète des armes au vrai Dieu,“ dit-il.

Ce partage souleva des murmures: „Tu n'es pas juste, prophète, lui dit insolemment un Arabe. — Malheur sur toi!“ lui répondit le prophète indigné. Omar, présent, voulut frapper le téméraire de son sabre. „Ne le touche pas, Omar, dit Mahomet; la Providence a des vues sur cet homme: une secte doit naître de lui qui traversera l'islamisme, comme une flèche trop fortement lancée traverse le but.“ Cette prophétie, inspirée sans doute à Mahomet par le germe d'un schisme parmi les musulmans, dont il avait connaissance, ne tarda pas à se vérifier dans une secte de mystiques exagérateurs de la religion pratique de Mahomet.

LXXXII

„L'apôtre nous oublie, murmuraient aussi les Médinois, il n'a de faveurs que pour ses compatriotes ingrats de la Mecque.“ Instruit de ces murmures, Mahomet les rassembla. „Je connais vos reproches secrets, leur dit-il: quand je suis venu chez vous, il y a huit ans, vous étiez dans les ténèbres, et je vous ai éclairés; vous étiez faibles contre vos ennemis, et je vous ai rendus puissants; vous étiez en discorde entre vous, et je vous ai unis. N'est-ce pas moi? continua-t-il. — Oui! s'écrièrent les séditieux, touchés de ces vérités, et nous te devons de la reconnaissance!

— Eh bien, non, reprit généreusement Mahomet, c'est moi qui vous en dois! Vous pourriez me répondre autrement que vous ne me répondez, vous pourriez me dire à votre tour: Tu es venu à nous fugitif, et nous t'avons recueilli; proscrit, et nous t'avons soutenu; pauvre, et nous t'avons enrichi; accusé d'imposture, et nous avons cru en toi; repoussé de tout le monde quand tu annonçais ta parole, et nous avons adopté ta loi! Voilà ce que vous pourriez me dire, et vous auriez dit la vérité! — Non, non, répliquèrent les Médinois, c'est nous qui devons tout à Dieu et à son apôtre!"

Les larmes d'attendrissement et de réconciliation coulaient à la fois des yeux de Mahomet et des yeux des mécontents pendant ce dialogue, combat de reconnaissance. „Amis, reprit Mahomet, d'une voix entrecoupée par ses sanglots, vous vous êtes affligés de n'avoir pas votre part à des biens périssables donnés par moi à des hommes de peu de foi, qu'il faut bien acheter par des récompenses charnelles à la cause de Dieu! Mais vous, qui êtes fermes et désintéressés dans votre foi, je n'avais pas besoin de vous séduire à la vérité! Que d'autres emmènent chez eux des troupeaux de brebis et de chameaux; vous, vous ramenez avec vous le prophète de Dieu dans vos familles! Par celui qui tient dans ses mains le cœur des hommes, j'appartiens aux croyants de Médine et je serai toujours avec eux! Mon Dieu! poursuivit-il avec un accent de supplication lyrique, comme s'il eût mis le peuple dans la confidence de ses entretiens avec le ciel; mon Dieu! sois propice aux Médinois mes alliés, mes fidèles! Étends ta miséricorde sur eux du père au fils, et de générations en générations!"

Le peuple fut tellement remué par cette éloquence et par cette invocation, qu'il s'écria: „Nous sommes satisfaits de notre part, nous combattons pour le ciel et non pour des dépouilles." „Toutes les barbes, dit le Kitab-al-Aghani, furent baignées de „larmes."

LXXXIII

Après ce partage des dépouilles, il revint encore une fois à la Mecque pour y consolider sa domination et y instituer un vice-roi sous ses ordres. Pendant ce voyage, un de ses nouveaux convertis de Taïef lui demanda la permission d'aller prêcher l'islamisme dans sa ville, encore mal soumise à la foi nouvelle. Mahomet le lui déconseilla. Mais le zèle du martyre pressait le croyant. Il entra dans sa ville natale, et prêcha le peuple du haut d'un balcon de sa maison. Une flèche, partie des rangs des idolâtres, lui coupa la parole et l'étendit mourant sur son seuil.

Il remercia Dieu en tombant d'avoir été frappé pour sa cause, et demanda pour toute vengeance d'être enseveli au milieu des tombes des musulmans morts à l'assaut de Taïef.

LXXXIV

La dernière femme de Mahomet, Maria la Copte, qui était chrétienne, lui donna un fils à son retour dans Médine. Il le nomma Ibrahim et célébra des fêtes splendides à sa naissance. Sa belle esclave Maria fut affranchie par Mahomet en reconnaissance de l'enfant qu'elle avait conçu. „Le fils, dit-il dans le Coran, affranchit la mère!“ Les esclaves fécondes devinrent ainsi libres par la maternité. Toutes les femmes de Médine se disputèrent la gloire de donner leur lait au fils et à l'héritier du prophète. Il lui donna pour nourrice une femme illustre par sa naissance, épouse d'un de ses guerriers. Il allait souvent visiter l'enfant chez sa nourrice. La mort, qui semble envier la postérité aux grands hommes, lui enleva promptement ce fils. Ses ennemis qui regardaient la privation d'enfant mâle comme une disgrâce céleste, donnèrent à Mahomet le surnom ignominieux d'homme sans continuation de lui-même.

Des querelles domestiques troublèrent, depuis ce jour, la paix de son harem. La fécondité de Maria la lui avait rendue plus chère. Son affranchissement interdisait au prophète les rapports de tendresse que la loi permettait avec son esclave. Les autres femmes légitimes de Mahomet, jalouses des fréquentes visites qu'il faisait à Maria, murmurèrent contre ces préférences. Sa seconde femme, Hafsa, rentrant un jour inopinément dans sa chambre, surprit Maria sur le tapis du prophète; elle éclata en reproches et en sanglots. Mahomet, craignant les accès de jalousie que ses entretiens avec la jeune mère d'Ibrahim soulèveraient dans son intérieur, pria Hafsa de ne rien révéler à ses compagnes, et lui jura qu'il ne reverrait jamais Maria. Hafsa promit tout et ne tint point sa parole. Elle confia l'aventure à Aïché, son amie. Aïché, fière et jalouse, ébruita partout sa colère. Mahomet punit ses rivales en répudiant Hafsa et en s'éloignant d'Aïché pendant un mois. Il ne témoigna sa tendresse qu'à la mère de son fils. Omar, père d'Hafsa, Aboubekre, père d'Aïché, prirent parti pour leurs filles. Mahomet craignit de les aliéner de lui plus longtemps. Il reprit Hafsa, il rendit sa tendresse à Aïché; mais il promulgua un verset spécial du Coran pour légitimer sa faiblesse de cœur pour l'Égyptienne. „Femme, dit ce verset, si vous vous insurgez contre le prophète, sachez

que Dieu se déclare pour lui. Il ne tiendrait qu'à lui de vous répudier toutes, et le Seigneur lui donnerait des épouses meilleures que vous!" Ces dissensions féminines ne flétrirent pas aux yeux des Arabes la divinité de sa mission.

Des centaines de vieillards, députés des tribus les plus lointaines, venaient lui apporter la soumission et les tributs de l'Arabie. Les ambassadeurs des tribus errantes disputaient aux Arabes sédentaires à Médine la prééminence dans l'affection du prophète. Des luttes d'éloquence et de poésie s'établirent sur ce texte entre les orateurs et les poëtes de deux races.

„Nos généalogies, disaient les Bédouins, nous assurent la noblesse et l'empire; nous sommes les guerriers et les sages; nous coupons les têtes qui prétendent se lever au niveau des nôtres!

— Nous sommes les hôtes et les compagnons de Mohammed, répondait pour les Médinois le poëte Hassan; pour défendre sa vie, nous avons exposé celles de nos femmes et de nos filles! Quoi! vous osez parler de noblesse et de gloire devant nous, vous qui donnez des nourrices à nos enfants et des esclaves à nos demeures!"

Les ambassadeurs bédouins confessent la supériorité de génie d'Hassan, le poëte du prophète. Cependant Mahomet voulut les consoler en s'entretenant avec un jeune homme d'entre eux qui était demeuré, à cause de la modestie de son âge, à la garde des chameaux, hors de la ville. Après avoir entendu ce jeune orateur qui surpassait en sagesse et en persuasion les vieillards: „Véritablement, s'écria-t-il, l'éloquence est la magie de l'âme!" Il en fit un missionnaire de sa foi dans le désert. Ce disciple lui convertit des milliers de tentes.

LXXXV

Des prêtres et un évêque des Arabes chrétiens de Syrie vinrent, dans le même temps, à Médine s'informer, dans des conférences avec Mahomet, des rapports ou des différences entre les deux religions entre lesquelles l'unité de Dieu, la fraternité, l'égalité, l'aumône, l'abstinence, la vénération du Christ semblaient établir un dogme commun. Mahomet leur déclara, dans une conférence solennelle hors des murs, qu'il reconnaissait le *Christ pour le prophète par excellence, la parole de Dieu, le serviteur parfait de son père, mais que Jésus, comme Adam, avait été formé de poussière.* Et comme l'évêque insistait et argumentait pour lui prouver que „Jésus-Christ était

Dieu, fils réel de Dieu, seconde personne d'une trinité également divine dans tous ses membres," Mahomet proféra ce verset du Coran, qui finit les discussions: „A ceux qui continueront de disputer contre toi, quand tu seras convaincu que la vérité est en toi, réponds que Dieu décide lui-même entre nous!"

LXXXVI

Un jour ses détachements lui amenèrent une captive d'une haute noblesse et d'une admirable beauté.

„Apôtre de Dieu, lui dit-elle, mon père n'est plus; à l'approche de tes guerriers, mon frère, mon unique protecteur, a fui dans les montagnes; je ne puis espérer d'être rachetée de l'esclavage, c'est de ta magnanimité seule que j'implore ma délivrance. Mon père était un homme illustre, le chef de sa tribu, un homme qui rendait la liberté aux prisonniers, qui protégeait l'honneur des femmes, accueillait les hôtes, nourrissait les pauvres, consolait les affligés, ne renvoyait jamais personne mécontent. Je suis Sofana, fille de Hatim! — Laissez aller cette fille libre, dit Mahomet à Ali; son père était humain et charitable; Dieu aime les bienfaisants: s'il n'avait pas adoré les dieux de chair, je prierais pour lui!"

La captive délivrée alla rejoindre en Syrie son frère, qui se nommait Adi. Adi accourut, pénétré de reconnaissance, rendre grâce au prophète d'avoir délivré et respecté sa sœur. Il embrassa la foi de son bienfaiteur et convertit ensuite toute sa tribu de l'idolâtrie.

LXXXVII

Un poëte célèbre de l'Yémen, nommé Caab, après avoir écrit des imprécations acerbes contre le nouveau culte, désira voir le prophète sans en être connu. Il changea de nom, franchit le désert, fit agenouiller son chameau à la porte de la mosquée de Médine et entra.

Il vit un homme d'un aspect majestueux qui, circulant de groupe en groupe, parlait aux uns, saluait les autres, et recevait de tous des témoignages extérieurs de déférence. Il s'approcha: „Apôtre de Dieu, lui dit-il, si je t'amenais Caab, lui pardonnerais-tu? — Oui, dit Mahomet. — Eh bien, je suis Caab!" A ce nom odieux à Médine, les guerriers demandèrent à Mahomet la permission de tuer ce blasphémateur. „Non, dit Mahomet, je lui ai donné la vie." Caab alors récita à haute voix une poésie

fameuse depuis, appelée *Càcida-el-Borda*, et qui passe pour le chef-d'œuvre des hymnes arabes.

„Sàad, ma bien-aimée, s'est éloignée de moi; mon cœur, depuis ce temps, languissant et arraché de ma poitrine, la suit comme un captif qu'elle traîne par une corde...“

Une transition lyrique ramenait la pensée du poëte à Dieu et à son révélateur au cœur des hommes. Quand le poëte eut dit ces vers:

„Le prophète est un flambeau qui dissipe la nuit de la terre, c'est un glaive que Dieu a retiré du fourreau pour anéantir l'impiété!“

Mahomet lui jeta son manteau en signe d'enthousiasme et de libéralité. Cette poésie, devenue sacrée, s'appela depuis, dans les traditions, l'*Hymne du manteau*. Un khalife, successeur de Mahomet, acheta depuis ce manteau de la famille de Caab. Il est conservé encore aujourd'hui par les Ottomans, comme une relique de leur législateur.

LXXXVIII

On appela la neuvième année de l'hégire, depuis la fuite de Mahomet, l'*année des ambassades*. C'était pour lui l'année de la moisson. L'unité de Dieu avait germé dans toute l'Arabie et au delà. Les routes étaient couvertes de caravanes qui venaient rendre hommage à Mahomet, et qui rapportaient sa doctrine aux populations de l'Orient. Le Coran, sorti verset par verset, à diverses époques, des lèvres du prophète législateur, était recueilli et classé par les disciples. La vertu et le vice de ce code étaient de confondre dans une même théocratie la religion et la législation civile. Cette unité de la loi civile et de la loi religieuse serait la perfection des institutions humaines, si le législateur était infaillible; la loi deviendrait ainsi divine et humaine à la fois; la conscience parlerait comme l'autorité, et Dieu comme le prince. Le sujet ou le citoyen ne serait que le fidèle; le ciel et la terre seraient confondus dans le gouvernement.

Mais l'inconvénient des théocraties telles que celle que fondait Mahomet, est de lier à un dogme religieux, qui doit être absolu et immuable, une loi civile qui doit changer avec le temps, les mœurs, le progrès des idées, les nécessités de la politique. On attache ainsi par un lien indissoluble l'éternité au temps, Dieu à l'homme, la vie à la mort. Quand les lumières plus avancées disent au gouvernement et au peuple: Changez vos lois, votre administration, votre politique; la religion, in-

violable dans ses préceptes et dans ses traditions, leur dit: Ne changez pas une lettre de votre loi, car votre loi fait partie de moi-même! Ainsi dépendent et meurent les peuples théocratiques qui n'ont pas séparé le pouvoir religieux et le pouvoir civil. Les théocraties sont les plus forts des gouvernements à leur origine, les plus retardataires et les plus incorrigibles à leur décadence.

L'islamisme n'était pas seulement un *théisme* découvrant Dieu dans la raison et ne l'honorant que par les bonnes œuvres; il était une théocratie, c'est-à-dire le règne sacré et perpétuel d'un pontife souverain sur la terre. C'est par là qu'il devait s'étendre et se perpétuer comme religion, mais qu'il devait s'affaiblir comme empire.

LXXXIX

Mahomet sentait désormais végéter et fructifier par toute l'Arabie la vérité de l'unité, de l'immatérialité de Dieu qu'il avait semée avec sa parole; partout les idoles faisaient place au Dieu unique. Il sentait que sa mission était accomplie et que le temps ferait le reste. Des symptômes d'affaiblissement dans ses forces lui annonçaient la fin de sa carrière. Il voulut faire, avant de mourir, un pèlerinage d'adieu à la Mecque. Suivi de tous les chefs de ses armées et d'un peuple innombrable, il y parla pour la dernière fois aux Arabes rassemblés autour de leur pontife sur la colline de Sâfa. Monté sur son chameau pour être vu de plus loin par la multitude des tribus qui couvrait les flancs de la colline, il parla du haut de cette chaire, tribune appropriée à l'oracle du désert. Comme sa voix, quoique toujours grave et sonore, était affaiblie par ses longues prédications, des disciples, choisis au retentissement de leurs voix, étaient échelonnés de distance en distance pour se redire les uns aux autres les paroles proférées par le prophète et pour les répéter à ces milliers de croyants en les répercutant jusqu'aux extrémités de cet immense auditoire. La tradition a conservé textuellement ce dernier discours du prophète de l'Arabie.

„O hommes! dit Mahomet, retenez mes paroles, car je ne sais si l'année qui va naître me reverra encore dans ce lieu sacré au milieu de vous!

„Soyez cléments et équitables entre vous!

„Que la vie et les biens de chacun soient sacrés pour tous, comme ce mois et ce jour sont sacrés pour les croyants!

„Sachez que vous comparaîtrez tous devant le Seigneur, et qu'il vous demandera compte de vos actions!

„Que tout homme qui a reçu un dépôt le restitue fidèlement quand on le lui redemandera!

„Que celui qui prête à son frère ne demande point de salaire de son argent! Le débiteur ne rendra que le capital reçu!

„L'intérêt des sommes prêtées est supprimé à commencer par l'intérêt des sommes dues à ma famille!

„On ne poursuivra plus la vengeance des meurtres, à commencer par celui de mon cousin Rabia fils de Harith fils d'Abdelmotaleb!

„Il y aura douze mois dans l'année; quatre de ces mois seront spécialement sacrés!

„O hommes! vous avez des droits sur vos épouses, et elles ont également des droits sur vous! Leur devoir est de ne point déshonorer votre maison par l'adultère; si elles y manquent, Dieu vous permet de vous éloigner d'elles et de les châtier, mais non pas jusqu'à la mort. Vous devez les traiter avec indulgence et avec tendresse! Souvenez-vous qu'elles sont dans vos maisons comme des captives qui sont soumises à un maître, et qui n'ont rien réservé à elles! Elles vous ont livré leur corps et leur âme sous la foi de Dieu! Elles sont un dépôt sacré que Dieu vous a confié!

„O hommes! écoutez encore mes paroles et gravez-les bien dans vos esprits! Je vous laisse une loi qui, si vous y restez fermement attachés, vous préservera à jamais de l'idolâtrie, de l'impiété et de l'erreur; une loi lumineuse, intelligible à tous, formelle; un Coran inspiré par le ciel!

„O hommes! écoutez mes paroles et gravez-les dans vos esprits. Sachez que tous les musulmans sont frères! Nul ne doit s'approprier ce qui appartient à son frère, à moins qu'il ne le reçoive de lui, de son plein gré! Gardez-vous de l'injustice, elle entraînerait votre perte éternelle!"

Prenant ensuite tout ce peuple à témoin des grands changements qu'il avait opérés dans leur foi et dans leurs mœurs en détruisant le culte des idoles: „O mon Dieu! s'écria-t-il comme un homme qui interroge avec confiance son juge; ô mon Dieu! ai-je bien rempli ma mission?

— Oui, prophète, tu l'as bien remplie, répondirent des milliers de voix dans le peuple.

— O mon Dieu! reprit avec plus d'assurance le prophète, entends, en ma faveur, ce témoignage de tes créatures!"

Il descendit de son chameau, fit la prière et s'écria en se relevant: „Aujourd'hui, ô croyants! j'ai terminé l'œuvre de votre

foi religieuse; ce que j'avais à vous donner est donné; l'islamisme est la foi que Dieu et son prophète attendent de vous."

Un barbier lui rasa la tête, et ses cheveux furent partagés entre ses disciples.

Il rentra à Médine comme un homme qui n'a plus qu'à se décharger du poids de son œuvre. Il y distribua ses conquêtes morales entre tous ses compagnons de foi. Il semblait se hâter de régler après lui l'empire des âmes qu'il allait laisser à la merci de Dieu. Il ne désigna pas son successeur au gouvernement et à la prédication, ne voulant pas, dit-il, empiéter sur le choix que Dieu inspirerait au peuple.

XC

Son mal s'aggravait; l'insomnie agitait ses nuits; il était plongé dans cette mélancolie qui affaisse les grandes âmes quand le ressort tendu par l'action ou par la pensée n'a plus rien à porter. Une nuit qu'il était couché dans la chambre d'Aïché, il se leva à son insu et se rendit seul hors des murs au cimetière des musulmans de Médine: „Salut! dit-il, habitants des tombeaux! Reposez en paix à l'abri des épreuves qui attendent vos frères!" Il pria jusqu'à l'aurore, d'une tombe à l'autre, pour les âmes de ses disciples et de ses guerriers ensevelis.

Une fièvre ardente le consumait quand il rentra chez Aïché. Aïché elle-même se sentait malade, elle se plaignit de sa langueur à son mari. „Ah! dit-il, ce serait bien plus encore à moi de me plaindre!" Puis, mêlant, dans ses consolations à sa jeune épouse, la tendresse et un mélancolique enjouement: „Aïché! lui dit-il (d'après ce qu'elle raconte), n'éprouverais-tu pas une certaine consolation de mourir avant que je quitte moi-même cette terre, et de penser que ce serait moi qui t'envelopperais de mes propres mains dans ton linceul, qui prierais sur toi et qui te coucherais dans ta tombe? — Oui, répondit en souriant et en réfléchissant la jalouse Aïché, j'aimerais assez cette perspective, si je ne pensais pas qu'au retour de ma sépulture, tu viendrais peut-être te consoler de m'avoir perdue auprès de Maria ou de quelque autre de tes femmes!

Mahomet sourit de l'épigramme et du badinage de sa favorite.

La fièvre ne lui enlevait pas son énergie. Un Arabe, qui voulait rivaliser avec lui et qui embauchait quelques sectateurs, osa lui envoyer des ambassadeurs porteurs d'une lettre. Il répondit par une lettre de mépris ainsi conçue: „Mahomet, l'apôtre de Dieu, à Mosseïlamah l'imposteur! Salut à ceux-là seulement

qui marchent droit! La terre n'est ni à moi ni à toi, elle est à Dieu; il la donne à qui il lui plaît! Ceux-là seuls prospèrent qui craignent le Seigneur!" Ces révoltes, entées sur l'imposture, furent étouffées en un moment.

En même temps, il organisa une expédition formidable contre les Arabes et les Romains de la Syrie, et il en donna le commandement, de préférence à tous ses généraux, à un jeune homme de vingt ans, nommé Ouçamà. On murmurait. „Obéissez, dit-il à ses vieux guerriers, je connais ce jeune homme pour le plus digne!"

XCI

Il avait jusque-là habité tour à tour l'appartement de l'une ou de l'autre de ses femmes, pour ne témoigner à aucune de préférence injurieuse aux autres. Mais, sentant la mort s'approcher, il les réunit toutes et leur demanda leur consentement à ce qu'il ne changeât plus désormais d'appartement, à ce qu'il fît porter jusqu'à sa guérison ou jusqu'à sa mort sa natte chez Aïché: „L'instant de notre séparation approche, leur dit-il, soyez fidèles à Dieu, j'implore ses bénédictions sur vous!" Ses femmes pleurèrent sur lui et il pleura sur elles. „Prophète de Dieu, lui demandèrent ses serviteurs, si tu meurs, comment devons-nous t'ensevelir? — Dans les vêtements que je porte, répondit-il, ou dans les étoffes grossières de l'Yémen. — Et qui sera appelé à prier sur toi?" ajoutèrent-ils. Mahomet leur dit: „Quand vous aurez lavé et enseveli mon corps, vous me placerez sur ce tapis, au bord de ma tombe; on la creusera dans cette chambre même, sous la place où ma natte est étendue, puis vous me laisserez seuls avec les esprits célestes qui ont daigné entrer en communication avec moi pendant ma vie, et qui viendront prier sur moi après ma mort! Vous viendrez ensuite prier vous-mêmes, par groupes successifs sur mon corps, d'abord les hommes de ma famille, puis leurs femmes, enfin les fidèles musulmans. Je vous donne ma paix à vous tous qui m'écoutez, je donne ma paix à mes compagnons absents, je la donne à tous ceux qui suivront ma religion dans les siècles à venir!"

Il fit ensuite un effort pour obtenir lui-même le pardon et la paix des vivants avant de se présenter devant son juge. Soutenu sous les bras par ses deux disciples chéris, Ali et Aboubekre, il se traîna jusqu'à la chaire de la mosquée et dit d'une voix éteinte:

„Musulmans! si j'ai jamais frappé quelqu'un d'entre vous,

me voici, qu'il me frappe à son tour! Si j'ai outragé quelqu'un de parole, me voici, qu'il me rende injure pour injure! Si j'ai pris à quelqu'un son bien, me voici, qu'il prenne tout ce que je possède en propre sur la terre! Et ce ne sont pas là de vaines paroles; que nul, en se faisant ainsi justice, n'appréhende ma colère! La colère et la vengeance ne sont pas dans mon caractère!"

Un homme osa sortir de la foule et lui réclamer une dette cachée! „Prends, dit le prophète; mieux vaut rougir dans ce monde devant les hommes de son injustice, que rougir dans l'autre monde devant Dieu!"

XCII

Il pria alors à haute voix pour tous ses compagnons morts avant lui dans la lutte ou dans le martyre pour l'unité de Dieu. Faisant un retour sur lui-même et sur sa fin prochaine et prématurée: „Dieu, dit-il, a donné à son serviteur le choix entre le monde et le ciel, et le serviteur a choisi le ciel! — Est-il donc vrai? s'écria en pleurant Aboubekre. Que ne pouvons-nous racheter vos jours par les nôtres!" Trop affaibli pour continuer la prédication quotidienne et la prière au peuple, il chargea Aboubekre de remplir à sa place ses fonctions du sacerdoce et du gouvernement.

La fièvre le dévorait de plus en plus, pendant trois jours, et lui donnait des songes et des délires. Pour rafraîchir son visage brûlant, il trempait ses mains dans un vase d'eau froide et les égouttait sur son front. Il continuait cependant, pendant les heures lucides, à s'entretenir des choses surnaturelles avec ses disciples. La préservation de sa doctrine l'inquiétait par-dessus toutes choses. Il ne voulait pas que son peuple glissât jamais dans l'idolâtrie. Il ne croyait jamais avoir assez prévenu les hommes contre la déification de leurs sens. „Apportez-moi encore de l'encre et des feuilles de palmier, leur dit-il un jour, je veux vous écrire un livre qui vous garantira à jamais de ces fictions! — Le maître est en délire, se dirent entre eux les disciples; n'avons-nous pas le Coran?"

Le troisième jour, se sentant plus calme, il voulut aller encore une fois entendre la prière du matin qu'Aboubekre disait à sa place, à la mosquée. Il permit ensuite à Aboubekre de s'absenter pour aller vers la nouvelle femme qu'il avait épousée à Médine, et qui demeurait dans un jardin de dattiers du faubourg.

En rentrant dans sa demeure, il se coucha sur son tapis, et demeura immobile, silencieux et comme assoupi plusieurs heures. Sa tête reposait sur les genoux d'Aïché, qui veillait de l'œil et de l'oreille sur le départ de son âme. Tout à coup il ouvrit les yeux et balbutia quelques mots sans suite parmi lesquels Aïché ne distingua que cette invocation: „O mon Dieu!... Oui, là-haut!... avec l'ange inspirateur... l'ami céleste!..."

Aïché, à ces mots, sentit sa tête plus pesante s'affaisser sur ses mains. Elle regarda: le souffle avait fui de ses lèvres, et le regard de ses yeux. Elle déposa la tête du prophète sur le coussin, lui jeta un voile sur la figure, se déchira le visage et appela les autres femmes pour commencer les lamentations autour du mort.

Le peuple, averti par les sanglots qui sortaient de la maison, accourut, en se refusant de croire à sa mort. „Non, leur dit Omar, il n'est point mort, il est allé visiter Dieu, comme Moïse, qui revint, quarante jours après sa disparition, se montrer vivant à son peuple."

Aboubekre accourut à la fatale nouvelle de son maître expiré. Il souleva, en pleurant, le manteau qui couvrait ce visage, baisa les jambes froides et s'écria: „O toi qui m'étais plus cher que mon père et ma mère, tu as donc goûté la mort destinée à tous les mortels!" Puis, se tournant vers la foule incrédule: „Musulmans, dit-il, si c'était Mahomet que vous adoriez, apprenez que Mahomet est mort! Mais si c'est Dieu que vous adorez, sachez que Dieu est vivant et qu'il ne meurt pas! Oubliez-vous donc déjà ce verset du Coran, où le prophète dit de lui-même: *Mahomet n'est qu'un homme chargé d'une mission de vérité pour la terre; avant lui ont vécu d'autres hommes chargés aussi de messages célestes! Tu mourras, Mahomet, et eux aussi ils mourront!*"

Aboubekre fut élu le jour même, dans l'assemblée des croyants, pour succéder à Mahomet. Malgré quelques rivalités d'Omar et d'Ali, un esprit de concorde donna l'unanimité à ce choix. Omar et Ali le ratifièrent les premiers devant le peuple!

„Je ne suis pas le meilleur d'entre vous, dit modestement Aboubekre en montant dans la chaire vide du prophète! Si j'agis bien, secondez-moi; si je m'égare, redressez-moi; si je commande quelque chose contre la loi de Dieu et contre le sens de son prophète, désobéissez-moi! Le Coran règne!"



XCIII

Son premier acte fut de célébrer les funérailles du prophète.

Le vieillard Abbas, frère d'Aboutaleb et oncle de Mahomet, présidait le deuil. On plaça le corps sous un dais. Son fils Ali lui fit, par-dessus ses vêtements, les lotions et les embaumements funèbres. On pria autour du dais, jusqu'à ce que la nation entière eût passé en revue devant le catafalque. Ali et ses cousins creusèrent ensuite une fosse dans la chambre d'Aïché, et y couchèrent le corps à la place même qu'occupait sa natte pendant ses sommeils, à côté de la natte de sa favorite.

Cette tombe devint une chaire d'où retentit le dogme de l'unité de Dieu sur l'Arabie.

La mort enleva Mahomet dans toute sa force et avant que la vieillesse eût profané, en les émoussant, aux yeux de ses sectateurs, aucune de ses facultés de corps et de sens, et surtout son éloquence.

Il était dans sa soixante-troisième année. A l'exception de ces visions extatiques, maladie nerveuse qu'il se déguisait à lui-même sous le nom d'assomption dans le monde des esprits et d'entretiens avec les anges, son corps était sain comme son intelligence. La majesté douce de son visage accréditait naturellement autour de lui une supériorité de nature et de prédilection divine sur le vulgaire des hommes. Il avait la taille élevée, la stature imposante que Michel-Ange a donnée sous son ciseau, à Moïse; moins qu'un Dieu, plus qu'un homme, un prophète! Ses mains et ses pieds, toujours nus, étaient larges, fortement noués de muscles, mordant bien le sable de l'orteil, serrant bien le sabre du pouce. Une peau fine, blanche, colorée sur les joues, laissait transpercer le réseau des veines pleines d'un sang calme quoique généreux. Sa poitrine, sans poil, respirait à longue haleine. Sa voix, grave et vibrante, y résonnait comme dans une voûte pleine d'échos. Ses yeux étaient noirs, pénétrants, humides souvent de volupté, plus souvent d'enthousiasme. Sa barbe était noire, rare et sans ondes comme ses cheveux; sa bouche grande, mais habituellement fermée, semblait également taillée pour sceller les mystères ou pour épancher les inspirations au peuple, comme tous les hommes qui conversent souvent avec le monde supérieur, et qui respectent en eux l'instrument de l'inspiration. Il y avait plus d'indulgence que de gaieté dans son sourire. Une gravité compatissante était l'expression habituelle de sa physionomie. Cependant il aimait, comme on l'a vu, les jeunes gens, les femmes, les enfants, tout

ce qui est beau et innocent dans la nature. La beauté régnait sur ses sens, et les voluptés éternelles ne se présentaient à son imagination que sous les traits de femmes. Les anges mêmes de son paradis étaient des apparitions féminines. Ce n'est pas lui cependant qui a inventé, comme on l'a cru, les houris, ces vierges du paradis musulman. Les houris, anges féminins, étaient avant lui une voluptueuse superstition de ses Arabes.

A l'exception de cet invincible attrait vers la beauté dans ses épouses, attrait qui lui fit oublier la sainteté de l'union des sexes dans sa loi, sa vie était sobre, austère, même ascétique, pleine de méditations, de prières, de jeûnes, d'abstinences, de présence de Dieu, d'attention à ses pas, d'assistance au temple, d'ablutions pénibles, de prosternements dans la poussière, de prédications au peuple; il n'affectait dans ses rapports avec le peuple aucune supériorité que celle de la sainteté prophétique. Rien n'annonçait en lui ou autour de lui le souverain ni le conquérant; tout était d'un apôtre.

Ses vêtements étaient ceux du pauvre: les grossières étoffes de laine de mouton, les ceintures de cordes tressées de poil de chameau; il rejetait, comme un luxe et comme un orgueil, les turbans de coton blanc des Indes portés par ses guerriers. Il vivait de dattes et du lait de ses brebis, qu'il ne dédaignait pas de traire lui-même; il n'empruntait que rarement la main de son esclave pour les services les plus pénibles de la domesticité; il allait puiser l'eau au puits, il balayait et lavait le plancher de sa maison; assis à terre, sur une natte de paille, il raccommodait lui-même ses sandales et cousait ses vêtements usés. La propreté du corps, dont il a fait dans son Coran une image de la pureté de l'âme, était sa seule délicatesse; il peignait sa barbe avec soin; il se teignait en noir les sourcils et les cils; il se colorait les ongles avec le henné, teinture qui donne un reflet de pourpre aux doigts des pieds et des mains des femmes chez les Arabes. Il se servait, au lieu de glace ou de miroir, d'un seau rempli d'eau, dans lequel il se regardait pour rouler avec décence les plis de son turban. Il n'entassait aucun trésor; il distribuait tout le produit de la dîme qu'il avait établie sur les biens et sur les dépouilles entre ses guerriers et les indigents. Il avait fait pour lui-même vœu de pauvreté. Il donnait à garder aux mains et au cœur des pauvres tout ce qu'il recevait, comme à des dépositaires chargés de lui rapporter tout dans le ciel.

Les alentours de sa maison, les portiques adjacents de la mosquée, les cours de l'édifice étaient un vaste hospice où les pauvres, les veuves, les orphelins, les malades, venaient attendre

leur nourriture ou leur guérison. On les appelait les *hôtes du banc*, parce qu'ils passaient leur vie assis ou couchés sur les bancs de la demeure du prophète. Chaque soir Mahomet les visitait, les consolait, les vêtissait, les nourrissait de son orge ou de ses dattes. Il en amenait tous les jours un certain nombre dans sa maison pour prendre leur repas avec lui. Il distribuait les autres, comme des hôtes de Dieu, chez les plus riches de ses disciples. Sa politesse, avec les hommes de toute condition qui s'adressaient à lui, était douce et respectueuse. Il ne retirait jamais, dit Aboulfèda, la main le premier de la main de ceux qui le saluaient. Il jouait, comme on le raconte d'Henry IV, avec les enfants d'Ali, mari de sa fille Fatimà, à défaut des siens. Un de ces petits enfants d'un âge tendre, nommé Hosseïn, ayant grimpé sur son dos, pendant qu'il était prosterné, le front dans la poussière, pour faire sa prière, le prophète resta dans cette attitude, pour complaire à l'enfant, jusqu'à ce que sa mère vînt le délivrer de ce fardeau.

Un autre jour qu'il tenait sur ses genoux, en la caressant, une de ses petites-filles, un Arabe idolâtre du désert le surprit dans ce badinage. „Qu'est-ce que cette petite brebis que tu caresses ainsi de tes lèvres? ô prophète! lui dit avec une rude plaisanterie le barbare; j'en ai eu beaucoup chez moi de ces brebis-là, mais je les ai toutes enterrées vivantes sans jamais les effleurer de mes lèvres. — Misérable! lui dit Mahomet, révolté de cette infâme pratique des Bédouins pour leurs filles, il faut que ton cœur ait été privé de tout sentiment de la nature! Tu ne connais pas la plus douce jouissance qu'il ait été donné à l'homme d'éprouver!"

Il disait souvent: „Les choses de ce monde qui flattent le plus mon cœur et mes sens sont les enfants, les femmes et les parfums; mais je n'ai jamais goûté de félicité complète que dans la prière!"

Il consacra des droits de propriété aux femmes, jusque-là déshéritées de tout droit et de toute possession d'elles-mêmes dans la communauté conjugale. Il légua les veuves aux enfants. „Un fils, dit le Coran, gagne le paradis aux pieds de sa mère!"

Son troupeau de chameaux et son troupeau de brebis, son seul héritage, devinrent à sa mort propriété commune, à la charge par le trésor public de faire une pension alimentaire à ses veuves et à ses serviteurs. „Un prophète, dit-il, ne laisse point d'héritage à sa famille sur la terre. Ses biens appartiennent à sa nation!"

XCIV

Telles furent la vie, la mission et la mort de Mahomet.

Jamais homme ne se proposa volontairement ou involontairement un but plus sublime, puisque ce but était surhumain: saper les superstitions interposées entre la créature et le Créateur, rendre Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, restaurer l'idée rationelle et sainte de la Divinité dans ce chaos de dieux matériels et défigurés de l'idolâtrie.

Jamais homme n'entreprit, avec de si faibles moyens, une œuvre si démesurée aux forces humaines, puisqu'il n'a eu, dans la conception et dans l'exécution d'un si grand dessein, d'autre instrument que lui-même et d'autres auxiliaires qu'une poignée de barbares dans un coin du désert.

Enfin jamais homme n'accomplit en moins de temps une si immense et si durable révolution dans le monde, puisque, moins de deux siècles après sa prédication, l'islamisme prêché et armé régnait sur les trois Arabies, conquérait à l'unité de Dieu la Perse, le Khorasan, la Transoxiane, l'Inde occidentale, la Syrie, l'Égypte, l'Éthiopie, tout le continent connu de l'Afrique septentrionale, plusieurs des îles de la Méditerrannée, l'Espagne et une partie de la Gaule.

Si la grandeur du dessein, la petitesse des moyens, l'immensité du résultat sont les trois mesures du génie de l'homme, qui osera comparer humainement un grand homme de l'histoire moderne à Mahomet? Les plus fameux n'ont remué que des armes, des lois, des empires; ils n'ont fondé (quand ils ont fondé quelque chose) que des puissances matérielles écroulées souvent avant eux. Celui-là a remué des armées, des législations, des empires, des peuples, des dynasties, des millions d'hommes sur un tiers du globe habité; mais il a remué de plus des autels, des dieux, des religions, des idées, des croyances, des âmes; il a fondé, sur un *livre* dont chaque lettre est devenue loi, une nationalité spirituelle qui englobe des peuples de toute langue et de toute race, et il a imprimé, pour caractère indélébile de cette nationalité musulmane, la haine des faux dieux, et la passion du Dieu un et immatériel. Ce patriotisme vengeur des profanations du ciel fut la vertu des enfants de Mahomet; la conquête du tiers de la terre à son dogme fut son miracle, ou plutôt ce ne fut pas le miracle d'un homme, ce fut celui de la raison. L'idée de l'unité de Dieu, proclamée dans la lassitude des théogonies fabuleuses, avait en elle-même une telle vertu, qu'en faisant explosion sur ses lèvres elle incendia tous les

vieux temples des idoles et alluma de ses lueurs un tiers du monde.

XCV

Cet homme était-il un imposteur? Nous ne le pensons pas, après avoir bien étudié son histoire. L'imposture est l'hypocrisie de la conviction. L'hypocrisie n'a pas la puissance de la conviction, comme le mensonge n'a jamais la puissance de la vérité.

Si la force de projection est en mécanique la mesure exacte de la force d'impulsion, l'action est de même en histoire la mesure de la force d'inspiration. Une pensée qui porte si haut, si loin et si longtemps, est une pensée bien forte; pour être si forte, il faut qu'elle ait été bien sincère et bien convaincue. L'inspiration intérieure de Mahomet fut sa seule imposture. Il y avait deux hommes en lui, l'inspiré de la raison et le visionnaire de l'extase. Les inspirations du philosophe furent aidées à son insu par les visions du malade. Ses songes, ses délires, ses évanouissements pendant lesquels son imagination traversait le ciel et conversait avec des êtres imaginaires, lui faisaient à lui-même les illusions qu'il faisait aux autres. La crédulité arabe inventa le reste.

Mais sa vie, son recueillement, ses blasphèmes héroïques contre les superstitions de son pays, son audace à affronter les fureurs des idolâtres, sa constance à les supporter quinze ans à la Mecque, son acceptation du rôle de scandale public et presque de victime parmi ses compatriotes, sa fuite enfin, sa prédication incessante, ses guerres inégales, sa confiance dans les succès, sa sécurité surhumaine dans les revers, sa longanimité dans la victoire, son ambition toute d'idée, nullement d'empire, sa prière sans fin, sa conversation mystique avec Dieu, sa mort et son triomphe après le tombeau attestent plus qu'une imposture, une conviction. Ce fut cette conviction qui lui donna la puissance de restaurer un dogme. Ce dogme était double, l'unité de Dieu et l'immatérialité de Dieu; l'un disant ce que Dieu est, l'autre disant ce qu'il n'est pas; l'un renversant avec le sabre des dieux mensongers, l'autre inaugurant avec la parole une idée!

Philosophe, orateur, apôtre, législateur, guerrier, conquérant d'idées, restaurateur de dogmes rationnels, d'un culte sans images, fondateur de vingt empires terrestres et d'un empire spirituel, voilà Mahomet!

A toutes les échelles où l'on mesure la grandeur humaine, quel homme fut plus grand?

Il n'y a de plus grand que celui qui, en proclamant avant lui le même dogme, avait promulgué en même temps une morale plus pure, qui n'avait pas tiré l'épée pour aider la parole, seul glaive de l'esprit, qui avait donné son sang au lieu de répandre celui de ses frères, et qui avait été martyr au lieu d'être conquérant. Mais celui-là, les hommes l'ont jugé trop grand pour être mesuré à la mesure des hommes, et si sa nature humaine et sa doctrine l'ont fait prophète, même parmi les incrédules, sa vertu et son sacrifice l'ont fait Dieu!

LIVRE DEUXIÈME

I

L'esprit de Mahomet sembla lui survivre sur la terre et éteindre après lui les rivalités qui devaient saper son œuvre en divisant les compétiteurs à sa succession. Son âme les gouverna encore quelque temps après lui. La foi, le zèle, l'abnégation de toute prééminence personnelle étouffèrent l'ambition des imans. Ils immolèrent pieusement ce qu'il y avait d'humain dans leur cœur à ce qui était divin dans la mission du prophète: l'abolition de l'idolâtrie, l'adoration du Dieu unique.

A peine Aboubekre avait-il été nommé khalife, c'est-à-dire vicaire ou successeur du prophète de Dieu (kalifet resoul Allah), qu'il ordonna aux combattants arabes de Médine, rassemblés pour une expédition en Syrie, de marcher pour exécuter l'ordre posthume du prophète.

Omar, qui avait été désigné par Mahomet pour marcher avec cette expédition, hésitait à obéir, dans la crainte que l'absence de Médine des meilleurs soldats de l'islam pendant l'agitation causée en Arabie par la disparition du prophète ne compromît la ville, la religion et le gouvernement du khalife. Il représenta fortement ce danger à Aboubekre. Mais le khalife, indigné, le prenant par la barbe et lui reprochant son peu de foi dans les promesses du Révélateur: „Non, dit-il, dût Médine succomber sous l'invasion des animaux féroces, je ne révoquerai pas un ordre donné par le prophète. Il faut que sa volonté s'accomplisse après sa mort comme elle s'exécutait pendant sa vie.“

L'armée partit sous les ordres du jeune Ouçama, nommé commandant de l'expédition par Mahomet, malgré son inexpérience. Aboubekre accompagna les troupes jusqu'à leur première halte, à cheval, à côté du jeune général, pour lui assurer le respect de l'armée. Au moment où il le quittait pour retourner à Médine: „Je désirerais, lui dit-il avec une déférence respectueuse, garder avec moi Omar pour me conseiller dans les périls où Médine va

se trouver pendant l'absence de ses meilleurs guerriers. Considère si tu peux me laisser Omar sans péril pour toi.“

Ouçama s'empressa de dispenser Omar de faire la campagne. Aboubekre alors, faisant ranger l'armée en cercle autour de lui: „Guerriers de l'islam, dit-il, arrêtez-vous un instant et écoutez bien les préceptes que je vais vous promulguer pour les temps de guerre! Combattez avec bravoure et loyauté! N'usez jamais de ruse ni de perfidie envers vos ennemis; ne mutilez pas les vaincus; ne tuez ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes; ne détruisez pas les palmiers, ne brûlez pas les moissons, ne coupez pas les arbres fruitiers, n'égorgez pas les animaux, si ce n'est ce qui sera nécessaire à votre nourriture. Vous trouverez sur votre route des hommes vivant dans la solitude et dans la méditation à l'adoration de Dieu, ne leur faites aucun mal ni aucune injure!“

Il n'excepta de cette inviolabilité des faibles et des ermites chrétiens par la guerre, que ceux qui fanatisaient les populations contre la doctrine de l'unité de Dieu.

Cet ordre du jour du chef réputé barbare d'une horde de Bédouins du désert contraste encore aujourd'hui par sa tolérance et son humanité avec les manifestes de guerre des généraux d'une religion plus fraternelle et d'une civilisation plus avancée.

II

Cependant, ainsi qu'Omar l'avait prévu, le bruit de la mort de Mahomet, que la superstition populaire croyait doué de l'immortalité sur la terre, fit jeter un premier cri d'incrédulité aux Arabes. „S'il eût été véritablement prophète, comment serait-il mort?“ disaient-ils. Et un grand nombre abjura sa foi. La Mecque se souleva contre le gouverneur de Mahomet, nommé Attab. „Mahomet est mort, dit Attab aux révoltés, mais sa foi subsiste et son empire va s'étendre, et il vous exterminera.“ Les tribus du désert flottèrent dans l'incertitude et dans l'anarchie; de faux prophètes les parcoururent pour hériter de la vénération et de l'autorité de Mahomet. Il se forma pendant quelques semaines autant de partis que de tribus. Ces tribus cernèrent Médine et envoyèrent des députés dans la ville pour déclarer qu'elles ne payeraient plus le tribut. Omar et les politiques de Médine, appelés en conseil par Aboubekre, conseillèrent de temporiser et de transiger en attendant le retour de l'armée qui rétablirait l'autorité du khalife. „Non, non, s'écria de nouveau l'inflexible Aboubekre, la loi nous défend de pactiser avec ceux

qui l'abjurent et de douter du secours de Dieu dans les combats qu'on livre pour lui; dussé-je combattre seul ces nuées de rebelles, je ferai comme le prophète, qui n'a jamais compté ses ennemis."

Les politiques, confondus par le fanatique, rougirent de leur faiblesse et congédièrent le négociateur de transactions. „Aboubekre, s'écria Omar, a plus de foi à lui seul que nous tous ensemble." On combattit. Aboubekre, vainqueur, refoula ces révoltés dans le désert et les fit poursuivre par ses cavaliers. Les fugitifs inventèrent une ruse qui les préserva des sabres des musulmans. Ils gonflèrent de vent des outres de cuir et les laissèrent traîner derrière eux retenues par de longues cordes. L'aspect insolite et les bonds retentissants de ces ballons faisaient cabrer les chevaux et effrayaient les chameaux de l'armée d'Aboubekre. Les animaux, épouvantés, emportèrent les cavaliers et les chameliers vers Médine. Mais plusieurs autres victoires remportées par Aboubekre rétablirent le prestige du khalife. L'armée triomphante aussi d'Ouçama, rentrée à Médine, doubla ses forces. Il soumit tout autour de lui dans le Nedjed.

Mais, pendant qu'il triomphait ainsi dans le fond de l'Arabie, une femme arabe de la Mésopotamie, nommée Théjiah, se déclarait saisie de l'esprit prophétique et, soumettant les Arabes de la Syrie à ses inspirations, marchait à la tête d'une armée fanatisée par son éloquence et par sa beauté contre l'Yémen.

Mosseïlamah, qui s'était aussi érigé en prophète, tremblant de voir sa province submergée par cette invasion, s'enferma dans la ville d'Hedjer. Il envoya de là des présents à la prophétesse et lui demanda une conférence pour traiter de la paix. On dressa pour cette entrevue une tente magnifique entre la ville et le camp. Le général rebelle et la jeune guerrière s'y entretinrent sans témoins pendant une partie du jour. Un mariage scella la paix. Théjiah adopta la foi de son mari et ramena en Syrie ses troupes chargées de dépouilles. Son mariage avec Mosseïlamah n'altéra ni le prestige ni l'obéissance dont cette sibylle du désert avait su s'entourer. Elle vécut et mourut en paix dans les tribus qu'elle avait menées à la gloire.

III

Aboubekre soumit le reste par ses lieutenants. Khaled, un des plus braves, parcourut l'Arabie en frappant et en pardonnant tour à tour. Un des chefs révoltés, nommé Malik, mari d'une des plus belles femmes du désert, que Khaled avait jadis aimée, se soumit et demanda son pardon. „Tirez vos sabres du fourreau,

dit Khaled à ses cavaliers.“ La femme de Malik, nommée Leïla, se jeta aux pieds du vainqueur, le visage découvert et les cheveux épars, pour implorer la vie de son mari. „Ah! s'écria l'infortuné Malik, en voyant sa femme découvrir ainsi ses charmes, voilà la véritable cause de ma mort! — La cause de ta mort, repartit Khaled, c'est ton abjuration de la foi du prophète; c'est la main de Dieu qui te frappe, ce n'est pas la mienne!“ Et la tête du mari roula aux pieds de la femme.

Le lendemain il démentit ces paroles en épousant Leïla, veuve de sa victime. L'armée poussa un cri d'indignation, plusieurs désertèrent et allèrent l'accuser à Médine. „Il a massacré des prisonniers, et tué le mari pour épouser la veuve, répandirent-ils autour du khalife.“ Omar le conjura de punir le coupable. „Non, dit Aboubekre; je réparerai les maux qu'il a causés, mais je ne remettrai pas dans le fourreau le glaive que Dieu a tiré lui-même contre les infidèles.“

Bientôt Khaled rentra vainqueur dans Médine, pour venir se disculper auprès du khalife. Sa tunique était noircie par la rouille de sa cuirasse et de ses armes, son turban hérissé des flèches qui l'avaient atteint dans les combats. Des groupes de musulmans, indignés de sa cruauté, l'attendaient aux portes de la ville. Omar, en l'apercevant, ne put retenir sa colère; il porta la main sur le turban de Khaled, en arracha avec mépris les flèches, et les brisa sur son genou. „Te voilà donc, toi qui as tué un musulman pour jouir de sa femme! lui cria-t-il; va! il ne dépendra pas de moi que tu ne sois lapidé pour avoir déshonoré la foi du prophète!“ On voit combien la prétendue férocité d'Omar est un préjugé historique des chrétiens de Syrie démenti par ses actes et par ses paroles à Médine. Khaled ne répondit rien jusqu'à ce qu'il eût reçu sa condamnation ou son absolution de la bouche du khalife. En sortant de l'entretien, absous par Aboubekre, il s'avança avec défi vers Omar. „Fils d'Oumm-Schamlà, lui dit-il, as-tu maintenant quelque querelle à vider avec moi?“ Omar garda le silence à son tour, n'osant punir ce que le khalife avait pardonné. Mais il resta toujours l'accusateur de l'inhumanité de Khaled.

IV

Aboubekre le renvoya avec des renforts subjuguer les restes de la rébellion. Dans une de ces batailles, Leïla devenue, comme on l'a vu, femme de Khaled, sauva un prisonnier du glaive de son mari, en lui donnant l'hospitalité sous sa tente. Le lendemain

le camp de Khaled fut forcé par un groupe de cavaliers ennemis. Les cavaliers entrèrent le sabre nu à la main dans la tente de Khaled et allaient frapper Leïla, quand le prisonnier qu'elle avait protégé la protégea à son tour.

Khaled, vainqueur à la fin du jour, laissa dix mille cadavres de ses ennemis dans la poussière.

Le nègre Wahchi, converti à l'islamisme, y perça de son javelot embardé de fer le général ennemi. „Voilà, disait l'Éthiopien en montrant son javelot, l'arme avec laquelle j'ai tué le meilleur et le pire des hommes.“ Il faisait allusion par ces paroles au meurtre d'Hamza, l'oncle vénéré de Mahomet, qu'il avait frappé sur le mont Ohud, à l'instigation des femmes, à l'époque où il adorait encore les faux dieux. Khaled entra en triomphe dans Hedjer, capitale des révoltés, pardonna aux habitants, et épousa la fille de Modjaa, chef de la tribu de Hanifà. „N'as-tu pas honte, lui écrivit Aboubekre, de chercher des voluptés dans un nouveau mariage quand le sang de tant de musulmans morts pour ta victoire fume encore autour de ta tente?“

Parmi ces morts on pleurait plus de six cents habitants de Médine, et parmi eux un grand nombre de disciples de Mahomet, dont la mémoire était jusque-là la seule édition avec commentaire du Coran. Aboubekre craignit que les préceptes et les entretiens du prophète ne périssent avec les souvenirs des survivants qui avaient entendu l'interprétation de la bouche du prophète. Il fit recueillir tous les fragments de ce livre, écrits les uns sur des feuilles de palmier, les autres sur des peaux de mouton ou de gazelle, quelques autres qui n'avaient jamais été écrits. Il institua une sorte de concile de rédaction et de coordination du Coran, concile composé des auditeurs les plus assidus et les plus vénérés des prédications de Mahomet. Il les chargea de rédiger un exemplaire complet et type du Coran, qui servirait de modèle à toutes les autres copies du livre. Il confia cet exemplaire unique à la fille d'Omar Hafsa, une des veuves du prophète.

V

Maître de l'Arabie jusqu'à Aden par ses généraux, Aboubekre lança ses lieutenants et ses armées vers l'Euphrate et vers le Tigre dans la province d'Irak, dépendante de la monarchie des Perses. Khaled, après avoir contourné une partie du golfe Persique, à la tête de vingt mille musulmans recrutés par la foi dans les tribus du désert, marcha contre la grande ville de Hira, capitale de ces Arabes, vassaux des rois de Perse.

Hormouz, gouverneur de l'Irak, l'attendit pour lui livrer bataille à El Hafir. La bataille commença par un duel chevaleresque, à la vue des deux camps, entre les deux généraux. Hormouz, tué dans ce combat par Khaled, laissa son armée sans chef. Les Persans, décidés à mourir ou à vaincre, s'étaient enchaînés par les pieds les uns aux autres afin de s'enlever d'avance les moyens de fuir. Ils périrent en masse sous les cimeterres et sous les flèches des Arabes.

La dépouille des morts fut partagée entre les vainqueurs. Khaled eut pour sa part la tiare persane d'Hormouz, décorée de pierreries d'un prix inestimable. Les musulmans, qui avaient jusque-là combattu des peuples nomades et pauvres, commencèrent à chercher dans la victoire un autre prix que le ciel. Cette victoire, qu'on appela la *journée des chaînes*, par allusion aux anneaux de fer dont les soldats persans s'étaient liés entre eux, ouvrit la Babylonie et la Perse à l'armée de Khaled. Il s'avança en respectant partout les propriétés et les mœurs, et en ne demandant qu'un léger tribut, signe de soumission, aux habitants.

Une seconde armée persane le rencontra vers Médhar. Il la défit, et précipita tente mille Persans dans le fleuve. Cette seconde journée s'appela, de ce souvenir, la *journée de la rivière*. Hira se soumit sans résistance. La terreur du nom de Khaled volait devant lui. Les chrétiens étaient nombreux à Hira. Khaled fit venir leurs chefs devant lui et leur donna l'option entre trois partis: ou payer le tribut, ou embrasser la loi de Mahomet, ou combattre jusqu'à l'extinction d'une des deux religions. Les chrétiens préférèrent de payer le tribut en conservant leur culte. „Insensés, leur dit Khaled en déplorant leur constance, vous êtes des voyageurs égarés dans un désert; deux guides s'offrent à vous (Jésus et Mahomet), l'un vous est étranger, l'autre est votre compatriote; et c'est à l'étranger que vous confiez votre salut.“

Pendant la conférence, Khaled portait souvent ses regards sur un sachet de soie et d'or suspendu à la ceinture du fils du gouverneur d'Hira. Après avoir accordé les conditions de l'amnistie, Khaled, prenant curieusement ce sachet, l'ouvrit et en vit rouler dans sa main des pilules dont il ignorait la substance. „Qu'est-ce que cela? demanda-t-il au jeune homme. — C'est un poison rapide et mortel, lui répondit celui-ci. — Qu'en voulais-tu faire? reprit Khaled. — Me soustraire à toi par la mort, si nous t'avions trouvé sans pitié. — La mort, reprit Khaled, son moment est fixé pour chacun de nous; nul ne peut l'avancer ou la retarder.“ Puis, prononçant avec foi le nom d'Allah clément

et miséricordieux, il avala toute la dose de poison, malgré les efforts des assistants pour retenir sa main. „Rien ne saurait nuire à l'homme qui invoque avec une foi absolue le nom du Tout-Puissant," leur dit-il. On s'attendait à chaque instant à le voir tomber inanimé aux pieds des Persans; déjà une sueur froide et une pâleur mortelle couvraient son front, signes avant-coureurs de la mort. Mais ces symptômes disparurent en peu d'instants. Il essuya avec la main la sueur glacée de son visage, et reprit le teint de la santé.

Cet acte de témérité et de fatalisme confondit les Persans. „Si tous les musulmans, lui dit leur satrape, sont des hommes semblables à toi, le monde est à vous."

Khaled, après avoir organisé Hira et toutes les provinces adjacentes, envoya aux grands de la Perse un message ainsi conçu:

„Au nom d'Allah clément et miséricordieux, Khaled, fils de Walid, aux seigneurs persans, gloire à Dieu qui fait tomber votre empire, et qui brise la gloire de votre puissance! Unissez-vous à nous dans la foi nouvelle de l'islam, et reconnaissez-vous nos sujets. Que vous le vouliez ou non, vous recevrez notre loi, parce qu'elle vous sera portée par des hommes qui aiment la mort autant que vous aimez la vie."

VI

La Perse, décomposée par les dissensions des satrapes, était en interrègne. Les généraux persans demandèrent secours aux Romains campés aux extrémités de la Mésopotamie, sur les frontières de Perse. Les Romains, unis aux Persans, passèrent l'Euphrate pour arrêter Khaled dans ses conquêtes. Khaled anéantit les deux armées le même jour.

Pendant que son armée victorieuse se rapprochait de Hira chargée de dépouilles, Khaled, par un scrupule de dévotion que ses triomphes lui permettaient de satisfaire, résolut d'aller accomplir le pèlerinage de la Mecque. Il se déroba à ses soldats, sous prétexte de les devancer à Hira, et, traversant seul sur un dromadaire le désert en ligne droite, il arriva à la Mecque, fit ses stations, sans être reconnu, autour de la Kaaba, vit le khalife Aboubekre sans lui parler, remonta sur son dromadaire, retraversa l'Arabie entière, et rejoignit son armée le jour même où elle entrait à Hira.

VII

Pendant que Khaled se préparait, à Hira, à une invasion plus générale de la Perse, Aboubekre proclamait la guerre sainte à Médine contre les Romains, maîtres de la Syrie. Ses lieutenants marchèrent en plusieurs colonnes sur les différentes provinces de la Syrie.

L'empereur Héraclius, las de guerres et écrasé du poids d'un empire qu'il fallait étayer si loin, désira traiter avec ses envahisseurs. Les chrétiens fervents de sa cour lui firent un crime de sa mollesse. Les efforts des Romains ne firent que ralentir la conquête. Les musulmans s'avancèrent, dans la première campagne, jusqu'au cœur de la Mésopotamie, dans la plaine et au bord des fleuves fertiles de Damas. Cette terre, ces eaux, ces vergers, ces murs de Damas, éclatants de blancheur à travers les ombres des saules, parurent aux Arabes du désert une image du paradis terrestre que les traditions retrouvaient dans cette oasis.

Aboubekre, avant de poursuivre jusqu'au Liban et jusqu'à la mer sa mission et sa conquête, écrivit à Amrou, un de ses apôtres les plus résignés; il lui ordonnait de rassembler des guerriers dans les tribus, et de les conduire à Damas pour y grossir le torrent de l'islamisme. Amrou, qui gouvernait en paix des tribus pastorales, reçut ces ordres avec peine; mais il n'hésita pas à obéir. „Je suis, dit-il dans sa réponse au khalife, une des flèches de l'islam; Dieu a mis l'arc dans ta main, c'est à toi à lancer la flèche vers le but que tu as choisi.“

Toutes ces troupes, commandées par Abou-Obéïdah et Yézid, ayant fait leur jonction dans la longue et large vallée de l'Arabie, où le Jourdain coule vers la mer Morte, y attendirent le choc de soixante mille Romains commandés par les généraux d'Héraclius. Aboubekre, instruit de leur danger, écrivit à Khaled, le vainqueur de la Perse, d'abandonner un moment ses conquêtes pour venir renforcer en Syrie l'armée musulmane. Khaled obéit. Il partagea son armée en deux corps; l'un chargé de garder sa conquête, l'autre de marcher avec lui en Syrie. Le désert qu'il avait à franchir avec dix mille hommes était immense et inconnu. Les étoiles devaient seules le guider. Un Bédouin s'offrit à le conduire. On devait marcher souvent cinq jours et cinq nuits sans trouver un suintement d'eau dans ces vallons de sable. Les outres manquèrent pour porter le breuvage des hommes et des animaux. Le Bédouin, expérimenté dans ses détresses, conseilla à Khaled une ressource cruelle mais nécessaire au salut de l'ar-

mée. On choisit les plus grandes et les plus fortes des chamelles de Perse; on les priva d'eau pendant quelques jours, puis on les mena au bord d'un fleuve où elles burent avec l'avidité de leur longue soif. Ces chamelles, devenues ainsi des outres vivantes, suivaient l'armée déchargées de tous fardeaux. Chaque soir on en immolait un certain nombre, et l'eau contenue dans leur estomac désaltérait les soldats et les chevaux de l'armée musulmane.

VIII

Mais pendant que Khaled franchissait le désert pour obéir à Aboubekre, Aboubekre mourait à Médine d'une maladie soudaine, dictait son testament à ses officiers et nommait Omar pour son successeur.

„Omar sera trop sévère aux musulmans, lui représentaient ses amis. — Non, répondait Aboubekre, il n'est sévère que quand je suis moi-même trop doux; mais j'ai remarqué que quand je suis sévère, il me demande toujours la grâce des coupables.“ On introduisit Omar.

„Je te nomme khalife,“ lui dit Aboubekre.

Omar le supplia de désigner un autre plus digne de lui, ajoutant qu'il n'avait aucune ambition de cette suprême responsabilité. „Je le sais, et c'est pour cela que je te désigne, répondit Aboubekre, tu n'as pas besoin du khalifat, mais le khalifat a besoin de toi.“ Appuyé sur le bras d'Esma, sa femme, Aboubekre s'avança péniblement vers une fenêtre ouverte sur la place de Médine, couverte de peuple qui attendait sa dernière parole avec anxiété. „Musulmans, dit-il d'une voix éteinte, je désigne Omar pour mon successeur, l'acceptez-vous? — Nous l'acceptons,“ répliqua unanimement le peuple. Il expira au bruit des bénédictions qui louaient son règne.

„Ma nourriture et celle de ma famille, dit Aboubekre dans ses adieux au peuple, pendant que j'ai été khalife, a coûté huit mille dirhems (petite pièce de monnaie) aux musulmans. Je leur lègue la portion de jardin que je possède dans la campagne à Médine, pour les indemniser des frais que je leur ai coûté.“

Tel était le scrupule d'un homme qui disposait déjà des dépouilles de l'Arabie, de l'Irak, de la Syrie, d'une partie de la Perse et de l'empire romain.

IX

On connait Omar: miséricordieux de cœur, absolu de foi, sans ambition pour lui-même, ambitieux de conquêtes à son Dieu, il convenait merveilleusement à l'établissement d'une religion qui ne prétendait encore rien pour ses sectateurs, mais qui prétendait l'univers pour le Dieu unique.

Aussitôt qu'Omar eut accepté le gouvernement, il se rappela cette parole du prophète: „Ne laissez pas subsister deux religions dans l'Arabie.“ Il exila les chrétiens et les juifs hors du territoire. Il leur assigna, en compensation, des terres et des demeures dans la partie de l'Irak, de la Perse et de la Mésopotamie déjà conquise.

Pendant qu'il épurait ainsi l'Arabie, le brave Khaled, arrivé par le désert en Syrie, avec son détachement de l'armée de Perse, livrait bataille aux Romains, à la tête de cinquante mille Arabes Syriens qui avaient adopté la foi nouvelle près d'Aiznadin. Cent vingt mille soldats ou auxiliaires d'Héraclius, suivant les historiens arabes, quarante mille suivant les chroniques byzantines, tombèrent sous le fer des musulmans. Le général et les principaux officiers d'Héraclius s'enveloppèrent la tête de leurs manteaux, comme César, pour mourir.

Le vent de l'Arabie abattait tout. Khaled, vainqueur, reçut sur le champ de bataille un courrier de Médine qui lui apportait la nouvelle de la mort d'Aboubekre et sa destitution. Le ressentiment d'Omar, son ennemi personnel à cause du meurtre du mari de Leïla, ne l'étonna pas. Sans hésiter il remit le commandement à Abou-Obeïdah, désigné pour commander à sa place par Omar, aussi heureux de descendre que de commander en première ligne les chefs des croyants.

Les restes de l'armée romaine, réfugiés dans le vallon du Jourdain, auprès de Tibériade, lac fameux par les miracles du Christ, couvraient encore Jérusalem et l'entrée de l'Égypte. Abou-Obeïdah voulait y marcher; Omar consulté répondit: „Frappez au cœur.“ Le cœur, c'était Damas, vaste et opulente capitale de la Syrie et clef de la Mésopotamie. Constantinople et Alexandrie ne l'égalaient ni en population, ni en industrie, ni en fertilité de sol, ni en opulence. Les murailles embrassaient trois fleuves et des jardins délicieux.

Héraclius envoya, par les portes de fer du Taurus, une nouvelle armée pour la défendre. Les musulmans arrêtèrent cette armée dans les défilés de Hems, pendant que leurs principales tribus bloquaient la ville. Damas se défendit quatre mois avec

l'intrépidité du désespoir. Quatre armées campaient à ses quatre portes sans pouvoir les forcer. Khaled, devenu général lieutenant, commandait un de ces corps d'armée. Irrité de ces lenteurs, il épiait l'heure d'un exploit digne de son nom. Une nuit qu'il se promenait seul autour des remparts, il entendit dans l'intérieur des murailles le son des instruments de musique. C'était le gouverneur de Damas qui avait ouvert des négociations avec Abou-Obeïdah et qui célébrait la naissance d'un fils. Les troupes de garde sur les remparts participaient à ces réjouissances et négligeaient leur poste. Khaled choisit quelques-uns des braves compagnons de ses victoires en Perse. Il fait lancer des cordes à nœuds coulants aux créneaux abandonnés; il monte, suivi des plus intrépides, par ces échelles flottantes, sur le rempart, égorge les gardes de la porte, l'ouvre à l'armée, se précipite dans la ville et l'inonde de flamme et de sang. Les habitants, réveillés par le cri terrible: Dieu est grand! se prosternent devant les vainqueurs pour implorer la vie et l'extinction des flammes. La fermeté d'Abou-Obeïdah fait prévaloir les conseils de la clémence. Tout ce qui est romain devient la dépouille des musulmans. Les habitants de Damas conservent leur liberté, leurs maisons, leurs terres, à la condition d'un léger tribut annuel en orge et en blé, égal seulement à la semence de leur culture. Les musulmans ne demandaient à la terre conquise que de nourrir eux et leurs chevaux.

X

L'armée musulmane, après la conquête de Damas, marcha sur la vallée du Jourdain. Une seconde bataille, livrée par eux à l'armée romaine de quatre-vingt mille combattants, sur les bords de l'Yermouk, leur ouvrit la Palestine. Le lac engloutit tout ce que le fer avait épargné. Les musulmans, libres d'ennemis, divisèrent leur armée en plusienrs colonnes pour aller de la Palestine au Taurus, et de la mer au désert, assujettir tout ce qu'ils avaient vaincu.

Omar amnistia tous les Arabes qui, après la mort de Mahomet, avaient hésité dans sa foi. Cette amnistie et le bruit de ses triomphes ramenèrent des milliers de musulmans sous ses drapeaux. Amr, chef de ces révoltés, guerrier d'une taille colossale et d'un bras de fer, lui amena deux mille combattants. „Quelle solde demandes-tu, lui dit Omar en plaisantant, puisqu'à toi seul tu vaux plusieurs hommes? — Mille dirhems pour ceci, répondit Amr en frappant de sa main sur son flanc gauche;

mille pour ceci, ajouta-t-il en frappant sur son flanc droit; et enfin mille pour cela, continua-t-il en frappant sur son cœur. — C'est bien, dit Omar en souriant, je t'assigne trois mille dirhems.“ Puis, le mesurant de la tête aux pieds et admirant sa taille gigantesque: „Louange à Dieu, qui a créé Amr!“ s'écria le khalife. Il l'envoya rejoindre l'armée qui se formait au bord de l'Euphrate pour attaquer la Perse.

Des envoyés du roi de Perse vinrent au camp conférer avec les musulmans. „Quel motif, dirent les Persans, vous pousse à nous faire la guerre? — Dieu nous a ordonné, répondirent les négociateurs arabes, par la bouche de son prophète, de porter l'islamisme ou le Dieu unique chez tous les peuples; nous obéissons à cet ordre. Devenez nos frères, en répudiant vos dieux matériels et en adorant le Créateur un et infini, ou soumettez-vous à nous payer tribut pour nous aider à propager cette vérité dans le monde.

— Qui êtes-vous? nation indigente et disséminée comme de vils insectes sur le sable, pour prétendre imposer des lois à un empire comme le nôtre?

— Ce que tu dis de notre indigence, de notre barbarie, de notre anarchie, de notre ignorance, était vrai hier, répondit un des orateurs musulmans. Oui, nous étions si misérables, que l'on voyait parmi nous des individus apaiser leur faim en mangeant des insectes et des serpents, quelques-uns faire mourir leurs filles pour ne pas partager leurs aliments avec elles. Plongés dans les ténèbres de la superstition et de l'idolâtrie, sans lois et sans frein, toujours ennemis les uns des autres, nous n'étions occupés qu'à nous piller, à nous détruire mutuellement. Voilà ce que nous avons été. Nous sommes maintenant un peuple nouveau. Dieu a suscité au milieu de nous un homme, le plus distingué des Arabes par la noblesse de sa naissance, par ses vertus, par son génie, et l'a choisi pour être son envoyé et son prophète. Par l'organe de cet homme, Dieu nous a dit:

„Je suis le Dieu unique, éternel, créateur de l'univers. Ma „bonté vous envoie un guide pour vous diriger. La voie qu'il „vous montre vous sauvera des peines que je réserve dans une „autre vie à l'impie et au criminel, et vous conduira près de „moi dans le séjour de la félicité.“ La persuasion s'est insinuée peu à peu dans nos cœurs; nous avons cru à la mission du prophète; nous avons reconnu que ses paroles étaient les paroles de Dieu, ses ordres les ordres de Dieu, la religion qu'il nous annonçait, et qu'il nommait l'islamisme la vraie religion. Il a éclairé nos esprits, il a éteint nos haines, il nous a réunis en

une société de frères sous des lois dictées par la sagesse divine. Puis il nous a dit:

„Achevez mon œuvre, étendez partout l'empire de l'islamisme. „La terre appartient à Dieu, il vous la donne. Les nations qui „embrasseront votre foi seront assimilées à vous-mêmes; elles „jouiront des mêmes avantages et seront soumises aux mêmes „devoirs. A celles qui voudront conserver leurs croyances, „imposez l'obligation de se déclarer vos sujettes et de vous „payer un tribut en échange duquel vous les couvrirez de votre „protection. Mais celles qui réfuseront d'accepter l'islamisme ou „la condition de tributaires, combattez-les jusqu'à ce que vous „les ayez exterminées. Quelques-uns d'entre vous tomberont „dans la lutte; à ceux qui y périront, le paradis; aux survivants, „la victoire."

Telles sont les destinées de puissance et de gloire vers lesquelles nous marchons avec confiance. A présent tu nous connais; c'est à toi de choisir: ou l'islamisme ou le tribut, ou la guerre à mort."

XI

Omar, dirigeant de Médine la double campagne qu'il menait de front contre les Romains et contre la Perse, ordonna à l'armée de Syrie de se joindre à l'armée de l'Euphrate pour livrer une bataille décisive aux Persans près de Cadésiah. Cette bataille dura trois jours. Les éléphants, citadelles mouvantes des Persans, étonnèrent d'abord les Arabes; mais le troisième jour les soldats du désert s'aguerrirent contre ces animaux bardés de fer, les frappèrent au ventre, aux yeux, à la trompe, et les firent retourner sanglants et furieux contre les Persans. L'élite de la Perse périt dans cette bataille, et dépeupla l'empire des guerriers. Les dépouilles furent dignes de l'opulence et de la renommée de la Perse. Après le prélèvement de trésors immenses pour la part du trésor public de Médine, chaque cavalier reçut six mille dirhems et chaque fantassin deux mille.

Le lieutenant d'Omar qui remporta cette victoire décisive s'appelait Saïd. Saïd demanda à Omar ce qu'il fallait faire de ce qui restait des dépouilles après cette distribution. „Donnez-en une part supplémentaire, répondit le khalife, à tous ceux qui pourront réciter de mémoire les plus longs passages du Coran. Amr, quoiqu'il fût poëte, n'en put réciter que la première ligne: „*Au nom de Dieu clément et miséricordieux.*" On rit de son ignorance. Amr s'indigna de ces railleries.

„Nous autres enfants des tentes de Zobayd, dit-il en vers

improvisés devant Saïd, si nous sommes tués dans le combat, on ne nous pleure pas. On nous admet à l'égalité de partage quand il y a des blessures et la mort à recevoir; mais quand ce sont des dinars d'or, l'égalité cesse, et on nous demande si nous savons réciter le Coran."

Omar, informé de ces plaintes d'Amr, lui fit faire justice. Amr, ancien compagnon et rival d'Antar, l'Achille et l'honneur des Arabes, avait vécu plus d'un siècle à l'époque de la guerre de Perse. Il combattit plusieurs années encore, et ne déposa les armes qu'avec la vie.

La capitale de la Perse, Madaïn, *les deux villes*, parce que l'on comprenait sous ce nom Ctésiphon et Séleucie, fut prise et détruite, et l'on vit bientôt s'élever les nouvelles villes de Koufah et de Bassorah; tout céda à l'ascendant des musulmans, après la bataille de Néhavend, ou *victoire des victoires*, reconnut le prophète, ou se soumit au tribut.

XII

Khaled, resté en Syrie pour la contenir, s'était avancé de son côté jusqu'à l'Oronte; les Arabes étaient maîtres d'Antioche, cette rivale de Constantinople. Amr marcha sur Jérusalem à la tête d'une autre armée. Jérusalem, quoique berceau et capitale du christianisme, fut forcée de se résigner à subir le joug des musulmans. Elle démanda pour tout honneur, dans sa défaite, de n'ouvrir ses portes qu'au khalife lui-même. Amr consentit à cette condition des vaincus.

Omar, fier d'apporter la loi de Mahomet à la ville du Christ, mais pénétré de vénération pour cet autre prophète à qui l'islamisme reconnaissait devoir les plus purs de ses dogmes et les plus pures inspirations de sa morale, n'hésita pas à satisfaire le vœu des habitants de la ville sainte des chrétiens.

Il partit de Médine, non en conquérant, mais en pèlerin; suivi d'un seul esclave, vêtu d'un manteau de poil de chèvre, monté sur un chameau qui portait deux sacs sur son cou, l'un rempli de dattes, l'autre rempli d'orge, une outre pleine d'eau devant lui, un grand plat de bois derrière sa selle, il traversa le désert. Quand son esclave était fatigué, Omar le faisait monter à sa place sur le chameau et marchait pieds nus sur le sable. Ses généraux instruits de son approche, s'avancèrent à cheval couverts de leurs plus brillants costumes de guerre au-devant de lui. Omar, voyant ces premiers symptômes de luxe, de vanité et de corruption dans ses troupes, s'indigna.



Il descendit à cet aspect de son chameau, et, ramassant des cailloux sur le chemin, il les lança avec des malédictions sur ces cavaliers vêtus d'or et de soie, comme les Syriens et les Persans. „Osez-vous bien, leur dit-il, vous présenter à mes yeux sous ces ornements infidèles? — Sous ces tuniques d'or, répondirent-ils, nous portons des armes de fer!“ Le khalife se tut et entra dans ces humbles habits à Jérusalem.

XIII

Le khalife fit le pèlerinage à la tombe du Christ. Le patriarche Sophronius, chef des chrétiens, conduisit lui-même Omar dans l'église de la Résurrection. Il s'assit au milieu du temple et médita longtemps en silence; puis l'heure de la prière des musulmans étant venue, il demanda avec déférence au patriarche une place dans un coin de l'édifice où il pût s'étendre et prier pour ne pas manquer de respect au lieu saint. Le patriarche lui dit de prier à la place où il était assis. Mais Omar s'y refusa par scrupule. Sophronius alors le conduisit dans l'église moins auguste de Constantin, mais il refusa également de prier dans ce sanctuaire, et, sortant des portes, il fit ses prosternations et ses prières sous le portique qui regardait l'Orient. Le patriarche Sophronius, s'étonnant d'une telle modestie et d'une telle réserve chez un conquérant: „Tu ignores sans doute, lui dit Omar, pourquoi je me suis abstenu de prier dans une église chrétienne? C'est par égard pour vous; les musulmans se seraient emparés à mon exemple de vos temples, et rien n'aurait pu les empêcher de prier eux mêmes dans des églises où leur khalife aurait prié.“ On voit, par ce récit transmis par les chrétiens de Jérusalem eux-mêmes, combien la prétendue persécution d'Omar contre le christianisme est une fraude pieuse inventée après coup, au temps des croisades, pour semer la haine contre les musulmans.

Omar demanda seulement au patriarche de lui désigner une place où il pût construire une mosquée pour les croyants. Le patriarche lui désigna la place où était la pierre *Essakra*, sur laquelle la tradition disait que Jacob avait reposé sa tête pendant son sommeil prophétique. Cette pierre, négligée depuis la construction de l'église du Saint-Sépulcre, était recouverte des balayures de Jérusalem. Omar, appelant les musulmans pour déblayer la place, emporta lui-même, dans un pan de son manteau, une charge de ces balayures immondes, pour les porter dans le précipice de la vallée du Cédron. Il bâtit la mosquée qui subsiste encore aujourd'hui au bord de ce précipice, comme le Parthénon

des mahométans sur l'acropole d'Athènes, et repartit pour Médine avec la même humilité de costume qu'il avait affectée en venant à Jérusalem.

XIV

Rien ne s'opposait plus à la conquête de l'Égypte. Les Romains vaincus, la Syrie subjuguée, la Judée couverte de ses troupes, lui donnaient une sécurité et une base d'opération qui permettaient aux musulmans de porter leurs armes et leur loi dans la capitale de l'Afrique.

En passant à Bethléem pour se rendre à Médine par Damas, Omar pria comme à Jérusalem dans l'église que les chrétiens avaient élevée sur la place du berceau de Jésus-Christ. Il donna au patriarche chrétien à Bethléem un ordre signé de sa main qui défendait à jamais aux musulmans de profaner ce sanctuaire, en s'en emparant pour leurs prières. A Damas, il distribua les principaux de ses généraux sous le nom d'émirs.

Juste enfin envers Khaled, dont les exploits avaient racheté la faute, Omar donna à ce guerrier une de ses souverainetés voisines de Damas. L'immensité des trésors et des revenus, fruits de tant de conquêtes, obligea Omar d'organiser à Médine une administration publique de ces richesses. Des soldes et des pensions régulières furent allouées par lui à ses combattants, à ses magistrats, aux veuves et aux parents du prophète. Aïché, l'épouse bien-aimée, fut traitée en reine. Quant à lui, il se contenta de la modique rétribution en orge et en dattes que Mahomet et Aboubekre avaient empruntée pour leur subsistance au trésor public.

„Adieu pour jamais à la Syrie!“ s'était écrié Héraclius, en retirant ses troupes derrière le Taurus et en s'enfuyant vers Constantinople. Les musulmans avaient pénétré sur ses pas jusqu'au delà des portes de Fer, dans les vallées de la Cilicie.

Un des princes de la Syrie romaine, Djabalah, avait adopté la foi des vainqueurs. Il vint à Médine apporter au khalife la soumission de ses sujets gassanides.

Omar le mena avec lui, à l'époque du pèlerinage, accomplir les rites de l'islamisme à la Mecque. Le prince gassanide, vêtu d'habits de soie, coiffé d'une couronne de perles d'un prix inestimable, qui rappelaient les pendants d'oreilles de *Maria*, dont cette princesse avait fait présent au temple de la Mecque au moment de sa conversion, suivi de magnifiques chevaux du Nedjed, que ses esclaves conduisaient en main, accompagna

Omar dans ses stations autour de la maison sainte. Un Bédouin de la tribu de Fézâra, qui marchait derrière lui, posa le pied sur le pan de son manteau, et le fit tomber de dessus ses épaules. Djabalah se retourna courroucé, donna un soufflet à cet homme, et lui mit le visage en sang. Le Fézârien réclama d'Omar satisfaction de cet outrage. „Tu l'as frappé? demanda le khalife à Djabalah. — Oui, répondit celui-ci; et, sans ma vénération pour la Kaaba, je lui aurais fendu la tête avec mon sabre. — Tu avoues, reprit Omar; il faut donc que tu achètes de la partie offensée le désistement de la plainte. — Et si je ne veux pas le faire? — Alors tu subiras la peine du talion: j'ordonnerai que ce Bédouin te frappe au visage, comme tu l'as frappé. — Mais je suis roi, et lui n'est qu'un particulier obscur! — Le roi et le particulier sont égaux devant la loi musulmane; tu n'as sur lui que la supériorité de la force physique. — J'avais cru que je serais plus honoré encore dans l'islamisme que dans ma première religion. — Assez de paroles; apaise le plaignant ou subis le talion. — Je retournerai plutôt au christianisme. — En ce cas, je te ferai trancher la tête, répliqua Omar; c'est le sort réservé à tout croyant qui abjure! — Eh bien, dit Djabalah, donne-moi au moins jusqu'à demain pour me décider.“ Le khalife lui accorda la nuit pour réfléchir. Le prince gassanide, incapable de plier son orgueil à cette égalité et à cette humiliation, en profita pour s'enfuir et se réfugier avec ses richesses à Constantinople.

Plus tard, dans son exil, il écrivit ces vers:

„Plût à Dieu que ma mère ne m'eût pas mis au monde, ou que je me fusse résigné à l'ordre d'Omar!

„Plût à Dieu que je fusse simple pasteur de chameaux dans un désert de Syrie, ou esclave des enfants de Modhar! pourvu que je vécusse parmi mes frères de l'Arabie!“

Il mourut en négociant son pardon d'Omar, et en exprimant les regrets de sa patrie.

XV

Les historiens arabes comptent trente-six mille villes, châteaux, villages ou tribus tombés déjà à cette époque sous la domination d'Omar. Son orgueil ne s'enfla pas de tant de succès de ses armes. Il conquérait pour *Allah*, non pour sa propre gloire. Un satrape persan étant venu à Médine vers ce temps, et s'attendant à trouver autour du khalife l'éclat qui entourait les rois de Perse, fut confondu d'étonnement quand on lui montra Omar endormi sur le parvis extérieur de la mosquée au milieu des pauvres de la ville.

Pendant ce temps, Amrou, son lieutenant, lui conquérait l'Égypte; Memphis et Alexandrie tombaient en son pouvoir. Les habitants du pays, assouplis à la docilité d'esprit par la servitude, et accoutumés à changer de Dieu en changeant de maîtres, adoptèrent en masse le dogme des musulmans. Omar, consulté, dit-on, par Amrou sur ce qu'il fallait faire de la bibliothèque d'Alexandrie, trésor intellectuel du monde, répondit à son lieutenant qu'il fallait les livrer aux flammes. „S'ils contiennent les mêmes choses que le Coran, ces livres sont inutiles, dit le khalife; et, s'ils contiennent des choses contraires au Coran, ils sont funestes!“

Amrou, si l'on en croit quelques chroniqueurs obscurs, aurait obéi en barbare à l'ordre d'un fanatique. Omar, plus impitoyable ce jour-là envers les idées qu'envers les hommes, aurait donc voulu comme tous les novateurs armés de la force, que toute pensée humaine datât de la pensée de Mahomet. C'est ce crime supposé contre l'intelligence qui fit oublier aux historiens futurs sa mansuétude envers les chrétiens.

Omar fut victime d'un jugement ingénieux dans la forme, inique dans le fond, qu'il rendit lui-même à Médine. Un esclave persan de l'Arabe Moguïr, nommé Firouz, vint un jour se plaindre à lui de ce que son maître lui imposait un tribut de deux pièces d'argent par jour, et de ce qu'il ne pouvait, avec le reste du salaire de son travail quotidien, nourrir sa famille. „Combien fais-tu de métiers? demanda le khalife à l'esclave. — Trois, répondit Firouz; le métier de charpentier, celui d'architecte et celui de sculpteur. — Eh bien, lui dit Omar, la somme qu'on te fait payer ne me paraît pas excessive, puisque tu vaux trois hommes; on pourrait exiger de toi trois pièces d'argent par journée. Moi-même, ajouta-t-il, je t'emploierai, si tu veux, à construire un moulin à vent pour moudre les grains des greniers publics.“

L'esclave, révolté de cette injustice, lui dit, en se retirant avec des murmures qui grondaient dans son cœur comme un tonnerre intérieur. „Sois tranquille, je te construirai un moulin dont il sera parlé sur la terre, tant que la roue du firmament tournera sur la tête des hommes. — Que dit cet homme? demanda Omar; il me semble que le son de sa voix est une menace à ma vie?“

L'esclave, en effet, rentrant dans sa maison, s'arme d'un ciseau aiguisé pour sa profession, et épiant le khalife au moment où il était presque seul sur la place, lui plongea le fer dans le sein; puis, frappant du même fer sanglant ceux qui venaient au

secours du khalife, et les étendant morts à ses pieds, il se frappa enfin lui-même, et mourut vengé sur le corps de son oppresseur.

XVI

Othman, élcvé au khalifat, périt lui-même victime des discordes civiles, et après Othman, Ali, le disciple chéri de Mahomet, à qui le prophète avait donné sa fille Fatimà pour femme, veritable héros d'Homère, reçut les hommages des fidèles musulmans. Son règne, d'abord troublé par les intrigues de la belle et éloquente Aïché, veuve de Mahomet, qui remuait l'empire de ses jalousies et de ses ambitions, s'acheva dans des conquêtes. Aïché, vaincue, pardonnée et honorée par son vainqueur, revint vieillir à Médine dans l'opulence. Ali avait la bravoure d'Omar et la piété de Mahomet; il écrivit des vers et des maximes qui sont restés dans la philosophie des musulmans, sinon comme des révélations, au moins comme des inspirations de l'islam. Il y en a dans le nombre qui rivalisent avec la sagesse et l'ascétisme des chrétiens. Il proférait souvent celle-ci dans ses fortunes ou dans ses revers:

„Celui qui veut être riche sans trésors, puissant sans empire, et serviteur sans maître, n'a qu'à mépriser les vanités de ce monde, et se faire serviteur de Dieu; il trouvera ces trois choses en lui!“

Son règne vit naître le premier schisme dans l'islamisme. Moawiah, fils d'Abou-Sofyan, se fit proclamer khalife à Damas, pendant qu'Ali régnait à Médine, et fut le chef de la dynastie des Ommïades. Ali, assassiné dans la mosquée par un fanatique de la secte des Kharégites, laissa deux fils. L'aîné, Hassan, lui succéda; mais, faible et ami de la paix, il ne tarda pas à abdiquer en faveur de Môawiah, son rival. Le plus jeune, Hosséin, releva le drapeau d'Ali contre le khalife Yézid, fils de Moaviah. Il fut tué sur les frontières de Perse dans une embuscade que les partisans d'Yézid lui avaient dressée. Un des meurtriers d'Hosséin fut chargé de porter sa tête coupée au général d'Yézid à Koufah. Cet homme, trouvant les portes de la ville fermées, revint sur ses pas, et entra pour passer la nuit dans sa maison, qui était située en dehors de la ville. Il réveilla sa femme endormie et lui dit: „J'apporte avec moi le présent le plus précieux qu'on ait jamais fait au khalife. — Qu'est-ce donc? lui demanda sa femme. — C'est la tête d'Hosséin, répondit le guerrier: la voilà; je suis chargé de la présenter au général d'Yézid.“ L'épouse, indignée et épouvantée du sacrilége en pensant qu'Hosséin était

le fils de Fatimà et le petit-fils du prophète, s'élança de sa couche, et s'écria avec horreur en se refusant aux embrassements de son mari: „Je n'approcherai jamais d'un homme qui m'apporte la tête du petit-fils du prophète!“

Le guerrier appela une autre de ses femmes pour passer la nuit avec lui; mais cette femme ne put dormir un seul instant dans la chambre, éblouie, disait-elle, par une auréole lumineuse qui sortait des yeux, du front et du sang d'Hosséin.

Zaynab, sœur d'Hosséin, avait été la fidèle compagne des périls et des exploits de son frère. Elle fut conduite captive avec son jeune neveu Ali, encore enfant, devant le lieutenant d'Yézid. Celui-ci ordonna de tuer l'enfant pour couper en lui la racine du schisme. „Commencez par me tuer moi-même,“ s'écria Zaynab en couvrant de son corps le fils de son frère. Le vainqueur, intimidé par cette femme, n'osa achever son crime. Il se contenta d'envoyer au khalife de Damas Zaynab et son neveu Ali enchaînés par des anneaux de fer qui meurtrissaient leurs bras et leurs pieds. Yézid, en recevant ces restes de la famille de son rival, s'indigna contre son lieutenant, fit tomber les fers de Zaynab et de son neveu, et, après les avoir reçus et honorés dans son propre palais, les fit reconduire respectueusement à Médine comblés de présents.

Ce meurtre d'Hosséin fils d'Ali, dont la mort fut célébrée comme un martyre et commémorée d'âge en âge par les partisans d'Ali, devint la date et la consécration du grand schisme qui divise encore les Persans des Turcs sur la légitimité du khalifat. Les Schiites, partisans d'Ali, qu'ils considèrent comme l'héritier légitime du prophète, revendiquèrent longtemps pour les descendants du prophète les droits au pontificat et à l'empire; mais la victoire devait rester aux Sonnites ou traditionnaires, qui reconnaissaient l'autorité des trois premiers successeurs de Mahomet et celle des Ommïades.

Les khalifes de ce dernier parti, maîtres tantôt contestés, tantôt reconnus de tout l'empire, choisirent pour leur capitale l'opulente et voluptueuse ville de Damas, où le luxe et les délices de la Syrie ne tardèrent pas à corrompre la sainteté et l'ascétisme des enfants de l'Arabie. Mais la parole du prophète et leurs armes continuaient à leur conquérir l'Orient et l'Occident; l'Afrique septentrionale, l'Espagne et la Gaule méridionale étaient envahies, et la bataille de Tours, gagnée par Charles-Martel, sauvait seule, en 732 de Jésus-Christ, la chrétienté du joug de l'islamisme.

XVII

En Asie, le nom des Turcs apparaissait d'une manière sérieuse dans les annales musulmanes. Un lieutenant du khalife, nommé Kotaïbah, gouverneur du Khorasan, province autrefois persane, qui confine au nord avec le Turkestan, traversa l'Oxus à la tête d'une nombreuse armée, près de cent ans après l'hégire ou la fuite de Mahomet à Médine, et s'avança jusqu'à Samarcande. La ville, remplie de milliers de défenseurs, lui ferma ses portes. „Les oracles, crièrent les hérauts de Samarcande, en raillant l'impuissance des Arabes, ont annoncé que Samarcande ne sera jamais prise avant qu'un conducteur de chameaux puisse y entrer en vainqueur.“ On rapporta ce défi à Kotaïbah. „Eh bien, dit-il, rendons grâces à Allah, c'est moi qu'il a désigné pour conquérir cette capitale, car dans ma jeunesse on disait que je ne serais jamais qu'un chamelier.“ Ces paroles ranimèrent ses soldats, et, répandues parmi les Turcs, abattirent une superstition par une autre. Samarcande se soumit et paya le tribut annuel d'un million de pièces d'or et de trois mille esclaves.

Kotaïbah, clément pour les populations, implacable à l'idolâtrie, sema l'islamisme dans le Turkestan. Les peuplades de ces contrées, accoutumées à voir la loi de Dieu dans la victoire, portèrent bientôt dans le culte du Dieu unique le fanatisme qu'elles avaient si longtemps nourri pour leurs idoles. Sans patrie fixe dans ces steppes où elles chassaient indifféremment leurs troupeaux, elles choisirent le paradis des musulmans pour véritable patrie, et devinrent les apôtres sauvages, mais invincibles de leur foi nouvelle.

XVIII

Tandis que Kotaïbah subjuguait la Transoxiane, un autre lieutenant des Ommïades se rendait maître de la vallée de l'Indus. Mais là devaient s'arrêter les conquêtes des Arabes; le khalife Soliman, successeur de Walid, jaloux de la gloire des généraux que son frère avait choisis, leur ôte le commandement, et condamne leurs troupes victorieuses à l'inaction. Au tumulte de la guerre étrangère succède le feu de la rébellion; les Alides prennent de nouveau les armes contre les Ommïades, et au milieu de ces luttes funestes, ce sont les descendants d'Abbas, oncle de Mahomet, qui usurpent l'autorité souveraine.

Le règne d'Yézid II, neuvième khalife ommïade, montre à quel degré de faiblesse étaient descendus ces princes, naguère encore si vaillants.

A toutes ses femmes, Yézid préférait deux jeunes Syriennes, l'une nommée Sélamab, l'autre Habbba. Un jour d'automne, qu'il se délassait de l'empire avec elles dans un de ses jardins au bord du Jourdain, Yézid s'amusa à lancer de loin, dans la bouche ouverte de ses favorites, des grains de raisin de Palestine plus gros et plus ovales que ceux de l'Europe. Habbha recevait en riant les grains de raisin dans sa bouche, et le khalife admirait sa grâce et son adresse. Malheureusement un de ces grains s'arrêta dans la gorge da la belle musulmane, et ferma tellement la voie à la respiration, qu'elle expira étouffée dans le rire presque subitement dans les bras du khalife.

Le désespoir de la perte de son idole porta jusqu'à la démence la douleur du khalife. Il emporta lui-même le corps d'Habbha dans son appartement, la coucha sur ses tapis, et refusant de laisser recouvrir ses restes adorés par la terre, il s'enferma avec ce cadavre, jusqu'à ce que la décomposition des éléments qui composent le corps humain lui arrachât une à une toutes les beautés de sa favorite, sans pouvoir lui arracher son amour. Ce ne fut qu'après huit jours et huit nuits de cette contemplation passionnée et funèbre, que ses courtisans purent enlever de force le cadavre de son palais, et ensevelir Habbha dans le tombeau. Le khalife ne put lui survivre et mourut de cette séparation, en demandant à rejoindre dans la même tombe cette poussière qui, depuis qu'elle manquait à la terre, avait anéanti tout le reste de la terre à ses yeux.

Avec la chute des Ommiades de Damas (750 de Jésus-Christ) commence le démembrement de l'empire des Arabes; tandis que les Abbassides fondent Bagdad, fixent dans cette ville leur résidence, et, tournant toute leur attention vers la culture des sciences et des lettres, donnent la plus vive impulsion aux écoles arabes, qui relient l'école grecque d'Alexandrie à l'école moderne, on voit s'élever le khalifat da Cordoue en Espagne, celui du Caire en Égypte, et c'en est fait de l'unité musulmane. Aux règnes brillants d'Haroun-al-Raschid et d'Almamoun, l'Auguste des Arabes, succèdent des princes incapables qui forment leur garde particulière d'esclaves turcs, et cette garde, renouvelant bientôt les excès des prétoriens de Rome, dispose du trône par des révolutions de palais; aussi, lorsqu'au onzième siècle les Turcs seldjoukides, maîtres de la Transoxiane et du Khorasan, s'empareront de la Perse et de l'Asie Mineure, ils trouveront des frères au milieu des rangs ennemis. Après eux viendront les Mongols et Gengis-Khan, puis enfin les Turcs Ottomans, dont nous allons retracer les conquêtes.

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'histoire des khalifes et les règnes de ces guerriers, législateurs et pontifes qui, en prêtant un corps, des armes, des lois, des mœurs, des arts, une politique à l'idée d'un pauvre prophète du désert, avaient conquis une grande partie des trois continents à l'idée du Dieu unique, et combattu partout l'idolâtrie. Nous abandonnons le récit à ce point de jonction, entre la foi de Mahomet et la race turque, pour concentrer l'intérêt tout entier sur les nouveaux conquérants qui apparaissent à leur tour sur la scène des événements.

XIX

Les Turcs étaient, à leur origine, une de ces tribus pastorales, sorties de cet immense réservoir d'hommes que la nature semble avoir multipliés sur le plateau de la haute Tartarie, comme pour les tenir en réserve, afin de les faire écouler à son heure en Chine, dans l'Asie occidentale, en Europe et même en Afrique. Ce bassin, qui s'étend presque inculte des frontières de la Chine au Thibet, du pied du Thibet jusqu'à la mer Caspienne, ne produit, depuis l'origine connue du monde, que des hommes et des troupeaux. C'est le plus grand champ de pâturage que le globe ait étendu sous les pas de la race humaine, pour y multiplier le lait qui abreuve l'homme, le bœuf qui le nourrit, le cheval qui le porte, le chameau qui le suit en portant sa famille et sa tente, le mouton qui le vêtit de sa toison. Aucun arbre n'y ombrage la terre et n'y prête son ombre aux animaux malfaisants. L'herbe y est le seul végétal. Nourrie par un sol sans pierres et profond, semblable au lit limoneux et salé de quelque océan vidé par un cataclysme, arrosée par les suintements des alpes du Thibet, les plus hauts sommets de l'Asie, préservée pendant de longs hivers par un tapis de neige propice à la végétation, réchauffée au printemps par un soleil sans nuages, entretenue par une température froide qui ne la brûle jamais, l'herbe y a trouvé son climat natal. Elle y supplée tous les autres arbres, tous les autres fruits, tous les autres moissons. Elle y a attiré les animaux ruminants, les animaux ruminants y ont attiré l'homme. Ils paissent, ils s'engraissent, ils donnent leur laitage, ils épaississent leur poil, leurs fourrures ou leur laine pour leur maître. Après leur mort ils léguent leur cuir à ses usages domestiques. L'homme, dans de telles contrées, n'a besoin ni de culture pour se nourrir et s'abreuver, ni de demeures fixes, ni de champs enclos et divisés pour s'approprier le sol. L'espace incommensurable sur lequel il est obligé de suivre les pérégrinations de ses troupeaux l'en-

traîne à leur suite. Il ne lève que des tentes qu'il emporte de steppe en steppe, à mesure qu'une zone d'herbe est broutée; ou bien il attelle ses bœufs à des chariots couverts de cuir, foyers mobiles de sa famille. Comme les Scythes, il change de ciel avec les saisons. L'oisiveté d'une telle vie, où les idées sont aussi peu sollicitées que les besoins sont bornés et facilement satisfaits, ne laisse à l'homme qu'un petit nombre d'occupations et de passions compatibles avec la civilisation pastorale: l'amour, la rêverie, la religion, quelquefois mais rarement la guerre, quand l'espace devient trop étroit pour les essaims qui demandent à déborder de la ruche humaine trop remplie. L'astronomie, qui regarde le ciel pendant des nuits sereines; la poésie épique, qui raconte, en les mêlant de fables, les traditions de la tribu, sont les seuls arts de ces peuples. Leurs mœurs sont pures, parce qu'ils ont peu de lois à violer, et qu'ils suivent presque sans les contrarier les lois honnêtes de la nature. L'autorité paternelle, cette monarchie de famille, est leur unique autorité; leur soumission volontaire est un instinct plutôt qu'une soumission à une tyrannie. Le pouvoir, dont l'hérédité est dans le sang et non dans des conventions sociales, se transmet de génération en génération. Quand la famille s'étend, elle devient tribu; le chef de la tribu devient alors un pouvoir politique, un scheik comme en Arabie, un khan comme en Tartarie; une réunion de tribus forme une race, une nation; mais ces chefs de tribus, de races, de nations, quoique investis de l'autorité paternelle absolue, résumée en eux, ne l'exercent jamais qu'à l'imitation des mœurs de la famille, c'est-à-dire en conseil avec les principaux chefs de tentes ou de tribus. Ils ne deviennent dynastics et monarchies qu'après de grandes émigrations armées qu'ils ont menées à la victoire, et après s'être établis dans les contrées conquises par leurs armes. Alors ils changent peu à peu de mœurs; les tribus disparaissent, les peuples commencent, les monarchies se fondent, les dynasties se consacrent et deviennent presque des divinités du pouvoir politique, des ombres de Dieu. Voilà ces Tartares de la grande Tartarie, dont sortirent successivement, par diverses routes et pour divers essaimements, les vingt-quatre tribus turques, tartares de naissance, nomades de mœurs, idolâtres de religion, pasteurs de vie, guerriers de circonstance et de cœur.

Laissons les divers groupes de ces pasteurs guerriers se diviser et se répandre au loin, les uns dans le Turkestan, auquel ils donnent leur nom, les autres jusqu'aux bords de la mer Caspienne et dans les vallées de l'Arménie.

Bornons le récit à ceux de ces Turcs qui, après avoir adopté

l'islamisme et traversé la Syrie, vers l'année 627 de l'hégire, au treizième siècle de Jésus-Christ, conquirent pas à pas l'Asie Mineure et fondèrent l'empire ottoman.

XX

Vers l'année 1285 de l'ère chrétienne, le sultan seldjoukide d'Iconium céda à *Ertogrul*, chef d'une de ces peuplades de Turcs disséminés, un territoire inculte appelé le *pays des pâturages*, dans les *montagnes noires*, ramification du mont Taurus, entre la Méditerranée et la mer Noire, non loin de la ville d'*Angora*. Cette concession de patrie fut faite à Ertogrul et à ses cinquante mille compagnons en récompense du secours que ces guerriers pasteurs avaient porté aux princes seldjoukides contre les Tartares ou Mongols. Il ajouta à ce don la souveraineté de la ville de Seraïdjak. C'était tout le territoire de l'ancienne Phrygie. On y voit encore aujourd'hui, sur une pente de jardins et de vignes, aux environs de *Dorylée*, ville célèbre dans l'histoire des croisades, le tombeau d'Ertogrul, ce pasteur des Ottomans, qui les conduisit dans leur terre promise. Non loin de ce sépulcre, on aperçoit le village d'*Itbourni (museau de chien)*, où vivait la belle *Malkatoun*, amante d'Othman ou Osman, fils d'Ertogrul et père des *Osmanlis*, autre nom des Turcs. Plus loin, auprès d'*Inœni*, est le village turc d'*Akbiit* ou de la *moustache blanche*, du nom d'un vieillard turc compagnon d'Othman.

Ertogrul, établi dans cette oasis de pasteurs, au milieu des montagnes de la Phrygie, eut un songe comme le patriarche Jacob. Il rêva qu'il était en voyage sur une terre étrangère, et qu'il recevait l'hospitalité chez un ermite aimé de Dieu. Un livre était sur une planche clouée au mur de la chambre où il allait dormir. „Quel est ce livre? demanda-t-il au solitaire. — C'est la parole de Dieu ou le Coran," répondit-il. Quand le vieillard se fut retiré, Ertogrul prit furtivement le livre et le lut debout pendant toute la nuit sans fermer les yeux. Au lever de l'aurore, il s'assoupit un peu, et il entendit pendant ce demi-sommeil une voix céleste qui lui disait: „Puisque tu as lu avec tant de respect ma parole éternelle, tes enfants et les enfants de tes enfants seront à jamais honorés sur cette terre!"

Ertogrul en turc signifie *l'homme au cœur droit.*

Peu de temps après naquit Othman, fils aîné d'Ertogrul.

Quand il fut en âge de combattre et d'aimer, Othman se fit admirer par sa bravoure et par sa bonté, héritage de son père.

Un savant scheik arabe, natif d'Adana, ville du Taurus syrien, vint habiter le village d'*Itbourouni*, voisin de la résidence d'Ertogrul, pour enseigner les lois du pays aux Turcs. Othman, qui allait souvent visiter ce sage, aperçut un jour sa fille *Malkatoun*, nom qui veut dire le *trésor des yeux*. La beauté de Malkatoun, célèbre depuis dans tout l'Orient, éblouit Othman. Il la demanda pour épouse à son père, le scheik *Édébali*. Le scheik, redoutant pour le bonheur de sa fille le mépris de la famille d'Othman, trop supérieur à son obscurité, lui refusa Malkatoun. D'autres princes voisins, attirés par le bruit de la beauté de la jeune fille, la demandèrent tous sans l'obtenir. Othman combattit pendant deux ans pour la disputer à ses rivaux. Sa constance touchait cependant le cœur d'Édébali. La patience, selon les Arabes, est le prix que Dieu met à toute félicité.

Un jour qu'Othman, plus triste, mais aussi persévérant qu'à l'ordinaire, était venu demander l'hospitalité à son maître Édébali pour une nuit, espérant toujours apercevoir au moins Malkatoun, il eut un songe comme Ertogrul. Dans ce songe, le globe de la lune, sortant du sein d'Édébali, vint se reposer sur son propre sein; puis un arbre commença à végéter devant lui et couvrit en peu d'instants de ses rameaux les terres et les mers, jusqu'à l'extrémité de l'horizon des trois continents, l'Europe, l'Asie, l'Afrique. Quatre énormes montagnes, le Caucase, l'Atlas, le Taurus, l'Hémus, supportaient comme quatre piliers les branches trop chargées de l'arbre. Des flancs de ces montagnes ruisselaient quatre fleuves: le Tigre, l'Euphrate, le Nil, le Danube. Leurs lits, en s'élargissant, arrosaient des plaines vertes de pâturages, jaunes de moissons, noires de forêts, et portaient des vaisseaux aux quatre mers. Des tours, des villes fortes, des dômes, des coupoules, des minarets, des obélisques, des pyramides couronnées du signe du croissant de la lune, s'élevaient au-dessus des vallées parmi les roses et les cyprès. D'harmonieuses invitations à la prière, semblables à des mélodies des Bulbuls célestes, se répandaient du haut de ces monuments dans les airs. Tout à coup les branches des arbres et leurs feuilles brillèrent comme des fers de lance et des lames de sabre, et se tournèrent au souffle du vent vers Constantinople. Puis cette capitale, située entre deux mers, étincela comme le saphir d'un anneau entre deux émeraudes. C'était l'anneau nuptial du mariage d'Othman avec la capitale du monde. Il allait le porter à son doigt quand il s'éveilla.

XXI

Le jeune guerrier raconta, à son réveil, le songe de la nuit au père de Malkatoun. Le vieillard ne put méconnaître, dans la lune fantastique sorti de son sein pour se perdre dans le sein d'Othman, l'image de sa fille, et dans l'arbre aux rameaux universels, la prophétie de la grandeur de la race d'Othman. Il accorda Malkatoun à cette intervention surnaturelle de Dieu; bien qu'Othman ne fit pas encore profession complète de l'islamisme, l'amour acheva de le convertir. Le mariage du jeune Turc avec la belle Syrienne fut célébré selon le rite mahométan, par un derviche nommé Touroud, ami d'Édébali. Othman, en récompense, promit à Touroud une mosquée pour Allah et une maison pour lui, dans un vallon au bord d'une rivière, quand la destinée promise par le songe s'accomplirait. Devenu puissant, Othman se souvint de sa promesse et l'accomplit. La mosquée, la maison, le nom et la race de Touroud subsistent encore dans les environs d'Erméni.

XXII

Peu d'années après l'union des deux amants, le songe prophétique commença à s'accomplir par les premières hostilités entre les Turcs et les Grecs. Les pâturages qui se touchaient, et que les bergers se disputaient et s'arrachaient tour à tour, en enlevant les troupeaux par représailles, furent les premières occasions de contact et de lutte entre les deux races. Les longues guerres des conquérants commencèrent par des querelles entre les pasteurs.

Avant de raconter les exploits d'Othman et les nouvelles conquêtes de l'islamisme sur l'empire byzantin, jetons un regard sur la caducité de cet empire.

XXIII

Depuis que Constantin avait changé de capitale, l'empire romain, trop lourd pour être porté dans une seule main, n'avait pas tardé à se dissoudre. Partagé par les fils de Théodose en deux empires, l'empire byzantin, à qui sa capitale Byzance donnait son nom, avait conservé longtemps contre les barbares de l'Orient quelque chose de cette terreur superstitieuse que Rome conservait de son côté contre les barbares de l'Occident. Ses limites, longtemps respectées, s'étendaient depuis le Tigre

jusqu'à la mer Adriatique, et depuis les confins de la Scythie, aujourd'hui la Russie, jusqu'à l'Éthiopie, où se cachent les sources du Nil. Parmi les nombreuses populations hétérogènes soumises aux lois de cet empire, la population grecque dominait par le nombre, par la noblesse de son origine, par la religion chrétienne primitivement adoptée, organisée, propagée, interprétée, gouvernée en Orient par les arts, par l'éloquence, par la richesse, par la politique. En transplantant l'empire de Rome à Byzance, Constantin n'avait pas seulement changé de religion et de capitale, il avait changé de race. Tout était devenu grec en Grèce, et asiatique en Asie. Les empereurs et les Romains d'Orient n'avaient gardé des Romains de l'Italie que l'orgueil et le despotisme. Les mêmes vices coulaient, mais dans un autre sang. On eût dit, à Byzance, une colonie des Perses. Les surnoms de César ou d'Auguste, conservés au possesseur, aux héritiers ou aux collègues à l'empire, affectaient en vain, avec ces titres romains, une ressemblance qui n'existait plus dans les mœurs. Les disputes théologiques sur les mystères du culte étaient devenues l'unique texte des entretiens et des discussions, les factions du cirque substituées aux grandes factions du forum. Le luxe, la licence des mœurs, la mollesse, l'empire des eunuques et des femmes dans le gouvernement, avaient, de règne en règne, efféminé les bras et les caractères. Les palais de Constantinople surpassaient en magnificence ceux de Néron à Rome et ceux des rois à Persépolis. La pompe des cérémonies publiques avait remplacé celle des triomphes. Le costume même des derniers empereurs, décrit par saint Jean Chrysostome, rappelait moins les descendants de Romulus que les successeurs de Xerxès.

„L'empereur, dit cet écrivain, porte sur sa tête ou un diadème, ou une couronne d'or enrichie de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Ces ornements et les vêtements teints en pourpre sont réservés à sa personne sacrée. Ses robes de soie sont ornées d'une broderie d'or qui représente des dragons. Son trône est d'or massif; il ne paraît en public qu'environné de ses courtisans, de ses gardes et de ses serviteurs. Leurs lances, leurs boucliers, leurs cuirasses, les brides et les harnais de leurs chevaux sont d'or, ou en ont au moins l'apparence. La large plaque d'or qui brille au centre de leur bouclier est entourée de plus petites, qui représentent la forme d'un œil. Les deux mules attelées au char de l'empereur sont parfaitement blanches et toutes couvertes d'or. Le char, d'or pur et massif, excite l'admiration des spectateurs; ils contemplent les rideaux de pourpre, la blancheur des tapis, la valeur des diamants, et les plaques

d'or qui jettent l'éclat le plus éblouissant, lorsqu'elles scintillent agitées par le mouvement du char. Les images de l'empereur sont peintes en blanc sur un fond d'azur. Le monarque est représenté assis sur son trône, revêtu de ses armes; ses chevaux et ses gardes à côté de lui et ses ennemis vaincus enchaînés à ses pieds."

Les peuples avaient perdu sous cette discipline toutes les mémoires de l'antique liberté: la servilité était devenue une gloire des sujets, corrigée seulement quelquefois par la révolte et par l'assassinat. L'esclavage asiatique avait passé dans les mœurs. Les princes ne mesuraient leur élévation qu'à l'abaissement de leurs sujets. De tels peuples asservis à tous les caprices du maître, des eunuques, des favoris, des épouses ou des courtisanes, étaient également incapables de se respecter eux-mêmes et de se défendre contre l'insolence des barbares qui se rapprochaient d'eux. Des eunuques, esclaves élevés dans les plus abjectes fonctions du palais, recevaient le commandement des armées et les titres de patrice, de consul et de père de la patrie. On élevait leur statue en marbre et en bronze dans le sénat, vaine ombre du sénat romain conservé à Constantinople comme un palladium de la liberté.

„L'un, dit l'historien, indigné de ces turpitudes, brocante l'empire, morcelle, détaille, vend les provinces romaines, depuis l'Euphrate jusqu'au mont Hémus; l'un obtient le proconsulat de l'Asie en échange de sa délicieuse maison de campagne; l'autre achète la Syrie entière avec les diamants de sa femme; un troisième se plaint d'avoir sacrifié tout son patrimoine pour acquérir le gouvernement de la Bithynie. On voit sur une grande pancarte, publiquement exposée sur les murs du palais, le tarif de toutes les provinces à vendre aux enchérisseurs; et comme l'eunuque a été vendu lui-même, il voudrait revendre l'humanité. Tels sont, ajoute l'écrivain, les fruits de la valeur des Romains, de la défaite d'Antiochus et des triomphes de Pompée."

Un gouvernement si vénal et si corrompu encourageait depuis deux siècles les barbares. Les Huns ravageaient la Perse. Attila subjuguait la Sarmatie et la Germanie. Ses hordes s'avançaient jusque sous les murs de Constantinople. Les empereurs achetaient leur salut avec de l'or au lieu de l'acheter avec leur sang. Ils enrôlaient les Bulgares, les Goths, les Turcs, dans la garde des empereurs, afin de coïntéresser les ennemis de l'empire à la défense de ce qui restait de l'empire, par la possession des dignités et des trésors de l'empire. La mer ne leur était pas plus sûre que la terre. Des aventuriers normands, des Esclavons,

tantôt rivaux, tantôt alliés des sauvages peuplades du lac de Ladoga, fondaient plus tard à Kieff la monarchie russe, descendaient le Borysthène au sud et venaient déboucher sur la mer Noire. Nowogorod et Moscou, ces Samarcandes du Nord, sortaient des forêts de sapins; les flottes de ces Cosaques étaient formées d'une nuée de canots creusés dans d'immenses troncs de bouleaux ou de hêtres. Ces canots, bordés de planches élevées, mais sans pont, portaient de quarante à soixante guerriers, avec les armes et les provisions nécessaires pour leurs expéditions. Deux mille de ces canots, longeant les rives de la mer Noire, forçaient quelquefois l'entrée du Bosphore, et venaient jusque dans le port de Constantinople imposer des menaces et des rançons aux empereurs. Le feu grégeois, dernière arme des Grecs, dont le secret s'est perdu avec eux, incendiait en vain ces flottes. Elles renaissaient au printemps suivant comme des végétations marines. Les Grecs achetaient la paix par des tributs. „Contentons-nous, disaient les vieillards russes à qui les jeunes gens reprochaient de consentir aux traités, des tributs de Byzance. Ne vaut-il pas mieux obtenir sans combat, l'or, l'argent, la soie, les pierres précieuses, les esclaves? Sommes-nous toujours sûrs de la victoire? Pouvons-nous signer un pacte avec la mer et les vents de l'Euxin? Nous flottons sur l'abîme des lacs, et la mort est souvent suspendue dans une vague sur nos têtes!“

On ne sait quel pressentiment prophétique annonçait de loin aux Grecs que ces peuples mystérieux, cachés encore derrière les marais du Borysthène, et que ces flottes, qui semblaient descendre du cercle polaire, étaient les usurpateurs menaçants de la possession de leur patrimoine oriental. Une inscription obscure, gravée sur le piédestal d'une antique statue équestre, à Byzance, signifiat, disait-on, que les Russes régneraient un jour sur l'empire grec de Byzance, dont ce cavalier de bronze prenait possession tant de siècles avant nos jours.

XXIV

Déjà en 1038 les Turcs seldjoukides, maîtres de la Perse, avaient relégué les khalifes arabes au rang de pontifes dont ils adoraient les dogmes, mais dont ils prenaient les armes et les provinces, forts du titre de lieutenant temporel du vicaire du prophète. Togrul-Beg, à la tête de trois cent mille hommes de sa race, était entré à Bagdad sous le nom de sultan. Respectueux dans sa toute-puissance, il avait tenu à pied la bride du cheval du khalife, en le conduisant de la prison où ses ennemis l'avaient enfermé à son palais.

Le khalife, pour cimenter cette alliance forcée avec les Turcs, avait pris au nombre de ses épouses une sœur du sultan; mais il lui avait, par orgueil de race, refusé sa propre fille en mariage tant qu'il avait vécu. Togrul, petit fils de Seldjouk, chef de la dynastie des Seldjoukides, était mort dans ses triomphes. *Alp-Arslan* ou le *lion généreux*, neveu de Togrul-Beg, lui avait succédé: impatient du repos, et peu content de l'empire de l'Asie soumise sans murmures à sa race, Alp-Arslan avait passé l'Euphrate, et avait inondé d'un déluge de Turcs toute l'immense contrée comprise entre la mer Caspienne, le Taurus et la mer Noire. L'Arménie, la Georgie et le Caucase avaient subi le joug. Les Grecs avaient évacué ces provinces, et s'étaient réfugiés dans les provinces d'Europe.

L'impératrice Eudoxie, sentant qu'il n'y avait plus de salut à attendre de la race énervée des Grecs, avait épousé un soldat barbare, mais brave et fidèle, nommé Romain Diogène, pour l'intéresser au salut de sa souveraine par le partage du trône.

Romain refoula d'abord avec succès les hordes tartares, et leur arracha à force d'héroïsme la Phrygie, la Cappadoce, le royaume d'Arménie. Mais Alp-Arslan, accourant au secours de ses tribus refoulées, avec l'élite de ses cavaliers, retroussa lui-même la queue de son cheval, jeta son arc tartare et ses flèches persanes comme une arme indigne de l'extrémité du péril, saisit une massue et un sabre, se revêtit d'un costume blanc pour appeler sur lui les regards, et parfuma ses membres de musc cordial oriental qui donne le courage aux Tartares; le lieu de la bataille devait être celui de sa victoire ou de son sépulcre. Tout un long jour d'été vit couler le sang des deux races. A la fin du jour, l'Asie Mineure était de nouveau perdue pour les Grecs. Romain ne se rendit que couvert de blessures et couché près du cadavre du dixième cheval mort sous lui dans le combat. Un esclave et un soldat barbares transfuges de ses gardes, qui le reconnurent pour l'avoir vu sur le trône d'Eudoxie à Constantinople, le conduisirent au sultan. Alp-Arslan lui ordonna de baiser la terre devant lui et posa son pied sanglant sur la nuque de l'empereur. Les Grecs témoins fondirent en larmes. Mais Alp-Arslan, après ce signe de sujétion imposé au vaincu, le releva, lui prit la main, l'embrassa et le consola de sa défaite: — J'ai appris, dit-il, à respecter la dignité de mes égaux en courage et les vicissitudes de la fortune. A quel sort vous attendez-vous de moi? demanda-t-il à Romain.

„Si vous êtes cruel, répondit l'empereur vaincu, vous me ferez mourir; si vous êtes superbe, vous me traînerez enchaîné

derrière votre char; si vous êtes sage et clément, vous me ferez payer une rançon, et vous me rendrez à mon empire!" Alp-Arslan était digne de son nom.

Un million de pièces d'or fut la rançon de Romain Diogène, et les Grecs s'engagèrent à payer annuellement un tribut de quatre cent mille pièces d'or au sultan.

Arrivé aux portes de Constantinople, Romain apprit que l'empire s'était soulevé contre lui au bruit de sa défaite. Il ne put rassembler que mille pièces d'or pour sa rançon: il les envoya à Alp-Arslan. Le sultan, touché de cette fidélité impuissante, n'exigea que ce qui était possible au vaincu. Il s'arma de nouveau pour venir délivrer et couronner Romain. Mais Romain avait péri dans sa prison avant l'arrivée du sultan. L'Anatolie, Antioche, l'Arménie, la Colchide, les bords asiatiques de la mer Noire, suffirent à l'ambition d'Alp-Arslan. Ses tentes couvraient désormais toute l'Asie occidentale. Douze cents princes ou fils de princes tartares entouraient son trône; deux cent mille guerriers se portaient à sa voix de Bagdad à Trébizonde. Ayant voulu repasser l'Oxus pour exterminer, dans le Turkestan son premier domaine, le sultan du Kharisme, on jeta par ses ordres un pont sur le fleuve: et la multitude de ses soldats était telle, que le passage de ses troupes d'une rive a l'autre dura sans interruption vingt jours et vingt nuits.

Le sultan du Kharisme, vaincu, fut amené devant son vainqueur. Alp-Arslan, oubliant sa générosité ordinaire, ordonna de l'attacher par les quatre membres à quatre poteaux et de le laisser mourir dans ce supplice. Le prisonnier, indigné de cette barbarie, échappa à ses gardes, s'élança vers le trône, et, tirant son poignard de son sein, le plongea dans le sein de son bourreau.

„Je l'ai mérité, dit Alp-Arslan frappé à mort; dans ma jeunesse, un sage m'a conseillé de m'humilier devant Dieu, de me défier de ma force et de ne jamais dédaigner le moindre de mes ennemis. J'ai négligé ces avis; je suis justement puni de mon orgueil. Lorsque, hier, du haut de mon trône, je contemplais les innombrables bataillons, la discipline et le courage de mon armée, la terre entière paraissait trembler sous les pas de mon cheval. Je me disais: Tu es sûrement le plus puissant monarque de l'univers et le plus invincible des guerriers, et maintenant ces troupes ne sont plus à moi. Je meurs!..."

On l'ensevelit dans le sépulcre des sultans seldjoukides, et on grava sur sa tombe cette épitaphe de toutes les grandeurs et de tous les orgueils d'ici-bas:

„Vous qui avez vu la gloire d'Alp-Arslan s'élever jusqu'aux astres, venez ici, et vous verrez sa poussière!"

Les Turcs seldjoukides, après la mort d'Alp-Arslan, continuèrent à se répandre dans l'Asie occidentale sous le règne glorieux de Malek-Schah et de ses successeurs, et à resserrer de plus en plus l'empire grec dans les murailles de sa capitale. Les fils d'Eudoxie donnaient des festins aux émirs dans le faubourg de Scutari, en face de leur palais d'Europe. Les frontières des barbares et des Grecs se touchaient à Nicomédie. Les empereurs chrétiens se liguaient secrètement avec les sultans musulmans contre les croisés accourus pour venger le christianisme. Les croisés, poussés, à contre-sens de la nature, des mœurs, du climat, vers la Palestine, mais par un pieux vertige, avaient semé de leurs ossements les terres et les mers de l'Orient. Ils n'avaient conquis que le sépulcre du Christ. Le flot de l'islamisme, un moment refoulé, revenait de toutes parts sur eux. La race grecque, trop vieille et trop usée pour porter une religion nouvelle et sévère comme le christianisme, le décomposait en arguties théologiques trop semblables à des idolâtries. Le christianisme, vicié par les Grecs, florissait au contraire en Occident et allait vivifier l'empire des successeurs de Charlemagne.

La foi de l'Orient avait trouvé son prophète en Arabie. La race romaine était épuisée à Constantinople; la race des conquérants était jeune. Il ne lui manquait qu'un héros pour la conduire d'une rive du Bosphore à l'autre en Europe. Othman allait paraître. Reprenons l'histoire du patriarche des Ottomans ou Osmanlis.

LIVRE TROISIÈME

I

La contrée alpestre habitée par la tribu d'Ertogrul et d'Othman, son fils, était située à l'embouchure des profondes et sauvages vallées qui ouvrent leurs défilés et qui versent leurs torrents sur le vaste bassin de Nicomédie, de Nicée, de Brousse, de Gallipoli et de Constantinople. La mer intérieure de Marmara, semblable à un lac semé d'îles, s'étend dans ce bassin entre l'Europe et l'Asie, resserrée d'un côté par le Bosphore, de l'autre par le détroit des Dardanelles.

Par le Bosphore, qui serpente sous les collines de Constantinople, la mer de Marmara se déverse dans la mer Noire; par le détroit des Dardanelles, elle se déverse dans la Méditerrannée. Ses rivages nivelés et fertiles étaient bordés, comme un vaste quai, de rades, de ports, de villages, de villes. Des voiles innombrables portaient sans cesse d'une rive à l'autre les marchandises et les passagers que le commerce intérieur ou extérieur de la Grèce échangeait de l'Europe à l'Asie, et de l'Asie à l'Afrique. Ces provinces étaient le cœur de l'empire grec. A mesure qu'il s'était retiré par la perte de l'Égypte, de la Mésopotamie, de la Syrie et de l'Anatolie, il s'était resserré dans ce jardin et autour de ce lac de Byzance. Du haut des terrasses de son palais, l'empereur grec Andronic, qui régnait alors, pouvait embrasser désormais d'un regard tout l'espace soumis à sa domination. Une mer, cent villes et deux capitales lui laissaient encore les illusions de sa grandeur passée.

La première de ces capitales, plus semblable à un empire qu'à une ville, était Constantinople, répandue à ses pieds sur les collines, dans les vallées d'Europe, et débordant jusqu'en Asie à Scutari. La seconde de ces capitales, dont on pouvait apercevoir les blanches murailles crénelées, les noires forêts au pied du mont Olympe de Bithynie éblouissant de neiges éternelles, était Brousse, ancienne ville royale de cette province. Brousse, dont

les traditions attribuaient l'origine à Annibal réfugié chez le roi Prusias pour fuir l'ingratitude de ses concitoyens, s'élevait à quelque distance du détroit des Dardanelles, sur une des croupes du mont Olympe, comme la citadelle avancée de l'Asie, commandant à la fois à la mer et à la terre. Sa situation culminante, son climat tempéré, les forêts qui s'élevaient derrière elle pour l'abriter, les ruisseaux écumants dont les neiges fondues de ses montagnes arrosaient l'été ses coteaux, les sources chaudes qui attiraient de toutes les contrées de l'Orient et de l'Europe les étrangers à ses bains, l'ombre de ses platanes, la feuille de ses mûriers, le pourpre de ses vignes, la fécondité de sa plaine en épis et en pâturages, avaient attiré immémorialement dans ses murs et dans ses campagnes une immense et active population. Elle surpassait Constantinople par le site, elle l'égalait presque par le nombre et par l'opulence de ses habitants. Les empereurs grecs y possédaient un palais d'été qui rivalisait de délices avec ceux d'Andrinople et de Constantinople. Brousse était de plus pour eux la clef et le boulevard de leurs possessions d'Asie. Les défilés qui se creusent entre les racines du mont Olympe du côté de l'est et du nord, défilés qui, après avoir contourné les plaines de Nicée et de Nicomédie, s'enfoncent dans les provinces montagneuses de Lydie, de Phrygie, de Caramanie et du mont Taurus avaient été fermés avec prévoyance, par Bélisaire, de villes fortes, de citadelles, de châteaux réputés inexpugnables pour endiguer les flots de barbares qu'on attendait par ces vallées.

Ces citadelles, ces châteaux, ces défilés, avant-postes de l'empire derrière l'Olympe de Bithynie, étaient possédés héréditairement en fief par des vassaux grecs qui répondaient de la sûreté de ce côté. Mais après le débordement des tribus seldjoukides, dont Alp-Arslan avait inondé l'Anatolie, les villages turcs étaient mêlés confusément dans ces vallées aux villages grecs. Les deux races contiguës, quoique ombrageuses l'une envers l'autre, vivaient tantôt en bonne harmonie, tantôt en inimitié et en guerres locales, selon que le génie de leurs chefs inclinait plus à la vie pastorale ou à la conquête. Chaque contrée, chaque ville, chaque château fort, était livré à ses propres forces. Les empereurs grecs, menacés de tous les côtés par les Bulgares, par les Serbes, par les Russes en Europe, et par les Turcs et les Mongols en Asie, menacés de plus par les factions qui agitaient leur capitale, n'avaient pas assez de troupes pour secourir leurs vassaux abandonnés. Le seul obstacle à une plus rapide et à une plus universelle invasion des Turcs était leur petit nombre. La différence de races et l'horreur de la religion nouvelle combattaient seules

du côté des populations grecques contre la race et la religion des pasteurs de la Tartarie.

II

Une de ces forteresses qui couvraient les défilés du mont Olympe se nommait Angelocoma. Elle observait la route de Brousse à Kutaïah. Tous les ans, dans la saison où les troupeaux d'Ertogrul montaient pour chercher des pâturages frais sur les croupes élevées des montagnes et dans la saison où ces troupeaux redescendaient des montagnes dans la plaine, les habitants de cette forteresse insultaient les bergers et dispersaient les moutons des Turcs. Ertogrul, vieilli et enclin à la paix, se plaignit au seigneur d'Angelocoma. Celui-ci récrimina contre les bergers des Turcs qui provoquaient, disait-il, les bergers grecs, et qui les frappaient de leurs arcs. Ertogrul, dans une intention de concorde, offrit au seigneur byzantin de désarmer ses bergers pendant la saison des pâturages dens les montagnes. Il offrit de plus de faire déposer par ses bergers dans le château d'Angelocoma tout ce que ces Turcs possédaient de précieux, en gage de bonne conduite, et ne reprendre ces gages qu'à leur retour des hauts lieux.

Le Grec accepta ces conditions, faites de bonne foi par Ertogrul, l'*homme au cœur sincère*. Seulement, par excès de prudence, il exigea que ces gages seraient apportés dans son château, non par des hommes armés, dont il redoutait quelque surprise, mais par des femmes de la tribu, dont la faiblesse le rassurait contre toute violence.

Ertogrul accepta encore cette condition humiliante. Les gages furent déposés et rendus de part et d'autre pendant plusieurs saisons avec une fidélité qui honorait les deux races. Othman, le fils d'Ertogrul et l'époux de la belle Malkatoun, reconnaissant de la fidélité du seigneur byzantin, lui apportait chaque année, au retour des troupeaux, un présent composé de tapis aux riches couleurs, tels que les femmes des Turcomans en tissent encore aujourd'hui sous leurs tentes, en poils de chèvres, des fourrures d'agneaux noirs, des harnais de chevaux en cuir tressé, des laitages durcis et du miel produit de ses troupeaux et de ses ruches. Mais l'insolence avec laquelle le seigneur du fief recevait ces présents volontaires, comme un tribut de vassalité, souleva à la fin la fierté d'Othman. Il s'ouvrit à quelques-uns de ses compagnons de guerre et à quelques vieux conseillers d'Ertogrul son père, les trois Alp en héros de la tribu.

Sous prétexte de porter comme à l'ordinaire, par la main des femmes, au châtelain grec d'Angelocoma les présents accoutumés, soixante guerriers couverts de longs manteaux et de voiles de femmes, et ayant des armes au lieu d'étoffes, de miel et de fruits, dans des sacs suspendus aux flancs des chameaux, s'introduisirent dans la forteresse. Ils devaient, à un signal donné, dépouiller leurs voiles, tirer leurs sabres et s'emparer du château.

Pendant cette surprise, Othman, caché dans une forêt de pins voisins à la tête de cent cavaliers d'élite, devait attaquer l'escorte du seigneur d'Angelocoma, qui revenait cette même nuit d'une expédition contre d'autres Turcs. Le subterfuge trompa la garnison; le combat entre Othman et l'escorte s'engagea dans le défilé d'Ernreni. Othman fut vainqueur à la fois dans le château et dans la plaine. Mais le combat acharné coûta la vie à plusieurs de ses guerriers. Un de ses neveux, nommé Baïkodschah, resta au nombre des morts. On lui éleva une coupole funéraire auprès du ruisseau.

III

Cette conquête encouragea Othman à plus d'ambition et à plus d'audace. Il marcha avec tous ses guerriers contre les Grecs maîtres du château de Kara-Hissar (la forteresse Noire), bâti à l'issue des défilés sur les derniers mamelons qui ferment la plaine de Bithynie sous le mont Olympe. Vainqueur à la bataille d'Agridjé, il établit sa capitale à Kara-Hissar. La victoire, cette fois encore, avait coûté à Othman la vie du plus jeune de ses frères, nommé Savedji. On l'ensevelit au pied d'un pin sous lequel il avait reçu la mort.

Les pleureuses et les parents du jeune héros snspendirent pendant de nombreuses années des lampes allumées aux rameaux de l'arbre, en sorte que les lueurs jaillissant des feuilles donnaient de loin à ses branches l'apparence d'un arbre lumineux. Les traditions conservent encore à ce lieu le nom de *Kandilli Tscham* ou le pin flamboyant. Ce phénomène des regrets de l'adolescent passa plus tard pour un phénomène de la nature.

Cette même année 687 de Mahomet, 1288 de Jésus-Christ, Ertogrul expira de vieillesse au milieu des présages de la gloire de son fils. Comme pour consoler Othman de la perte de son père, Malkatoun donna, en même temps, le jour au premier né d'Othman, qui fut nommé Orkhan. Le sultan des Turcs seldjoukides, le troisième Alaeddin, qui était encore le suzerain nominal

de tous les Turcs répandus dans la Syrie et dans l'Anatolie, donna à Othman la ville de Kara-Hissar, sa conquête, avec le titre d'émir ou de prince, qui l'égalait à tous les émirs de sa race. Othman reçut avec respect, en signe d'investiture, un drapeau, une timbale et une queue de cheval. Les gorges de la Bithynie entendirent pour la première fois les instruments de musique tartares retentir pendant les cinq prières que le Coran impose aux musulmans. L'église de Kara-Hissar fut convertie en mosquée. Othman, conseillé par le sage Edébali, son beau-père, rendit lui-même tous les vendredis la justice sur la place du marché et se montra, non-seulement impartial, mais politiquement favorable, dans ses jugements, aux chrétiens. Cette justice et cette faveur que les chrétiens trouvaient auprès d'Othman appelèrent la population et le commerce grecs à Kara-Hissar. Les émirs turcs des autres provinces de l'Anatolie portèrent envie à sa prospérité et à sa gloire. Ces rivalités ne l'enchaînèrent pas longtemps. Il s'avança lentement mais continûment, d'étapes en étapes, de Kara-Hissar sur Yenidjé-Tarakdji *(ville où se fabriquaient les peignes et cuillers de bois)*, de là, à Modreni, ville bâtie entre deux montagnes sans ombre où l'on fabriquait des aiguilles pour les travaux de femmes. En contournant ainsi les pieds du mont Olympe, il sema, de cités en cités, la terreur et l'estime de son nom jusqu'à Brousse. Il revint chargé de dépouilles et de renom à Kara-Hissar. La trahison le rappela un moment de cette ville à l'ancienne résidence de son père Ertogrul, qu'Othman avait confiée au commandant turc de Biledjik. Ce vassal infidèle et jaloux conspira contre lui. Il invita Othman à ses noces avec la fille d'un seigneur grec nommée la belle Nilufer (Nénufar), dans l'intention de profiter du désordre de sa fête pour assassiner Othman. Mais Othman, averti par son ami Mikhal, qui avait feint d'entrer dans la conjuration, prévint le traître, s'empara par ruse de Biledjik et tua le futur époux de Nilufer pendant qu'il amenait sa fiancée dans sa forteresse. Othman donna la jeune fille à son jeune fils Orkhan, âgé de douze ans, en récompense de la valeur qu'il avait montrée avant l'âge dans le combat.

Il marcha ensuite contre la forteresse de Iar-Hissar, qui appartenait au père de la belle Nilufer, cause et dépouille de cette guerre, et réunit plusieurs provinces montagneuses de la Phrygie à ses conquêtes. La mort d'Alaeddin III, le dernier des sultans seldjoukides, en rendant l'anarchie générale, laissa Othman sans maître en Syrie, sans égal parmi les émirs turcs et bientôt sans ennemi devant lui jusqu'au mont et jusqu'à Nicée. Il affecta de

dater de ce jour les titres et les droits à la souveraineté indépendante et frappa la monnaie à son effigie dans Kara-Hissar. La prière publique à la mosquée, faite jusque-là pour Alaeddin, fut faite au nom d'Othman. Il distribua les villes et les territoires qu'il laissait en arrière entre ses frères et ses généraux; il donna à Orkhan, son fils, le gouvernement de Kara-Hissar sous la tutelle de Malkatoun, sa mère. Quant à lui, accompagné de ses plus braves guerriers, il se porta toujours plus avant vers le mont Olympe et vers la plaine que baigne au pied de l'Olympe la mer de Marmara.

IV

Les Grecs, de tous ces noms d'émirs turcs qui les enveloppaient, ne savaient que celui d'Othman. „Les noms, dit le Coran, „viennent du ciel, ils sont les prophètes de la destinée.“ Othman signifiait *briseur d'os*. Le ressentiment d'une humiliation de jeunesse le poussa vers la ville de Kœpri-Hissar ou le *château des Ponts*. Le gouverneur de cette forteresse lui avait offert autrefois une fête sous les figuiers au bord du fleuve; mais, au milieu du festin, il avait tendu sa main à baiser à l'enfant encore sans gloire d'Ertogrul. Othman avait baisé la main, mais gardé le souvenir de l'infériorité. Il voulait à tout prix venger cet outrage. La passion égarait tellement sa raison, qu'ayant éprouvé dans le conseil où il proposait cette expédition une réprimande de son oncle Dündar, frère d'Ertogrul, âgé de près d'un siècle et vénéré des Ottomans, Othman ne put contenir sa colère et frappa le vieillard du bois de son arc. Le vieillard mourut du coup porté par son neveu.

Othman pleura sur les suites de sa colère, mais poursuivit son dessein. Kœpri-Hissar tomba devant ses armées. Il régna où il avait été méprisé. Toutes les villes et tous les châteaux des rives du Sangaris reconnurent ses lois. Appuyé désormais sur ces forteresses, il construisit lui-même une forteresse aux portes de Nicée pour bloquer cette ville importante, et livra bataille sous ses murs à l'*hétériarque* qui commandait les gardes de l'empereur de Byzance. La plaine, jonchée de morts, resta libre devant ses pas. Il fit élever un tombeau à un de ses neveux tombé dans sa victoire. Les musulmans, par on ne sait quelle superstition traditionelle, conduisent encore aujourd'hui leurs coursiers blessés pour être guéris de leurs blessures en mémoire du sang répandu dans ce lieu par les coursiers de leurs pères.

Nicée, entourée de ses épaisses et hautes murailles, resta

comme une île au milieu d'un débordement. Une seconde bataille contre l'armée du gouverneur de Brousse livra à Othman toute la plaine bornée par le fleuve Rhyndacus, écoulement de l'Olympe. Othman jura que ses guerriers et ses troupeaux ne franchiraient jamais le lit du torrent; mais, par une interprétation littérale, ses guerriers et ses pasteurs, s'avançant dans la mer à l'embouchure du fleuve, passèrent sur le bord interdit sans avoir littéralement traversé le lit du Rhyndacus.

V

L'interprétation des traités appartient aux vainqueurs. Les Grecs cédaient pas à pas leur patrimoine aux Turcs, comme ils l'avaient cédé aux Latins. Othman avançait sa capitale à mesure qu'ils reculaient vers Byzance. Il s'était établi alors à Iénischyr, d'où il contemplait, au penchant du mont Olympe, la ville impériale de Brousse, dernier rêve de son ambition. Kara-Ali ou Ali le Noir, fils de son ami Aighoudalp, conquit l'année suivante à Othman la belle île grecque de Kalolimno, montagne dont les pentes adoucies verdissent sous de gras pâturages, et dont les bords étroits mais fertiles tentaient, par leurs vignes et leurs oliviers, la charrue de ses laboureurs. Cette île, en face du golfe de Moudania et de Gallipoli, semblait jeter un demi-pont sur la mer de Marmara pour passer d'Asie en Europe. En récompense de cet exploit, Othman donna en mariage à son lieutenant la plus belle fille grecque de l'île, dont la renommée avait enflammé l'ardeur des Turcs plus que toutes les autres dépouilles de l'île.

Cette conquête, et celle des bateaux grecs qui remplissaient les anses de Kalolimno, servirent aux pirates d'Othman à aborder la belle île de Chio, cette fleur de l'Archipel, située dans la grande mer en face des plaines de Troie et sous l'ombre du mont Olympe. Chio, dont les coteaux, exposés aux deux soleils et aux tièdes haleines de l'Archipel, étaient devenus, ce qu'ils sont encore, l'espalier de la Grèce, le jardin des sultanes, une forêt de lentisques, de grenadiers et d'orangers, était couverte de trois villes et de trois cents villages. Tantôt sauvage, tantôt cultivée, l'ombre noire des sapins et les vastes prairies encaissées dans ses vallons en pente qui descendent avec ses ruisseaux vers la mer y contrastaient avec la feuille pâle ou jaune des oliviers et des citronniers et avec la blancheur du marbre de ses édifices et de ses terrasses. De distance en distance l'île, élevée en pente douce mais continue au-dessus des flots, semblait ouvrir des brèches profondes dans ses murailles naturelles pour laisser entrer et

sortir les barques du continent chargées, comme des corbeilles flottantes, de ses gerbes, de ses fleurs et de ses fruits d'or. La beauté des filles de Chio, dont les formes rappelaient la Vénus païenne et dont les travaux, semblables à une perpétuelle fête, ne consistaient, comme aujourd'hui, qu'à recueillir la gomme odorante de l'arbre à mastic pour parfumer l'haleine des femmes de Constantinople et de Smyrne, ajoutait un prestige de plus à la possession de ce jardin de l'Orient.

Une nuit suprême couvrit de meurtres, de pillage, de sang et de flamme cette délicieuse contrée. Trente barques, sorties la nuit des Dardanelles et se glissant dans l'ombre de l'île, débarquèrent dans une anse de Chio quelques centaines de pirates turcs. Ils gravirent, le sabre et la hache à la main, les gradins étagés de l'île, forçant les postes, pillant les trésors, enlevant les femmes et les enfants, massacrant les hommes, incendiant les toits et les jardins. La population, réveillée en sursaut, n'eut que le temps de se réfugier à demi-nue sur les montagnes, de se précipiter sur la rive opposée qui regarde la pleine mer, de détacher les navires et les barques de pêcheurs endormis dans les rades et de fuir sans provisions sur les flots. La nature ne leur fut pas plus douce que la guerre. Une tempête, qui s'éleva dans la même nuit, les brisa sur les écueils de l'île de Sciros, où ils périrent tous en contemplant de loin les lueurs de l'incendie de leur patrie. Un petit nombre d'habitants de la côte qui regarde l'Asie eut le temps de se jeter dans la citadelle et d'en fermer les portes aux pirates d'Othman.

VI

Ce pillage des îles disséminées de l'archipel depuis le golfe de Satalie jusqu'au fond du golfe du mont Athos, et l'enlèvement nocturne des femmes et des enfants de ces populations sans défense, couvrirent la mer de flotilles turques parties de la côte de Caramanie possédée déjà par d'autres princes tartares rivaux d'Othman. On nommait parmi ces émirs indépendants le prince de Castemouni, celui de Kermian, celui de Menteschê, celui de Caraman, le plus redouté de tous. Ces flottilles ravagèrent tour à tour Samos, Rhodes, Lemnos, Carpathos, Mitylène, rivale de Chio par son climat, son étendue, son opulence, ses délices, enfin Malte et Candie et les autres Cyclades.

Sur le continent, ces tribus turques, conduites par leurs émirs indépendants, débouchaient également de toutes les gorges du mont Taurus, soumettaient la Lydie, saccageaient la ville encore

opulente de Sardes, brûlaient Larisse, ravageaient Éphèse, déjà ensevelie par les chrétiens sous les ruines de son temple. Les empereurs ne pouvaient plus se défendre que par la main de leurs ennemis. Andronic, qui régnait alors, offrit la main de la princesse Marie, sa propre sœur, à un émir turc nommé Khodabendé, qui promettait à ce prince de réfréner ses compatriotes et Othman lui-même.

Marie, fière de la protection de son futur époux, s'avança avec sa suite nuptiale jusqu'à Nicée et somma de là Othman de respecter en elle l'épouse d'un Turc supérieur à lui en nombre et en puissance. Othman ne répondit à ces sommations qu'en marchant lui-même de Iénischyr sur les Mongols ses rivaux jusqu'aux rives de la mer Noire. Aidé par son fils Orkhan et par les compagnons de son père, il refoula les Mongols d'une main en écrasant de l'autre les dernières convulsions des Grecs. A l'exception de Nicée, de Nicomédie et de Brousse, il assit partout sa domination dans l'Asie Mineure en face de Constantinople. Ses forteresses, bâties au pied du mont Olympe, interceptaient toutes les communications de cette capitale avec l'intérieur du pays.

VII

Vieilli avant le temps par la guerre et par la maladie, mais se voyant revivre dans son fils Orkhan, Othman, après tant d'exploits, se retira pour mourir en paix à Iénischyr. Les douleurs de la goutte l'empêchaient depuis longtemps de monter à cheval, ce trône des Tartares. Son génie, toujours libre et toujours conquérant, lança de là Orkhan armé sur le but de sa vie, Brousse. Orkhan, gravissant pas à pas les flancs de l'Olympe, redescendit ensuite comme une avalanche sur cette capitale et campa son armée dans un site culminant nommé la Tête des Sources. C'est là que les nombreux ruisseaux découlant du mont Olympe se réunissaient pour abreuver la vaste cité.

La ville, quoique défendue par un commandant intrépide et par une forte garnison grecque, sentit que sa défense ne ferait qu'aggraver sa ruine en la retardant. Le faible Andronic, incapable de se mesurer en plaine avec les Turcs pour débloquer la seconde capitale de son empire, autorisa son général à capituler avec Orkhan au prix d'une rançon annuelle de trente mille ducats d'or que les chrétiens payeraient aux successeurs d'Othman pour en acheter une trêve, et qu'ils ont payée pendant trois cents ans. La population et l'armée de Brousse obtinrent de se retirer avec leurs trésors à Kemlik *(Cius)*. Orkhan vainqueur entra

sans combat dans la nouvelle capitale des Ottomans. Il respecta la vie, les biens, la religion de tous les habitants de cette immense ville, qui avait préféré le joug des Turcs à l'exil éternel de ses foyers.

Mais au moment où il envoyait à Iénischyr les courriers porteurs de la nouvelle de ce triomphe, un courrier parti d'Iénischyr lui apportait à lui-même la nouvelle de la mort prochaine d'Othman. Orkhan, plus affligé de la perte d'un père vénéré que réjoui de sa conquête, laissa son armée sous les ordres de Mikhâl, son lieutenant, et courut à Iénischyr recevoir la bénédiction et le dernier soupir d'Othman.

Othman n'avait plus rien à regretter ni à désirer dans la vie. Sa belle épouse, Malkatoun, l'avait précédé au tombeau, où il se réjouissait de la rejoindre.

Son beau-père, le sage Édébali, lumière de ses conseils, venait de mourir à l'âge de cent dix ans, toujours écouté comme un oracle de l'islamisme et de la politique; enfin, son fils Orkhan, aussi obéissant que brave, venait d'accomplir la pensée de toutes ses guerres en donnant dans Brousse un centre et une tête à la puissance désormais invincible des Ottomans. Il mourut comme meurent les hommes qui ont fini leur tâche avec leurs jours, sans se plaindre ni de la vie ni de la mort. Il rassembla autour du feutre étendu à terre qui lui servait de lit ses enfants, ses lieutenants, ses conseillers, et, s'adressant d'une voix encore ferme à Orkhan, son successeur, il prononça ces belles paroles, retenues d'âge en âge par les Ottomans.

L'historien Saadi a transmis à la postérité, dans sa solennité orientale ce dernier entretien du père mourant et du fils vainqueur.

Au moment où ces deux princes furent l'un devant l'autre, les yeux attendris et le cœur pénétré de la plus vive affection, Orkhan, jetant un profond soupir, dit ces paroles: „Ah! Oth„man! est-ce donc toi, source des empereurs et seigneurs du „monde, toi qui as conquis et soumis tant de nations?“

Cet excellent khan, tournant vers son fils des yeux mourants et soutenant à peine une voix presque éteinte, lui dit:

„Ne te lamente point, toi qui fais les délices de mon âme: „tu me vois aux prises avec la mort, soumis au sort commun „qui nous maîtrise, tant jeunes que vieux, depuis que nous re„spirons tous le même air de ce monde rempli de maux. Je „passe à la véritable vie; puisse ta vie être comblée de gloire, „de prospérité et de bonheur. Prêt à me séparer de toi, je „meurs sans regret, puisque je te laisse mon successeur. Écoute „cependant mes dernières instructions.

„Bannis loin de toi les soucis de cette vie. Couronné de la „félicité qui t'environne, ne cherche point, je t'en conjure, ton „appui dans la tyrannie et détourne tes regards de la cruauté. „Cultive au contraire la justice et fais-en l'ornement de la terre. „Donne à mon âme séparée de ce corps le plaisir d'une suite de „victoires que tu remporteras. Et quand tu auras conquis le „monde, sers-toi de tes armes pour étendre la religion.

„Entretiens une amitié juste avec les royaumes chrétiens. „Répands les honneurs sur tous les savants; c'est le moyen „d'affermir la loi divine; et, quelque part que tu apprennes que „se trouve un homme doué de la science, comble-le de biens, „de distinctions et de tes grâces.

„Que tes armées ne te rendent point présomptueux, et ne „t'enfle point de tes richesses.

„Tiens près de ta personne ceux qui sont éclairés dans la „loi; et, regardant la justice comme le plus ferme support des „royaumes, écarte tout ce qui peut y donner atteinte. La loi „divine doit être notre unique objet, c'est notre seule fin; et „tous nos pas doivent tendre vers le Seigneur.

„Ne t'aventure point dans de vaines entreprises ni dans des „querelles infructueuses, car ce serait une fausse ambition de „ne chercher qu'à jouir de l'empire du monde. Quant à moi, „je n'ai aspiré à rien autre chose qu'à la propagation de la foi: „c'est à toi qu'il convient de donner l'accomplissement à mes „désirs.

„Le rang que tu vas tenir t'oblige à une grande douceur „envers tous; il y a des devoirs que tu dois au public, et c'est „démentir le nom de roi, de ne pas prendre sur soi de se distin„guer de son peuple par la bonté et la clémence.

„Tu dois te faire une étude constante de protéger tes sujets, „et c'est en agissant ainsi que tu attireras sur toi la faveur du „ciel.“

Telles furent les instructions d'Othman, refuge des fidèles; après les avoir prononcées à son fils, son âme s'envola dans les régions de l'éternité.

VIII

Othman, près de rendre le dernier soupir, avait demandé à son fils d'être enseveli à Brousse, afin de posséder au moins dans la mort ce qu'il avait convoité pendant sa vie. Il avait recommandé aussi à ses guerriers de faire désormais de Brousse la capitale des Ottomans. Orkhan et ses soldats accomplirent ce

vœu du conquérant. Le corps d'Othman, escorté de ses imans et de ses compagnons de gloire, fut porté à Brousse et déposé dans une chapelle du château de cette ville, nommée la *Voûte d'argent*.

On suspendit dans la salle, auprès du tombeau, le chapelet de bois à grains énormes que le Tartare converti avait continué à rouler entre ses doigts, en énumérant les perfections de Dieu. Le tambour qu'il avait reçu d'Alaeddin, quand ce sultan lui avait donné en souveraineté la principauté de Kara-Hissar, fut placé sur son sépulcre. Un incendie récent du château de Brousse a consumé ces deux monuments grossiers de la piété et de la souveraineté d'Othman. Mais son sabre et son drapeau sont conservés intacts dans le trésor de l'empire. M. de Hammer, le plus studieux investigateur des origines du peuple ottoman, représente ce sabre comme une large épée à deux pointes qui perçait de quelque côté qu'elle frappât. Le khalife Omar avait inventé, dit-il, ce sabre à deux têtes et à deux tranchants. La postérité d'Othman fit un symbole brodé sur les étendards des Ottomans de cette arme, dont une pointe menaçait l'Asie, une autre l'Europe.

L'héritage d'Othman ne consistait que dans les armes d'un cavalier et dans les ustensiles d'un pasteur. On ne trouva dans sa maison, à Iénischyr, aucun trésor. Tout ce qu'il avait perçu de tributs avait été distribué à ses compagnons. Une cuiller de bois, une salière, une veste brodée en fil de couleur, un turban de toile de chanvre, quelques couples de bœufs pour le labourage, des troupeaux de brebis et de généreux coursiers d'Arabie étaient toute sa richesse. Ses chevaux passèrent à ses fils, ses troupeaux de moutons de Mésopotamie furent transportés à Brousse, où ils se sont perpétués en propriété des sultans et où ils paissent encore sur les flancs herbeux du mont Olympe.

IX

Son costume était simple comme ses mœurs. Il portait une veste courte (caftan) en gros drap de poil de brebis doublé de la même étoffe. Les manches vides de cette veste pendaient ordinairement derrière ses épaules. Un large pantalon à plis qui se prête à l'attitude des jambes repliées, attitude de repos des Turcs, était noué par un cordon au-dessus des chevilles de ses pieds nus.

Son visage ovale et régulier, bruni par la chaleur d'un sang généreux et par le soleil de l'Anatolie, lui avait fait donner le nom de Kara Othman ou d'Othman le Noir, surnom de beauté

virile chez les Orientaux. Ses yeux avaient conservé la teinte azurée des enfants des steppes froides de la Tartarie; mais ses sourcils, sa barbe et ses cheveux étaient noirs comme les ailes d'un corbeau du mont Taurus. Ses jambes étaient courtes comme celles des races qui vivent accroupies et dont les selles à courts étriers tiennent le cavalier plutôt assis qu'à cheval sur leurs coursiers; son buste, au contraire, était long; ses bras démesurés tombaient plus bas que ses genoux et portaient ainsi plus loin que les hommes ordinaires les coups de son sabre.

Son esprit était simple, mais juste et droit; tel qu'il suffit au chef d'une horde de pasteurs. Tout son génie était dans sa foi, qui lui ordonnait de balayer devant l'unité du Dieu de Mahomet les idolâtries ou les superstitions qui obscurcissaient ou qui souillaient l'idée d'Allah sur la terre. Cependant, sur la fin de ses jours, ses rapports avec les Grecs de Byzance avaient aiguisé la simplicité patriarcale de son esprit, et lui avaient enseigné la politique des conquérants qui veulent posséder ce qu'ils subjuguent: la marche pas à pas dans la conquête et les haltes après la victoire. Il avança lentement, mais il ne recula jamais; c'est le secret des fondateurs.

Son cœur, bon, franc, sincère, fidèle à l'amour pour Malkatoun, tendre pour ses fils, doux à ses compagnons, jamais cruel envers les vaincus, ne laissait à déplorer dans sa vie qu'un seul crime, le coup du bois de son arc sur le visage de son oncle qui s'opposait à une de ses expéditions; mais de crime, semblable à la colère d'un Achille sauvage, fut une convulsion de la main plus qu'une férocité de cœur. Il le déplora jusqu'à sa mort; il ordonna à ses secrétaires de le consigner à sa honte dans son histoire, afin de prémunir ses descendants contre ces premiers mouvements de la colère qui deviennent des parricides involontaires, et qu'il faut expier devant les hommes pour qu'ils soient pardonnés devant Dieu. Il laissa, malgré cette violence du sang, une telle renommée de bonté pour ses peuples et de générosité pour ses ennemis parmi les Ottomans, que le surnom d'Othman le Doux lui est resté parmi ses tribus, et qu'au couronnement des nouveaux sultans le peuple, parmi les vœux qu'il adresse à haute voix au ciel pour ses souverains, leur souhaite, parmi toutes les vertus du trône, la douceur d'Othman.

LIVRE QUATRIÈME

I

Othman laissait deux fils qui semblaient se partager à eux deux le caractère de leur père: l'aîné, Orkhan, la valeur; le second, Alaeddin, la piété. Tous deux étaient fils de la belle Malkatoun et formés à la science et à la religion par leur grand-père maternel, le sage Édébali, père vénéré de Malkatoun.

Pendant qu'Orkhan, principal lieutenant d'Othman, combattait à la tête des guerriers turcs pour conquérir de nouvelles vallées et de nouvelles capitales à son père, Édébali élevait Alaeddin dans Iénischyr à la vertu, à la science de la législation. Ce jeune prince avait de bonne heure la maturité d'un politique et d'un sage. Les deux frères, à qui leur mère avait recommandé une indissoluble tendresse l'un pour l'autre, ne se portaient aucune jalousie. Orkhan était pénétré de respect pour les talents d'Alaeddin. Alaeddin jouissait des exploits d'Orkhan.

Avant d'accepter l'autorité suprême qu'Othman avait léguée à son fils aîné, Orkhan supplia Alaeddin de partager avec lui l'empire; mais Alaeddin, reconnaissant à la fois dans Orkhan le droit d'aînesse et le droit de la désignation paternelle, refusa obstinément ce partage du gouvernement, qui, en rompant l'unité de la souveraineté sur les compagnons d'Othman, aurait donné aux Ottomans l'exemple et les dangers de l'anarchie du pouvoir. Il ne voulut pas même accepter la moitié de l'héritage privé de leur père dans la moitié des troupeaux de moutons qui lui revenait par l'usage. Il ne consentit à recevoir, pour toute possession en propre, que le petit village de Fatour, dans la vallée retirée de Kété, dans les racines de l'Olympe, pays boisé que les Turcs d'aujourd'hui appellent encore la *Mer de feuilles* et qu'on voit noircir à l'horizon du haut du pont des bâtiments qui voguent sur le détroit des Dardanelles. „Puisque tu ne veux pas, dit „Orkhan à son frère, absolument prendre les moutons, les

„taureaux et les chevaux qui t'appartenaient, sois donc le pasteur „de mes peuples, c'est-à-dire mon *vizir!*“

Ce mot signifie en turc porteur de fardeaux, ou *celui qui supporte l'empire*.

Alaeddin se laissa fléchir de tant de tendresse et s'honora d'être le premier esclave de son frère dans l'organisation et dans les soins intérieurs du gouvernement. Nous verrons bientôt avec quelle sagesse de vues et avec quelle simplicité de rouages il organisa l'empire. Orkhan avait à peine déposé le corps de son père dans la *salle d'argent*, qu'il s'occupa d'étendre sa domination.

Ses lieutenants, sortant à sa voix d'Iénischyr, de Brousse et des sombres défilés de la Mer de feuilles, contournèrent le golfe de Nicomédie, et pénétrèrent dans la presqu'île peuplée de villes, de villages et de châteaux grecs qui s'étend de la mer de Marmara à la mer Noire, derrière la montagne des Géants, horizon de Constantinople.

L'un de ces lieutenants était Konour le vaillant; l'autre, Aghdji le vieillard, tous deux formés à la guerre dans les camps d'Othman. Ils surprirent ensemble la forteresse de Semendria, à deux heures de marche de Scutari, faubourg asiatique de Constantinople; profitant du moment où le gouverneur de Semendria faisait ouvrir les portes pour laisser sortir le convoi de son fils qui venait de mourir, les Turcs s'élancèrent à l'assaut de la forteresse, empêchèrent les portes de se refermer à temps et conquirent la ville. Le pays conquis prit et conserva le nom d'Aghdji-Kodja, *Kodja-Ily* ou terre du vieillard.

Aïdos, forteresse voisine, fut livrée par l'amour à Abderrahman, jeune compagnon d'Orkhan. La fille du gouverneur grec d'Aïdos, éprise de la beauté d'Abderrahman, qu'elle avait vu combattre à cheval sous les murs de la ville, le revoyait en songe toutes les nuits. Sa passion l'emporta dans son âme sur tous ses devoirs. Elle lança au jeune Ottoman un billet attaché à une pierre qui tomba à ses pieds. Abderrahman, instruit par ce billet de l'amour et de la trahison de la jeune Grecque, qui lui indiquait une secrète issue pour parvenir dans la place, attendit la nuit, se glissa avec une poignée de braves par la poterne sur les remparts, fit un signal à son armée et s'empara de la garnison endormie. Il conduisit la jeune Grecque à Orkhan; Orkhan la lui donna pour épouse. Un fils, célèbre par sa beauté, naquit de leurs amours. Il fut nommé Kara-Abderrahman, et son nom, illustré par mille exploits, devint l'effroi des mères et des enfants des Grecs.

II

Les Turcs d'Orkhan furent bientôt maîtres de toutes les petites villes et de tous les châteaux qui formaient la ceinture de Constantinople depuis le golfe de Nicomédie jusqu'au pont Euxin. Ils élevèrent sur leurs champs de bataille des pyramides de crânes, telles qu'on en voit encore à présent entre Nissa et Sophia, monuments sacriléges qui prolongent la vengeance au delà de la mort et qui ressemblent à des restes de cannibales plus qu'à des trophées de combats. Nous avons passé nous-mêmes sous de semblables arcs de triomphe que la terre porte avec horreur, et nous avons entendu le vent du désert résonner dans les cavités de ces crânes et siffler dans les cheveux de ces morts.

Nicomédie, siége de l'empire au moment où Dioclétien l'abandonna par dégoût de la toute-puissance, tomba bientôt au pouvoir d'Othman; capitale maritime qui lui donnait un golfe et des vaisseaux pour le porter à l'autre rive.

III

Le modeste Alaeddin, pendant les conquêtes de son frère, constituait l'empire naissant en Bithynie. Ses lois, relatives d'abord à la souveraineté, réglaient l'armée, les monnaies, le costume du souverain. Le souverain ne portait que le titre arabe d'émir; celui de sultan paraissait trop auguste encore à des princes pasteurs si récemment vassaux. La monnaie reçut l'effigie d'Orkhan. Son nom fut prononcé dans la prière; son vêtement resta celui des bergers et des cavaliers tartares; la coiffure seule prit la forme de la couronne ou de la tiare, signe de souveraineté chez les Persans. Les Turcs ne portaient à cette époque que des bonnets de feutre rouge qui couvraient le sommet de la tête tel que le réformateur Mahmoud les a rétablis de nos jours dans ses armées. Les guerriers y ajoutèrent des schalls de mousseline blanche et légère fabriqués dans l'Inde et contournés en cordon sur le front autour du bonnet. Cette coiffure, devenue nécessaire à des combattants, amortissait le tranchant des sabres sur la tête et préservait du soleil brûlant de l'Anatolie. L'émir, et plus tard le sultan, portèrent le turban brodé d'or, et lui donnèrent, selon leur caprice, des plis plus ou moins semblables à la mitre des mages ou à la corde en poil de chameau qui ceint le front de l'Arabe pasteur.

Jusque-là tout Ottoman était soldat; l'armée n'était que la tribu en campagne. Une armée permanente de soldats devint le

nerf de l'empire. La cavalerie se composa toujours des Turcs les plus riches en chevaux et en armes; l'infanterie, des hommes choisis parmi les familles les moins opulentes. On assigna à chaque fantassin une solde d'un quart de dirhem d'argent par jour. On en forma un groupe de dix, de cent et de mille combattants commandés par des officiers aguerris dont le titre correspondait au nombre de soldats placés sous leurs ordres. Ces corps, qui se souvenaient de leur récente indépendance et que la discipline humiliait, perdirent par cette organisation quelque chose de cette fougue de courage et de cet héroïsme individuel qui ne recevaient de loi que de l'enthousiasme. Alaeddin et Orkhan craignirent un moment d'avoir affaibli l'esprit militaire de leur race en voulant le régulariser. Un beau-frère du sage Édébali, nommé Tschendereli, appelé au conseil et consulté sur les moyens de raviver et de perpétuer l'héroïsme des Ottomans, se souvint des institutions de la Perse et de l'Égypte, où des classes exclusivement militaires composées d'étrangers, avaient le monopole des armes et imposaient à la fois à l'ennemi au dehors, à la sédition au dedans. Il proposa de créer parmi les Ottomans une caste semblable. Les éléments de cette caste étaient sous la main des conquérants. Dans ces fréquentes incursions qu'ils faisaient sur le continent européen et dans les îles, des multitudes d'enfants et d'adolescents, arrachés aux familles grecques, étaient ramenés en dépouilles dans les camps des Turcs. Les filles devenaient esclaves ou épouses; les garçons, bergers ou pages des vainqueurs. La prédication, la faveur ou la contrainte les faisaient facilement, à un âge si tendre, abjurer le christianisme pour professer la religion des Ottomans. Une fois convertie à l'islamisme, cette jeunesse, à qui les chrétiens reprochaient son apostasie, adoptait avec un fanatisme irremédiable le Dieu de leurs nouveaux maîtres. Les adorateurs du Christ n'avaient pas de plus irréconciliables ennemis. Sans patrie, sans famille, sans autels dans les villes dont on les avait extirpés, ils ne connaissaient plus de patrie, de famille, de religion que Mahomet. On pouvait en leur rendant la liberté au prix du service militaire, assurer à l'armée un recrutement de fanatiques dévoués à l'émir, et chez qui l'esprit de famille et d'indépendance ne lutterait jamais contre l'obéissance servile au souverain.

Cette idée, empruntée par le vieux Tschendereli à la cour des khalifes de Bagdad, qui avaient formé ainsi autour d'eux une garde d'esclaves turcs élevés dans l'islamisme, séduisit Alaeddin et Orkhan. „Le Coran l'a dit, s'écrièrent-ils; tous les enfants en

„naissant apportent du ciel une secrète disposition au dogme „pur de l'islamisme. Non-seulement ces étrangers, adoptés par „la nation à la charge de la défendre, lui donneront leur sang „contre leur liberté; mais encore l'exemple de cette liberté, de „ces armes, de ces grades, de ces honneurs affectés par le „souverain à ces enfants adoptifs du prophète, entraînera des „milliers d'autres enfants chrétiens à adjurer une religion qui ne „les protége plus, pour embrasser une foi qui les affranchit, les „récompense et les honore."

L'institution immédiate de ce corps fut proclamée sous le nom d'iéni-tscheri ou de janissaires, c'est-à-dire nouveaux soldats.

IV

A peine Orkhan avait-il rassemblé autour de lui une poignée de ces jeunes conscrits à l'islamisme, qu'il voulut faire consacrer cette création militaire par la religion, âme de la guerre chez les Ottomans. Un saint derviche, nommé Hadji-Begtasch, vivait en grande renommé de piété au village turc de Sulidjé, non loin d'Amasie. Orkhan conduisit lui-même ses néophytes guerriers chez l'ermite pour le prier d'appeler la bénédiction divine sur sa nouvelle création et de donner un nom et un étendard à ces enfants. Le derviche, approuvant avec enthousiasme une institution qui devait arracher des infidèles à leurs erreurs pour en conquérir un million d'autres au Dieu de Mahomet, se leva, fit approcher de lui un des jeunes soldats de la nouvelle milice, et étendit, pour bénir en lui toute sa troupe, son bras sur la tête de l'enrôlé. Dans cette attitude, la manche du caftan du derviche se détachant de son épaule, retombait sur la nuque du soldat.

„La face de la milice que tu fondes aujourd'hui, dit l'ermite „inspiré à Orkhan, sera blanche et éblouissante comme le jour, „son bras sera lourd, son sabre tranchant, sa flèche pénétrante. „Elle trouvera la victoire en partant, le triomphe au retour. „Va!"

Orkhan et ses soldats acceptèrent l'augure par une superstition naturelle aux peuples primitifs. Les janissaires virent, dans la bizarre configuration de la manche vide du derviche retombant sur les épaules de leur compagnon, une indication surnaturelle de la coiffure qu'ils devaient adopter à la guerre. En conséquence, ils ajoutèrent à leur bonnet de feutre blanc un morceau d'étoffe taillé en forme de manche flottant sur le derrière de la tête, et

ils plantèrent, entre le bonnet et le turban, une cuiller de bois au lieu d'aigrette, se glorifiant ainsi, aux yeux des autres troupes volontaires et sans solde, d'être soldés et nourris par l'*émir*. Ils donnèrent à tous les grades de leur corps privilégié des noms rappelant la subsistance des troupes en campagne. Le colonel reçut le nom de grand distributeur de soupe; les officiers supérieurs ou secondaires s'appelèrent, l'un chef de la cuisine, l'autre premier porteur d'eau. Après l'étendard de cette milice, qui portait brodé en laine le croissant et le sabre à deux pointes, la marmite devint le symbole sacré de l'esprit de corps pour les janissaires, le signe du ralliement, du conseil, plus souvent de la sédition. La nation ottomane se retrouvait encore cinq siècles après dans les ustensiles de la tente qui avaient servi aux premières migrations de ces bergers tartares. Les janissaires ne comptèrent d'abord que mille hommes sous le drapeau d'Orkhan. Nous les verrons grandir en nombre, en héroïsme et bientôt en faction sous les successeurs de l'émir.

V

Alaeddin affecta pour solde aux autres corps de l'armée des terres conquises par eux sur l'ennemi. Ces fiefs distribués aux chefs conservèrent des devoirs envers le pays. Le principal était d'ouvrir et de réparer les routes. Ce fut l'origine du corps des pionniers, qui s'éleva bientôt à vingt mille hommes. Après ces pionniers, Alaeddin institua les *azabs*, infanterie irrégulière légèrement armée. La cavalerie régulière et irregulière fut honorée du soin d'entourer l'étendard sacré et de veiller à la garde de l'émir. Chaque fief de la couronne dut fournir en outre, en cas de guerre, un certain nombre d'hommes montés, armés et équipés, nommés les mosselliman, c'est-à-dire les exempts d'impôt. Enfin, l'armée eut pour complément innombrable les *akindji*, ou cavaliers volontaires sortant de leurs tentes à la voix du souverain et venant, sans autre organisation que leur fanatisme, et sans autre solde que les dépouilles de la campagne, grossir les ailes de l'armée. Le commandement de ces escadrons indisciplinés, mais redoutables, fut longtemps héréditaire dans la famille de Mikal-Oghli, ami et compagnon d'armes d'Othman. Alaeddin ajouta à tous ces corps un corps de guides de l'armée appelés *tschaouschs*, chargés en même temps des messages de l'émir.

Telles furent les institutions militaires d'Alaeddin et d'Orkhan pour un peuple qui se donnait à lui-même la mission de conquérir l'espace devant lui, et qui ne voulait de trêve avec les

peuples limitrophes que quand l'islamisme n'aurait plus d'ennemis sur la terre.

VI

A peine l'armée avait-elle reçu son organisation et ses étendards qu'Orkhan, impatient de descendre du mont Olympe dans la plaine, la conduisit au pied des remparts de Nicée. Le jeune Andronic, indigné de cette audace, tenta enfin de réveiller le courage des Grecs. Il rassembla les détachements et les garnisons disséminés sur la plaine de la Thrace, entre Constantinople et Andrinople, et, traversant à leur tête le Bosphore, qui baignait les murs de son palais, il passa à Scutari, faubourg asiatique de sa capitale. De là, il s'avança en ordre de bataille vers Nicée pour refouler en plaine les Ottomans moins nombreux que lui. Mais Orkhan, plus exercé que les généraux grecs aux stratégies et aux manœuvres de la guerre, replia à temps les dix mille hommes qu'il commandait derrière les défilés et les mamelons de la chaîne de montagnes qui vient mourir dans la plaine de Nicée. Ces défilés et ces mamelons, qui couvraient le petit nombre des Turcs, leur permettaient d'éviter ou d'accepter à leur gré les nombreuses mais molles cohortes d'Andronic. L'empereur lança en vain trois fois ses colonnes contre les Ottomans ainsi retranchés. Leur situation et leur courage les rendaient inabordables. Bientôt les Turcs, débouchant des défilés et descendant des collines sur les escadrons grecs les plus avancés, dispersèrent sous leurs flèches les ailes de l'armée d'Andronic, et, se repliant avec la rapidité de leurs chevaux sauvages, enveloppèrent le centre. L'empereur lui-même combattait avec un courage digne d'un autre peuple et d'un autre temps; son historien et son général, Cantacuzène, en le couvrant de son corps, fut renversé de son cheval tué sous lui.

Andronic lui-même, blessé d'une flèche à la cuisse, allait tomber avec le faible groupe de ses défenseurs dans les mains d'Orkhan. Sébastopolos de Mysie, un des soldats étrangers de sa garde, ramena au galop trois cents cavaliers au secours de l'empereur et parvint à relever Andronic. Les Turcs, refoulés un moment par le choc de la cavalerie de Sébastopolos, avaient laissé échapper cette prise.

L'armée d'Andronic, le croyant mort, s'était débandée à ce bruit et fuyait sans être poursuivie vers la mer. L'empereur, blessé et porté sur une litière, la suivait envoyant message sur message à Constantinople pour demander des bateaux à Scutari

afin de sauver ses débris. On eut à peine le temps de l'embarquer enveloppé dans un tapis et baigné dans son sang. Les Turcs d'Orkhan arrivèrent presque aussitôt que lui au rivage. Cette honte donna cependant un remords aux Grecs. Ils repassèrent de nouveau le Bosphore sur les pas de leur empereur et livrèrent une seconde bataille en plaine à Orkhan.

Ce champ de bataille au bord de la mer de Marmara, sous les murs de Philocrène, ne fit qu'attester une fois de plus la lâcheté des cohortes byzantines qui n'avaient plus de soldats que les armes.

Une charge de trois-cents cavaliers turcs commandés par Ali le Vieux, commandant de l'avant-garde d'Orkhan, força le camp des Grecs, les dispersa comme un troupeau de brebis, pénétra jusqu'aux tentes de l'empereur, dont les chevaux de guerre bridés d'or et caparaçonnés de housses d'écarlate devinrent la dépouille des Osmanlis. L'armée fugitive qui se pressait sous les murs de Philocrène, dont les clefs égarées ne s'ouvraient pas assez vite au gré de sa terreur, laissa tomber sous le sabre des Turcs un grand nombre de courtisans de l'empereur et de ses principaux officiers. Le reste se rendit prisonnier aux lieutenants d'Orkhan, ou se jeta pêle-mêle dans des barques qui leur prêtèrent l'asile des flots. L'empereur rentra humilié et découragé dans son palais.

VII

Il vit bientôt, du haut de ses tours, les derniers assauts des Ottomans contre les remparts de Nicée. Les pionniers turcs d'Alaeddin creusèrent un fossé de circonvallation autour de cette capitale abandonnée de ses défenseurs. Trois ans de siége avaient épuisé le courage et l'espoir de ses habitants. Orkhan, inondant la plaine d'un débordement de tous ses cavaliers, se présenta à la tête de tout un peuple pour submerger une seule ville. Nicée, ainsi cernée, se rendit sans combat pour sauver au moins sa population du carnage et de la servitude. Plus confiants dans le pardon du khan vainqueur que dans les secours de l'empereur vaincu, les Nicéens, en habits de suppliants, se portèrent en foule au-devant d'Orkhan, qui entra en triomphe dans sa conquête par la route d'Iénischyr en mémoire de son père. Les troupes de l'empereur qui formaient la garnison de la ville furent autorisées à se retirer avec leurs armes à Constantinople. Le plus grand nombre préféra le séjour de Nicée et le joug des vainqueurs au service d'un empire qui ne savait ni vivre ni mourir.

VIII

Ainsi Orkhan, chef d'une petite tribu de pasteurs turcs, venait de conquérir sans artillerie cette capitale de Nicée, que cinq cent mille croisés latins, commandés par les premiers princes et les premiers capitaines de la chrétienté, n'avaient pu conquérir, après sept semaines d'assauts, avec toutes les armes de l'Europe. C'est que Nicée, à cette époque, était défendue contre les croisés moins par les Grecs que par les Turcs à leur solde. C'était un Turc d'une taille et d'une force de géant qui lançait du haut des remparts des blocs de rocher sur les soldats de Godefroy de Bouillon. Les croisés dans ce premier siége ne cherchaient que la gloire, les Ottomans cherchaient le paradis dans la mort et une patrie dans le sang. L'Orient, qui avait résisté aux uns, cédait aux autres. La foi des premiers avait vieilli; celle des seconds venait de naître. La victoire est aux jeunes idées et aux jeunes races. Orkhan n'abusa pas de la sienne; il se souvint des dernières paroles de son père.

Il ne contraignit les chrétiens qu'à reconnaître la souveraineté des soldats de Mahomet et à payer le tribut. Il leur laissa le libre exercice de leur religion natale. Seulement il revendiqua pour sa propre religion les plus beaux édifices du culte. Il éleva une mosquée à la place où trois cent dix-huit évêques d'Orient et d'Occident, réunis sous le sceptre de Constantin, avaient défini les dogmes du christianisme, où le philosophe Arius, dont la doctrine se rapprochait de celle de Mahomet, avait été condamné, où le culte des images avait été déclaré le complément sacré du culte de l'esprit. Il annexa le premier des Médressés ou séminaires théologiques et scientifiques aux mosquées. Un Kurde, Tadjeddin, et un Turc, Daoud, y furent les premiers professeurs de droit ottoman. Il y fonda, de plus, les premiers hospices chargés de nourrir les pauvres des dons obligatoires aux croyants. Ces hospices, nés de la prescription de Mahomet, qui revendiqua une part des revenus du riche pour l'indigent, s'appelèrent imarets. Orkhan lui-même, à l'exemple du prophète et des khalifes, y distribuait la soupe aux pauvres de Nicée.

IX

Bientôt cependant le fanatisme de ses imans et les exigences de ses compagnons de guerre pervertirent ses premiers desseins et le poussèrent aux persécutions et aux déprédations envers les chrétiens qui résistaient à son zèle. Il enrôla de force les enfants

des Nicéens convertis à l'islamisme par le sabre pour recruter ses janissaires. Il fit brûler les images comme des signes consacrés d'idolâtrie qui scandalisaient les croyants à l'immatérialité de l'essence divine. Il renversa l'autel du synode de Nicée, base de tant de dogmes et de tant d'hérésies parmi les Grecs. Il effaça, avec la pointe de son sabre sur les murailles de ce synode, la profession de foi de Nicée, et il fit graver en lettres d'or la profession de foi des Ottomans: *„Il n'y a pas d'autre Dieu „que Dieu, et Mahomet est son prophète.“* Enfin il partagea comme un vil troupeau, entre ses guerriers, les veuves et les filles grecques de la ville, privées par la peste ou par les combats de leurs maris ou de leurs pères. Il donna les unes en esclaves, les autres en épouses aux Ottomans. Il distribua entre ses principaux compagnons les magnifiques palais de la ville conquise. Son fils aîné, Soliman, fils de la captive grecque Nilüfer, que son père lui avait donnée à l'âge de douze ans, reçut le commandement de Nicée. Son second fils, Amurat, encore dans l'enfance, fut nommé gouverneur de Sultan-OEni, sa première station montagneuse, à la place de Konour, qui venait de mourir de vieillesse.

Nicée, appelée désormais Isnik par ses nouveaux maîtres, conserva encore quelques années l'importance et la splendeur que cette capitale de la théologie grecque avait dues à ses conciles, à ses symboles et à ses schismes mémorables; puis elle ne garda plus de son antique renommée que les fabriques de faïence de Perse, où l'Orient venait s'approvisionner de luxe céramique.

„Aujourd'hui, dit M. de Hammer, le voyageur qui erre dans „l'enceinte de ses fortifications, dont les hautes et épaisses murailles ont été seules respectées par le temps et par la main des „hommes, croit errer dans une steppe solitaire semée de loin en „loin de quelques cabanes indigentes. Les caravanes de pèlerins „n'y distinguent plus que les tombeaux de Gunduzalp, frère „d'Othman et du poëte turc Khiali. L'antiquaire y lit encore, en „écartant de feuillage des plantes qui tapissent les tours et les „murs, les inscriptions fastueuses des empereurs grecs qui l'a„bandonnèrent aux Ottomans.“

Alaeddin, le vizir d'Orkhan et le législateur de sa race, mourut dans le village de l'Olympe où il s'était retiré pour méditer ses lois dans la solitude, peu de temps après la conquête de Nicée. Orkhan pleura ce frère chéri et dévoué qui portait la moitié du fardeau de l'empire. Il nomma son fils Soliman vizir à la place de son oncle Alaeddin. Soliman, plus guerrier que législateur, s'occupa plus à étendre l'empire qu'à l'organiser.

Orkhan désirait posséder un port sur la mer de Marmara, sur la rive asiatique, pour rivaliser avec Gallipoli, située sur la rive d'Europe. Les Grecs avaient construit de toute antiquité, non loin des racines du mont Olympe, au fond du golfe de Moudania, une ville maritime nommée *Brousse de la Mer*, puis *Kibotos*.

C'est de cette ville forte que l'armée des croisés latins avait marché au siége de Nicée, démantelant ainsi eux-mêmes en Orient les remparts de l'empire chrétien. Soliman vit, à l'approche de son armée, la population entière de Brousse de la Mer jeter ses armes et s'embarquer avec ses femmes, ses enfants, ses trésors, pour la rive opposée. La chute de Nicée avait ébranlé toute cette côte d'Asie. Les villes et les châteaux y tombaient d'eux-mêmes. Pendant ces conquêtes sur les Grecs, Orkhan lui-même, rapproché de son fils et de son vizir, à la tête de tous les guerriers de sa race, sortant de Brousse et descendant par les pentes opposées dans les vallées de l'Anatolie, réduisait à la soumission et à la dépendance tous les chefs et toutes les tribus de Turcs jusque-là insoumis qui ravageaient les provinces de l'empire depuis le mont Taurus jusqu'au pied du mont Olympe.

Ce reflux sur eux-mêmes des Turcs nationalisés sous Othman, et disciplinés sous Orkhan, rallia sous un même nom et sous un même chef les neuf émirs et les neuf peuplades détachés jusque-là du trône des sultans seldjoukides. C'est en les combattant et en les ralliant tour à tour à l'unité ottomane sous ses lois qu'Orkhan adjoignit à l'empire Nicomédie, la Mysie, ce royaume légué aux Romains par Attale, et sa capitale, l'antique Pergame, célèbre dans les arts par l'invention du parchemin, à qui le monde doit ses annales.

La bibliothèque de Pergame, qui contenait deux cent mille manuscrits, périt dans cette lutte civile entre les Turcs; ses temples et ses édifices jonchent de leurs ruines le sol que les chrétiens avaient déjà bouleversé pour y ensevelir les dieux d'un autre ciel, et que les Turcs bouleversèrent à leur tour pour y ensevelir les statues et les images des chrétiens. Ce n'est plus qu'une bourgade qui a perdu jusqu'à son nom, où quelques Grecs et quelques Turcs font paître leurs troupeaux sur les fondations du temple d'Esculape.

X

Orkhan, après cette campagne contre sa propre race, et après avoir nommé des gouverneurs de son sang dans toutes ces provinces situées entre les deux mers, sentit le besoin de la paix

pour laisser s'enraciner les institutions d'Alaeddin. L'empire grec ne pouvait lui échapper; mais il fallait préparer dans les Ottomans un peuple capable de se transplanter en Europe sans rien abandonner de l'espace qu'il venait de remplir en Asie. Le croissant à deux cornes de son drapeau et l'épée à deux pointes signifiaient ce double empire promis à ses descendants.

Vingt années de paix furent consacrées par lui à peupler, à cultiver, à civiliser, à fortifier l'empire. Brousse, sa capitale temporaire, enrichie des dépouilles des royaumes renversés à ses pieds, et remplie d'esclaves et d'artistes grecs employés à illustrer la ville des vainqueurs, éleva ses remparts, ses mosquées, ses minarets, ses tombeaux, ses édifices, au niveau de ceux de Constantinople, qu'on entrevoyait dans le lointain. Les deux capitales semblaient se défier en attendant que l'une détruisît l'autre.

Des caravansérais immenses élevèrent leurs dômes, creusèrent leurs voûtes, firent jaillir leurs jets d'eau pour les caravanes qui, de tous les points de l'Asie, apportaient et remportaient leurs échanges à Brousse. Des couvents de derviches, de moines mahométans, couvrirent les flancs du mont Olympe de pieux solitaires, parmi lesquels les Ottomans citent Geiklibaba ou le *Père des cerfs*, par allusion à son goût pour l'ombre des forêts, et furent dotés par Orkhan d'ermitages encore aujourd'hui célèbres. Les plus humbles industries pastorales ou agricoles recevaient des encouragements et même de la gloire, de la munificence d'Alaeddin et d'Orkhan. Ils honorèrent d'un tombeau monumental, encore debout, un vieux pasteur qui avait inventé de durcir le laitage dans des vases d'argile. On appela ce tombeau, le tombeau de Doghlibaba ou du *Père des potiers*. Une source, nommée la source du ciel, murmura au pied du monument, sous les platanes. Le peuple, crédule, attacha des traditions merveilleuses à ces sages, à ces ermites, à ces artisans des premiers temps de la conquête. Selon les chroniqueurs populaires des Turcs, le vieux derviche *Père des cerfs* vivait dans les hautes forêts de l'Olympe et n'en descendait que pour dicter à Orkhan les oracles du ciel.

Un jour qu'il était descendu ainsi à Brousse, assis sur le dos d'un daim apprivoisé et tenant à la main un rameau de platane, l'arbre favori de l'Olympe, le vieillard planta sa branche de platane dans la cour du palais d'Orkhan, annonçant que l'empire s'enracinerait et étendrait ses rameaux comme l'arbre séculaire. L'arbre et le palais ont péri, consumés dans un des incendies de Brousse.

Abd-el-Mourad, autre derviche, guerrier favori d'Orkhan, avait fait le vœu de ne jamais se servir dans les combats que d'un sabre de bois de platane. La vigueur de son bras donnait, dit-on, à cette arme le coup et le tranchant du fer. Orkhan, à la mort d'Abd-el-Mourad, fit déposer l'arme dans le trésor des reliques de l'empire.

XI

Les parents, les ministres, les compagnons d'Orkhan, enrichis par leurs gouvernements et par leurs dépouilles, bâtirent, à son exemple, des palais, des mosquées, des monastères, des caravansérais, dans la capitale. Les alentours se couvrirent de fontaines, d'aqueducs, de jardins délicieux. Les moines de Byzance, qui avaient recherché de toute antiquité les sauvages et ombreuses vallées du mont Olympe, ces Arcadies de l'Asie, cédèrent ces retraites aux solitaires musulmans. Les poëtes et les sages y fixèrent leur séjour, de préférence à toutes les contrées de l'Arabie, de la Syrie et du Taurus.

Scheiki, le premier des poëtes turcs, y écrivit son poëme amoureux des aventures de *Kosrew et de Schirin*, ce cantique des cantiques en récit des Orientaux. D'autres poëtes s'y illustrèrent par des odes tour à tour religieuses comme des psaumes, voluptueuses comme des soupirs. Les théologiens, les jurisconsultes, y rédigèrent leurs commentaires et leurs codes.

Des colonies de Bagdad et de Damas semblèrent peupler de piété, de science, de littérature, la nouvelle Bagdad de l'islamisme. Cinq cents tombeaux élevés à la mémoire de ces théologiens, de ces poëtes, de ces législateurs, de ces vizirs, de ces héros, attestent la magnificence des sultans et la pente du caractère de ces pasteurs guerriers vers la méditation de la piété et vers l'enivrement intellectuel de la poésie. Parti du désert, guidé par la foi, illustré par les armes, on sentait dans ce peuple, plus encore qu'aujourd'hui, le triple génie de la contemplation, de l'adoration et de l'héroïsme.

La paix ou la trêve de vingt ans conclue entre Orkhan et l'empire de Constantinople n'avait profité qu'aux Ottomans. L'empire de Byzance portait en lui-même la guerre intestine, et les factions qui décomposent les États vieillis y avaient remplacé le patriotisme. Remontons le cours de ces années de paix pour contempler le déplorable empire dont Orkhan attendait avec certitude la dernière heure.

XII

Après que l'usurpateur Michel Paléologue VIII eut fait brûler les yeux du jeune empereur Lascaris, et obtenu du clergé asservi ou complice l'absolution de son crime et la reconnaissance de son usurpation, les Andronic Paléologue s'étaient tour à tour partagé ou disputé le trône. Andronic II avait un fils auquel il avait donné aussi le nom de Michel pour perpétuer en lui la mémoire de Michel Paléologue, son grand-père et le fondateur de leur dynastie. Ce second Michel, véritable Britannicus de l'empire croulant, avait été, par Andronic son père, associé à l'empire. Loin d'abuser de cette élévation anticipée, Michel avait combattu avec désintéressement et fidélité pendant vingt ans pour la défense et pour la gloire d'Andronic son père et son collègue. Il mourut avant l'heure de son règne. Il laissait un fils enfant, l'espérance et l'idole de son grand-père. Cet enfant reçut le nom d'Andronic le Jeune, pour le distinguer du vieux Andronic, qui l'élevait pour le trône. Cet enfant, indigne du sang de son vertueux père, fut corrompu avant l'âge par les complaisances et les adulations de la cour de Constantinople.

Ses compagnons de débauche, impatients de dévorer son règne, et trouvant que le vieux Andronic vivait trop longtemps pour leur ambition, lui persuadèrent de demander à l'empereur une province à gouverner par anticipation pour s'exercer à l'empire dans une licence complète d'autorité et de mœurs. Le vieux Andronic s'offensa d'une ambition si pressée de régner et réprima avec une juste sévérité les désordres dont son petit-fils scandalisait la capitale. Un fratricide annonça bientôt à Constantinople le règne d'un Néron de l'Orient. Soupçonnant qu'une courtisane grecque, dont il avait reçu les premières complaisances de l'amour, accueillait les visites nocturnes d'un autre amant, il aposta sous les fenêtres de cette femme des jeunes gens armés, instruments de ses débauches, avec ordre de tuer le premier passant dans lequel ils soupçonneraient son rival. Soit hasard, soit rivalité, le jeune Manuel Paléologue, son frère, passa à cette heure dans la rue et tomba sous le poignard des amis d'Andronic. Ce malheur ou ce crime, qui privait Andronic II d'un de ses petit-fils par le complot ou par le désordre de l'autre, remplit de douleur et de colère le cœur du malheureux prince.

Dans son indignation, l'empereur désigna pour son héritier un troisième fils de Michel. Andronic, héritier naturel et dépossédé, demanda des juges. Sa condamnation et sa déposition du rang d'Auguste étaient certaines si ces juges avaient été libres.

Mais la faction du jeune ambitieux intimida par le nombre, par les cris et par les armes, le tribunal et l'empereur lui-même. Les cours du palais étaient remplies d'une multitude ameutée de courtisans qui se sentaient frappés dans le châtiment de leur chef. La popularité, comme dans les époques de décadence des mœurs, ne s'attachait pas à la vertu, mais à l'audace; tous les vices de Constantinople se sentaient couronnés dans Andronic. L'empereur, désarmé, transigea avec son petit-fils, et lui concéda le pardon en attendant qu'on lui ravît le trône. Andronic hâta par une conjuration l'heure de précipiter son aïeul.

XIII

L'âme de cette conjuration de palais était le grand chambellan, ou grand domestique de l'empire, Jean Cantacuzène, courtisan politique, écrivain, homme tel que les civilisations vieillies en font surgir entre les peuples et les trônes, qui réunissent en eux l'élégance des mœurs, l'art de la parole, la souplesse des flatteurs, la vénalité des ambitieux, le génie des conspirateurs. Jean Cantacuzène, habile à se préparer un règne en sapant un autre règne, fit évader pendant la nuit le jeune Andronic du palais et s'enfuit avec lui à Andrinople.

Une armée de cinquante mille Grecs, toujours plus prêts à déchirer l'empire qu'à le défendre, se rassembla de toutes les villes voisines autour de la faction d'Andronic le Jeune et de Cantacuzène. L'empire, divisé, eut ainsi pendant sept années deux capitales, deux armées, deux maîtres. Cette guerre parricide, entre le grand-père et le petit-fils, suspendue pendant si longtemps par les négociations de Cantacuzène, se dénoua sans choc par un partage des provinces, des honneurs et des trésors du trône. Mais ce partage, qui légitimait la révolte du jeune prétendant, ne lui suffit pas longtemps. Les défaites successives du vieux Andronic par les Ottomans servaient de griefs à son jeune collègue.

„Que ma situation, disait-il à ses peuples, est différente de „celle du fils de Philippe de Macédoine! Alexandre se plaignait „de ce que son père ne lui laissait rien à conquérir, et moi de „ce que mon grand-père ne me laissera rien à perdre!"

XIV

De telles paroles, en promettant un vengeur à Constantinople, détachèrent du vieil empereur la fidélité des soldats et

l'amour du peuple. Le palais, surpris et forcé par le jeune Andronic, livra l'empereur à la merci de son petit-fils.

Abandonné de ses courtisans, n'ayant autour de lui qu'une troupe de prêtres et de pages, le souverain détrôné, sans se douter du danger, pendant la nuit, entendit à son réveil le bruit des armes dans ses appartements, et les acclamations des troupes qui proclamaient sa déchéance. Prosterné aux pieds d'une statue de la Vierge, il attendit la mort ou l'indulgence de son rival. On lui laissa la vie par dédain plus que par générosité. Cantacuzène n'avait pas besoin d'un sang qui aurait crié vengeance, et il avait besoin de conserver des espérances et des pierres d'attente aux deux grandes factions balancées l'une par l'autre entre ses mains habiles.

On accorda à l'empereur dépossédé et aveugle la résidence dans les appartements reculés du palais, quelques vains honneurs de titre et une pension de dix mille pièces d'or pour sa maison. Il n'avait d'autre distraction à ses regrets et à sa cécité, raconte son historien, que d'errer de chambre en chambre dans la solitude de ses appartements, et d'entendre le gloussement au soleil des poules des cours du voisinage, seul bruit de vie qui montât des cours désertes du palais.

Enfin les partisans de son petit-fils, toujours inquiets d'un retour de justice ou de pitié à ce vieillard, le contraignirent à attester sa renonciation au trône en revêtant l'habit monacal et en prononçant les vœux d'abnégation monastique. Le vieil empereur, sous le nom du moine Antonios, était réduit à supplier son petit-fils pour obtenir de sa munificence une robe fourrée pendant les rigueurs de l'hiver. Son médecin lui interdisait l'eau, son confesseur lui défendait le vin. Obligé de s'abreuver de sorbet d'Égypte, il vieillit négligé dans le palais où il avait si longtemps régné, offrant à son peuple et laissant à l'histoire le plus mémorable exemple de l'ingratitude humaine. Il mourut enfin sous l'habit de moine contre lequel il avait changé la pourpre.

XV

L'ingrat Andronic III, son petit-fils, jouit d'une puissance si indignement convoitée sans relever l'empire. Ses débauches le conduisirent jeune au tombeau. Il laissa pour héritier un fils qu'il avait eu d'une princesse de Savoie. Ce fils se nommait Jean Paléologue. Cantacuzène, le grand chambellan, gouverna pendant la minorité de cet enfant. La puissance de ce grand officier du palais, dont nous avons vu les intrigues contre-balancer le

pouvoir de son premier maître, égalait celle des empereurs. Le registre de ses richesses privées rappelle les opulences de Lucullus ou de Crassus à Rome. La confiscation de ses trésors en argent, après son premier exil, suffit à équiper une flotte de soixante vaisseaux. Ses greniers contenaient l'approvisionnement d'une capitale en orge et en froment. Deux mille couples de bœufs labouraient ses terres de Thrace; deux mille cinq cents cavales entretenaient de poulains ses haras; trois cents chameaux, cinq cents mulets, cinq cents ânes, cinq mille génisses, cinquante mille porcs et soixante-dix mille moutons remplissaient ses étables ou couvraient ses pâturages.

Là où un sujet possède de telles richesses l'État ne tarde pas à s'appauvrir. Une telle fortune suffit à solder une ou plusieurs factions. Andronic le Jeune avait voulu plusieurs fois l'associer à l'empire. Il s'était contenté jusque-là de la puissance sans s'arroger le titre. Sa régence pendant une longue minorité lui présentait moins d'envie et plus de sécurité.

Mais Anne de Savoie, mère encore jeune de l'empereur enfant, conseillée par un rival de Candacuzène, revendiqua témérairement la tutelle de son fils. Le clergé et le peuple de Constantinople se déclarèrent pour la mère contre le grand chambellan. Ses biens furent confisqués, sa mère jetée dans un cachot.

A cette nouvelle, Cantacuzène, jugeant qu'il n'y avait plus de refuge pour lui que sur le trône, séduisit son armée, et se fit couronner empereur à Démotica, ville de Thrace. Ses officiers grecs et les guerriers croisés qui peuplaient son armée lui chaussèrent les brodequins de pourpre, signe de l'empire.

XVI

Constantinople et les provinces d'Europe ne suivirent pas cette fois la révolte de l'armée, le clergé, les grands, le peuple, espérant mieux du règne débile d'une femme et d'un enfant que du règne impérieux d'un grand politique. Les trésors des palais et des églises achetèrent en Bulgarie des ennemis à Cantacuzène. Son armée, longtemps immobile derrière ses retranchements, s'alanguit dans l'inaction. A la fin, abandonné de ses troupes, l'usurpateur se réfugia vaincu sans combat dans Thessalonique. Il passa de là en Servie pour implorer le secours du despote des Serbes, peuple barbare qui commençait à s'immiscer dans les querelles de l'Orient, où il portait le poids de ses armes. Les Serbes, après l'avoir accueilli, le congédièrent sans insulte, mais sans secours. Cantacuzène revint vers la mer, et implora l'alliance des Ottomans, les conquérants de sa patrie.

Une de ses filles, donnée en mariage à l'émir, fut le gage de cette alliance, qui fit trembler dans Constantinople les ennemis de Cantacuzène. Deux de ses parents, prisonniers dans le palais, ayant aperçu un jour le premier ministre de l'impératrice qui examinait sans suite des travaux ordonnés par lui dans les cours de leur prison, s'armèrent des outils des ouvriers, se précipitèrent sur le ministre, et l'étendirent mort à leurs pieds. Les prisonniers du parti de Cantacuzène, brisant leurs fers à ce signal, et suspendant aux créneaux de leur tour la tête du ministre assassiné, appellent à la liberté le peuple. Mais le peuple, ému par les larmes de l'impératrice et de la veuve du mort, ne répondit à cette provocation qu'en forçant les portes de la prison et en immolant, innocents ou coupables, tous les prisonniers suspects d'attachement au parti de l'usurpateur. Celui-ci s'approchait avec un corps turc de Constantinople.

Anne de Savoie, menacée d'une rivale de puissance dans une autre impératrice qui s'assoirait à son niveau sur le même trône, jurait de s'ensevelir sous les cendres de son palais. Ces serments ne purent balancer la victoire. Cantacuzène, invincible avec ses nouveaux auxiliaires, entra dans Byzance, ménagea respectueusement l'impératrice, donna une autre de ses filles au jeune empereur, et se contenta pour lui-même de la régence pendant dix ans. Les enfants qui naîtraient de l'empereur et de sa fille devaient confondre le sang des deux races prétendant à l'empire, les Paléologues et les Cantacuzènes. L'empire, appauvri par la longue guerre civile, était si ruiné, que le festin impérial du mariage fut servi dans des vases d'étain et d'argile.

XVII

Cette réconciliation fut agitée et courte. Le jeune empereur, échappant à son tour au régent son collègue, s'enfuit à Thessalonique, appela les Serbes à son parti, et, vaincu encore, se réfugia dans un esquif sur le rocher de Ténédos, en face des Dardanelles.

Cantacuzène indigné répondit à cette agression en faisant couronner son propre fils empereur à Constantinople. Les marchands génois, qui avaient construit une ville avec l'autorisation de l'empire en face de Byzance, du côté opposé à la Corne-d'Or, conspirèrent avec les partisans cachés des Paléologues contre l'usurpateur. Pénétrant la nuit avec deux galères génoises chargées de soldats et d'armes dans le port, ils se firent ouvrir la porte du palais. Aux cris de „ *Victoire et fidélité à l'empereur*

Paléologue!" ils entraînèrent la garde même de Cantacuzène à la sédition. Cantacuzène, réveillé par ce cri vengeur et renfermé dans l'intérieur de son palais, abdiqua, pour épargner, dit-il, le sang de sa patrie. Il se retira dans un monastère sous le nom de père Josaphat, et, ne pouvant plus remuer l'empire, il voulut encore remuer le ciel.

XVIII

Une doctrine mystique, émanée des fakirs de l'Inde, apportée en Asie Mineure par les derviches musulmans, et adoptée avec une superstitieuse stupidité par quelques moines chrétiens, passionnait alors les esprits quintessenciés des Grecs, plus que les discordes civiles et les catastrophes de l'empire. Un saint abbé, supérieur des milliers de moines qui peuplaient les vallées et les rochers du mont Athos, cette ruche de cénobites, avait expliqué ainsi à ses moines la doctrine autour de laquelle le monde théologique s'agitait:

„Quand vous serez seul dans votre cellule, fermez la porte et asseyez-vous dans un angle. Élevez votre imagination audessus de toutes les choses vaines et transitoires; appuyez votre barbe et votre menton sur votre poitrine, tournez vos regards et vos pensées vers le milieu de votre ventre où est placé le nombril, et cherchez le siége de l'âme. Tout vous paraîtra d'abord désordre, obscurité et confusion. Mais si vous persévérez jour et nuit, vous éprouverez une jouissance délicieuse. Dès que l'âme a découvert la place du cœur, elle jouit d'une lumière mystique et éthérée."

Ce rêve des quiétistes modernes, renouvelé des quiétistes orientaux, devait fasciner le génie argutieux des Grecs que la théologie avait aiguisé depuis sept siècles aux controverses sacerdotales. Des distinctions inexpliquables qui prétendaient tout expliquer vinrent obscurcir encore ces ténèbres. La passion s'empara de ces fantômes de l'esprit pour diviser les cœurs. Il y eut des factions théologiques plus âpres et plus sanguinaires que les factions du palais.

La fureur des moines du mont Athos menaça la vie d'un autre moine nommé Barlaam, qui niait la divinité de cette émanation lumineuse du nombril humain. Un autre moine, nommé Palamos, prétendit que cette lumière était le milieu divin qui avait ébloui les disciples du Christ pendant sa transfiguration sur le mont Thabor. L'empire tout entier prit parti pour ou contre cette hallucination du mont Thabor.

Cantacuzène présida comme empereur le synode qui déclara cette croyance dans la divinité de la lumière article de foi. On priva de la sépulture les incrédules à cette chimère des visionnaires. Il continua de défendre dans son couvent, par ses écrits, ce qu'il avait défendu par sa puissance sur le trône. Il mourut dans l'emploi de ses dernières années à ces puérilités de la polémique.

XIX

L'empire lui dut le premier exemple du mariage d'une princesse chrétienne de la famille impériale avec un émir ottoman. Les ambassadeurs d'Orkhan vinrent prendre à Selymbria, sur la rive d'Europe, la belle Théodora, fille de Cantacuzène et de l'impératrice Irène, sa femme. On avait tendu un immense pavillon en soie sur le bord de la mer pour servir de gynécée à l'impératrice Irène et à ses filles. Elles y passèrent la nuit. Au lever du jour, l'empereur Cantacuzène parut à cheval à la tête de son armée derrière la tente. Les rideaux tombèrent; la jeune et belle Théodora, victime sacrifié à la concorde entre les deux races, se montra aux Grecs et aux Turcs assise sur un trône élevé dont le dais en soie et en or étonnait la simplicité des Ottomans. Les eunuques du palais de Constantinople, demi-hommes dont les Turcs empruntèrent bientôt l'infâme usage à la corruption des empereurs chrétiens, étaient prosternés le front dans la poussière, au pied du trône. Les trompettes remplirent les airs de sons belliqueux.

A ce signal, Théodora, pleurant sa mère, son Dieu, sa patrie, fut remise aux ambassadeurs d'Orkhan. Une flotille turque l'emporta sur l'autre rive où l'attendait son époux. Les deux religions s'étaient fait des concessions réciproques pour sauver le double sacrilége aux yeux des deux races. Théodora avait le droit de conserver le culte de son enfance dans le harem de Brousse. Quoique épouse d'un mari qui entretenait d'autres épouses dans son palais, elle y vécut en chrétienne pieuse et irréprochable au milieu des mœurs musulmanes. Elle y conquit l'amour de son mari et le respect des Turcs.

Peu de mois après cet adultère entre les deux empires, Cantacuzène, rentré en possession de Constantinople par le secours de son gendre, rendit visite à sa fille dans le palais de Brousse. Orkhan, accompagné des quatre fils qu'il avait déjà de ses autres femmes, vint au-devant de l'empereur, son beau-père, jusqu'à Scutari. Les festins et les chasses dans le mont Olympe signa-

lèrent cette hospitalité d'Orkhan à Brousse. Théodora obtint de lui la permission de retourner de temps en temps visiter sa mère et ses sœurs dans la patrie et dans les temples de son enfance. Elle revint toujours fidèlement à Brousse, même quand l'ambition d'Orkhan eut fait oublier à ce prince les serments d'éternelle amitié qu'il avait faits au père de sa femme.

Mais l'empereur grec avait été obligé d'accepter de ses vainqueurs, devenus ses protecteurs, une loi plus odieuse et plus antipathique à l'honneur et à la foi des chrétiens. Les Turcs avaient stipulé pour eux le droit de conduire leurs esclaves prisonniers, même chrétiens de race, et de les vendre à leur profit sur les marchés de Constantinople, afin d'en tirer de plus riches rançons.

On vit, disent les historiens byzantins, on vit, à la honte des hommes et des anges, une foule de chrétiens de tout sexe et de tout âge parqués comme des troupeaux sans maîtres sur les places de Constantinople et vendus au plus offrant chrétien ou barbare, sans acception de culte. Les Turcs les accablaient de fer et de sévices sous les yeux des Grecs leurs compatriotes, afin d'exciter par la pitié les chrétiens riches à racheter leurs frères. Mais, malgré cette émotion publique, un grand nombre d'enfants et de vierges restèrent sans enchères et furent reconduits dans les provinces turques d'Asie pour y abjurer leur foi ou pour y subir l'esclavage sous des maîtres mahométans.

XX

Orkhan, à qui son père avait donné pour épouse, à l'âge de douze ans, la belle et fameuse Nilufer, avait plus de soixante ans quand il épousa Théodora.

Son fils aîné, Soliman, s'exerçait, sous lui, aux armes et à la politique. Orkhan lui avait donné le gouvernement absolu de l'antique Mysie, où les barbares eux-mêmes admiraient les ruines de la ville opulente de Cyzique, renversée et spoliée par Lucullus. Les ruines de Cyzique sont situées sur une presqu'île de la mer des Dardanelles, en face de la côte d'Europe. Une nuit que Soliman, assis au bord de la mer, contemplait, dans un solennel recueillement, ces débris de temples et de palais éclairés comme des monuments fantastiques par le demi-jour d'une lune à son premier croissant, une brume transparente, chassée par le vent du nord, vint se répandre sur ces ruines et leur imprimer, par ses ondulations, l'apparence de la vie et du mouvement. Il crut que ces fantômes de villes secouaient leur

linceul et se relevaient de leur sépulcre. Le bruissement des vagues à ses pieds, ajoutant à ces illusions, lui semblait les murmures d'une grande ville qui se réveille. Il se souvint de cette lune prophétique qui, sortant autrefois en songe du sein d'Édébali, et représentant la belle et féconde Malkatoun, avait apparu à son grand-père Othman dans les gorges de la Phrygie. Cette seconde apparition de la lune, éclairant à la fois l'Asie et l'Europe dans une scène aussi solennelle, lui parut une confirmation de la promesse faite à son aïeul et un reproche de la temporisation de son père Orkhan. Ainsi la simplicité crédule du pasteur se mêle toujours, dans le Turc, à l'héroïsme du guerrier. L'Orient a des songes dans toutes ses histoires. C'est une lune qui conduit les Ottomans, d'abord en Phrygie, puis en Europe.

XXI

Soliman, à peine éveillé de sa contemplation, communique son rêve aux guerriers que son père lui avait donnés pour compagnons de guerre et de politique en Mysie. C'étaient Adji-beg, Ghazi-fazil, Évrénos, Ilbeki, ancien vizir d'un prince turc, maintenant vassal d'Orkhan. Ces hommes, aussi simples d'esprit que fermes de cœur, ne doutèrent pas d'un prodige dans une apparition naturelle. Le zèle qui les dévore pour la propagation de la foi du prophète ajoute la confiance à l'intrépidité. Ils n'attendent pas le jour pour accomplir l'ordre des astres. Ils s'élancent sur leurs chevaux toujours sellés et bridés autour des tentes; ils galopent vers le petit port voisin de Cyzique nommé Gouroudjouk. Une barque de pêcheurs les porte dans les ténèbres sur la côte d'Europe voisine de Gallipoli; ils parcourent rapidement les campagnes voisines de Tzympé, autre ville de guerre de la Thrace; ils enlèvent un Grec qui sortait des portes, le font monter de force avec eux sur la barque qui les ramène à Gouroudjouk; ils s'informent auprès de leur prisonnier s'il leur sera facile de surprendre les remparts de Tzympé.

Mais les navires manquaient à Soliman et à ses compagnons pour transporter une expédition sur l'autre rive. Le jour suivant ils construisent deux radeaux formés de troncs d'arbres reliés ensemble par des courroies de cuir de bœuf et pourvus de voiles et de rames. A la chute de l'ombre, ils s'embarquent au nombre de trois cents guerriers sur ces grossiers esquifs. Le courant, le vent, la nuit les secondent. Ils descendent en silence sur la plage, s'approchent sans être aperçus des remparts déserts de Tzympé, les escaladent en accumulant dans les fossés des amas

de fumier rejeté par les habitants du haut des murailles; la moisson qui retenait la population presque entière dans les plaines de la Thrace les favorise. Ils égorgent le peu de soldats restés dans la ville; ils vont chercher sur la côte de Mysie de nouveaux renforts, et établissent en peu de temps une garnison de trois mille Turcs dans les murs de Tzympé, défiant et menaçant de là la ville opulente et forte de Gallipoli, rempart de la Thrace.

XXII

Dix mille cavaliers d'Orkhan, protégés désormais dans leurs incursions par la possession de Tzympé, fondirent sur la Thrace. Le ciel sembla conjuré avec les Ottomans contre cette malheureuse province, grenier de l'empire. Ses villes et ses villages s'écroulèrent sous de longs tremblements de terre. Les habitants fugitifs tombèrent en fuyant la mort dans l'esclavage des Turcs campés sous leurs tentes à l'abri des écroulements. Une secousse plus violente que les autres ouvrit de deux larges brèches les fortes murailles de Gallipoli. Soliman se précipita avec ses compagnons par ces brèches. Gallipoli, la clef des Dardanelles et de la mer de Marmara, la citadelle et l'arsenal de l'empire, une des premières conquêtes d'Alexandre, tomba au pouvoir de deux chefs de hordes tartares, Adji-beg et Ghazi-fazil. Ils donnèrent leur nom à la riche plaine de Thrace qui entoure la ville; et leurs deux tombeaux, dit le savant Hammer, sont encore visités par les Turcs comme les deux premières bornes que l'empire ottoman planta en Europe.

XXIII

Soliman, revenu en Mysie, inonda coup sur coup la Thrace conquise de hordes turques, arabes, mongoles, qui se supplantèrent partout sur les rives de l'Hellespont aux populations grecques refoulées, ou qui partagèrent avec les vaincus les villes et le sol. A la fin de l'année 1357, les rives de l'Hèbre étaient couvertes de leurs chevaux et de leurs tentes jusqu'aux gorges de Chariupolis. Un courant incessant sembla déverser sans interruption pendant plusieurs années les populations asiatiques sur la côte d'Europe. Des *lettres de victoire*, sorte de manifestes de conquêtes signifiés au monde, selon l'usage oriental, furent adressées coup sur coup par Orkhan, de sa capitale de Brousse, à tous les khans, émirs ou sultans de l'Asie Mineure.

Ces lettres de victoire, en répandant sa renommée et celle de son fils Soliman, assujettissaient de plus en plus à sa maison les émirs de l'Ionie, de la Caramanie, de la Colchide et du Taurus, qui hésitaient encore à reconnaître sa suprématie. Orkhan autorisa Soliman à transporter sa résidence au sein de ses conquêtes d'Europe et lui donna pour capitale Gallipoli.

Les voyageurs, en passant devant les vertes collines baignées par la mer qui lave les pieds de cette ville, voient encore, dans les brèches des épaisses murailles, dans les coupoles et dans les minarets mêlés aux voûtes et aux tours des églises byzantines, les traces des deux peuples et des deux religions qui se sont combattus, puis confondus sur ce rivage. Les vallées voisines furent données par Orkhan en fief perpétuel aux principaux compagnons de son fils.

XXIV

L'heureux Soliman ne jouit pas longtemps de sa fortune et de sa gloire. Il avait transporté en Europe le goût, le luxe et les exercices belliqueux du désert. Un jour qu'il chassait les oies sauvages de la Thrace dans les marécages de l'Hèbre, près d'un platane célèbre comme celui de Godefroy de Bouillon près de Constantinople, nommé l'*arbre du Seïd* ou *Cid*, son cheval, qui rivalisait d'ardeur avec le vol de son faucon, le précipita avec un tel choc contre le tronc du platane, qu'il expira sans avoir jeté un cri.

Son père Orkhan, désespéré de perdre dans ce héros le premier-né de Nilufer et la gloire naissante de sa race, lui fit construire un magnifique tombeau sur les bords élevés et toujours murmurants de l'Hellespont, sa conquête. Ce tombeau, fréquenté des pèlerins jusqu'à nos jours, est encore honoré des visites, des éloges et des regrets des Ottomans, qui célèbrent en Soliman le premier envahisseur de l'Europe. Les cyprès qui l'ombragent se réfléchissent aux lueurs de la même lune dont le croissant prophétique fit rêver à Soliman sa navigation dans la même mer qui le porta sur son radeau à Tzympé.

Dans les périls publics, les Turcs invoquent le nom de Soliman. Il apparaît quelquefois dans les batailles à travers la fumée du canon, monté sur un coursier blanc et entouré de ses héros divinisés, comme les cadavres des monuments de Cyzique lui apparurent à lui-même mouvants et ressuscités à travers la brume de la nuit qui couvrit son passage en Europe.

XXV

Orkhan, au milieu de ses conquêtes, poursuivait l'organisation militaire, civile et religieuse de l'islamisme dans ses vastes possessions d'Asie. Comme Constantin et Charlemagne, il céda beaucoup au fanatisme susperstitieux du culte auquel il devait tout. Les derviches, mot qui veut dire *seuils de la porte,* parce qu'ils vivent renfermés dans les murs de la maison, uniquement adonnés aux pensées de la vie future et les fakirs, mot qui veut dire *pauvres volontaires*, parce qu'ils ne vivent qu'en glanant sur les richesses d'autrui, furent comblés par lui de déférence et de crédulité. Le clergé mahométan, multiplié et quelquefois dominé par de tels auxiliaires dont rien ne réduisait le nombre, commença à contre-balancer souvent tous les pouvoirs et à corrompre la simplicité de la religion du prophète par des traditions populaires et par des pratiques indiennes.

Mahomet, témoin pendant ses voyages en Syrie de l'accroissement démesuré des monastères chrétiens, des miracles fabuleux et des crédulités grossières dont ces solitaires ignorants infectaient les dogmes purs de l'Évangile, avait pressenti ce danger pour son culte. Il avait dit: „Point de moines dans l'islamisme"; et cette parole avait été au commencement obéie. Mais, sous les khalifes ses successeurs, moins vigilants que le prophète à prévenir tout ce qui rappellerait les Arabes à leur ancienne idolâtrie, les fakirs s'étaient, comme une lèpre, superposés au mahométisme.

Une autre parole du Coran: „La pauvreté fait ma gloire," avait été interprétée par les docteurs de Médine, de Bagdad et de Damas comme une invitation à la vie ascétique et à la mendicité pieuse. De là selon les savantes investigations de M. de Hammer, en Turquie, en Arabie et en Perse, trente-six ordres religieux ne tardèrent pas à éclore. Pour les uns, l'ardeur de la perfection mystique qui s'était propagée des Indes par les rivages du golfe Persique; pour les autres, l'orgueil de mépriser ce que le commun des hommes désire; pour ceux-ci, le respect des peuples toujours prêts à s'incliner devant ce qui les étonne; pour ceux-là, les douceurs de cette oisiveté sédentaire ou vagabonde qui moissonne où elle n'a pas semé, avaient été les mobiles de cette multiplication des moines mahométans. L'exemple des ermites, des cénobites des monastères chrétiens, dont les pays conquis sur les Grecs étaient couverts, leur faisait croire qu'il n'y avait pas de religion sans ces excès de la piété. Ils rivalisèrent bientôt de nombre et de délire avec les Thébaïdes de l'Égypte,

les grottes du Liban, les cavernes du mont Athos, où des montagnes entières étaient percées comme des ruches par ces abeilles ou par ces frelons du monachisme chrétien. La renommée de sainteté qui s'attachait à ces solitaires s'attacha de même chez les mahométans aux costumes et aux sévérités des derviches.

Le premier monastère de cet ordre avait été fondé en Arabie par un fanatique nommé Ouweïs, qui s'était arraché toutes les dents en mémoire des deux dents que le prophète avait perdues sous le javelot d'un de ses ennemis dans son second combat contre les idolâtres. Cette mutilation, imitée d'abord par quelques compagnons d'Ouweïs, avait été remplacé à Bagdad par d'autres pratiques moins cruelles. Les derviches honorés par les khalifes y avaient conquis tant d'empire, qu'on appelait Bagdad la ville des saints.

Les derviches tourneurs, qui se donnent le vertige de leurs visions par de furieuses évolutions sur eux-mêmes, comme les moines grecs de Constantinople se donnent le vertige de la vision de la lumière incréée du mont Thabor par l'immobile contemplation de leur nombril; les derviches hurleurs, qui s'exaltent par leurs hurlements jusqu'à délirer, et qui retombent anéantis comme les pythonisses antiques sous la lassitude de leurs fureurs sacrées; les derviches disciples d'Inder-Baba-Reden, qui s'enivraient du haschisch, extrait de plantes vénéneuses recueillies dans les gorges du Thibet ou du Taurus; les derviches sectateurs d'Aboul-Hassan, qui découvrit le premier les vertus excitantes des grains du café, arbuste des rochers de Moka; les derviches poëtes, apôtres d'Alaeddin, ce David des musulmans, qui chantait en vers les grandeurs et les miséricordes de Dieu, et qui sanctifia la poésie par la piété; tous ces ordres, les uns fanatiques, les autres ridicules, quelques-uns utiles à la renaissance de la littérature arabe parmi les conquérants turcs, avaient pullulé dans le mont Olympe et dans Brousse.

Le règne d'Orkhan en vit naître d'autres. Quelques-uns ne sont que des jongleurs faisant fleurir des branches desséchées plantées en terre, jouant avec le feu ou apprivoisant les serpents comme les psylles de l'Égypte; quelques autres rappellent les mystérieuses initations d'Hermès, de Pythagore, des francs-maçons.

Chacun des chefs de ces ordres légua son esprit à quatre apôtres, à l'exemple des quatre évangélistes du dogme chrétien. La littérature sacrée, favorisée, pendant le règne d'Orkhan à Brousse, par les libéralités et les fondations dont il honora les saints, les savants et les poëtes, rivalisa presque avec la littéra-

ture arabe et avec la poésie persane. Quelques-uns de ces théologiens, de ces légistes, de ces poëtes, reçurent le titre de *pacha*, titre dérivé de deux monts persans, *paï* et *schah*, qui signifie *pied* du *schah*. Cette dénomination asiatique remonte à Cyrus. Il donnait, par extension de son autorité, à ses grands officiers, le nom d'un des membres de sa personne. Les administrateurs étaient ses *yeux*; les percepteurs d'impôts ses *mains*, les surveillants ses *oreilles*, les juges sa *langue*, les gouverneurs, les vizirs, les visiteurs de provinces ses *pieds* ou ses *pachas*.

XXVI

La douleur qu'Orkhan ressentit de la perte de Soliman son fils hâta sa mort. Il succomba à l'âge de soixante-quinze ans, à cette tristesse qui saisit les hommes rassasiés de bonheur et de gloire quand ils voient disparaître avant eux de la terre ce qui devait les continuer et les perpétuer ici-bas. Après avoir, pendant la moitié de sa vie, combattu en héros, il avait pendant la seconde moitié régné en législateur. Le génie d'Alaeddin, son frère, et les longs jours de paix passés à Brousse au milieu des saints, des sages, des historiens, des poëtes accourus, de la Perse et de l'Arabie, à sa splendeur, avaient plus civilisé les Ottomans que les trois siècles de leur marche et de leurs combats de l'Oxus au bord de la mer de Marmara. La horde de pasteurs était devenue un peuple; les tentes s'étaient transformées en palais; les richesses conquises sur les Grecs à Nicée, à Nicomédie, à Brousse, à Gallipoli, à Constantinople même, avaient servi à construire en marbre et en pierres les mosquées, les tombeaux, les hospices, les caravansérais, les écoles, les séminaires, les casernes, les palais, les bains, les fontaines d'une nouvelle Bagdad sur le plateau de Bithynie. Ces trésors avaient été libéralement prodigués surtout à l'encouragement de la foi, à la culture des lettres, à l'éducation du peuple.

Les progrès rapides que les Ottomans firent dans ce long règne de quarante ans dans la jurisprudence, dans la théologie, dans l'éloquence, dans l'histoire, dans la poésie, ont fait comparer Orkhan à un saint Louis barbare des Turcs. Brousse tout entière, encore aujourd'hui, n'est qu'un splendide tombeau construit à sa cendre et à sa mémoire.

La nature, qui voulait faire grandir ce peuple vite, pour occuper le vide que l'épuisement de l'empire byzantin laissait en Asie, en Afrique, en Europe, semblait avoir donné tour à tour et alternativement aux Ottomans un chef belliqueux comme Oth-

man, et un prince législateur comme Orkhan, afin de conquérir pendant un règne, et de civiliser pendant un autre règne les conquérants eux-mêmes.

Le portrait que les historiens turcs et chrétiens font d'Orkhan répond au caractère d'intelligence, de douceur et de majesté patriarcale que son règne lui attribue dans la famille des sultans.

Bien qu'il eût, comme son père Othman, le nez arqué de l'aigle du Taurus, les sourcils noirs et épais, les cheveux blonds de sa race, les yeux bleus d'un fils des steppes, le front large, les lèvres fortes, les épaules larges, les bras longs, le buste solide sur des jambes courtes, la rudesse des Tartares avait déjà disparu en lui sous la grâce du visage. La beauté de sa mère Malkatoun transperçait à travers la blancheur et la finesse de son teint. Il avait le geste noble, la voix caressante; on sentait le roi sous l'émir; un signe noir et velouté de poils blonds entre la joue et l'oreille, qui lui venait de Malkatoun, signe que les Orientaux considèrent comme un caractère de félicité écrit sur la peau, est comparé par les historiens contemporains à un grain de pavot flottant sur une coupe de lait. Ils attribuent le bonheur de ses entreprises, les conquêtes de son règne, la splendeur de ses dernières années à ce signe où les Arabes voient encore un présage. L'histoire les attribue à son génie, admirablement formé, par le sage Édébali, son aïeul, aux circonstances; génie qui regardait, comme la double pointe de son épée, les deux horizons de Brousse, sa capitale: du côté sauvage, l'Asie et ses intrépides compagnons; du côté cultivé, l'Europe et ses civilisations raffinées, qu'il allait à la fois conquérir et rivaliser avec la force des armes et avec l'émulation de l'esprit.

Il mourut comme Moïse, les pieds encore sur l'Asie, mais les yeux déjà sur l'Europe, laissant à ses fils le double exemple de son ardeur à subjuguer ce qui résistait, et de sa patience à attendre la décomposition de ce qui cédait devant lui; pressé et lent à la fois à remplacer en Europe cette ombre d'empire qui l'obstruait encore, mais qui ne vivait déjà plus.

LIVRE CINQUIÈME

I

Amurat ou Mourad I[er], second fils, d'Orkhan, par sa première femme Nilufer, fut proclamé émir des Ottomans par droit de naissance. Orkhan, qui destinait son héritage à Soliman, n'avait pas offert à Amurat les occasions de gloire et les grands gouvernements préludes du trône. Jusqu'à la mort de Soliman, il avait redouté entre les deux frères des rivalités et des compétitions de puissance propres à diviser les Ottomans. Quelques-uns de ses conseillers lui avaient même fait envisager la mort d'Amurat comme un sacrifice cruel, mais peut-être nécessaire à la paix de sa race après lui. Orkhan avait heureusement repoussé ces funestes conseils devenus plus tard la politique barbare de la maison d'Othman, jusqu'à nos jours, où la nature parut avec raison au sultan Abdul-Medjid la plus sûre et la plus sainte des politiques.

Amurat, quoique confiné par la prudence paternelle dans les loisirs ou dans les études de la paix, avait le courage de son père et les grâces de sa mère. Son visage recueilli, fier et doux, n'avait pas besoin d'autre diadème que sa majesté naturelle. Il trouvait son peuple façonné à l'obéissance, des lois acceptées, des gouverneurs fidèles, des armées aguerries, une immense renommée et une terreur universelle répandues en Europe et en Asie devant les pas des Ottomans.

L'ambition héréditaire d'Amurat était d'étendre les conquêtes de son frère Soliman dans la Thrace et dans la Macédoine, pour descendre de là dans la Grèce antique, et pour semer le dogme du Dieu unique dans ce berceau de toutes les fables du paganisme.

Cependant tous les historiens de son temps s'accordent à croire que le jeune Amurat, raffiné par les poëtes et par les philosophes persans à la cour de son père, et instruit des dogmes

chrétiens par sa mère Nilufer, qui était née chrétienne, n'avait pas dans le fond de ses pensées le zèle de l'islamisme affecté dans ses paroles. On le disait moins intolérant que politique. La religion était le prétexte plus que le mobile de ses guerres; il voulait surtout élargir la patrie de sa race, agrandir son nom et celui de sa maison par un grand règne. Régner, pour un peuple conquérant, c'était vaincre. Les nations jeunes et en marche vers leur destinée ne reconnaissent leur souverain qu'à la victoire.

Un obstacle restait derrière lui et près de lui, dans les gorges du Taurus et sur les côtes de la Caramanie. C'était l'émir de la Caramanie, chef comme lui d'une des tribus de ces Turcomans, à qui la fin des Seldjoukides avait laissé leur indépendance, et qui s'étaient comme Othman fondé des colonies conquérantes dans les différents royaumes de l'Asie Mineure.

II

Amurat, informé des dangers que la rivalité armée du prince de Caramanie commençait à lui susciter à Angora, capitale de l'ancienne Galatie, replia toutes les troupes de son père au pied du mont Olympe, et ramenant en arrière ses guerriers indignés d'être ralentis dans leur essor vers l'Europe par la jalousie d'un prince turc, marcha vers Angora.

Cette oasis des montagnes de l'Asie Mineure était célèbre parmi les pasteurs turcs par la laine de ses troupeaux de moutons, dont la queue élargie traîne jusqu'à terre, et par les riches couleurs dont les femmes d'Angora teignaient leurs toisons. Les laboureurs n'estimaient pas moins cette contrée pour ses vergers, arrosés du cours écumant de l'Ayasch, et dont les poiriers, les pommiers et les pampres ont fait donner au mont Adoreus, qui domine la ville, le nom d'Elmataghi, *montagne des pommes*.

Des bains célèbres, dont l'eau sort bouillante de ses sources, y attiraient les blessés et les malades de toute la Grèce; les ombrages, les grottes et les rochers pittoresques de la vallée voisine d'Atenosi, y rappelaient Tempé aux peintres et aux amants. Des débris de temples païens mêlés aux clochers et aux nefs des chrétiens, aux minarets et aux premières coupoles du prophète, et revêtus de l'éclat d'un ciel lumineux; enfin, des remparts, des fossés taillés dans le roc, des portes de bronze ciselé, restes de son antique opulence, égalaient presque Angora à Brousse.

Le prince de Caramanie, vaincu sous ses murs, abandonna cette dépouille à Amurat, et se dispersa dans les gorges du Tau-

rus. Amurat fit d'Angora la clef et la citadelle du nord de ses possessions. Les Turcs du prince de Caramanie se fondirent dans son armée; les chrétiens se soumirent à son gouvernement et à ses impôts. Cette courte expédition rétablit l'autorité de son nom sur les tribus plus faibles de Turcomans qui campaient entre les deux mers. Il donna Angora en fief et en garde à un de ses généraux, et reprit triomphant le chemin de Brousse.

III

A l'exemple de son oncle, le vertueux Alaeddin, il organisa avant de conquérir. La plus décisive, comme la plus téméraire de ses institutions, après son retour à Brousse, fut celle du *beglerbeg,* mot qui signifie le prince des princes, l'émir des émirs, le vizir des vizirs: sorte de vice-royauté universelle comprenant la justice, l'administration, l'armée, qui plaçait dans la main d'un seul homme tout l'empire; mais cet homme, qui n'était lui-même que la main visible et responsable du souverain, ne jouissait de cette toute-puissance déléguée qu'à la charge d'en répondre à chaque instant par sa tête. C'était plus qu'un premier ministre, c'était un maître absolu; mais ce maître était en même temps un esclave.

Ce titre de beglerbeg impliquait en même temps, pendant la guerre, celui de grand vizir. Amurat appela à ce poste un vieillard, ancien compagnon de guerre de son père et de son frère Soliman, nommé Lalaschahin, homme étranger à sa famille. Il interdit à ses parents rapprochés et à ses fils les hautes fonctions de l'État qui pouvaient tenter leur ambition et menacer le pouvoir suprême.

Après avoir ainsi constitué la vigueur du gouvernement dans l'unité d'action, et après avoir relégué dans l'impuissance tous les princes de sa famille, il traversa lui-même l'Hellespont, sur les traces de son frère Soliman, et subjugua ville par ville, forteresse par forteresse, toute la Thrace maritime.

Tandis qu'il s'avançait lui-même vers le nord, où coule l'Hèbre au pied des montagnes, ses généraux Évrénos et Ilbeki s'emparaient de Démotica, ville impériale, fameuse par ses monuments et ses fabriques de faïence. Le commandant grec de Démotica leur livra la ville pour racheter la vie de son fils unique fait prisonnier dans une sortie et menacé de la mort sous les yeux de son père.

Amurat, pendant ce siége, s'approchait de la seconde capitale de l'empire grec en Europe, Andrinople. Rejoint dans la riche

vallée de l'Hèbre ou de la Maritza, qui sert à la fois d'avenue, de défense et de site à cette capitale, par Évrénos et par Ilbeki, Amurat, après avoir conféré avec eux et compté ses troupes, résolut d'enlever aux Grecs ce boulevard de l'empire au nord. C'était tout enlever à l'empire de Byzance, même la retraite vers l'Europe, d'où cet empire d'Orient était sorti.

IV

Andrinople, fondée par l'empereur romain Adrien sur les vestiges d'une ville primitive barbare, rappelle aux yeux, au pied des montagnes de Macédoine en Europe, le site de Damas au pied des montagnes de l'Anti-Liban en Asie. Comme Damas, elle a pour horizon rapproché les flancs herbeux et gras des cimes dentelées qui se perdent dans les nuages; comme Damas, les eaux limpides et écumantes de trois rivières la baignent; comme Damas, elle est assise à l'issue d'une vallée, à l'ouverture d'une vaste plaine, au milieu de vergers et de jardins de rosiers, de coignassiers, de vignes et de noyers qui la voilent à demi aux yeux. Les historiens et les poëtes l'ont chantée de tout temps comme la grâce de la terre et la force de l'empire.

Une population moins nombreuse, mais plus laborieuse et plus martiale que celle de Constantinople, défendait Andrinople. Ses habitants, déjà un peu énervés par l'oisiveté et par le commerce, pouvaient se recruter contre les Turcs des populations à demi barbares de la Bulgarie, de la Servie et de l'Albanie limitrophes de leur ville. Leurs remparts étaient assez larges pour contenir plusieurs armées. Mais la terreur, le découragement, la trahison, ces symptômes de la décadence des empires, avaient tout avili. Andrinople, sans espoir de secours du côté de Constantinople, sans autre résultat qu'une courte trêve même par la victoire, se résigna à son sort. Son commandant seul, nommé Adrien, après avoir héroïquement défié Amurat en plaine avec une poignée de soldats étrangers, qui conservaient au moins l'honneur, s'embarqua sur des radeaux avec ses guerriers, et, se livrant au courant de la Maritza débordée, arriva jusqu'à son embouchure dans la mer, et se réfugia de là à Constantinople.

V

Si Amurat n'avait pas eu Constantinople en perspective, il aurait établi le siége du nouvel empire à Andrinople. Tout l'y invitait, le site, le fleuve, les pâturages, la fécondité de la plaine,

la population riche et active, les monuments, enfin le voisinage des Bulgares, des Serviens, des Albanais, plus faciles à refouler ou à contenir de là que de tout autre ville de l'Europe. Mais il craignit que la possession et les délices de cette capitale n'amortissent parmi ses soldats et parmi ses successeurs l'ardeur qui devait porter sans cesse leurs pensées vers Byzance. Il abandonna Brousse comme une station qu'on laisse derrière soi en levant un camp; il ne voulut pour lui-même et pour ses descendants qu'une capitale précaire et provisoire, un camp, plutôt qu'une résidence fixe, assis sur la côte européenne de la mer. Il choisit Démotica, site intermédiaire entre Andrinople, Brousse et Constantinople.

Il laissa le gouvernement d'Andrinople à Lalaschahin, son grand vizir et son beglerbeg, pour achever la soumission de la Thrace, de la Bulgarie, de la Servie jusqu'au Danube. Lalaschahin conduisit l'armée victorieuse du sultan sous les murs de Philippopolis, grenier de ces provinces. Cette ville opulente et forte, bâtie sur un des contre-forts du mont Hémus, sur la pente escarpée d'une colline, dominée par une citadelle dont le site et les ruines attestent la ressemblance avec celle d'Athènes, défendue à ses pieds par le cours large et écumant de l'Hèbre, tomba plus lentement qu'Andrinople sous les assauts du vieux Lalaschahin.

Philippopolis ouvrait au trésor du sultan une source abondante de revenus. Indépendamment du tribut imposé par le Coran aux populations chrétiennes, la dîme prélevée par le gouvernement régulier sur le commerce de grains et de fruits de cette ville s'élevait, sous les empereurs grecs, à quatre millions d'*aspres* par année. Lalaschahin, voulant ouvrir aux armées des Ottomans une route militaire à travers les Balkans, les vallées et les plaines qui s'étendent sur les deux revers de ces Apennins grecs, employa les nombreux esclaves non rachetés, faits à Andrinople et à Philippopolis, à tracer cette route et à construire des mosquées et des hospices dans toutes les villes de sa conquête. L'Hèbre, sous les murs de Philippopolis, écume encore sous un pont de rochers de la longueur de deux portées de flèches, bâti par ce vizir.

Ce fut à l'occasion de ces nombreux esclaves de Lalaschahin que l'usage d'exiger des soldats turcs le cinquième de la rançon de leurs prisonniers pour le trésor public s'établit en loi dans le nouvel empire.

Une paix précaire ou plutôt une trêve fut conclue après la prise de Philippopolis entre l'empereur grec et le sultan. Amurat, rentré pour quelques mois à Brousse, expédia de là des cour-

riers à tous les émirs turcs et jusque dans l'Irak arabique, pour annoncer ses victoires. Elles furent célébrées par les poëtes arabes dans la cour du sultan de l'Aderbidjan, Ouweïs, fils de la célèbre princesse Dischad ou *délices du cœur,* dont leurs vers ont immortalisé la mémoire comme celle de Nilufer (Nénufar) et de Malkatoun parmi les Ottomans.

VI

Cependant la chute de Philippopolis, d'un côté qui ouvrait aux Turcs le Balkan et les vallées du Danube, les victoires d'Évrénos, général du sultan, sur les Épirotes et les Albanais, qui livraient tout le bassin de l'Adriatique aux invasions des enfants du prophète, avaient retenti dans la chrétienté d'Occident. Ces mêmes Latins, dont les croisades avaient sapé l'empire byzantin plus que les Turcs, étaient appelés par les bulles du pape Urbain V au secours des peuples de Valachie, de Servie, de Bosnie et de Hongrie, menacés à leur tour de la submersion de ce peuple inconnu qu'ils avaient appelé eux-mêmes contre les Grecs. Une ligue de ces peuples demi-barbares, quoique chrétiens, se concluait à la voix du pape.

Vingt mille Serviens, Hongrois, Valaques, Bulgares, s'avançaient pleins d'une ardeur désespérée par les gorges de la Servie et de la Bulgarie pour disputer les Balkans et l'Hèbre au grand vizir Lalaschahin. Lalaschahin ne comptait que dix mille combattants sous ses drapeaux. Mais ces combattants, aguerris depuis leur enfance et accoutumés à mépriser le nombre de leurs ennemis, n'attendirent pas, pour livrer la bataille, les renforts que Lalaschahin avait demandés à Brousse. Ildeki, contemporain et vétéran comme lui des vieilles guerres d'Othman et d'Orkhan, s'avança pendant la nuit à la tête d'une faible élite de l'armée, à travers les marais qui bordent la Maritza ou l'Hèbre. Le camp des confédérés chrétiens, se croyant suffisamment couvert par les débordements du fleuve, se livrait sans défiance aux désordres, aux ivresses, aux sommeils d'une nuit de sécurité. Ildeki fondit sur cette soldatesque brave mais indisciplinée, comme sur un troupeau sans gardien. Ses cavaliers, dont les cris et la course grossissaient le nombre aux oreilles des chrétiens, semèrent la mort, la flamme, la terreur et la fuite parmi cette multitude. Nul homme n'eut le temps de s'armer et de se rallier à un autre. Tous se précipitèrent, pour échapper au sabre des Ottomans, dans les flots rapides et profonds de la Maritza, qui les engloutit en foule et qui roula des milliers de

cadavres sous les arches du pont de Philippopolis et jusqu'à la mer. Ce furent les messagers de la victoire d'Ildeki et de Lalaschahin au sultan. La petite plaine où cette victoire sans combat abattit l'espoir des croisés s'appelle encore *Sirf-Sindughi*, la panique et la disparition des Serbes. Nous avons visité nous-même ce champ de la terreur nocturne où le roi de Hongrie, Louis, échappa presque seul au sabre et aux flots par la rapidité et la vigueur de son cheval.

VII

Le généreux Ildeki, à son retour triomphal à Andrinople, parut trop heureux ou trop populaire à Lalaschahin, qui avait voulu se réserver à lui-même l'honneur et le prix du combat. Le grand vizir lui envoya une coupe de poison, avec ordre de mourir en expiation d'une victoire trop prompte et trop complète. La vie et la mort appartenaient au grand vizir comme au sultan. Ildeki obéit, et mourut en reconnaissant l'envie, mais sans accuser l'injustice.

Amurat, qui marchait déjà en personne au secours de son vizir, s'arrêta à la nouvelle de l'anéantissement des croisés du Danube. Il rentra à Brousse, et employa les dépouilles de la Thrace et de la Macédoine à la construction d'édifices religieux dans ses deux capitales de Brousse et de Démotica. Des architectes grecs prisonniers prêtèrent leur génie à ses mosquées et à ses minarets. Ils firent entrer la lumière à grands flots dans les temples. Les voûtes surbaissées des nefs byzantines s'élevèrent en coupoles dans les airs, et des galeries aériennes, d'où les disciples entendaient la parole des imans dans la chaire, circulèrent entre les coupoles et les parvis. D'immenses portiques, soutenus par des colonnes cannelées et rafraîchis par l'ombre des cyprès et par le murmure des fontaines jaillissantes, s'ouvrirent sur des cellules servant d'habitations aux maîtres et aux étudiants.

L'islamisme jaillit du sol, comme toutes les religions nouvellement acceptées, avec son architecture propre; les architectures sont toutes filles des religions. Il semble que toute autre idée que l'idée de Dieu est insuffisante pour remuer ces masses de pierre par lesquelles l'homme écrit le nom de son Dieu sur le sol. Les Indiens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Goths, les Byzantins, avaient tous apporté au monde des architectures selon le génie de leurs croyances sacrées. Les uns, le panthéisme qui adore tout et qui prie en plein air; les autres, les doctrines secrètes qui ensevelissent les vérités sous les pyra-

mides pour les cacher au peuple; les autres, les théogonies imaginaires qui multiplient les dieux par tous les délires de l'imagination, et qui créent des Olympes peuplés de statues dans leurs Parthénons; ceux-ci, les cavernes dans les rochers ou les voûtes souterraines dans les villes, pour adorer le ressuscité d'un tombeau; ceux-là, des coupoles simples de forme, éclatantes de jour, pour faire pâlir les idoles devant la lumière, pour prier et commenter la parole d'un inspiré d'Allah. Les traces de ces différentes idées divines, effacées les unes par les autres et souvent superposées les unes aux autres, ne se lisent nulle part sur la terre mieux que dans les provinces de l'empire ottoman. Depuis la pyramide d'Égypte jusqu'aux ruines d'Éphèse ou d'Athènes, depuis les ruines du Parthénon jusqu'aux catacombes de Jérusalem, depuis les dômes épais de Sainte-Sophie de Constantinople jusqu'aux mosquées de Brousse et Andrinople, on lit dans leurs édifices le génie des différents cultes qui se sont disputés la terre; et presque partout, comme à Brousse, les architectes d'un culte vaincu ont prêté leur art au culte vainqueur. De là, les transitions, presque partout visibles, entre les temples d'une religion vaincue et ceux d'une religion naissante; seulement le peuple nouveau chasse l'ancienne divinité et modifie le temple selon l'autel.

VIII

Amurat, quoiqu'il apportât, à l'exemple de son père et de ses successeurs, un zèle prodigue à la construction des mosquées et à l'enseignement religieux et littéraire de son peuple, ignorait tout lui-même hors de la guerre et de la politique; propagateur désintéressé des lumières importées de l'Arabie et de la Perse, la tradition affirme qu'il ne savait pas écrire. Cette tradition est contredite par toutes les vraisemblances de sa naissance, de son éducation, de son enfance passée sous la tutelle d'une mère célèbre par son esprit, d'un aïeul illustre par sa sagesse.

Comment le fils de Nilufer, le petit-fils d'Édébali, le successeur d'Orkhan à l'empire, le neveu et l'élève du savant Alaeddin, aurait-il été l'homme illettré que nous désignent les chroniques byzantines? Comment Orkhan, qui vivait entouré des sages et des poëtes de Perse, et qui consacrait tant de soins à l'éducation des derniers enfants de son peuple, aurait-il laissé ses propres fils croupir dans une ignorance qui offensait le Coran et qui déshonorait sa race? Les historiens ont évidemment ici adopté des crédulités populaires que le moindre examen sérieux réfute.

Amurat, protecteur des imans et des lettrés de son empire, ne pouvait ignorer l'écriture. Ces historiens et M. de Hammer lui-même, le plus érudit de tous, se fondent sur une prétendue signature d'Amurat apposée à un traité que ce sultan venait de conclure avec la république de Raguse.

Ils racontent qu'Amurat, au moment de ratifier cette convention qui engageait la république à payer un tribut de cinq cents ducats d'or au sultan, en échange de la liberté de navigation et de commerce dans les mers turques, trempa l'intérieur de sa main dans l'encre, et, l'appliquant sur le parchemin, y marqua la trace de ses cinq doigts, comme le lion enfonce l'empreinte de ses larges pattes sur le sable. Par un hasard, disent-ils, de la disposition de la main du sultan dans ce geste, les trois doigts du milieu étaient réunis et étendus, le pouce et le petit doigt étaient écartés en eventail. Cette signature, disent-ils encore, fut imitée par les successeurs du sultan en signe de force, de dédain et de possession de la terre. Les secrétaires de l'empire, consommés dans la tradition et dans la calligraphie, complétèrent plus tard ce parafe en relief des empereurs ottomans par des lettres majuscules artistement entrelacées, et par des dessins à la plume où les cinq doigts transpercent toujours à travers ces augustes et mystérieuses arabesques. Le chiffre et le nom de l'empereur régnant s'y lisent au milieu de cette signature, appelée le *toughra*. On ajoute au chiffre du sultan le nom de *toujours victorieux*, comme les Romains et les Grecs ajoutaient le nom souverain de César.

Malgré ces traditions et ces usages commémoratifs de la prétendue ignorance du troisième des sultans, on ne peut raisonnablement admettre cette supposition des historiens ottomans. Ils oublient tous que les sujets, comme les souverains, avaient, dans les temps les plus reculés, en Orient, l'empreinte de leur cachet ou de leur anneau pour signature. Si Amurat voulut une fois s'écarter de cet usage et prendre sa propre main pour sceau vivant de l'empire, ce geste ne fut évidemment en lui que le geste d'une volonté plus forte et plus authentique marquée par la main souveraine sur un papier jeté aux infidèles, une affirmation, une précipitation, peut-être un dédain, mais non un témoignage d'infériorité d'esprit. Le Coran commandait à tous les croyants de lire et de copier sans cesse la parole du prophète. Une telle ignorance dans le chef des croyants aurait été un exemple de négligence et presque d'impiété.

IX

Le mathématiciens, les philosophes et les poëtes sortis, sous le règne de ce prince prétendu illettré, des écoles de Brousse, reportaient, au contraire, jusqu'en Perse et en Tartarie les sciences et les lettres arabes qui florissaient encore dans la récente capitale des Ottomans.

Un fils du juge de Brousse, Cadizadeh, alla professer les mathématiques transcendantes jusqu'à Samarkande, où l'attrait de ses leçons était tel, que, les jours où il prenait la parole, toutes les autres chaires de cette capitale de la Transoxiane étaient vides, et que les professeurs eux-mêmes devenaient disciples. Un autre savant de Brousse, Djemal-eddin, savait de mémoire le dictionnaire arabe tout entier, et réformait la langue dans les colléges d'Amurat. Le philosophe Boran-eddin, illustre à la même époque, remplissait les chaires turques de l'Asie Mineure de ses commentaires du Coran et de ses contemplations métaphysiques sur les perfections de Dieu et sur les destinées de l'âme. La sagesse arabe et la théogonie grecque se rencontraient et s'entrechoquaient dans cette Ionie où Mahomet succédait à Platon.

X

Pendant ces loisirs d'Amurat, à Brousse ou à Démotica, ses trois généraux, Évrenos, Timourtasch et Lalaschahin, poursuivaient son plan de conquête rapide de toute la partie de l'Europe comprise entre le Danube, la mer Noire et l'Adriatique. Ces provinces montagneuses, dont la nature semblait avoir fait le rempart de l'empire grec, résistaient plus que les plaines de la Thrace à ses soldats. Ils n'avançaient que pas à pas dans les défilés de la Bulgarie et dans les gorges de l'Épire. Timourtasch, réprimandé de sa lenteur par les reproches d'Amurat, s'élança enfin sur toutes les villes du revers du mont Hémus qui verse ses eaux dans la Tondja, affluent de l'Hèbre; Lalaschahin, sur les vallées des Balkons, où il conquit à son maître des forges célèbres, arsenal intarissable des Grecs, destiné désormais à armer les Ottomans. Enfin, impatient de son repos, Amurat lui-même, sortant de Démotica à la tête d'une armée d'élite traversa la presqu'île tout entière qui sépare le golfe de Salonique de la mer Noire, en contournant Constantinople, conquit Aïdos, Apollonie, Héraclée et toutes les villes qui bordaient le Pont-Euxin, entre les embouchures du Danube et l'entrée grecque du Bos-

phore. Aussi aventureux et plus heureux que Darius, qui avait fait graver son nom sur les rochers du Tearos, aux trente sources, en poursuivant jusque-là les Scythes, Amurat, dans une campagne de cinq ans, adjoignit tout ce continent et tout ce rivage à l'empire.

Ces territoires avancés en Europe faisaient forcément d'Andrinople la ville centrale et capitale des Ottomans. Amurat, à son retour, s'y fit construire un palais ou sérail digne de devenir la résidence du rival des empereurs à Byzance. Il y transporta le gouvernement militaire, laissant seulement à Brousse son nouveau grand vizir Khaireddin, pacha chargé de l'administration et de la justice dans ses provinces d'Asie. Ce vieillard, dont la mémoire est chère aux Ottomans, les gouverna en père jusqu'à l'âge où l'esprit succombe au fardeau des affaires, et mourut en allant chercher le repos à Iénischyr, où il était né sous le premier Othman. Le vieux beglerbeg Lalaschahin reçut pour récompense de son administration et de ses campagnes la possession héréditaire de Philippopolis, presque égal à Andrinople.

Philippopolis ne fut pour Lalaschahin qu'un avant-poste de l'empire d'où il s'élança avec une infatigable ardeur sur les groupes de montagnes et de vallées qui règnent entre les deux mers. L'Albanie, la Bulgarie, la Servie, régions boisées, pastorales, belliqueuses, inscrites entre le Rhodope, l'Hémus, les cimes de l'Épire et les Balkans, furent envahies successivement par Lalaschahin. Il établit ses lieutenants dans les villes conquises, et refoula sur les cimes des montagnes les populations indomptées.

Amurat le suivait des yeux et le secondait par moment de son bras. Ayant appris que les villes grecques soumises par lui sur le Pont-Euxin avaient profité de sa lutte avec les barbares pour recouvrer leur indépendance, il traversa une seconde fois la presqu'île de Thrace avec une colonne légère, les reconquit, les châtia de leur révolte, et revint avec la même rapidité assiéger Apollonie.

Lassé d'un siége inutile autour de ses épaisses murailles, il se disposait à replier ses troupes, et il réfléchissait tristement à son revers le dos appuyé au tronc d'un platane quand la terre trembla sous ses pieds et qu'une nuée de poussière lui déroba la ville assiégée. C'était un pan des remparts qui venait de s'écrouler de lui-même et qui ouvrait passage à ses troupes. Il les précipita dans l'enceinte, et entra sans résistance dans Apollonie. Le platane auquel Amurat était adossé dans ce moment de fortune conserva le nom *platane heureux*, et la ville changea

son nom grec contre un nom turc qui signifie *ville renversée par Dieu*.

XI

Les dépouilles furent immenses. Les temples païens d'Apollonie avaient enrichi les temples chrétiens de leurs trésors et de leurs merveilles. Les coupes d'or et d'argent éblouissaient les yeux sur les autels. Les soldats d'Amurat jouaient avec les chefs-d'œuvre de métaux précieux et de ciselures grecques. Un de ces soldats, qui, pour cacher une coupe d'or, en avait coiffé sa tête et l'avait mal recouverte de son bonnet, frappa les regards du sultan. Amurat le fit appeler et lui reprocha de n'avoir pas payé la dîme de sa riche dépouille. Ébloui néanmoins de l'effet que cette bordure d'or produisait sur le front du soldat en dépassant le bonnet, il pardonna au coupable, et il ordonna qu'une bordure d'or recouvrirait désormais les bords du bonnet militaire de tous ses officiers; lui-même adopta pour coiffure le bonnet d'or à la place du bonnet de laine entouré d'une corde de mousseline qu'il avait porté jusqu'à ce jour. Une veste et un caftan de laine écarlate des fabriques de Kermian complétèrent son costume, imité par les principaux guerriers de sa maison et de ses armées.

XII

Libre de ses mouvements par la reddition d'Apollonie, il marcha avec son armée pour renforcer son lieutenant principal, Evrénos, qui lui conquérait lentement la Thessalie. Il redescendit de là le flanc septentrional du mont Hémus, au bruit des armements du roi ou kral des Serviens, Lazare, ligué avec Sisman, prince des Bulgares. Ces deux ennemis d'Amurat avaient concentré leurs troupes réunies dans le large bassin de Nissa, l'antique Naïssus, berceau du grand Constantin. Elle était la capitale de la Mysie. Ses fortifications restaurées par Justinien, sa situation à l'embouchure d'une vallée qui la ferme comme une clef de l'Europe, une rivière rapide qui la couvre sur deux de ses quatre faces, en faisaient un boulevard des Serviens et des Bulgares. Mais, à l'aspect des armées d'Amurat qui descendaient des pentes escarpées de l'Hémus sur la plaine, Nissa ne songea plus qu'à capituler, et les deux princes confédérés qu'à la fuite. Amurat leur accorda une paix précaire, assujettit Nissa, et rentra triomphant à Andrinople.

Les charmes de la situation de cette nouvelle capitale, son climat tempéré, ses eaux murmurantes, ses gras pâturages, ses fruits savoureux, ses chasses attrayantes dans les forêts de l'Hémus, enfin le luxe de ses palais et les soins du gouvernement d'Europe plus rapproché de ce centre des affaires l'y retinrent quelques années en paix avec l'Europe et l'Asie. Il y compléta l'organisation, la discipline, l'uniforme, les insignes, les drapeaux de ses armées. Pour distinguer les couleurs de l'étendard des Ottomans de l'étendard des Arabes de Mahomet, que le prophète avait prescrites jaunes, couleur du soleil; les Fatimites, vertes, couleur de la terre ou couleur de la robe du fils d'Abdallah; les Ommiades, blanches, couleur du jour; les Abbasides, noires, couleur de la nuit; les Byzantins, bleues, couleur du ciel, Amurat adopta le rouge, couleur du feu et du sang, symbole de sa mission conquérante.

Le vieillard Lalaschahin, investi jusqu'à sa mort du titre de généralissime ou de beglerbeg, ayant succombé aux années, Timourtasch hérita de son autorité et de son titre.

XIII

Trois fils grandissaient dans le palais et dans le camp d'Amurat. L'aîné de ses fils, nommé *Bajazet* ou *Bayézid*, surnommé depuis *Ilderim* (l'éclair), était destiné à lui succéder. Amurat, à l'exemple de ses pères, voulut que la dot de sa belle-fille fût un accroissement de son empire. Il envoya demander sa fille unique à l'émir turc de Kermian, voisin de ses possessions du mont Olympe. Le prince de Kermian, flatté d'une si auguste alliance, remit sa fille aux ambassadeurs d'Amurat. Son premier écuyer fut chargé de conduire par la bride, jusqu'au palais d'Amurat, le cheval de la fiancée. Amurat et son fils se rendirent d'Europe en Asie pour recevoir la jeune fille. Des envoyés de tous les princes arabes, persans, égyptiens, syriens, turcs, grecs même, présentèrent au sultan et à son héritier les présents les plus somptueux dont l'histoire orientale ait gardé les registres depuis les merveilles de Bagdad, les chevaux de l'Arabie, les tapis de la Perse, les soies d'Égypte, les esclaves mâles et femelles, noirs ou blancs, de l'Éthiopie ou de l'Archipel.

Le général d'Amurat, Évrénos, qui avait abjuré le Dieu des Grecs pour l'Allah de Mahomet et qui conquérait la Grèce antique aux Ottomans, se signala par des présents qui étaient la dépouille des îles et des continents de l'Adriatique. Deux cents jeunes esclaves grecs de sa race, choisis parmi la fleur de la

jeunesse et de la beauté de la Thessalie, ouvraient la marche de son cortége de tributaires; dix de ces esclaves portaient sur leurs têtes des plats d'or remplis de ducats de Venise; dix autres, des plats d'argent combles de sequins; dix-huit autres, des aiguières d'or ou d'argent pour laver les mains; le reste, des coupes, des cristaux, des verres de Venise, dans lesquels étaient incrustées et transparentes des pierres précieuses. Toutes ces merveilles, que les Ottomans appellent *satschou*, ou choses à jeter sous les pieds, furent en effet semées sous les pieds de la fiancée et de Bajazet. La fiancée posa à son tour aux pieds d'Amurat et de son mari les clefs d'or de quatre villes capitales des contrées gouvernées par le prince de Kermian, son père, parmi lesquelles les clefs de Kutaïah, un des boulevards de la Caramanie asiatique, la ville aux sept mosquées et aux sept bains, aux vergers prodigues de fruits, aux arbres touffus, aux tombeaux des saints et des braves blanchissants sur les collines à travers l'ombre des cyprès.

XIV

Kutaïah devint ainsi comme une racine profonde poussée par l'empire d'Othman dans les rochers du mont Taurus. Les émirs secondaires de Kermian et de la Caramanie, et le plus puissant d'entre eux, l'émir de Hamid, préférant la sécurité du titre de vassaux d'Amurat à des rivalités impuissantes, lui cédèrent la souveraineté de toutes les villes fortes et de toutes les vallées des environs de Kutaïah pour garder sous sa suzeraineté leur rang et leurs richesses.

Begschyr, ou la *cité du prince*, construite par le khalife Alaeddin sur les bords du lac Trogitis, Sidischyr, autre ville de ces Alpes, au bord d'un autre de ces lacs, la ville blanche ou *Akschyr*, Isparta, Ighirdir, Kara-Aghadj, cités renaissantes sur les plages des lacs ou sur leurs îles, riches en forêts, en ruisseaux, en herbages, en population, en troupeaux, en fabriques de tissus ou de teinture de laine, reçurent les lois et les gouverneurs d'Amurat.

De tous les émirs qui s'étaient partagé l'Asie Mineure, et qui espéraient y fonder leur indépendance, il n'en restait que trois d'insoumis: l'un dans le Diarbekir, chef des Turcomans du *mouton noir*; l'autre à Marasch; l'autre à Adana, provinces intermédiaires entre l'Arabie et l'Anatolie. Ces trois tribus, qui formaient ainsi l'arrière-garde des Turcs dans leur marche vers l'Europe, n'inquiétaient pas Amurat; ses pensées étaient en avant.

Il savait que la force était là avec la victoire et la richesse. Certain que ces indépendances tomberaient d'elles-mêmes, à leur heure, derrière lui, quand il serait le plus grand des Ottomans par la renommée, il ne ralentissait pas ses invasions en Thrace, en Grèce, pour rallier quelques tribus de plus sur les confins de la mer Noire ou de la Syrie.

XV

Son vizir Timourtasch avait de nouveau franchi les remparts du Rhodope et de l'Hémus, ravageait la Macédoine, subjuguait Monastir, tandis que l'aile droite de son armée, restée dans la vallée intérieure, entre l'Hémus et le Rhodope, bloquait la ville forte et populeuse de *Sophia;* Sophia, située sur la même ligne qu'Andrinople, Philippopolis; Nissa, dans le long bassin qui circule entre Constantinople et le lit du Danube, était l'ancienne Sardique. Les montagnes de l'Albanie à gauche et des Balkans à droite s'ouvrent tout à coup comme les rives boisées d'un grand lac pour étendre autour de Sophia une vaste plaine nivelée où serpente la rivière d'Œseus. Ses eaux fertilisent partout le pied des montagnes et le lit de la plaine. La ville est, comme Damas, noyée à demi sous les vapeurs de l'eau, sous l'ombre des montagnes, sous les feuilles des poiriers et des abricotiers; ses jardins, qui remplacent aujourd'hui ses remparts, serpentent et fleurissent à travers les blocs de ses bastions démolis. L'agriculture, le commerce des fruits et des troupeaux, les marchés des Serviens et des Bulgares voisins, l'animent d'une perpétuelle affluence. Du côté qui regarde la Servie, deux promontoires avancés de rochers tapissés de vignes, entre lesquels roule la rivière, lui forment comme une porte naturelle qu'un petit nombre de guerriers peut défendre. Cette ville, conquise par les Ottomans, leur donnait, indépendamment d'un séjour délicieux, une capitale au centre des barbares.

Mais ses remparts, ses tours, sa rivière, ses citadelles avancées au sommet de ses promontoires sur la plaine, la défendaient depuis plusieurs années contre le blocus et les assauts du général de Timourtasch. Un subterfuge habituel chez les Turcs et une trahison domestique fréquente chez les Grecs la livrèrent à Timourtasch. Un jeune Ottoman de l'armée de Timourtasch, feignant d'avoir été menacé de mort par ce général, se réfugia dans la ville assiégée, et tomba aux pieds du gouverneur en lui demandant la vie et sa protection. La beauté de cet adolescent, nommé Soundouk, ses supplications, ses serments, ses larmes,

convainquirent le gouverneur de Sophia. Il reçut le beau page dans la citadelle, et l'attacha avec d'autant plus de sécurité à son service qu'il le crut plus irréconciliable avec ses compatriotes ottomans.

Pendant les loisirs d'un blocus qui durait depuis tant de mois, et qui laissait libre l'espace couvert de forêts qui descend de la Servie vers Sophia, le gouverneur chassait quelquefois au faucon dans ces solitudes. Soundouk, dans une de ces chasses, feignant un jour de suivre au galop un gibier qui fuyait devant son cheval, entraîna son maître hors de la vue de ses autres serviteurs, puis, tout à coup se retournant, le renversant de son cheval, et le garrottant avec des cordes suspendues à sa selle, il le replaça sur son cheval, et, le conduisant par des détours au camp des Turcs, il le livra prisonnier à Timourtasch. Le gouverneur, exposé dans ses fers, sous les murs de Sophia, aux regards de la ville, enleva l'espoir et le courage aux habitants. Sophia ouvrit ses portes aux Ottomans et devint l'arsenal d'Amurat dans ses guerres contre les Albanais, les Serviens, les Valaques et les Hongrois.

XVI

Ces conquêtes successives et si faiblement disputées formaient une circonvallation de plus en plus rétrécie autour de Constantinople. L'empereur Jean Paléologue, menacé par de nouvelles prétentions d'Amurat, n'espérait plus rien des Grecs et ne possédait plus les trésors nécessaires pour solder les barbares contre les barbares.

Les querelles théologiques séparaient, par un schisme d'autant plus envenimé qu'il était plus inintelligible, l'Église grecque de l'Église latine. Pour obtenir le secours du pontife romain, dont les bulles suscitaient seules alors le zèle religieux des princes et des peuples de l'Occident en faveur des chrétiens leurs frères en Orient, il fallait abjurer d'abord le schisme. Ce n'était qu'au prix de cette abjuration que Rome pouvait intervenir dans la cause des empereurs de Byzance.

Jean Paléologue résolut de tenter par lui-même cette grande négociation religieuse et politique avec le pontife romain. Puisqu'un moine inconnu et vagabond, Pierre l'Ermite, avait réussi à précipiter l'Europe sur l'Orient en armées innombrables pour arracher le sépulcre de Jésus-Christ aux khalifes, il pensa que le spectacle d'un empereur chrétien d'Orient, revêtu de la pourpre de Constantin, et venant mendier à la cour des princes latins et

du successeur des apôtres un peu de l'or, du fer et du sang de l'Europe pour sauver la première capitale et le premier peuple du christianisme du joug de Mahomet, arracherait quelques larmes, quelques tributs, quelques vaisseaux et quelques guerriers à l'Occident.

Le récit des extrémités auxquelles cet empereur fut contraint pour accomplir son entreprise désespérée d'émouvoir l'Europe arrache des larmes aux historiens grecs compagnons de son pèlerinage à travers les cours.

XVII

Jean Paléologue, fils de l'infortuné Manuel et associé par lui à l'empire, avait reçu du vieillard son père et son collègue les traditions de la politique du palais.

„Il ne nous reste, avait dit le vieillard à son fils, pour unique „ressource contre les Turcs que la crainte qu'ont ces barbares „de notre réunion aux Latins. Aussitôt que vous serez menacé „des dernières extrémités par ces infidèles, montrez-leur les „armées des chrétiens d'Occident prêtes à accourir à votre voix „pour vous secourir. Pour que cette assistance leur paraisse „possible et réelle, faites tomber le dernier obstacle qui s'op„pose à l'alliance des Grecs et des Latins, le schisme qui nous „sépare.

„Demandez aux Latins la convocation d'un concile où les „dogmes des deux Églises seront débattus. L'union ne sera ja„mais accomplie, rapportez-vous-en à la discorde éternelle de „l'esprit de contention et de dispute qui anime les deux clergés. „Mais les Turcs la verront toujours prête à s'accomplir, et vous „ménageront dans la crainte qu'elle ne s'accomplisse en effet.“

Ces conseils étaient si sages, que les Turcs, plus consommés déjà dans les secrets de la diplomatie qu'on ne l'aurait supposé chez des pasteurs à peine sortis de leurs pâturages, proposèrent à l'empereur d'Allemagne, Sigismond, des subsides pour qu'il prévînt cette réunion des deux Églises en s'opposant à la réunion du concile.

Jean Paléologue avait écouté avec dédain ces avis consommés de son père. Un témoin de leur entretien raconte que le vieux Manuel lui dit après que son fils se fut retiré de l'appartement: „Hélas! mon fils se croit un héros et un grand monarque, „mais nous ne sommes plus dans un siècle d'héroïsme et de „grandeur ici; le courage de mon fils pourrait être le salut de „notre patrie dans un autre temps, il lui sera fatal aujourd'hui:

„il nous faut moins un héros qu'un sage temporisateur sur le „trône."

Peu de semaines après, le vieillard mourut à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir distribué entre ses enfants les débris de principautés qui adhéraient encore à Byzance. Andronic, son second fils, eut Thessalonique, les quatre plus jeunes, Théodore, Constantin, Thomas, Démétrius, se partagèrent la Grèce. Andronic, à peine en possession de Thessalonique, la vendit aux Vénitiens à prix d'or et mourut de la lèpre dans l'obscurité.

Les autres, bientôt chassés de leurs principautés de Grèce par les lieutenants d'Amurat, revinrent végéter dans le palais de Constantinople sous la protection de Jean Paléologue, leur frère et leur empereur.

A peine sur le trône, ce prince, enivré d'amour pour la princesse de Trébizonde, avait répudié sa femme pour épouser cette merveille de beauté, fameuse parmi les Grecs de la mer Noire. Il se hâta de provoquer un concile général pour unir, par une transaction politique, l'Église grecque à l'Église latine. Le moment était favorable: la discorde régnait dans l'Église latine entre les papes et les conciles. Le concile de Bâle, qui venait de déposer et de jeter dans un monastère le pape Eugène, désirait signaler son gouvernement par un grand service rendu à la chrétienté. L'empereur Sigismond d'Allemagne, malgré les vases d'or que les envoyés d'Amurat lui avaient apportés pour le détourner d'écouter les propositions de Jean Paléologue, cédait au désir du concile.

Les évêques qui le composaient pressaient Jean Paléologue de venir avec ses patriarches discuter et sceller la réunion de l'Orient et de l'Occident chrétiens. Jean opposait la pénurie de son trésor; le concile convint de lui allouer pour son voyage une somme de dix mille ducats d'or, de le défrayer de toutes ses dépenses pendant son séjour en Europe, et d'entretenir aux frais de l'Église latine une suite de huit cents personnes de la maison ou du clergé de l'empereur d'Orient. On lui envoya de plus un riche subside, des vaisseaux et des soldats latins pour protéger pendant son absence Constantinople contre les Turcs.

Enfin, le nouveau pape Eugène, pour enlever à Jean tout prétexte de différer les conférences, convoqua le concile général à Ferrare, en Italie, lieu plus rapproché de la côte de l'Adriatique.

Amurat, informé de ces négociations, et redoutant les suites politiques d'une union des deux Églises, qui ne ferait plus des chrétiens qu'un seul peuple, offrit à Jean Paléologue des garanties de sécurité et même des trésors, s'il consentait à repousser

les invitations intéressées du pape. Parmi les grands et le clergé de Constantinople, les uns poussaient, les autres retenaient l'empereur indécis. A la fin, le désespoir de sa déplorable situation à Constantinople, et l'empressement de fuir, au moins pour quelque temps, un palais qui lui rappelait à la fois la grandeur de ses ancêtres et la misère de son règne, l'emportèrent dans son cœur. Il s'embarqua sur les galères du pape, emmenant avec lui le patriarche de Constantinople, Josèphe, vieillard accablé d'années et redoutant les dangers de la navigation. Une suite, dont les titres magnifiques contrastaient avec la misère présente et avec la petitesse de l'empire, s'embarqua avec l'empereur.

C'étaient les grands officiers du palais et les grands dignitaires de l'Église: le grand Ecclésiarque, les évêques d'Héraclée, de Cyzique, de Nicée, de Nicomédie, le prélat Bessarion, les moines chefs de monastères, les patriarches d'Alexandrie, de Jérusalem, d'Antioche, de Russie, revêtus de leurs robes d'or, et emportant avec eux les vases précieux de leurs églises, pour éblouir encore les Latins par la pompe de leurs cérémonies; c'étaient, enfin, les savants, les poëtes et les musiciens du palais, consacrés au service de la chapelle impériale. On eût dit la migration de tout un culte, emportant ses autels sur un autre continent.

La flotte, ainsi chargée de la cour et de l'Église de Byzance, vogua lentement, à travers l'Archipel et à travers l'Adriatique, vers Venise. Pendant quatre-vingts jours d'une navigation contrariée par les vents et les flots, Jean Paléologue, longeant les côtes de la mer de Marmara, de l'Ionie, de la Thrace, de la Grèce, de l'Épire, de l'Albanie, eut le temps de mesurer de l'œil, par la grandeur de ses possessions antiques, la grandeur de l'empire qu'il avait perdu.

Les Vénitiens, intéressés à flatter cette ombre d'empereur pour en obtenir les ports et les îles où leurs flottes portaient leurs pavillons et leur commerce, lui firent une hospitalité telle qu'ils auraient pu la faire à Charlemagne ou à Constantin. Le doge et les sénateurs de cette république, montés sur le *Bucentaure*, palais flottant des cérémonies navales, naviguèrent au-devant de lui sur les lagunes. L'empereur, assis sur un trône élevé à la poupe de son vaisseau, reçut les prosternations et presque les adorations du sénat. L'armée et le peuple entier de Venise suivirent, dans une flotte de gondoles pavoisées des couleurs de Rome, de Byzance, de Venise réunies, la navigation triomphale de Jean sur leur grand canal.

Les Orientaux, étonnés de voguer entre les monuments magnifiques d'une capitale à l'ancre sur la mer, pleuraient en reconnaissant, sur les places publiques de cette capitale, les arcs et les statues que ces insulaires avaient enlevés à la Grèce et aux îles de l'empire.

Après quelques jours de repos à Venise, l'empereur et sa cour furent accompagnés par terre et par eau avec la même ostentation de respect aux portes de Ferrare. Là, un cheval blanc, signe de souveraineté et un cheval noir, signe de deuil, attendaient l'empereur. Il monta le cheval noir; des pages conduisirent devant lui le cheval caparaçonné de velours écarlate parsemé d'aigles d'or. Les seigneurs d'Italie portaient un dais sur sa tête.

Le pape attendait son hôte sur les escaliers du palais de Ferrare. L'Église d'Occident et l'Église d'Orient se donnèrent par leurs bouches le baiser de paix. Le patriarche Josèphe réclama l'égalité dans les cérémonies avec le pape. Les évêques refusaient de baiser le pied du pontife romain. Ces disputes sur la préséance préludèrent aux disputes sur la foi. On éluda les premières, on éternisa les secondes. Le clergé italien, dévoué au pape, assistait seul à ce concile repoussé par celui de Bâle. On s'ajourna à une autre session sans avoir rien conclu.

Pendant les six mois d'été employés par le pape à recruter des prélats à son synode, Jean Paléologue, retiré dans un château de plaisance de la plaine de Ferrare, entouré d'une poignée de courtisans et de gardes grecs qu'on appelait, d'après les Turcs, ses janissaires, se livra aux loisirs de la chasse au faucon. Sa misère anéantissait le respect des Latins autour de lui. Les évêques byzantins voulaient s'éloigner, dans la crainte des vengeances populaires qui les attendaient à Constantinople s'ils vendaient leur foi aux Latins par complaisance pour l'empereur. Le pape les retint par force et transporta, à la fin de l'année 1438, le concile à Florence.

L'empereur, ses officiers, ses patriarches, recevaient, par mois, une misérable solde calculée pour chacun sur l'importance de son titre. La somme totale ne s'élevait qu'à six cents florins par mois. La pitié succédait au prestige autour de ce fantôme d'Orient. La peste le chassait de Ferrare, les Milanais lui fermaient la route de Florence par les Apennins. Le pape et l'empereur furent contraints de se dérober par les sentiers les plus escarpés de ces montagnes.

Pendant ce voyage, le concile de Bâle nommait séditieusement un second pape dans Félix V: mais la catholicité, indignée,

déposait ce pape et se ralliait à Eugène. Après neuf mois de disputes, de concessions, de contrariétés et de réserves, le concile de Florence scella enfin la réconciliation des Églises d'Orient et d'Occident. La mort du patriarche Josèphe, la pourpre romaine donnée à Bessarion, les supplications de l'empereur, pressé de recueillir le fruit de l'union, les menaces du pape aux prélats d'Orient, des distinctions métaphysiques sur la procession du Saint-Esprit, de l'une ou des deux personnes de la Trinité, des interprétations favorables aux deux partis enfin permises dans la conscience des fidèles, l'or et les faveurs largement distribués par le pape aux docteurs de Constantinople, pacifièrent cette longue guerre. Le pape Eugène triompha, et Félix alla s'ensevelir dans la pittoresque retraite de Ripaille, sur les bords du lac Léman, sous les ombrages des châtaigniers de Savoie.

XVIII.

Mais la paix conclue entre les deux Églises par la politique de l'empereur et du pape ne fut pas ratifiée par les peuples. L'empereur et ses évêques, embarqués sur les galères de Venise pour revenir à Constantinople, y furent reçus comme des apostats de la foi nationale. Pendant leur absence, des moines fanatiques, agitant les préjugés de race contre race et de dogmes contre dogmes, avaient ameuté les consciences et le patriotisme contre le pape, contre l'empereur, contre les évêques, qui avaient, disaient-ils, trafiqué de la foi du Christ.

Ces évêques, intimidés par les reproches et les menaces du peuple à Constantinople, confessèrent humblement leur erreur pour se la faire pardonner. „Hélas, dirent-ils sur les places „publiques et dans les chaires, nous avons abjuré notre foi, nous „sommes des impies, des *azymites* qui ont renoncé à la com„munion sous les deux espèces du pain et du vin! Nous avons „succombé à la misère, on nous a séduits par la fraude, par la „terreur, par les considérations mondaines d'une vie fugitive; „nous méritons qu'on retranche de nos membres ces mains qui „ont scellé notre crime, qu'on arrache de nos palais ces langues „qui ont proféré le blasphème!“

XIX

Ces paroles, rapportées par les historiens contemporains de Byzance, firent tomber en désuétude et en mépris l'union des deux Églises avant d'être accomplie en Orient. Des conciles

orientaux fulminèrent contre les conciles romains. En vain le pape envoya-t-il jusqu'en Russie des ambassadeurs pour retenir le clergé russe dans la foi romaine, les Russes, évangélisés par les moines grecs du mont Athos, suivirent les Grecs dans le schisme, comme ils les avaient suivis dans le christianisme.

Le cardinal Isidore, prélat romain, aux habitudes élégantes et mondaines de la cour des papes, scandalisa la simplicité moscovite en vivant avec les seigneurs licencieux et en célébrant les mystères avec des gants et avec des bagues aux doigts. Les Russes menacèrent sa vie, et il n'échappa à la mort qu'en s'abritant dans un monastère converti pour lui en prison.

Jean Paléologue, tremblant à la fin pour son trône et pour lui-même, abjura l'union qu'il avait scellée, et céda à son peuple sa foi, de peur de lui céder sa vie. Ainsi échoua la dernière tentative pour relever, par les armes des Latins, l'empire de Constantinople.

XX

Amurat triompha à Brousse de la déception de l'empereur. Jean Paléologue, afin d'acheter son pardon, lui livra son troisième fils, le jeune Théodose, pour le former, disait-il, à la valeur et aux exercices militaires dans les rangs des janissaires ottomans. Théodose, après un séjour de quelques mois à la cour du sultan, passa en Morée pour y recevoir l'investiture du territoire de Sparte, héritage d'un descendant des Cantacuzènes. L'empereur, las d'un gouvernement si agité, confia l'autorité à son fils aîné, Manuel.

Son autre fils, Andronic, jaloux de l'élévation de son frère, conspira secrètement avec Saoudji, fils d'Amurat, qui commandait, comme autrefois Soliman, les armées turques de son père en Europe. Ces deux jeunes ambitieux, impatients du trône, rêvaient de combiner leurs crimes pour se porter, par une révolte simultanée, l'un à l'empire, dans Constantinople, l'autre, à la place de son père, à Brousse. Amurat découvrit le premier la trame de cette conjuration parricide. Il vole en Europe, se présente à son armée, en est salué comme père et comme sultan, s'approche de Constantinople, confère avec l'empereur, lui conseille de s'unir à lui pour marcher ensemble contre leurs deux fils rebelles, et de leur crever les yeux pour les rendre à jamais inhabiles au trône.

Andronic et Saoudji avaient réuni leurs partisans en un corps d'armée campé sur les bords escarpés d'un petit fleuve de Thrace, l'Apricidion. Ils se croyaient sûrs par la complicité même de la



fidélité de leur complices. L'intrépide Amurat, plus sûr de son ascendant sur ses anciens compagnons d'armes, monte à cheval dans une nuit sombre, franchit seul l'Apricidion, et, se dressant sur ses étriers, élève tout à coup sa voix connue et formidable qui rappelle ses soldats à leur sultan.

A ce cri, les sentinelles turques saisies d'un effroi et d'un remords surnaturels, jettent leurs armes, éveillent le camp et courent, bientôt suivies de leurs camarades, autour du cavalier nocturne. Amurat les harangue et leur pardonne. Ils jurent qu'ils ont été trompés par Saoudji, croyant que le fils agissait par les ordres du père. Le fils, abandonné à son crime, fuit avec le prince grec et ses complices dans la petite forteresse de Dydimotique, sur les bords de l'Hèbre ou de la Maritza.

Amurat les suit, les assiége, les force à capituler, se joue ensuite de la capitulation, fait crever les yeux d'abord, puis trancher la tête à son fils; et, vengeant également les droits de la paternité et du trône dans les jeunes nobles grecs complices d'Andronic, il les fait amener sur les remparts et lancer dans le courant de la Maritza. Lui-même, placé avec ses principaux officiers sur un promontoire avancé du fleuve, assistait, le sourire sur les lèvres, à cette expiation d'un double parricide, suivant tour à tour d'un regard impassible, tantôt les lièvres effrayés que ses chiens faisaient lever dans les broussailles, tantôt les cadavres accouplés que la Maritza roulait, au milieu de son écume sanglante, à ses pieds.

Pour que nul dans sa cour et dans son armée ne pût lui reprocher sa sévérité envers Saoudji, il ordonna à tous les pères qui avaient des enfants coupables dans la conspiration de trancher de leur propre main la tête de leurs fils. L'autorité paternelle, loi des lois chez les Tartares, ne lui parut assez cimentée que par ces représailles qui faisaient frémir la nature, mais qui la vengeaient. La justice et la colère lui soufflèrent, pour la première fois dans cette circonstance, le goût de ces cruautés qui rendent son nom terrible aux Ottomans.

Andronic, le premier instigateur du crime et le corrupteur de Saoudji, fut livré par Amurat à son père pour qu'il accomplît lui-même la vengeance que les deux souverains s'étaient jurée contre leurs enfants. L'empereur, pour complaire au sultan, fit verser de l'huile bouillante sur le globe des yeux de son fils. Toutefois, l'indulgence paternelle ne poussa pas le supplice jusqu'à l'aveuglement complet du coupable. Un reste de lumière resta au regard d'Andronic; mais il fut privé de ses droits au trône qu'il avait voulu anticiper par le crime.

XXI

Ce crime de Saoudji avait paru d'autant plus impardonnable à Amurat, qu'il avait été plus longtemps et plus odieusement prémédité. De sinistres soupçons couvaient depuis plusieurs années dans l'âme du sultan contre ce jeune homme. Le recueil de Feridoun contient une correspondance authentique entre Amurat et son fils de prédilection, qui fut, depuis, le sultan Bajazet, correspondance où l'on voit transpirer d'avance les inquiétudes d'un père et d'un souverain qui redoute son héritier. „Je „t'annonce, dit dans sa lettre Amurat à Bajazet, laissé en observation par lui à Brousse, je t'annonce qu'au printemps nous „aurons une grande guerre avec la Hongrie, guerre dont le commencement sera, il faut l'espérer, favorable aux croyants, et „dont la fin dépendra des décrets de Dieu. A la réception de „cette lettre, tu rassembleras et tu armeras toutes les troupes. „Mais, en même temps, tiens les yeux ouverts sur les actions de „ton frère Yacoub, qui réside à Karasi, ainsi que sur la conduite „de mon fils Saoudji, commandant de Brousse, dont Dieu veuille „protéger la vie! Du reste, exécute fidèlement mes ordres et „informe-moi exactement de tout ce qui pourra survenir."

On voit que Bajazet possédait seul, entre les enfants du sultan toute la confiance de son père. Soit que Bajazet eût déjà des indices de la rébellion de Saoudji, soit qu'une rivalité sourde existât déjà entre les deux frères: „Mon frère Yacoub, répondit- „il à son père, fait son devoir et rend bonne justice dans son „gouvernement. (Que Dieu double ses dons sur lui!) Quant à „Saoudji-Beg, tu trouveras, dans la même bourse qui contient „cette lettre, une lettre originale du grand juge de Brousse qui „le concerne. C'est à ta justice à m'envoyer désormais de nou- „veaux ordres. Je suis ton esclave, le pauvre Bayézid."

XXII

Manuel, que Jean Paléologue avait, comme on l'a vu, associé à l'empire, frémissait de l'ascendant qu'Amurat exerçait jusque sur la famille de l'empereur dans Constantinople. Il osa attaquer le sultan dans la ville de Seres, une de ses conquêtes. Khaïreddin-Pacha, grand vizir d'Amurat depuis la mort de Lalaschahin, marcha contre Manuel, l'écrasa et le poursuivit jusque dans Salonique, s'empara de la ville et déconcerta ainsi tous ses plans.

Manuel, n'osant retourner à Constantinople, dans la crainte d'être livré, par le vieil empereur son père et son collègue, à

Amurat, s'enfuit sur une barque à Lesbos, ville de l'île de Mitylène possédée alors par les Génois. Les Génois, trop politiques et trop trafiquants pour être généreux, lui fermèrent ce dernier asile. Manuel, à qui la terre et la mer se fermaient, osa tenter la générosité d'Amurat. Il fit voile vers le pied du mont Olympe, et parut en suppliant sur les terres du sultan.

Amurat n'abusa pas de l'infortune de son ennemi. Il monta à cheval, et s'avança, dans toute la pompe de la souveraineté, au-devant d'un autre souverain. Manuel, à l'aspect du sultan, descendit de son cheval, se prosterna dans la poussière, implora son pardon pour ce qu'il appelait lui-même son crime de lèse-majesté. Amurat l'accueillit avec magnanimité, et le renvoya avec une escorte impériale à Constantinople, priant, dans une lettre de sa main, le vieil empereur d'excuser la faute d'un fils téméraire, mais non rebelle.

Ainsi le chef d'une peuplade de l'Oxus régnait déjà par ses armes, en Asie, sur des sujets et des vassaux innombrables; en Europe, par son empire sur la famille même des empereurs.

XXIII

La mort lui enleva bientôt son second vizir, Khaïreddin-Pacha, vainqueur de Salonique. Amurat se plaisait à s'entretenir, avec ce conseiller consommé, de la guerre et de la politique. On trouve dans Chalcondyle, l'historien byzantin de cette époque, une conversation entre le sultan et son vizir qui prouve la familiarité de l'un, la rude liberté de l'autre.

„Sultan Mourad, demanda un jour, en partant pour la cam-„pagne de Salonique, Khaïreddin à son maître, comment faut-il „conduire la guerre pour t'assurer toujours la victoire et l'em-„pire?

„Il faut, lui répondit celui-ci, profiter toujours des occasions, „ces offres de Dieu, et t'assurer du dévouement des soldats qui „combattent pour la foi.

„Bien, reprit le vizir; mais comment profite-t-on des occa-„sions?

„On en profite, dit le sultan, en pesant rapidement dans son „esprit les dangers ou les avantages qu'elles nous présentent.

„Ah! sultan Mourad, répliqua en riant le vizir, je vois en vé-„rité que la nature t'a doué d'une rare sagesse; mais tu oublies „que l'occasion fuit et qu'on ne peut la faire attendre pour ba-„lancer ainsi dans son esprit ce qu'elle offre de péril contre ce „qu'elle offre de fortune. Ajoute donc à tes conseils la prompti-

„tude. Un grand général doit délibérer avec une grande pru-„dence avant l'action, agir avec la rapidité de l'éclair dans l'ac-„tion; et, pour s'assurer l'affection et la confiance de ses troupes, „frapper lui-même de grands coups d'éclat en vue et à la tête de „l'armée!“

XXIV

Amurat, par reconnaissance des services de Khaïreddin, donna, à sa mort, le titre de grand vizir à son fils. Il pensa que les enseignements et les exemples d'un tel père suppléaient à l'âge dans le génie du jeune vizir.

La vieillesse du sultan, la jeunesse du vizir, les dissensions sanglantes dans la famille d'Amurat, attestées par le supplice de Saoudji, son héritier naturel, enfin les tentatives de Manuel pour reconquérir la Thrace, parurent à l'émir de Caramanie, jaloux d'Amurat, une occasion favorable pour s'affranchir de la suzeraineté des Ottomans. Ces émirs, de la maison des Caramans, illustres parmi les princes turcs qui avaient inondé la Cilicie et donné leur nom à cette province, avaient pris le titre de Bedreddin ou *pleine lune de la foi*. Celui qui régnait alors sur les hordes turcomanes était Alaeddin. Amurat, pour s'assurer de sa fidélité, lui avait donné pour épouse une de ses filles. L'ambition rompit ce lien du cœur. Alaeddin, après avoir coalisé contre le sultan toutes les populations turcomanes répandues dans la Cilicie et dans la Cappadoce, nommée maintenant la Caramanie, les fit avancer en masses innombrables vers Iconium, cette première capitale des Turcs seldjoukides.

Amurat et Ali, son jeune vizir, descendent aussitôt du mont Olympe à la tête des premières troupes qu'ils ont sous la main. Ils envoient à Timourtasch, généralissime de l'armée d'Europe, l'ordre de repasser avec toute l'armée en Asie, et de les suivre à marches rapides vers Iconium. Timourtasch arrive presque aussi vite qu'Amurat dans la plaine d'Iconium. L'émir de Caramanie en couvrait plus que la moitié des nuées de sa cavalerie. Amurat retrouva sa jeunesse à l'aspect de ces ennemis dignes de lui. Il passe en revue ses vainqueurs de l'Europe: leur confiance et leur expérience le rassurent contre le nombre. Il supplée à la jeunesse de son vizir en réglant lui-même l'ordre de bataille. Il donne à son fils Yacoub le commandement de son flanc droit, à Bajazet, son second fils, le commandement de son flanc gauche; il range derrière eux la réserve solide et irrésistible de l'armée d'Europe sous son vieux chef Timourtasch; lui-même, placé en

avant et au centre avec sa nombreuse cavalerie et ses invincibles janissaires, il se réserve les premiers et les derniers coups. Alaeddin, à cheval en face de lui, à la tête aussi de ses cavaliers les plus intrépides, le défiait par ses flèches et par les évolutions de son cheval entre les deux camps.

Au son des timbales et des cornes de bœuf, les Caramaniens de l'aile droite d'Alaeddin s'élancent les premiers contre le flanc gauche d'Amurat, commandé par Bajazet.

Bajazet, avant de lancer ses Turcs au combat, accourt vers son père, descend de cheval, se prosterne aux pieds du cheval du sultan et lui demande respectueusement l'autorisation de vaincre ou de mourir pour sa maison et pour sa race. Le sultan relève son fils et ordonne la charge. Bajazet, suivi de Timourtasch, coupe en deux l'armée des Turcomans et en disperse les lambeaux dans la plaine. Le reste de l'armée d'Amurat n'a qu'à envelopper et à recueillir les escadrons vaincus par Bajazet et Timourtasch. La plaine, libre ou jonchée de cadavres en un instant, découvre la ville d'Iconium sans autre défense que ses remparts. Amurat, qui ne destine à son fils qu'un trône pour récompense, nomme Timourtasch pacha à trois queues sur le champ de bataille, triple décoration d'une dignité qui n'avait encore été décernée à aucun Ottoman.

Iconium, assiégée depuis douze jours, allait céder aux assauts des Ottomans; la porte s'ouvre, un cortége en sort, c'est la fille d'Amurat, l'épouse d'Alaeddin, suivie de ses enfants, qui vient implorer de son père le pardon de son mari. Amurat, attendri par la vue et les larmes de sa fille, ne demande d'autre réparation à Alaeddin que de venir lui baiser la main, en signe de vasselage, devant la porte de Koniah.

Alaeddin accomplit cette humiliation pour sauver sa famille et ses États du fer et de la flamme des Ottomans. La politique expérimentée d'Amurat lui montra moins de dangers pour ses successeurs dans le pardon que dans la vengeance. Il négligea de subjuguer en détail les petits émirs qu'Alaeddin avait entraînés dans sa révolte. „Un lion, dit-il, ne s'attaque pas à des lièvres.“ Sûr de l'obéissance, bientôt rétablie par la renommée de sa victoire, il retourna lentement à Brousse avec les deux armées chargées de gloire et de dépouilles.

XXV

Mais l'absence de Timourtasch et de l'armée d'Europe avait relevé le cœur des populations de la Servie, de la Bosnie, de la

Bulgarie, mal asservis encore au joug des Ottomans depuis la bataille de Sophia. Lazare, kral de Servie, et Sisman, kral des Bulgares, s'étaient ligués de nouveau contre les conquérants de leur pays. Ils avaient égorgé dans les montagnes vingt mille Turcs laissés en garnison par Timourtasch pour contenir les montagnards.

A ce bruit, Amurat se hâte d'appeler aux armes tous les Ottomans d'Asie et d'Europe. Sa victoire sur les Caramaniens fait accourir à sa voix tous les émirs de la Cilicie et de la Cappadoce, heureux de racheter le pardon par le zèle. Deux armées nombreuses se forment sous les murs de Brousse, l'une pour l'Asie, l'autre pour l'Europe. Il se dispose à conduire lui-même celle d'Europe contre les coalisés du Danube. Mais, avant, il veut cimenter sa paix durable avec l'empire grec, désormais son allié, en épousant une princesse de la maison impériale, et en faisant épouser à ses deux fils, Bajazet et Yacoub, deux autres princesses de la même maison. Ces triples noces sont célébrées à Iénischyr, première capitale de sa maison, comme pour étonner le toit rustique de ses pères du triomphe et du luxe de leur descendant. Les fêtes participèrent de la simplicité des Ottomans et de l'opulence des Grecs. Rien n'étonnait plus les chrétiens, dont les mœurs s'altéraient au contact des mœurs de leurs conquérants.

Ces fêtes célébrées, Amurat, ses fils, son grand vizir Ali-Pacha repassent avec quarante mille guerriers en Europe. Timourtasch, lassé de guerre, de gloire et d'années, reste à Brousse pour garder le trône et pour surveiller l'Asie. Ali-Pacha s'avance le premier avec l'avant-garde vers la Bulgarie.

La nature semble avoir fortifié elle-même cette province alpestre, qui fut jadis l'ancienne Mysie, par le large courant du Danube d'un côté, par les remparts continus du Balkan on Rhodope de l'autre. Elle a laissé seulement huit portes étroites ou huit brèches dans cette muraille du Balkan pour pénétrer de la Thrace dans la Bulgarie. A l'issue de ces huit défilés dans la vallée du Danube au nord, les Romains, les Grecs, les Bulgares, les Serviens, les Ottomans enfin ont élevé sept villes fortes qui ferment ces gorges du côté qui regarde la Germanie comme du côté qui regarde Constantinople, Widdin, Silistria, Rustchouk, Nicopolis, Sistow, Nissa, Sophia, la Porte-de-Fer. De distance en distance, les montagnes s'écartent et laissent place à des bassins ou à des plaines. Les anciens chantaient déjà plus qu'ils ne décrivaient ces oasis de pasteurs et de laboureurs.

„Les plaines qui s'étendent entre ces montagnes, dit le plus

„exact d'entre ces géographes byzantins, sont couvertes d'un „tapis verdoyant à qui repose délicieusement les yeux, les om„bragcs épais des forêts protégent comme une tente le voyageur „qui gravit les collines; mais, au milieu du jour, quand les ra„yons ardents du soleil font bouillonner les entrailles de la terre, „une chaleur étouffante suffoque la respiration. Ces pentes „abondent en sources dont les eaux limpides ne sont nuisibles „à celui qui s'y désaltère, ni par leur extrême froideur, ni par „leur insalubrité. Des oiseaux, posés sur les branches les plus „flexibles des bois, réjouissent par leurs chants mélodieux le „voyageur fatigué de la route. Le lierre, le myrthe, les tristes „ifs eux-mêmes à l'haleine odorante enivrent les sens de douces „senteurs. Ils semblent, par leurs exhalaisons saines, vouloir „retremper les membres de l'hôte passager qui traverse les gor„ges de la montagne.“

Ce que Théophylacte décrivait ainsi de son temps est encore ce que nous avons admiré et décrit nous-même en parcourant les faîtes et les bassins de la Bulgarie. La Servie, qui confine du côté du nord avec cette province, offre un caractère analogue, mais plus sévère et plus sombre encore que cette province. Les Bulgares étaient à la fois pasteurs, laboureurs et guerriers; les Serviens n'étaient alors que pasteurs et bûcherons. Bien que le sol, en s'éloignant du pied du Balkan pour aplanir le lit de la Save et du Danube, soit moins montueux dans la Servie que dans la Bulgarie, les Serviens l'ont laissé plus couvert de végétation que les Bulgares. Soit instinct naturel qui leur fit respecter les bois propices aux sources, soit prudence qui leur conseillât d'avoir leurs chênes pour asiles et pour forteresses, la hache y éclaircit rarement la surface de la terre. Pendant de longues journées de route, le voyageur ne marche qu'à l'ombre d'immenses abris de chênes dont les bêtes fauves connaissent seules les profondeurs. On croit parcourir, sous un ciel seulement plus azuré et plus tiède, les forêts vierges du nouveau monde. Les arbres enroulés de lianes et de lierre n'y tombent jamais que sous le poids des siècles; les rameaux morts préférés des oiseaux de proie et des corneilles se mêlent, au sommet des chênes, aux tiges vertes des nouvelles générations du sol. Quand on descend dans les gorges où serpentent quelques ruisseaux à l'onde noire où croupissent les feuilles mortes, on est plongé dans une ombre humide qui dérobe le ciel aux regards. Quand on remonte les collines et qu'on plane du haut d'un monticule sur l'espace étendu autour de soi, on croit voir ce que les Ottomans du mont Olympe appelaient la mer de feuilles, c'est-à-dire un immense

océan de vagues vertes qui ondoient et qui murmurent comme la mer au moindre frisson des vents.

XXVI

De rares et étroits sentiers débouchent çà et là de ces profondeurs ténébreuses. On en voit sortir avec étonnement de grands troupeaux de bœufs et de génisses sous la garde de bergers vêtus de peaux de moutons noirs; des bandes de bûcherons, la hache sur l'épaule, ou des groupes joyeux de jeunes paysannes qui portent en chantant aux meules le foin fauché dans les clairières; les couleurs de la santé teignent leurs joues, la sécurité et la franchise sont dans leurs yeux et sur leurs lèvres. On se croit dans une Helvétie méridionale où la simplicité des mœurs, la candeur des âmes et la liberté, fille et gardienne des montagnes, conservent une source abondante et pure de l'espèce humaine, comme les forêts conservent l'abondance et la pureté des eaux à la source des fleuves.

D'espace en espace, la forêt s'éclaircit et laisse à découvert un vallon de peu d'étendue où fument les toits de chaume d'un village. Quelques vergers de pruniers, de cerisiers, de pommiers, fleurissent ou fructifient autour de ce groupe de cabanes. La terre y étale des moissons ou des prairies; des sentiers creusés par les chariots en rayonnent dans diverses directions, pour faire communiquer ces hameaux éloignés entre eux, à travers la forêt éternelle.

Des villes, plus rares encore et plus semblables à des marchés temporaires de bestiaux qu'à des cités fixes, ouvrent leur caranvasérai aux commerçants ou aux voyageurs. Tels sont les sites et tels sont les habitants de la Bulgarie et de la Servie, races trop peu nombreuses pour conquérir, trop indomptées et trop patriotes pour être longtemps conquises. Ces peuples, demi-sauvages quoique doux, semblent avoir été formés par la nature en fédérations dociles, mais indépendantes comme celles de l'Helvétie, pour suivre les vicissitudes des grands empires qui les enveloppent, tantôt romains, tantôt germains, tantôt grecs, tantôt mahométans, mais toujours eux-mêmes, et se retrouvant encore jeunes et sains quand ces grands empires périssent de corruption ou de vieillesse.

XXVII

Ali-Pacha, ce jeune vizir, fils et successeur de Khaïreddin, s'avança sans attendre l'armée du sultan, son maître, pour lui

ouvrir la principale brèche du Balkan, sur la Bulgarie, par le défilé de Nadir-Derbend. Le kral des Bulgares, Sisman, recula devant lui et s'enferma dans Nicopolis, sa place la plus forte vers le Danube. Les plaines sans autres horizon qu'elles-mêmes qui s'étendent du Danube vers la Hongrie apparurent pour la première fois aux Ottomans, qu'elles devaient conduire un jour jusqu'à la capitale de l'Autriche. Sisman, qui ne s'attendait pas au retour si prompt et si écrasant d'Amurat du fond de l'Asie, prévint l'assaut de Nicopolis par une capitulation. Il abandonna la ligue formée entre lui, les Serviens, les Valaques, les Hongrois, et se résigna au tribut, sceau de la conquête chez les Ottomans. A cette condition, Ali lui laissa la couronne des Bulgares. Cette soumission des Bulgares valait plus que la victoire au sultan.

Ali, tranquille de ce côté, marcha sur sa gauche vers le nœud des hautes montagnes où les Bosniens et les Serviens touchaient à l'Albanie. Ses troupes en ramenèrent des troupeaux de prisonniers devenus esclaves et revendus par lui à Sisman. Mais, à peine le vizir avait-il reflué avec son armée vers les Balkans, que Sisman reprit les armes et reconquit son indépendance sur les traces des Turcs. Ali revint sur ses pas, assiégea une seconde fois Sisman, le fit prisonnier avec toute sa famille, et l'envoya chargé de fers à Amurat, pour que le sultan décidât du sort du vaincu.

Amurat, campé alors aux environs de Philippopolis, laissa la vie au kral des Bulgares, et lui assigna un revenu digne de son ancien rang; mais il résolut de gouverner la Bulgarie par lui-même. Toutes les places fortes qui ouvraient ou fermaient la vallée du Danube et les hauts défilés du Balkan reçurent des garnisons et des gouverneurs.

XXVIII

Le kral des Serviens, l'héroique Lazare, fort de la ligue jurée entre son peuple, les Bosniaques, les Hongrois et les Albanais, se retira, comme pour mieux prendre son élan, sur les escarpements des montagnes de l'Albanie. Il en redescendit bientôt avec une armée coalisée supérieure en nombre aux Turcs. Quatre-vingt mille hommes de toutes ces races guerrières des montagnes et des deux rives du haut Danube se déployèrent dans les bassins de la Servie. Amurat, défié ainsi par une nuée de patriotes qui n'avaient de semblables aux Grecs avilis que la religion et la langue, appela, par des messagers à son armée, tous ses vétérans d'Asie. Yacoub et Bajazet, ses deux fils, accoururent avec

de nombreux renforts. Le vieil Évrénos lui-même, ce transfuge byzantin qui revenait du pèlerinage de la Mecque, voulut mourir en martyr de sa foi nouvelle, qu'il avait si vaillamment servie. La renommée et les conseils de ce compagnon d'Othman valaient une armée au sultan. Il dédaigna d'attendre les coalisés dans la plaine de Sophia, dont l'accès lui était facile. Il marcha avec tous ses renforts à l'assaut du défilé de Soulu-Derbend, derrière lequel ses ennemis le défiaient. Parvenu dans le bassin de Ghioustendil, *où le lait et le miel semblaient couler des montagnes de l'Hémus pour son armée,* le sultan s'arrêta pour consulter ses généraux. Évrénos conseilla l'audace, et il en donna l'exemple. Suivi seulement de cinquante intrépides cavaliers, il sortit la nuit de Ghioustendil pour aller reconnaître l'ennemi. Il ne trouva plus que la solitude. Les Serviens, les Hongrois et leurs confédérés s'étaient repliés derrière la Morava, aux confins de la Servie et de la Bosnie, situation qui leur offrait à la fois le développement d'une plaine pour combattre, l'abri d'une rivière, la retraite des montagnes. Évrénos conjura le Sultan d'affronter ces trois supériorités de site avec la confiance de la victoire.

Amurat lui confia l'avant-garde des Ottomans; le grand vizir Ali commandait le premier corps de l'armée; Bajazet, déjà consommé dans les armes, le second corps; Yacoub, le troisième; deux autres corps étaient commandés par Ainebeg et par Saridjé-Pacha; Amurat s'était réservé à lui-même le centre, composé de ses plus intrépides janissaires.

XXIX

Ces six corps réunies n'égalaient pas en nombre l'armée des confédérés, où les Hongrois, les Albanais, les Épirotes, les Bosniaques, les Serviens, chacun sous leurs rois, leurs krals, leurs chefs les plus renommés, étaient descendus à la voix de la religion, de leur indépendance et de leur patrie, pour refouler en Asie ce fléau de l'Europe qui n'avait rencontré jusque-là aucun écueil. L'assiette de leur camp, choisie à loisir et fortifiée par la nature, ajoutait encore à cette supériorité du nombre et des armes. On voyait leur infanterie et leur cavalerie étagées, sous d'innombrables drapeaux, sur les derniers gradins des hautes montagnes qui enveloppent du côté de l'occident, comme les plaines d'un vaste cirque demi-circulaire, la plaine de Cossova.

Cette plaine, longue de dix mille pas, large de cinq mille, offrait à peine assez d'espace pour contenir les évolutions de

cette multitude quand elle y descendrait à la rencontre des Turcs. Le soleil levant, qui se réverbérait sur les flancs des monts d'Albanie et qui rejaillissait sur les cuirasses, sur les casques, sur les lances des Hongrois, éclairait, aux regards d'Amurat et de ses soldats, les nombreux et riches villages serbes et bosniaques, dont les femmes, les filles, les enfants, les vieillards, attendaient leur sort, en priant à genoux sur les collines, de la valeur de leurs guerriers.

Cette proie vivante animait les Ottomans. Ces montagnes, vertes de pâturages, ténébreuses de forêts, chargées de vergers, de troupeaux, de cultures, de populations, leur rappelaient les vallées du Taurus ou du Tmolus qu'ils avaient déjà traversées pour y laisser derrière eux leurs tentes. Mais l'idée d'assujettir ces derniers plateaux de l'Europe occidentale, et d'élever leurs mosquées et leurs minarets à la place de ces clochers et de ces basiliques, les animait de plus d'ardeur encore que la possession de nouveaux territoires. Toute guerre était pour eux la guerre sainte. Ils regardaient ces montagnards serviens et albanais comme des idolâtres qui adoraient des images et des statues, et auxquels ils portaient le Dieu unique et invisible à adorer à la pointe de leurs sabres. Ce n'étaient pas seulement deux races, c'étaient deux cultes qui se mesuraient de l'œil sur deux pentes opposées de la plaine de Cossova.

La rivière séparait encore les combattants.

Amurat, selon le précepte qu'il avait inculqué lui-même à Khaïreddin, son sage vizir, arrêta son armée, avant de l'aventurer dans la plaine, pour délibérer l'ordre de bataille. Ses fils et ses généraux s'assirent sous un platane, autour de lui, comptant de l'œil les ennemis, combinant les manœuvres, se distribuant le sol et les postes dans le combat, et imaginant à haute voix, devant le sultan, les expédients de terreur et de guerre propices à déconcerter ces nués de chrétiens. A défaut d'artillerie pour rompre ces masses, Ainebeg et Saridjé-Pacha proposèrent de ranger en première ligne, devant le front de l'armée ottomane, les six mille chameaux d'Asie qui portaient les tentes, les vivres et les bagages de leurs divisions, afin d'épuiser sur ces animaux les traits de l'ennemi, et jeter l'étonnement et l'effroi dans les rangs des chrétiens par l'aspect et par les gémissements des chameaux, inconnus de ces soldats d'Europe. Cet avis prévalait quand le fougueux Bajazet, plus chevaleresque encore que prince, le combattit avec le dédain d'un héros.

„Les fils d'Othman, dit Bajazet, ont-ils donc jamais craint de

„regarder leurs ennemis face à face? Est-ce donc en s'abritant „comme des femmes derrière des bagages, des éléphants ou des „chameaux, qu'ils ont conquis l'Asie sur des multitudes armées „contre eux de tous les arts et de toutes les armes de la guerre? „De tels artifices sont-ils dignes de la cause divine pour laquelle „nous combattons? N'est-ce pas un aveu de peur, au moment „où le salut n'est que dans le courage? N'est-ce pas douter de „Dieu devant ces profanateurs? Notre confiance en lui n'est-elle „pas notre premier rempart comme notre première force? La „victoire est à celui qui se croit vainqueur, et non à celui qui „craint d'être vaincu.“

Le jeune vizir, Ali-Pacha, confirma Bajazet dans cette ardeur, en racontant au conseil un oracle qu'il avait reçu, pendant la dernière nuit, du livre qui contient le passé, le présent et l'avenir.

„J'ai ouvert, dans mon anxiété, le Coran, dit-il; je l'ai ouvert „au hasard, et mes yeux sont tombés sur ce verset: *O pro-„phète, combats les infidèles et les idolâtres!* C'était un ordre „de ne pas compter nos ennemis, mais de combattre partout où „nous les rencontrerions. J'ai ouvert le livre à une autre page, „et j'ai lu cet autre verset: *Que crains-tu? Souvent une armée „innombrable est vaincue par un petit nombre d'intrépides „guerriers!*“

Cet oracle du hasard, familier aux musulmans, comme il l'était aux chrétiens qui cherchaient le sort dans l'Évangile, ébranla le sultan. Le vieux Timourtasch acheva de le convaincre en représentant le danger que ces animaux effarouchés pourraient faire courir aux Ottomans, s'ils venaient à se débander sous la douleur des coups qui les atteindraient, à se retourner contre l'armée, à rompre les lignes de cavalerie et d'infanterie, et à donner ainsi le signal et le courant d'une déroute. La journée entière s'écoula dans cette délibération, pendant que l'armée préparait ses armes et prenait ses postes pour le lendemain.

Au coucher du soleil, un vent violent d'Occident, qui portait des tourbillons de poussière au visage des Turcs, inquiéta le sultan. Il craignit que ces tourbillons de poussière n'aveuglassent ses soldats et ses chevaux pendant la bataille. Il passa une partie de la nuit en prière, sous sa tente, convaincu que de la journée qui allait se lever dépendrait, pour ses descendants, la conquête ou la perte de l'Europe. Il demanda avec ferveur au ciel de mourir dans la bataille, vainqueur, mais martyr de sa foi.

„J'ai assez de gloire ici-bas, dit-il, il ne me reste à désirer „que la félicité éternelle des élus mourant pour la cause du pro- „phète; qu'elle soit le prix de mon sang.“ Il s'endormit après la prière. A son réveil, une pluie nocturne avait abattu le vent et la poussière; le soleil frappait, à travers une brume transparente, les murs blancs des villages chrétiens adossés aux montagnes d'Albanie.

XXX

Lazare, kral des Serviens; Twarko, roi des Bosniaques, et Jean Castriot, chef des Albanais, qui fut le père du héros Scanderbeg, se croyant, par le nombre et par la site, sûrs de la victoire, avaient rangé avant l'aurore leurs différents peuples en croissant pour envelopper les Turcs après avoir repoussé leur impuissant assaut. Ils étaient si confiants dans leur supériorité, qu'ils avaient différé l'attaque jusqu'au jour, de peur que les ténèbres ne favorisassent la fuite des Ottomans.

Ils s'étonnèrent pour la première fois en voyant le sultan lui-même s'élancer, à la tête du centre de son armée, à l'assaut de leurs retranchements. Leurs corps avancés se fermèrent alors comme deux vastes ailes pour l'envelopper par les flancs pendant qu'ils le recevaient en face. Amurat disparut un moment dans cette mêlée. Yacoub, son fils, accoura avec le flanc gauche au secours de son père, plia sous la masse des chrétiens, et découvrit, en pliant, le centre des Turcs. Bajazet, jusque-là immobile, traverse alors au galop de sa cavalerie la plaine déjà couverte de cavalerie albanaise chargeant Yacoub et cernant son père.

„Il était armé, dit l'historien témoin et combattant à côté de „lui dans cette mêlée, il était armé de sa pesante masse d'ar- „mes, qu'il brandissait comme un marteau dans sa main et qui „brisait les casques. Les Ottomans, encouragés par son exemple, „fendent la multitude confuse de leurs ennemis pour voler au „secours d'Yacoub et de leur sultan. Leurs lames de sabre, „brillantes comme le diamant, devenaient rouges comme l'hya- „cinthe.“

Yacoub, à cette vue, arrêtant enfin la retraite de ses troupes, balaye vers la rivière et les montagnes les Serviens et les Albanais, dont le poids l'avait un moment écrasé; Bajazet, libre de fondre à son tour sur les Hongrois de l'aile gauche des chrétiens, imprime à son corps d'armée l'élan et le poids de sa course; il

traverse de nouveau le champ de bataille, et, lançant sa cavalerie dans les flots, il la précipite pour ouvrir les rangs sur les montagnards ébranlés. Ses spahis comblent, sans les compter, les ravins de leurs cadavres, rompent l'infanterie adossé aux mamelons, se replient à la voix de Bajazet sur le centre où combat le sultan, achèvent la déroute de cette élite des chrétiens, jonchent de morts les bords de la rivière, coupent la retraite des montagnes aux vaincus, immolent tout ce qui résiste et chassent comme des troupeaux, à travers les plaines, des nuées de prisonniers poussés vers leur camp pour être vendus comme esclaves après la victoire.

Un cri de terreur s'élève à cet aspect de tous les villages des montagnes; les habitants s'enfuient dans les rochers et dans les forêts en brûlant leurs toits derrière eux. Amurat, sûr de les posséder, n'essaye pas de les poursuivre; il embrasse son fils et rend grâce à Allah de cet espace couvert le matin de trois peuples et où le soir son regard n'apercevait plus un ennemi. Il avait cherché la mort des martyrs au premier rang de ses janissaires, et il n'avait trouvé que la victoire. Cette victoire, il la devait surtout à Bajazet, celui de ses fils dans lequel revivait le mieux son âme, et par qui son règne devait lui survivre après lui. L'orgueil de ses armes, le zèle de sa foi, la perpétuité glorieuse de sa maison, tout se réjouissait en lui. Dans cette soirée de la plus heureuse journée de sa vie, il parcourut lentement le champ de bataille pour compter les turbans et les casques dont il était jonché, et pour mesurer, au nombre des morts, la grandeur de la lutte et la grandeur de la fortune. Il s'assit enfin sur un tapis sous la tente que ses serviteurs venaient de lui dresser sur les bords de la rivière, après avoir lavé le sang et précipité dans le courant les cadavres des Hongrois qui couvraient l'herbe. On lui amenait, de moments en moments, des bandes de captifs qui imploraient et qui recevaient la vie ou la liberté. Toute sa colère était tombée avec la lutte; il n'aspirait pas à dépeupler mais à soumettre les vaincus. Il estimait en eux le courage qu'il sentait dans sa propre race; il ne méprisait que les Grecs, justement déchus de leur patrie à ses yeux depuis qu'ils étaient déchus de la valeur de leurs ancêtres. L'héroïsme de leur nation lui paraissait concentré dans ces montagnes. Des cœurs libres, des bras forts les défendaient du moins et donnaient de la gloire à leurs vainqueurs.



XXXI.

Les Serviens, en effet, ne le cédaient pas aux Turcs en intrépidité. Ils n'avaient cédé à Amurat qu'en mourant à ses pieds sur le champ de bataille. Leur nombre parmi les morts attestait qu'aucun n'avait fui. Les blessés seuls, couchés dans leur sang, imploraient une mort prompte plutôt que la vie de leurs vainqueurs. Ce peuple avait un cœur rebelle et qu'on pouvait fendre, mais non plier comme le cœur des chênes de ses forêts. Ce jour allait le prouver à Amurat. Il avait tout vaincu, excepté le patriotisme d'un Servien blessé que ses spahis traînaient à la tente du sultan.

Les Serviens étaient gouvernés, comme les Turcomans d'Asie, par des rois ou krals, espèces de nobles chefs de clans ou de villages, vassaux plus ou moins soumis des chefs de la nation. Les factions, comme il arrive toujours dans ces aristocraties indépendantes, déchiraient souvent la nation. Le roi était forcé de se créer à lui-même un parti dans ces partis, et de balancer l'autorité de ces vassaux les uns par les autres. Lazare, le roi ou kral de Servie pendant le règne d'Amurat, avait donné deux de ses filles pour épouses à deux chefs des principales factions du pays, l'un nommé Milosch, dont nous avons vu encore de nos jours les descendants gouverner la Servie, l'autre, Brankowich. Ces deux maisons rivales se haïssaient de ces fortes haines qui se perpétuent dans les montagnes, où les sentiments sont plus héréditaires que dans les plaines. Les deux femmes, quoique sœurs, avaient pris parti dans les rivalités des deux maisons où elles étaient entrées. Leurs colères sauvages agitaient le palais de Lazare. Le patriotisme et l'orgueil étaient les occasions de ces disputes entre les deux sœurs. L'une, Wukaschawa, épouse de Brankowich, accusait l'époux de sa sœur, Milosch, de lâcheté dans les combats et de vendre par des avis secrets l'indépendance de sa patrie aux Turcs. L'autre, nommée Mara, épouse de Milosch, s'indignait de ces calomnies et soutenait l'honneur et la supériorité de courage de son mari contre Brankowich. Dans une de ces animosités de femme, Mara, indignée des calomnies de Wukaschawa contre son mari, frappa de la main sa sœur au visage. L'injure parut aux Serviens barbares ne pouvoir être lavée que dans le sang des deux maris. Brankowich demanda satisfaction par les armes à son beau-frère. Le roi permit le combat. Les deux frères combattirent à cheval sous les yeux de leur père et de leurs femmes. Milosch abattit Brankowich sous son épée au pied de son cheval. En ennemi

généreux, il lui accorda la vie. Cette générosité n'assoupit pas une haine que la honte avait envenimée. Brankowich, à la table du roi devant tous les nobles, la veille de la bataille de Cossova, accusa hautement son beau-frère de trahison envers sa patrie en entretenant des intelligences parricides avec Amurat. „Réponds, dirent le roi et les nobles, qui partageaient les soup-„çons de Brankowich. — Je répondrai demain," dit Milosch. Soit indignation, soit remords, le jeune accusé prit une résolution qui devait ou absoudre sa mémoire, ou immortaliser son innocence. „Bois à ma santé cette coupe pleine, lui dit Lazare, „si tu es innocent du crime dont on t'accuse! — Passe-moi la „coupe, répondit Milosch, au lever du soleil je te prouverai ma fidélité."

XXXII

Le lendemain, Milosch, monté sur un cheval sauvage, combattit en héros, tant qu'il y eut un groupe de Serviens debout dans la plaine. Il fut blessé dans la mêlée, mais la perte de son sang n'épuisa pas son courage. Après la bataille, il se rapprocha de la rivière, la traversa à la nage, attacha son cheval au tronc d'un chêne, sur le bord, et, s'avançant comme un transfuge vers la tente d'Amurat, il demanda à baiser la poussière des pieds du sultan. Le sultan, fier de la soumission d'un gendre du kral, fit lever le rideau de sa tente et ordonna d'introduire le Servien blessé devant lui. Les Tschaouschs ou gardes du sultan obéissent. Milosch se prosterne sur le tapis de la tente, prend dans une de ses mains le pied d'Amurat, comme pour l'approcher de ses lèvres, attire ainsi à lui le corps du sultan, et, de la main droite, saisissant un poignard caché sous sa veste, il plonge sa lame dans le corps d'Amurat.

Amurat s'écrie, les Tschaouschs se précipitent sur l'assassin. Milosch se relève, brandit son arme, étend à ses pieds huit des gardes, s'élance hors de la tente, atteint son cheval, le monte et touche impuni la rive servienne, quand les cavaliers de Bajazet se précipitent à sa poursuite dans les flots, le rejoignent et l'immolent, sur le bord, à la vengeance du sang d'Amurat.

La plaine de Cossova est marquée de trois pierres placées à cent pas de distance, l'une indiquant la tente où Milosch frappa à mort le sultan, les autres la place où il faillit échapper et la rive où il tomba lui-même de son cheval, massacré par les janissaires de Bajazet. La scène est sinistre, comme le crime et

la vengeance. L'ombre des montagnes de Bosnie la couvre de bonne heure d'une teinte de deuil. La plaine résonne comme un sépulcre où les corps de deux armées, ensevelis et consumés par le temps, ont laissé du vide sous le gazon.

XXXIII

Amurat, quoique frappé à mort et n'espérant plus rien que la félicité éternelle du martyr, croyant se venger lui-même sur l'instigateur de sa mort, ordonna, avant d'expirer, la mort du roi des Serviens, Lazare, qu'un de ses cavaliers venait d'amener prisonnier dans sa tente. Lazare n'apprit l'assassinat d'Amurat par son gendre Milosch qu'en voyant le sultan baigné dans son sang et en entendant l'ordre de son propre supplice. Il reconnut tardivement la fidélité de ce patriote servien qui avait sacrifié sa vie, et jusqu'à son honneur, à sa justification éternelle devant sa race.

„Grand Dieu! s'écria Lazare en se livrant aux exécuteurs et „en joignant les mains comme pour rendre grâces; grand Dieu! „tu peux maintenant m'appeler à toi, puisque tu m'as permis de „voir l'ennemi de ma religion, de mon peuple et de ma famille, „mourir avant moi par la main d'un guerrier injustement soup-„çonné!"

Sa tête tomba, à la porte de la tente du sultan, avec les têtes de tous ses parents et de tous ses nobles pris avec lui dans leur fuite. La vengeance rendait les fils d'Amurat implacables. Le deuil couvrit les vainqueurs et les vaincus. Les deux souverains, morts au même instant sur le même champ de carnage, laissaient, l'un, les vaincus sans espoir; l'autre, les vainqueurs sans joie. La plaine de Cossova ne vit pendant trois jours que des funérailles. La barrière de l'Europe occidentale était tombé avec Lazare; mais les Ottomans n'avaient plus de sultan pour achever, sur les bords de l'Adriatique et du Danube, les pensées d'Amurat, arrêté au milieu de sa course. Le sacrifice de Milosch avait donné du temps à sa malheureuse patrie. Son nom devint pour les Serviens ce qu'avait été celui de Judith pour les Hébreux, celui d'Harmodius pour les Grecs. Sa famille illustrée par ce crime ou par cet héroïsme, selon qu'on vit dans son acte un meurtre patriotique sur le champ de bataille, ou un assassinat par déloyauté, resta à jamais populaire dans ces montagnes, et se confondit, dans le lointain du passé et dans les poésies nationales, avec le patriotisme des ancêtres et avec le salut de la patrie. Elle donne encore à présent à la Servie;

plutôt vassale que soumise, les grands citoyens et les grands agitateurs qui s'appuient tantôt sur les Turcs, tantôt sur les Russes, pour confirmer leur ascendant sur leurs compatriotes. Cinq siècles n'ont encore décidé ni la servitude ni l'indépendance des Serviens, toujours également menacés par les deux empires, de Constantinople et de Pétersbourg, qu'ils verront peut-être tomber en ruines du pied de leurs forêts, en conservant l'éternelle jeunesse et l'immuable solidité de leurs montagnes.

LIVRE SIXIÈME

I

Les deux fils d'Amurat, Yacoub et Bajazet, également chers à leur père et aux Ottomans par leur intrépidité à la tête des deux principaux corps de l'armée, pouvaient également prétendre à l'héritage sanglant d'Amurat. L'empire, qui n'était point encore dévolu, par une loi précise, à l'aîné des fils, pouvait se déchirer en pleine campagne entre les deux compétiteurs du trône et venger ainsi les chrétiens par la main même des musulmans. Yacoub n'était pas moins adoré des soldats qu'il commandait que Bajazet. Le suffrage des troupes était aussi douteux que le combat. La couronne, ramassé dans des flots de sang, aurait laissé d'éternels griefs aux vaincus, d'éternelles vengeances aux vainqueurs. L'armée, indécise et proférant déjà des noms différents, menaçait de graves divisions et de grandes séditions celui des deux fils qui aurait saisi le premier l'empire.

Amurat, consterné une première fois par le meurtre de Saoudji, son premier fils et son premier rebelle, avait ajourné jusqu'à la mort la désignation de son fils chéri, Bajazet, au titre de successeur. Peut-être avait-il redouté que cette désignation prématurée n'offensât l'orgueil et n'éveillât la jalousie d'Yacoub. Punir deux fois un fils rebelle ou ambitieux, de mort, lui avait paru un effort au-dessus de son courage; il avait laissé l'événement à la Providence, ou ce crime à commettre à son héritier. D'ailleurs, comme on l'a vu plus haut dans ce récit, par les lettres confidentielles d'Amurat à Bajazet et de Bajazet à Amurat, Yacoub et Bajazet s'aimaient comme deux frères plus qu'ils ne s'enviaient comme rivaux d'empire. Yacoub, irréprochable et obéissant, tenait plus de la vertu d'Alaeddin, son grand-oncle, que de la férocité d'Amurat, son père, ou de l'impétuosité belliqueuse de Bajazet, son frère. Il était accoutumé à reconnaître en lui les préférences d'Amurat et les supériorités du commandement. C'était moins Yacoub que son parti dans l'armée qui

inquiétait le beglerbeg, le grand vizir et le conseil des ministres d'Amurat sur l'avénement possible de Bajazet au trône des Ottomans.

II

Le grand vizir Ali-Pacha, confident de toutes les pensées et dépositaire de toute la puissance du sultan mort, se hâta de convoquer, à l'insu et en l'absence de Bajazet et d'Yacoub éplorés, ce divan ou ce conseil des principaux ministres et des généraux les plus renommés par leur sagesse et par leur autorité dans le camp. Ce divan s'assembla secrètement, la nuit qui suivit la bataille, dans la tente et près du cadavre d'Amurat, qui semblait le présider encore. Les historiens ottomans ne donnent, ou par ignorance ou par discrétion, aucun des motifs qui furent allégués dans ce conseil nocturne; ils citent seulement ce verset du Coran dicté par Mahomet à ses successeurs, passage qui justifiait d'avance les ombrages des sultans montant au trône et les crimes de famille: *Mieux vaut une exécution que la rébellion!*

Ce passage fut évidemment le texte sanguinaire commenté par le vizir et les vieux compagnons d'Othman. Le meurtre de Saoudji, qui n'avait pas laissé hésiter la main paternelle, leur parut, sur le visage inanimé d'Amurat, la confirmation muette du meurtre qu'ils allaient commander en son nom. Quoi qu'il en soit, des Tschaouschs sortirent de la tente impériale avant la fin de la nuit, entrèrent dans la tente d'Yacoub, lui intimèrent, au nom du salut de la foi, l'ordre de mourir, lui laissèrent faire sa prière, et, lui tranchant la tête avec respect, laissèrent son cadavre, étendu sur la terre devant sa tente, instruire l'armée, à son réveil, qu'elle n'avait plus qu'un maître, le sultan Bajazet.

III

La promptitude de cette exécution montrait à l'armée que la race d'Othman n'épargnerait pas même son propre sang pour le salut et pour l'unité de l'empire. Les annalistes grecs prétendent que cet éclair dans la nuit, frappant avant le crime, fut l'origine du nom d'Ilderim (éclair) qui fut donné depuis ce meurtre à Bajazet. Les historiens ottomans contemporains disent, au contraire, que les ordres du grand vizir et du divan prévinrent les indécisions de Bajazet, affligèrent sa tendresse pour son frère innocent et lui coûtèrent à lui-même de longues larmes. Nous verrons plus tard que cet exemple fatal du meurtre d'Yacoub,

qui fait un crime d'être nés aux fils des sultans, et qui charge un autre crime d'assurer la paix du règne, devint, sinon une loi, du moins une barbarie légale du sérail de Constantinople, jusqu'à ce règne généreux et doux d'Abdul-Medjid, qui ramena la politique à l'humanité, en laissant la vie à ses frères et en se fiant à la nature au lieu de se fier aux bourreaux.

IV

La fatalité, cette volonté accomplie du sort, apaisa toute agitation de l'armée à la vue du cadavre d'Yacoub.

Bajazet ne donna pas à ses troupes le temps de réfléchir et de s'indigner contre ce meurtre d'un prince adoré des soldats; il s'élança de la plaine de Cossova jusqu'au cœur de la Servie; cerna, par ses ailes ouvertes et repliées, les restes, retranchés sur les montagnes, de l'armée servienne; reçut promptement la soumission de tous les nobles, et contraignit le jeune roi Étienne, fils de Lazare, à lui jurer fidélité, alliance et parenté en lui promettant sa fille, encore enfant, en mariage.

Libre de toute hostilité en Bulgarie, en Servie et en Épire, Bajazet était rappelé vers le Bosphore et vers l'Asie par les dissensions du palais de Constantinople, où la révolte des fils contre le père et les trahisons domestiques imploraient pour arbitres la loi et le sabre de l'ennemi commun des chrétiens. Revenons aux dissensions intestines de ce palais des empereurs Paléologues.

On a vu qu'Andronic, fils du vieil empereur Jean II Paléologue, et Jean, son petit-fils, avaient conspiré avec le fils d'Amurat, le parricide Saoudji, l'usurpation du trône de leur père et de leur aïeul; on se souvient que les deux empereurs, également offensés, s'étaient juré une égale vengeance de leurs enfants rebelles. Amurat avait accompli son serment en décapitant Saoudji. Le vieux Paléologue avait borné sa vengeance à priver de la vue son fils et son petit-fils en leur faisant verser de l'huile bouillante sur les paupières. Mais les exécuteurs de ce supplice et, peut-être, l'indulgence paternelle, avaient adouci, par connivence, la rigueur de cet arrêt. Andronic et Jean, son fils, n'étaient pas complétement privés de la lumière du jour. Ils en avaient conservé assez pour aspirer encore au trône et au parricide. Enfermés dans un cachot du palais des Blakernes, à Constantinople, Andronic attendrit ou corrompit ses gardes et sollicita, par ses lettres contre l'empereur son père, la pitié et le secours de Bajazet.

Bajazet, malgré son horreur contre le complice de Saoudji,

saisit avec sa rapidité d'instinct et de résolution habituelle l'occasion d'intervenir dans les dissensions de la famille impériale. Il marcha à la tête de dix mille hommes d'élite par les forêts de Belgrade sur Constantinople; la lâcheté des Grecs et ses intelligences avec Andronic lui ouvrent les portes. Il délivre Andronic et son fils; il couronne cet usurpateur et ce traître; il enferme dans une tour du bord de la mer de Marmara le vieux Jean Paléologue et son fils, collègue à l'empire, Manuel.

Bajazet confie à Andronic les clefs de cette prison et le sort des souverains détrônés. A l'exemple des Ottomans, qui suppriment toute rivalité au trône par la mort, Bajazet avait conseillé, dit-on, à Andronic d'achever le crime par la mort de son père et de son frère. Soit scrupule, soit lenteur, Andronic avait hésité. Pendant son hésitation, les soldats bulgares, troupes vénales et indépendantes, à qui la garde de la tour avait été confiée, ouvrirent le cachot dans lequel ils rougissaient de retenir prisonniers leurs deux empereurs, firent approcher une barque du rivage pendant les ténèbres de la nuit; et, voguant avec leurs augustes captifs vers la rive asiatique de la mer de Marmara, livrèrent Jean et Manuel libres à Bajazet. Tout indique que ces Bulgares corrompus ou affidés du sultan n'avaient été que les instruments de sa politique. Après avoir remué l'empire de Byzance par la rivalité du fils contre le père, il lui convenait de l'agiter encore par les revendications du père contre le fils. Il avait ainsi toujours dans ses mains le gage de la guerre domestique dans cette malheureuse et criminelle maison impériale.

Il accueillit le vieillard en souverain dont il adoptait les droits et la vengeance. Il dicta lui-même à Jean et à Manuel, en 1390, un traité pareil à ceux que les généraux romains dictaient aux rois vassaux de l'Asie dont ils se déclaraient les protecteurs. L'empereur s'engageait, par ce traité, à payer annuellement au sultan des Turcs un tribut de quarante mille ducats d'or de Venise, à fournir de plus, au printemps de chaque année, un contingent de douze mille combattants chrétiens à l'armée ottomane pour conquérir en Europe et en Asie des provinces à la foi du prophète, enfin à se reconnaître en état de vassalité envers les conquérants de Brousse et d'Andrinople.

V

A ces conditions, Bajazet conduisit contre la capitale des Grecs, pour y couronner Jean et Manuel, la même armée qu'il avait conduite l'année précédente pour y détrôner ce vieillard.

Andronic n'osa pas tenter la guerre contre le sultan, mais il recourut aux négociations; il demanda le partage de ce reste d'empire. Ce partage, qui l'affaiblissait jusqu'à l'anéantissement, convenait trop aux vues de Bajazet pour s'y refuser. Constantinople reçut avec un docile enthousiasme l'empereur qu'elle avait pleuré. Andronic alla régner sur Thessalonique, sur Rodosto et sur quelques villes de la côte et du golfe qui reconnaissaient encore nominalement la souveraineté des Paléologues.

Sûr de la prochaine décomposition de cette ombre d'empire, Bajazet, rentré à Andrinople, ne garda pas même envers Andronic l'apparence du respect que des souverains se rendent entre eux aux yeux de leurs peuples. Ayant appris qu'une jeune princesse d'Italie d'une beauté célèbre, fiancée avec Andronic, devait traverser le golfe de Salonique pour épouser ce prince et pour régner avec lui sur cette part de Byzance, Bajazet envoya Saridjé-Pacha, son vizir et son amiral, naviguer sur le golfe. Saridjé s'empara de la galère vénitienne qui portait la fiancée et ses trésors, et la conduisit au sultan. Bajazet, ravi des charmes de la jeune chrétienne destinée à devenir impératrice d'Orient, refusa de la rendre à Andronic. Il l'épousa avec pompe à Andrinople et la relégua comme une dépouille de guerre parmi les nombreuses épouses qui ornaient de leurs charmes son harem d'Europe.

VI

Son audace croissait avec sa fortune. Une seule grande ville grecque lui restait à soumettre en Asie. C'était l'antique Philadelphie, capitale d'une principauté byzantine dans la vallée qui confine à Aïdin. Bajazet crut n'avoir pas assez humilié les empereurs grecs tant qu'il ne les aurait pas contraints à combattre eux-mêmes avec lui contre les derniers défenseurs de leur propre empire. Le roi de Servie, l'empereur Manuel et les princes de sa maison furent sommés de se joindre aux Ottomans pour punir Philadelphie de sa fidélité à Byzance. Ces princes obéirent, dit Chalcondyle, en gémissant sur leur servitude. Ils suivirent Bajazet à Philadelphie, et, pour lui signaler leur zèle servile, ils conduisirent eux-mêmes les Grecs à l'assaut de ces derniers remparts grecs.

Bajazet imposa à sa conquête le nom d'Alaschyr, y fit élever des mosquées sur les fondements des églises byzantines, imposa un tribut aux habitants, et consacra ce tribut à l'entretien de la magnifique mosquée qu'il faisait construire, et qui étonne encore aujourd'hui les yeux des voyageurs sur la colline d'Andrinople.

VII

D'Alaschyr, Bajazet, fier de sa victoire, s'enfonça avec sa double armée de Turcs et de Grecs dans la Cilicie-Pétrée, vallées et flancs presque inexpugnables du Taurus, où l'émir mal soumis de Caramanie s'était réplié devant lui. L'émir, tremblant, en obtint le pardon et la paix par la cession de toutes ses villes fortes. Le vieux Timourtasch, compagnon des exploits d'Amurat, reçut le gouvernement militaire de ces citadelles et de ces vallées de la Cilicie. Bajazet lui laissa une poignée de Turcs suffisante pour imposer à ces Turcomans la puissance partout présente du sultan de Brousse. La promptitude de ses mouvements suppléait au nombre; partout présent à l'imagination des peuples conquis, il pouvait impunément s'absenter pour d'autres conquêtes.

On le croyait encore en Cilicie que déjà il était remonté à Brousse, avait traversé avec son armée le Bosphore et creusait un port à Gallipoli pour y rivaliser le port de Constantinople et pour y braver les galères de Venise, de Gênes et des côtes de la Méditerranée. On admire encore, sur les môles avancés de ce premier port militaire des Ottomans, les tours colossales qui le protégeaient. Soixante bâtiments pontés à larges flancs pour porter des soldats et des armes s'y équipèrent bientôt sous les yeux de Saridjé, son amiral. Cette flotte menaça Samos, Lesbos, Lemnos, Chio, Rhodes, Chypre, Négrepont et toutes les îles fortunées de l'Archipel à qui les flots avaient seuls jusque-là gardé leur indépendance, leur religion, leurs richesses.

L'empereur Manuel, sommé une seconde fois par Bajazet de concourir à ses conquêtes contre ses propres sujets, s'humilia sans hésiter devant son maître. Il vint lui-même à Gallipoli apporter, moins en vassal qu'en suppliant, le tribut imposé à Byzance et conduire le contingent d'auxiliaires appelé l'armée du printemps. Négrepont, l'antique Eubée, et l'île de Chio, à peine sortie de ses cendres, virent débarquer les Ottomans, incendier leurs orangers, emmener en captivité leurs vierges et leurs enfants. Ce spectacle consterna les mers et les côtes. Jean Paléologue recouvra quelque énergie par l'excès de la terreur. Il vit, dans l'incendie de l'Archipel, le prélude de l'assaut de Constantinople; il osa réparer ses remparts et élever de nouvelles fortifications sur la mer de Marmara. Le château des cinq tours fut flanqué de deux tours nouvelles qui s'avançaient dans les flots d'un côté, et qui fortifiaient, de l'autre, l'angle des robustes murailles de la ville sur la plaine de Thrace.

A ces symptômes de précautions contre sa puissance, Bajazet sentit ou feignit de voir un outrage. Il avait gardé auprès de lui à Andrinople, en otage, Manuel Paléologue, fils de Jean. Ce jeune homme servait dans les troupes du sultan et sous ses yeux, pour y apprendre, disait l'empereur, le rude métier des armes. Bajazet lui faisait garder, comme à un de ses pages favoris, la porte de son sérail. Il écrivit à Jean Paléologue, que, si les tours et les forts construits récemment à Constantinople n'étaient pas à l'instant rasés au niveau du sol, il ferait crever les yeux de son otage, Manuel.

Le vieillard, forcé de choisir entre l'obéissance ou l'aveuglement de son fils, détruisit ce qu'il venait de construire, et mourut de douleur, d'opprobre et de terreur, dans son palais menacé. Le jeune Manuel, informé avant le sultan, par un messager secret, de la mort de son père, s'évada de Brousse et arriva heureusement à Constantinople pour y revêtir la pourpre impériale. Bajazet, irrité de cette fuite, fit étrangler les gardes du palais de Brousse, coupables de négligence dans la surveillance du prince fugitif. Un nouveau traité, plus humiliant que les précédents pour l'orgueil chrétien, calma les ressentiments de Bajazet. Le sultan exigea que des cadis, ou juges mahométans, rendissent une justice privilégiée à ses sujets dans les murs de Constantinople, où des mosquées s'élevèrent bientôt en face de Sainte-Sophie, comme pour braver de plus près le christianisme des Grecs.

Non content de ces satisfactions, il répandit toute son armée d'Asie, par Gallipoli, dans la Thrace, ravageant les campagnes, imposant les villes, interceptant les routes et insultant les Grecs jusque sur leurs remparts. Les Grecs, emprisonnés ainsi dans leurs murs, n'avaient de libres que leurs soupirs. Bajazet, sûr de leur terreur, et plus sûr de leur lâcheté, entraîna comme un torrent ses deux armées d'Europe et d'Asie contre les Valaques et les Hongrois, peuples belliqueux établis sur la rive gauche du Danube, et qu'il avait désormais pour ennemis, puisqu'il les avait pour voisins. Sa politique, opposée à celle de son aïeul Othman, qui temporisait avec les chrétiens, était de ne rien laisser au temps de ce que la promptitude peut enlever à la fortune. Il la manqua cette fois, par sa précipitation même à la saisir.

VIII

Plus il s'éloignait de Constantinople, ce centre de la mollesse et de la corruption des Byzantins dégénérés, plus il rencontrait

des populations neuves, saines, obstinées, capables de lutter contre ses Ottomans. Les races limitrophes du Danube ont de tout temps bu l'héroïsme avec ses eaux. Les Huns y ont importé une certaine barbarie natale, l'aventureuse intrépidité et le féroce patriotisme des races caucasiennes. Pasteurs comme les Ottomans, amoureux comme eux du désert et du cheval, ce belliqueux compagnon de l'homme, indomptés des Romains, mal assouplis par Trajan, convertis tardivement au christianisme, non par les armes, mais par l'instinct du surnaturel, régis par des rois qui ne conquéraient et ne conservaient le trône que par des exploits, seuls titres au respect de ces peuples, les Hongrois semblaient être placés par la nature entre les dernières montagnes de la Servie et les chaînes montagneuses de la Transylvanie, dans le bassin du Danube, comme une armée appuyée sur deux forteresses, pour fermer aux Tartares la large route de l'Occident. Rien n'est plus semblable au Turkestan que la Hongrie, dont le Danube est l'Oxus; vaste réservoir d'hommes et de chevaux qui tiennent peu à la terre et qui peuvent former des camps aussi facilement que des villes. L'aspect de leurs immenses horizons de pâturages, vus du haut des plateaux de Servie et de Bulgarie par Bajazet pendant ses premières campagnes sous son père, agitait son sommeil en lui offrant des perspectives d'établissement pour ces peuplades indépendantes de Turcomans, trop nombreuses et trop agitées en Asie autour de lui, et qui s'étendraient en liberté dans ces plaines du Danube. Bajazet ne craignait plus rien, autour de Brousse, des Grecs domptés ou amollis; mais il craignait les émirs de la Bithynie, de la Cilicie, de la Cappadoce, de la Colchide, de l'Arménie, de la Syrie, qui pouvaient affecter plus d'indépendance qu'il ne convenait à la suprématie des fils d'Othman. Les déverser sur l'Europe, en inonder les plaines du Danube pour s'assurer à lui-même la sécurité de l'empire en Asie, était donc tout le mobile secret de sa politique. On ne peut nier que cette politique du troisième sultan des Ottomans ne fût aussi naturelle d'instinct que clairvoyante de génie. Elle pouvait se dérober aux Ottomans eux-mêmes sous l'élan de la guerre et sous le prétexte de la foi. Bajazet s'agitait lui-même et agitait tour à tour l'Europe et l'Asie pour établir ce courant des Turcs surabondants sur le Bosphore vers le Danube. Mais il avait mal calculé le degré de résistance qu'il allait rencontrer dans ce débordement systématique des Ottomans. On voit encore, en ce moment, que ces provinces d'au delà du Danube, les dernières à se soumettre aux sultans, ont été les premières aussi à recouvrer ou leur indépendance entière ou leur liberté

fédérale. Cinq siècles n'ont pu les assujettir: les forêts gardent les nationalités.

IX

Ces Madgyars sortis de l'Asie septentrionale et mêlés alors aux Daces, anciens habitants des plaines de la Hongrie, avaient cherché longtemps, à travers la flamme et le sang, leur place dans le nord de l'Europe, comme les Turcs la cherchaient dans le midi. Parmi les dépouilles qu'ils rapportèrent d'Allemagne, de France et d'Italie, ils avaient rapporté le christianisme dans leurs steppes. Une diète ou assemblée des chefs nommait leur roi dans Bude, leur capitale. La Russie, la Pologne, la Bohême, l'Autriche, la Bulgarie, l'Albanie, la Grèce, avaient été tour à tour ravagées par eux. La guerre était leur nature. Ils étaient descendus jusqu'à Zara sur l'Adriatique, qu'ils avaient conquise sur les Vénitiens. Leurs princes, montés par des alliances sur différents trônes, et entre autres sur le trône de Naples, étaient comptés comme de puissants auxiliaires dans toutes les grandes ligues de rois de la chrétienté. Ils portaient la victoire là où ils portaient leur épée.

De récentes anarchies venaient de troubler et d'ensanglanter le royaume des Madgyars. Après la mort d'un de leurs rois les plus politiques et les plus guerriers, le roi Louis de Hongrie, sa fille, nommée Marie, adorée du peuple, avait été proclamée, non *reine*, mais *roi* de Hongrie, pour signifier que la nation, sous une femme encore enfant, voulait un règne viril. Le roi de Naples, Charles, envia cette couronne à cette jeune fille et la détrôna. La mère de la reine, secondée par les nobles madgyars, avait fait assassiner ce compétiteur de sa fille. Les Croates madgyars à demi sauvages des côtes de l'Adriatique enlevèrent les deux reines pour venger la mort de Charles. Ils égorgèrent la mère, et retinrent la fille captive à Albe-Royale dans une tour.

Sigismond, margrave de Brandebourg, qui était fiancé avec Marie avant ses revers, la délivra de sa prison et reçut en récompense sa main et le trône des Hongrois. Ce prince, en qui le politique, le chevalier et le héros s'unissaient pour compléter un grand homme, devait être élu un jour empereur d'Allemagne. Il n'était alors qu'un guerrier posté sur la brèche de l'Europe pour la couvrir contre l'invasion des Turcs. Menacé par Bajazet, abandonné par les Bulgares, les Serviens déjà domptés, il jette aux princes et aux peuples chrétiens le cri d'une dernière croisade défensive, et rassemble de tous ces éléments divers une armée fière de combattre sous lui. Un de ses bâtards, Jean

Huniade, le héros Hongrois qui devait achever après lui le salut de son peuple, était déjà né. La destinée, par un de ces augures qui sont les prophéties des grands caractères, lui présageait déjà dans cet enfant on ne sait quoi de mystérieux. L'enfant était né des amours secrètes de Sigismond et de la belle Élisabeth Morsinaï, dont Sigismond avait conquis le cœur et la patrie dans une de ses expéditions contre les Valaques. Élisabeth avait suivi le roi Sigismond dans sa capitale de Bude sur le Danube. Elle vivait dérobée à la cour du roi et à la jalousie de sa famille dans une chaumière des forêts qui entouraient la ville. Un jour que le petit Huniade, sur l'herbe dans une clairière de la forêt, jouait avec l'anneau de Sigismond, qu'il avait fait glisser du doigt de sa mère, un corbeau, attiré par l'éclat de l'or, s'abattit sur l'enfant, et emporta l'anneau dans son bec à la cime d'un chêne. Un jeune frère d'Élisabeth, Mathias, témoin de la douleur de sa sœur, à qui Sigismond reprocherait peut-être la perte de ce gage d'amour, abattit le corbeau d'un trait d'arbalète et rendit la bague à l'enfant. Ce fut l'origine de ce nom de Corvinus, qui devint plus tard le nom de la dynastie hongroise des Huniades et des armoiries de cette maison royale, où l'on voit un corbeau rapportant un anneau dans son bec.

X

Vingt mille Français, Bourguignons, Italiens, Allemands, Croates, étaient accourus à l'appel de Sigismond pour combattre Bajazet. L'armée du sultan, divisée en plusieurs colonnes, se répandit à la fois dans la Bulgarie, dans la Servie, dans la Valachie. Les montagnes résistèrent, la plaine se soumit; le prince des Valaques, Myrtsché, se reconnut vassal et allié des Ottomans. La Valachie, depuis cette capitulation, fut et resta constamment annexée à l'empire ottoman. Sigismond refoula par ses généraux les assauts des Turcs sur les plateaux de la Bosnie. Les frimas séparèrent les combattants. Les Turcs n'avaient pas encore avancé d'un pas dans cette campagne.

Sigismond, encouragé par cette hésitation des Ottomans, traversa le Danube au printemps de l'année suivante, 1392, et assiégea Nicopolis, le boulevard des Ottomans sur les plateaux avancés du fleuve. Ce fut l'écueil de sa gloire. Bajazet, accouru d'Andrinople, et rappelant à lui tous ses généraux épars en Bosnie, en Albanie et en Thrace, plaça hardiment l'armée chrétienne de Sigismond entre la ville et son camp. Les chrétiens, défiés au moment de saisir leur proie dans Nicopolis, acceptèrent

témérairement la bataille contre ces hordes tartares, qu'ils croyaient bien inégales à leur valeur et à leur tactique. Mais les Turcs, pour unique tactique, avaient leur impétuosité et leur fatalisme religieux. Les Hongrois combattaient pour la patrie, les croisés pour l'honneur, les Ottomans pour répandre l'islamisme. Vingt mille Hongrois, Français, Bohêmes, Allemands, jonchèrent de leurs cadavres la petite plaine de Nicopolis. Au coucher du soleil, il ne restait de la nombreuse ligue de Sigismond que des morts, des esclaves et des fugitifs égarés dans les forêts de la Bulgarie. Sigismond lui-même, n'ayant pu repasser à la nage le Danube débordé, allait tomber sous le sabre déjà levé d'un spahi de Bajazet, quand un de ses chevaliers, Blasius Czereï, reçut volontairement le coup pour son souverain, et, le guidant à pied, quoique blessé, à travers les montagnes jusqu'à Constantinople, ne le ramena à Bude qu'à travers l'Italie.

Le nom de Bajazet suffit après cette victoire pour contenir seul les bords consternés du Danube.

XI

Un messager de Brousse lui apporta sur le champ de bataille des nouvelles d'Asie qui compensaient tristement son triomphe en Europe. Timourtasch, son lieutenant en Bithynie, s'était laissé surprendre par une nouvelle révolte de l'émir de Caramanie. Les troupes de Bajazet avaient été dispersées par le soulèvement de cet émir. Timourtasch était prisonnier des Caramaniens; Brousse menacée tremblait dans ses murailles. Ce soulèvement des Caramaniens sauva la Hongrie. Bajazet traversa avec la rapidité d'une course la Bulgarie, la Thrace, le Bosphore, et reparut avec deux armées victorieuses sur les pentes du mont Olympe. L'émir de Caramanie se repent de son audace, s'excuse et offre des réparations. Bajazet n'écoute plus que sa vengeance, il atteint et défait les Caramaniens dans la pleine d'Akstchaï, prend et enchaîne l'émir Alaeddin et ses deux fils, et les livre à la garde de Timourtasch, qui était leur prisonnier le matin de la bataille.

L'implacable Timourtasch, pour satisfaire sa vengeance, fit étrangler Alaeddin sans consulter Bajazet. „La mort d'un prince, disent les historiens turcs, vaut mieux que la perte d'une province.“ Bajazet se contenta de cette excuse de Timourtasch, et réunit pour toujours la Caramanie à l'empire. Se jetant de là sur la gauche à travers le large noyau de la Cappadoce, entre la mer Méditerrannée et la mer Noire, il soumit les provinces de Tokat, de Siwas, de Kaïsarieh, de Castémouni, de Sinope, baignées au nord par le Pont-Euxin.

Bajazet Kœturum ou l'*Estropié*, qui gouvernait Sinope, s'enfuit avec ses fils et ses chefs auprès de Timour-Lenk (Tamerlan), ce chef et ce vainqueur des nouveaux Tartares, qui commençaient à apparaître dans le lointain comme un reflux de l'invasion d'Alexandre le Grand, de l'Orient vers l'Occident. La fuite de l'Estropié et de tous ces princes au camp de Timour laissa Bajazet devenir maître de toutes les côtes asiatiques de la mer Noire, depuis Sinope jusqu'à l'embouchure de Constantinople. Il donna le gouvernement de Castémouni à son jeune fils Soliman. Cette ville, riche en mines de cuivre, en édifices grecs et arabes, en culture, en renommée littéraire, était la patrie de la fameuse Seïnab, cette Corinne de l'Arabie.

Amisus, aujourd'hui Samsoum, colonie des Athéniens et des Milésiens, capitale sous les Romains du royaume de Pont, fut annexée à ces conquêtes de Bajazet. Les fabriques de toile, de câbles et de goudron qui s'élevaient dans ces colonies commerçantes, sur les rives du Thermodon, enrichissaient le trésor du sultan. Amasie, surnommée la Bagdad de la Roumélie à cause de l'élégance de ses monuments, de ses aqueducs et de ses tombeaux, vit s'élever des mosquées à côté de ses dômes et de ses flèches. Bajazet y vénéra un célèbre vieillard, nommé le scheik Pir-Elias, dont la science, l'éloquence et la réputation de sainteté faisaient la gloire d'Amasie. Ce vieillard, recherché et vénéré peu de temps après par Timour, semblait dominer par sa renommée les conquérants successifs de sa patrie. Une Sapho de l'Arabie, nommée Mihri, qui vivait alors à Amasie, et dont la tombe est encore visitée des poëtes Turcs, atteste que la culture de l'esprit s'étendait même aux femmes dans ces villes turcomanes. Amasie, Éden ou Arcadie des poëtes arabes et turcs de cette époque, avait été choisie par le plus populaire de ces poëtes pour la scène imaginaire des amours de *Ferhad* et de *Schirin*, cette épopée amoureuse et élégiaque des peuples d'Othman. On y montre un aqueduc creusé dans le roc, destiné, dit la tradition, à conduire les flots de lait des troupeaux de la bergère Schirin à la ville. Plus loin, on voit la roche escarpée où une vieille femme mendiante donna à Ferhad la fausse nouvelle de la mort de la belle Schirin, et d'où cet amant désespéré se précipta dans l'abîme pour ne pas survivre à l'objet de son amour et de ses chants.

L'antique ville grecque de Halys, maintenant Kizil-Irmak, illustre aussi par un pont monumental l'architecture arabe et turque du temps de Bajazet. On l'appelle le pont du tombeau de Kouyoun-Baba, du nom d'un philosophe contemplatif turcoman qui

ne parlait jamais, de peur d'interrompre ses contemplations pieuses par des entretiens avec les hommes. Il se bornait à faire entendre cinq fois par jour, aux heures de la prière, un balbutiement semblable au bêlement des brebis, d'où lui vint le surnom de *Kouyoun-Baba* ou du *Père Mouton*. Un vaste caravansérai, hôtellerie gratuite des Orientaux, institution pieuse qui manque à l'Europe, s'élève auprès du mausolée du philosophe.

XII

Bajazet, rassasié de gloire et de conquêtes, rentra avec son armée à Andrinople, corrompu par les mœurs des barbares et des Grecs au sein desquels il avait trop vécu. Sa femme, fille du roi des Serviens, lui enseigna le goût barbare du vin et les avilissantes voluptés de l'ivresse, ce grossier délire des nobles de sa patrie. Les vins de Hongrie et de Chypre lui firent oublier les préceptes de Mahomet, qui avait voulu conserver à ses peuples la supériorité de la raison par la privation des liqueurs fermentées.

Les Grecs, corrompus par d'autres débauches qui ont conservé leur nom et qu'ils avaient empruntées eux-mêmes aux Mèdes et aux Perses, lui enseignèrent de plus infâmes voluptés cherchées contre nature dans la perversion des sexes. Son sérail et le sérail de ses ministres se remplirent non-seulement des plus belles esclaves, dépouilles de la guerre, mais de jeunes enfants d'une beauté suspecte, les uns destinés à la mutilation, comme les eunuques des empereurs byzantins, les autres aux flétrissures du monstrueux caprice des sens. Les débauches de Tibère, dans l'île de Caprée, déshonorèrent le palais du sultan. Ces favoris du sérail passèrent en institution dans les mœurs. Les enfants remarqués par leur beauté féminine furent les rivaux souvent préférés des beautés du harem. Élevés, après ce honteux usage, au rang de pages ou d'icoglans, et de là aux dignités de l'empire, ils perpétuèrent la mémoire et le goût des débauches qui les avaient dotés. Ce vice, qui paraît venir de l'Orient, de la vie guerrière et pastorale et de la polygamie, flétrit de bonne heure la pureté des mœurs des Turcs. D'innombrables eunuques créèrent bientôt parmi eux, à l'exemple du palais de Constantinople, un troisième sexe chargé de la surveillance des femmes et des enfants: privés des sources de l'amour et du courage dans l'homme et ne conservant des passions viriles que les passions froides de la haine, de l'envie et de l'ambition. La loi de Mahomet avait vainement proscrit ces deux dégradations de la na-

ture dans les préceptes formels du Coran. A l'imitation des Grecs de l'époque héroïque, qui entretenaient à Thèbes un corps d'eunuques, et des Macédoniens, qui avaient formé un corps de jeunes gens flétris appelés les *immortels*, les Turcs choisirent, en Géorgie et en Circassie, la fleur de la jeunesse pour en faire des esclaves favoris. Bajazet recrutait, par des tributs d'enfants chrétiens, ses sérails et ses armées. Mais l'esprit militaire, qui se concilie trop bien avec la licence des mœurs, survivait dans le sultan et dans son peuple à ces dépravations. Excepté dans les moments où le vin lui dictait des jugements, surpris à l'ivresse, sa justice était incorruptible et sa discipline impitoyable. Ali-Pacha, son grand vizir, compagnon et complice de ses excès, mais conservant plus de sang-froid dans le délire, ajournait ou corrigeait souvent ses arrêts.

On raconte qu'une vieille femme de Brousse ayant porté plainte contre un de ses pages, accusé par elle d'avoir bu le lait de ses chèvres qu'il apportait à la ville, Bajazet fit ouvrir le ventre au page pour s'assurer, au hasard de tuer un innocent, si le page était coupable.

Une autre fois il fit enfermer dans une maison de Begschehri tous les juges de Brousse accusés d'avoir vendu la justice, et il ordonna de les brûler vivants sous les ruines de la maison. Ali-Pacha, le vizir, ajourna l'exécution et s'entendit avec un bouffon arabe, favori de Bajazet, pour faire comprendre au sultan à jeun la démence d'un tel supplice, en masse, sans distinction de crime ou d'innocence.

„Je viens vous demander de m'envoyer en ambassade à Constantinople, dit l'Arabe à Bajazet.

„— Et pourquoi, répondit le sultan, me demandes-tu un pareil emploi?

„— Pour prier à l'empereur grec de nous envoyer ses moines „pour nous juger.

„— Que veux-tu dire par là? demanda de nouveau Bajazet.

„— Je veux dire, répliqua le bouffon, que, puisque nous allons brûler nos juges qui propagent le Coran, il faut faire venir „à leur place des moines chrétiens qui nous aideront à répandre „l'Évangile."

Cette leçon frappa le sultan. Il s'informa des causes de la vénalité des jugements dans son empire. Ali-Pacha lui dit que l'indigence du juge était la perte du justiciable, et que les juges, pour rester intègres, avaient besoin d'être au-dessus de la corruption par des émoluments fixes et suffisants. Le sultan éleva

le salaire des juges, et organisa une impartiale distribution de la justice dans toutes ses possessions.

XIII

L'âge amortissait les passions de Bajazet, la religion les dompta. La guerre n'avait rien enlevé aux représentants des khalifes, auprès des émirs et du sultan, de leur autorité morale. Le sultan régnait sur le peuple, mais le Coran régnait sur le sultan. Les ministres de la religion conservaient la liberté des conseils, des reproches, de l'anathème même; à la cour, un derviche faisait pâlir un conquérant.

Il y avait alors, dans une solitude aux environs de Brousse, un célèbre scheik arabe consommé d'années, de sagesse et de réputation, nommé Boukara. Investi par le khalife d'Égypte du titre de son délégué auprès du sultan, chargé de ceindre le sabre à Bajazet toutes les fois que ce prince entreprenait une campagne pour la foi musulmane, le vieux scheik possédait la déférence et la vénération de son maître. Il profitait, avec une sainte audace, de toutes les occasions de l'approcher pour lui reprocher humblement, mais sévèrement, les scandales dont ses deux vices, l'ivresse et la débauche contre nature, affligeaient et déshonoraient l'islamisme. Vertueux, éloquent, persuasif, patient comme la vertu qu'il représentait au milieu de la corruption du sérail, Boukara finit par émouvoir les remords de Bajazet. Ce prince, aidé de la science du vieillard, compara sa vie à la pureté du précepte du Coran et rougit de la comparaison.

„Ou Mahomet est un faux prophète de Dieu, lui dit Boukara, „ou tu es toi-même un faux disciple du vrai prophète."

Bajazet frappa sa poitrine et jura au scheik de faire pénitence de ses péchés. Il purgea le sérail des pages déshonorés, et il fit répandre sur le sable les urnes qui contenaient les vins de Chypre et de Tokai. Il était encore dans l'âge où les habitudes n'ont pas prévalu sur la volonté: fougueux dans la vertu comme il l'était dans la guerre et dans le vice, Bajazet pleura sur ses fautes, construisit des mosquées, ces actes de foi en pierres et en marbre, où la vertu des prières prononcées par les fidèles croyants rejaillissait sur la mémoire du fondateur. Ce fut lui qui, pour faire bénir ses campagnes militaires par le Tout-Puissant, conféra au scheik Boukara, vice-khalife, et plus tard à ses successeurs, la fonction de ceindre le sabre aux sultans chaque fois qu'ils partaient pour une expédition militaire.

Vers le même temps, Bajazet, comme pour affronter ou sur-

veiller de plus près Constantinople, fit construire, en face de cette capitale, sur la rive asiatique du canal du Bosphore, la forteresse menaçante de Guzeldjé-Hissar, ou le *Beau Château*. Guzeldjé-Hissar dont les palais et les jardins du sultan couvrent aujourd'hui les ruines, était le premier anneau de cette chaîne dont le château bâti par Mahomet II sur la rive d'Europe devait être le second, et qui n'allait pas tarder à bloquer par terre et par mer la ville des empereurs byzantins.

XIV

Bajazet, cependant, affectait encore la générosité envers ces faibles empereurs. Il sembla combattre pour eux en reprenant Thessalonique sur les croisés italiens, qui s'en étaient emparés pendant cette anarchie de l'Orient, et il restitua cette ville impériale aux Paléologue, bien sûr que leurs dépouilles arrachées ainsi aux chrétiens reviendraient un jour aux Ottomans.

Une formidable invasion de Sigismond, roi de Hongrie, secondé par six mille Français, amoureux d'exploits et de gloire, rappela Bajazet sous les murs de Nicopolis aux bords du Danube. Les plus grands noms de la chevalerie française, le comte d'Eu, connétable de France; le comte de Nevers; Jean-sans-Peur, fils du duc de Bourgogne, encore adolescent; le comte de la Marche, Jean de Bourbon; l'amiral Jean de Vienne; Boucicault, maréchal de France; le sire de Coucy; Guy de la Trémouille, commandaient ces auxiliares français du roi de Hongrie. Le Danube leur portait jusque sous les murs de Nicopolis les vivres et les armes nécessaires à cette lointaine expédition, ainsi que les courtisanes corruptrices de ces camps, chrétiens de nom, débordés de mœurs. Tout tombe devant eux à leur apparition sur la rive droite du fleuve. La Transylvanie, la Servie, la Bulgarie, ravagées par leurs soldats, devinrent des solitudes autour de leurs colonnes, et regrettèrent leurs maîtres musulmans, moins funestes à leurs foyers que ces libérateurs.

Ce corps d'armée, convergeant bientôt au nombre de quatre-vingt mille combattants sous les murs de Nicopolis, assiégea le boulevard des Ottomans. L'intrépide Toghan, général de Bajazet, quoique avec une faible garnison, résolut de périr avec tous les siens sur la brèche pour donner à Bajazet le temps d'accourir à la défense de ses frontières violées. Bajazet, couvert par l'épaisseur des forêts de la Bulgarie, s'avançait en effet sans que l'incurie des Hongrois et des Français soupçonnât sa marche. Le camp des confédérés, fier de son nombre, plongé dans les plai-

sirs, insoucieux de toute discipline, ne fut averti que par le sabre des Azabs, cavalerie légère du sultan, de son approche.

Les Hongrois et les Français, aussi braves qu'ils étaient licencieux, se disputèrent la préséance sur le champ de bataille. Pendant que l'infanterie hongroise, sous les ordres de Sigismond, formait ses lignes et prenait ses positions, la cavalerie française, n'écoutant d'autre ordre que son impatience, fondit sur la cavalerie de Bajazet, joncha la plaine de dix mille cadavres, et massacra même honteusement trois mille prisonniers enveloppés par ses escadrons. Le vieux sire de Coucy conjura en vain, au nom de son expérience, les chevaliers français de borner ce jour-là leurs exploits à cette victoire. Tout conseil parut lâcheté à cette jeunesse enivrée d'orgueil, de courage et de sang. La cavalerie française reprit son élan sans laisser même aux chevaux le temps de reprendre des forces épuisées par ce long carnage. Elle poursuivit les spahis de Bajazet jusqu'au sommet d'une colline qui lui masquait l'armée du sultan. Tout à coup quarante mille lances de l'élite des Ottomans brillèrent aux derniers rayons du soir immobiles devant les escadrons français. Bajazet, à cheval au milieu de cette forêt de lances et de sabres, ne donna pas à son ennemi le temps de réfléchir à sa témérité. Fondant le sabre à la main sur le centre, et lançant ses deux ailes par deux vallons ouverts sur les derrières de l'armée française, il enferma cette cavalerie comme dans un filet de fer. En vain Bajazet leur offrit la vie s'ils voulaient rendre leurs armes.

„Non, non, répondit en leur nom l'amiral Jean de Vienne, „Dieu nous préserve d'échanger contre notre vie l'honneur de la „France; il faut combattre non pour la victoire, mais pour la „mort!“

Tout succomba ou se rendit après avoir combattu avec le dernier tronçon de ses armes.

La nombreuse infanterie hongroise, valaque et allemande, qui contemplait de loin ce massacre, ne tenta même pas de combattre. Sigismond lui-même s'enfuit abandonné de ses Hongrois; le roi des Serviens, allié secret de Bajazet se joignit aux Ottomans. Les chevaliers de Styrie et de Bavière égalèrent seuls la valeur des Français. Ils couvrirent de leurs corps la retraite de Sigismond, et le jetèrent dans une barque que le courant du Danube emporta hors de la portée des traits de Bajazet.

Le fleuve était obstrué de cadavres; soixante mille morts ou blessés jonchaient les prairies de Nicopolis. Les Turcs y étaient aussi nombreux que les chrétiens. Bajazet versa des larmes en parcourant à cheval le lendemain ce champ de bataille. Il jura

de venger le sang ottoman répandu avec tant de profusion par les vaincus. Assis sur le seuil de sa tente, il fit traîner devant lui dix mille prisonniers garrottés deux à deux avec les sangles de leurs chevaux morts. Le comte de Nevers et un jeune noble bavarois, nommé Schildberger, qui nous ont laissé ce récit, furent obligés d'assister derrière Bajazet à sa vengeance.

XV

Bajazet commença par accorder la vie au comte de Nevers et à vingt-quatre des seigneurs ou des pages les plus illustres parmi les prisonniers. Puis il donna le signal du carnage. Chaque prisonnier, conduit par la corde devant la tente, s'agenouillait pour tendre la gorge au sabre ottoman, et sa tête roulait sur la rive du fleuve. Le jeune page Schildberger, déjà couvert du sang de cinq de ses compagnons, allait recevoir comme eux le coup mortel, quand le fils de Bajazet, qui assistait à côté de son père à ce supplice, frappé de la jeunesse et de la beauté du page, se pencha à l'oreille du sultan et lui fit remarquer que cet enfant ne paraissait pas avoir l'âge de mourir. La loi musulmane défendait de donner la mort aux vaincus qui n'atteignaient pas leur vingtième année. Le sultan suspendit d'un signe le glaive et fit ranger à part le page avec quelques autres enfants aussi épargnés. Les chevaliers moururent tous bravement en invoquant, non la grâce, mais le ciel, dit ce témoin oculaire. Le dernier des dix mille s'écria en regardant le comte de Nevers et les vingt-quatre privilégiés du supplice.: „Adieu, soyez témoins que nous versons „sans faiblesse notre sang pour la cause du Christ; aujourd'hui, „nous serons vainqueurs, par notre mort, au ciel."

XVI

Schildberger raconte que ce supplice de dix mille vaincus dura depuis l'aurore jusqu'au déclin du soleil. Quand le sang de ses Ottomans parut assez racheté par ces torrents de sang chrétien, lâchement versé après la victoire, Bajazet, supplié par ses fils et par ses vizirs, accorda la vie aux survivants et les distribua en dépouilles à ses soldats. Le duc de Bourgogne, les vingt-quatre chevaliers et les pages furent conduits, comme esclaves réservés du sultan, et renfermés dans la tour de Gallipoli.

Sigismond, le roi de Hongrie, que les flots du Danube avaient porté à son embouchure dans la mer Noire, et qu'un vaisseau vénitien avait porté de là à Constantinople, passa, quelques mois

après, sur un navire grec, devant la tour de Gallipoli où languissaient ses alliés captifs. Plus heureux qu'eux, il allait rentrer, par l'Adriatique, dans ses États. Les Turcs firent monter les prisonniers sur la plate-forme de la tour pour voir passer le vaisseau de Sigismond: „Viens racheter tes compagnons si tu „l'oses, crièrent-ils au roi en lui montrant ses auxiliaires en„chaînés!“ Sigismond pleura de honte et de pitié et poursuivit sa navigation pour aller mendier, en effet, leur rançon à l'Europe.

On lit dans l'histoire des Hongrois que le roi de France et celui de Chypre envoyèrent à Bajazet de riches tributs pour concourir à cette rançon; que le roi de Jérusalem, Lusignan, offrit dix mille ducats dans un vase d'or antique ciselé d'un prix incalculable; que le roi Charles VI, connaissant la passion des Ottomans pour la chasse au faucon, envoya à Bajazet une volée de faucons dressés par ses fauconniers et de magnifiques étoffes écarlates égales à la charge de six chevaux. On réunit ainsi, de contrée en contrée, deux cent mille ducats d'or, qui parurent à Bajazet un prix suffisant à la rançon de ses prisonniers personnels. Ils vivaient depuis plusieurs années dans sa délicieuse capitale de Brousse, dans un palais voisin de celui du sultan. Plusieurs étaient morts avant l'heure de leur délivrance: le sire de Coucy, de vieillesse, l'amiral, de ses blessures, Boucicault et la Trémouille furent conduits à Venise. Le comte de Nevers, en prenant congé de Bajazet, reçut de lui la remise du serment que les vainqueurs exigeaient ordinairement des vaincus.

„Non-seulement, lui dit dédaigneusement Bajazet, je te relève „de ta parole de ne plus combattre contre moi; mais si tu as de „l'honneur, je te somme de reprendre les armes et de rassembler „toutes les forces de la chrétienté pour me combattre; tu ne „saurais mieux me prouver ta reconnaissance qu'en me procu„rant l'occasion d'une nouvelle gloire.“

Avant de congédier ces chevaliers et ces princes, Bajazet les invita à une chasse dans les vallées du mont Olympe. Cette chasse, qui atteste à quelle prodigieuse magnificence si peu d'années de trône avaient porté la famille d'Othman, était conduite par sept mille porteurs de faucons à cheval et par sept mille gardes-chasse des forêts impériales de l'Olympe. Les chiens étaient revêtus de housses de pourpre et portaient des colliers ornés de pierres précieuses. Les chefs de ces deux services de cour étaient devenus les lieutenants de l'aga ou général des janissaires.

XVII

Pendant que Bajazet jouissait ainsi des délices de sa victoire de Nicopolis dans ses palais de Brousse et d'Andrinople, ses généraux Évrénos et Timourtasch poursuivaient ses conquêtes au delà du Danube et de la Save, et lui-même reprenait ses exigences contre les souverains de Constantinople.

Ali-Pacha, son vizir, cernait depuis plusieurs années Constantinople par une armée campée non loin des murs dans la plaine de Thrace. La ville gémissait d'un blocus qui pouvait l'affamer du côté de terre, et préférait hautement la franche domination des Turcs à une fausse indépendance sous des maîtres qui ne pouvaient plus la protéger.

Timourtasch, revenu de Hongrie, soumettait une à une toutes les villes grecques des bords de la mer Noire qui reconnaissaient encore la souveraineté nominale des empereurs. De là, traversant le Bosphore, il répandait son armée jusqu'au delà du Taurus et jusqu'à l'Euphrate, faisant ainsi remonter, comme à sa source, la puissance des tribus d'Othman.

Bajazet, pendant cette campagne de Timourtasch, s'élança à la conquête de la Grèce continentale, à l'instigation de quelques Grecs traîtres à leur patrie qui lui exagéraient de loin les délices et les richesses de cette contrée. Il passa sans obstacle ces Thermopyles sans défense et asservit un à un les principautés et les duchés que les croisés avaient fondés sur les ruines de la souveraineté des empereurs de Byzance dans les différentes provinces du Péloponèse.

Une des princesses du Péloponèse, veuve de Delwos, prince de la maison d'Espagne, fut dénoncée par ses évêques à Bajazet comme entretenant un amour illicite avec son ministre, le Grec Stratès. Cette princesse, pour prévenir auprès de Bajazet l'effet de ces odieuses délations, accourut au-devant du sultan avec sa cour, ses trésors et une de ses filles, célèbre par sa beauté. Elle offrit tout à Bajazet. Il épousa la jeune Grecque sans exiger d'elle le sacrifice de sa religion. Maître en peu de mois du Péloponèse, il envoya des milliers de prisonniers grecs en Asie et appela en Grèce des milliers de Turcs à leur place, afin de dépayser ainsi les populations, de fondre les chrétiens dans les mahométans, les mahométans dans les chrétiens, pour préparer les bords de l'Adriatique à l'islamisme.

Athènes, devenue depuis son époque héroïque le fief d'une maison de gentilshommes bourguignons, les Laroche, puis le fief d'une maison plébéienne de Florence, les Acciaioli, vit passer

sous son Parthénon le terrible apôtre de l'islamisme, mais ne fut pas encore annexée à l'empire ottoman. Bajazet respecta en elle, non sa gloire éteinte, mais la possession d'un marchand italien qui lui donnait l'hospitalité dans ses murs.

XVIII

Revenu à Brousse et rassasié de félicité et de gloire, Bajazet, si l'on en croit l'historien byzantin Ducas, témoin de ces prospérités, y vivait en Salomon de l'Orient. „Sa résidence préférée, „dit Ducas, était à Brousse. Aucune jouissance ne lui manquait; „ses palais et ses jardins renfermaient tout ce que Dieu a créé „pour réjouir les sens des hommes. Il se réveillait au chant des „oiseaux dans ses forêts de la Bithynie et au murmure des sources „intarissables du mont Olympe. Animaux rares de tous les cli- „mats, métaux précieux, ornaient et vivifiaient ses palais de plai- „sance. D'innombrables esclaves des deux sexes, choisis à l'ex- „quise beauté de leurs visages, ne représentaient à ses yeux que „des attraits pour ses regards. Des chanteurs et des danseuses, „amenés des climats lointains soumis à ses armes, de la Grèce, „de la Valachie, de l'Albanie, de la Hongrie, des îles de l'Ar- „chipel, de Venise et de Rome, chantaient et dansaient selon la „mode de leur pays devant sa cour.“

Un moment corrigé de son goût pour les plaisirs par la voix sévère du scheik Boukura, Bajazet, sans cesse rassasié de délices passait de nouveau ses jours et ses nuits dans les fêtes et dans l'oisiveté. Rien en Europe et en Asie ne paraissait menacer son empire ou sa vie d'aucune vicissitude humaine, quand un messager, parti des bords de l'Euphrate, arriva à Brousse et fit retentir pour la première fois à ses oreilles le nom de Timour. A ce nom, Bajazet se réveilla en sursaut; mais il était trop tard. Les yeux attachés sur l'Europe et sur Byzance, Bajazet avait laissé grossir sans lui opposer de digue, derrière l'Oxus et l'Euphrate, le torrent qui allait submerger son empire et sa fortune.

Racontons ce qui s'était passé dans la grande Tartarie, source intarissable de ces envahisseurs de l'Orient, pendant que le premier débordement de ce bassin d'hommes, avec la première émigration des Turcs, avait assujetti l'Asie Mineure et l'Europe.

LIVRE SEPTIÈME

I

Entre l'Inde et la Sibérie, entre la Chine et la mer Caspienne, s'étend une immense contrée, semblable à un océan solide audessus duquel les montagnes du Thibet s'élèvent comme un cap avancé, et que de rares ondulations de terrain entrecoupent de distance en distance, plutôt comme des vagues qui se renflent sur le niveau d'une mer que comme des chaînes de montagnes qui séparent les contrées et les races d'hommes. Le nom générique de ce plateau élevé du globe est Tartarie. Ce nom comprend, dans sa généralité, d'autres noms qui correspondent aux subdivisions géographiques ou historiques de cette partie la plus féconde et la moins connue du monde: grande Tartarie, petite Tartarie, Turkestan, Mongolie, désert, pays des Mantchoux, terre de la neige, terre du sable, terre des herbes; toutes ces dénominations se fondent dans le nom universel de Tartarie. Un voyageur moderne, entraîné plus loin que le commun des hommes sur cet océan de sable et de neige qu'aucun Christophe Colomb n'a exploré jusqu'à ses dernières limites, le père Huc, apôtre aventureux de la foi, aussi apte à bien voir qu'à bien décrire, donne en ce moment même à l'histoire la peinture la plus grandiose et la plus pittoresque des mœurs immuables des Tartares et des sites monotones de la grande Tartarie. Nous lui empruntons son dessin et ses couleurs. On ne peut comprendre l'invasion de Timour sans avoir sondé la source d'hommes que ce conquérant tartare puisa dans ce bassin de l'Asie Centrale pour la déverser tout à coup sur l'Asie Mineure. Son expédition semble un reflux de celle d'Alexandre aux Indes. L'Europe s'était jetée sur les Indes, la Tartarie débordait sur l'Europe.

II

„La Tartarie est d'un aspect généralement triste et sauvage, „jamais l'œil n'y est récréé par le charme et la variété des pay-

„sages; la monotonie des steppes n'est entrecoupée que par des „ravins, de grandes déchirures de terrain, ou par des collines „pierreuses et stériles. Vers le nord, la nature paraît plus vi- „vante; des forêts décorent la cime des collines, et de nom- „breuses rivières arrosent les riches pâturages des plaines. „Mais pendant la longue saison de l'hiver, la terre demeure „ensevelie sous une épaisse couche de neige. Vers la Chine, la „*Terre des Herbes* se couronne de moissons, et les pasteurs „mongols se voient peu à peu refoulés vers le nord par l'em- „piétement des cultures.

„Les plaines sablonneuses (ou déserts) occupent peut-être „la plus grande partie de la Tartarie mongole. On n'y rencontre „jamais un seul arbre: quelques herbes courtes et cassantes, qui „semblent sortir avec peine de ce sol durci, des épines ram- „pantes, de maigres bouquets de bruyères: voilà l'unique végé- „tation, les seuls pâturages de ces déserts. Les eaux y sont „d'une extrême rareté. De loin en loin, on rencontre quelque „puits profond creusé pour la commodité des caravanes obligées „de traverser ce malheureux pays.

„Il n'y a en Tartarie que deux saisons dans l'année: neuf „mois d'hiver et trois mois d'été. Quelquefois les chaleurs sont „étouffantes, surtout parmi les steppes sablonneuses, mais elles „ne durent que quelques journées. Les nuits cependant sont „presque toujours froides. Dans les pays de charrue voisins de „la Chine, tous les travaux de l'agriculture doivent être accomplis „en trois mois. Quand la terre est suffisamment dégelée, on la- „boure à la hâte peu profondément, ou plutôt on ne fait qu'é- „corcher, avec la charrue, la superficie du terrain, puis on sème „aussitôt le grain; la moisson croît avec une rapidité étonnante. „A peine a-t-on coupé la récolte, que l'hiver arrive avec ses „frimas terribles. C'est pendant cette saison qu'on bat la mois- „son. Comme la froidure fait de larges crevasses au terrain, on „répand de l'eau sur la surface de l'aire, on bat le grain sur la „glace.

„La Mongolie, à cause de ses vastes solitudes, est devenue „le séjour d'un grand nombre d'animaux sauvages. On y ren- „contre presque à chaque pas des lièvres, des faisans, des „aigles, des chèvres jaunes, des écureuils gris, des renards et „des loups. Il est à remarquer que les loups de la Mongolie „attaquent plus volontiers les hommes que les animaux: on les „voit quelquefois traverser au galop d'innombrables troupeaux „de moutons, sans leur faire le moindre mal, pour aller se pré- „cipiter sur le berger. Aux environs de la grande muraille, ils

„se rendent fréquemment dans les villages tartaro-chinois, „entrent dans les fermes, dédaignent les animaux domestiques „qu'ils rencontrent dans les cours, et vont jusque dans l'intérieur „des maisons choisir leurs victimes; presque toujours ils les „saisissent au cou et les étranglent sans pitié. Il n'est presque „pas de village, en Tartarie, où chaque année on n'ait à déplorer „des malheurs de ce genre; on dirait que les loups de ces con- „trées cherchent à se venger spécialement contre les hommes „de la guerre acharnée que leur font les Tartares.

„Le cerf, le bouquetin, le cheval hémione, le chameau sau- „vage, l'yak, l'ours brun et noir, le lynx, l'once et le tigre fré- „quentent les déserts de la Mongolie. Les Tartares ne se mettent „jamais en route que bien armés d'arcs, de fusils et de lances.

„Quand on songe à cet affreux climat de la Tartarie, à cette „nature toujours sombre et glacée, on serait tenté de croire que „les habitants de ces contrées sauvages sont doués d'un naturel „extrêmement dur et féroce: leur physionomie, leur allure, le „costume dont ils sont revêtus, tout semblerait d'ailleurs venir „à l'appui de cette opinion. Le Tartare a le visage aplati, les „pommettes des joues saillantes, le menton court et retiré, le „front fuyant en arrière, les yeux petits, obliques, d'une teinte „jaunâtre et comme tachés de bile, les cheveux noirs et rudes, „la barbe peu fournie, la peau d'un brun très-foncé et d'une „grossièreté extrême. Il est d'une taille médiocre; mais ses „grandes bottes en cuir et sa large robe en peau de mouton „semblent lui raccourcir le corps, et le font paraître petit et „trapu. Pour compléter ce portrait, il faut ajouter une démarche „lourde et pesante, et un langage dur, criard et tout hérissé „d'affreuses aspirations. Malgré ces dehors âpres et sauvages, „le Tartare a le caractère plein de douceur et de bonhomie; il „passe subitement de la gaicté la plus folle et la plus extra- „vagante à un état de mélancolie. Timide à l'excès dans ses „habitudes ordinaires, lorsque le fanatisme ou le désir de la „vengeance viennent à l'exciter, il déploie dans son courage une „impétuosité que rien n'est capable d'arrêter; il est naïf et cré- „dule comme un enfant: aussi aime-t-il avec passion les anec- „dotes et les récits merveilleux. La rencontre d'un lama voyageur „est toujours pour lui une bonne fortune.

„L'aversion du travail et de la vie sédentaire, l'amour du „pillage et de la rapine, la cruauté, les débauches contre nature: „tels sont les vices qu'on s'est plu généralement à attribuer aux „Tartares. Nous sommes très-porté à croire que le portrait qu'en „ont fait les anciens écrivains n'a pas été exagéré; car on vit

„toujours ces hordes terribles, au temps de leurs gigantesques „conquêtes, traînant à leur suite le meurtre, le pillage, l'incendie „et toute espèce de fléaux. Ils sont étrangers à toute industrie; „des tapis de feutre, des peaux grossièrement tannées, quelques „ouvrages de broderies sur cuir, ne valent pas la peine d'être „mentionnés. En revanche, ils possèdent en perfection les fa- „cultés des peuples pasteurs et nomades. Ils ont les sens de „l'ouïe, de la vue, de l'odorat, prodigieusement développés. Le „Tartare est capable d'entendre d'une distance fabuleuse le pas „d'un cheval, de distinguer la forme d'un objet, de sentir l'odeur „des troupeaux ou la fumée d'un campement.“

III

L'immutabilité des mœurs dans ce centre de l'Asie rend le Tartare d'aujourd'hui parfaitement semblable au Tartare du temps de Timour. Rien ne se renouvelle, que les générations, dans ce réservoir humain, inaccessible aux vents et aux ondulations des contrées mobiles de la terre. Le désert les protége contre nos vicissitudes de religion, d'opinion, de civilisation et de mœurs. Ce sont les Arabes du Nord. Ils voient tout changer autour d'eux sans changer eux-mêmes. Attachés par la nécessité de la vie pastorale à la glèbe de leurs déserts, ignorant les villes, habitant la tente au lieu de la maison, parcourant lentement, mais sans cesse, leurs solitudes pour suivre, comme des oiseaux de passage, les saisons, et, pour renouveler les végétations broutées par leurs troupeaux, portant tout avec eux dans le chameau, le cheval et le mouton, leur seule richesse, capables de se rassembler tout à coup en multitudes innombrables à la voix de leurs chefs, pour une guerre ou pour une migration, sans souci de leurs demeures ou de leurs approvisionnements, puisque le chameau porte leur tente, le cheval leurs armes, le mouton leurs vêtements et leur nourriture, nul peuple ne fut jamais aussi apte à multiplier sans limite et à déborder sans obstacle sur les contrées de l'Inde, de la Chine, de la Boukharie ou de la Perse, qui forment, pour ainsi dire, les bords de leur océan. Leur religion primitive, mêlée d'idolâtrie puérile, des sublimes révélations de l'Inde et de la haute philosophie des sages de la Chine, avait facilement cédé au mahométisme, dogme simple et contemplatif importé dans leurs déserts par les souverains de Samarcande, convertis les premiers, de leurs superstitions, à l'unité du dieu de Mahomet.

Telle était la Tartarie mongole, soumise encore aux descen-

dants de Gengis-Khan, quand naquit Timour pour donner un courant à ces multitudes, et pour répandre sur un Orient vieilli la jeunesse renaissante de cette race qui ne vieillit ni ne tarit jamais dans ce berceau des races éternellement primitives.

IV

Son nom de Timour était la prophétie ou la signification résumée de sa mission. Timour (*Dimour* en turc) veut dire le fer ou l'instrument de la mort ou de la servitude sur le monde. Il était fils d'un petit prince nomade de la Tartarie mongole qui gouvernait une de ces nombreuses tribus dont se compose, en Orient, un peuple. Son père, Taraghaï, avait la prétention de descendre de Gengis-Khan, le premier grand conquérant des Tartares et le fondateur d'une dynastie qui s'étaignait deux siècles après sa gloire. Timour naquit l'année 736 de l'hégire, l'année 1335 de notre ère chrétienne. L'histoire, qui ignore les vicissitudes obscures de sa première jeunesse, ne l'entrevoit qu'à l'âge de vingt-sept ans, encore sans empire, mais déjà célèbre par ses exploits parmi les guerriers de la Tartarie Occidentale ou Turkestan. Il est vraisemblable que le jeune Timour avait acquis cette renommée populaire dans les camps de l'émir Houssein, qui régnait sur les tribus des deux bords de l'Oxus, qui combattait contre les Persans et qui résidait dans les villes fortes, frontières de la Tartarie, Balkh et Hérat.

Timour portait déjà à cette époque le nom de Timour-Lenk ou Timour le boiteux. Ce surnom, qui rappelait en même temps son infirmité et sa gloire précoce, lui avait été donné à la suite d'une blessure à la jambe reçue en combattant pour sa patrie. Il s'en parait comme d'un titre d'honneur et l'ajoutait lui-même à son nom.

Soit que le sang de Gengis-Khan qui coulait dans ses veines eût ennobli sa tribu, soit qu'il fût né d'une de ces mères indiennes ou persanes dont la beauté transformait dans les harems de Samarcande l'épaisseur et la rusticité de la race tartare, le jeune Timour n'avait rien de sa tribu que le génie nomade et le courage. Aussi appartenait-il aux Turcs orientaux plutôt qu'aux Tartares proprement dits. Son extérieur et son éducation étaient d'un prince et non d'un pasteur de chameaux. Sa taille était haute, mince et souple comme celle d'un Arabe; son teint, blanc et coloré comme celui d'un Hindou; les traits de son visage, au lieu d'être aplatis comme ceux des Tartares, étaient ceux d'un Grec du type d'Alcibiade. Les yeux bien fendus, le nez presque

aquilin, la bouche modelée, les joues ovales, le front large et élevé, l'intelligence, la force et la grâce dans le sourire; la parure indienne, les armes enrichies de pierres précieuses, les châles de la vallée de Cachemire en ceinture et en couronne autour de la tête, le sabre de Damas, l'arc de corne ciselée sur l'épaule, le carquois orné d'arabesques en relief, le cheval du Nedjed dont la crinière et la queue étaient teintes du suc doré du henné, enfin, deux pendants d'oreilles formés chacun d'une perle ovale flottant sur ses joues, relevaient la beauté à la fois mâle et efféminée de sa personne. Une seule chose contrastait, selon les historiens tartares, avec cette jeunesse et cette grâce de son visage: c'étaient ses cheveux, qui avaient blanchi sur sa tête presque au berceau. Ce phénomène, qui rappelait, disent ses peintres, les cheveux blancs du héros populaire des Persans, Sam, dont les exploits sont célébrés dans le Schahnameh, avait contribué à attirer sur le jeune Timour l'attention et le respect des Tartares. Ils y avaient vu un signe de maturité précoce, indiqué par le ciel dans cette couronne de sagesse sur le front d'un enfant. Ils en avaient conçu l'augure d'une intelligence consommé dans un cœur héroïque. Lui-même se parait de cette disgrâce de la nature comme d'un privilége du ciel. Ces cheveux blancs sur des joues de vingt ans relevaient l'éclat de son teint et imprimaient un caractère étrange, mais plus agréable que disgracieux, à sa beauté.

V

Son caractère était, comme sa physionomie, l'expression de ce contraste entre la tête vieille et le cœur jeune. Sérieux, pensif, ne riant jamais, lent à délibérer, prompt à accomplir, persévérant jusqu'au fatalisme dans sa volonté une fois conçue, persuadé que les événements ne sont pas écrits d'avance dans un incorrigible destin, mais qu'ils sont le résultat de l'action libre des hommes, et qu'ils cèdent à ceux qui savent les interpréter et les tourner à leurs desseins; franc comme la parole humaine, qui, selon les Tartares, doit être la lumière de l'âme; capable d'opprimer, jamais de mentir, de flatter ou de tromper; aimant peu les fables dont se berçait l'ignorance puérile de ses compatriotes; méprisant les bouffons qui vivent de mépris en dégradant en eux la dignité morale de l'homme; passionné pour les philosophes qui cherchent à soulever le rideau des mondes par la science; honorant les vrais poëtes, *ces miroirs de la nature et ces échos vivants de Dieu,* selon ses expressions;

savant en astronomie, en droit public, en histoire, en médecine, en religion, dont il aimait à s'entretenir avec les scheiks les plus vénérés de Samarcande; libéral envers ceux qui prient, parce qu'il croyait, comme Mahomet, une force pour ainsi dire physique à la prière, qui contraint Dieu en l'adorant; lisant beaucoup; écrivant avec force et avec grâce; parlant les trois langues de l'Asie, le turc, l'arabe et le persan; admirateur de la sagesse du code national de Gengis-Khan, dont il associait les prescriptions à celle du Coran; ne se livrant, dans ses loisirs, qu'à un seul divertissement, pensif et calculé comme sa vie, le jeu méditatif des échecs, cet exercice de l'esprit, inventé par le spiritualisme de l'Inde: tel était Timour, né pour gouverner le monde s'il n'avait pas eu à le ravager. La guerre l'avait saisi au berceau pendant les anarchies mongoles, qu'entretenait la décadence de la dynastie de Gengis-Khan. Il ne respirait que la guerre, seule capable, dans sa pensée, de reconstruire et d'agrandir la puissance de sa race. Son point de départ n'était que le commandement militaire d'une tribu obscure de la Tartarie.

VI

Cette tribu, sous son jeune chef, s'illustra par ses exploits sur les frontières du Khorassan. Timour se fit une famille de son armée. Sa renommée y appela les Tartares les plus amoureux de gloire et de dépouilles. Son accueil y attira, même de la Perse, les sofis ou sages, les historiens et les poëtes qui racontent ou qui chantent les grandes actions des héros. Son nom vola bientôt sur leurs récits et sur leurs vers jusqu'aux dernières tentes de la Tartarie. Avant d'être connu il était populaire: toutes les hordes s'entretenaient de lui dans leurs déserts comme d'un guerrier semblable au fabuleux Rustem, comme d'un prophète égal à Mahomet. Il avait conquis les hommes de sa race par ce qu'il y a de plus crédule et de plus irréfléchi dans l'espèce humaine, l'imagination. Fort de ce prestige, il ne manquait à sa fortune qu'une occasion. Elle s'offrit à lui.

L'émir Houssein, souverain de Hérat et de Balkh, était attaqué sur les deux rives de l'Oxus par les Djettes, peuplades barbares qui sapaient les derniers débris de la puissance mongole de Gengis-Khan. Timour vola avec sa tribu au secours de l'émir. Il balaya les Djettes et raffermit le trône de l'héritier de Gengis. Houssein, pour reconnaître ce service et pour s'assurer à jamais un si héroïque allié, donna une de ses sœurs, la belle Tourkhan, honorée du surnom de khan ou de reine, à Timour. Cette union

attacha Timour à la maison royale d'Houssein. Mais sa gloire et son mérite effacèrent bientôt, aux yeux des Tartares, le souverain que Timour semblait rivaliser plus que protéger.

La mort précoce de sa jeune femme rompit les liens du sang qui unissaient les deux princes. La rivalité enfanta l'injustice; les émirs, vassaux de Houssein, se soulevèrent contre leur souverain; Timour proclamé par eux leur chef et leur vengeur, échappa aux embûches du vizir d'Houssein, vainquit ou embaucha ses armées, assiégea Hérat, capitale de son ennemi, y entra par la brèche à la tête des Tartares révoltés et vit les émirs incendier sous ses yeux le palais et massacrer son beau-père et sa dynastie. L'histoire ne l'accuse pas d'avoir voulu ce crime, mais d'y avoir assisté et d'en avoir volontairement ou involontairement recueilli le fruit.

Les trésors, les femmes, les enfants du malheureux Houssein devinrent la dépouille et le jouet de soldats féroces. Timour reçut quatre de ces femmes pour son harem et en épousa deux célèbres par leurs charmes. Les autres épousèrent les principaux émirs compagnons de sa victoire. La voix de l'armée lui décernait le trône qu'il venait de renverser dans le sang et dans la flamme d'Hérat. Cette capitale n'était plus qu'un foyer fumant au milieu d'un désert. Il conduisit l'armée et la population à Samarcande, cette ville si célèbre, située au milieu d'une fertile oasis de la Tartarie occidentale, dont il voulait faire la capitale d'un plus vaste empire.

VII

Le suffrage universel du peuple sanctionnait seul, chez les Tartares comme chez les Gaulois, les droits de la victoire. L'assemblée générale de tous les chefs et de tous les sages des tribus se réunit sous des tentes dans la plaine de Samarcande. Il y fut unanimement proclamé l'héritier légitime de Gengis-Khan et souverain ou khan de tous les Tartares. Le scheik, ou pontife suprême, lui offrit ce qui servait aux Tartares de couronne et de sceptre, le *tambour* qui convoque le peuple et l'*étendard* qui rallie les soldats. On le surnomma *maître du temps et du monde vivant;* on lui remit le sceau de l'empire, sur lequel était gravée cette maxime du Coran: „*La justice est le salut des hommes*,“ grand témoignage de la conscience universelle de l'humanité inscrit sur le cachet même d'un usurpateur.

Vingt-sept dynasties ou souverainetés de la Tartarie et toutes les tribus reconnurent sa suprématie. Il centralisa en lui seul la

puissance civile, politique et militaire de plus de cent cinquante millions d'hommes brûlant du désir de déborder de nouveau de leurs rudes climats sous des cieux plus doux. Cet empire s'étendait depuis le centre de la Russie jusqu'à la grande muraille de Chine, et depuis le Thibet jusqu'à la Perse.

Timour, qui se sentait soulevé au-dessus de l'humanité par cet instinct de débordement de tant de milliers d'hommes, ne le laissa pas s'affaisser. Les années de son règne ne furent qu'une suite de campagnes qui lui soumirent avec le Kharisme, le Kaptschak, la Géorgie, l'Hindoustan, la Perse, l'Irak, la Syrie et l'Asie Mineure, deux cents autres millions de sujets. Ce n'était pas la guerre, c'était l'inondation. Les quarante mille soldats d'Alexandre s'étaient changés en huit cent mille combattants, et un million d'esclaves qui desséchaient la terre sous leur passage. La magnificence de cette cour nomade de Timour égalait la multitude des combattants. Jamais l'Europe ne vit ce nombre, ce faste asiatique, ni dans la migration d'Attila, ni dans celles des Arabes, ni dans la campagne de Moscou, où le conquérant moderne conduisit tant de braves à l'incendie et aux frimas.

VIII

Timour voulait éblouir autant que vaincre. Il savait que le glaive, pour assujettir les hommes de l'Orient, doit briller et frapper à la fois. Le mariage d'un de ses fils, encore enfant, avec la fille d'un des souverains de la frontière persane, lui permit d'étaler dans les fêtes de ce mariage toutes les richesses que la dépouille de l'Hindoustan accumulait dans ses tentes. Un trône d'or, des couronnes de diamants, des urnes pleines de pierreries versées comme l'eau sous les pieds des jeunes époux, des avenues d'encensoirs où fumaient le musc et l'ambre gris; la terre, tapissée à plusieurs milles de distance, de tentures d'or et de soie tissés, la voûte de la tente nuptiale formée par un firmament de lapis, où des diamants incrustés figuraient les constellations et les étoiles du ciel, les rideaux de la tente en or tissé, la pomme de pin qui la surmontait en dehors, ciselée dans un bloc d'ambre fin, attestaient des prodigalités de dépouilles où l'imagination arabe elle-même cède devant la réalité.

IX

Samarcande, centre de ces magnificences, dépôt de ces richesses, s'élevait et s'étendait comme par prodige à chaque retour de ces expéditions. Babylone, Bagdad, Persépolis, Palmyre, Baalbeck, Damas, Constantinople, Rome, Athènes, étaient effacées par ces palais, ces jardins, ces aqueducs, ces mosquées qui s'élevaient tout à coup au milieu des steppes de la Tartarie à la voix de Timour et sous la main des artistes grecs et arabes appelés de leur patrie pour décorer l'habitation d'un barbare.

Au mariage de Timour lui-même avec une princesse captive ramenée du Khorassan, il ordonna la construction de douze jardins réunis bientôt en un seul au bord du fleuve et qu'on appela, à cause de leur luxe et de leurs délices, les *jardins du Paradis*. Il voulut que l'humble village tartare de Kesch, où il était né, portât dans la postérité la trace éclatante de son berceau dans des monuments et dans des fondations éternelles. Une ville rivale de Samarcande s'éleva sur les masures de ce village. Il lui donna le nom de *dôme des sciences et de la civilisation;* il y appela de l'Arabie et des Indes les sages les plus capables d'enseigner la vertu et les arts aux Tartares.

X

La fortune n'avait pas endurci son cœur ni égaré son jugement; il se glorifiait de n'avoir jamais perdu le sens des affections humaines. La mort prématurée de son fils et d'une de ses sœurs qu'il chérissait le plongea dans une mélancolie qui lui fit désirer la mort, puisque la mort faisait de son cœur une solitude au milieu de ses voluptés extérieures. Il ne revint à la résignation et au goût de la vie qu'en lisant les versets consolateurs du Coran, qui enseignent à l'homme à respecter sa propre douleur comme une sage volonté de Dieu supérieure à nos sagesses.

Mais l'ambition parut seule combler en lui le vide de la mort. La rapidité et la facilité de ses conquêtes lui persuadaient que Dieu marchait devant ses armées et lui commandait ainsi d'uniformiser la foi de tous les hommes livrés à d'indignes superstitions. Ses courtisans l'entendaient se répéter souvent à lui-même ce rêve de la monarchie universelle dont les conquérants de tous les siècles ne se réveillent qu'à la mort:

„De même qu'il n'y a qu'un maître dans le ciel, disait-il, il „ne doit y avoir qu'un maître sur la terre. Elle est trop petite „pour satisfaire l'ambition d'une grande âme.“

„L'ambition d'une grande âme, lui dit un jour le scheik de „Samarcande, ne se satisfait pas par la possession d'un morceau „de la terre ajouté à un autre morceau de la terre, mais par la „possession de Dieu, Dieu seul assez grand pour remplir une „pensée infinie.“

XI

La réponse du scheik frappa Timour, mais ne prévalut pas sur son instinct de nomade et de conquérant. Il marcha bientôt à la tête de l'élite de ses tribus aux derniers confins de la Perse, qui n'avaient pas encore été visités par sa colère. Les villes s'ouvraient, les campagnes se dépeuplaient devant lui; la fureur du meurtre semblait l'avoir saisi pour purger la Perse et l'Arabie des vieilles superstitions qui survivaient encore à la religion de l'islamisme. Des milliers de cadavres d'idolâtres traçaient derrière lui la route de son armée. Il ne s'arrêtait avec pitié et avec respect que devant les tombeaux des Imans interprètes de Mahomet, des savants mémorables ou des poëtes illustres. A son entrée dans les villes, il se faisait conduire devant ces monuments, descendait de cheval et invoquait la mémoire de ces grands génies, lumières éteintes de l'humanité. C'est ainsi qu'il toucha du front le sépulcre du grand poëte épique persan *Ferdousi* à Thous.

Bagdad, Tauris, Kars, Djoulfa, se soumirent sans résistance à son approche. Cette fois, au lieu de tourner vers l'orient, il tourna au nord, traversa les royaumes qui séparaient jadis la Méditerranée de la mer Noire, entra en Géorgie, et s'arrêta pour passer l'hiver à Tiflis, capitale de ce royaume, avant de franchir le Caucase.

Les rois de Géorgie et de Schirvan abjurèrent le christianisme pour conserver leurs États. Leurs peuples les imitèrent. Ils remplirent de leurs présents en or, en esclaves, en chevaux, les tentes de Timour. L'Arménie et la Mésopotamie, pour prévenir son invasion, se reconnurent vassales de la Tartarie. Les villes qui tentèrent de résister derrière leurs murailles furent effacées du sol; Timour fit construire, à la place, des tours dont les murailles étaient bâties d'hommes vivants cimentés dans la chaux. Ces pyramides et ces arcs de la mort furent imités plus tard par les Turcs sur les champs de bataille de la Servie et de la Bulgarie. Nous avons nous-mêmes gémi en passant sous ces catacombes en plein jour de la Barbarie.

XII

Pendant qu'il hivernait au pied du Caucase et qu'il conviait des peuples entiers à des chasses gigantesques, images des plaisirs de la Tartarie, Ispahan, occupée par l'arrière-garde de son armée, se soulevait au bruit du tambour d'un forgeron patriote, qui avait levé pour étendard son tablier de cuir. A la voix du forgeron, les Persans immolent trois mille Tartares, et purgent la ville de leurs oppresseurs. Mais Timour y renvoie à l'instant cent mille soldats, avec ordre de lui rapporter chacun une tête de Persan, sous peine de livrer eux-mêmes leur propre tête. Ispahan consternée paya de ce prix la révolte du forgeron. Timour n'excepta que les savants, les religieux, les poëtes, comme Alexandre avait excepté Pindare. La piété, le génie et la science étaient divins à ses yeux. Ces cent mille têtes furent élevées en pyramides maçonnées sur les places de la ville déserte.

Revenu au printemps par la Perse orientale, Timour rasa les grandes villes et chassa devant lui leur population en Tartarie. Il peupla Samarcande des princes du pays de Fars, centre de la Perse antique, après avoir fait semer du sel sur l'emplacement de leurs palais et de leurs jardins.

XIII

Samarcande l'attendait dans les fêtes triomphales qui signalaient chacun de ses retours. Pendant qu'il préparait une expédition immense contre un khan rebelle de la Grande Tartarie, il employa les loisirs de l'hiver à chasser aux cygnes sur les lacs glacés et dans les marais de Bokhara. Ces chasses magnifiques, instituées par Gengis-Khan comme une prérogative sauvage de la souveraineté, servaient à retenir autour du khan les chefs et la jeunesse des tribus, et à les entretenir dans les rudes exercices de la guerre.

Timour, après avoir convoqué le conseil général des vingt-sept royaumes, et appelé sous les armes cinq cent mille cavaliers, entra en campagne avant la fin de l'hiver. Il laissa cette fois sa cour et son harem à Samarcande, pour éviter à ses femmes et à ses filles les fatigues d'une guerre dans les plus âpres climats du pied du Thibet. Une seule femme favorite, et confidente de ses plus secrètes pensées, le suivait dans un pavillon de guerre porté par un éléphant. C'était une captive, fille d'un prince de la race des Djettes, qui avait conquis le cœur du vainqueur de sa famille, et que ses charmes avaient fait sur-

nommer l'*Étoile du matin*. La satiété n'excluait pas ces préférences passionnées dans l'âme de Timour non plus que dans l'âme de Mahomet. Nous en verrons bientôt d'autres exemples dans le harem des sultans musulmans.

A peine sorti de Samarcande, Timour vit accourir au-devant de lui des ambassadeurs du prince qu'il allait détrôner, pour implorer le pardon et la paix. L'usage de la Tartarie voulait que, dans ces occasions, les ambassadeurs parcourussent au galop la distance qui les séparait du khan, et, se précipitant de leurs chevaux à son aspect, parussent se réfugier à son ombre. Ces messagers de paix présentèrent à Timour une lettre d'excuses de leur maître, un oiseau de proie apprivoisé, et neuf chevaux de course, dont de nombreux témoignages attestaient l'incomparable agilité.

Cette soumission ne fléchit pas Timour. Il continua sa route jusqu'à une chaîne de collines qui domine la grande Tartarie. Parvenu au sommet de ce plateau, il contempla l'incommensurable océan des steppes verdoyantes qui s'étendaient sans autres bornes que le ciel sous ses yeux. Chacun de ses soldats apporta en passant une pierre pour élever, à la place où le khan s'était assis, une tour monumentale destinée à rappeler à jamais la réunion de cette multitude d'hommes rassemblés pour exécuter la vengeance d'un seul.

Au pied du plateau, il ordonna une chasse de plusieurs jours dans les steppes pour approvisionner l'armée de gibier et de troupeaux sauvages. Des milliers de bœufs, de moutons, de chameaux et de chèvres suivaient en outre l'armée à une certaine distance, paissant dans les steppes et fournissant le lait et la chair à ce peuple de soldats.

Après les chasses, Timour, monté sur un cheval persan d'une merveilleuse stature, la couronne de rubis sur la tête, et un sceptre d'or terminé par une tête de bœuf dans la main, passa la revue de son armée. Chaque émir et chaque chef de horde descendait de sa selle devant lui, et, tenant son cheval par la bride, se prosternait le front dans l'herbe et bénissait le souverain.

Le saint iman de la Tartarie, le vieux scheik qui avait prédit le premier la destinée encore obscure de Timour, se prosterna à son tour, ramassa une poignée de poussière, et, la lançant du côté où l'on s'attendait à rencontrer l'ennemi, s'écria comme inspiré du ciel:

„Que vos visages soient souillés par la honte et la défaite! „Marche maintenant, continua le vieillard en s'adressant au khan, „marche où tu voudras, tu seras partout vainqueur."



Les trompettes sonnèrent la charge, et l'armée, d'une seule voix, poussa le cri de *Surun!* ou *En avant!*

XIV

Le rebelle, vaincu par la terreur avant de l'être par le combat, s'enfuit, de défaite en défaite, vers le nord jusqu'au fleuve aujourd'hui russe du Volga. Son armée, sa cour, ses esclaves, ses femmes, ses troupeaux, ses trésors, ne purent traverser le fleuve aussi vite que lui. Une nation entière tomba et devint le butin de l'armée de Timour. Le khan s'en appropria l'élite. Les plus belles des captives furent triées pour orner son harem de Samarcande; six mille jeunes gens choisis à la beauté du corps et à la grâce du visage furent réservés pour le service intérieur de ses palais. Chaque émir eut sa part, chaque soldat sa dépouille dans cette distribution des trésors, des troupeaux et des esclaves. L'histoire s'égale au poëme quand elle raconte le luxe des fêtes que Timour donna à son armée sur les bords du Volga.

„Assis en plein soleil, disent les narrateurs du temps, sur le „trône d'or des anciens rois de la Grande Tartarie, entouré des „beautés voilées du harem du khan vaincu, reposant avec complaisance ses regards sur la favorite de son cœur, l'*Étoile du* „*matin*, sur ses fils, sur ses petits-fils, sur ses généraux, re„vêtus de leurs plus riches costumes de guerre et de cour; des „festins incessants réunissaient un million de convives; des „danseuses enivraient les yeux, des musiciens enivraient les „oreilles, des poëtes, le cœur et l'esprit des conquérants. Darius „et Xerxès disparaissaient devant cet Alexandre du désert.“

XV

Au printemps de l'année suivante, il reprit sa course armée vers la Mésopotamie en traversant de nouveau la Perse; Bagdad et Schiras le virent une troisième fois passer. La victoire et l'empire n'avaient point énervé son courage. Vaincre était pour lui plus que régner. Il se plaisait à devancer souvent son armée, suivi de quelques centaines de ses émirs les plus intrépides, et à combattre en simple guerrier contre les princes arabes ou persans qui cherchaient à lui fermer les défilés des montagnes. Dans une de ces occasions, il faillit tomber sous le sabre du schah Mansour, usurpateur des provinces montueuses de la Perse. Le fils favori de Timour, Mirza-Schah-Rokh, se précipita entre le khan et son ennemi, abattit d'un coup de lance le guer-

rier persan, lui coupa la tête, et, la présentant à Timour: „Ainsi, „lui dit-il, doivent rouler aux pieds de ton cheval les têtes de „tous tes ennemis.“ Les Tartares présents à cet exploit frappèrent neuf fois la terre du front en témoignage de joie et d'admiration pour le héros, revivant déjà dans un autre héros.

Timour donna la souveraincté de la Perse reconquise à Miran-Schah, son fils et son vassal, revint à Bagdad sur une galère nommée le *Soleil,* y laissa reposer deux mois son armée, y rétablit la discipline relâchée par la guerre, fit répandre dans l'Euphrate tout le vin qui fut trouvé dans la ville, y reçut les ambassadeurs des sultans de Syrie et d'Égypte, qui cherchaient à l'arrêter par leur soumission, et entra par le grand désert dans la Mésopotamie. Il y signala son passage par sa vengeance contre tout ce qui résistait, par sa libéralité envers les savants, les prêtres, les poëtes des deux religions qui se disputaient alors ces provinces, les chrétiens et les mahométans. Il allait prier indifféremment sur les tombeaux des saints et sur ceux des derviches mémorables. Son culte pour la science et pour la vertu était impartial; était-ce philosophie, était-ce politique? Aucune confidence de l'histoire n'a expliqué ce mystère de la vie du conquérant.

Parvenu, à travers l'Arménie, aux Portes-de-Fer, qui ferment le Caucase, il apprit que le roi vaincu de la Grande Tartarie, Toctamisch, après avoir rallié sa nation derrière le Volga, avait franchi les défilés du Caucase et s'avançait pour renouveler la lutte sur cet autre champ de bataille contre lui. „Tant mieux, „dit-il aux Tartares Uzbeks qui lui annoncèrent cette nouvelle „occasion de gloire; laissons venir Toctamisch et son armée: il „vaut mieux que le gibier vienne de lui-même aux rêts que „d'être obligé de battre les forêts pour le faire lever. Un vieux „faisan ne craint pas le faucon, et, quand la sauterelle est de„venue assez grande pour que ses ailes prennent la couleur du „sang, elle rend coup pour coup au passereau qui veut la dé„vorer.“

Le champ de bataille fut le bord oriental de la mer Caspienne. Sa longue marche avait diminué l'armée de Timour; avant la bataille il passa ses Tartares en revue avec une sévérité minutieuse, examinant si chaque soldat avait son épée, sa lance, sa massue et son filet, dans lequel les guerriers tartares enlacent leur ennemi désarmé. Lui-même, à cheval, à la tête de trente escadrons d'élite, il fondit comme la foudre sur le centre des ennemis rompus, et, précipitant ce centre dans les flots, il vit fuir les ailes bientôt prisonnières de ses cavaliers. Le Volga et le Dniéper,

libres devant lui, le virent, pendant une campagne de cinq ans, ravager la Russie jusqu'à Moscou. Les Russes, qui faisaient déjà trembler les Grecs de Byzance, tremblent devant les Tartares et leur abandonnent leurs provinces, leur marine, leurs richesses, fruits de l'épée comme les conquêtes de Timour.

Il revint par une autre route à Samarcande, où les délices de ses jardins, l'amour de ses femmes, l'entretien de ses lettrés, les éloges de ses poëtes, le délassèrent de cinq ans d'exploits. Avide de tous les genres d'immortalité pour son nom, il employa ses jours de paix à la construction de ces édifices qui portent la mémoire des ambitieux aux siècles reculés, et dont il avait contemplé les ruines à Persépolis. Il éleva un palais de marbre transparent semblable à l'albâtre, qui interceptait le froid et laissait pénétrer une douce lumière dans ses appartements. Des peintres grecs appelés de Byzance en peignirent à fresques les dômes, pages coloriées de l'histoire de ses campagnes. On l'y voyait dans toutes ses fortunes diverses, depuis le gardien des troupeaux du pasteur tartare jusqu'au souverain de la double Asie. Il donna ce palais à une des filles de son fils mort Miran-Schah, nommée Béghizi. Méditant de nouvelles expéditions plus lointaines, et craignant, après sa mort, des dissensions pour l'empire entre ses fils, il investit son fils Schah-Rokh de la souveraineté des provinces persanes, les plus propres, selon lui, à assurer par leur possession la supériorité des armes et de la politique sur les autres. Il distribua à tous ses autres fils ou petit-fils le gouvernement de tous ses royaumes. Bien qu'âgé de soixante-quatre ans, il épousa une jeune fille mongole nommée Toukel-Khanum, et, dans son ivresse pour sa nouvelle et huitième épouse, il lui donna le jardin le plus délicieux de Samarcande, appelé par lui „le jardin qui *dilate le cœur*.“

XVI

Cet amour ne lui fit pas oublier le rêve de tous les conquérants, l'Inde. Il la parcourut cette fois depuis l'Indus jusqu'à Delhi, depuis l'Océan jusqu'au Thibet. Son armée marchait suivie d'un peuple d'esclaves, prix des premières victoires, et qui pouvaient compromettre d'autres combats. Un ordre atroce en livra cent mille à la mort en une seule nuit. Chaque soldat tartare fut contraint d'immoler les siens de sa propre main. Le remords, la pitié, l'indignation, saisirent l'armée; les imans présagèrent la colère du ciel. Timour ne répondit à ce soulèvement de la conscience de ses guerriers que par la conquête et le mas-

sacre de Delhi. Le sang qu'il avait tant répandu l'enivrait. Les hommes, par leur obéissance, lui avaient appris à les mépriser comme la poussière foulée par les pieds de son cheval. La liste de son butin, partagé entre ses soldats après l'assaut de Delhi, et le récit de ses cruautés sur les Hindous innocents de tout crime, feraient douter de l'histoire, si des Européens de l'armée de Timour, témoins oculaires, n'en confirmaient l'authenticité. Or, argent, pierres précieuses, diadèmes, ceintures étoilées de diamants de Golconde, rubis et saphirs de Ceylan, éléphants dressés, chameaux et coursiers innombrables, esclaves des deux sexes, composaient ces dépouilles. Chaque soldat reçut cent esclaves pour sa part, chaque Tartare suivant l'armée en reçut vingt. Dix rangs d'éléphants accompagnèrent les cortéges qui allaient porter les lettres de victoire de Timour aux princes ses tributaires de la Tartarie, du Kaptschak et de la Perse. Il leur distribua par milliers les artistes, les ouvriers, les peintres, les architectes qui avaient décoré l'Hindoustan de leurs travaux, afin qu'ils portassent les mêmes arts, et qu'ils élevassent les mêmes monuments dans la Tartarie. Il dépeupla l'Inde pour peupler les steppes de Samarcande. Les idoles des dieux indiens furent transportées par lui dans sa capitale pour servir de matériaux aux mosquées. Tous les Guèbres ou adorateurs du feu, immolés sur les bords du Gange, teignirent les eaux sacrées d'une couleur de sang. Comme à la fin de chacune de ses expéditions, une chasse aux lions, aux tigres, aux rhinocéros, aux cerfs bleus, aux paons et aux perroquets fut la fête de ses victoires. Descendu dans la mystérieuse vallée de Cachemire, cet Éden de l'Inde, il en savoura quelques jours les délices, y renversa les temples de l'idolâtrie, et revint à Samarcande, ayant accompli en douze mois la campagne de dix ans d'Alexandre.

XVII

Après quelques jours de repos, il se dirigea du côté de l'occident, en inclinant vers la mer Caspienne. Il entra par ces vallées profondes dans le Caucase, citadelle naturelle de ces régions, qu'il voulait assurer à sa race. Les Géorgiens se défendirent contre le dominateur de la Tartarie avec la même constance qu'ils déploient depuis près d'un siècle à se défendre contre le czar, dominateur du Nord. Timour, pour les attaquer corps à corps dans les gorges inaccessibles du Caucase, dont les Géorgiens avaient muré les embouchures par des rochers, employa les routes de l'air. Il fit construire d'immenses corbeilles,

qu'il remplit de soldats, et qu'il fit descendre, par des cordes suspendues à des poulies, jusqu'au fond de ces précipices, à trois ou quatre cents coudées de profondeur. Ses soldats combattaient de là contre les Géorgiens, écrasés sous leurs traits. Timour lui-même, pour donner l'exemple à ses troupes, se fit descendre et hisser sept fois dans ces radeaux aériens. Par des barbaries de la guerre, que nous avons vues une fois renouveler de nos jours en Afrique, il fit enfermer des tribus du Caucase dans les cavernes où elles s'étaient réfugiées, comme des animaux dans leurs terriers. Ces sacriléges contre l'espèce humaine soulevèrent même ses propres Tartares.

Du pied du Caucase, il s'avança sur Sinope et sur Césarée. Ses hordes touchaient pour la première fois aux possessions récentes des Turcs sur les bords asiatiques de la mer Noire. Deux princes de Caramanie et de Kermian, détrônés, comme nous l'avons vu, par Bajazet, et échappés de la prison où les retenait son général Timourtasch, traversèrent toute la Cappadoce et toute la Géorgie, l'un sous le costume d'un bateleur montrant des singes aux villageois, l'autre sous l'épaisse chevelure d'un derviche, qui dérobait son visage aux regards de ses anciens sujets. Ces deux proscrits, altérés de vengeance, parvinrent par ces ruses jusqu'à la plaine de Karabagh, où la nombreuse armée de Timour campait, indécise entre le nord et le midi de l'Asie.

Un troisième prince, dépossédé par Bajazet, le jeune souverain turcoman d'Aïdin, s'échappa également de sa tour, et, exerçant sur la route le métier de danseur de corde, arriva en même temps dans ce refuge des princes expropriés. Timour entendit leurs plaintes, prit prétexte de la vengeance des opprimés et des licences de la cour de Bajazet contre la loi du prophète, pour embrasser leur cause. Les récits qui lui revenaient de toutes parts du rapide accroissement de la puissance des Turcs, ses anciens compatriotes des bords de l'Oxus, offensèrent son orgueil ou tentèrent son courage. Il croyait le monde trop étroit pour deux sultans. Cependant il ne frappa ni sans avertir, ni sans menacer. Des ambassadeurs, chargés de demander à Bajazet raison de sa violence et réparation de ses injustices envers les princes indépendants de sa race, partirent pour Brousse. Ils portaient à Bajazet une lettre impérieuse de Timour.

XVIII

Bajazet, indigné de l'accent de cette lettre d'un barbare qui cherchait encore un empire errant dans l'Asie, tandis que le sien, fixe et affermi, reposait déjà depuis trois générations sur les contrées les plus policées de l'Asie et de l'Europe, ordonna pour toute réponse le supplice de l'envoyé assez audacieux pour venir lui intimer des ordres au pied même de son trône. Les bourreaux allaient exécuter le geste du sultan, quand le grand vizir, le vénérable scheik Boukara et le grand juge de Brousse se jetèrent à ses pieds, et le conjurèrent de ne pas déshonorer leur nation en attentant, même à l'égard d'un insolent Tartare, à l'inviolabilité des ambassadeurs. Bajazet, cédant à leurs conseils et à leurs prières, se borna à injurier les députés tartares, et à leur remettre une lettre empreinte de défi et de mépris pour leur maître.

Au récit de cette offense et à la lecture de ce défi, Timour, qui avait rallié plus de huit cent mille combattants dans la plaine de Karabagh, n'hésita plus à les verser sur l'Asie Mineure. Il s'avança, suivi de cette innombrable multitude et de troupeaux qui couvraient derrière lui des provinces entières, vers Siwas, première grande ville forte de l'empire ottoman.

Siwas, autrefois Sébeste, ville opulente de la Grèce asiatique, détruite et rebâtie par l'invasion du sultan seldjoukide Alaeddin, ouvrait l'empire de côté. Entourée de larges fossés pleins d'eau courante, murée de remparts d'une prodigieuse épaisseur, peuplée de cent cinquante mille âmes, défendue par d'intrépides Arméniens, elle semblait défier tout assaut d'une multitude tartare sans artillerie de siége pour ébranler ses murailles. Timour s'arrêta un moment comme irrésolu à l'aspect de ce boulevard de l'empire. Mais il suppléait à l'art de la guerre par le nombre de ses soldats; prodigue d'hommes, que l'intarissable source de la Tartarie renouvelait sans cesse dans son armée, il attacha des milliers de mineurs aux rochers qui servaient de fondements aux murailles; il vida les fossés par des canaux creusés au-dessous de la ville; il abattit les forêts de noyers voisines pour étayer, par ces troncs d'arbres, les galeries souterraines ménagées sous les fondations des murs; puis, allumant des bûchers près des tours minées de la ville, il vit le sol manquer sous leur poids et les engloutir dans la flamme et la poussière.

Vingt jours et vingt nuits lui suffirent pour ouvrir sur ces débris d'énormes brèches à ses soldats. Siwas, nue et tremblante devant lui, n'attendit pas l'assaut et se résigna à son sort. Timour promit seulement d'épargner la vie des musulmans et

des chrétiens, et de se contenter de leur servitude. Mais à peine entré dans Siwas, il l'inonda du sang de ses défenseurs. Soit colère, soit politique, sa férocité fit frémir l'Orient. Quatre mille Ottomans furent ensevelis vivants jusqu'au cou, et attendirent ainsi la fin de leur vie et de leurs tortures, spectacle digne de la brutalité des Tartares et que les bêtes féroces ne se donnent pas à elles-mêmes dans leurs carnages.

Les chrétiens, jetés par couples dans des fosses recouvertes d'un plancher de bois, et surchargées ensuite de terre, prolongèrent pendant des jours inconnus leur agônie souterraine sous les tentes des Tartares, qui entendaient leurs gémissements. Les braves furent tués pour que la contagion de leur courage ne gagnât pas les lâches; les lâches moururent par leur lâcheté qui les rendait indignes de vivre. Tout prétexte était bon à la mort. Timour fit immoler jusqu'aux infortunés lépreux des léproseries de Siwas, pour que leur infirmité ne se communiquât pas à ses Tartares, chez lesquels elle était inconnue. A l'exception des enfants mâles propres à l'esclavage, de leurs jeunes filles propres aux harems, la population tout entière fut tarie dans son sang. Un des fils de Bajazet, qui gouvernait Siwas, et qui avait combattu en fils et en héros l'ennemi de son père et de sa race, ne survécut quelques jours que pour contempler le long supplice de ses compagnons d'armes. Traîné par des cordes sur la pierre des chemins, derrière le cheval de Timour, sa tête, coupée par l'ordre du vainqueur, fut livrée aux aigles de l'Arménie.

XIX

A cet écroulement de sa frontière, et à la nouvelle du supplice de son fils, Bajazet-Ildérim, retrouvant sa promptitude dans son danger et sa valeur dans son âme, se hâta de rappeler de Constantinople, d'Andrinople, de toutes ses provinces d'Europe et d'Asie les armées qui cernaient Byzance et qui avaient fait trembler la Hongrie. Il descendit du mont Olympe dans les vallées qui mènent à Siwas, à la tête de tout ce qui pouvait porter une arme dans sa nation. Mais l'image de son fils, vaincu et massacré, marchait devant lui. Sa tristesse paraissait d'avance le pressentiment de sa fortune. Ses généraux et ses courtisans reconnaissaient son courage, mais ne reconnaissaient plus sa confiance et son humeur. Tout lui était tristesse et présage sur la route; ayant entendu un soir un berger qui jouait de la flûte et qui chantait en gardant ses chameaux dans une vallée de la mer de Feuilles:

„Ah! lui cria mélancoliquement Bajazet, ne me chante à „présent d'autre chanson que celle-ci, la seule que je me chante „à moi-même dans mon âme: *Sultan! tu ne devais pas laisser „tomber Siwas, ni périr ton fils!*"

XX

Cependant Timour, après la conquête de Siwas, s'était un peu détourné de sa route directe sur la Bithynie pour marcher sur Alep, où il avait à venger quelque vieille injure du sultan d'Égypte, maître alors de la Syrie. Toutes les troupes de l'Égypte, de la Syrie et de l'Arabie couvraient Alep. L'aspect des éléphants de Timour, du haut desquels les Tartares, instruits par des transfuges grecs des arts de Byzance, lançaient des gerbes de feu grégeois, étonna les Égyptiens. Les éléphants, d'abord immobiles comme un mur, s'ébranlent à l'ordre de Timour, qui les dirigeait lui-même. Animés de la fureur du combat, et partageant la cause et la passion des hommes, ces monstres, invulnérables aux traits des Arabes, enlevaient les Égyptiens noués dans leurs trompes, les lançaient sur leurs compagnons, les piétinaient sous leurs pieds, les écrasaient sous leurs genoux, et ouvraient ainsi, comme des pionniers, une large route aux Tartares.

XXI

L'armée égyptienne, ainsi enfoncée au centre et noyée aux ailes par deux cent mille cavaliers tartares, se précipita avec une telle démence de terreur vers la ville, que les fossés furent comblés de vivants et de morts entassés sous les remparts, et que Timour, faisant passer ses éléphants sur ce pont de cadavres, entra sans abaisser d'autre pont dans Alep. Le 30 octobre 1400, Alep fut submergée comme Siwas par ce déluge de la Tartarie. Tout ce qui ne put pas fuir dans le Taurus, dans le Liban ou dans le désert, périt sous le fer ou tomba dans l'esclavage des hordes de Timour. Comme partout cependant, Timour sauva et protégea les lettrés de la ville conquise. L'élite de la pensée et de la sagesse humaine lui paraissait faire exception à cette humanité qu'il méprisait jusqu'au néant.

Quelques jours après la conquête et l'extermination de la plus grande partie de la population, il monta sur la plate-forme de la citadelle, et se délecta du riche paysage des jardins, des eaux, des collines et des montagnes de neige de l'horizon syrien d'Alep. Il convoqua là, autour de lui, les savants, les poëtes et

les religieux de cette ville célèbre par la culture des lettres arabes, et il s'entretint familièrement non en maître, mais en disciple avec eux; puis, dans une conversation enjouée, il leur adressa quelques questions captieuses dont la réponse, si elle n'était pas une adulation, pouvait être un danger pour ces sages.

„Résolvez-moi, leur dit-il, des doutes que les sages de mes „écoles de Samarcande n'ont jamais su éclaircir pour moi.“

Tous se rejetèrent le périlleux honneur de répondre au vainqueur d'Alep. L'historien Ibn-Schohné accepta seul le dialogue.

„Quels sont ceux, lui demanda le khan, qui ont été les martyrs aux yeux du ciel dans la bataille sous vos murs?

— Ce sont ceux, lui répondit l'historien, en empruntant un mot du prophète lui-même dans le Coran, qui ont combattu pour la parole de Dieu.“

Timour se contenta de l'ingénieuse équivoque qui laissait Dieu juge de la justice de la cause musulmane de deux côtés. Il sourit, et montrant de la main aux lettrés d'Alep sa jambe estropiée et la maigreur de son corps usé par la guerre et la vieillesse:

„Regardez, leur dit-il, je ne suis que la moitié d'un homme, et pourtant j'ai conquis l'Irak, la Perse, et les Indes.

— Rends-en gloire à Dieu, lui répliqua le mufti d'Alep, et ne tue personne.

— Dieu m'est témoin, dit avec une apparente sincérité le destructeur de tant de millions d'hommes, que je ne fais mourir personne par volonté préméditée; non, je vous le jure, je ne tue personne par cruauté; mais c'est vous qui assassinez vos âmes! Allez, je vous garantis vos vies et vos biens.“

L'heure de la prière du soir étant venue pendant l'entretien, il pria, se prosterna, s'agenouilla comme un simple croyant avec eux.

XXII

Lui-même ne pouvait plus contenir le torrent qu'il avait déchaîné. De nouveaux corps de son armée, se succédant les uns aux autres pendant vingt jours, saccageaient malgré lui, dans la ville conquise, ce que les premiers avaient épargné. Pendant que Timour, suivant l'usage de la Tartarie, célébrait le festin de la victoire dans le palais d'Alep, les cris des habitants égorgés se mêlaient au chant de ses musiciens et aux hymnes de ses poëtes. Timour sortit pour réprimer le carnage.

„Qu'on épargne, dit-il, les chrétiens et les musulmans, je ne

„fais la guerre qu'aux idolâtres et aux assassins de leurs âmes: „ce sont leurs têtes seules qui doivent construire la pyramide „qu'on va élever en mon nom.“

Il contourna, en quittant Alep, les bases du Liban, et s'avança, par la vallée du Bkaâ, vers Baalbeck, ce prodige inexpliqué du désert. Les gigantesques monuments de Baalbeck, dont il attribua la construction aux démons ou génies, ne pouvant les attribuer à des hommes, lui parurent dépasser ceux de Persépolis. Il éprouva de l'envie contre les souverains inconnus de ces mystérieux édifices. „Les hommes, dit-il, ont-ils donc dégénéré, ou „les pierres ont-elles végété après avoir été arrachées des car- „rières?“ Les monuments de Samarcande lui semblaient mesquins auprès de Baalbeck et des ruines de Palmyre.

Son avant-garde touchait déjà, après avoir traversé l'Anti-Liban, à la plaine de Damas, plaine semblable à une Tartarie, arrosée, boisée et féconde. Il la contempla avec ravissement du haut des collines qui lui servaient de ceinture du côté du nord. L'armée égyptienne épouvantée rentrait une seconde fois dans ses portes.

Jamais ville ne fut plus faite pour être contemplée d'en haut, et pour tenter l'ambition d'un conquérant. Entourée d'une ceinture de jardins verdoyants dont les abricotiers jonchent le sol de leurs fruits dorés, et dont sept rivières arrosent les pelouses, à une courte distance des montagnes de l'Anti-Liban qui servent d'un côté de sombres murailles à ce jardin de la Syrie; ouverte de l'autre côté sur le désert sans horizon plein de mystère et au fond duquel l'imagination ne s'arrête qu'à Babylone ou à Bagdad, Damas, enceinte de murailles de marbre blanc et noir, dentelée de créneaux, surmontée de tours, élançant comme des tulipes d'albâtre et d'or ses dômes et ses minarets dorés dans un firmament toujours libre, effaçait Samarcande, et présentait aux yeux de Timour la capitale merveilleuse qu'il avait rêvée pour la Tartarie. Damas avait de plus, pour lui, un caractère qui joignait la superstition au prestige. C'était une ville sacrée; c'était le séjour et le tombeau de ces khalifes ommiades, successeurs du prophète, dont il avait lui-même adopté la foi, et dont il voulait étendre l'empire sur toute la terre. Il resta longtemps en extase, en prière et en adoration devant cette apparition de la ville sainte. En se relevant de cette contemplation muette, il donna à son armée les postes et les mouvements que lui indiqua à lui-même son coup d'œil exercé par tant de siéges et de combats. Il ne doutait pas d'une prompte capitulation.

XXIII

Cependant une trahison domestique suspendit quelques jours sa victoire. Un jeune insensé, Mirza Houssein, son neveu, séduit par on ne sait quelle ambition chimérique, ou poussé à l'ingratitude par un mécontentement de cœur, quitta son camp pendant la nuit, se présenta aux portes de Damas, comme un transfuge qui venait combattre avec les Arabes contre les Tartares, et fut accueilli en libérateur dans la ville. On le promena, suivi d'un cortége royal, dans les rues de Damas. Le peuple crut opposer en lui un rival au maître du monde. L'illusion ne tarda pas à s'évanouir. Les fleuves taris par le détournement des eaux, les murailles minées par des excavations souterraines, un moment soutenues par des piles de bois et bientôt incendiées sous leurs fondements, ouvrirent, comme à Siwas, la route aux Tartares. Houssein, livré à son oncle par le peuple pour en obtenir merci, fut traité par Timour en insensé plus qu'en parricide. Le khan se borna à lui faire infliger, en sa présence, le supplice humiliant du bâton sur la plante des pieds; il le renvoya après libre à sa mère, sœur de Timour.

Un million de ducats d'or racheta la vie du peuple. Le gouverneur et la garnison de la forteresse subirent la mort, pour avoir retardé de quelques heures la fortune du conquérant. Les lettrés, les religieux, les artistes, les ouvriers consommés dans la fabrication des armes, furent envoyés en masse à Samarcande, pour civiliser, dans la Tartarie, ce même Orient qu'il ravageait dans la Mésopotamie.

Mais ici, comme à Alep, la politique du fondateur de Samarcande fut éludée par la férocité de ses soldats. L'armée que Timour retenait sous différents prétextes hors des murs s'y engouffra un jour malgré lui, sous prétexte de venger la cause du khalife Ali contre Omar, massacra la population presque entière et incendia la capitale de l'hérésie sous les yeux du khan.

„Les maisons et les palais de Damas étaient alors, disent les „témoins de cette grande ruine, construits en terre, en pierres, „en marbre jusqu'au premier étage, la partie supérieure des édi„fices était construite en bois précieux sculptés. Ces bois s'allu„mèrent comme un bûcher préparé et desséché par les siècles; „un brasier de sept lieues de circonférence flotta pendant sept „jours et sept nuits, comme une mer de feu, ondoyant avec ses „flammes de toute couleur, au gré des vents, sur la plaine envi„ronnante. Le cyprès, le sandarac, le sumac, le cèdre, bois ou „vernis odorants qui décoraient ces palais, répandirent, avec

„leur fumée dans l'air, une odeur de parfum qu'on respira jus-„qu'à Palmyre et à Jérusalem. C'était l'encens de ce sacrifice de „sang et de feu à la barbarie.“

XXIV

Timour le contempla avec tristesse; il n'osa pas sévir contre la superstition de son armée; mais il voulut sauver au moins la grande mosquée des khalifes ommiades, temple jadis chrétien, devenu, comme Sainte-Sophie de Constantinople, un temple de l'islam. Il s'y porta avec sa garde pour éteindre le feu; il était trop tard. L'ardeur de l'incendie avait déjà fondu le plomb qui recouvrait le dôme. Des torrents de ce métal liquéfié tombaient sur les murs et interdisaient l'approche aux soldats. Le dôme s'écroula sur les fondations, et ce chef-d'œuvre de l'architecture arabe disparut pour jamais de l'horizon du désert. Il ne resta debout qu'un seul minaret, détaché de la mosquée, et dont la flèche existe encore. C'est au sommet de ce minaret que les traditions arabes des musulmans assignent l'apparition de Jésus-Christ, à la fin des siècles, quand il viendra faire la séparation des justes et des impies dans la vallée de Josaphat.

XXV

Timour, après ce désastre, expiation de sa victoire, reposa, selon sa coutume, son armée dans la plaine de Damas appelée *un des quatre paradis* du globe. La plaine de Damas, ombragée de ses vergers, rafraîchie de ses eaux courantes, la vallée de Bevivan, en Perse, la vallée de l'Euphrate, au-dessous de Bagdad, et enfin la plaine grasse et humide de Samarcande, étaient aux yeux des Tartares les quatre paradis promis à leur nation. Ils se complaisaient à les traverser et à y faire halte tour à tour.

Pendant cette halte de son armée dans la plaine syrienne, il traversa le désert de quarante jours avec un corps d'élite, et courut assiéger Bagdad une troisième fois révoltée. Sa vengeance fut cette fois sans pitié. Les cent mille Tartares qui l'avaient suivi au siége de Bagdad reçurent ordre de lui apporter chacun une tête des révoltés. Tout périt, depuis l'âge de huit ans jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, dans Bagdad; mais il sauva encore les lettrés, les artistes, les ouvriers, les prêtres, les poëtes, les historiens, les savants, tout ce qui donne l'intelligence ou l'immortalité à la race humaine.

Pour accomplir avec lui les saints pèlerinages aux tombeaux

des khalifes, il fit venir, de Samarcande à Bagdad, sa sultane favorite, l'impératrice Toumanaga, sa fille chérie Beghsyaga, et sa cousine Tadékin. Ces femmes, préférées de Timour, lui apportèrent de Samarcande des vêtements brodés de perles, et répandirent sur sa tête, comme la poussière, les diamants de l'Inde dont il les avait lui-même comblées à son retour de Golconde.

XXVI

De là, ralliant autour de lui tous les corps de son armée commandés par ses fils, ses petits-fils, ses neveux, ses principaux khans, il reprit sa course interrompue vers la presqu'île bornée par la Méditerranée et la mer Noire, et campa, non loin des ruines de Siwas, sur la limite de l'empire ottoman. Quelques lettres, inutilement échangées entre Bajazet-Ildérim et Timour, au lieu d'éteindre la guerre imminente, l'aigrirent et l'envenimèrent. Timour répugnait à attaquer, dans les Turcs du même sang que lui, des champions de la foi du prophète, qui combattaient comme lui pour le triomphe de l'islamisme. Cette guerre lui semblait une sorte de guerre civile aussi impolitique dans ses résultats qu'impie dans sa victoire. Il est impossible de méconnaître que la négociation qui précéda la lutte fut modérée, patiente, conciliatrice du côté de Timour, violente, absolue, injurieuse du côté de Bajazet. Pour honorer les derniers ambassadeurs de Bajazet et, peut-être, pour leur donner une idée imposante de sa force, il ordonna, en leur présence, une grande chasse tartare sur les deux rives de l'Araxe, fleuve limitrophe, qu'il tardait encore à franchir. Des plaines, des montagnes, des provinces entières furent cernées, dans cette chasse, par un cordon continu de l'armée tartare, rangée sur dix hommes de profondeur. Ces troupes, en se resserrant, amenèrent, aux pieds du khan et des ambassadeurs, des nuées de gibier et de bêtes féroces qui tombèrent sous les flèches des émirs. Les envoyés de Bajazet partirent comblés de riches présents. Timour donnait encore, jusqu'au printemps, la réflexion et la résipiscence à Bajazet. Il ne lui demandait que la restitution d'une forteresse et la restauration, sur leurs trônes, des émirs de Caramanie et de Kermian, expulsés par ses lieutenants.

Les princes, fils ou petits-fils de Timour, le rejoignirent successivement sur l'Araxe. Mohammed-Mirza, le plus jeune et le plus chéri de ses petits-fils, fut accueilli, par son aïeul, en favori de sa maison et en héritier de l'empire. Timour, après l'avoir serré, en versant des larmes de joie, dans ses bras, lui posa une

couronne d'or sur la tête. Il lui fit le présent royal des Tartares, neuf rangs de chevaux de guerre, chacun de neuf chevaux arabes, turcomans ou persans. Chaque rang était composé de chevaux de poils différents, depuis le noir de la nuit jusqu'au blanc sans tache. Chacun de ces chevaux était sellé, bridé et harnaché d'or et de perles. L'hiver de 1401 à 1402 s'écoula ainsi dans les fêtes militaires. Une comète, qui parut dans le ciel comme le flambeau de la guerre agitant ses reflets de sang et de feu, épouvanta, au commencement du printemps, les peuples depuis l'Inde jusqu'à Byzance.

Une lettre plus insolente de Bajazet, en réponse aux lettres de Timour, confirma ces sinistres présages de guerre. Bajazet sommait le Tartare d'évacuer ses frontières et ajoutait à la sommation la pire des insultes entre musulmans: il disait à Timour qu'il se sèvrerait de son harem et se croirait indigne d'approcher une femme tant qu'il ne l'aurait pas puni de son invasion dans ses États. A la fin de cette lettre, Bajazet signait son nom en lettres d'or majuscules au-dessus du nom de Timour, écrit en lettres infimes comme le nom d'un vassal méprisé.

A cette insulte et à ces menaces aussi indécentes dans les termes que dédaigneuses dans le fond, puisque l'usage entre hommes qui se respectent dans l'Orient est de ne jamais parler de leurs femmes: „Décidément le fils de Mourad est fou!“ s'écria Timour. Il passa le lendemain ses troupes en revue et complimenta son petit-fils Mohammed-Mirza sur l'heureuse idée que ce jeune prince avait eue de donner un habit et une couleur uniformes à chacune des tribus dont son corps d'armée était composé. C'est la première fois, dit l'historien Chereffedin cité par Hammer, que l'uniforme militaire apparut en Asie. Les cavaliers de Mohammed-Mirza avaient leurs drapeaux, leurs caftans, leurs housses, leurs selles, leurs cuirasses, leurs carquois, leurs boucliers, leurs masses d'armes peintes en rouge. L'infanterie portait le rouge et le blanc; des cuirasses, les premières aussi qu'on vit éclater en mailles d'acier sur des régiments entiers, distinguaient des escadrons invulnérables.

Une journée d'été suffit à peine pour que l'armée défilât devant le cheval du khan. Il descendit, au coucher du soleil, de son cheval, et, se prosternant à terre, il fit la prière avec ses soldats. En se relevant il offrit une dernière fois la paix aux ambassadeurs de Bajazet.

„Dites à votre maître, leur répéta-t-il d'une voix adoucie par „la réflexion, qu'il peut encore, en acceptant mes conditions „justes et modérées, épargner cette dissension fatale aux ser-



„viteurs du Dieu unique, et ces torrents de sang humain à l'Asie."

Bajazet fut sourd aux avances de Timour comme aux conseils de ses vizirs et de ses généraux. En vain la désertion des Tartares de sa garde, embauchés par les émissaires de Timour, et une révolte des janissaires pour la solde, l'avertissaient de l'opinion de son armée, il persévéra dans son vertige.

„Payez au moins vos troupes, lui dirent ses conseillers; à „quoi vous serviront ces trésors accumulés dans vos palais de „Brousse, s'ils ne servent à sauver ces palais eux-mêmes? Le „miel qu'on mange dans la nuit est souillé de la cire et du cadavre des abeilles; il en est de même des trésors gardés dans „les coffres: quand vient l'heure des ténèbres et de la confusion, „il n'est plus temps de les dépenser."

Bajazet, dominé par l'orgueil et par volupté, refusa de donner à son salut les richesses conservées pour ses plaisirs; il continua de marcher, en s'abusant lui-même, vers Tokat, ville turque à moitié chemin de Siwas et de Brousse, comme pour affronter Timour. L'habitude de tant de victoires, remportées par lui sur les armées aguerries de l'Europe, lui faisait mépriser ces Tartares, qui n'étaient à ses yeux qu'un déluge d'hommes incapables de se mesurer avec les Ottomans.

XXVII

Timour, informé jour par jour de sa marche et du nombre de ses soldats, ébranla enfin son armée, et, traversant les immenses forêts qui séparent Siwas d'Angora (Ancyre), il choisit du regard, autour de cette ville centrale de la Cappadoce et dans le large bassin formé par les montagnes qui s'écartent, le champ de bataille où il allait décider de l'empire entre les Ottomans et les Turcs orientaux ou Tartares. C'était le même champ de bataille, remarque l'historien byzantin Ducas, où le grand Pompée avait autrefois battu Mithridate, ce dernier roi rebelle à l'ambition romaine, au pied du mont Stella. Il semble que l'instinct de la guerre conduise, de siècle en siècle, les armées des empires qui se succèdent aux mêmes rendez-vous de lutte, pour se disputer la fortune, et que la géographie a dessiné d'avance certains champs de bataille comme des champs clos pour ces grandes immolations de l'humanité.

Timour, pour provoquer Bajazet à cette rencontre sur un terrain choisi et approprié d'avance par lui à sa tactique, feignit d'assiéger la riche et populeuse ville d'Angora, que Bajazet ne

pouvait s'empêcher de secourir. Il fit miner les remparts et détourner les eaux de la petite rivière d'Angora, qui servait de fossé à ses vergers. Bajazet, qui campait lui-même à une faible distance entre Tokat et Angora, se laissa entraîner au piége et accourut au secours de sa capitale. Il espérait prendre les Tartares entre deux armées, celle d'Yacoub-Pacha, gouverneur d'Angora, et la sienne; mais, en débouchant avec les Ottomans dans la plaine au delà d'Angora, il trouva l'armée de Timour en bataille à trois lieues des murs et de l'autre côté de la rivière, que Timour lui laissait à franchir sous une nuée de traits avant de l'aborder sur ses hauteurs.

XXVIII

Les deux guerriers se mesurèrent un moment du regard comme pour attendre chacun un faux mouvement de son adversaire. Mais Timour, approvisionné de troupeaux, d'herbes, de grains, et fort de la situation culminante qu'il couvrait, au bord d'une rivière suffisante pour abreuver sa cavalerie, ne fit ni un pas ni un geste devant Bajazet. Celui-ci, sans doute pour appeler à son tour le khan des Tartares sur un terrain plus hasardeux, parut se détourner avec mépris d'Angora, comme si de telles hordes eussent été indignes de son attention, et, se rejetant sur la gauche, il ordonna à son armée une grande chasse pour s'approvisionner de vivres.

C'était au commencement du mois de juillet; la chaleur, concentrée dans les gorges d'Angora, brûlait les herbes; cinq mille chevaux et un grand nombre des cavaliers de Bajazet périrent de soif, de fatigue et de chaleur sur le plateau sans ombre où son imprévoyance les avait lancés pour ce fastueux exercice. Cette chasse se prolongea pendant trois longues journées d'été hors de la vue de l'armée tartare. Timour croyait que son ennemi, frappé de terreur à son aspect, cherchait un détour par d'autres vallées pour se replier sur Tokat. Il n'en était rien: Bajazet n'était frappé que de vertige. Son armée, épuisée de force, non de courage, reparut le troisième jour dans la plaine d'Angora; mais Timour avait profité de l'éloignement des Turcs pour barricader les abords de la rivière et pour tarir les seules sources de la plaine qui pouvaient abreuver l'armée de Bajazet. Il n'avait laissé ainsi aux Ottomans que l'option également fatale entre une retraite humiliante ou une bataille dont il avait choisi et fortifié à loisir le site et la position.

XXIX

Jamais depuis Gengis-Khan et Alexandre, le ciel de l'Asie n'avait éclairé un si vaste rassemblement d'hommes. Bien que Timour n'eût amené avec lui au combat que l'élite la plus aguerrie de ses Tartares, cinq cent mille combattants à pied ou à cheval couvraient les collines en amphithéâtre qui s'élevaient derrière la rivière dans le bassin au nord d'Angora. Bajazet, qui avait appelé à lui tous ses tributaires ou tous ses alliés, Turcs, Bulgares, Albanais, Hongrois, Serviens, depuis le golfe méditerranéen de Satalie jusqu'au bord du Danube et aux montagnes de l'Épire, commandait un nombre à peu près égal de soldats. Les historiens arabes, grecs, ottomans, s'accordent à évaluer à plus d'un million d'hommes les deux armées prêtes à s'entrechoquer dans ce champ clos. La disposition naturelle du site ajoutait à la majesté tragique du spectacle. La plaine, les gradins et les montagnes âpres d'Angora formaient un cirque digne de ces gladiateurs des deux Asies.

XXX

Timour, suivi partout, selon les mœurs patriarcales des peuples pasteurs, de tous les membres de sa famille en âge de porter les armes, avait divisé son armée en neuf corps, nombre sacré chez les Tartares. Quatre de ses fils et cinq de ses petits-fils commandaient chacun une de ces neuf divisions de son armée Lui-même, le plus vieux et le plus consommé des guerriers de sa race, s'était réservé le commandement suprême de ces corps subordonnés dans l'action à une seule pensée. Miranschah, son fils aîné, commandait sous lui tous les corps qui allaient combattre à sa droite, Aboubekre, fils de Miranschah, servait de lieutenant principal à son père. Le dévouement filial s'ajoutait dans cette hiérarchie de commandement de famille à l'obéissance du subordonné à son général. Schah-Rokh et Khalil, le second et le troisième fils de Timour, commandaient à la gauche du khan. Mirza-Mohammed, ce favori de Timour, fils de son premier-né Djehanghir, dont le khan avait tant pleuré la mort, commandait, malgré son extrême jeunesse, le centre des Tartares, sous l'œil et sous la main de Timour. Ce prince, qui reportait sur cet adolescent toute la tendresse qu'il avait eue pour Djehanghir, voulait que la plus grande part de gloire dans cette bataille illustrât avant l'âge ce petit-fils prédestiné par lui à la meilleure part de l'empire.

Quarante émirs ou généraux de toutes les grandes principautés de la Perse et de la Tartarie étaient distribués à leur rang de combat sous ces jeunes princes étagés entre les bords de la rivière et le mamelon élevé d'où Timour, à cheval, contemplait l'ordre de ses combattants. Quarante divisions de cavalerie d'élite étaient contenues en réserve derrière lui, à l'ombre de ce mamelon, prêtes à s'élancer sur les traces du khan pour réparer une brèche dans le combat ou pour achever une victoire. Cinquante éléphants chargés de tours formaient comme autant de citadelles mobiles sur le front de l'armée de Timour.

XXXI

Bajazet, selon l'usage des Turcs, tribus pastorales aussi de Tartares, avait pour premiers lieutenants ses propres fils. Soliman-Schah, son premier né, gouverneur de la Cappadoce, commandait à droite toute l'armée d'Asie. Le roi des Serviens, Lazare, dont Bajazet avait, comme on l'a vu, épousé la sœur, commandait à gauche l'armée d'Europe. Le sultan Bajazet, lui-même, s'était réservé le commandement de l'élite des deux armées d'Europe et d'Asie accumulée au centre. Trois de ses jeunes fils, Isa, Mousa et Mustafa, dont nous verrons bientôt les malheurs précoces, servaient de seconds au sultan. Une réserve imposante, sous les ordres de son second fils Mohammed, se tenait à distance à demi dérobée par un cap des montagnes qui rétrécissaient la plaine derrière les Turcs.

XXXII

La première aube du jour sur les montagnes d'Ancyre ou d'Angora éclaira ces deux armées déjà en ordre de bataille, mais encore immobiles. Au moment où le soleil dissipa entièrement l'ombre au pied des collines, aux roulements des tambours des Turcs et au cri d'*Allah*, répercuté de rocher en rocher, l'armée de Bajazet s'ébranla pour franchir l'espace qui la séparait de la rivière. A ce bruit, à cette poussière, les Tartares poussèrent d'une seule voix leur cri de guerre de *Surun! En avant!* Timour suspendit d'un geste cet élan, et, descendant de son cheval, fit lentement sa prière en vue de son armée, comme si la confiance de vaincre lui avait enlevé toute impatience du combat; puis, étant remonté à cheval, il donna l'ordre de manœuvrer pour tourner les Serviens, qui, en s'approchant trop des Tartares, laissaient de l'espace entre eux et les montagnes auxquelles Bajazet

les avait adossés. Miranschah et Aboubekre, son fils et son petit-fils, exécutèrent rapidement cette pensée du khan; mais leur impétuosité se brisa contre l'intrépide immobilité d'une réserve de montagnards serviens qui refoulèrent cette cavalerie sur le camp.

A cet aspect, le jeune Mohammed-Schah se précipita à genoux devant le cheval de son aïeul pour obtenir de lui la permission de voler avec le centre au secours de ses oncles. Timour resta muet jusqu'au moment où il aperçut l'armée d'Asie de Bajazet, qui dépassait le niveau de la ligne des Ottomans pour tourner témérairement ses propres collines. Fondant alors avec les masses épaisses de son corps d'élite, et se faisant suivre au galop par ses quarante divisions de réserve, il coupa en deux l'armée d'Europe et l'armée d'Asie, rejetant l'une sur les collines de sa droite, l'autre dans les marais de sa gauche, immolant au centre des milliers d'Ottomans, et forçant Bajazet lui-même, entraîné dans le reflux de ses escadrons, à fuir avec dix mille de ses janissaires sur un mamelon détaché des montagnes dont la pente rapide arrêtait l'élan des cavaliers tartares.

XXXIII

Arrêtée et déconcertée par cette rupture de la ligne de bataille, et sans liaison désormais avec le centre anéanti de Bajazet et avec l'armée d'Europe et d'Étienne Lazare, l'armée d'Asie, composée de Caramaniens et de Kermiens mécontents, et de corps turcomans qui voyaient des frères dans les Tartares, cessa de combattre, salua d'un cri ses anciens princes, reconnus par eux dans l'armée de Timour, et passa presque tout entière transfuge, au milieu du combat, dans les rangs des ennemis.

Les Tartares, libres de ce côté, vainqueurs au centre, refoulés seulement à gauche par l'armée d'Europe, s'accumulèrent en innombrables bataillons sur les Serviens. Lazare, leur chef, ne s'intimida ni du nombre, ni de la situation désespérée où la trahison de l'armée d'Asie et la retraite de Bajazet jetaient ses braves compatriotes. Formant les Serviens en épaisse colonne couverte de fer et inébranlable aux charges des Tartares, il traversa obliquement à travers cette multitude la plaine d'Angora, dans laquelle il s'était trop avancé le matin, il atteignit le pied des collines au sommet desquelles les Serviens, en les gravissant, pouvaient trouver leur salut ou leur liberté dans la fuite. „Ces misérables paysans sont des lions!“ s'écria Timour, étonné de tant de courage. La certitude de la victoire lui laissait la liberté d'esprit d'admirer des héros dans les vaincus.

XXXIV

Cependant Lazare, après avoir sauvé ainsi tout ce qui pouvait être sauvé de l'armée d'Europe, ne songea plus pour lui-même qu'à bien mourir ou à sauver aussi Bajazet, son beau-frère et son ami. Franchissant sur un cheval ensanglanté et sous une nuée de flèches l'intervalle qui le séparait du sultan et des janissaires: „Il en est temps encore, dit-il à Bajazet, abandonnons un „champ de carnage où nous n'avons plus à conquérir que la „mort du petit nombre de braves qui nous entourent, et sauvons „l'empire en sauvant son chef et ses fils."

Bajazet, soit orgueil, soit découragement, soit fatalisme, repoussa comme une honte le salut par la retraite que lui conseillait son beau-frère. Lazare alors, voulant au moins sauver ses neveux, entraîna loin du champ de bataille le fils aîné de Bajazet, le jeune Soliman, arraché tout sanglant du champ de bataille par l'aga des janissaires Hassan et par le brave grand vizir Ali-Pacha. Lazare, s'enfonçant avec eux sur des chevaux frais dans les défilés qui mènent d'Angora vers la mer, ravit cette proie à Timour. Les émirs d'Amasie, auxiliaires de Bajazet, enveloppèrent également de leurs chevaux son autre fils, Mohammed, et le dérobèrent au galop dans les sentiers presque inaccessibles des montagnes du noyau de l'Anatolie.

Bajazet, satisfait d'avoir au moins assuré le salut de ses deux fils, continua de combattre pour la gloire ou pour la mort jusqu'au milieu du jour, derrière un rempart de ses dix mille janissaires, qui lui faisaient une enceinte de leurs cadavres. Jamais fidélité ne fut à la fois plus désespérée et plus inébranlable. L'âme du héros retrouvé dans Bajazet au fond de sa ruine avait passé dans tous ces jeunes soldats. Ils savaient que leur naissance parmi les chrétiens et leur nom de renégats ne leur laissaient que le choix de la mort, ou sur le champ de bataille, ou sur le champ du supplice. La retraite des Dix-Mille, après la mort de Cyrus, n'égala pas le suicide glorieux des dix mille janissaires autour du corps de leur sultan. Quand l'ombre du soir commença à obscurcir les flancs escarpés de la montagne dont Bajazet occupait un promontoire avancé sur la plaine, on lui présenta son cheval, caché depuis le matin derrière des rochers; il le monta et s'enfuit, suivi d'un petit groupe de cavaliers, dans les sentiers boisés du mont Stella. Quatre de ses fils avaient disparu. Mohammed fuyait vers Amasie, Isa vers la Caramanie, Soliman, avec Lazare, vers l'Europe, Mustafa, qui ne reparut jamais, laissa le cœur de son père incertain s'il était tombé sous

les cadavres sur le champ de bataille, ou s'il languissait dans l'esclavage de quelque soldat tartare, dans les landes de Bokhara. La suite qui accompagnait le sultan dans la fuite et dans la nuit ne se composait plus que de Mousa, son dernier enfant, d'Ali-Beg, de Mustafa-Beg, du chef des eunuques du sérail, et du beglerbeg Timourtasch, le plus renommé et le plus opulent de tous ses généraux, gouverneur naguère de tous ces royaumes de l'Anatolie, à travers lesquels il cherchait maintenant à sauver son maître.

XXXV

Les cavaliers tartares de Timour suivaient de près la trace de Bajazet, brûlant de ramener au camp de Timour une telle proie. L'aurore allait naître, et Bajazet, qui entendait derrière lui le galop des chevaux tartares, allait leur échapper en traversant à la nage un torrent rapide, quand un fer de son cheval, usé par les rochers, se détacha à demi et fit abattre le coursier du sultan. Nul de ses compagnons ne voulut se sauver sans son maître; pendant qu'un des begs présentait son propre cheval au sultan, un émir tartare descendant de Gengis et khan du Djaghataï, Mahmoud, atteignit avec ses rapides cavaliers le groupe des Ottomans et les écrasa sous le nombre. Bajazet, son fils Mousa, Timourtasch, le vizir, les begs, les eunuques tombent dans les fers du vainqueur. Les prisonniers furent amenés le lendemain au camp des Tartares et au seuil de la tente de Timour.

Timour, entouré de son armée victorieuse et désormais sans ennemis devant lui, jouissait en ce moment à l'ombre de sa tente du loisir cher aux Tartares comme aux Ottomans; il jouait au jeu des échecs avec son fils Schah-Rokh, l'espoir, la force de sa race, à qui il avait déjà donné l'empire du Kurdistan. Il venait, disent les chroniques de sa cour, de déplacer le roi contre la tour, c'est-à-dire la royauté contre la prison, quand on accourut lui annoncer la prise du sultan et la captivité de ce prince.

L'ingénieux raffinement d'esprit des Persans, qui cherche des interprétations dans les consonnances et dans les doubles significations des mots, trouva une étrange analogie de circonstance dans ce coup de Timour sur le damier et dans le sort de Bajazet sur le champ de bataille; c'est de là, dit-on, que fut donné au fils de Timour, qui jouait contre son père, le surnom de *Schah-Rokh*, qui signifie en persan roi et tour. Bajazet, couvert de poussière et de sang, parut au même instant devant Timour.

XXXVI

Le vainqueur n'eut point l'orgueil ni l'insolence du triomphe devant le vaincu. Sa haute philosophie, exercée à l'école de tant d'historiens, de tant de vicissitudes des batailles, se souvint des maximes des sages, et respecta le doigt de Dieu même dans l'ennemi renversé par lui. Il se souvint surtout que Bajazet combattait pour la même foi et pour la même race que lui, et il lui demanda presque pardon de sa victoire. Il le fit à l'instant décharger de ses liens, le pria de s'asseoir sur le devant de la tente au même rang que lui, l'entretint, d'une voix douce et consolante, de sa défaite honorée par son courage et du regret qu'il avait lui-même d'être obligé de vaincre un frère dans l'islamisme et un égal dans l'empire, dont il aurait préféré l'amitié à la ruine. Il lui fit le serment que son honneur et sa vie ne courraient aucun risque dans sa courte captivité. Il ordonna qu'on dressât pour le sultan, son hôte plus que son prisonnier, trois tentes impériales à côté de celles du khan lui-même, dans lesquelles il serait servi avec les respects et les magnificences dus à son rang, à sa bravoure, à son infortune.

Bajazet, attendri d'un pareil accueil, ne put retenir quelques larmes en pensant à ses quatre fils, dont il ignorait encore la destinée.

Timour ordonna à des détachements rapides de se porter partout où l'on pouvait espérer de les atteindre et de les ramener vivants à leur père. Mustafa, vraisemblablement confondu avec les cadavres de soixante mille Ottomans, ne pouvait être rendu à son père. Peut-être Timour, informé de la mort de ce jeune prince, voulut-il laisser par compassion l'incertitude sur cette perte dans le cœur de son prisonnier. Soliman et Isa étaient déjà à l'abri dans les gorges du mont Taurus; les Tartares ne purent atteindre que Mousa, découvert dans une caverne du mont Stella, où il avait été retenu par ses blessures. On le rapporta à Bajazet couvert d'un caftan d'honneur, et sa présence consola la douleur de son père.

Deux des principaux émirs de la Tartarie, Hassan Berlas et Tschempaï, furent chargés par Timour de la garde et du service d'honneur des tentes du sultan. L'un d'eux avait été déjà ambassadeur de Timour auprès de Bajazet et lui adoucissait, par les souvenirs de Brousse, le sentiment de sa captivité.

XXXVII

Cependant les deux fils de Bajazet échappés à la poursuite des Tartares après la bataille d'Angora, informés des égards que Timour montrait à leur père, et, craignant que quelque démembrement de l'empire ne fût le prix de sa rançon, se concertèrent, par des émissaires secrets cachés sous l'habit de derviches, avec Bajazet, pour lui faire recouvrer sa liberté par la fuite. Mohammed se rapprocha du camp des Tartares afin de diriger avec plus de vigilance et de mystère le complot de cette évasion. Des pionniers turcs du nombre de ceux qui avaient déserté, avec l'armée d'Asie, la cause de Bajazet, et qui étaient enrôlés alors dans l'armée de Timour, se souvenant de leur ancienne fidélité, se laissèrent facilement séduire par les intrigues de Mohammed. Ces hommes, dont le service dans l'armée consistait à miner les remparts des villes pour les faire écrouler sous leurs défenseurs, possédaient l'art et les outils nécessaires à ces excavations souterraines et muettes. Bien que Bajazet jouît dans l'intérieur de ses tentes d'une complète liberté, des gardes d'honneur, chargés de surveiller et de suivre tous ses mouvements, étaient postés le jour et la nuit autour de ces tentes. Les entrailles de la terre étaient donc la seule voie de fuite qui fût laissée au sultan.

Sur le plan donné à ces mineurs par Mohammed, ils s'établirent dans une tente la plus rapprochée de l'enceinte où s'élevait celle de Bajazet, et, après avoir étudié de l'œil la distance et la direction d'une tente à l'autre, ils creusèrent sans bruit un boyau qui aboutissait sous le tapis du prisonnier. Quelques coups de pioche suffisaient au premier signal pour percer le plafond de la tente impériale, et pour faire disparaître Bajazet aux recherches de ses gardiens. Des coursiers rapides, placés par Mohammed de distance en distance sur les sentiers des montagnes qui conduisent à Amasie, assuraient le succès de sa fuite.

XXXVIII

Bajazet et le chef des eunuques, Firouz-Beg, qui couchaient seuls dans la tente, étaient déjà revêtus de leurs caftans et de leurs armes, pour descendre au dernier éboulement du sol dans le souterrain, quand les gardes de minuit, qui venaient relever ceux de la veille, entendirent un bruit étrange sous leurs pieds, et, collant l'oreille à terre, reconnurent les coups sourds et réguliers de la sape. Ils se précipitèrent dans la tente du sultan, et ne doutèrent plus de son plan de fuite, en le trouvant debout,

vêtu et armé, avec le chef des eunuques. Les mineurs, entendant à leur tour le bruit et les reproches des gardes sur leurs têtes, favorisés par l'ignorance où l'on était de la direction et du point de départ du souterrain, jetèrent leurs outils, regagnèrent leur tente avant qu'elle eût été visitée, et s'évadèrent dans la campagne.

XXXIX

Timour, violemment offensé de ce que Bajazet s'était confié davantage à la ruse qu'à sa générosité, fit comparaître son prisonnier devant lui, lui reprocha sa tentative d'évasion comme un crime, et fit trancher, en sa présence, la tête de Firouz-Beg, son fidèle eunuque, pour avoir trempé dans la délivrance de son maître. On laissa cependant à Bajazet ses tentes, ses honneurs et la liberté intérieure, dont il avait joui jusque-là pendant le jour, mais on l'enchaîna pendant la nuit dans une de ces litières grillées servant de lit que les Turcs et les Arabes appellent *Kafes*, et dans lesquelles les femmes voyagent portées entre deux mules. De là la tradition populaire, mais erronée, qui se répandit dans l'Orient, de la cage de fer où Timour avait enfermé le sultan.

Le page bavarois Schildberger, qui, après avoir été sauvé par Bajazet du massacre des prisonniers hongrois après la bataille de Nicopolis, avait suivi le sultan à Angora, était devenu le prisonnier de Timour et l'esclave favori de son fils Schah-Rokh, ne parle pas même de cette cage de fer dans le récit oculaire et circonstancié de la captivité du sultan. D'autres historiens contemporains ajoutent que ce fut Bajazet lui-même qui, violemment humilié des regards des Tartares et des Syriens quand il entrait à cheval dans les villes à la suite de Timour, demanda à être soustrait à cette curiosité en voyageant dans une litière de femme derrière les grilles et les rideaux qui dérobaient sa honte. Quelques chroniqueurs byzantins, toujours amoureux de fables, surtout quand ces fables déshonoraient les sectateurs du prophète, racontent sans plus de fondement que, quand Timour montait à cheval, il faisait accroupir le sultan et se servait de son dos, comme d'un marchepied, pour s'élancer en selle. Timour respectait trop, dans le sultan, la conformité de foi et le caractère de la souveraineté, pour donner à son armée de tels exemples de la dégradation de la croyance et de l'empire. Schildberger et les écrivains persans, compagnons de l'expédition et du retour de Timour jusqu'à Samarcande, sont pleins de récits des entre-

tiens enjoués ou philosophiques des deux empereurs qui démentent entièrement cette brutale tradition des Byzantins.

XL

Un jour que les deux souverains causaient familièrement, après le repas, de leurs fortunes diverses soumises à la distribution des destinées par Dieu à ses créatures:

„Il faut avouer, dit Timour au sultan, que nous devons tous „deux de grandes actions de grâces au souverain maître des „empires?

„— Pourquoi cela? lui demanda Bajazet.

„— Pour avoir donné ces empires, repartit Timour, à un „boiteux comme moi, et à un estropié comme toi. Voir un boi„teux tel que je suis, et un impotent tel que tu es, gouverner „l'un l'Asie et l'autre l'Europe, n'est-ce pas la plus grande preuve „du mépris que le souverain maître fait de l'empire?“ Puis, changeant d'entretien: „C'est parce que tu as été ingrat envers „Dieu, ajouta Timour, qu'il t'a envoyé ces châtiments par moi „qu'il a chargé de te les infliger; mais maintenant, mon frère, ne „t'afflige pas, l'homme qui vit remonte facilement à la prospérité.“

On apporta en ce moment à Timour un vase rempli de lait caillé, délices des repas tartares; Bajazet pâlit.

„Pourquoi pâlis-tu? lui demanda Timour.

„— C'est que ce lait caillé, répondit le sultan, vérifie mira„culeusement pour moi une prophétie que mon devin Djélaïr me „fit un jour en m'annonçant que je mangerais un jour du lait „caillé avec le khan des Tartares.

„— Ce Djélaïr, „répliqua Timour en se moquant des devins „qui substituent le merveilleux à la raison, seule inspiratrice de „toute sagesse, était un habile homme, et je lui dois bien de la „reconnaissance; car, s'il n'avait pas été auprès de toi pour t'en„dormir de ses présages, tu aurais suivi ton bon sens, et tu ne „serais pas ici maintenant avec moi.“

XLI

Timour, pour consoler son prisonnier, lui permit de faire venir auprès de lui les femmes les plus chères de son harem. La princesse de Servie, sœur de Lazare, arriva au camp de Timour, et y fut l'objet des respects du vainqueur de son mari. Timour exigea, seulement un jour, qu'elle lui tendît une coupe de vin de Chypre, seule vengeance qu'il voulut tirer de la lettre injurieuse

dans laquelle Bajazet l'avait menacé lui-même de lui enlever son harem.

„Tes fils soulèvent partout l'Anatolie et l'Europe contre moi, „dit-il un jour à Bajazet. Te reconnaîtraient-ils toi-même comme „souverain si je te rendais la liberté?

„— Brise seulement mes fers, répondit Ildérim, et je saurai „bien les faire rentrer dans le devoir.

„— Courage, sultan, répliqua Timour, je veux seulement te „conduire à Samarcande, et, quand tu auras vu mon empire et „ma capitale, je te renverrai avec une armée dans tes États."

Mais Bajazet, découragé par les nouvelles qui lui arrivaient de Brousse et d'Andrinople, par la décomposition de son empire, par les désobéissances et les dissensions de ses fils Soliman et Mohammed, tomba de ce jour-là dans une irremédiable tristesse, et cessa de croire à la restauration de sa propre souveraineté.

L'empire, frappé de mort, en effet, dans une seule bataille, tombait en lambeaux sous ses yeux. Remontons au lendemain de la défaite d'Ancyre ou d'Angora, et suivons rapidement les pas des vainqueurs et les désastres du vaincu.

LIVRE HUITIÈME

I

On a vu qu'au moment où Bajazet ne combattait plus que pour la gloire ou pour la mort sur les cadavres de ses dix mille janissaires, il avait ordonné à ses fils de soustraire au moins les restes de son sang au fer de Timour et de chercher leur salut dans la vitesse de leurs chevaux. Soliman, son fils aîné, suivi de quelques généraux dévoués et du grand vizir, après avoir difficilement traversé par les sentiers les plus inaccessibles le groupe de montagnes qui séparent Angora d'Iénischyr, était arrivé à Brousse aussi promptement que la nouvelle de la déroute de son père.

Mais la rapidité de Mahommed-Schah, petit-fils de Timour et le plus cher de ses enfants, n'avait pas permis à Soliman de rien sauver de Brousse de ce que le palais de Bajazet Ildérim renfermait de plus précieux. A peine Soliman touchait-il aux portes de cette capitale que les trente mille cavaliers tartares de Mohammed-Schah, qui avaient fait en cinq jours, et presque toujours au galop, la route d'Angora au mont Olympe, étaient entrés, comme un torrent débordé, dans la ville, et avaient forcé l'infortuné Soliman à sortir en fugitif par une autre porte. Traversant rapidement, sur un cheval frais, la plaine qui sépare Brousse des Dardanelles, Soliman n'avait eu que le temps de détacher une barque de pêcheur du rivage d'Asie et de se réfugier presque seul sur la côte opposée d'Europe.

Mohammed-Schah et ses Tartares saccagèrent sans combat la magnifique capitale du nouvel empire. Les palais, les mosquées, les médressés, les écoles, dont les deux derniers règnes avaient embelli la ville, furent changés en écuries pour les chevaux des cavaliers de Timour. Les trésors, si stérilement accumulés par Bajazet, sa vaiselle d'or et d'argent, les armes, les étoffes de brocart et les tapis soyeux tissés par les femmes de Caramanie pour ses divans, avaient été partagés entre les

vainqueurs et servaient, les uns de colliers, les autres de litière à leurs chevaux. Mohammed-Schah avait enlevé du harem de Bajazet ses femmes, ses filles, ses esclaves favorites, et jusqu'à la fille de Djélaïr, déjà fiancée de son fils Mustafa, dont il cherchait en vain le cadavre sous les monceaux de morts de la plaine d'Angora. Mais Mohammed-Schah, à l'exemple de Timour, en emmenant avec lui ces captives, avait respecté leur sexe et leur malheur. Même pour leurs prisonniers, les Tartares, comme les Turcs, respectaient dans les femmes la faiblesse, la virginité et la maternité, ces trois sceaux de Dieu sur leurs dépouilles; Mohammed-Schah les avait envoyées, sous une escorte sûre, à son grand-père Timour, pour qu'il en disposât à son souverain arbitre, soit en les rendant à Bajazet, soit en les enfermant dans le harem de Samarcande. Le jeune vainqueur avait délivré aussi, des prisons de Brousse, les princes de Caramanie retenus en captivité par Bajazet.

Après avoir pourvu ainsi au partage des dépouilles et à la sûreté des femmes, Mohammed-Schah, pour obéir au ressentiment de Timour et pour effacer de la terre la place de l'empire qui avait osé braver le sien, avait incendié Brousse. La Méditerranée, les Dardanelles, la Propontide et le Bosphore avaient vu s'élever pendant cinq nuits les flammes et pendant cinq jours la fumée de ce vaste bûcher humain sur les bases du mont Olympe. Dans le pillage, cependant, qui avait précédé l'incendie, les Tartares avaient préservé la vie des habitants; sachant avec quelle sollicitude Timour exceptait toujours des calamités de la guerre les hommes illustrés par la science, les lettres ou la vertu, Mohammed-Schah rendit la liberté au saint scheik Bokhari, au savant jurisconsulte Schemseddin, et au théologien Djézéri, lumière et gloire de la capitale des Ottomans. Timour les reçut à Kutaïah, ville où il avait transporté sa tente impériale, et les combla de distinctions pour les décider à le suivre à Samarcande. Le scheik Bokhari, qui avait épousé une sœur de Bajazet épris de sa renommée, refusa d'abandonner l'infortune de son beau-frère; Djézéri, que ne retenait aucun lien de famille, consentit à s'exiler sur les pas du conquérant dans la capitale de la Transoxiane. Timour en fit plus tard le molla ou juge suprême de Samarcande; il lui confia le sceau de l'empire, et c'est ce chancelier étranger qui, selon le récit de Schérifeddin, rédigeait et lisait devant l'assemblée générale des Tartares les actes législatifs de ce Charlemagne de l'Asie.

II

Des corps de cavalerie tartare, lancés par Timour et par son petit-fils sur la ville de Nicée et jusque sur le rivage d'Europe, poursuivirent partout Soliman et les autres fils de Bajazet qui cherchaient à rallier les derniers combattants de leur père. Ces faibles noyaux ne trouvèrent de refuge que dans les montagnes de la Thrace et de l'Asie Mineure. Mohammed, désormais sans ennemis, quitta les ruines de Brousse, rejoignit l'avant-garde de l'armée tartare, dans le bassin de Iénischyr, et célébra, sous les yeux de son aïeul et du sultan captif, son mariage avec la fille aînée de Bajazet, de sa captive devenue son épouse.

Ce fut au moment de ce mariage qui allait unir le sang de Timour au sang d'Othman, que le harem de Bajazet fut présenté en pompe, précédé de danseuses et de musiciens, à Timour et restitué avec magnificence à Bajazet. Timour témoigna surtout le plus grand respect à la princesse de Servie, sœur du héros Lazare et femme principale du Sultan. Cette impératrice, qui avait pratiqué jusque-là librement la religion chrétienne dans le palais de son mari, cédant à la nécessité qui lui était faite, abjura, à Kutaïah, la religion de ses pères et embrassa, par dévouement à l'infortune qu'elle voulait partager, la religion de son mari et de son vainqueur.

III

La délicieuse vallée de Kutaïah, assignée en rendez-vous général de tous les fils, de tous les généraux et de toutes les troupes de Timour au retour de leurs expéditions dans toutes les provinces de l'Asie ottomane, fut illustrée alors par les fêtes qui couronnaient toutes les campagnes du conquérant. Timour, après avoir fait décapiter sans pitié, et sans considération pour leurs services, ceux de ses lieutenants et de ses soldats qui avaient déshonoré la victoire par des crimes contre le Coran ou contre la conscience humaine, convia à un festin national toute son armée. Bajazet y assista lui-même assis à une place d'honneur auprès du khan. Des esclaves innombrables de tous les pays et sous tous les costumes y servirent d'échansons aux Tartares. Le vin de Schiraz et de Chypre y coula à grands flots. On ne pratiquait pas alors sévèrement la loi de l'islamisme, qui proscrit comme un péché l'usage de cette liqueur qui donne l'ivresse mais qui donne aussi la cordialité, la force et la joie. La Perse y avait accoutumé les Tartares; la Grèce et les îles de l'Archipel y avaient accoutumé les Ottomans.

Timour envoya de là des ambassadeurs en Égypte et à Constantinople pour ordonner au Sultan Mamlouk de graver désormais son effigie sur la monnaie et pour exiger, de l'empereur de Byzance, le tribut que les Grecs payaient depuis longtemps aux Turcs. Un autre ambassadeur de paix fut envoyé à Soliman, fils aîné de Bajazet, qui s'était fortifié dans le château de Guzeldjé-Hissar, forteresse inexpugnable de la côté d'Asie, où il attendait le reflux des Tartares pour reconquérir l'empire démembré. Timour, dans son message, conviait Soliman à venir avec confiance reconnaître en lui, non le vainqueur, mais le protecteur de son père Ildérim.

Soliman répondit par l'organe de Ramazan, son propre ambassadeur, et par l'envoi d'un riche tribut de chevaux turcomans et d'oiseaux de proie dressés à la chasse.

„Dis à ton maître, répondit Timour à Ramazan, en accueillant „avec faveur son tribut, que j'ai effacé le passé de ma mémoire; „qu'il vienne donc recevoir lui-même les preuves de ma réconciliation et de mon amitié.“

Il ne se montra implacable que contre le général de Bajazet, Timourtasch, dont l'orgueil offensait le sien, et dont les possessions, égales à celles d'un sultan, couvraient la Cappadoce et la Caramanie.

„Dans quelles intentions, lui dit sévèrement Timour, as-tu „accumulé tant de trésors? Ne convenait-il pas mieux de les „dépenser au service de ton souverain, pour l'aider à préserver „de ma colère ses États, son trône et sa famille? Les ministres „et les généraux qui s'enrichissent sont la ruine des empires.“

Timourtasch, soit maladresse de langue, soit insolence de cœur, répondit à Timour pour s'excuser:

„Mon empereur à moi, dit-il au berger tartare devenu roi „des rois, n'est pas empereur d'hier; il n'a pas besoin, pour „solder ses armées, de l'or de ses généraux et de ses ministres, „comme les princes parvenus récemment à l'empire qui, avant „de posséder tout, ne possédaient rien. — Insolent! repartit „Timour, tu expieras cette injure par la perte de ta liberté, de „celle de ta famille et de tes biens que j'allais te rendre.“

La captivité de Timourtasch et de ses enfants, ainsi que la confiscation de ses innombrables terres, esclaves et troupeaux, suivit en effet cette réplique. Il tomba de l'opulence d'un satrape dans l'indigence d'un derviche. Mais la fortune n'avait pas dit à ce héros des Ottomans son dernier mot; Timour ne voulait pas frapper, sans rémission, en lui le plus habile fléau des chrétiens. Nous le verrons se relever de cette catastrophe de sa puissance.

IV

Timour, après ces générosités et ces justices, sembla un moment suspendu entre le retour à Samarcande et la visite de l'empire nouveau qu'il venait de conquérir, par ses fils, jusqu'à la Méditerranée.

Il se décida à prolonger sa campagne et à poursuivre sa route vers le golfe de Smyrne. Politiquement, il craignait presque également ou de restaurer Bajazet ou de le retenir captif. D'un côté, le caractère héroïque et impétueux d'Ildérim lui donnait quelque appréhension de rendre une pareille tête et un pareil bras aux Ottomans: d'un autre côté, les dissensions de trois fils d'Ildérim, cherchant partout à s'assurer des partisans pour leur ambition au trône, pouvaient affaiblir tellement les Ottomans que la foi commune en souffrît, et que la victoire de Timour devînt la victoire des chrétiens et la ruine de l'islamisme en Europe.

Pour prévenir cette décadence prématurée de l'ascendant de sa race dans le nord de l'empire, Timour, par une seconde ambassade, investit Soliman de toute la souveraineté dans les provinces d'Europe, réservant l'Asie soit à Bajazet, quand il lui rendrait la liberté et le trône, soit à ses autres fils, soit aux princes turcomans de la Caramanie.

V

Au moment où Timour flottait ainsi indécis entre le retour à Samarcande et quelques pas de plus dans la voie de ses conquêtes en Anatolie, un intérêt à la fois religieux et politique l'appela inopinément à de nouveaux rivages et à de nouveaux exploits.

On a vu, dans le cours de ce récit, qu'à la suite des croisades des royaumes précaires et des principautés féodales s'étaient fondés dans différentes parties de l'Orient, à Jérusalem, à Tibériade, à Damas, à Antioche, dans le Péloponèse, à Chypre et dans les îles de l'archipel grec. Ces royaumes et ces principautés, dépouilles de la guerre sur les khalifes, n'avaient pas tardé à être repris par les émirs, par les sultans, par les généraux des Arabes, des Égyptiens, des Turcs, et enfin des Tartares. Le flux de l'Europe chrétienne vers l'Orient, refoulé et découragé par tant de sang stérilement perdu, s'était ralenti et enfin tari. Les Turcs, en s'avançant et en s'établissant solidement en Asie Mineure, étaient devenus, en moins d'un siècle, un boulevard infranchissable de l'islamisme dans ces contrées. Le misérable

reste d'empire byzantin qui subsistait encore nominalement sur le Bosphore, et dont les croisés eux-mêmes avaient violé le territoire, assiégé les villes, saccagé la capitale, démembré les provinces, sous prétexte d'hérésie, était le seul vestige de la domination chrétienne au bord de l'Asie. Les Turcs, par une tolérance qui était dans leur dogme comme dans leur politique, et que l'histoire atteste partout, avaient laissé aux populations chrétiennes de la Perse, de la Servie, du Liban, du mont Athos, de la Bulgarie, de l'Archipel, de l'Asie Mineure, de la Thrace, leur culte, leurs prêtres, leurs monastères, leurs temples, à l'exception de quelques églises monumentales qu'ils avaient converties en mosquées pour servir à la gloire de leur propre religion.

Sauf le droit de gouvernement politique et le droit de porter les armes, il n'y avait entre les musulmans et les chrétiens d'autre différence que le titre de population conquérante et de population conquise. La preuve évidente de cette tolérance civile et religieuse des musulmans envers les populations chrétiennes soumises alors à leur domination, n'a pas besoin d'être appuyée d'autres témoignages que des faits. Depuis Bagdad et Damas jusqu'au Danube, et depuis l'extrémité du Pont-Euxin jusqu'au fond de la mer Adriatique, la Perse, la Syrie, la Colchide, la Cappadoce, la Bithynie, la Thrace, la Bulgarie, la Servie, le Péloponèse, l'Albanie, étaient couverts de villes, de villages chrétiens, de populations chrétiennes auxquelles les vainqueurs n'avaient jamais imposé cette option atroce et controversée, entre l'islamisme et la mort, dont les instigateurs des croisades nourrissaient l'indignation populaire de l'Occident. Ces villes, ces villages, ces populations asservies politiquement, mais libres dans leur croyance et dans leur culte, florissaient, travaillaient, commerçaient, naviguaient et multipliaient aussi librement sous la domination musulmane que sous la domination de Byzance. La preuve qu'elles pouvaient exister, c'est qu'elles existaient, et qu'à cette époque, comme aujourd'hui, le nombre des populations chrétiennes incrustées dans l'empire ottoman dépassait immensément le nombre des populations turques. Les chrétiens de l'Occident n'étaient donc plus alors appelés en Orient par la généreuse pitié de frères allant arracher leurs frères dans la foi à l'apostasie ou au martyre. Cette vérité commençait à se révéler à l'Occident, malgré les exagérations des moines et des pèlerins. L'Europe, d'ailleurs, occupée de ses intérêts, de ses ambitions et de ses guerres intestines, n'avait plus ni assez de loisir, ni assez de fanatisme ni assez de sang pour aller guerroyer éternellement contre les sectateurs d'un prophète d'Arabie. Elle voyait sous ses

yeux les rois des Serviens, des Hongrois, des Bulgares, et les empereurs grecs de Constantinople, les républiques chrétiennes et catholiques de Venise, de Gênes, les princes et les ducs de la Morée; faire des traités, contracter des alliances, payer des subsides, prêter des flottes et des soldats à ces Ottomans, qu'on ne cessait de lui dépeindre comme des bourreaux des chrétiens; et posséder au milieu d'eux des îles, des provinces, des ports, des industries, des commerces libres, qui étaient autant de démentis à des tableaux assombris et exagérés. Ces mélanges des deux races, ces promiscuités de territoires, de mœurs, de politique, de religion; ce spectacle quotidien dans la Méditerranée des relations les plus amicales et les plus utiles entre les Vénitiens, les Génois, les Siciliens, les Ioniens et les Turcs, décréditaient de jour en jour davantage l'antipathie, longtemps populaire, entre les royaumes chrétiens et l'empire musulman. La papauté elle-même commençait à traiter avec les sultans, et le moment n'était pas éloigné où le pape Alexandre VI recevrait les subsides d'un Bajazet, pour délivrer à prix d'or l'empire ottoman d'un compétiteur au trône, qui pouvait jeter l'anarchie dans l'empire.

VI

Cependant l'esprit des croisades, qui s'éteignait dans les cours, dans les peuples, dans la cour de Rome elle-même, subsistait encore, quoique faiblement alors, dans une institution étrange, à la fois monacale, aristocratique et militaire, dont l'histoire antique n'offre aucun exemple, et dont l'histoire moderne semble destinée à ne garder aucune trace; sorte d'association ou de république souveraine entre la noblesse des différents États chrétiens de l'Europe; confondant toutes ses diversités de nationalité, de patrie et de race dans une unité de zèle pour le maintien et pour la propagation de la foi par les armes; élisant elle-même son souverain viager dans un conclave de soldats; neutralisant au milieu des mers un rocher, un port ou une île, pour y garder, comme des vestales du sang humain, le feu éternel et sacré de la guerre; possédant à ce titre des domaines privilégiés et inaliénables, sous le nom de commanderies, dans tous les États de l'Occident, et faisant le vœu religieux d'une implacable extermination des infidèles. Si les Ottomans avaient eu une telle institution dans l'islamisme, que n'aurait-on pas dit avec raison de l'incompatibilité de l'islamisme, non-seulement avec le christianisme, mais avec le genre humain?

Cette institution, à la fois héroïque et barbare, était l'ordre

de Saint-Jean de Jérusalem, connu plus communément sous le nom de chevaliers de Rhodes et de chevaliers de Malte, du nom des deux îles célèbres qu'ils ont illustrées.

VII

L'ordre militaire et religieux des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avait été le dernier soupir de la chevalerie après les croisades. Un triple esprit animait alors la noblesse européenne, l'esprit de foi, l'esprit de guerre, l'esprit d'aventure. Ce qu'on appelle le chevalier était né de ces trois esprits ensemble. Le cœur pieux, le bras guerroyant, l'imagination chimérique, ces trois éléments composaient le parfait chevalier chrétien. Religion, guerre et gloire, s'étaient ses trois âmes. L'Europe était jeune, elle était à peine chrétienne, elle sortait de la barbarie, elle avait encore dans sa noblesse un reste de son impulsion vers les conquêtes qui l'avaient portée de la Tartarie, du Caucase, dans la Germanie, dans les Gaules, dans l'Italie, dans l'Espagne; il lui fallait les climats lointains, les îles inconnues, les exploits fabuleux, les conquêtes illimitées, les couronnes sur la terre et la couronne immortelle dans le ciel. De tous ces instincts était sortie la chevalerie, avec ses vertus et ses vices. La religion s'en était emparée et en avait fait sa milice quand les souverains avaient commencé à s'en lasser; au lieu de reconnaître un suzerain dans les rois, ils avaient pris Dieu pour suzerain, et le pape, vicaire du Christ, pour protecteur.

VIII

L'établissement des hospitaliers, à Jérusalem, remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Au règne de Constantin, il existait déjà un hospice dans la ville sainte pour recevoir les pèlerins qui visitaient le tombeau de Jésus-Christ; au septième siècle, après la mort de Mahomet, ses successeurs Ali et Moawiah, luttant de suprématie religieuse, agitaient l'Asie de leurs guerres. Plus tard la Palestine fut conquise par les Sarrasins, de la secte d'Ali, qui gouvernaient l'Égypte. Pendant trois cents ans, les khalifes fathimites, ou soudans d'Égypte, permirent aux chrétiens de Jérusalem d'occuper le quartier qui avoisinait le saint sépulcre, exigeant seulement le payement d'un tribut. Précédemment, vers le neuvième siècle, le khalife Haroun-al-Raschid, épris de la renommée de Charlemagne, avait voulu conclure une alliance avec ce monarque. Éginhard raconte qu'il lui

envoya les clefs du saint sépulcre et de l'église du Calvaire, avec un étendard en signe d'autorité. La suprématie de protection que la France a souvent revendiquée sur les chrétiens établis en Orient date de cette époque; mais cette autorité ne fut pas de longue durée; un des successeurs d'Haroun-al-Raschid persécuta les chrétiens et saccagea l'hospice. Des marchands italiens d'Amalfi recueillirent les fugitifs et entreprirent de les rétablir à Jérusalem. Sous prétexte de leur commerce, qui fournissait à toute l'Asie les productions et les marchandises de l'Occident, ils obtinrent une concession à Jérusalem pour établir leur comptoir; ils bâtirent, sur les ruines de l'ancien hospice, deux établissements, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes, et y appelèrent des religieux et des religieuses de l'ordre de Saint-Benoit pour le service des deux hospices. Telle fut l'origine des hospitaliers, appelés ensuite l'ordre de Saint-Jean à l'occasion d'une église dédiée à saint Jean-Baptiste, bâtie au temps de Godefroi de Bouillon.

Cependant les chrétiens ne jouirent pas longtemps de leur sécurité sous la protection des marchands d'Amalfi. De conquête en conquête, les Turcs seldjoukides s'étaient établis dans les provinces de l'Asie occidentale, et au milieu d'eux les Turcs ortokides avaient pénétré jusqu'en Palestine; ils avaient adopté par politique, pour gouverner plus facilement leurs nouveaux sujets musulmans, les rites de la religion de Mahomet sans en comprendre l'esprit. Poursuivant leurs agressions contre le khalife d'Égypte, ils s'emparèrent de Jérusalem, massacrèrent la garnison des Sarrasins et rasèrent l'hospice. Quelques fugitifs, qui parvinrent à regagner l'Europe, éveillèrent la compassion des peuples chrétiens par le récit de leurs malheurs et provoquèrent la première croisade.

A la même époque, un Français, Gérard de Martigues, sans attendre les croisés, s'embarqua pour la Syrie et se dévoua seul au rétablissement des hospitaliers. Une grande dame romaine, se déguisant sous le nom de sœur Agnès, touchée du même zèle, se rendit en Palestine et se mit à la tête des hospitaliers. Mais les Turcs ne tolérèrent pas longtemps ces efforts. Gérard fut fait prisonnier et ne sortit de captivité qu'à la prise de Jérusalem. L'hospice, rétabli par Gérard, reçut alors tous les soldats blessés, et plusieurs jeunes gentilshommes se dévouèrent successivement au service des malades et prirent l'habit des hospitaliers. Parmi ces jeunes guerriers on trouve les noms de Raimond Dupuy 1121, Guérin de Montaigu 1208, Bertrand de Comps 1236, qui furent grands maîtres de l'ordre.

Le zèle de la chrétienté se portait alors vers la terre sainte; des dotations, des aumônes affluaient à Jérusalem; des établissements se fondèrent sur toutes les côtes d'Europe pour faciliter les voyages des pélerins; ces établissements devinrent plus tard les commanderies de l'ordre des hospitaliers. Grâce à ces largesses, Gérard devint assez riche pour bâtir cette église de Saint-Jean qui donna le nom à l'ordre. Mais l'introduction des guerriers dans l'hospice modifia bientôt l'esprit primitif de l'institution. Raimond Dupuy, élu grand maître à la mort de Gérard, ajouta aux vœux de pauvreté et de chasteté le vœu de *combattre les infidèles*.

Ainsi l'ordre des humbles serviteurs des pèlerins et des malades devint un ordre guerrier. Il faut le dire cependant, les nécessités du temps motivèrent ce changement. Jérusalem, frontière des Arabes et des Turcs, était habituellement le terrain de leurs batailles. Le petit noyau de chrétiens renfermés dans ses murs, obligés de se défendre, devait se créer une milice. L'ordre se divisa en trois classes: les gens de guerre, les prêtres et les hospitaliers proprement dits. Mais les habitudes de la guerre, peu compatibles avec les vertus d'abnégation et d'humilité, absorbèrent l'esprit de charité.

Le gouvernement de l'ordre devint aristocratique, et la troisième classe ne fut plus composée que de *frères servants*, que chaque chevalier attachait à sa suite en temps de guerre pour servir les blessés.

Au douzième siècle, l'histoire de l'ordre est celle de toutes les guerres en Orient. Les hospitaliers devinrent bientôt les seuls défenseurs des rois de Jérusalem, d'Antioche et d'Édesse; ils auraient infailliblement succombé à la tâche, si un renfort n'était arrivé au temps de leur plus grande détresse, sous la forme d'un nouvel ordre de chevalerie.

Quelques jeunes Français, avec Hugues de Payens à leur tête, s'étaient associés librement pour former une escorte aux pèlerins dans les défilés des montagnes entre Jaffa et Jérusalem. Ils se réunissaient dans une habitation près du Temple, mais sans avoir adopté aucune règle monastique, lorsque Hugues, ayant été envoyé en ambassade à Rome par Baudouin, roi de Jérusalem, eut la pensée de se mettre sous la protection du pape Honoré II. Le pape reconnut l'association sous le nom de *chevaliers du Temple*, et leur donna des statuts.

De jeunes gentilshommes de toute nation se pressèrent d'entrer dans ce nouvel ordre militaire de préférence à l'ordre des hospitaliers, dont le nom rappelait l'humble origine. Les

templiers devinrent en peu de temps riches et puissants; ils levèrent des troupes à leur solde et marchèrent au secours des hospitaliers, dont ils ne tardèrent pas à devenir les rivaux; mais, au temps dont nous parlons, l'émulation des deux ordres ainsi que de l'ordre Teutonique, récemment formé en Allemagne, maintint la discipline et les éleva à une telle renommée, que des souverains briguaient l'honneur d'être reçus chevaliers, et quelques-uns léguèrent à leur mort leurs États aux hospitaliers et aux templiers. L'ambition et tous les vices de conquérants dénaturèrent peu à peu ces institutions, fondés sur le dévouement et la pauvreté.

Un jeune aventurier de la race des Aioubites, Saladin, que d'habiles intrigues avaient élevé au rang de sultan d'Égypte, entreprit de nouveau la conquête de Jérusalem pour s'en faire un rempart contre ses ennemis, les Turcs seldjoukides et les Latins.

Un chrétien livra ses frères; le comte de Tripoli, rival de Lusignan, roi de Jérusalem, trahit les chrétiens et ouvrit l'entrée de la ville à Saladin.

La prise de Jérusalem est trop connue pour en faire ici le récit. Saladin expulsa les deux ordres guerriers, mais permit aux hospitaliers de demeurer un an dans la ville sainte pour soigner les blessés.

Après chaque éclipse des ordres militaires, et lorsqu'ils semblent anéantis par les désastres de la guerre, on les voit se rallier, se recruter, et reparaître plus formidables encore: c'est que leur institution était alors une nécessité du temps; des troupes mercenaires pouvaient bien tenir une campagne et gagner des batailles; elles ne pouvaient pas former une puissance défensive permanente; il fallait un lien plus fort qu'une solde, un but plus élevé que la gloire; aussi, lorsque l'ambition mondaine, le luxe et le relâchement eurent dénaturé l'institution, nous les voyons abandonner la défense du saint sépulcre, devenir une puissance temporelle à Rhodes et à Malte, et finir par s'éteindre dans l'oubli.

Après le siége de Jérusalem, on retrouve les ordres guerriers recrutés des chevaliers appelés des commanderies d'Europe au siége de Tyr, combattant pour le jeune Conrad, favorisant les amours d'Isabelle, reine de Jérusalem, marchant à la croisade de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion. Les combats sont remplis des exploits des hospitaliers; mais la rivalité des templiers éclate de plus en plus, et bientôt les deux partis ne se rencontrent plus que pour se combattre.

La conquête de Constantinople sur les Grecs et le règne de Baudouin, comte de Flandre, appelèrent les hospitaliers à cette frontière d'Europe et d'Asie; ce fut l'époque de leur grande prospérité. Ils formèrent des établissements considérables, et bâtirent des églises à Constantinople, à Smyrne, à Venise, à Florence, à Vérone.

L'Espagne appela le grand maître, Guérin de Montaigu, pour combattre les Maures; ensuite on le retrouve à la bataille de Bouvines. Montaigu n'était pas seulement un guerrier éminent, il était aussi un lettré, et on a conservé ses écrits contre un schisme naissant qui paraît avoir été précurseur des quiétistes modernes.

De grands désastres finirent par chasser entièrement les hospitaliers de la terre sainte. Tout un peuple, descendant des anciens Parthes, appelé les Khowarezmiens ou Kharismiens, chassé par les Mongols, et n'ayant trouvé asile chez aucun souverain à cause de sa réputation de cruauté et d'idolâtrie, fondit à l'improviste sur Jérusalem, saccagea la ville, massacra la garnison et les ordres militaires, affaiblis par leur dispersion en Europe. Les Kharismiens commirent des atrocités inconnues des temps les plus barbares. Ceux des habitants de Jérusalem qui étaient en état de fuir gagnèrent la côte et se renfermèrent dans Saint-Jean d'Acre; les femmes et les enfants, rassemblés par les sœurs hospitalières, se réfugièrent au pied du saint sépulcre, où elles attendirent le martyre. Seize chevaliers de Saint-Jean échappèrent seuls au massacre sous la conduite de Guy de Châteauneuf. Le récit des événements écrit par lui-même décida la croisade de saint Louis.

Après la défaite de Saint-Jean d'Acre, les hospitaliers se retirèrent en Chypre, d'où ils préparèrent une expédition contre l'île de Rhodes, habitée par les Grecs et gouvernée par les musulmans. L'île, prise et reprise, resta finalement en possession des hospitaliers, qui s'y établirent.

L'ordre pouvait alors se régénérer. Plusieurs grands maîtres, hommes de haute capacité, entreprirent d'importantes réformes. Ils auraient probablement réussi si l'accession des vastes possessions des templiers, qui leur fut adjugée à l'extinction de l'ordre, n'eût corrompu les mœurs en introduisant un surcroît de luxe et de richesses; parmi ces grands maîtres on cite les Villeneuve, les de Pins, Hérédia, appelé le *Dompteur du Dragon,* Bérenger, Juillac, etc.

L'éloignement des commanderies, l'ambition d'indépendance des chefs, avaient relâché les liens de l'obéissance. Des factions

se formèrent, des séditions, des révoltes éclatèrent et aboutirent même à de doubles élections de grands maîtres. Au milieu de ces désordres l'esprit militaire seul subsistait, et des prodiges de valeur signalent la prise de possession de Smyrne.

Voici à quelle occasion:

La ville et le port de Smyrne, au milieu du quatorzième siècle, étaient le repaire de brigands et de corsaires qui rendaient périlleuse la navigation et le commerce de la Méditerranée. Biandra, général en chef des forces de Rhodes, forma le hardi projet de détruire leur retraite; il réussit à s'emparer du port et brûla les galères des corsaires. Mais le commandant turc de la forteresse, par une feinte retraite, attira les chevaliers dans une embuscade où ils furent massacrés.

Vingt ans plus tard, vers 1370, le pape Grégoire XI ordonna au grand maître Robert de Juillac d'occuper le château et la ville de Smyrne comme une possession de l'ordre. La prudence du grand maître ayant fait objecter la situation de cette ville au centre de la domination turque, le pape lui·réitéra l'ordre d'obéir, sous peine d'excommunication. Un vaste armement de galères transporta les troupes au fond du golfe, et, après un combat acharné, le château de Smyrne arbora le drapeau des chevaliers de Rhodes. Les armes de l'Église sont encore visibles sur la porte en ruine.

C'est pour délivrer le sol d'Islam de cette domination d'une colonie de Rome chrétienne que Timour s'avançait de Kutaïah.

IX

Timour résolut de délivrer entièrement l'Asie Mineure de la terreur que cette colonie militaire de la chrétienté faisait régner sur les mers de l'Ionie, et de délivrer les innombrables esclaves mahométans qui gémissaient dans les fers des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Il était seul assez puissant parmi les princes musulmans pour rendre cet immense service à l'islamisme. Il voulait, par ce dernier exploit, couronner et sanctifier tous les autres. Parti de l'océan Indien, il lui était glorieux de ne s'arrêter qu'à cette autre mer, presque européenne, qui pouvait seule borner ses conquêtes. Il rassembla son armée d'expédition à Kutaïah, et s'avança lentement, selon son usage, vers Smyrne. Plus il approchait des rives de la Méditerranée, plus les vallées de la Bithynie, qui s'élargissaient et se décoraient devant lui de leur végétation méridionale, de leurs cités grecques et de leurs ruines pittoresques, vestiges de tant d'empires mal effacés de la

terre, ravissaient ses regards. Laissant à sa droite les plaines de Nicomédie, la Propontide chargée de villes maritimes, les ruisseaux tièdes ou glacés et les racines ténébreuses du mont Olympe, il déboucha à la tête de trois cent mille Tartares, cavaliers ou fantassins, dans la vallée de Magnésie, cette opulente et verte Tempé de l'Asie Mineure. Il y fit goûter quelques jours, à son armée, les délices de ce jardin de l'Anatoli qui devait illustrer et embellir quelques années plus tard la retraite d'Amurat ou Mourad II, ce Dioclétien des Turcs, qui choisit Magnésie pour se délasser de la gloire.

X

Contournant ensuite la base orientale du mont Tmolus, il se répandit dans les gorges de Tyra, l'ancienne Thyatire des Grecs, ville qui rappelle, par les sommets qui l'ombragent, par les forêts qui la rafraîchissent et par les cascades qui l'arrosent, les villes de l'Helvétie adossées aux Alpes et respirant les brises des lacs et la résine des pins du Nord. Tyra, quoique à moitié grecque et chrétienne, s'ouvrit avec résignation aux Tartares; ils inondèrent de là la plaine encaissée du Méandre et celle du Caïstre chantées par tous les poëtes de la Grèce, de Rome, et plus tard de la Turquie, pour l'ombre de leurs montagnes, la richesse de leurs pâturages, les sinuosités de leurs fleuves, la limpidité de leurs eaux, et pour la multitude des cigognes blanches qui font leurs nids sur ces lacs. L'auteur de cette histoire, par un jeu bizarre de la destinée des hommes obscurs, comme des empires, possède aujourd'hui, dans ces vallées historiques, une partie des bords et des prés de ce Caïstre célébré par le poëte romain Virgile, et où campa Timour, au pied de la tour de Marbre qu'il y bâtit et qui donna son nom à la plaine de Burghaz-Owa.

XI

La moitié de l'armée tartare, sous les ordres de Mohammed-Schah, débouchait déjà par la vallée de Magnésie dans le bassin de Smyrne. Timour, avec l'autre moitié, abandonnant les bords du Caïstre à ses troupeaux et aux esclaves qui suivaient l'armée, apparut au même moment sur les hauteurs qui dominent le golfe et la ville. Jamais un horizon plus majestueux et plus délicieux à la fois n'avait enivré ses regards depuis sa descente dans la vallée de Cachemire. Mais la vallée de Cachemire n'était qu'une voluptueuse oasis de verdure et de lacs au sein des montagnes

de l'Inde. La mer, autour de Smyrne, s'unissait aux montagnes, aux vallées et aux monuments des hommes, pour enchanter les yeux et pour irriter l'ambition du conquérant du monde.

XII

La ville de Smyrne, capitale de l'antique Ionie, renommée pour la mollesse de son climat, pour la fécondité de son sol, pour la beauté de ses femmes et pour le génie industrieux et littéraire de ses habitants, était bâtie au pied d'une montagne dont le faîte forme des créneaux naturels qui se découpent sur le bleu presque éternellement serein du firmament, et qui ressemblent à une forteresse construite par les hommes pour protéger une grande ville du côté des vallées intérieures de l'Ionie. Une forêt de pins noirs, croissant sur une pente escarpée, imite les palissades d'un fort. Au-dessus de cette forêt une citadelle en ruines semblable à l'Acropole d'Athènes, bâtie par les Grecs héroïques, démantelée par le temps, relevée imparfaitement par les Byzantins, renversée par les Turcs, restaurée et armée par les chevaliers de Jérusalem, se lie comme un nœud de pierres aux longues et hautes murailles précédées d'un fossé qui descendent des deux côtés, en suivant les ondulations des collines, jusqu'aux deux bords de la mer. Là, ces murailles aboutissaient à deux forts inexpugnables dont les vagues du golfe battaient les fondements.

Le port, rempli des vaisseaux de l'ordre et de la chrétienté appelés à leur secours, s'étendait entre ces deux forts maritimes. La ville, immense, populeuse, commerciale et militaire, était étagée depuis le bord des flots jusqu'au pied de la citadelle supérieure. A droite et à gauche, la mer, d'abord pareille à un vaste lac encaissé dans les montagnes tapissées de forêts, pénétrait dans les anses et dans les mille sinuosités qui dentellent le golfe; puis, s'éloignant et s'allongeant à perte de vue, entraînait le regard vers l'horizon sans limite de la grande mer. A cette extrémité occidentale du golfe de Smyrne, les ombres confuses de Mitylène et de Chio tachent à peine l'azur éblouissant des flots comme des voiles lointaines. Les voiles plus rapprochées des pêcheurs et des jardiniers des deux rives qui apportent les aliments du jour à une grande ville s'entre-croisaient sur le golfe; des villes, des maisons de campagne, des jardins en terrasse, des forêts et des vignes couvraient de luxe, de culture et d'ombre les promontoires et les collines avancés, des deux côtés de cette mer, sur la grève.

Tel était le spectacle qui suspendit un moment, non l'impatience, mais l'attaque de Timour.

XIII

Selon son habitude, conforme aux préceptes du Coran, qui ordonne de présenter toujours la capitulation et la paix avant la guerre, Timour fit élever pendant toute la première journée un drapeau blanc, signe de négociation, au sommet de sa tente; le second jour un drapeau rouge, signe de guerre déclarée; le troisième jour un drapeau noir, signe de carnage implacable et à mort. Ces trois jours donnèrent à la seconde moitié de son armée, commandée par Mahommed-Schah, son petit-fils, le temps de descendre tout entière des gorges de Magnésie et de se répandre sur la plaine de Bournabah, délice des habitants de Smyrne.

Les chevaliers, quoique intimidés par ce débordement d'hommes et de chevaux, dont les armes ruisselaient comme des torrents d'acier étincelant au soleil sur toutes les collines du golfe, ne délibérèrent pas un moment entre l'héroïsme et le martyre. Ils se fiaient à l'élévation de leurs murailles, à la profondeur de leurs fossés, au nombre et à la rapidité de leurs vaisseaux, à Dieu enfin, qui leur donnerait la victoire sur les ennemis du Christ. Ils répondirent avec dignité aux sommations de Timour. De nombreuses flottes naviguant déjà entre les îles de l'Archipel et n'attendant qu'un vent favorable pour cingler dans le golfe, leur étaient annoncées de Sicile, d'Espagne et d'Italie. Ils se croyaient sûrs d'y trouver secours ou asile.

XIV

Le cri de *Surum*, poussé par toute l'armée, et le son des tambours tartares, tombèrent le troisième jour au soir comme l'arrêt du destin sur Smyrne. Timour, comme à Siwas et à Bagdad, attacha des milliers de mineurs aux flancs des rochers sur lesquels étaient fondés les remparts. Les forêts voisines et les vergers des contours du golfe fournirent leurs arbres, qui, jetés avec tous leurs rameaux dans les fossés et allumés par des mèches de feu grégeois, entourèrent la ville d'un vaste bûcher dont le vent jetait la flamme et la fumée au sommet des murs. Les chevaliers, brûlés ou étouffés sur la brèche, tombaient dans ces fournaises ou cherchaient un abri dans la ville. Timour, faisant approcher à force de bras des plate-formes montées sur

des roues colossales, faisait passer ses soldats, comme sur des ponts, à travers des torrents de feu. Les chrétiens ne disputaient plus que l'entrée des rues derrière de récentes barricades. L'incendie courait depuis la citadelle jusqu'au port sous leurs pieds. Le rivage seul leur restait encore. Ils apercevaient à l'entrée du golfe les nombreuses voiles qui louvoyaient pour leur apporter des combattants ou des abris.

Timour, qui dans cet assaut était descendu de son cheval et combattait lui-même la torche et le sabre à la main, ne voulut pas que la fuite de ses ennemis trompât sa colère. Dix mille tireurs de pierre furent envoyés par lui sous l'abri des flèches de deux cent mille fantassins pour fermer l'accès du port du côté de la grande mer aux vaisseaux chrétiens. Ces ouvriers détachèrent et roulèrent du flanc des montagnes voisines des blocs de rocher qu'ils précipitèrent dans la mer à l'endroit où les deux môles s'entr'ouvraient pour recevoir les navires. Les restes de cette digue gigantesque subsistent encore et ont déplacé le port nouveau de Smyrne de l'anse primitive qu'il occupait. Les navires, en échouant contre ces rochers, ravirent aux chevaliers et aux chrétiens leur dernier refuge. Enfin, pour pénétrer dans les deux forts maritimes qui flanquaient la rade et auxquels la mer servait de fossé, Timour fit élever, à force de nombre, au-dessus des flots un pont sur pilotis couvert de terre, que ses mineurs, protégés par ses soldats, approchèrent pas à pas des forts jusqu'à ce que le sommet des remparts et le pont n'offrissent plus qu'un niveau égal, et que ses combattants, pressés par des milliers d'autres, pussent déborder comme une mer d'hommes dans les forts. L'intrépidité des chevaliers céda au nombre, non à la terreur. Ils trouvèrent leur sépulcre dans les deux forts. Ceux qui occupaient encore la citadelle supérieure avec Guillaume de Mine, maître de l'hôpital, ne voyant plus rien à sauver que leur vie, sortirent en colonne serrée, l'épée à la main, s'ouvrirent une route sanglante à travers les flammes et le sang de la haute ville, se jetèrent dans les montagnes inaccessibles aux cavaliers tartares, contournèrent de crête en crête le golfe et furent recueillis un à un du côté des rochers de Phocée par les galères chrétiennes qui voguaient sur le golfe. Des femmes, des enfants, des vieillards, qui avaient suivi jusque-là cette colonne de chevaliers pour se sauver comme eux sur les vaisseaux d'Europe, se précipitèrent en vain dans la mer, s'attachant aux câbles, aux rames et aux ancres, et implorant la pitié des matelots; les galères, trop chargées, ne pouvaient sans sombrer recevoir cette déplorable multitude. Tout périt dans les flots ou

se répandit pour périr bientôt dans les forêts sous la flèche des Tartares. Timour, pour décourager ces navires européens de leur recherche compatissante sur les bords du golfe, fit charger avec des têtes d'hommes coupées les canons des remparts de Smyrne et les fit tirer sur les vaisseaux. Ces têtes mutilées, flottant sur la mer ou roulant sur les ponts des navires, répandirent une telle horreur parmi les matelots, que les flottes s'enfuirent à toutes voiles, abandonnant la population chrétienne de Smyrne et des côtes à l'insatiable vengeance des Tartares.

Les Génois, qui possédaient dans le golfe le port fortifié et la délicieuse campagne de l'antique Phocée, mère de Marseille, ainsi que les îles opulentes de Chio et de Lesbos, tremblant d'irriter le fléau de l'Asie, lui envoyèrent des ambassadeurs pour le complimenter sur son carnage et pour reconnaître sa souveraineté. Il les épargna à ce prix, et, après avoir saccagé et incendié Smyrne, toujours prompte à renaître de sa situation naturelle, de sa fertilité et de son golfe, il salua d'un adieu la Méditerranée, et reprit, par Éphèse, la route de la plaine du Caïstre et du Méandre pour retourner à Kutaïah.

Pendant trente jours, il fit effacer du sol d'Éphèse, cette Rome du paganisme, les vestiges des temples antiques déjà effacés par les chrétiens. Sa colère contre les descendants des païens et des chrétiens s'était accrue sur sa route en traversant les colonies de la Grèce antique et de la Grèce chrétienne. Les plus humbles soumissions ne le touchaient plus.

Une ville grecque de la côte d'Éphèse ayant envoyé au-devant de lui pour implorer sa pitié une multitude d'enfants des deux sexes qui chantaient ses louanges et qui récitaient des versets du Coran pour flatter son culte: „Qu'est-ce que ce bêlement de „brebis qui importune mes oreilles? dit-il à ses émirs. — Ce „sont les enfants de la ville envoyés par leurs parents au-devant „de votre cheval pour vous supplier d'épargner leurs pères et „leurs mères. — Que les chevaux des Tartares les écrasent tous „sous leurs pieds!“ s'écria Timour. La cavalerie de l'avant-garde s'élança à ces mots sur ces innocents, et des milliers de cadavres d'enfants mutilés tracèrent la route de Timour. L'habitude du sang répandu avait fini par donner à Timour le dernier degré de la brutalité guerrière, l'indifférence du sang.

XV

L'incendie de Smyrne, d'Éphèse, et de toutes les villes de la côte d'Ionie où la civilisation grecque avait jeté pendant tant de

siècles sa population, ses lettres, ses religions, ses arts, fut le seul monument qu'éleva le conquérant tartare en vue de l'Europe consternée. Des monceaux de cendre marquèrent sa trace; il disparut dans la fumée de ces capitales, et regagna lentement, comme un pasteur qui ramène ses troupeaux du pâturage, la route de la Perse et de la Tartarie. Il emmenait un empereur captif, et il emportait les dépouilles de toute l'Asie Mineure. L'impossibilité de créer en quelques mois une marine, pour faire traverser la Propontide ou le Bosphore à cette multitude, l'avait seule empêché d'effacer du sol la capitale de l'empire grec, Constantinople. Il laissait cette dernière démolition du vieil Orient à accomplir aux Ottomans.

Son projet paraissait toujours de reconstituer fortement leur empire, involontairement ébranlé par la bataille d'Angora, et de le restituer à Bajazet Ildérim à des conditions de vassalité et d'alliance quand il aurait conduit ce souverain captif à Samarcande pour en décorer son triomphe, et quand il lui aurait fait contempler l'étendue et la population de son empire presque universel. Mais la mort trompa sa politique.

Bajazet Ildérim, quoique traité avec les égards qu'un vainqueur généreux doit à un vaincu héroïque, ne pouvait s'accoutumer même à une respectueuse captivité. Le spectacle de la ruine de ses provinces, auquel il venait d'assister, les dissensions intestines de ses enfants, l'idée d'aller orner de sa présence le retour triomphal du conquérant si témérairement bravé par lui, la perspective d'une prison peut-être éternelle dans ces âpres climats de la Tartarie, dont sa race avait perdu l'habitude; enfin, son caractère violent et indompté, qui changeait sans cesse sa mélancolie en imprécations et sa résignation en accès de désespoir, le faisaient dépérir, quoique jeune encore, dans les tentes et dans les palais où il avait tout d'un empereur, excepté l'empire. Un accès de ce désespoir l'emporta à Akschyr, sur la route de Siwas, au moment de quitter pour jamais ces vallées pastorales, seconde patrie de ses pères. Timour porta son deuil et remit son corps à son fils Mousa pour le porter à Brousse au tombeau de sa famille. Il rendit la liberté à la princesse de Servie, sa veuve, et aux femmes de son harem. Le cadavre de Bajazet, escorté d'une centaine de cavaliers turcs, arriva aux portes de Brousse, sans pouvoir y entrer, précisément au moment où les armées de ses deux fils, Isa et Mohammed, s'y livraient un combat pour se disputer cette ruine de l'empire. On l'ensevelit sous les platanes, à quelque distance de la ville, jusqu'au temps où l'empire restauré et la mosquée impériale relevée

permirent à ses descendants de lui rendre la tombe qu'il s'était préparée dans sa capitale.

Le règne de Bajazet, un des plus propices au commencement et des plus funestes à la fin aux Ottomans, fut l'image de son caractère. Son surnom d'*Ildérim* (l'éclair) fut la signification abrégée de sa vie. Il frappa comme la foudre l'Europe, et s'éteignit comme elle dans sa propre ruine en Asie.

Le sang innocent de son frère, massacré le lendemain de la mort de son père, dans les tentes de Kossova, le sang des prisonniers chrétiens versé en barbare dans la plaine de Nicopolis, semblèrent porter malheur à sa destinée. Il laissa l'Europe à la guerre civile entre ses enfants, et l'Asie à la conquête du héros tartare. Sa capitale même se ferma devant son cadavre comme pour lui refuser une tombe. La Providence semblait vouloir ainsi frapper avec justice, dans son empire, dans sa liberté et dans sa postérité, le premier des sultans qui avait donné à sa dynastie le premier et fatal exemple du fratricide par raison d'État. Elle béuira sans doute daus Abdul-Medjid le premier des sultans qui eut le courage et la vertu d'abolir cette sanguinaire politique, et de placer les droits et les sentiments de la nature au-dessus des droits du meurtre et de sa propre sécurité.

Avant de raconter les événements qui suivirent, en Europe et en Asie, la mort d'Ildérim, suivons un instant des yeux le reflux de Timour et de ses armées jusqu'à Samarcande.

XVI

Il touchait lui-même avec tristesse à l'âge et à l'anéantissement de ses espérances mortes avant lui. Son petit-fils, Mohammed-Schah, pour lequel il avait deux fois l'âme d'un père, et qui justifiait cette prédilection par tous les dons de l'esprit, de l'âme et du corps, mourut à l'âge de dix-huit ans à Akschyr. Timour, qui lui destinait l'empire de Samarcande pendant que son propre fils Schah-Rokh régnerait sur la Perse, faillit expirer de douleur sur le corps inanimé de cet enfant. Il affecta en vain, en reparaissant en public devant ses émirs, la religieuse résignation commandée par le Coran à ceux qui perdent ce que la terre ne peut plus leur rendre.

„Nous sommes de Dieu, s'écria-t-il en courbant la tête, et „nous retournons à Dieu!“ Mais son cœur ne pouvait se consoler qu'en faisant à ce favori de ses vieux jours des obsèques longues comme le continent de l'Asie et un deuil universel comme sa puissance. Par ses ordres, et comme si l'empire avait été la

famille de Timour, les princes de sa maison, les émirs, les grands de la Tartarie et de la Perse, les armées, les peuples, se revêtirent du noir, couleur de la nuit des tombeaux. Les fourrures d'hermine qui décoraient les caftans et les robes furent remplacées par le feutre gris et grossier des chameliers et des mendiants tartares. Les femmes se roulèrent, leurs cheveux épars, dans la poussière, et ramassèrent des cailloux dans le pan de leur voile pour se meurtrir le sein en poussant de tristes hurlements sur le passage du cercueil. Un banquet funèbre fut célébré à Akschyr. L'armée entière y était conviée.

Pendant le festin, des imans ou lecteurs, distribués de place en place de manière à être entendus de ces millions de convives, lisaient à haute voix le Coran. Le tambour colossal des Mongols, dont les sons vibrent, comme ceux d'un *gong* indien, jusqu'à des distances énormes, était frappé d'intervalle en intervalle pour imiter les coups de l'homme affligé sur sa poitrine. Après le festin, on brisa ce tambour sacré pour qu'aucune douleur humaine ne retentît plus jamais sur cet orgue d'une inconsolable douleur, et les femmes remplirent pendant toute la nuit les airs d'un universel gémissement. Les sept premiers émirs, compagnons et généraux de Timour, escortèrent, jusqu'au delà de l'Oxus, de leur corps d'armée, le cercueil du jeune schah porté sur une litière d'or et voilé d'un linceul brodé de pierreries. Ils le déposèrent au tombeau de sa famille. Ce Germanicus des Tartares laissa une précoce mémoire et un long regret après lui depuis le pied de l'Himalaya jusqu'aux frontières de la Chine et au désert de l'Euphrate.

Timour s'avança lentement et tristement à la suite de ce cercueil qui renfermait ses espérances mortes de perpétuité de règne. Il rentra triomphant, mais déçu, le 10 juillet 1404, dans sa ville triomphale de Samarcande. Les députations innombrables de toute la Tartarie l'y attendaient pour solenniser le triomphe et le héros de leur race. Les sages, les savants, les artistes, que le législateur tartare avait envoyés de tous les pays dans sa capitale pour civiliser ses compatriotes, eurent ses premiers regards et ses premières faveurs. Avant de rentrer dans son palais, où son harem et ses enfants fêtaient le retour de ce patriarche vainqueur du monde, Timour alla descendre au *Jardin des Platanes*, sorte de jardin académique de Samarcande qui entourait les logements consacrés aux philosophes, aux historiens, aux poëtes par Timour. Il consacra ce jardin et ce palais à la mémoire et au nom de son favori Mohammed-Schah, pour que la postérité partageât éternellement l'amour et les regrets qu'il nour-

rissait pour son petit-fils. De là il alla habiter, tour à tour, tantôt le palais du *Jardin des Eaux*, tantôt le palais du *Jardin de l'Éden*, tantôt le palais de sa favorite Toukel-Khanum, appelé le *Jardin qui dilate le cœur*. Il conservait ainsi, disent les traditions tartares, sous ces demeures de pierre, de cèdre et de marbre, l'instabilité de la vie nomade sous les tentes, souvenir de sa vie de pasteur et délices de la vie de guerrier.

Les architectes arabes et grecs qu'il avait amenés de Damas et de Smyrne lui construisirent, pendant ces jours de loisir entre deux conquêtes, un palais dont les vestiges étonnent encore les yeux et dont la description par les historiens contemporains de son triomphe égale en magnificence celle de Bagdad, de Babylone et de Delhi. Chacune des façades des gigantesques édifices de Palmyre, avait quinze cents coudées d'étendue. Quatre de ces façades enfermaient les cours et les jardins embellis d'ombrages, de parterres, de fontaines jaillissantes, sous des avenues de colonnes. Les sculpteurs syriens avaient incrusté toutes les murailles intérieures semblables à celles de Baalbeck ou du Parthénon. Les murailles extérieures étaient revêtues de porcelaine de Chine et de Perse dont le poli, le vernis et les couleurs variées représentaient les rayons du soleil et éblouissaient les yeux. Les salles et les chambres pavées en mosaïques imitant en dessin et en couleur les tapis du Khorassan, étaient lambrissées d'ébène et d'ivoire ciselés par les Arabes du Caire. Les ruisseaux et les jets d'eau murmurant dans l'albâtre répandaient la vie et la fraîcheur sous l'ombre des dômes peints par le pinceau des artistes grecs. C'est dans ce palais qu'il célébra, en un seul jour, le mariage de six de ses petits-fils, parvenus à l'adolescence pendant son absence de sa capitale. Les fables arabes n'atteignent pas la splendeur historique de ces fêtes. Les dépouilles de l'univers jonchaient les appartements et les jardins sous les pieds des jeunes époux. Les perles, les saphirs, les diamants, pleuvaient comme une poussière sur leurs têtes. Les animaux rares de toutes les contrées du globe, depuis les girafes de l'Éthiopie jusqu'aux autruches du Sennaar et aux lions de l'Afrique, y furent présentés aux fiancés. Neuf fois on revêtit les fiancés unis, sous les yeux de Timour, de vêtements magnifiques qu'ils dépouillaient à l'instant pour être revêtus de nouveau; neuf fois on leur ceignit des ceintures solides d'un tissu de perles et de diamants; neuf fois on leur posa et on leur enleva, pour les leur reposer encore, des couronnes et des diadèmes persans; neuf fois ils se prosternèrent dans la poudre d'or aux pieds de leur aïeul en frappant le plancher de leur front.

Ces fêtes étaient ses adieux à Samarcande. Sa vie n'était qu'un pèlerinage incessant à travers le monde pour y porter la loi du prophète et le joug des Tartares. Bien qu'il comptât déjà soixante-quatorze années de vie et que sa famille, à laquelle il avait tant d'empires à laisser en héritage, se composât, à cette époque, de trente-six fils ou petits-fils vivants et de dix-sept filles dont tant de princes se disputaient la main comme un gage de sécurité ou de faveur, Timour, au sein de cette gloire, de cette prospérité et de ces délices, rêvait la conquête de la Chine, seul empire libre qui confinât, dans l'extrême Orient, avec ses possessions.

XVII

Ce n'était pas l'insatiabilité de l'âme humaine ni l'ambition sans fond du conquérant qui poussait le vieux guerrier et le législateur heureux à abandonner de nouveau sa capitale, sa famille, et à risquer même sa gloire et sa vie pour traverser les déserts inhabités de la Tartarie avec tout un peuple et pour aller subjuguer un autre peuple inoffensif de deux cents millions d'hommes; c'était le zèle de l'unité de religion. Il considérait les peuples de la Chine, aussi civilisés, aussi philosophes et plus pénétrés de l'unité de Dieu que ses hordes, comme des idolâtres qui déshonoraient l'idée de la Divinité par des cultes sacriléges. Les incarnations symboliques de Bouddha et les doctrines de Confucius, mal connues de Timour et de ses contemporains, lui paraissaient des idolâtries aussi dégradantes que celles des Païens et des Grecs qu'il venait de détruire et que son devoir de vrai croyant était de renverser partout où Dieu lui donnait la force et lui montrait un crime contre sa sainteté.

Timour, obsédé de cette pensée et de ce remords, qui sanctifiaient selon lui tant de sang répandu sur sa route, flottait entre le repos, ambition de la vieillesse, et une nouvelle campagne commandée par la foi. Ses femmes, les mères de ses fils, les femmes plus jeunes qu'il avait ramenées de ses conquêtes dans ses harems, le sollicitaient à la paix; ses conseillers et ses sages le psessaient de consolider au lieu d'élargir son empire. Il penchait pour ce dernier conseil; mais il croyait entendre en songe la voix du prophète, qui lui reprochait sa prudence tout humaine et son oisiveté. Pour se décider, il convoqua à Samarcande l'assemblée générale de tous les émirs et de tous les sages de l'empire. Le lieu de ce congrès des royaumes tributaires et des Tartares de toutes les tribus fut assigné sous des tentes, dans la plaine sans bornes qui entoure Samarcande. Aucune capitale

n'était assez vaste pour contenir ce conseil armé de rois et de peuples. Les fêtes du mariage de ses fils, qui furent le prétexte de ce rassemblement, s'y renouvelèrent et s'y prolongèrent d'abord pendant quelques semaines. Nous empruntons ici aux deux historiens contemporains et spectateurs de ces magnificences, traduits par M. Petis de Lacroix, interprète des langues orientales, des descriptions qui paraîtraient imaginaires si on ne les justifiait par le texte littéral de ce monument.

„Les premiers jours furent assombris par l'arrivée à Samar„cande du cercueil du jeune Mohammed-Schah, que Timour fit „présenter à la sultane Kanzadé, mère du héros. Il ordonna que, „pour consoler le désespoir de cette sultane, veuve de son pre„mier-né, Djéhanghyr, le cercueil de Mohammed-Schah fût porté, „cloué et cadenassé, dans l'appartement de Kanzadé. Elle se „précipita sur ce cercueil, qui renfermait le corps de son fils, „dit Scherif-Eddin-Ali d'Yezd, et s'y enlaça comme le serpent „autour du bois de sandal, en jetant des cris et des lamentations. „Mes yeux, disait cette sultane inconsolable, étaient incessam„ment attachés sur le chemin, espérant à chaque instant aperce„voir un cavalier apportant des nouvelles de mon cher enfant, „qui faisait les délices de mon âme: je n'attendais pas de la „cruauté du sort ce coup de poignard fatal, qui m'arrache le „cœur à la vue de ton cercueil. Ah! sort déplorable! Ah! mal„heureuse Kanzadé! Ah! prince infortuné! Tu étais nommé au „trône de l'empire d'Iran; mais le destin impitoyable t'arrache le „sceptre des mains; c'est à bon droit, si présentement je fais „couler de mes yeux un torrent de sang, et si je rougis la terre de mes larmes, puisque dans ta tendre jeunesse, mon cher fils, „tu m'as ainsi percé le cœur.“

XVIII

„On dressa dans la plaine les tentes, soutenues par des ca„bles de soie, dans lesquelles les tapis à fond d'or étaient sans „nombre, les rideaux étaient de velours, lss planchers d'ébène „et d'ivoire incrustés, avec des dessins exquis. Le logement de „l'empereur consistait en quatre grandes enceintes symétriques; „son pavillon impérial formait à lui seul un groupe de deux „cents tentes, ornées de peintures et de pierreries. Chaque tente „était divisée par douze colonnes; les étoffes qui les entouraient „étaient d'écarlate au dehors, et à sept couleurs de satin au de„dans; elles étaient tendues avec des cordes de soie, et les co„lonnes étaient d'argent, enrichies d'or de rapport. Les tapis-

„siers, qui étaient en grand nombre, avaient employé une semaine „entière à dresser et à meubler ce superbe logement; les mirzas „et les émirs avaient aussi chacun un Seraperdé, un Barghiah, „des tentes et un grand pavillon nommé Kherghiah; les colonnes „des tentes étaient d'argent massif, et le sol était couvert des „plus riches tapis de pied du monde.

„Les gouverneurs des provinces, les généraux d'armées; les „seigneurs et les principaux commandants de tout l'empire s'as„semblèrent en ce lieu, et placèrent leurs tentes en bel ordre; „les peuples y accoururent en foule de tous les côtés, se pré„parant aux jeux et aux plaisirs; il y en avait même de toutes „les nations, de la Chine, de la Moscovie, de l'Inde, de la Grèce, „de Mazendéran, de Khorassan et de Fars, de Bagdad et de Syrie, „et enfin de tous les royaumes d'Iran, de Touran, du Kurdistan „et de l'Égypte.

„Le jeune frère de Mohammed-Schah, Pir-Mohammed, second „fils de la sultane Kanzadé, y arriva de son gouvernement de „Guznadin, suivant l'ordre qu'il avait reçu; il se prosterna devant „son aïeul, qui lui témoigna par ses larmes, en l'embrassant, la „douleur qu'il avait de la mort de son frère, et qui s'efforça de „le consoler par ses caresses. Alors le deuil cessa, il y eut une „exposition de toute l'industrie, de tous les arts et de tous les „métiers du monde, soumis aux lois du khan. Les plus habiles „artisans y étalèrent les chefs-d'œuvre de leurs boutiques des „trophées et des arcs de fleurs pour représenter des triomphes, „dans lesquels ils faisaient voir ce qu'ils savaient de plus fin „dans leur métier; le tout était orné de bouquets et de guirlandes „avec une symétrie parfaite; il y avait chez les joailliers des col„liers de perles et de pierreries, principalement des rubis gre„nadins et des rubis balais, avec une infinité de pièces de cristal „de roche, de corail et d'agate, et la quantité de bagues, de bra„celets et de pendants d'oreilles rendirent cette plaine une mi„nière d'or et de pierreries, au lieu d'une minière de fleurs, qui „est la signification de son nom; on éleva un amphithéâtre à „quatre coins, dont le haut et le bas étaient couverts de brocarts „et de voiles de clinquant, avec des tapis de Perse de soie, où „les dames avaient pris leur place; les musiciens étaient dans „leur rang avec les joueurs d'instruments, ainsi que les baladins „qui déclamaient et disaient des mots facétieux pour exciter la „joie et les ris. Il y avait un autre amphithéâtre, où étaient toutes „sortes de gens de métier; et l'on comptait ainsi cent amphi„théâtres de différentes manières, remplis de vendeurs de fruits, „ayant des fifres et des tambours; ils avaient construit chacun

„une espèce de jardin plein de pistaches, de grenades, d'amandes, „de poires et de pommes, avec ordre et symétrie, qui embaumaient l'adorat et faisaient un ornement merveilleux. Les bouchers se firent surtout remarquer par la gentillesse de leurs représentations; ils habillaient un mouton en homme, et ils mettaient d'autres peaux en diverses figures ridicules; on voyait „des chèvres parlantes, qui avaient des cornes d'or, et qui couraient les unes après les autres; elles paraissaient des chèvres „à l'extérieur, mais c'étaient de jolies filles qu'ils avaient ainsi „travesties; d'autres étaient habillées en fées et en anges ayant „des ailes, et d'autres prirent la figure des éléphants, et d'autres „celle des moutons.

„Dans cette mascarade parurent aussi avec éclat les fourreurs, dont les uns se vêtirent en léopards, les autres en lions, „et d'autres en autres sortes d'animaux, des peaux desquels ils „se couvraient; il y en avait qui ressemblaient à de vrais renards, „à des hyènes, à des léopards et à des tigres. Ils avaient ainsi „la figure de la bête, mais le sens de cette mascarade était qu'ils „voulaient représenter des génies qui avaient pris ces sortes de „figures. Les tapissiers firent aussi un chef-d'œuvre, car ils „firent un chameau de bois, de roseaux, de cordes et de toile „peinte, qui marchait comme un vrai chameau; et le tapissier „qui était dedans, tirant un rideau, faisait voir l'ouvrier dans son „propre ouvrage. Les batteurs de coton firent avec du coton des „oiseaux auxquels il ne manquait que la vie; ils firent aussi un „minaret de coton avec des roseaux, que tout le monde croyait „être bâti de briques et de mortier, et même il était d'une hauteur prodigieuse, surpassant ceux des mosquées; il était couvert „de brocarts et de broderies, et il se transportait de lui-même çà „et là, et sur son sommet il y avait une cigogne. Les selliers „n'en cédaient rien aux autres: ils firent voir leur industrie dans „deux litières de femmes, ouvertes par le haut, accommodées à „la manière ordinaire sur un chameau, dans lesquelles s'assirent „deux des plus aimables et charmantes demoiselles qu'ils purent „trouver dans la ville; et elles tenaient chacune une peau à la „main, et faisaient des postures plaisantes, tant des pieds que „des mains, pour divertir l'assemblée. Les nattiers montrèrent „aussi leur adresse, ayant tissu fort adroitement avec des roseaux „deux lignes d'écriture contignë, et autres lettres majuscules artistement entrelacées.

„Les chiaoux ou officiers du palais allaient et venaient, „faisant leur service et servant les tables montés sur des chevaux „de grande race, ayant des selles dorées incrustées de pierres

„précieuses, vêtus de brocart d'or. D'un autre côté, il y avait „des éléphants d'une grosseur prodigieuse, sur le dos desquels „on avait ajusté des espèces de trônes accompagnés de quantité „de parures et d'ornements. Sous ce même dais, à douze co-„lonnes, on avait placé des urnes de terre, autour desquelles „étaient attachés des colliers de pierreries, remplis de flacons „d'or et de pots d'argent, sur le sommet desquels étaient des „coupes d'or, d'agate et de cristal de roche couronnées de perles „et de diverses pierreries; le tout se présentait sur des sou-„coupes d'or et d'argent; l'on y buvait du cammez, de l'oximel, „de l'hypocras, de l'eau-de-vie, du vin du Schiras et autres li-„queurs. On rapporte que, pour cuire les viandes de ce banquet, „on employa le bois de plusieurs grandes forêts. Le premier „maître d'hôtel, avec ses officiers subalternes, demeura toujours „sur pied pour donner les ordres nécessaires au service; il y „avait ainsi des tables couvertes à perte de vue dans la plaine, „et les flacons de vins préparés autour des tables avec des „monceaux de corbeilles pleines de fruits, les flacons réservés „pour la bouche de l'empereur et les cuves pour les émirs de la „cour; il y avait enfin un nombre incalculable d'urnes entassées „dans toute la plaine pour la boisson du peuple. Une impunité „et une égalité absolues furent proclamées au nom de l'empereur „pour tout le monde pendant cette réunion, comme dans les sa-„turnales de Rome; il n'était permis à qui que ce soit de répri-„mander ou de sévir contre personne, ni au riche d'empiéter sur „le pauvre.“

XIX

Ces fêtes terminées, Timour, s'enfermant avec les principaux sages et religieux de l'empire, dans l'intérieur de sa tente, adressa à Dieu une prière aussi digne d'un philosophe que d'un maître passager du monde. La voici:

„Grand Dieu! Dieu unique et incompréhensible, qui es au-„dessus de tout ce que l'esprit humain peut concevoir, et dont „la nature n'est connue que de toi-même, étant tout à toi seul, „et tout le reste n'étant rien! comment pourrais-je jamais te „rendre assez d'hommages, et t'exprimer, moi, misérable créa-„ture, une reconnaissance égale à tes dons, puisqu'ils sont „infinis? De mon néant tu m'as créé, de ma bassesse tu m'as „élevé, de ma pauvreté tu m'as enrichi, de ma petitesse d'origine „tu m'as fait le plus puissant des dominateurs du monde. Je „tiens de toi seul la victoire dans tant de batailles, et la con-„quête de tant de royaumes; car, que suis-je, moi, pauvre et

„misérable créature? Je ne serais capable de rien, si tu ne me „comblais de ta force et de ta grâce; dans la paix, tu me gratifies du loisir et de la joie; dans la guerre, tu me décernes la „victoire; dans le gouvernement, tu me maintiens la souve„raineté; redouté des nations étrangères et aimé de mes peuples, „continue donc le cours de tes faveurs pour ta créature; puisque „tu m'as appelé dans ta miséricorde, ne me congédie pas dans „ta colère! Je connais que je ne suis que poussière, et que si „tu m'abandonnes un seul instant toute ma gloire se changera „en humiliation et toute ma grandeur en néant; ne me fais pas „rougir à cause de mes fautes, moi que tu as accoutumé à me „glorifier de tes bienfaits! Et je mourrai à mon heure, après „avoir achevé ton œuvre, heureux et en bénissant ton nom."

Cette prière du Salomon des steppes démentirait seule les imputations banales de fanatisme et de barbarie dont les historiens de l'Occident déshonorent les grandes philosophies et les grandes personnalités de l'Orient. Tout lointain leur paraît ténèbres, et les sources mêmes de toute théologie et de toute morale dans les Indes leur semblent voilées de leur antiquité.

XX

Timour, après cette invocation mystérieuse, parut devant le conseil de la nation, et adressa à tous les émirs, à tous les vieillards, à tous les lettrés de l'empire, un discours digne de sa prière:

„Dieu, leur dit-il textuellement, par une faveur toute gratuite, „nous a favorisés d'un bonheur si extraordinaire, que nous „avons conquis l'Asie le sabre à la main, que nous avons vaincu „et terrassé les plus grands rois de la terre; il y a eu dans les „siècles passés peu de souverains qui aient acquis de si grands „États, ni qui soient parvenus à une si haute puissance, qui „aient eu de si nombreuses armées, ni un commandement si „absolu; et comme ces grandes conquêtes ne se font pas sans „beaucoup de violence, ce qui a causé la ruine totale d'un „nombre infini de créatures de Dieu, j'ai résolu de mettre mon „étude à faire quelque bonne œuvre qui soit une espèce de sa„tisfaction des crimes de ma vie passée, et d'accomplir un bien „dont tout le monde n'est pas capable: c'est de faire la guerre „aux infidèles et d'exterminer les idolâtres de la Chine, ce qui „ne peut se faire sans une grande force et une entière puis„sance; il est donc à propos, mes chers compagnons, que ces „mêmes troupes qui ont été les instruments des fautes passées

„soient aussi les instruments de pénitence, c'est-à-dire qu'il „faut qu'elles se mettent en marche pour aller à la Chine, „et acquérir le mérite de cette sainte guerre, en abattant les „temples des idoles et ceux du feu, et, faisant en leur place „bâtir des mosquées et des chapelles; nous obtiendrons, par ce „moyen, le pardon de nos fautes, comme l'assure le Coran, „disant que les bonnes œuvres effacent les péchés du monde.“

XXI

Une acclamation encouragea le khan à une entreprise qui complaisait à la fois à l'antipathie populaire et au préjugé religieux des Tartares. Le ciel en récompense aux martyrs, la dépouille d'un empire immense et opulent aux vainqueurs, entraînaient ensemble l'imagination des Tartares vers le fleuve Jaune. Les émirs partirent de la plaine de Khanighul pour aller rassembler leurs troupes et pour les conduire avec leurs troupeaux et leurs chameaux au rendez-vous national assigné par le khan.

Timour rentra en les attendant à Samarcande. Il y trouva sa maison troublée et divisée par une de ces aventures de harem qui influent, plus fréquemment qu'on ne le remarque, en Orient, sur la politique des princes et sur le sort des empires. Les mœurs et les lois religieuses relèguent en vain les femmes dans la servitude et dans le mystère du harem: la nature, la beauté et l'amour leur rendent la place que Dieu leur a faite dans le cœur de l'homme.

Un des petits-fils que Timour venait de marier dans les fêtes nuptiales dont nous avons décrit la magnificence, le jeune sultan Khalil-Schah, avait délaissé, après peu de jours, sa femme enceinte pour une jeune beauté persane, esclave d'une autre princesse du sérail. Cette esclave, célèbre depuis en Tartarie et en Perse, comme Hélène en Grèce, par la passion qu'elle inspira à Khalil et par les calamités qui dérivèrent de cet attachement, fut dénoncé à Timour par l'épouse de Khalil, nièce aussi du khan, comme la cause de la froideur et de l'abandon de son mari. Timour ordonna le supplice de la jeune esclave occasion des troubles de son palais. Khalil déroba son amante aux recherches des eunuques exécuteurs de l'arrêt de l'empereur. La sultane Validé, qui gouvernait les harems de toute la famille impériale, se laissa attendrir elle-même par les supplications de Khalil en faveur de sa maîtresse, et lui donna asile dans ses appartements. Timour accorda la vie à la belle esclave, qui donna bientôt un fils à Khalil; mais il défendit à son petit-fils

tout commerce avec elle. Khalil éluda cet ordre de son aïeul par toutes les ruses inspirées par l'amour: les périls de ce commerce clandestin entre l'héritier du trône et sa maîtresse en accrurent la violence et la constance. Rien ne put arracher le prince à un attachement que les Tartares attribuèrent au sortilége qui lui fit, peu de temps après, poser la couronne d'impératrice sur le front d'une concubine, et qui ruina le vaste empire de Timour par la main d'une esclave de Circassie.

XXII

Timour, qui croyait avoir pourvu par sa rigueur au danger d'une passion passagère dans sa famille, sortit enfin, de Samarcande pour entraîner à sa suite deux millions de combattants tartares vers les frontières de la Chine. Les impératrices, ses fils, ses petits-fils, ses ministres, sa cour, sa capitale presque tout entière, le suivaient. L'hiver, tardif en Tartarie, glaçait encore les steppes couvertes d'une surface de neige sans limite. Le conquérant, sachant par ses géographes quel immense espace il avait à parcourir avant de franchir les frontières des steppes, ne voulut pas attendre le printemps. Des milliers d'hommes et d'animaux jonchèrent, les premiers jours, le désert de leurs cadavres; ils furent remplacés par d'autres, comme de vils matériaux d'une grandeur qui ne comptait pas les hommes, mais les résultats. Le récit des historiens de Timour, à ce début de la migration des Tartares vers la Chine, n'a d'analogie dans l'histoire moderne que le retour des armées de Napoléon, à travers les frimas de la Russie, après la désastreuse campagne de Moscou. La démence du zèle religieux et la démence de l'ambition personnelle dans ces deux hommes arrivent, par deux côtés opposés du globe, à la même prodigalité des vies humaines.

„Les oiseaux de proie, disent les historiens des deux cam„pagnes, ne pouvaient suffire à dépecer les cadavres que l'armée „laissait chaque nuit derrière elle.“

XXIII

Mais l'arsenal d'hommes de Timour était inépuisable, comme les tentes de ses Tartares. Le printemps, qui souffla enfin, fondit la neige, découvrit les pâturages et fit ruisseler, de halte en halte, les sources et les rivières marquées par les géographes. Timour arriva, toujours avec deux millions d'hommes, à Otrar, ille centrale de la Tartarie, entre le fleuve Sihon et le fleuve

Gihon. Il envoya en avant des cavaliers pour s'assurer si l'armée pouvait encore traverser ce fleuve profond sur la glace ou pour construire des ponts. Les cavaliers revinrent et rapportèrent que les neiges des montagnes du bord du fleuve étaient encore épaisses de trois coudées et engloutiraient inévitablement l'armée. Timour fut contraint d'attendre à Otrar le ramollissement de la saison. Il était déjà à vingt marches de Samarcande.

L'incendie qu'il avait promené par toute la terre sembla le poursuivre lui-même au fond de ces déserts. Le palais qu'il habitait avec sa famille et sa cour, à Otrar, brûla en une nuit et dévora une partie de ses richesses. Otrar, comme Moscou de nos jours, semblait se dérober, par la flamme, à la servitude. La multitude qui suivait l'armée mourait de froid et de faim. Timour voulut renvoyer les impératrices et leurs enfants à Samarcande. Elles refusèrent de l'abandonner dans ses dangers et dans sa vieillesse. Il fut saisi d'une fièvre d'angoisse dont le délire lui donnait des songes réputés divins. Les houris, ombres des femmes qu'il avait tant aimées pendant sa jeunesse, lui apparaissaient et lui ordonnaient de se repentir de ses égarements avant de paraître devant son Dieu. Il s'humilia devant le jugement qu'il allait subir. En vain Tébrizi, le plus célèbre médecin de l'Asie, qui l'accompagnait dans toutes ses campagnes, lui prodigua toute sa science et tout son zèle; il se sentit frappé à mort, et il la contempla de son lit avec autant d'intrépidité qu'il l'avait contemplée si souvent sur les champs de bataille. Il assembla autour de son tapis ses femmes, ses fils, ses petits-fils, ses ministres, ses émirs, dicta son testament, dont chaque legs était un empire, et édifia, par un dernier discours digne d'un sage, ce monde qu'il avait asservi pendant soixante ans.

„Je sens avec évidence, dit-il d'une voix encore ferme, que „mon âme veut abandonner mon corps vieilli et fatigué; elle va „habiter un meilleur séjour à l'ombre du trône éternel de Dieu; „ne pleurez pas, ne poussez ni lamentations, ni gémissements; „les larmes et les cris ont-ils jamais arrêté la volonté de Dieu; „au lieu de déchirer vos vêtements, de vous frapper le sein et „d'arracher vos cheveux, élevez vos prières au ciel pour qu'il „daigne me pardonner les fautes et les excès de ma longue vie. „J'ai réussi à donner à la terre d'Iran une telle justice et un tel „ordre, que nul aujourd'hui n'y peut opprimer son prochain, et „que les forts y respectent les faibles. Quoique je connaisse „l'instabilité de l'empire, ajouta-t-il en s'adressant à Djehanghyr „et à ses autres héritiers, cependant je ne vous conseille pas de „dédaigner ni d'abdiquer la puissance que je vous lègue, car

„cela causerait du vide et des désordres dans les royaumes, et „la sûreté publique, le plus grand bien des hommes, en serait „altérée. Dieu, au jour du jugement, nous demandera compte „des charges que nous avons reçues de lui en naissant.“

Il nomma ensuite Pir-Mohamed-Djehanghyr héritier du monde asiatique et souverain de Samarcande après lui, et lui fit, en sa présence, prêter serment par tous les émirs. Il pleura ensuite, non de quitter le monde, mais de ne pas pouvoir embrasser une dernière fois son fils Schah-Rokh, qui gouvernait alors l'Iran en son nom; puis il dit aux émirs: „Allez, vous n'aurez plus d'autre „audience de moi ici-bas; je vais comparaître moi-même à celle „d'Allah.“

Ses femmes et ses enfants, qui entendirent ses suprêmes paroles du fond de la tente où ils sanglotaient derrière le rideau, se précipitèrent alors inondés de larmes autour de son tapis. Il les consola et leur donna des conseils secrets pour conserver l'harmonie entre ses nombreux enfants que les dissensions intestines détruiraient les uns par les autres. Puis, répétant une dernière fois son mot favori, qui résumait, selon lui, toute sagesse humaine dans la résignation aux volontés du seul Maître: „Nous sommes de Dieu, dit-il, et nous retournons à Dieu!“ et il expira.

XXIV

L'armée tartare, sans âme et sans chef après lui, revint à Samarcande. Cet empire de la victoire, qui n'avait pour centre que la vie et pour lien que la main d'un grand homme, promptement tomba en lambeaux. Le nom seul de Timour resta le plus grand nom des destructeurs d'empires qui aient jamais promené le fer sur la face du globe, sans en excepter ni Alexandre, ni Gengis-Khan, ni César, ni Napoléon. Mais Timour, à travers l'obscurité qui couvre ses desseins et la poussière qui sort de ses démolitions, ne paraît pas avoir parcouru la terre, comme le représentent les historiens occidentaux, en barbare ivre et sanguinaire, ne cherchant qu'à grandir son nom sur l'asservissement de sa patrie et sur les ruines des royaumes. Tout indique, en étudiant de plus près son caractère, ses actes, ses paroles, ses institutions, qu'il poursuivait un dessein religieux et civilisateur pour les Tartares et pour l'Orient, et qu'il avait rapporté de ses conquêtes autant de sagesse que de gloire à la fin de sa vie. Mahomet fut le révélateur, Timour le conquérant du déisme. Fléau des idoles, apôtre armé, il portait la mort, mais il portait

au moins une grande idée devant lui. Le Coran lui avait paru, de tous les livres sacrés de l'Asie, celui qui sapait le plus de superstitions et qui apportait le plus de raison dans la conception et dans le culte du Créateur. Il s'était fait le soldat, mais le soldat indépendant et philosophique du Coran. Il reconnaissait et il admirait dans le christianisme primitif une des sources pures du Coran. Si la vieillesse et la mort ne l'avaient pas arrêté sur la route de la Chine, et s'il avait connu les doctrines spiritualistes de Confucius, il est probable que Timour aurait fondu lui-même, en une seule religion purement philosophique pour ses empires, les trois cultes auxquels il empruntait leur dogme, leur morale et leur civilisation. Alexandre n'avait pour mobile que l'éblouissement de la postérité, César que l'empire, Gengis que l'espace, Napoléon que la gloire; Timour, comme Charlemagne, avait de plus la religion; pour être le Charlemagne des Tartares, il ne lui manqua que le temps. Mais la Providence maudit ces déluges de sang humain, pour quelque cause que ces fléaux de la terre le répandent, et rien ne germe dans ce sang que ces noms stériles qui semblent grandir un seul homme, mais qui rapetissent l'humanité.

Tel apparut et disparut Timour, le frère de race, mais le Caïn des Ottomans. Revenons à eux.

LIVRE NEUVIÈME

I

Au moment où Bajazet s'enfuyait, après d'héroïques exploits, du champ de bataille d'Ancyre ou d'Angora, où avait péri sa fortune, nous avons vu que ses quatre fils, dernière espérance de son sang, fuyaient, comme lui, à travers la nuit, le sabre ou les cachots des Tartares. L'un de ses fils, Mousa, était atteint et ramené au camp de Timour avec son père; l'aîné, Soliman, franchissait les montagnes de la presqu'île pour atteindre les bords de l'Euxin et pour se réfugier par mer à Andrinople avec le grand vizir, Ali-Pacha, et l'aga des janissaires, Hassan; le second fils, Mohammed, âgé à peine de quinze ans, couvert de blessures et relevé du champ de bataille par un des plus intrépides généraux de son père, nommé Bayézid-Pacha, était parvenu à se faire jour, le sabre à la main, au milieu des Tartares qui lui fermaient la route, à traverser Tokat encore libre, et à s'enfermer, avec son sauveur, dans la forteresse d'Amasie.

L'héroïsme devançait les années dans cet enfant. Le poëme historique persan du Schah-Nameh se complaît à chanter les exploits de son enfance. Bloqué dans Amasie par un des généraux de Timour, Mohammed, dans une sortie, combattit corps à corps l'émir tartare et le tua d'une flèche de son arc. Les Ottomans de l'Asie Mineure, émus de la bravoure désespérée du fils de leur sultan, et confiants dans l'habileté militaire de Bayézid-Pacha, accoururent en foule à Amasie et lui formèrent une petite armée, qui triompha partout des détachements tartares. Timour, qui ne voulait que châtier et non détruire la race d'Othman, fit inviter le jeune Mohammed à venir avec sécurité dans son camp. Mohammed, d'abord empressé de revoir son père, prisonnier du khan, puis retenu par les conseils de Bayézid-Pacha, qui craignait un piége dans l'invitation de Timour, s'avança, puis s'éloigna en combattant toujours sur sa route. Le siége de Smyrne avait presque affranchi l'intérieur de l'Anatolie des troupes

de Timour. Mohammed y occupa tout l'espace abandonné par les Tartares. Le départ du conquérant pour Samarcande et les combats incessants de Mohammed contre les princes turcomans restaurés par les Tartares, lui rendirent une partie des possessions paternelles dans ces contrées. Il régnait de fait à Amasie et à Tokat, il reconquérait Siwas, sans s'inquiéter des droits d'aînesse et des prétentions de ses frères.

II

Cependant son frère aîné Soliman, après avoir franchi le Pont-Euxin avec le grand vizir Ali et l'aga des janissaires Hassan, ces deux dépositaires de l'empire, était parvenu à Constantinople, et y avait conclu en passant une alliance, fréquente alors, avec l'empereur grec. Pour gage réciproque de l'indissolubilité de cette alliance entre l'héritier de Constantin et l'héritier d'Othman, Soliman avait épousé Théodora, nièce de l'empereur, et il avait laissé à la cour de Byzance sa propre sœur, la sultane Fatima, fille de Bajazet. Soliman, après cette alliance, qui lui assurait la sécurité en Europe, était accouru à Andrinople ressaisir le trône, le gouvernement et l'armée.

III

Isa, le troisième fils de Bajazet, échappé aussi aux fers de Timour, s'était réfugié à Brousse, dont les débris fumaient encore, et, secondé par le puissant Timourtasch, relâché après le reflux des Tartares, il tentait de se faire reconnaître pour sultan par l'Anatolie, que lui disputaient Mohammed, Mousa et Soliman. Les généraux et les pachas du sultan captif ou mort s'étaient attachés selon leur penchant ou leur ambition aux différents prétendants au trône. Yacoub-Pacha, qui avait conquis une imposante renommée en disputant la ville d'Angora à Timour, commandait l'armée de Mohammed, Timourtasch celle d'Isa. Le sang ottoman coula pour la première fois dans une guerre intestine au défilé d'Ermeni, défendu par Timourtasch contre Yacoub. Timourtasch, vaincu à Ermeni, se retirait vers le lac d'Ouloubad avec les débris de l'armée de son pupille Isa, quand il périt la nuit dans sa tente, assassiné par son esclave. L'esclave apporta la tête de Timourtasch au jeune Mohammed, dont elle assurait le triomphe sur Isa, son frère. Mohammed envoya cette tête à Andrinople en présent à Soliman, son frère aîné, pour lui montrer qu'il était désormais maître de l'Asie et de Brousse, et pour le

décider au partage de l'empire entre eux deux. Soliman jouit de la mort d'un astucieux ennemi de sa cause, et dissimula avec Mohammed.

Mohammed entra sans compétiteur dans Brousse, à la tête d'une armée victorieuse. Isa, vaincu, alla gémir et conspirer à Constantinople, refuge des princes ottomans dépossédés. Mousa, captif du prince de Kermian, à qui Timour, en partant, l'avait laissé en gage, fut rendu à Mohammed avec les restes de Bajazet, encore errants sur la route de la tombe.

IV

Cependant Isa, encouragé par Soliman et assisté par l'empereur grec de Constantinople, repassa en Asie, rallia une armée de dix mille Ottomans, ravagea la province de Mohammed et s'avança jusqu'aux forêts du mont Olympe pour rentrer à Brousse. Vaincu une dernière fois par Mohammed, les princes d'Aïdin, de Tekké, de Menteschê, qui avaient embrassé sa cause, tombèrent dans les fers de Mohammed. Celui de Saroukan, surpris au bain par les vainqueurs, ne demanda, pour toute grâce à Mohammed, que d'être enseveli au tombeau de ses ancêtres, dans la délicieuse vallée de Magnésie, dont le ciel serait encore doux à ses mânes. Cette faveur suprême lui fut accordée. Isa, qui avait dû son salut à la vitesse de son cheval, se retira seul dans les plus hauts rochers du Taurus qui dominent le golfe profond de Satalie: il y vécut parmi les bergers, et y disparut sans avoir laissé ni trace ni mémoire. Les antres des rochers de Satalie le dérobèrent pour jamais, comme les cadavres du champ de bataille d'Angora avaient dérobé à toutes les recherches le corps de son frère Mustafa.

V

Mais le voluptueux Soliman, jusque-là indifférent ou immobile et n'appréciant de l'empire que les mollesses et les plaisirs du sérail d'Andrinople, ne pouvait laisser impunément le plus jeune de ses frères affermir son débris d'empire à Brousse. Secondé par Manuel Paléologue, descendu et remonté au trône de Byzance, il passa la Propontide avec une armée moitié ottomane, moitié albanaise. Il fit fuir devant le nombre et devant le droit Mohammed de Brousse, entra en sultan dans la capitale de l'Asie, et descendit de là sur Smyrne pour y punir Djouneyd, traître envers sa famille, qui s'était formé une principauté indépendante

en Ionie sur les ruines de l'empire ottoman. Soit remords, soit faiblesse, Djouneyd, à l'approche de Soliman, déserte pendant la nuit sa propre armée et se présente à l'aurore, seul et la corde au cou, devant la tente du sultan, implorant sa grâce. L'armée, déconcertée par cet abandon, se dissout; Soliman marche sur ses traces, entre à Éphèse, y étale le luxe d'un empereur et, faisant prendre à Ali-Pacha, son vizir, la route de la vallée du Caïstre, l'envoie combattre son frère Mohammed à Tokat et à Angora. Mohammed évite par d'autres vallées l'armée d'Ali, et s'avance lui-même inopinément contre Brousse, où il assiége Soliman, revenu d'Éphèse pour jouir des délices de sa capitale d'Asie. Soliman était au bain quand on lui annonça que les troupes de son frère étaient sous les murs. Il songeait déjà à fuir en Europe. Une conspiration dans l'armée de Mohammed et la fuite de son échanson inquiètent ce prince et le font rétrograder jusqu'à Iénischyr. Mousa, son second frère, qui avait pris parti pour Mohammed, s'offre d'aller à Andrinople lever l'étendard d'une troisième guerre civile contre Soliman. Mohammed l'encourage; Mousa part; il va lever une armée en Servie et en Bulgarie pour combattre son frère. Soliman traverse la Propontide avec l'élite de ses partisans, réclame à Constantinople le secours de l'empereur grec, promis par le traité, campe sous les murs de la ville et attend Mousa. Pendant la bataille entre les deux frères sous les remparts de Constantinople, les Serviens passent au parti de Soliman. Le sultan, fortifié par cette défection, poursuit Mousa et rentre à Andrinople. Mousa, abandonné et fugitif, erre sans suite et sans espoir dans les rochers du mont Hémus, épiant l'occasion d'une vengeance et rassemblant un à un quelques Épirotes pour tenter une seconde fois avec lui la fortune désespérée de l'usurpation.

VI

Soliman, comme la plupart des fils de sa race, n'avait d'énergie que dans le danger. Sa valeur n'était qu'un accès d'héroïsme; la sécurité le laissait s'affaisser sur lui-même. L'amour, la chasse, les festins, le repos dans ses jardins, au bord des eaux qui rafraîchissent la vallée d'Andrinople, endormaient son activité. L'ivresse du vin, dont les barbares de la Servie lui avaient donné le goût, émoussait jusqu'à son ambition. Son palais retentissait des chants de la débauche; son harem l'occupait plus que son conseil; il passait des semaines entières sans sortir de l'appartement des femmes où ses eunuques entassaient, pour ses

yeux, les plus belles odalisques de la Mingrélie, de la Perse et de Chio.

Mousa, au contraire, retrempé dans l'adversité, endurci à la fatigue, obstiné à la fortune, rôdait sans cesse avec une bande d'intrépides partisans dans les gorges du mont Hémus. Le mépris même qu'on avait à Andrinople de son impuissance faisait sa force. A un signal donné dans toutes les montagnes, cette bande, changée tout à coup en armée, parut avant l'aurore aux portes d'Andrinople. A peine osait-on troubler par un avis importun le sommeil ou les plaisirs de Soliman. Tous ses vizirs et tous ses officiers se rejetaient de l'un à l'autre le devoir et le danger de l'avertir. Le chef des eunuques, vieillard dévoué, se chargea le premier de communiquer la fatale nouvelle à son maître. Soliman, se soulevant à peine sur le coude, lui répondit, en souriant de dédain, par un vers persan qui conseille *aux buveurs et aux amants de remettre les soucis au jour qui les dissipe, et de laisser la nuit aux songes qui trompent même le malheur.*

Le vieux général grec renégat, Évrénos-Beg, crut que le sultan aurait plus de foi dans son expérience et dans ses années. „Es-tu retombé dans l'enfance, lui dit Soliman, de t'imaginer que le chef d'une poignée de bandits pourrait détrôner le „sultan des Ottomans dans sa capitale?“

L'aga des janissaires, le fidèle Hassan, celui-là même qui avait sauvé Soliman du champ de bataille d'Angora, crut pouvoir élever avec plus d'autorité la voix pour sauver une seconde fois son maître. Sa franchise parut une offense à Soliman; il ordonna aux Tschaouschs de lui couper la barbe avec un sabre, injure la plus cruelle qu'on pût faire à un Ottoman. Hassan, indigné et désespéré, monta à cheval en sortant du palais et, se faisant une parure de l'outrage immérité qu'il avait subi, parcourut la ville et les rangs des janissaires en montrant son visage déshonoré, en accusant l'ingratitude et la démence d'un ivrogne, et en le proclamant indigne de commander aux croyants.

A cet aspect, à ce geste, à ces paroles d'Hassan, la ville et l'armée répudient Soliman et ouvrent les portes à Mousa. Soliman, enfin éveillé, n'a que le temps de monter le cheval arabe le plus rapide de ses écuries et de fuir, suivi seulement de trois cavaliers de sa garde, vers les forêts de la route de Constantinople.

Au lever du jour, cinq frères archers du village turc de Dougoundji, qui allaient chasser dans la forêt, ayant aperçu de loin quatre cavaliers montés sur des chevaux de luxe magnifiquement

équipés et croyant reconnaître parmi eux le sultan à l'éclat de son caftan et de ses armes, accoururent du haut d'une colline pour le contempler de plus près et pour se prosterner devant leur souverain. Mais, Soliman, encore troublé par le vin et voyant dans cet empressement une menace, banda son arc et tua d'abord le plus âgé des cinq frères, puis, d'une autre flèche, le second. A ces deux meurtres sans provocation, les trois autres frères visent à la fois au cœur du meurtrier; Soliman tombe mortellement blessé à côté de son cheval. Les archers lui tranchent la tête et la portent au village, laissant son corps aux vautours de la forêt.

Ainsi périt Soliman, victime du seul vice qui eût déshonoré sa vie. Il avait le cœur d'un héros, l'esprit cultivé, mais l'âme sensuelle. Ses peuples, tout en le méprisant, ne pouvaient s'empêcher de l'aimer. C'était l'ivresse qui était coupable en lui, ce n'était pas l'homme. Il avait, dans ses moments lucides, un goût raffiné pour la poésie, pour la littérature, pour les arts; il aimait surtout la poésie persane qui mêle, dans *Hafiz*, une certaine sagesse mystique aux images voluptueuses de Salomon, d'Horace, d'Anacréon. Il comblait de ses dons et de ses familiarités les poëtes turcs qui donnaient à son âme la noble ivresse que le vin donnait à ses sens. Ses favoris étaient Hamza et surtout Ahmed, deux frères qui chantaient et qui écrivaient à la fois l'histoire de leur temps. Il leur permettait avec lui ces familiarités enjouées qui dépouillent le souverain de la majesté pour autoriser avec lui l'égalité des reparties. Il en était de même de Timour, qui, un jour qu'il se baignait, avait dit à Ahmed:

„Combien m'estimes tu, dans ma nudité? — Quatre-vingts „aspres, répondit le poëte. — C'est juste le prix de ma robe de „bain, reprit Timour. — Aussi est-ce de ta robe que je parle, „repartit Ahmed, car, pour toi, tu ne vaux pas un aspre."

L'empereur s'estima assez lui-même pour pardonner au poëte cette licence, et même pour lui payer en nouvelles faveurs cette courageuse mais cynique vérité. La *Joie et la Lyre,* autre poëme turc d'un des poëtes de la cour de Soliman, répondit à la littérature licencieuse de ce Sardanapale d'Andrinople, et charme encore les festins et les harems de l'Orient.

VII

Mousa, à peine proclamé sultan, vengea sur les trois frères meurtriers involontaires de Soliman le sang d'Othman. Après avoir reçu de leurs mains sa tête qu'ils lui avaient apportée, il

les chargea de fers, les fit reconduire dans leur village, et, ayant fait donner l'ordre à tous les habitants de Dougoundji de rentrer dans leurs maisons, il les brûla vivants sous leurs toits.

„Mon frère devait mourir, dit-il, mais ce n'était pas par les „mains ignobles de ces esclaves!“

Il ne semblait vivre que pour la vengeance. Pressé de punir la trahison des Serviens qui l'avaient abandonné pendant la bataille livrée sous les murs de Constantinople, il marcha avec soixante mille hommes sur la Servie, ravagea le pays, massacra des milliers de prisonniers, et ayant fait entasser et niveler ces monceaux de cadavres, il les fit couvrir d'une nappe, et donna sur cette table à ses soldats un festin de vengeance où le vin se mêlait, en coulant, avec le sang des Serviens. Au retour de cette expédition, il assiégea Constantinople. Manuel Paléologue, tremblant pour sa capitale, appela Mohammed, qui régnait à Brousse, pour opposer le frère au frère. Il lui fournit des vaisseaux pour traverser la Propontide et le reçut à Scutari, faubourg asiatique de Constantinople. Ce secours déconcerta Mousa.

Évrénos-Beg, ce vieux général qui avait servi sous quatre règnes et que Mousa retenait dans une subalternité humiliante pour sa vieillesse et pour son rang à sa cour, conseilla secrètement à Mohammed de passer hardiment en Europe et d'aller soulever les Serviens contre Mousa. Mohammed, à qui Évrénos avait préparé les voies, suivit ce conseil. Fortifié par les Serviens et par les vassaux montagnards d'Évrénos, Mohammed redescendit sur Andrinople, par la vallée de Philippopolis.

Mousa, abandonné de la plupart de ses alliés, ne se défendait plus qu'avec sept mille janissaires retenus à sa cause par l'énormité de la solde qu'il puisait dans le trésor et qu'il leur distribuait à pleines coupes. Les deux armées se rencontrèrent inopinément face à face sur les flancs de l'Hémus. L'aga des janissaires, Hassan, qui, après avoir été outragé dans sa barbe par Soliman, avait embrassé le parti de Mohammed, s'avança seul à cheval sur le front de ses anciens compagnons d'armes enrôlés par Mousa, et leur adressant à haute voix des reproches:

„Que tardez-vous, mes enfants, leur cria-t-il, de rejoindre „votre général, et de servir avec lui la cause la plus juste, sous „un prince courageux et reconnaissant, contre un prince aban„donné de la fortune qui ne peut que perdre ses défenseurs en „se perdant lui-même!“

VIII

Mousa, qui entendit avec indignation ces provocations d'Hassan à la désertion de ses janissaires, s'élança sur lui, le sabre à la main, suivi d'un groupe de cavaliers. Hassan ayant tourné la tête de son cheval pour s'éloigner, Mousa lui fendit l'épaule jusqu'au cœur d'un coup d'yatagan. Il allait redoubler, quand un cavalier esclave d'Hassan, voulant parer le second coup qui menaçait son maître, coupa lui-même le bras levé du sultan. La main, détachée du bras, tomba à terre en tenant encore le sabre. Le sang de Mousa répandit la terreur parmi son armée qui se dispersa de toute part devant la cavalerie de Mohammed. Mousa, abandonné une dernière fois, fit bander son bras mutilé avec la mousseline d'un turban et s'enfuit au hasard, au galop de son cheval et à la faveur des ténèbres, dans les marais qui bordent la Maritza, espérant se réfugier dans la Bulgarie. Le sang mal étanché trompa ses forces. On trouva le lendemain son cadavre couché dans la fange des marais, à côté de son cheval qui attendait son réveil. Le bruit se répandit dans l'empire que Mousa n'était pas mort de sa blessure, mais qu'il avait été étranglé dans sa fuite par deux de ses généraux qui le suivaient, et qui, las des désastres de cette guerre civile de dix ans, avaient voulu sauver l'empire en sacrifiant un des sultans.

La mémoire de Mousa ne laissa rien que son ambition et ses vicissitudes de fortune. Plus aventurier que souverain, il vécut en conjuré et mourut en soldat.

IX

Mohammed ou Mahomet Ier n'hérita pas de la paix par la mort de son compétiteur. Toute l'Asie, pendant son règne, ne fut remplie que des insurrections des princes turcomans, dont Timour avait rétabli les trônes et encouragé l'indépendance. Il ne régnait qu'à la condition de vaincre sans cesse. Son enfance, passée dans les camps, lui avait fait de la guerre un besoin et de la bravoure une habitude. Son exterieur martial répondait à son tempérament belliqueux. Encore à la fleur de ses années, le front haut, le visage ovale, les yeux noirs ombragés de sourcils persans, comme l'arc des Tartares, le teint coloré par un sang rapide et généreux, la bouche gracieuse, la poitrine large et proéminente, les épaules robustement attachées, les bras démesurément longs, comme ceux des races qui manient le sabre, une physionomie que les historiens représentent comme parti-

cipant de la noblesse de l'aigle et de la majesté du lion, une élégance et un luxe de costume qui relevait cette beauté naturelle, enfin, une disposition tout à la fois magnanime et gracieuse de caractère qui rappelait la chevalerie arabe et qui lui faisait donner le nom intraduisible de *Tchélébi*, dont le synonyme le plus rapproché est, dans les langues d'Occident, *gentilhomme*; tout appelait sur Mohammed Tchélébi, ou Mahomet Ier, l'estime, l'amour, l'espérance des Ottomans. Sa gloire précoce ajoutait un prestige de plus à ses droits. On avait pu, dans son enfance, l'accuser d'ambition en ne cédant pas sa part d'empire ou d'héritage à Soliman et à Mousa. Mais on ne doit pas oublier que l'hérédité de l'empire par droit d'aînesse n'était pas alors la loi du trône en Orient, et que, tant que le père n'avait pas désigné de successeur, l'héritage se partageait ou se déchirait entre tous. D'ailleurs, les vices et les crimes de ses frères justifiaient trop aux yeux des Ottomans les prétentions du seul des fils de Bajazet qui promît un restaurateur à l'empire.

X

A peine Mousa avait-il laissé, par sa mort, l'Europe et l'Asie se renouer en une seule puissance ottomane, sous la main de Mahomet Ier, que le faible empereur de Byzance, forcé, comme on l'a vu, de conclure des traités contradictoires avec les trois compétiteurs au trône de Bajazet, s'était hâté de réclamer le bénéfice de celui qu'il avait conclu avec Mahomet. Le sultan, dont le seul but était de reconstituer l'unité un moment brisée de sa maison et de sa race, rassura, dès le premier jour, l'empereur de Constantinople sur l'esprit de conquête des Turcs, ajourné à d'autres temps, et restitua aux Paléologue toutes les villes et toutes les provinces que Soliman et Mousa et lui-même avaient momentanément détachées de l'empire grec en Thessalie et dans le golfe de Salonique.

„Dites à mon père l'empereur de Constantinople, répondit-il, „avec une cordialité gracieuse et filiale, aux envoyés de Manuel „Paléologue, que, grâce à son assistance, j'ai eu le bonheur de „rentrer dans les domaines de mes ancêtres, et qu'en reconnais„sance de ses vœux pour moi je lui serai pendant toute ma vie „loyal et dévoué comme un fils envers celui dont il a reçu le „jour.“

Les ambassadeurs de la Hongrie, de la Servie, de la Bulgarie, des princes chrétiens du Péloponèse, accoururent à Andrinople pour le féliciter et pour renouer avec lui les anciennes relations

pacifiques interrompues par dix-sept années d'agitation et de vicissitudes de règnes.

„Dites à vos maîtres,“ leur répondit à tous le sultan avec une fierté modeste qui ne rougissait ni d'accorder, ni d'accepter la réconciliation générale avec ses voisins, „dites-leur que je donne à tous la paix, et que je la reçois avec reconnaissance de „tous. Que le Dieu de la paix conseille la sagesse et la justice à ceux qui seraient tentés de la violer!“

XI

Mais pendant que l'heureux Mahomet Ier calmait et reconstituait ainsi la Turquie d'Europe, le prince de Caramanie troublait de nouveau l'Asie. Secondé par les autres princes turcomans et par le traître Djouneyd, prince de Smyrne, infidèle à tous les serments et à tous les pardons, le prince de Caramanie s'avança avec une armée confédérée jusque sous les remparts de Brousse. Il détourna de leur lit les torrents de l'Olympe, qui abreuvaient la ville, et il était près de contraindre les habitants, privés d'eau, à une capitulation, quand, par un hasard de circonstance, qui parut aux Caramaniens un prodige, le cortége qui apportait le corps de Mousa au tombeau de ses pères parut à quelque distance du camp des assiégeants. Une escorte de cavaliers turcs, de l'armée de Mahomet, accompagnait ce cercueil, pour honorer les restes d'un ennemi.

Caraman, à la vue de ce cercueil et de ces armes, sentit ou une terreur, ou un remords qui courait comme un frisson dans toute son armée. Les Turcomans s'enfuirent devant le cercueil du dernier des compétiteurs au trône de Bajazet. Ils comprirent sans doute que Mahomet Ier, désormais sans rival, serait un ennemi trop redoutable pour eux, et qu'il n'était pas temps de rendre l'insulte impardonnable, en ravageant sa capitale.

„Lâche que tu es, s'écria un des alliés de Caraman, entraîné „malgré lui dans cette panique, si tu fuis ainsi devant un mort, „que feras-tu devant un ennemi vivant?“

Mais Caraman, dont le père avait été supplicié autrefois par Timourtasch dans les prisons de Bajazet, se contenta de venger par d'odieuses représailles les mânes de son père, en détruisant le sépulcre de Bajazet, dans les jardins extérieurs de Brousse, et en jetant les restes de l'ennemi de sa maison à la profanation du jour et du feu.

XII.

A la nouvelle de cette confédération contre lui, Mahomet Ier, empruntant les vaisseaux des Grecs pour traverser la Propontide, marcha, avec son armée aguerrie de vétérans, au secours de Brousse, et à la conquête de l'empire de son père en Asie. Ne trouvant plus d'ennemis à Brousse, il s'avança sur Pergame, ville, autrefois grecque, de l'Anatolie, que Djouneyd avait annexée à sa principauté de Smyrne. Pergame, Kyma, les châteaux de la plaine de Mainoménos, fortifiés à loisir par Djouneyd, tombèrent, après de nombreux assauts, sous les armes de Mahomet et de son général, ami de toutes ses fortunes, Bayézid-Pacha. Un Albanais, de cette race aventurière qui prenait déjà parti dans toutes les guerres, avec ou contre les Turcs, nommé Aoudoulas, défendit jusqu'à la dernière brèche les remparts de Nymphéon, une de ces places fortes de Djouneyd. Bayézid-Pacha apportait une soif de vengeance personnelle dans l'attaque obstinée de Nymphéon, où tombèrent des milliers de ses soldats.

Djouneyd était père d'une fille unique, dont les charmes, la haute naissance et les trésors faisaient rechercher la main par les princes et par les guerriers les plus renommés parmi les Ottomans. Bayézid-Pacha, vizir d'un sultan, et commandant de ses armées, avait cru pouvoir demander pour lui-même sa fille en mariage au prince de Smyrne. Djouneyd, en recevant ce message, assembla son divan dans Pergame. Il fit comparaître devant tous ses courtisans et ses guerriers l'envoyé de Bayézid-Pacha, et, après avoir écouté d'un visage dédaigneux la demande que cet envoyé était chargé de lui adresser, il se tourna vers l'Albanais Aoudoulas, qui assistait au Divan.

„Qui es-tu, dit-il à Aoudoulas, comme s'il ne l'avait pas connu avant ce jour?

— Je suis ton esclave, répondit en s'inclinant Aoudoulas.

— Où es-tu né, poursuivit Djouneyd.

— En Albanie.

— Eh bien! reprit Djouneyd en s'adressant aux témoins de cette scène, je déclare libre cet esclave albanais, et c'est à lui que je donne ma fille en mariage. Quant à toi, reprit Djouneyd en apostrophant avec dédain l'envoyé de Bayézid-Pacha, va dire à ton maître ce que tu as vu; j'ai choisi pour gendre un esclave albanais comme lui, mais plus jeune et plus digne que lui de défendre ou d'attaquer un empire.“

Cette insulte était restée gravée dans le cœur de Bayézid. Après la reddition de Nymphéon, où l'intrépide Aoudoulas n'avait

pu trouver la mort sur la brèche, Bayézid-Pacha condamna son rival, devenu son captif, à la dégradation de sa virilité, et à servir dans son harem au rang des eunuques.

XIII

Mahomet Ier assiégea en personne Djouneyd dans Smyrne. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, devenus les chevaliers de Rhodes, l'aidèrent eux-mêmes à cerner Smyrne par des forteresses élevées contre ses murailles. Cette guerre n'était plus, comme celle de Timour, une guerre de religion, d'extermination, et de race contre race. Tous les princes chrétiens et toutes les républiques chrétiennes qui possédaient des ports, des châteaux, des provinces dans l'Ionie, dans l'Archipel ou dans la Grèce, se joignirent spontanément au sultan contre le barbare, infidèle à tant de maîtres, qui avait élevé sa domination sur les ruines de Smyrne, et sur les anarchies de l'empire de Bajazet Ier. La ville, qui ne voyait partout sur les flancs de ses montagnes et sur son golfe que des ennemis, trembla derrière ses murailles.

La mère, les femmes, les enfants de Djouneyd, que ce prince avait renfermés dans Smyrne comme dans un asile inexpugnable, sortirent bientôt en suppliants de la ville, et vinrent se prosterner aux pieds de Mahomet, pour implorer sa miséricorde. Le sultan, aussi généreux et aussi chevaleresque que son surnom de Tchélébi l'indiquait au monde, les releva avec bonté, et ne leur demanda d'autre rançon que la capitulation de la ville. Il se contenta, pour toute vengeance et pour toute sécurité, d'abattre les tours et les murs de Smyrne, pour que la troisième ville de l'empire ne devînt jamais l'asile de la révolte ou de la trahison d'un vassal.

Le grand maître des chevaliers de Rhodes ayant demandé une exception pour le château de son ordre reconstruit sur les fondements de celui qui avait été rasé par Timour, et ayant représenté au sultan que la réédification de ce château intéressait le pape, protecteur de son ordre, et tous les chrétiens:

„Je voudrais, lui répondit avec autant de bonté que de prévoyance Mahomet, je voudrais, seigneur grand maître, être le „père de tous les chrétiens de la terre et pouvoir leur distribuer „des présents et des honneurs, car il faut que les princes récompensent les bons et punissent les méchants; mais il convient „aussi de prendre en considération le bien-être de ses propres „sujets et d'avoir égard à ce qu'un grand nombre de musulmans „m'ont demandé. Quoique Timour ait dévasté toute l'Asie, il

„s'est, m'ont-ils dit, acquis un titre à notre reconnaissance en „rasant le château de Smyrne, car c'était là que tous nos esclaves „fugitifs trouvaient un asile certain; en outre, les hommes libres, „qui voyageaient sur terre ou sur mer, y étaient conduits comme „esclaves, ce qui entretenait continuellement la guerre entre les „chevaliers de l'ordre et les Turcs. Timour, l'impie empereur „tartare, fut généralement loué de cette sage mesure. Veux-tu „donc que je sois plus impie que ce tyran. Mais, pour te satis-„faire, tout en cédant au vœu des musulmans, je t'assignerai, „dans le territoire de Mentesché, un autre endroit où tu pourras „faire construire un château.“

Le grand maître lui demanda que l'emplacement de ce château fût sur les terres ottomanes et non sur les terres chrétiennes des petites puissances qui possédaient ces rivages.

„Ce que je te donne est à moi, lui dit Mahomet, car le prince „de Mentesché n'est que mon vassal.“

La mère des femmes et les enfants de Djouneyd obtinrent facilement du sultan, par leurs larmes, le pardon du rebelle. Mahomet le reçut, lui restitua sa famille et ses biens et se contenta de l'éloigner du théâtre de ses intrigues en le reléguant en Servie, à la cour de son allié le roi Sisman, fils de Lazare, qui avait embrassé la religion du prophète.

XIV

La chute de Smyrne et de Djouneyd entraîna la soumission de toutes les principautés et de toutes les villes qui séparent l'Ionie de la Caramanie. Koniah, reconquise par lui, vit signer la paix générale de l'Asie Mineure. L'infidélité des Caramaniens troubla de nouveau cette paix à peine conclue. Mahomet, qui revenait à Brousse, tomba malade d'impatience à Angora. On craignit pour sa vie. Le prince, voisin de Kermian, lui envoya le plus accrédité des médecins et des poëtes chez les Turcs, le célèbre Sinan. Il guérissait à la fois l'âme par ses vers et le corps par ses préceptes. C'est lui qui a chanté, sous le nom de Schéïki, ce même poëme des amours de Schirin et de Ferhad, dont les aventures charment depuis plusieurs siècles les Persans.

„Ce qu'il faut au héros Mahomet, dit Sinan après avoir con-„sulté le pouls du malade, ce ne sont pas des médicaments, c'est „une victoire. Son mal n'est qu'une mélancolie, cette maladie „des cœurs qui se dévorent eux-mêmes.“ Maladie fréquente en effet dans la race méditative des Ottomans.

Le pacha et vizir Bayézid jura qu'il guérirait, à ce prix, son

maître; il attira dans une embûche Caraman, enveloppa son armée, et fit prisonnier son fils aîné, Mustafa-Beg.

Le courrier de cette victoire de son vizir guérit en effet Mahomet. Il traita le fils prisonnier de son ennemi en frère compatissant plutôt qu'en vainqueur irrité. Ce jeune prince, touché de la générosité du sultan, posa la main sur son cœur par-dessous son caftan:

„Je jure au nom de mon père, dit-il avec l'accent de la bonne „foi, que, tant que cette âme qui est là sous ma main habitera „ce corps, ni mon père, ni moi, nous ne regarderons seulement „avec envie une des possessions du sultan.“

Ce serment était encore un parjure. A peine Mahomet avait-il comblé Mustafa-Beg des présents en usage chez les Tartares à la ratification des traités, tambours, drapeaux, chevaux de race, animaux rares, et ordonné à ses troupes d'évacuer les villes des Caramaniens, que le jeune prince prit congé de Mahomet pour retourner chez son père. Mais, à la première halte après Angora, Mustafa-Beg, qui avait pris les mœurs des Grecs avec leurs provinces, ayant rencontré les chevaux et les esclaves du sultan, sans défiance dans les pâturages, les enleva et les emmena comme une dépouille à son père.

„La guerre partout et toujours, s'écria-t-il, est le seul traité „depuis le berceau jusqu'à la tombe entre les Caramaniens et les „Ottomans.“

Et comme quelques-uns de ses guerriers lui rappelaient le serment qu'il avait fait à Angora et lui reprochaient d'avoir ainsi profané la parole humaine que Dieu appelle en témoin pour ou contre nous:

„Je n'ai point menti,“ répondit-il avec une astucieuse dérision du mensonge de l'esprit par la vérité de la lettre. „J'avais „caché sous mon caftan un pigeon mort et j'avais la main posée „sur ses flancs, j'ai donc pu dire avec vérité: *Tant que cette „âme animera ce corps, les Caramaniens ne violeront pas „les possessions des Turcs.*“

Mahomet, pour venger tant d'outrages, répandit son armée dans les vallées de la Caramanie jusqu'au golfe de Macri, en face de Rhodes, et jusqu'à Tarsous, l'ancienne Tarse, en face de Chypre. Les princes perfides se réfugièrent dans les rochers escarpés de la Cilicie avec leurs troupeaux; puis, profitant de l'absence du sultan rentré à Brousse, redescendirent sur Koniah, s'emparèrent de la ville, y furent assiégés une troisième fois par les troupes de Mahomet, et y obtinrent une troisième paix aussi généreuse et aussi infidèle que les précédentes.

XV

Mahomet Ier s'occupa, dans son loisir de Brousse, de créer une marine à l'empire pour unir enfin l'Europe à l'Asie par un passage facile de la Propontide et pour défendre ses côtes contre les pirateries incessantes des petits princes chrétiens de l'Archipel, devenus le fléau des mers du Levant. Quarante-deux vaisseaux, construits avec les chênes de l'Hémus et de l'Olympe et commandés par Tschali-Beg, amiral de Mahomet, voguèrent de l'embouchure des Dardanelles vers l'île vénitienne, alors de Négrepont, pour y poursuivre des pirates de l'île d'Andros dont le duc insultait partout les rivages ottomans et emmenait les femmes et les enfants en esclavage.

Au moment où la flotte turque allait atteindre ces pirates, une escadre vénitienne, commandée par Lorédano, généralissime des flottes de la république, apparut à l'horizon de Lesbos. Les Turcs, incertains si cette escadre portait la paix ou la guerre, rentrèrent à toutes voiles dans les Dardanelles et jetèrent l'ancre dans leur port de Gallipoli, pour attendre l'explication de ce nuage de voiles. Ils savaient que les Vénitiens, alliés des ducs d'Andros, protégeaient les vaisseaux de ce vassal et pouvaient considérer comme une insulte faite à eux-mêmes la répression des pirateries de leur allié. Ils savaient de plus que Venise et Gênes se combattaient en ce moment sur ces mers, et que leurs bonnes relations avec les vaisseaux génois pouvaient leur être imputées à crime par les amiraux de Venise.

XVI

L'escadre de Lorédano, montée par deux provéditeurs de Venise, venait, en effet, au bruit des armements des Turcs, ou pour traiter avec eux en maîtres de la mer, ou pour incendier leur première flotte avant qu'elle pût leur disputer les flots du Levant.

Lorédano fit mouiller son escadre en face de Gallipoli, dans la Propontide. Des négociations s'ouvrirent entre les deux amiraux. Pendant ces explications, jusque-là amicales, un vaisseau génois sortit à pleines voiles de la rade de Gallipoli, cherchant à gagner la haute mer pour rejoindre la flotte génoise à Constantinople. Les Vénitiens tirèrent sur le vaisseau génois; les Turcs, croyant que ce canon était pointé contre leur propre flotte, répondirent au feu par le feu. Un combat sanglant s'engagea, comme de nos jours à Navarin, par un malentendu réci-

proque qui n'était peut-être qu'une extermination préméditée, masquée par une feinte erreur. Les Turcs combattirent en héros, mais en victimes inexpérimentées de l'élément qui les engloutit.

Lorédano, criblé de flèches sur la poupe de son bâtiment amiral, les arracha une à une de ses bras et de ses joues sans cesser de commander les manœuvres. Le vaisseau amiral des Turcs abordé par lui, neuf galères, huit navires emportés d'assaut par les Vénitiens, devinrent le théâtre d'un étroit, mais affreux carnage où les mères, les femmes, les enfants des Turcs, contemplaient du rivage rapproché l'égorgement de leurs fils, de leurs maris, de leurs pères. Un cri d'horreur s'éleva de toute la plage de Gallipoli, où les flots rejetaient les cadavres. Dix mille soldats ottomans en bataille sur les hauteurs de la ville obscurcissaient en vain les airs d'un nuage de flèches. Trente vaisseaux turcs furent pris, coulés ou incendiés en face du port où ils venaient d'être lancés aux flots. Le feu de cet incendie éclaira toute la nuit les rives de la Propontide jusqu'à Brousse.

Le lendemain les Vénitiens, implacables dans la victoire, firent le triage des prisonniers qui avaient échappé au carnage de la veille. Ils pendirent aux vergues de leurs vaisseaux tous les Génois, Catalans, Siciliens, Français, qu'ils trouvèrent parmi les Turcs. Ils écartelèrent sur le pont du vaisseau amiral un de leurs compatriotes qu'ils soupçonnèrent de connivence avec l'amiral ottoman. Les matelots et les soldats mahométans furent emmenés en esclavage dans les îles et dans les possessions vénitiennes du Levant. Il ne resta pas une galère de Mahomet dans ses mers. Lorédano, promenant impunément son pavillon de Ténédos à Négrepont, de Négrepont à Constantinople, imposa partout le respect de cette république, qui avait été la première alliée des Ottomans sur la terre, mais qui ne souffrait point de rivalité sur les flots.

Mahomet, humilié, fut contraint par le canon de Lorédano, à conclure un traité avec Venise, qui reconnaissait à ces intrépides navigateurs la suprématie incontesté de la Méditerranée. Ses ambassadeurs, reçus avec pompe par la république, masquèrent mal, sous l'éclat de leur réception, les concessions navales qu'ils venaient faire au doge au nom du sultan.

XVII

L'année 1416 fut employée par Mahomet I[er] à des interventions armées au nord de la Turquie dans les querelles des Hongrois, des Serviens, des Polonais, des Valaques, des Croates,

et à élever des places fortes sur la rive droite du Danube, barrière contre la Germanie. Il tira une quatrième fois Djouneyd de son exil en Servie pour lui confier le gouvernement de Nicopolis, sans mémoire des nombreuses trahisons dont ce général s'était tant de fois rendu coupable envers l'empire. Les talents de Djouneyd étaient si renommés, qu'ils l'emportaient même sur les vices de son caractère. Djouneyd rappelait, en Orient, ces condottieri italiens de la même époque dont on achetait le bras en méprisant le métier.

Ce fut à la même date que Mahomet Ier bâtit, sur les pentes du Danube, la ville et la forteresse de Giurgewo, qui flanquait encore naguère les positions ottomanes dans leurs manœuvres défensives contre les Russes, et auxquelles Mahomet donna le nom significatif de *Racine de la terre,* comme si la sécurité de l'empire s'était enracinée sous ces bastions. Il releva aussi les anciennes fortifications romaines de Trajan, vainqueur des Daces, et le pont que cet empereur avait construit sur le fleuve. Ses généraux, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, soutenaient pendant ces travaux des combats partiels, précurseurs de plus grandes luttes, en Bosnie, contre les Styriens et contre les chevaliers du duc d'Autriche. Les Hongrois, profitant de cette diversion, sous le commandement de leur palatin Péterfy, livraient d'héroïques combats aux généraux de Mahomet dans les bannats de leurs frontières. Dans un de ces combats chevaleresques, où les généraux se défiaient souvent corps à corps entre les deux armées, Péterfy renversa de son cheval le pacha Ikak, qui commandait les Ottomans, et, lui mettant le pied sur la gorge, le perça d'un coup de son épée. Le roi des Hongrois, Sigismond, encouragé par les exploits de Péterfy, que les gentilshommes et les paysans suivaient comme un vengeur suscité par Dieu pour relever la gloire des Slaves, leva une armée de vingt mille combattants, franchit le Danube sous Belgrade, refoula les Turcs en Servie, et reconquit sur eux la plaine et la ville de Sophia dans une bataille qui ébranla l'empire jusqu'à Andrinople.

XVIII

Mahomet Ier, retenu pendant ces désastres en Asie par les soulèvements partiels des longues guerres civiles encore mal assoupies, y déployait tour à tour la force, la politique et la générosité partie de sa politique. Une insurrection plus dangereuse dans le sein de sa capitale, de ses imans et de ses armées, lui fit oublier un moment les dangers de l'Europe et les agitations de l'Anatolie.

Après la mort de Mousa, le grand juge de l'armée, magistrature qui participait à la fois de la religion, de la jurisprudence et de la guerre, nommé Bédreddin, homme d'une haute renommée de science et de sainteté parmi les Turcs, avait été exilé à Nicée par Mahomet. Bédreddin rêvait dans son exil la vengeance de l'oubli dans lequel on laissait ses talents. C'était un de ces hommes qui troublent tout ce qu'ils ne réussissent pas à dominer. L'intrigue, vice assez rare chez les Ottomans, qui ont l'ambition franche comme le caractère, couvait d'autant plus redoutable qu'elle était moins soupçonnée dans le cœur dissimulé du grand juge. Il cherchait un brandon sur lequel il pût souffler invisiblement pour allumer le feu des séditions. Le hasard le lui offrit.

Il y avait alors à l'extrémité du cap Noir, qui forme un des côtés du golfe de Smyrne en face de Chio, sur les racines du mont Stylarios, un inspiré, qui promenait de village en village ses prétendues révélations religieuses, mêlées de théories sociales, telles qu'elles couvent dans tous les pays et dans tous les temps pour fasciner l'ignorance et pour donner les vertiges de l'espérance aux peuples. Ce visionnaire se nommait Mustafa. Il était fils d'un Turc indigent qui nourrissait quelques troupeaux de chèvres sur les flancs escarpés du cap Noir. L'imagination rêveuse des Turcs, leur religion presque individuelle qui laisse une grande liberté aux interprétations vraies ou chimériques du Coran, les longues guerres civiles qui avaient donné à chacun le droit et l'habitude de se choisir sa faction, les malheurs du temps à peine guéris par la main patiente et douce de Mahomet I[er], tout prédisposait en ce moment les Turcs aux agitations et aux propagations de nouvelles sectes. Celle de Mustafa était populaire comme toute doctrine née de l'indigence et qui promet aux indigents de les venger, par la main de Dieu, de la supériorité inique des heureux du monde et de l'inégalité inévitable des conditions sur la terre. Cette utopie pouvait être une plainte juste, mais n'était pas une doctrine praticable. Elle n'en avait que plus d'empire sur les imaginations: les doctrines applicables ont des limites, les doctrines chimériques n'en ont pas. Tous les gémissements, tous les griefs, toutes les misères, tous les rêves, y trouvent leur place et leur satisfaction. C'est la puissance des utopies.

Celle de Mustafa courut comme une flamme dans les tentes qui couvraient les pâturages de l'Ionie, et gagna bientôt les villages et les villes. Les partisans du nouveau prophète lui donnèrent le nom de père et seigneur de la vérité, *Dedé-Sultan*.

Les derviches embrassèrent sa cause, qui était celle de leur propre secte: une abnégation générale de toute propriété, une communion absolue de tous les produits de la nature ou du travail, une expropriation de tous ceux qui possédaient, au profit de ceux qui ne possédaient pas; les femmes seules, par une exception conforme aux mœurs jalouses de l'Orient, n'étaient pas comprises de nom dans la promiscuité universelle, mais elles y étaient comprises de fait, car, une fois la propriété, qui nourrit la femme et la famille, abolie, la femme et la famille tombaient de nécessité dans le domaine banal de ce communisme oriental. Les juifs et les chrétiens, caressés avec un habile artifice par les communistes du sultan Dedé, vinrent grossir le nombre de ses enthousiastes. On proclama en leur faveur l'égalité et la fraternité des trois cultes. Des anachorètes chrétiens de l'île de Chio, visités pendant la nuit par le prophète turc, qui leur assurait avoir traversé le détroit en marchant sur la mer, crurent ou feignirent de croire au miracle, l'attestèrent dans les îles, et confondirent le communisme monacal des derviches de la Grèce avec le communisme social des derviches turcs. Sultan Dedé affecta hautement l'empire au nom de sa mission divine, répandit son fanatisme dans toutes les montagnes qui s'étendent du golfe de Smyrne aux vallées de Magnésie et à la plaine de Nicée, et réunit autour de son drapeau une armée de dix mille combattants et d'une multitude sans nombre de fanatiques.

XIX

Mahomet Ier, répudié comme sultan par ces insurgés au nom de Dieu, qui, voulant refaire un monde, n'hésitaient pas à renverser un empire, sentit qu'il était temps de dissiper par les armes une secte qui ne cédait rien à la raison. Il fit sortir de Brousse un détachement de six mille janissaires, commandés par le fils du roi des Serviens, Sisman, devenu musulman et un des plus fermes soutiens de l'empire. Sisman, cerné et vaincu par les communistes armés de Dedé-Sultan dans les gorges du mont Stylarios, périt sur le champ de bataille avec tous les siens. Cette victoire des sectaires sur les premiers soldats qu'on leur eût opposés parut un arrêt du ciel en faveur de leur cause, et doubla leur nombre et leur audace.

Le pacha d'Aïdin, Alibeg, chargé par Mahomet Ier de marcher sur eux par les vallées de Tyra et par les bords dn golfe de Smyrne, échoua comme Sisman contre l'insurrection croissante de ces montagnes. Après avoir perdu le plus grand nombre de

ses soldats à l'assaut du mont Stylarios, il échappa avec peine à la poursuite de Dedé-Sultan et s'abrita avec les débris de son armée dans la vallée de Magnésie, entre Brousse et Smyrne.

L'empire menaçait de s'écrouler tout entier sous une secte. Mahomet, qui ne pouvait découvrir Brousse, ordonna à son fils Mourad, enfant de douze ans, gouverneur d'Amasie, sous la tutelle militaire de Bayézid-Pacha, de rassembler en une seule armée toutes les troupes et toutes les garnisons de l'Asie ottomane, et de marcher sur le noyau des montagnes de Smyrne par le rivage, pendant que lui-même cernerait le pied de ces montagnes par les vallées de l'Olympe. Mourad et Bayézid, entraînant avec eux tous les Ottomans des provinces, qui commençaient à trembler pour les biens plus chers à l'homme que sa propre vie, leurs champs, leurs toits, leurs troupeaux, leurs femmes, leur postérité, s'avancèrent en masse accumulée en route contre les destructeurs de la société civile. Les communistes chrétiens, juifs, grecs, mahométans, combattirent en désespérés et tombèrent en martyrs plus acharnés à leurs illusions qu'attachés à la vie. Presque tous refusèrent la vie qu'on leur offrait en échange de leur abjuration. Mustafa-Dedé, enchaîné et mutilé, fut conduit à Éphèse, pour que son supplice eût la pompe et le témoignage d'une grande ville. On lui offrit une dernière fois le pardon s'il voulait abjurer ses doctrines. Il préféra ses rêves à l'existence. On le crucifia, et on le promena crucifié et sanglant sur un chameau dans les rues d'Éphèse au milieu de ses disciples, à qui on offrait encore le pardon s'ils consentaient à maudire leur prophète: „Non, dirent-ils tous en „tendant le cou aux sabres et en jetant un dernier regard sur „leur chef crucifié: *Père sultan,* reçois nos âmes dans ton „royaume.“

Bien que le sultan Dedé fût mort sous les yeux de cent mille témoins, à Éphèse, la foi dans son immortalité survécut même à son cadavre. Le bruit se répandit dans les îles et sur le continent qu'il était ressuscité et qu'il vivait caché dans les forêts de pins de l'île de Samos, voisine d'Éphèse.

Le communisme ottoman, obstiné à l'illusion comme tous les communismes qui ne se trompent qu'en plaçant le ciel sur la terre, n'avait pas péri tout entier avec son apôtre. Trois mille derviches, moines mendiants de l'islamisme qui trouvaient la justification de leur mendicité dans ce rêve, le relevèrent un moment dans la vallée de Magnésie, après le départ de Mourad. Mourad revint sur ses pas, et les platanes de la vallée de Magnésie, devenus les instruments d'un vaste supplice, portèrent en

peu de jours trois mille cadavres de ces moines pendus à leurs rameaux.

XX

La Turquie d'Europe elle-même participa à cette contagion, dont le miasme survit à tous les siècles sans pouvoir jamais enfanter autre chose que des songes et des excès. Les montagnes des Balkans, entre la Servie et la Thrace, se soulevèrent au nom du même principe plus applicable à des peuples pasteurs, où les pâturages communs semblent déjà une réalisation du communisme. Mais ici les doctrines de Dedé-Sultan, fomentées par l'ambition de l'ancien grand juge de l'armée, Bédreddin, prirent un caractère politique et militaire qui menaça plus profondément l'empire. Les anciens partisans de Soliman, d'Isa et de Mousa, affectèrent de s'y affilier afin de restaurer leurs différents partis en caressant les imaginations des sectaires. Toutes ces factions, habilement flattées par Bédreddin, se fondirent en une grande faction prolétaire au service d'un tribun ambitieux. Bédreddin réunit autour de lui une armée suffisante pour balancer l'armée de son souverain. Vaincu et pris cependant à la bataille de Serès par le jeune Mourad, fils de Mahomet Ier, Bédreddin fut pendu à la suite d'un jugement rendu par les jurisconsultes de l'empire. Son titre de chancelier de la maison d'Othman, sa renommée et ses ouvrages, restes des monuments de la législation ottomane, ne le préservèrent pas du supplice. Le communisme oriental, qui ne parut qu'un délire dans le peuple ignorant de ces forêts, parut un crime irrémissible dans un homme trop éclairé pour être sincère. C'est l'hypocrisie et la sédition que Mahomet punit en lui plus que la doctrine. Le communisme, sophisme de la justice et de l'égalité, rêve de toutes les religions qui commencent par flatter les ignorances et les aspirations des classes oprimées, avait déjà eu des tentatives de réalisation violente ou pacifique en Arabie et en Perse, après Mahomet. Les doctrines du sultan Dedé furent son dernier accès en Orient. Il passa d'Orient en Europe pour y couver et pour y éclater à son tour; en Allemagne, après les guerres religieuses de la réforme, avec les anabaptistes; en Angleterre, après la révolution de Cromwell, avec les niveleurs; en France, après la révolution de 89 et après la révolution de 1848, avec les socialistes de Babeuf et avec les socialistes radicaux d'autres théories. Partout il succomba sous le cri public et sous le soulèvement unanime d'une société qui préfère avec raison la mort à l'ex-

propriation. La propriété, rendue équitable par l'égalité des conditions auxquelles on en jouit pour la transmettre à la famille, est la loi de la société humaine; la charité en est la vertu; le communisme en est le délire. Ses accès seront partout dominés et courts comme une maladie de l'esprit humain.

Mahomet affermit son règne en le combattant en Asie et en Europe. Il ne resta d'autre trace de cette doctrine, étouffée dans son berceau, que des associations secrètes telles que celle des *assassins* ou ismaëlites, sorte de franc-maçonnerie sanguinaire qui enivrait ses fanatiques pour leur mettre le poignard à la main, à qui son fondateur, Hassan-Sabbah, trois cents ans auparavant, n'avait donné qu'un précepte destructeur de toute société et de toute morale résumé dans ces deux mots arabes: *Tout faire et tout oser.*

XXI

A peine Mahomet Ier, dont le règne a tant d'analogie avec celui de Louis XIV jeune arrachant son autorité aux factions de la Fronde, venait-il de triompher d'une faction fanatique, qu'une faction dynastique s'éleva dans les montagnes de l'Épire pour lui disputer le trône. Les mystères du Masque de Fer, sous Louis XIV, ne sont pas plus ténébreux que ceux du prétendant vrai ou faux qui sembla sortir du sépulcre pour redemander le sceptre à Mahomet.

On a vu, dans le récit du règne de Bajazet Ier, qu'un des fils du Sultan, Mustafa, avait disparu pendant la bataille d'Angora, soit confondu et méconnaissable sous les monceaux de morts, soit esclave de quelque Tartare habile à cacher sa proie, soit fugitif et inconnu parmi les bergers du mont Taurus. Depuis cette disparition, vingt années s'étaient écoulées; Soliman, Mousa, Isa, Mahomet, s'étaient disputé et arraché tour à tour le trône sans que ce frère, évanoui ou mort, fût venu réclamer son droit ou sa part d'héritage. La guerre sociale qui venait de remuer toutes les imaginations et toutes les factions réveilla sans doute, ou dans un véritable frère du sultan retrouvé, ou dans un ambitieux habilement suscité par d'autres ambitieux, l'idée de s'emparer du trône dont tant de sultans, tour à tour possesseurs et dépossédés, avaient rendu l'accès possible aux espérances et même aux chimères.

Tout à coup le bruit se répandit dans tout l'empire que le véritable héritier de Bajazet, le brave et malheureux Mustafa, était sorti miraculeusement de sa longue obscurité, avait été

reconnu par les vieux serviteurs de son père, et principalement par le fameux Djouneyd, autrefois prince de Smyrne, maintenant gouverneur de Nicopolis et des bords du Danube, et que ce prétendant légitime réclamait l'empire contre un féroce usurpateur de ses droits. L'esprit intrigant et agitateur de Djouneyd, tant de fois traître aux sultans, qui lui avaient pardonné, comme pour lui laisser l'espérance de trahir encore d'autres bienfaiteurs, rendait le témoignage de Djouneyd suspect. Mais d'autres vieillards et d'autres pachas familiers de la cour de Bajazet Ier confirmaient cette assertion et reconnaissaient formellement, dans Mustafa, le fils déshérité de leur ancien maître. Les fils de Timourtasch et d'Évrénos, ces deux généraux et vizirs de Bajazet, attestaient également que Mustafa, avec qui ils avaient été élevés à la cour d'Ildérim, était bien le compagnon de leur enfance et l'émule de leurs exploits à la bataille d'Angora. Les princes grecs de Constantinople, qui avaient vu Bajazet et ses cinq fils à Byzance et à Brousse pendant les négociations si fréquentes entre les Paléologue et Ildérim, n'élevaient aucun doute sur l'identité du prince ottoman qui en appelait à leur souvenir; enfin, le prince des Valaques, Myrtsché, entraîné par son voisin Djouneyd dans cette cause, recueillait Mustafa dans ses États, et levait, de concert avec Djouneyd, une armée de confédérés pour rétablir le sultan légitime à Andrinople.

Mustafa et ses témoins racontaient que, laissé parmi les morts sur le champ de bataille pendant la nuit qui suivit la bataille d'Angora, il en avait été relevé par une horde de Tartares cherchant les dépouilles sur les cadavres; que, dépouillé par eux de ses armes et de ses habits de prince, et confondu dans une nudité complète avec d'autres blessés, prisonniers comme lui, ces Tartares n'avaient plus su au retour du jour lequel de leur captif était le prince ou le soldat; qu'on l'avait séparé bientôt de ses compagnons de captivité, et relégué sur les derrières de l'armée de Timour, parmi la multitude sans nom des esclaves; qu'il avait été vendu et revendu d'une tente à l'autre, et employé à la garde des chameaux; que la tribu à laquelle il appartenait, n'entendant pas sa langue, n'avait rien compris à ses signes et à ses réclamations pour faire reconnaître en lui un fils de sultan; qu'on l'avait emmené au retour de Timour à Samarcande, jusqu'au fond de la Tartarie; qu'il y avait langui dans la servitude pendant de longues années, sans espoir de revoir jamais sa patrie; qu'enfin il avait été acheté par un marchand de Bokhara et conduit à Bagdad; que là des Persans qui parlaient sa langue l'avaient écouté et amené à Constantinople, où les Paléologue avaient vé-

rifié sa naissance; qu'on l'avait envoyé de là à Djouneyd, à Évrénos, à Timourtasch, comme les hommes de l'empire les plus propres à constater et à prendre en main sa cause, et que ces fidèles serviteurs de son père, ainsi que Myrtsché et les princes de Servie, de Bulgarie, d'Épire, frappés de l'évidence de ses titres, n'avaient pas pu hésiter à proclamer en lui le véritable héritier d'Ildérim, le légitime empereur des Ottomans.

Cette fable ou cette vérité, et tout semble indiquer que ce n'était pas une fable, avait rallié en peu de mois autour de Mustafa et de ses protecteurs, Djouneyd et Myrtsché, une armée d'Ottomans convaincus, et tous les restes de ces bandes éparses de Bédreddin et du sultan Dedé, que les guerres civiles mal éteintes laissent toujours à la merci des nouvelles factions. Cette armée, grossie en Bulgarie, en Épire, en Grèce, descendait au nombre de quarante mille hommes vers le golfe de Salonique, pour faire de Salonique la capitale provisoire du nouveau sultan, pour s'étendre de là dans la Thrace, s'allier avec les Paléologue de Constantinople, leur emprunter des vaisseaux de transport pour passer en Asie, et soulever ainsi les deux continents contre Mahomet, enfermé dans Brousse.

L'énergie et la rapidité de Mahomet I[er] trompèrent ce calcul de Djouneyd, devenu le vizir de Mustafa. Soit que Mahomet reconnût ou ne reconnût pas son frère dans le prétendant si miraculeusement envoyé du sépulcre contre lui, il n'hésita pas à n'y montrer à ses peuples qu'un simulacre d'empereur, suscité, grâce à une ressemblance de visage, par la perfidie infatigable de Djouneyd. Soixante mille hommes de l'armée que son fils Mourad venait d'aguerrir contre les révoltés de Smyrne et du Balkan passèrent avec lui de Brousse à Gallipoli, et dispersèrent comme une poussière sans consistance l'armée de Djouneyd et de Mustafa dans la plaine de Salonique. Le prétendant et son vizir Djouneyd ne retrouvèrent pas devant Mahomet le courage dont ils avaient illustré leur jeunesse, l'un à Angora, l'autre à Smyrne. Voyant d'avance leur supplice dans leur défaite, ils se tinrent l'un et l'autre hors de la portée des traits pendant la bataille, montés sur des chevaux rapides, et prêts à fuir la mort plus qu'à saisir la couronne dans la victoire.

Au premier signe de déroute dans leur armée, ils galopèrent vers les ports de Salonique, où Démétrius Lascaris gouvernait pour l'empereur de Byzance et leur donna asile. Mahomet I[er] réclama en vain de l'empereur grec ces deux ennemis. „Les „hôtes sont sacrés, répondit Démétrius; je ne déshonorerai pas „l'empereur, mon maître, en vous les livrant.“ Après une longue

négociation, Mahomet obtint seulement de Paléologue que Mustafa et Djouneyd, enfermés dans le couvent de la Vierge-Marie, sur le rocher de l'île de Lemnos, y fussent retenus captifs jusqu'à leur mort sous la garde des empereurs grecs, qui reçurent pour ce service un tribut annuel du sultan.

XXII

Kasim-Sultan, dernier fils de Bajazet Ier, laissé en otage, comme on l'a raconté, à l'empereur de Constantinople, par Soliman, au moment où il s'enfuyait d'Angora en Europe, était avec sa sœur Fatima les seuls enfants qui survécussent de la nombreuse famille d'Ildérim. Kasim avait été refusé à l'arrêt atroce, devenue loi de l'empire sous Bajazet Ier, qui condamnait à mort tous les frères du sultan, pour assurer le repos de l'empire. Mahomet-Tchélébi avait répudié à son avénement au trône cette législation barbare. Le divan de Brousse avait néanmoins condamné Kasim à perdre la vue. Mahomet adoucit, autant qu'il peut être adouci, un tel malheur, et donnait à son frère, dans le palais de Brousse, toutes les jouissances de la vie. Sa sœur Fatima, mariée par lui à un émir de Bithynie, vivait également dans le palais, objet de la tendresse et des complaisances de Mahomet. Son cœur généreux se consolait dans l'entretien habituel de cette sœur et de ce frère des désastres de la famille d'Othman, décimée par tant de dissensions et tant de désastres. Toutes ses pensées se tournèrent vers la paix, vers la justice et vers la guérison des plaies de l'empire. La concorde la plus intime régnait entre lui et la cour de Byzance, sur laquelle il n'empiéta, comme il l'avait juré à Manuel, ni un village, ni un esquif de la Propontide.

Les deux empereurs s'invitaient mutuellement à leurs fêtes, sur les rives d'Europe et d'Asie. Mahomet entra même seul avec une confiante sécurité dans Constantinople, malgré les embûches que lui faisaient redouter ses vizirs.

Une galère magnifiquement décorée, et portant sous un même dais deux trônes, promena lentement les deux empereurs dans le Bosphore, aux yeux et aux applaudissements des deux peuples réconciliés par leur sagesse. Manuel, passant à son tour le détroit, alla se reposer sous les tentes impériales, élevées pour Mahomet sur le rivage d'Asie. Le vieux et le jeune empereur, enfermés dans la même tente, s'entretinrent longtemps des moyens d'assurer la félicité passagère de leurs sujets, en maintenant les limites existantes entre les deux races. Les mœurs tendaient à

se rapprocher, comme les cœurs. Les cultes mêmes se respectaient sans se confondre. La loyauté de Mahomet conquérait l'estime des chrétiens; la tolérance de Manuel conquérait l'amitié des Ottomans. Manuel, pour abréger le voyage de Mahomet à Andrinople, lui donna passage, escorte et honneurs à travers ses États.

XXIII

En se rendant à Andrinople, Mahomet I[er], atteint d'une dyssenterie incurable, sentit qu'il allait quitter l'empire et la vie. Il dissimula quelques jours l'anéantissement de ses forces pour enlever le temps des intrigues aux factions qui pouvaient renaître sur son cercueil si son fils n'était pas là pour les devancer; mais, le troisième jour après son entrée à Andrinople, pendant qu'il se rendait à la mosquée, un évanouissement le précipita de son cheval. Revenu à lui, il recommanda à son vizir Ibrahim et à Bayézid-Pacha son général, de cacher sa mort jusqu'au moment où son fils Mourad, alors à Amasie, serait arrivé, pour qu'il n'y eût point d'intervalle d'un maître de l'empire à l'autre. Tranquille sur la foi d'Ibrahim, fils du célèbre vizir Ali, et sur la fidélité de Bayézid, tuteur de sa tombe comme il l'avait été de son berceau, Mahomet fit répandre dans Andrinople le bruit de son prochain rétablissement et s'éteignit insensiblement dans la prière et dans l'entretien de ses amis, de ses sages et de ses poëtes qui lui présageaient l'immortalité.

XXIV

Son dernier soupir ne causa aucune rumeur ni aucun changement d'habitude dans le palais. Le grand vizir Ibrahim et le généralissime Bayézid se concertèrent avec les eunuques pour dérober l'interrègne au peuple et à l'armée. Soigneux de préparer à Mourad une armée toute prête et toute concentrée dans la capitale pour intimider tous les prétendants ou toutes les factions, ils promulguent, au nom de Mahomet I[er], déjà mort, un ordre impérial qui convoquait à Andrinople toutes les troupes éparses en Europe, pour marcher de là, avec le sultan, en Asie, où ils supposent des agitations, pour motiver ce rassemblement et cette campagne. Les troupes obéirent sans soupçon de la vérité. Les janissaires seuls, inquiets de ne pas voir leur maître comme ils en avaient l'habitude tous les vendredis, aller à la mosquée, murmurèrent, prononcèrent le mot de révolte et refusèrent de se

préparer au départ s'ils ne voyaient de leurs propres yeux leur sultan. Cette exigence séditieuse pouvait confondre toute la sagesse du plan d'Ibrahim et de Bayézid. Le médecin du palais, Kourt-Ouzoun, complice de leur mystère, embauma le cadavre, composa les traits, colora les joues, coiffa le front, vêtit le corps du manteau impérial et, asseyant le corps de Mahomet derrière une fenêtre fermée du kiosk, sous prétexte de la rigueur de l'air qui pouvait nuire à la convalescence, il déroba, sous les plis du manteau, deux eunuques qui feraient mouvoir au besoin les bras de l'empereur. Les janissaires, défilant dans les jardins devant cet automate animé des couleurs et des mouvements de la vie, saluèrent de leurs cris de joie l'image de leur maître. Tout soupçon tomba dans la ville, et les ordres d'Ibrahim s'exécutèrent à loisir dans toute la Turquie d'Europe. Pendant quarante et un jours ce subterfuge de Mahomet et de ses ministres trompa Andrinople et laissa gouverner l'empire par une ombre.

Pendant ce temps, Elvan-Beg, premier échanson de Mahomet Ier et confident d'Ibrahim et de Bayézid, envoyé par eux en courrier à Amasie, révélait le mystère au jeune Mourad. Mourad, s'échappant sans bruit de son palais d'Amasie, traversait à cheval toute la péninsule de l'Asie Mineure avec Elvan-Beg, et, entrant inopinément dans Brousse, y saisissait l'empire en attendant l'arrivée du grand vizir, de Bayézid et de l'armée d'Europe qui accourait à lui sous le faux prétexte de réprimer les troubles de l'Asie.

XXV

Telle fut la mort de Mahomet Ier à peine au milieu de sa carrière. Mais il l'avait commencée si enfant que l'histoire peut la trouver longue et pleine. Les Ottomans, dans leur langage biblique, l'ont proclamé le Noé de leur race qui sauva leur empire naufragé du déluge de sang des guerres civiles. Jeune on ne put lui reprocher qu'une ambition qui fut vraisemblablement celle de ses tuteurs Ibrahim et Bayézid-Pacha plus que la sienne. Dans sa longue lutte contre des frères vicieux et contre de factions subversives, il fut héroïque. Après la victoire et la pacification on ne put lui reprocher que le plus généreux des excès; l'excès de clémence qui, ne se lassant jamais de pardonner à des traîtres, encouragea quelquefois la trahison. Mais tout homme qui succède aux longues proscriptions civiles, qu'ils s'appelle César, Henry IV ou Mahomet Ier, doit beaucoup pardonner s'il ne veut pas trop punir et perpétuer le ressentiment par les sup-

plices. Le calme de l'empire après lui donna raison à la clémence de Mahomet contre la sévérité de ses accusateurs. Il fit aimer l'empire que ses prédécesseurs avaient fait craindre; il ne visa pas à conquérir, mais à pacifier: c'est la conquête des véritables hommes d'État.

XXVI

Il mérita d'avoir de grands ministres par sa constance à les soutenir, et des amis véritables par sa fidélité en amitié. Il eut, comme Louis XIV, l'instinct des monuments, cette postérité en relief que les hommes de gloire aiment à laisser sur la terre après eux comme une perpétuité de leur nom. Il consacra à son Dieu et à son peuple, et non à son propre orgueil, les monuments qu'il éleva dans ses deux capitales. La grande mosquée d'Andrinople dont chaque façade a deux cents pieds de longueur, dont neuf coupoles, soutenues par des colonnes aériennes, portent les dômes comme autant de ciels sur la tête des croyants, et que deux minarets semblables à des obélisques à jour flanquent comme deux bornes à ses portes, entre le recueillement du sanctuaire et les bruits du monde, atteste son opulence, son goût et le génie de ses architectes. La mosquée de Brousse, commencée par son aïeul, continuée par son père, achevée par lui, au milieu de laquelle les sources murmurantes du mont Olympe coulent, pour rafraîchir les fidèles, dans un bassin de marbre, comme une bénédiction des eaux du créateur des éléments, porte aussi aux siècles le souvenir de sa piété. La chaire où les imans lisent le Coran au peuple, sculptée extérieurement par le ciseau arabe, ressemble à une corbeille de fleurs, de fruits, de coquillages, des bords de laquelle s'échappent tous les dons de la nature végétale. Une colonne d'eau jaillissant en gerbe écumante de la galerie supérieure de l'édifice, fait scintiller à travers sa poussière liquide un perpétuel arc en ciel aux rayons du soleil.

Mahomet I[er] employa une somme de cinquante mille ducats d'or, trois années de travail de ses sculpteurs, à la construction d'une autre mosquée à Brousse, nommée la *Mosquée verte et salutaire*. Cette mosquée, sans péristyle, portée comme un cube de mosaïque sur une base de marbre blanc, est revêtue par compartiments de tous les marbres de couleur arrachés aux carrières de l'Asie et de l'Archipel. La porte en marbre sanguin est ciselée de maximes du Coran en relief, dont chaque lettre compose une fleur d'arabesque. Le dôme en porcelaine transparente

de Perse laisse, comme dans le palais de Timour à Samarcande, filtrer la lumière du ciel à travers son azur. „Les coupoles et les minarets,“ dit le savant historien de Hammer, qui fait revivre toutes les traditions locales des villes si longtemps habitées par lui, „étaient revêtus, récemment encore, de porcelaine verte „d'Ispahan qui les faisait briller au soleil de l'éclat des éme-„raudes, d'où fut donné par le peuple, à ce chef-d'œuvre de l'art „ottoman, le surnom de la *Mosquée verte*.“ C'est là que Mahomet avait marqué la place de son tombeau entre une maison de prière, une maison d'école et une maison de distribution perpétuelle d'aliments aux pauvres.

XXVII

Son règne, quoique agité par tant de guerre et interrompu par tant de révoltes, ne laissa pas moins une mémoire littéraire dans les annales de l'esprit humain. Les Turcs, déjà rivaux des Persans, des Arabes, des Égyptiens, semblaient avoir contracté dès cette époque, dans leur commerce avec les Grecs lettrés et raffinés de Byzance, une émulation de poésie, de science, de théologie, de jurisprudence, de médecine et d'histoire qui est le luxe du loisir des peuples qui cessent de conquérir pour civiliser.

Le plus justement célèbre des Ottomans illustres de la cour de Mahomet Ier fut Bayézid-Pacha, son sauveur, son général, son vizir et surtout son ami. Jamais Mahomet n'oublia que Bayézid l'avait relevé du champ de bataille à Angora et, déguisé en derviche mendiant dans les montagnes du Tokat, l'avait porté sur ses épaules lorsque les pieds saignants de l'enfant ne lui permettaient plus de fuir les cavaliers de Timour.

Le sultan se plaisait à entendre les poëtes épiques ou élégiaques de son temps lui réciter les prémices de leurs poésies. Son médecin, Scheiki, était en même temps son poëte favori. Le Caramanien Djémali, auteur d'un poëme intitulé le *Soleil et la Gaieté*, lui enseignait à lire et à apprécier tous les ouvrages d'esprit de son temps en turc, en persan, en arabe, en grec, langues qu'il possédait également et qui enrichissaient rapidement le dialecte primitif et borné des Turcs. La renommée de son amour des lettres et de sa munificence pour les lettrés attirait et retenait autour de lui, à Brousse, l'élite des hommes éminents de tout l'Orient. Au lieu de ravager, comme ses prédécesseurs, les territoires, les villes et les trésors de Byzance, il leur empruntait les arts de la paix et ne les dépouillait que de leur génie.

Le règne trop court de Mahomet Ier, le Généreux, fut une

halte des Ottomans en Asie et en Europe pendant laquelle il laissa contracter à son peuple le loisir, l'ordre, la discipline, le goût de l'agriculture, le sentiment civil, le respect des limites, la sainteté des traités, les principes de la navigation, les habitudes du commerce, l'estime des supériorités de l'intelligence, la tolérance pour les cultes, la fréquentation cordiale avec les chrétiens, les négociations avec les puissances européennes et, enfin, tous les bienfaits de la paix dont les Turcs avaient besoin pour étancher les plaies de dix années de dissensions civiles et pour accroître leur population décimée par trois règnes de guerre. Quelques empereurs firent plus pour la gloire des Ottomans, aucun ne fit plus pour le salut et la consolidation de l'empire, et, pour dernier bienfait de Mahomet à sa nation, il lui laissait avec son fils Mourad un sage et un grand homme dans un enfant.

XXVIII

Mahomet Ier, mourant avec une religieuse sérénité, avait semblé entrevoir lui-même l'éclat que le règne de son fils allait répandre sur le nom d'Othman. Au moment où Ibrahim et Bayézid expédiaient à Mourad un courrier pour lui annoncer la maladie de son père, le sultan s'était fait apporter la lettre, et il avait écrit de sa main mourante ces deux vers persans après sa signature:

„Notre nuit approche, mais elle sera suivie d'un jour plus brillant.

„La fleur passagère de notre vie se fane, mais elle refleurira dans une autre vie.“

PIÈCES COMPLÉMENTAIRES

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS



I

— Page XIX —

OPINION SUR LES TURCS

TRADUIT DE L'ANGLAIS [1]

L'opinion a de singuliers retours. Un des plus étonnants se manifeste dans la sympathie qu'on éprouve en Angleterre et en France pour cette race mahométane que l'Europe civilisée a si longtemps maudite par ses historiens, ses orateurs, ses publicistes, ses poëtes, — cette race qui renversa l'empire d'Orient, supprima sa littérature, effaça toutes ses traditions, s'empara des édifices de son culte comme de ceux de sa puissance temporelle, substitua Mahomet à Jésus-Christ, le fatalisme à la civilisation.

Il y a trente ans à peine, le sentiment qui avait provoqué les croisades se ranima sous la double influence de l'esprit libéral et de l'idée littéraire. Les Turcs furent dénoncés cette fois comme les ennemis de l'inspiration évangélique, de l'inspiration homérique et de ces institutions constitutionnelles qui semblaient aux rois et aux peuples la garantie des priviléges de l'autorité aussi bien que ceux de la liberté politique. Il n'y avait alors de vrai despote que le sultan, et lorsque les Grecs des îles et de la Morée s'insurgèrent contre les musulmans, l'enthousiasme ne parla pas moins haut en leur faveur à Paris qu'à Saint-Pétersbourg, à Londres qu'à Rome. Il suffirait, pour le rappeler à ceux qui l'oublient, de citer un des discours prononcés, soit par les ministres, soit par les membres de l'opposition, dans la chapelle Saint-Étienne ou au Palais-Bourbon; il suffirait de rappeler les titres de *tant* de poëmes anglais ou français; il suffirait enfin de citer quelques noms, comme ceux de Canning, de Chateaubriand, de Byron, etc.

[1] *Bentley's miscellany.*

La réaction en faveur des Turcs n'est pas, d'ailleurs, née précisément sans une certaine préparation philosophique, politique et littéraire. Avant l'injuste et maladroite agression de la Russie, la religieuse Angleterre elle-même avait ses dévots à Mahomet. Le sceptique Th. Carlyle et le théologien M. Maurice n'avaient pas trop scandalisé leur public en publiant des panégyriques du prophète de l'islamisme. Carlyle avait proclamé Mahomet un des demi-dieux de son culte des héros, un de ces hommes providentiels qui ont légitimement enchaîné ou fasciné une partie de l'espèce humaine. Le révérend M. Maurice a été obligé de donner sa démission de professeur de l'Université de Londres; mais ce n'est pas pour avoir professé que l'islamisme était une des religions suscitées par Dieu.

Nous ne prétendons pas que cette opinion eût précisément fait beaucoup d'adeptes, elle a même eu des contradicteurs; mais la discussion prouve quels progrès elle a faits; il y a trente ans, on n'aurait pas vu la *Revue d'Édimbourg* publier le pour et le contre sur la matière dans deux livraisons successives. Dans l'une le mahométisme est mis de pair avec le christianisme; les diverses races de l'Orient sont proclamées très-capables de composer une fusion nationale, une unité religieuse, avec Constantinople pour point central, le patriarche et le mufti allant bras dessus, bras dessous, l'évêque et l'uléma, le wahabite et le dissident arménien fraternisant tous ensemble pour moraliser et civiliser le monde par une croyance commune. Dans l'autre, le mahométisme a cessé d'être le Credo sauveur de l'Orient pour devenir le tombeau de la civilisation et de la liberté. Au lieu de cette unité si pure qui pourrait perfectionner le christianisme lui-même, le second auteur, car très-certainement il y en a deux, ne trouve plus dans l'islamisme qu'un recueil de rêves puérils, sensuels ou d'une portée exclusivement sanitaire.

Mais, pendant que le grand organe des whigs ouvre ainsi une thèse entre la croix et le croissant, voici le grand organe des torys, le champion de l'anglicanisme, la *Quarterly Review*, qui semble revenir du pèlerinage de la Mecque, tance un touriste d'oser se plaindre de la canaille constantinopolitaine, se fait la champion de la moralité turque et prétend que la polygamie est l'exception plutôt que la règle chez les bons musulmans.

Quant à nous, laissant cette polémique, nous avons la douleur de convenir que, depuis un quart de siècle qu'elle existe, la monarchie grecque n'a pas encore fourni des arguments favorables à ceux qui proclament la race chrétienne de l'Orient supérieure à la race musulmane. A-t-elle rendu heureux et libre le peuple confié à son sceptre? La population et la prospérité publiques ont-elles augmenté? Son système judiciaire et son système administratif sont-ils plus

indépendants, plus équitables, plus avancés que la justice et l'administration turque? l'impôt est-il moindre? les finances en meilleur ordre? le gouvernement moins corrompu? Ce gouvernement, fondé sur la base représentative, a-t-il produit un certain nombre d'hommes d'État habiles, conséquents et respectés? La Grèce monarchique a-t-elle vu accourir comme dans un asile les Grecs nés sous la souveraineté musulmane? Athènes est-elle devenue le port de mer de la Grèce? son Université réunit-elle l'élite de la jeunesse? la Grèce, en un mot, a-t-elle réalisé les espérances qu'elle avait fait concevoir?

Nous sommes forcés de répondre négativement. La Grèce a été mal gouvernée, son roi ne s'est fait aucun ami, ni à lui, ni à son pays, ni au dedans, ni au dehors. Les puissances d'Europe semblent, au contraire, d'accord pour regarder la Grèce d'un mauvais œil et déclarer qu'il ne faut pas songer à étendre ses frontières.

Nous n'en dirons pas moins, avec la même sincérité, que l'Europe a tort dans ses conclusions péremptoires: autocrates et politiques se trompent quand ils prononcent leur anathème contre la Grèce. Comme nous persistons à croire que la civilisation, la prospérité des peuples et le progrès de l'humanité ont plus de chances avec des races professant la religion chrétienne qu'avec les sectaires de Mahomet, on nous permettra d'assurer que nous tenons à cet autre préjugé suranné, que la race hellénique est de beaucoup la plus noble et la mieux organisée de toutes celles qui suivent la religion grecque et peuplent, comme rayahs, les deux bords de la mer Égée. Les Turcs peuvent être de *bons gentilshommes*, très-dignes de figurer dans les cercles aristocratiques. Les Grecs peuvent être plus vulgaires, portant les stigmates d'une race longtemps opprimée, subtils, trompeurs même, en défiance contre les étrangers, et, par le fait, moins *bons enfants* (good-fellows) que les Turcs; mais nous maintenons que ces vices, résultat de l'oppression et d'un mauvais gouvernement, n'existeraient plus après un siècle de vraie liberté.

Puisque nous parlons des imperfections des Grecs, disons, en qualité d'ami des Grecs, qu'il en est une qui n'a besoin que d'être signalée aux hommes intelligents de leur nation pour qu'ils s'en corrigent. Les marchands grecs établis en Angleterre ne sont pas populaires dans les localités qu'ils ont choisies pour leurs résidences. A Manchester, par exemple, ils ont conservé trop exclusivement chez eux leurs mœurs orientales et conquis à la Bourse très-peu de sympathies, quoique peut-être pourraient-ils, eux aussi, attribuer cette impopularité à la jalousie mercantile; moins heureux, en tout cas, que les négociants allemands, qui se font si facilement accepter dans la même patrie adoptive.

Mais les reproches que mérite le gouvernement grec sont bien autrement graves. Il était difficile à l'Angleterre de se faire représenter à Athènes par un diplomate plus bienveillant pour les Hellènes que sir Edward Lyons, plus bienveillant et plus honnête, plus libéral et plus attaché à l'idée de les voir développer le vrai gouvernement représentatif. Mais, en Grèce comme en Turquie! le Mavrocordato de l'un était le Reschid-Pacha de l'autre. Le parti moderne, le parti civil et réformateur, avait à lutter dans les deux pays, ici contre la vieille féodalité des pachas, là contre celle des palikares. Le sultan Abdul-Medjid a eu le bon esprit de résister aux pachas et à leur vieux système de tyrannie pillarde, soutenant Reschid avec énergie, tandis que Othon a repoussé de sa cour et de ses conseils le parti libéral grec pour se livrer aux chefs indigènes.

Il y eut un homme qui prévit dès les premiers jours que le régime constitutionnel ne réussirait pas en Grèce. C'était Capo d'Istria, qui disait: „L'autorité locale du riche armateur dans les ports et les îles, des propriétaires et des chefs héréditaires dans les montagnes, l'emportera sur toutes les autres, neutralisera tout gouvernement, falsifiera tout élément de liberté, l'élection entre autres.“ Capo d'Istria ne fut donc pas plutôt à la tête du ministère, qu'il travailla à détruire l'influence et l'indépendance des Magnats insulaires; il avait déjà commencé à abaisser l'aristocratie montagnarde, quand le fils d'un de ces chefs prit le moyen le plus court de débarrasser les palikares de leur ennemi... il le tua d'un coup de poignard. Malheureusement l'œuvre de Capo d'Istria était incomplète. S'il avait réduit à l'obéissance normale la seconde aristocratie comme la première, ou s'il les eût laissées se combattre l'une par l'autre et se neutraliser, l'équilibre constitutionnel eût été possible.

Mais, à part toutes considérations de gouvernement, constitutionnel ou autre, l'Angleterre et la France auraient dû prévoir, quand elles émancipèrent la Grèce, que sa population contenait deux éléments: — le rural et le maritime, l'agricole et le commercial, le féodal et le civil. Si la Grèce devait être progressive, riche, libérale et éclairée, il n'y avait pas à hésiter entre celle des deux classes qu'il fallait favoriser. Il était clair enfin que l'encouragement de l'intérêt commerçant et naval profiterait indirectement à la population rurale. Malheureusement l'insurrection et même l'indépendance avaient eu pour principal effet de détruire la prospérité navale et commerciale de la Grèce. Les Grecs étaient devenus puissants et riches en se faisant les constructeurs, les armateurs et les marins de l'empire turc. La guerre avait déjà compromis cette situation, la paix acheva de la ruiner. Canning avait entrevu ce malheur lorsqu'il proposait de laisser quelque temps encore la Grèce sous la suzeraineté nomi-

nale de la Turquie. Lord Aberdeen se vante d'avoir patroné sa complète indépendance. L'histoire dira lequel des deux fut le plus sincère ami des Hellènes. Quant au roi Othon, s'il accorde toutes ses faveurs aux rustiques palikares de l'Étolie ou de l'Arcadie plutôt qu'aux Timariotes et aux Idriotes, il a eu raison de préférer le parti dans lequel il croyait voir le plus de vie et d'avenir, à cette classe commerciale qu'il trouvait pauvre et mécontente. Avant de le condamner absolument, supposons que, le siècle dernier, une contre-révolution eût arrêté l'essor du commerce anglais, paralysé la navigation, privé Londres et Bristol de leur influence, de leur activité et de leur richesse, mis des obstacles à la prospérité croissante de Liverpool et étouffé Manchester dans le berceau de son industrie; supposez que ce fût là, en 1745, le résultat du retour des Stuarts, serait-il étonnant que l'Angleterre eût rétrogradé, que le trésor fût vide, que la cour fût impopulaire et que le nouveau roi se fût jeté dans les bras du parti tory à l'exclusion du parti libéral? Or c'est à beaucoup d'égards le cas du roi Othon. Il a exagéré ses difficultés; mais ces difficultés ne sont pas son fait.

Quoi qu'on pense du roi Othon cependant, il n'y a que deux alternatives pour la Grèce. Ou il faut rétablir la race grecque dans tous ses antiques avantages, ou il faut l'annihiler... L'empereur Nicolas met au ban de l'empire russe la Grèce monarchique et se prononce contre son extension parce qu'il sait bien qu'elle ne lui est pas favorable et qu'il la trouverait entre lui et Constantinople. N'était-ce pas justement ce qui devait faire naître chez un ministre intelligent la sympathie pour une race que le czar dénonce comme sa rivale et son ennemie? — Mais ce ministre ne s'est souvenu que des torts du roi Othon envers quelques consuls anglais. Hélas! si tout royaume mal gouverné était condamné à périr, que deviendraient quelques-unes des plus fières monarchies de l'Europe? S'il fallait effacer une race de la famille des peuples parce que les autres rois coalisés lui imposèrent un roi de leur choix et non du sien, ou parce qu'à peine émancipée de la tyrannie turque, elle n'a pu improviser la pratique du gouvernement constitutionnel, quelle serait la sentence prononcée contre l'Espagne, la Prusse, l'Irlande, etc.?

Il est souverainement injuste de punir les Grecs du gouvernement qu'on leur a donné. Non-seulement ils n'auraient pas été chercher un prince bavarois, mais encore ils n'en auraient pas choisi d'autre et se seraient constitués en petite république fédérative qui aurait eu du moins l'avantage de l'économie en leur épargnant la dépense d'une cour, d'une armée, d'un trésor employé à la corruption et d'une métropole peuplée par les chercheurs de places et les diplomates. Tous les États d'Europe font en ce moment marcher leur troupes pour occuper

quelques provinces du sultan. Quelque chose qui arrive, leurs forces militaires leur assurent à chacun une voix et une influence pour la réorganisation de la Turquie. Par la diplomatie, par les parlements, par les journaux, nous prétendons que notre seul but est de défendre et maintenir l'intégrité de l'empire ottoman; mais l'empire ottoman peut être maintenu nominalement et dans sa circonscription territoriale, après qu'auront disparu la suprématie ottomane et l'ascendant de la race musulmane. Telle est du moins l'opinion rationnelle de tout le monde en Orient comme en Occident. Si l'Autriche désire occuper la Servie, si la Russie conserve les Principautés danubiennes, si les Anglais et les Français fortifient la Péninsule des Dardanelles et prennent une position dominante en Roumélie, les Grecs naturellement aspirent à porter leur étendard au delà d'Arta et à en faire le ralliement de leurs frères de l'Épire et de la Thessalie.

La Grèce monarchique n'est pas si blâmable dans ses prétentions; car, en les élevant, elle est fidèle au caractère dont nous l'avons revêtue et elle poursuit le but que nous lui avons indiqué. Notre grande faute en fondant le royaume grec fut de séparer la Grèce brusquement de la Turquie et d'en faire la rivale de cet empire. Les races étaient hostiles, les deux pays ennemis. C'était inévitable sans doute; mais on aurait pu ne pas établir une dynastie grecque, qui pour le sultan est une rivale plus sérieuse que les deux autres.

Relativement à la Grèce comme relativement à la Turquie, les politiques de l'Europe occidentale ont complétement changé d'avis depuis 1825. Ce qu'ils pensent aujourd'hui est diamétralement le contraire de ce qu'ils pensaient avant la bataille de Navarin: le mal vient de ce revirement de notre opinion, tandis que les Grecs sont restés fidèles à la leur. Nous avons pensé autrefois qu'une nation grecque et une dynastie grecque devraient tôt ou tard occuper le trône de Byzance, et nous voyons aujourd'hui tout le danger de cette idée. Nous reconnaissons à présent que la suprématie des Turcs est encore nécessaire provisoirement pour réunir et diriger les ressources de l'empire contre les Russes. La Grèce et sa cour sont devenues un obstacle. Voilà l'embarras, il s'agit de le tourner, car nous ne sommes pas hostiles à la race grecque; pourrions-nous sincèrement croire, en 1854 plus qu'en 1824, que la race ottomane suffira toujours à défendre son territoire et sa suprématie?

La fausse politique de 1824 peut-elle être réparée? Là est la question. Avoir maintenu l'union des Hellènes, même sous la domination turque, eût été plus sage que de la diviser en plaçant une moitié de la nation sous le sceptre constitutionnel d'Othon et l'autre sous le despotisme des pachas. Laisser au sultan les Grecs de l'Épire et de Candie, ce n'était pas fortifier son autorité; car il ne

pouvait ni se fier à eux ni les employer. Aussi sont-ils restés sujets désaffectionnés et inutiles, payant très-mal leurs impôts, quand ils les payent. — Avoir émancipé les Grecs au sud jusqu'à une certaine ligne de la carte, et en former une monarchie indépendante, puis supposer qu'ils ne conserveraient pas leurs relations avec le reste de leur race au delà de cette frontière, était une espérance vaine, un but impossible à atteindre. Les associations appelées *heteriæ* organisèrent bientôt la résistance morale, et elles ont préparé de longue main l'insurrection. Avec les heteriæ de l'empire turc fraternisent naturellement les heteriæ du royaume grec. Le roi Othon est forcé de tolérer ces sociétés secrètes qui le détrôneraient lui-même s'il voulait les dissoudre. Notre politique ne saurait être de chercher à punir Othon ou à lui faire violence dans des questions où il est en accord parfait avec son peuple. En l'attaquant sur ces points délicats, nous affaiblissons notre influence et fortifions la sienne. Lorsque nous soutînmes le parti constitutionnel à Athènes contre les palikares préférés par Othon, nous dûmes l'arrêter dans ses tendances vers l'arbitraire; mais, lorsque nous fîmes le blocus du Pirée, parce que le juif Pacifico avait été hué par la populace, nous ne fîmes que rallier tous les Grecs autour de leur roi. Il en sera de même si nous recommençons le même blocus pour empêcher les Grecs de prendre les armes et d'aller rejoindre leurs concitoyens de l'Épire et de la Thessalie. Par une pareille mesure nous rendrons le nom anglais aussi odieux dans toute la Grèce qu'il l'est déjà à la cour d'Athènes.

Rien de plus libéral que l'édit de Gulhané; s'il eût été observé scrupuleusement partout, en Thessalie, par exemple, c'était à la fois le plus sûr moyen de prévenir l'insurrection et de donner tort à l'empereur de Russie, à qui cet édit est antipathique. En l'état des choses, rien de plus juste que de protéger le gouvernement turc et de prêter appui à la réforme turque, par nos consuls, dans les provinces où, jusqu'ici, elle est restée une lettre morte; mais notre but est surtout de protéger le territoire turc contre l'agression du dehors. Eh bien, les Grecs des deux races, la slavonne et l'hellénique, sont également propres à cultiver le sol et à s'armer contre l'invasion, si nous pouvions y intéresser leur nationalité en leur donnant l'indépendance et des fusils.

Cette éventualité n'appartient qu'aux chances d'un avenir encore éloigné, nous le voulons bien; mais ce serait le comble de l'imprévoyance politique de ne pas en tenir compte. Le concours des Grecs, slavons et romaïques, peut déjà nous être assuré sans trop de difficulté; car, dans les provinces qui ont subi l'occupation russe et goûté le fruit amer de la servitude russe, il existe une horreur

salutaire de la domination permanente du czar et même de l'empereur d'Autriche. Un esprit énergique d'indépendance règne parmi les Serviens, les Valaques et les Moldaves; cet esprit s'exalterait en ardeur patriotique le jour où nous aurions repoussé les Russes de leurs foyers. Ils ont déjà des princes à eux et des institutions auxquelles nous n'aurons besoin de rien ajouter, après avoir établi l'équilibre entre l'influence aristocratique et l'influence démocratique.

Si les Hellènes, surtout dans les provinces au delà des frontières de la Grèce monarchique, ne nourrissent pas les mêmes sentiments d'indépendance, s'ils ont plus de foi en la Russie, c'est qu'ils ont reçu son or sans subir son joug de fer; c'est aussi parce que les puissances occidentales se sont montrées sévères et souvent hostiles à la Grèce; c'est que le gouvernement des îles Ioniennes est malheureusement en désaccord avec la race entière. Nous savons bien les difficultés suscitées à ce gouvernement, et avec quel succès la Russie est parvenue à créer un antagonisme permanent entre les gouverneurs anglais de Corfou et la cause hellénique dans Céphalonie et les îles. Mais rien n'est irremédiable, et surtout, depuis que la Russie a jeté le masque, la déclaration du czar contre la Grèce pourrait servir à notre réconciliation avec les Hellènes. Tel est, selon nous, le premier pas vers une solution satisfaisante de la difficile question d'Orient. Car, soyons-en bien assurés, si nous cherchons à la résoudre sans les Hellènes, nous ne ferons que semer les dissensions et nous ne fonderons rien de stable.

Nous apprenons, au moment où nous écrivons, le décret de la Porte qui bannit de Constantinople tous les Grecs qui ne reconnaîtront pas la souveraineté du sultan. Ce décret atteint deux classes de Grecs, — ceux qui sont sujets d'Othon et ceux qui se plaçaient sous la protection de l'ambassade russe. Certes, la Porte a le droit d'expulser ces deux classes. Mais comme la plupart sont engagés dans le commerce ou l'industrie, leur expulsion, très-motivée sans doute, aura pour effet de les envoyer grossir les rangs de l'insurrection en Épire, en Thessalie ou ailleurs. La mesure est donc maladroite, et prouve que la Porte est plus disposée à prendre des résolutions *ab irato* que de peser les motifs et les conséquences de ses actes. Une déclaration de guerre prématurée a causé le désastre de Sinope; l'expulsion des Grecs pourrait servir à recruter cette armée d'insurgés qu'on nous représente comme tendant à se dissoudre. Il peut entrer dans la politique capricieuse du Divan de ruiner les commerçants grecs de Constantinople, ceux-là surtout qui se parent de leur origine ou de leurs droits de citoyens de la Grèce proprement dite; mais tel n'est pas l'intérêt de la France ni de l'Angleterre. Les commerçants hellènes sont justement ceux que nous devons protéger, non pas

seulement les commerçants du Pirée ou de Patras, villes peu propices, malheureusement, au développement du commerce, mais les commerçants de Constantinople, qui est et doit être toujours la capitale de la race grecque.

Examinons ce dont Constantinople a besoin avant tout. Elle a besoin de l'existence ou plutôt de la création d'une classe commerciale et industrielle, d'une classe moyenne, sans laquelle cette capitale ne saurait avoir la prospérité de la civilisation. Les Turcs ne peuvent fournir cette classe, ils en sont incapables. Les Turcs peuvent faire des soldats, des propriétaires, des magistrats, des fonctionnaires, mais une classe mercantile turque n'existera jamais. Les Grecs seuls peuvent la former, et mieux vaut les Grecs helléniques que les Slavons ou les Arméniens. L'expulsion des Grecs de Constantinople est une des mesures les plus contraires à nos intérêts et les plus favorables à la barbarie que la guerre ait encore produites.

Non-seulement cette expulsion privera Constantinople de la population chrétienne, riche et industrieuse que c'est notre intérêt d'y avoir, mais encore elle précipitera les Grecs bannis dans des voies funestes pour la Turquie et pour nous. Il faut que les Grecs vivent comme les autres hommes, quoique les politiques puissent nous répondre „qu'ils n'en voient pas la nécessité!" — Or, si on les exclut de la vie du commerce et de l'industrie, ils se réfugieront dans celle de la guerre, du vol, du pillage; l'armateur exilé de Constantinople convertira son bâtiment en pirate; l'artisan de Péra, avec une carabine et un yatagan, ira joindre les bandits de la montagne.

Si nous avions besoin encore d'expliquer la supériorité des Hellènes sur les Slavons, pour défendre l'indépendance du territoire, l'événement de la guerre nous offrirait un autre argument. — Si la Turquie avait eu dans les provinces septentrionales une population maritime sur laquelle elle pût compter; si elle avait attaché à sa flotte un corps de marins actifs ou de matelots, tels que les Grecs le sont proverbialement, les Russes n'auraient pas plus marché à la conquête de la Dobrudscha qu'ils n'auraient volé par-dessus de Balkan. D'après les rapports officiels, la plus forte division de l'armée d'invasion fut transportée en bateaux par l'embouchure du Danube à Sulina et jusque dans la branche de Saint-Georges, — manœuvre que les puissances tenant la mer auraient pu prévenir. Le général russe ne l'eût pas hasardée s'il avait eu à lutter contre des marins grecs. Quant à la prétention des Turcs d'avoir une flotte sans matelots grecs, elle est absurde. Sinope nous donne une idée de ce que peut faire une flotte exclusivement turque. Les Slavons ne pouvaient y suppléer, les embouchures et les cantons adjacents du Danube

n'avaient pas l'équipage d'un seul bâtiment. Constantinople est une ville maritime, mais elle ne saurait avoir d'autres marins que des Grecs. Les Turcs peuvent gouverner et régner dans cette capitale; mais ils sont incapables même de la peupler. Les Slavons et les Roumains entretiendraient ou accroîtraient la population; mais ils ne pourraient faire manœuvrer un vaisseau pour la défendre. Une seule race, dans l'empire ottoman, le pourrait, — celle des Hellènes. Et cependant tous nos actes, toutes nos paroles, tous nos efforts tendent à déshériter, à avilir, à outrager, à détruire ces mêmes Hellènes, seul espoir d'un empire indépendant et civilisé dans ces régions.

(Revue Britannique.)

II

— Page 6 —

ORIGINE DES ARABES

D'anciennes traditions juives nous apprennent que les enfants de Couch, fils de Cham, s'établirent en Arabie, en Chaldée, d'où ils se répandirent jusqu'en Éthiopie. Hérodote parle des enfants de Chanaan, frères de Couch, établis dans l'Arabie méridionale. Les Chananéens, après avoir traversé l'Arabie septentrionale, allèrent occuper en Syrie les bords de la Méditerranée et se rendirent célèbres sous le nom de Phéniciens.

La Bible fait connaître les races formées de la postérité de Sem par Héber, et les descendants d'Ismaël et ceux d'Ésau (les Iduméens), et les montre se développant au Nord.

Bientôt les races sémétiques dominent tous les points de l'Arabie et englobent les faibles débris qu'ont dû y laisser les races chamites. La plupart des auteurs arabes divisent leur nation en trois races que M. Caussin de Perceval nomme races primitives, secondaires et tertiaires. L'histoire des Arabes primitifs est enveloppée de ténèbres; tout ce que la tradition en a recueilli, c'est qu'ils étaient originaires de la Babylonie, d'où ils avaient émigré après la confusion des langues, et étaient venus se fixer en Arabie. C'était un peuple pasteur qui vivait sous des tentes. Plus tard ils élirent des rois qui bâtirent des demeures en pierre, transition entre la vie nomade et la civilisation des villes. Ils adoraient les astres et étaient adonnés à l'idolâtrie.

La tradition a conservé les noms de plusieurs idoles adorées dans l'Yémen jusqu'au temps de Mahomet; malheureusement ces noms ne sont accompagnés d'aucune description des figures qu'elles représentent, ni d'aucune explication des motifs du culte qu'on leur rendait. On s'accorde, dit M. Caussin de Perceval, à faire descendre la race secondaire de Sem par Abir, patriarche appelé dans la Bible Heber, qui était aussi le père des Hébreux, auxquels il a donné son nom.

Cette race se partage en deux grandes familles:

La tige de la première est *Cahtân*, ou Yectân, fils d'Heber.

La souche de la seconde est *Adnan,* descendant d'Heber par Ismaël.

Le nom d'*Arabes* désigne les plus anciens habitants de l'Arabie.

Parmi ces races, les principales sont les *Amalica* et les *Adites.*

Les Amalica de la Bible, évidemment les Amalécites, représentent la postérité de Cham par Couch et Chanaan. Les Amalica, expulsés de la Chaldée par les Assyriens, entrèrent en Arabie et s'étendirent jusqu'en Égypte. Plusieurs Pharaons étaient de leur nation.

Suivant les légendes, Ad, descendant de Sem, fut le père de la nation adite. Il s'était fixé dans la région méridionale. La postérité d'Ad se multiplia considérablement. On trouve parmi ses descendants un roi du nom de Cheddad, qui fut un grand conquérant et subjugua l'Égypte. Ces détails rappellent l'irruption des pasteurs Hycsos, qui s'emparèrent de l'Égypte vingt siècles avant Jésus-Christ. On dépeint les Adites comme des hommes d'une très-haute stature. On croit qu'ils avaient élevé des monuments gigantesques de leur puissance. De là vient chez les Arabes l'habitude d'appeler de grandes ruines des contructions adites, comme nous disons constructions cyclopéennes. Ce peuple d'Ad fut détruit, selon les chroniqueurs, par un fléau de Dieu.

Un nouveau peuple se forma, désigné par le nom de seconds Adites. Il habitait également le Yémen. Un de ses chefs, nommé Locmân, fut le bienfaiteur du pays. Il détourna les torrents, construisit des digues, établit des irrigations qui fertilisèrent les champs et créa pour les habitants une grande prospérité, attestée encore de nos jours par des ruines considérables. Un voyageur français, M. Arnaud, en a levé sur les lieux des plans qu'il a envoyés à la Société asiatique de Paris. La postérité de Locmân conserva la royauté, dit la tradition, pendant mille ans. Cette royauté lui fut enlevée par Yarob, fils de Cahtân, qui établit sa souveraineté environ sept siècles et demi avant notre ère.

On raconte que Locmân, ou un de ses descendants, implora la pluie du ciel par une députation envoyée à la Kaaba de la Mecque, déjà en grande vénération dès cette époque.

La race secondaire, appelée Yectanide, de Yectân, fils d'Heber, s'installa dans le Yémen, d'abord avec les Arabes primitifs et par la suite domina entièrement le pays.

Elle envoya des colonies dans toutes les régions de l'Arabie, qui conservèrent toujours la qualification de tribus yémâniques.

Les peuples tertiaires, dont l'origine est la plus moderne, sont les descendants d'Ismaël, parmi lesquels la branche la plus connue est celle d'Adnân. Le Hedjaz est le berceau de la branche d'Adnân, qui s'est ramifiée dans le Nedjed, dans les déserts de l'Irak, de la Mésopotamie et de la Syrie.

Selon les historiens, l'idiome des races primitives, c'est-à-dire des Chamites, était la langue arabe. Sous cette appellation, on doit comprendre les divers dialectes des tribus. La race sémitique parlait la langue de Noé. Le mélange de ces deux idiomes produisit la langue appelée hémyarique, de Hémyar, quatrième roi du Yémen, fils de Yectân, fils de Sem.

La race ismaélique, mêlant l'hébreu à la langue hémyarique, produisit la langue connue sous le nom d'arabe pur. Le Coran est écrit dans cette langue, qui est demeurée la langue dominante de l'islamisme.

Il n'appartient pas à notre sujet de donner la nomenclature des chefs de tribus, devenus successivement chefs de dynasties, gouvernant l'Arabie sous le titre de rois réputés descendants d'Ismaël. M. Caussin de Perceval a recherché ce que les traditions et, plus tard, les histoires, fournissent de documents sur les temps antérieurs à notre ère, et, à partir de cette époque, jusqu'à la naissance de Mahomet. Nous renvoyons nos lecteurs à ses tables chronologiques. Il nous suffit de dire, d'après ce savant auteur, que la grande famille hémyarite régna dans le Yémen depuis l'époque de son fondateur Hémyar, jusqu'à la conquête de ce pays par les Abyssins, vers 525 de notre ère.

Un des descendants d'Hémyar, nommé Abou-Carib, chercha à introduire le judaïsme à la Mecque. Le peuple idolâtre résista, et l'épreuve du feu, à laquelle les deux partis convinrent de se soumettre, décida en faveur du judaïsme.

Un autre roi hémyarite, Abd-Kelâl, était chrétien; il régna vers 280 de notre ère; mais il ne fut pas assez puissant pour convertir ses sujets idolâtres.

Le roi Marthad, vers 330 de Jésus-Christ, avait coutume de dire: „Je règne sur les corps et non sur les opinions. J'exige de mes sujets qu'ils obéissent à mon gouvernement; quant à leurs doctrines, c'est au Dieu créateur à les juger.“ Marthad répandait d'abondantes aumônes et faisait rechercher les pauvres dans toute l'étendue de ses États.

Les Hémyarites, conquis par les Abyssins, qui avaient inutilement assiégé la Mecque, firent de grands efforts pour secouer leur joug. Vers 574, Nomân, prince hémyarite, implora le secours des Persans. Les Persans attaquèrent les Abyssins, les mirent en déroute et tuèrent leur roi. Le reste fut si complétement expulsé du territoire, que la race noire disparut du Yémen; mais les Hémyarites perdirent leur indépendance et ne furent plus que des tributaires du schah de Perse.

Madicarib, descendant du dernier roi hémyarite, régna en qualité de vice-roi du monarque persan. Nous trouvons Abd-el-Motaléb, aïeul de Mahomet, parmi les chefs qui vinrent féliciter Madi-Carib (597).

Ici nous sommes sur le seuil de l'histoire de Mahomet.

III

— Page 10 —

LA KAABA

Les Arabes avaient une si grande vénération pour la Kaaba, qu'ils n'osaient pas construire leurs habitations ni couper des arbres dans le voisinage.

Ils passaient leurs journées dans la circonscription du terrain sacré appelé la Mecque, et s'en éloignaient le soir par respect.

Vers l'an 440 de Jésus-Christ, un chef coraïte, nommé Cossay, coupa un des arbres sacrés et fit abattre plusieurs autres par ses adhérents. Dès lors on commença à bâtir. On laissa des quatre côtés de la Kaaba un espace vide pour les processions, et on construisit des maisons à l'entour de ce parvis, qui fut pavé de pierres polies et appelé El-Mataf-el-Charif.

La Kaaba était censée avoir été construite par Abraham et Ismaël. Elle fut détruite par un torrent vers l'an 150 de Jésus-Christ, et fut rebâtie sous la même forme. La postérité des constructeurs porta comme distinction honorifique le nom de El-Djadara, maçons.

Kaaba signifie *bâtiment carré*. Les Arabes musulmans appellent en leur langue *Mesched* le lieu ou le temple dans lequel ils adorent et prient Dieu selon les cérémonies établies dans leur religion. De

ce mot arabe on a fait *Mesquita;* c'est ainsi que les Italiens l'appellent, et de ce mot-là les Français ont fait celui de mosquée.

Il y en a deux principales parmi les mahométans. La première, qui est l'objet principal de leur culte et de leurs prières, est le *Mesched-al-Haram,* la *Mosquée sacrée,* c'est-à-dire le temple de la Mecque, où est la Kaaba, ou Maison carrée, bâtie, comme ils prétendent, par Abraham et par Ismaël, son fils. C'est ce temple vers lequel ils se tournent quand ils prient, en quelque partie du monde qu'ils se trouvent, et cet aspect qu'ils choisissent s'appelle en leur langue *Kiblah.*

Le second de ces temples est *Mesched-al-Nabi,* le *Temple du prophète,* que Mahomet fit bâtir à Iathreb, après qu'il s'y fut réfugié. C'est dans ce temple qu'il prêchait, qu'il faisait la prière, et où il fut enterré. Les pèlerins mahométans visitent ordinairement ce temple, après qu'ils ont satisfait aux obligations du premier. Mahadi, troisième khalife des Abbassides, fit agrandir les deux temples. Ils sont appelés par excellence *haramain,* c'est-à-dire les *deux lieux sacrés,* desquels le sultan des Turcs se dit serviteur, après tous les autres titres de grandeur qu'il prend.

Le tarikh Montekheb dit de cette maison carrée, ou temple de la Mecque, ce qui suit: „Du temps d'Adam, dans le lieu où est bâti ce temple, il n'y avait qu'une tente dressée, laquelle avait été envoyée du ciel, pour servir aux hommes de lieu propre à rendre le culte souverain qu'ils doivent à Dieu, et pour obtenir de lui le pardon de leurs péchés, avec les grâces qui leur sont nécessaires pour le bien servir. Adam visitait souvent ce saint lieu, et Seth, son fils, suivit, pendant tout le cours de sa vie, l'exemple de son père, jusqu'à ce qu'il jugeât à propos d'y bâtir un temple de pierre, lequel pût servir à sa postérité. Ce premier temple, ayant été renversé par le déluge, fut rebâti ensuite par Abraham et par son fils Ismaël.“

Mirkhond et Khondemir écrivent qu'Amrou-ben-Harith, chef d'une des plus anciennes tribus des Arabes, appelée, de *Djorhom; Djorhomides,* ayant été enfin obligé de céder la Mecque et son temple aux Ismaélites, qui étaient devenus les plus puissants en Arabie, jeta la pierre noire et les deux gazelles d'or dans le puits appelé Zemzem, dont elles furent tirées quelque temps après.

Cette pierre noire était attachée à la porte et révérée par un culte particulier. Quant aux deux statues d'or, c'était un présent fait au temple de la Mecque, qui était dès lors en grande vénération parmi les peuples voisins, par un roi de Perse, longtemps avant la naissance de Mahomet, car la dévotion que l'on avait pour ce temple était fondée sur l'opinion qu'il avait été bâti par Abraham et par son fils Ismaël.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

IV

— Page 13 —

MŒURS DES ARABES AVANT MAHOMET

Les noms et surnoms de quelques princes arabes de la race de Djorhom, prince de l'Hedjaz, dont la domination avait commencé longtemps avant Jésus-Christ, indiquent que l'idolâtrie se mêlait au culte du Dieu d'Abraham. Nous citerons entre autres *Abdyâlib* (serviteur d'Yâlib), *Abdel-Madân* (serviteur de Madân). *Yâlib* et *Madân* étaient des idoles conservées dans le temple de la Mecque, la Kaaba.

Le sixième prince de la deuxième race de Djorsom (environ cent trente ans après Jésus-Christ) porte un surnom qui mérite une attention particulière. Il s'appelait Abdelmacih *(serviteur du Messie)*. Cette dénomination montre assez clairement que celui qui l'a portée vivait postérieurement à notre ère, et donne à penser que Jésus-Christ lui-même était au nombre des divinités révérées dès ce temps-là dans l'Hedjaz. A l'appui de cette conjecture, on peut rappeler un fait curieux mentionné par *El-Azrâki*. Cet auteur, d'après des traditions authentiques remontant, dit-on, à des témoins oculaires, rapporte que la figure de Jésus et celle de la Vierge Marie, sculptées sur une colonne du temple de la Kaaba, étaient un des objets de l'adoration des Arabes dans les siècles antérieurs à l'islamisme.

A mesure que la nation ismaélite se multipliait autour de la Mecque, chacune des familles que la difficulté de subsister sur un territoire trop peu étendu obligeait à chercher une autre demeure, emportait avec elle une pierre arrachée dans l'enceinte de la Kaaba et la gardait comme une relique précieuse. On érigeait cette pierre à l'endroit où la famille s'établissait, et l'on faisait à l'entour les tournées processionnelles, *tawaf,* telles qu'on les pratiquait autour de la Kaaba. Cette coutume conduisit insensiblement à adorer ces pierres elles-mêmes ou d'autres qu'ils adoptèrent.

Les historiens musulmans, en général, accusent Amr, fils de Lohay, premier prince de la race Khozaïte, d'avoir altéré la religion d'Abraham en y mêlant l'idolâtrie. Cependant il est démontré que le culte des fausses divinités existait dans l'Hedjaz et même à la Mecque longtemps avant lui; mais il est constant qu'il fit adopter à ses compatriotes plusieurs idoles, entre autres celle de Hobal.

On raconte qu'ayant fait un voyage en Syrie, il passa, à son retour, par Maab, dans la contrée de Balca, ancien pays des Moabites, entre *Damàs* et *Wadilcora*. Ce pays était habité par les Benou-Samayda ou Amila-el-Amalik. Il les vit adorer des idoles, et leur demanda ce que c'étaient que les objets de leurs hommages. Ils répondirent: „Ce sont des dieux faits à l'imitation des corps célestes et des figures humaines. Nous les implorons dans la sécheresse, et ils nous envoient la pluie; dans le danger, et ils nous accordent leur secours. Amr les pria de lui donner un de ces dieux. Ils lui firent présent de *Hobal*. Amr l'emporta à la Mecque, et l'érigea sur la Kaaba. Il engagea ensuite ses compatriotes à adorer cette idole et à lui offrir des sacrifices, ce qu'ils firent, à son exemple.

La statue de Hobal était faite, dit-on, d'une sorte de pierre rouge ou cornaline, nommée akik; Hobal était représenté sous la figure d'un vieillard à longue barbe.

CONSACRATION DES CHAMELLES

Lorsqu'une chamelle avait eu une femelle dans chacune de ses portées, et qu'elle arrivait à avoir dix petites femelles, elle était consacrée aux dieux. On ne la montait plus. On cessait de lui imposer des fardeaux, de la tondre ou de la traire, excepté pour offrir son lait à des hôtes ou à des pauvres. Elle était qualifiée de *Saïba;* elle paissait librement jusqu'à ce qu'elle mourût de sa mort naturelle. Si une chamelle saïba avait encore une onzième production femelle, on fendait l'oreille à celle-ci, on lui accordait les mêmes priviléges qu'à sa mère, et on l'appelait *Bahira*.

Une chamelle qui avait eu des femelles jumelles, on l'honorait du nom de *Wacila*.

Voici la manière dont Ibn-Iskâk explique les termes de Wacila, Bahira, et Saïba.

Selon Ibn-Hichâm, on qualifiait de *Saïba* tout animal auquel la liberté et l'inviolabilité étaient données en exécution d'un vœu fait par un malade pour recouvrer la santé, ou par un voyageur pour obtenir un heureux retour. C'était ordinairement une chamelle qu'on consacrait dans ces cas.

Lorsqu'une chamelle faisait habituellement, à chaque portée, deux jumeaux ou deux jumelles, les femelles appartenaient aux dieux, et les mâles au maître de la mère; et s'il arrivait que cette mère fît une portée d'une femelle et d'un mâle, les deux petits appartenaient aux dieux, parce que la femelle communiquait à son frère jumeau son privilége d'inviolabilité. Cette femelle, selon Ibn-Hichâm, était *Wacila*.

Tout cela, au premier coup d'œil, paraît bizarre. On peut cependant y reconnaître autre chose que du caprice.

Le chameau est l'animal le plus utile aux Arabes. C'est leur monture en voyage, le vaisseau du désert, suivant l'expression pittoresque d'un écrivain moderne. Leurs tentes sont fabriquées avec son poil. La chair du mâle et de la femelle, et le lait de cette dernière, sont une des bases de leur alimentation. Le chameau est enfin leur principale richesse. La multiplication de l'espèce cameline a donc dû être de tout temps l'objet particulier de leurs soins. Or, si l'on réfléchit que pour cette multiplication le grand nombre des femelles est plus nécessaire que celui des mâles, on comprendra qu'une sorte de reconnaissance, et en même temps une sagesse prévoyante, avaient pu inspirer l'idée de rendre inviolables ceux de ces animaux qui donnaient le plus de productions femelles, et d'enlever à la consommation plus de femelles que de mâles, pour les réserver, sous la protection d'un caractère sacré, à la propagation de l'espèce.

L'anecdote suivante montre la finesse de perception et la sagacité qui caractérisent la race arabe:

Nizâr fut le père des principales tribus de l'Hedjâz et du Nedjed. Ses enfants furent *Iyâd*, *Anmâr*, *Rabîa* et *Modhar* (nés vers l'an 31 avant J. C.). Quelques généalogistes regardent Iyâd et Anmâr comme fils de Maâdd; mais l'opinion qui les range parmi les fils de Nizâr est le plus généralement suivie.

On raconte, au sujet de ces quatre fils de Nizâr, une anecdote peu historique, sans doute, mais qu'il n'est pas inutile de reproduire, parce qu'il y est fait souvent allusion dans les ouvrages de littérature arabe.

Nizâr, dit-on, se sentant près de mourir, appela Modhar, Rabîa, Iyâd, Anmâr, et leur dit: „Mes enfants, je donne à Modhar cette tente de cuir rouge; à Rabîa, ce cheval bai-brun et cette tente noire; cette esclave à cheveux gris est pour Iyâd; Anmâr prendra ce sac d'argent et ce mobilier. S'il s'élève entre vous des difficultés pour le partage de mes biens, rapportez-vous-en à la décision d'Afâ le Djorhomite, qui habite Nadjrân.“ Les frères ayant eu, en effet, des contestations relativement à l'héritage de leur père, se mirent en marche pour se rendre auprès d'Afâ.

Sur la route, Modhar, apercevant un champ dont l'herbe avait été en partie broutée, dit aussitôt: „Le chameau qui est venu paître ici est borgne. — Il penche d'un côté plus que de l'autre,“ dit Rabîa. Iyâd ajouta: „Il n'a pas de queue,“ et Anmâr dit: „Il est d'un caractère inquiet et farouche.“

Lorsqu'ils se furent avancés un peu plus loin, ils rencontrèrent un homme qui avait perdu un chameau et le cherchait. Cet homme

leur demanda s'ils n'avaient point vu sa bête. „N'est-ce pas un chameau borgne? dit Modhar. — Ne penche-t-il pas d'un côté plus que de l'autre? dit Rabîa. — N'est-il pas sans queue? N'a-t-il pas un caractère inquiet et farouche? continuèrent Iyâd et Anmâr. — Oui, répondit l'homme, c'est bien là le signalement de mon chameau. Indiquez-moi ce qu'il est devenu. — Nous ne l'avons pas vu, répliquèrent les quatre frères. — C'est impossible! s'écria le propriétaire. Puisque vous le dépeignez si exactement, vous l'avez vu, pris peut-être, et c'est de vous que je le réclame." En parlant ainsi, il s'attacha à leurs pas et les accompagna jusqu'à Nadjrân. S'étant présenté avec eux devant Afâ, qui était le juge des Arabes, il exposa le fait. „Comment avez-vous pu, dit Afâ aux quatre frères, tracer le portrait d'un animal que, à vous en croire, vous n'avez pas vu?" Modhar répondit: „J'ai remarqué que le chameau avait brouté sur une moitié seulement du champ et qu'il n'avait pas touché l'autre moitié; j'en ai conclu qu'il était borgne." Rabîa dit: „Je me suis aperçu que l'un des pieds de devant avait laissé sur le sol des traces bien imprimées, tandis que les traces de l'autre pied étaient mal formées; de là j'ai tiré la conséquence que l'animal penchait d'un côté. — Pour moi, dit Iyâd, j'ai deviné qu'il n'avait pas de queue, parce que ses crottins étaient réunis en tas; au lieu qu'ils auraient été éparpillés par le mouvement de sa queue, s'il en avait eu une." Anmâr ajouta: „J'ai observé que le chameau, après avoir commencé à paître dans des endroits dont l'herbe était bonne et abondante, les avait abandonnés pour aller çà et là brouter sur des points où l'herbe était maigre et de qualité inférieure; cet indice m'a fait connaître qu'il était d'un caractère inquiet et farouche." Le juge fut charmé de la sagacité des quatre frères, et dit au plaignant: „Ces hommes n'ont pas vu ton chameau; va le chercher ailleurs." [1]

Les fils de Nizâr expliquèrent ensuite à Afâ le motif particulier qui les amenait, et lui répétèrent les dernières paroles de leur père, en le priant de faire entre eux le partage de la succession. Afâ leur dit: „Tout ce qui, dans les biens de votre père, ressemble par la couleur à la tente rouge appartiendra à Modhar. Rabîa, auquel a été donné le cheval bai-brun et la tente noire, aura tout ce qui est d'une couleur analogue. Avec l'esclave à cheveux gris, tout ce qui est de couleur grise sera pour Iyâd; j'adjuge à Anmâr l'argent et le reste de l'héritage." En conséquence, Modhar prit pour sa portion, dans les biens de Nizâr, l'or, les chameaux roux et le vin, Rabîa eut les chevaux, dont la plupart étaient bruns. Le lot d'Iyâd fut le bétail gris, moutons et chèvres; Anmâr, à qui était dévolu le restant de la succession, fut

[1] Voltaire a probablement eu connaissance de cette anecdote, qu'il a imitée et embellie dans le conte de *Zadig*.

appelé depuis *Anmâr-el-Fadhl* (Anmâr du reste). Ses frères reçurent les surnoms de *Modhar-el-Hamrâ* (Modhar de la tente rouge), *Rabîat-el-Faras* (Rabîa du cheval), et *Iyâd-el-Chamtâ* (Iyâd de l'esclave grisonnante).[1]

Tous les fils de Nizâr eurent une postérité nombreuse.

On lit dans le *Kitab-al-Aghani* le récit suivant d'une aventure de Zayd-el-Khayl avec un voleur de la tribu de Chayban; c'est le voleur lui-même qui parle:

„Des malheurs m'avaient réduit à la misère. Je menai ma femme et mes enfants à la ville de Hîra, et leur dis: „Restez ici, et implorez „l'humanité du roi; il ne vous laissera pas mourir de faim. Pour moi, „je vais tenter la fortune, et je jure de revenir avec du butin ou de „périr." Je partis muni d'une petite provision de vivres. A la fin de la première journée, je vis un superbe cheval qui paissait, avec des entraves aux pieds, à quelque distance d'une tente isolée. Personne ne paraissait le surveiller, je conçus l'idée de m'en emparer. J'allais lui ôter ses entraves et sauter sur son dos, quand ces mots, prononcés par une voix menaçante: „Fuis, ou tu es mort!" m'obligèrent de détaler au plus vite.

„Je marchai ensuite pendant six jours, sans qu'aucune chance favorable s'offrît à moi. Le septième, j'arrivai en un lieu où une grande et belle tente était dressée près d'un parc à chameaux actuellement vide. Je me dis à moi-même: „Ce parc se remplira ce soir. Il y a „ici quelque chose à faire." Je plongeai mes regards dans l'intérieur de la tente. Un homme seul y était assis; c'était un vieillard courbé sous le poids de l'âge. Je me glissai furtivement derrière lui, et me blottis dans un coin. Au coucher du soleil, un cavalier semblable à un colosse, monté sur un puissant cheval, parut devant la tente, escorté de deux esclaves noirs. Il ramenait du pâturage cent chamelles avec un étalon et un troupeau de brebis. Le cavalier dit à l'un des nègres de traire une chamelle qu'il lui désigna, et de donner à boire au scheik. L'esclave obéit, apporte une jatte de lait qu'il plaça près du vieillard, et se retira. Le vieillard but lentement deux ou trois gorgées, et posa le vase à terre. Dévoré d'une soif ardente, je ne pus résister au désir de la satisfaire. J'étendis doucement la main, saisis la jatte, et avalai le reste du lait. Un instant après, le nègre revint, emporta la jatte, et voyant qu'elle était vide, il dit au cavalier: „Mon „maître, il a tout bu. — Tant mieux, répliqua le cavalier; eh bien, „trais cette autre chamelle." Bientôt une seconde jatte de lait fut présentée comme la première fois au vieillard. Il ne fit qu'y tremper

[1] Voy. Proverbes de Meïdâni, trad. par M. Quatremère, *Journal asiatique*, mars 1838, p. 246-251.

ses lèvres, et la remit à côté de lui. Je la saisis encore, et j'en bus seulement la moitié, pour ne pas éveiller le soupçon. Le nègre, étant venu la reprendre, dit à son maître: „Il en a laissé, il n'a plus soif." Pendant ce temps les chamelles étaient entrées dans le parc, et s'étaient couchées autour de leur étalon. Une brebis avait été tuée, et rôtissait devant un feu petillant. Le meilleur morceau fut servi au scheik, qui soupa seul; le cavalier mangea hors de la tente avec ses deux nègres.

„Quand ils furent tous endormis, et que le bruit de leur respiration m'eut fait connaître que leur sommeil était profond, je sortis de ma cachette, j'entrai dans le parc, et, allant droit à l'étalon, je débarrassai de son entrave, *ikâl;* je le montai, et le poussai dans la direction de Hira. Les chamelles suivirent le mâle, et je m'éloignai rapidement avec ma capture.

„Je cheminai toute la nuit; lorsque le soleil se leva, je regardai derrière moi; je ne découvris personne. Plein d'espoir, je pressai le pas, me retournant de temps en temps pour voir si j'étais poursuivi. Vers le midi, j'aperçus au loin un objet qui s'approchait avec la vitesse d'un oiseau. En un moment l'objet prit la forme d'un cavalier; enfin je reconnus le guerrier et le cheval que j'avais vus la veille. Aussitôt je sautai à terre, j'entravai l'étalon, et me plaçant entre le troupeau immobile et mon adversaire, je vidai mon carquois à mes pieds et préparai mon arc. Le cavalier s'arrêta à une petite portée de flèche et me cria: „Délie la jambe de ce chameau et sauve-toi. — Non, ré-„pondis-je, j'ai juré à ma femme et à mes enfants de revenir avec du „butin ou de périr. — En ce cas, tu es mort, dit-il; obéis. — Non, „répétai-je, je saurai défendre ma prise. — Insensé! s'écria-t-il, ta „perte est certaine. En veux-tu la preuve? ajouta-t-il en prenant son „arc, fais cinq nœuds à la longe du chameau, et laisse la pendre." Désirant juger de son adresse, j'exécutai ce qu'il m'indiquait. „Main-„tenant, dit-il, lequel de ces nœuds veux-tu que je perce de ma „flèche?" Je désignai celui du milieu. A l'instant la flèche partit et le traversa. Puis en un clin d'œil quatre autres flèches décochées avec la même justesse vinrent successivement frapper les autres nœuds, et alors je détachai l'entrave du chameau, et, croisant les mains, je restai dans l'attitude d'un homme qui se rend prisonnier. Le cavalier vint à moi, me désarma, et m'ayant fait monter en croupe, il chassa devant lui l'étalon toujours fidèlement suivi par les femelles, et regagna sa tente.

„Que penses-tu que je vais faire de toi? me demanda-t-il en arrivant. — Hélas! répondis-je, j'ai tout lieu de craindre un traitement rigoureux." Le matin, en découvrant le vol des chamelles, il avait compris que la quantité plus qu'ordinaire de lait présentée la veille au vieillard avait dû être bue en partie par le voleur caché dans la tente. „Est-ce que tu crois, dit-il, que je sévirai contre un homme

qui était hier soir le convive de mon père Mohalhil! m'écriai-je; tu es donc Zayd-el-Khayl? — Oui, dit-il. — Un guerrier tel que toi, continuai-je, doit avoir l'âme généreuse." Il répondit: „Bannis toute crainte. Si ces chamelles étaient ma propriété, je te les abandonnerais volontiers. Mais elles appartiennent à la fille de Mohalhil; je ne puis en disposer. Au reste, demeure ici quelques jours; je suis sur le point d'entreprendre une expédition."

„En effet, il se mit en campagne le lendemain. Peu de jours après, il revint ramenant cent chameaux qu'il avait enlevés aux Benou-Nomayr. Il m'en fit présent, et me congédia en me donnant une escorte qui m'accompagna jusqu'à Hira.

Caussin de Perceval, *Essai sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme.*

V

— Page 15 —

LES POÈTES ARABES AVANT MAHOMET
ET LES MOALLACAS

..... D'un côté l'amour de la vengeance et ses excès, la loi du talion imposée à tous, le besoin d'égalité, la rapine et le brigandage justifiés par la victoire, l'adresse et la force substituées au droit; de l'autre, l'hospitalité pratiquée avec une admirable abnégation, une soif ardente de renommée, ce mobile des plus belles actions et des plus grands crimes: tel était le spectacle que présentait l'Arabie; la passion y jouait le principal rôle, et l'on pouvait aisément prévoir que le jour où ces esprits bouillants et aventureux se porteraient vers un objet unique, ils prendraient un élan irrésistible. Pour arriver à un tel résultat, deux conditions étaient encore nécessaires, l'uniformité de langage et l'unité de religion; la première était en partie obtenue. En effet, les Arabes, en obéissant à leurs seuls instincts, avaient préparé la fusion en une seule langue des dialectes de leurs nombreuses tribus. Jaloux de transmettre à leurs descendants le souvenir de leurs exploits, ils aimaient la poésie qui leur en fournissait le moyen, et voulaient que leur gloire pût se répandre dans toute la péninsule. Mais les auteurs du Nedjed et de l'Hedjaz n'étaient pas compris par ceux de l'Yémen; les tribus d'un même pays elles-mêmes ne faisaient pas toujours usage de termes identiques. Les poëtes reçurent la mission de créer une langue plus générale. Leurs vers, récités partout, fixèrent les mots destinés à représenter irrévocablement les idées; lorsque

plusieurs familles appliquaient deux expressions différentes à la même pensée, on adoptait celle que le poëte avait choisie, et la langue arabe se forma peu à peu. On comprit en même temps les avantages de la civilisation; l'on rendit aux travaux de l'esprit l'estime qui leur est due et qu'on n'avait accordée jusqu'alors qu'aux triomphes de la force physique. Il y eut des assemblées générales où l'on apprenait à se connaître et à s'aimer. Ces assemblées, qui se tenaient à Ocazh, petite ville située entre Taïef et Nakhla, à trois journées de la Mecque, à Macjna, et à Dzou'l-Medjaz, derrière le mont Arafat, n'étaient véritablement que des congrès de poésie; du reste, malgré la simplicité qui y régnait, rien n'était plus imposant: c'était comme aux jeux olympiques. Devant un auditoire silencieux et recueilli, se levait un guerrier à la démarche fière: aucune dignité, aucun ornement n'indiquait qu'il eût un rang supérieur, et pourtant tous les yeux étaient tournés vers lui. Il montait sur un tertre, et là, d'une voix sonore, sans autre secours que celui de l'inspiration ou d'une mémoire prodigieuse, il récitait un poëme entier. Tantôt il chantait ses hauts faits, la noblesse de sa tribu; tantôt il dépeignait les plaisirs de la vengeance, tantôt les douceurs de l'hospitalité, tantôt le courage, toujours l'honneur. D'autres fois il s'arrêtait à peindre les merveilles de la nature, les solitudes du désert, les oasis si désirées, la légèreté de la gazelle. Suspendus à ses lèvres, les auditeurs se laissaient aller à tous les sentiments que le poëte voulait leur inspirer: sur leur figure attentive se peignait l'admiration pour le héros patient dans l'adversité, et le mépris pour le lâche. Ils ne dissimulaient point leurs sentiments, et le poëte, puisant une énergie plus vive encore dans cet aveu de sa puissance, reprenait son récit avec un nouvel enthousiasme. Doués d'une autorité sans égale, les poëtes arabes devaient être les historiens de leur pays avant Mahomet; maîtres de l'opinion, ils élevaient ou abaissaient à leur gré les différentes tribus; aussi étaient-ils craints et respectés. Leurs œuvres, quand elles avaient été accueillies au congrès d'Ocazh, étaient écrites en lettres d'or sur des toiles d'une étoffe précieuse, et suspendues dans la Kaaba pour être conservées à la postérité.

Grâce à ce soin sept poëmes ou *moàllacàs,* sont parvenus jusqu'à nous, et le nom de leurs auteurs est encore célèbre. Ce sont Imroulcaïs, mort en 540; Tarafa, mort en 564; Amrou, mort en 622; Harith, né en 540; Lebid, mort en 662; Zohéir, mort en 627, et Antara ou Antar, mort en 615, Antara surtout, qui personnifie très-bien toute cette poésie antéislamique. Les Arabes, le soir, sous la tente, écoutent avec délices ses compositions merveilleuses, qui joignent aux charmes d'un récit touchant et dramatique une mélodie douce et passionnée; ils y trouvent réunis tous les sentiments, toutes les passions

qui peuvent les animer, dans une langue qui semble avoir été créée uniquement pour les exprimer. La *moàllacà* de Harith-ben-Hillizé rappelle le différend des Bacrites et des Taghlibites, les combats où ses adversaires ont eu le dessous, les affronts qu'ils ont reçus et qui sont restés impunis. Zohéir célèbre la réconciliation des Abs et des Dhobyan. Amr ou Amrou, fils de Colthoum, fait un éloge emphatique de la tribu des Taghlibites en général, et de la famille de Djorhom en particulier. Les *moàllacàs* d'Imroulcaïs, de Tarafa, d'Antara et de Lebid ont un autre caractère, c'est une suite de tableaux où se peint l'imagination de l'auteur; les riches détails, les comparaisons variées, les figures hardies dont ces poëmes sont semés, ont servi de modèle aux écrivains des siècles suivants. Imroulcaïs, né vers l'an 500, avait longtemps mené une vie errante. Son père était chef des Abou-Asad; il périt assassiné, et Imroulcaïs, pour venger sa mort, s'adressa inutilement aux Arabes nomades du désert, aux princes de l'Yémen et à l'empereur Justinien; il expira lui-même près d'Ancyre peut-être empoisonné. Tarafa eut une destinée plus cruelle encore: ayant encouru la disgrâce du roi de Hîra, Amr, fils de Hind et de Moundhir III, qui l'avait accueilli avec faveur, il fut enterré vivant, à peine âgé de vingt ans. Antara qui s'illustra par ses exploits et son génie poétique, n'eut pas des aventures moins surprenantes: fils de Cheddad et d'une esclave abyssinienne, il suivit d'abord le sort de sa mère; déclaré libre au milieu d'une action sanglante, il fit des prodiges de valeur et devint un véritable héros; ses hauts faits ont donné naissance à un roman moderne très-populaire en Orient, et qui ne comprend pas moins de trente-quatre volumes in-4°. L'auteur, Sayyid-Yousef, fils d'Ismaïl, a fait une peinture exacte de l'existence des Arabes du désert, dont il décrit avec une verve singulière les vertus et les vices, introduisant dans son récit les événements et les personnages les plus remarquables du siècle de Mahomet. Antara fut tué dans un âge avancé par un Arabe de la tribu de Nebhan, nommé Wizr, qui fut un des députés envoyés au prophète en 629 par les Benou-Tay.

A côté des sept poëtes qui eurent l'honneur d'attacher leur nom aux *moàllacàs*, se trouvent des hommes d'un mérite aussi éminent, parmi lesquels nous devons mentionner les deux Mourrakisch, qui prirent part à la guerre de Bacous; Schanfara, de la tribu d'Ard; Taabbata-Scharran; Nabigha-Dhobyani, qui se concilia successivement la faveur des rois de Hîra et des princes ghassanides, et qui vécut jusqu'au commencement du VIIe siècle de notre ère; enfin Donrayd, fils de Simma, qui périt à la bataille de Honaïn, après avoir atteint une extrême vieillesse.

SÉDILLOT, *Histoire des Arabes.*

VI

— Page 69 —

CHARTE DONNÉE PAR MAHOMET A MÉDINE

ALLIANCE AVEC LES JUIFS

Tous les musulmans issus de Coreisch ou d'Aus et de Khazradj, et tous les individus, de quelque origine qu'ils soient, qui font cause commune avec eux, forment un seul et même corps de nation. — Les Coreischites émigrés se cotiseront entre eux pour payer le prix du sang versé par l'un d'eux; ils rachèteront ceux des leurs qui seraient faits prisonniers. — Il en sera de même de quelques autres tribus; chacune se cotisera pour payer le prix du sang versé par un de ses membres, et racheter ceux des siens qui seraient faits prisonniers. — Tout musulman qui est dans l'impuissance d'acquitter une rançon ou une amende a droit d'être assisté par ses frères. — Un musulman ne tuera point un musulman pour venger la mort d'un infidèle. — Un musulman ne prendra point le parti d'un infidèle contre un musulman. — Le croyant puissant doit respecter dans le faible la protection de Dieu, qui couvre également tous les musulmans. — Les croyants sont tous les alliés les uns des autres; cette alliance est plus étroite que toutes celles qu'ils pourraient avoir avec des hommes étrangers à leur religion. — L'état de paix ou de guerre est commun à tous les musulmans; nul d'entre eux n'a droit de conclure de paix particulière avec les ennemis de ses coreligionnaires. Aucun idolâtre ou juif ne peut protéger contre les musulmans les biens ou les personnes des Coreischites idolâtres. — Les juifs qui s'attachent à nous seront à l'abri de toute insulte ou vexation; ils ont droit à notre assistance et à nos bons offices. — Les juifs des diverses branches d'Aus et de Khazradj, les Chatba, les Thalabat-ibn-el-Ghityoun, et tous autres domiciliés à Yathreb, forment avec les musulmans un seul et même corps de nation. Ils professeront librement leur religion, comme les musulmans la leur. — Les clients et amis de ces juifs jouiront comme eux-mêmes d'une entière sécurité. — Ceux-là seulement qui se rendraient coupables de quelque crime seront poursuivis et punis. — Les juifs devront se joindre aux musulmans, pour défendre Yathreb contre tout ennemi qui viendrait l'attaquer. — Tant que les musulmans auront des ennemis à combattre, les juifs contribueront avec eux aux frais de la guerre. — L'intérieur d'Yathreb devient un lieu sacré pour tous ceux qui acceptent cette

charte. — Les protégés ou alliés des musulmans et des juifs seront respectés comme eux-mêmes. — Tous les vrais croyants doivent frapper de réprobation l'auteur d'un injustice, d'un désordre. Nul ne soutiendra le coupable, fût-il son plus proche parent. — Celui qui tuera un musulman sans motif légitime sera soumis à la peine du talion, à moins que les parents du mort ne se contentent de recevoir le prix du sang. Tous les musulmans sont tenus de se réunir contre le meurtrier. Que la malédiction de Dieu tombe sur quiconque donnerait assistance ou refuge au criminel! — Toute contestation qui pourrait surgir à l'avenir entre ceux qui acceptent la présente charte sera soumise à la décision de Dieu et de Mahomet.

Caussin de Perceval *(ouvrage cité)*.

VII

— Page 118 —

OPINION DE GOETHE SUR MAHOMET

Voici comment le plus grand poëte et un des philosophes rationalistes des plus judicieux de l'Allemagne parle de Mahomet:

„Ce fut ainsi, dit-il, que se conçut l'idée de rechercher, dans la série des événements réels dont se compose la vie de Mahomet, une peinture dramatique de ces tentatives si vivement présentes à mon esprit, et qui, déterminées par une noble impulsion, finissent le plus souvent par le crime. Jamais je n'avais pu voir un imposteur dans ce prophète de l'Orient. Je venais de lire avec le plus vif intérêt et d'étudier son histoire. Je me trouvais donc tout préparé pour l'exécution de mon projet. Mon plan se rapprochait des formes du drame régulier, vers lesquelles me ramenait déjà mon inclination, quoique j'y fisse, avec une certaine réserve, usage de cette liberté récemment acquise à notre théâtre, de disposer librement du temps et des lieux.

„La pièce commence par un hymne que prononce Mahomet. Seul au milieu de la nuit la plus brillante, il salue d'abord la multitude des étoiles, comme autant de divinités. La planète favorable de Gad (notre Jupiter) s'élevant alors sur l'horizon, il lui rend un hommage spécial, comme à la reine de tous ces astres. Peu après la lune se meut et brille à son tour: elle captive quelque temps les yeux et le cœur du pieux adorateur de la nature, qui, bientôt ranimé et sentant sa vie se renouveler à l'éclatante apparition du soleil, se répand en

hommages nouveaux; mais cette succession des astres, quelque satisfaction qu'elle lui inspire, laisse encore son cœur en proie aux désirs. Il sent qu'il y a encore au delà quelque chose de plus grand, et c'est alors qu'il s'élève jusqu'au Dieu unique, éternel, infini, à qui tous les êtres finis doivent l'existence. J'avais composé cet hymne avec le plus vif enthousiasme: il s'est perdu. Mais ce pourrait encore être le sujet d'une cantate, qui offrirait au compositeur un vaste champ pour une grande variété d'expression. Il faudrait, et c'était mon intention, qu'il se pénétrât bien de la situation de Mahomet, conducteur de caravane, entouré de sa famille et de sa tribu. Il trouverait dans cette multitude des moyens suffisants pour faire alterner les voix et former un beau chœur.

„Après que Mahomet s'est ainsi converti lui-même, il fait part de ses sentiments et de ses croyances à sa famille. Sa femme et Ali deviennent ses zélés prosélytes. Au second acte, il s'efforce de propager sa religion dans sa tribu, et Ali le seconde avec la plus vive ardeur. C'est alors que se manifestent l'enthousiasme et l'aversion, suivant la différence des caractères. La discorde éclate, la lutte devient violente, et Mahomet est obligé de fuir. Au troisième acte, il triomphe de ses adversaires, fait adopter sa religion comme culte public, et purifie la Kaaba des idoles qui la souillaient. Mais, ne pouvant tout dompter par la force, il a recours à la ruse. Les moyens humains se développent et s'étendent. Le but divin est oublié, et la lumière céleste s'obscurcit. Au quatrième acte, Mahomet poursuit le cours de ses conquêtes. Sa doctrine lui sert plutôt de prétexte qu'elle n'est pour lui un but. Il a recours à tous les moyens de succès, sans reculer même devant des cruautés. Une femme, dont il a fait périr le mari, lui donne du poison. Au cinquième acte, il en éprouve l'effet. Son génie sublime, son repentir, son retour à des sentiments plus dignes de lui, le font admirer. Il épure sa doctrine, consolide sa puissance, et meurt.

„Tel était le dessein d'un ouvrage qui fut longtemps le sujet de mes méditations."

Correspondance de Goëthe.



FIN DU TOME PREMIER.

Leipzig. — Imprimerie L. SCHNAUSS



LEIPZIG, GIESECKE & DEVRIENT, IMPRIMEURS.



